








BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
VI.a SALA
SCAFFALE 3
PLUTEO IV
N.o CATENA 13

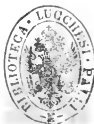
29962

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI



Imp. Godard Rue de la Bucherie 1 Paris

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE seul ou en société

ILLUSTRÉE

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl G. Staal, Et. David, etc.





PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854





LA MÉDECINE SANS MÉDECIN

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 15 octobre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

MUSIQUE DE M. HÉROLD.



Personnages.

M. DELAROCHE, négociant.
AGATHE, sa fille.
DARMENTIERES, médecin.

MISTRESS BERLINGTON.
LORD ARTHUR, son neveu.

La scène se passe à Paris, chez M. Delaroche.

Le théâtre représente l'arrière-boutique d'un magasin de soieries et de nouveautés; un bureau à droite, porte de cabinet du même côté; étalage d'étoffes dans le fond.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, DELAROCHE.

(Delaroche est à droite à son bureau, et feuillette un registre. Agathe est assise à gauche, et travaille à une broderie.)

INTRODUCTION.

DUO.

DELAROCHE, *avec désespoir, et regardant le registre.*
Oui, c'en est fait, plus d'espérance!
Mon malheur n'est que trop certain.
(Montrant Agathe.)
A ses yeux cachons ma souffrance;
Pour moi seul gardons mon chagrin.

AGATHE, *chantant en travaillant.*
Jeune Tyrolienne,
On t'attend dans la plaine
Pour conduire la chaîne
Que ta voix guidera.
Ah! ah! ah! ah! ah!

A tes sons en cadence,
Va s'animer la danse;
Par ta seule présence
Le plaisir reviendra.
Ah! ah! ah! ah! ah!

DELAROCHE, *de l'autre côté.*
Et je me trouve la victime
De ceux même que j'obligeais.
(Frappant du poing sur le registre.)
Ils m'ont entraîné dans l'abîme!

AGATHE, *levant la tête à ce bruit.*
Mon père!..
(Le regardant.)
Eh! mais, dans tous vos traits
Quel trouble!..

DELAROCHE, *cherchant à se remettre.*
Moi! je travaillais.
(A part, la regardant.)
Ma pauvre fille! ah! quel dommage!
Et moi qui rêvais son bonheur!
Ne lui laisser pour héritage
Que la honte et le déshonneur!

AGATHE, *qui s'est levée et s'est approchée de lui.*
Qu'avez-vous?

DELAROCHE.
Je n'ai rien; va, reprends ton ouvrage
Et ta chanson... tes chants me donnent du courage.

ENSEMBLE.

(Tout en chantant, Agathe regarde toujours son père avec inquiétude.)

AGATHE.
Jeune Tyrolienne,
On t'attend dans la plaine, etc.

DELAROCHE, *à part.*
Oui, c'en est fait, plus d'espérance!
Mon malheur, etc.

AGATHE. Vous avez beau dire, vous souffrez, vous êtes malade; eh! vous me l'avez avoué hier, et d'ailleurs je le vois bien! Si vous consentiez à voir un médecin... un seul, mon papa.

DELAROCHE. A quoi bon?

AGATHE. Ecoutez donc, un médecin! si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

DELAROCHE. Ah! tu crois?

AGATHE. Dans Paris on peut choisir... il y en a tant!..

DELAROCHE, *souriant.* Il y en a trop.

AGATHE. Et voyons... pour avoir votre confiance... s'il était vieux?

DELAROCHE. Oui, un ami de la routine, un entêté qui aimerait mieux laisser partir son malade que de le sauver par des moyens à la mode!

AGATHE. Vous avez raison; ce n'est pas ce qu'il vous faut: mais un jeune docteur?

DELAROCHE. Encore!.. quelque étourdi qui se jette à corps perdu sur les pas d'un maître dont il gâte la doctrine en l'exagérant; un ennemi de tout ce qui est vieux fût-ce le bien! un romantique en médecine!

AGATHE. Eh bien! non; mais on pourrait... en cherchant un peu... Tenez, celui dont je vous parlais hier soir... M. Darmentières!

DELAROCHE. M. Darmentières! par exemple! celui-là moins que tous les autres.

AGATHE. Mais, mon papa...

DELAROCHE. Non... je ne veux pas le voir, je ne le verrai pas... ne m'en parle jamais. Allons, mon enfant, rassure-toi... ne pleure pas... je suis mieux que tu ne penses...

Il ant que je passe à ma caisse.. adieu .. je suis très-bien... adieu. (*Il sort par la droite.*)

SCENE II.

AGATHE, *seule.* Oui, très-hien!.. comme si je ne le voyais pas; et maintenant, comment dire eela à M. Darmentières, s'il vient?.. et il viendra! Il y a de quoi le mettre en colère, et la eolère d'un médecin, ça peut avoir des suites... Ah! mon Dieu! c'est lui!

SCENE III.

AGATHE, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES. Pardon... c'est sans doute à mademoiselle Agathe Delaroche que j'ai l'honnenr...

AGATHE. Oui, Monsieur.

DARMENTIÈRES. C'est vous, Mademoiselle, qni m'avez fait prier de passer ici... je suis un peu en retard... c'était l'henre de mes consultatioos...

AGATHE. Gratuites?

DARMENTIÈRES. Oui, à de pauvres diahles qui sans eela n'auraient pas le moyen d'être malades. Eh! mais, c'est siogulier... nun, je ne me trompe pas... je vous connais, je vous ai rencontrée...

AGATHE. Oh! piusienrs fois... et hier encore, ches cette pauvre mère de famiiie ..

DARMENTIÈRES. C'est cela, dans les mansardes, où vuus portiez des secours, des bienfaits... Mademoiselle, qnand on l'habitude de se rencontrer dans ces lieux-là, oo est déjà d'anciens amis... Voyoos, pourqnoi m'aves-vous fait appeler? est-ce quelque malheurenx à secourir? s'agit-il de nous entendre?.. le malade...

AGATHE. Ah! Monsieur, c'est quelqu'un qui m'est hien cher!

DARMENTIÈRES. Et à moi aussi, par conséquent... Ah! mon Dieu! comme vous paraissez émue!.. cette personne c'est...

AGATHE. C'est mon père.

DARMENTIÈRES. Votre père!.. je conçois... Allons, rassurez-vous; je ne suis pas très-habile, mais je guéris... quelquefois... Je verrai votre père... ii aura confiance en moi.

AGATHE. Eh bien! non, Monsieur, voilà ce qui me désole, il n'a pas confiance... et quand je lui ai parlé de vous hier... ce matin...

DARMENTIÈRES. Il vous a répondu... achevez...

AGATHE. C'est que je ne sais comment vous dire qu'il ne veut pas vous recevoir...

DARMENTIÈRES. Eh bien! c'est dit a présent... ça ne doit plus vous embarrasser... et la raison?

AGATHE, *avec embarras.* C'est qu'il ne croit pas à la médecine.

DARMENTIÈRES. N'est-ce que cela? ni moi non plus.

AGATHE. Vous, un médecin?

DARMENTIÈRES. C'est peut-être pour cela; hien plus, je soutiens, c'est là mon système, qu'il n'y a point de maladies; non pas que mes confrères n'en fassent de très-helles et qui sont d'un excellent rapport; mais presque toujours elles ont leur source dans nos chagrins, dans nos passions, dans nos peines secrètes; c'est là que je les attaque pour les guérir, persuadé qu'un médecin qui observe en sait plus que tous les philosophes. Voyez cette jeune femme que la jalousie dévore, cette jeune fille qu'un amour malheureux a flétrie, ce eitoyen que le remords accabie, ce sybarite que les plaisirs ont usé: ils sont malades, ils le seront demain davantage... mais combattez par la raison, par des bienfaits, par un peu d'espérance le mal qui les déchire, aidez-les à rejeter le poids qui les tue, leurs forces se ranimeront; ils reviendront à la santé, au bonheur, à la vie... Voilà mon système, Mademoiselle; trouvez-vous qu'il soit si mauvais?

AGATHE. Au contraire; et c'est pour cela sans doute qu'hier encore, dans la mansarde où je vous ai rencontré, votre bourse...

DARMENTIÈRES. Chut! c'est mon secret!.. Cette pauvre femme, elle avait plus hesoin d'un peu d'argent que de toute la science de nos docteurs; vous aviez commencé le traitement, j'ai doublé la dose, et la voilà guérie.

AGATHE. On ne me trompait pas: vous êtes si hon, si bienfaisant!

DARMENTIÈRES. Allons, allons, ménagez ma modestie... à charge de revanche... Revenons à ce qui vous intéresse, à votre père; vous connaissez mon système à présent.

AGATHE. Oui, Monsieur, mais ce n'est pas ici que vous en ferez l'application; l'estime de tout le monde... une fille qui l'aime...

DARMENTIÈRES. Oh! oui, il est hien heureux, je n'en doute pas; et cependant il souffre, dites-vous?

AGATHE. Oui, souvent. je le vois hien... Ah! mon Dieu! voilà du monde, quelqu'un qui vient pour acheter.

DARMENTIÈRES, *prenant un journal.* Faites vos affaires, j'attendrai; vous savez hien que nous sommes d'anciens amis, et entre amis...

AGATHE. Ah! que vous êtes bon!

SCENE IV.

DARMENTIÈRES, MISTRESS BERLINGTON, AGATHE.

MISTRESS BERLINGTON, *à la cantonade.* C'est bien, attendez, on vous appellera. (*A Agathe.*) Ah! ma belle demoiselle, je suis un peu pressée, faites-moi servir sur-le-champ.

AGATHE. Que désire Madame?

MISTRESS BERLINGTON. Des étoffes de soie; une garniture de salon; quelque chose d'élégant... (*Darmentières, qui tient son journal, se retourne et lève la tête.*) Eh! mais, je ne me trompe pas; c'est vous, docteur!

DARMENTIÈRES. Mistress Berlington!

MISTRESS BERLINGTON. J'allais ches vous, en sortant d'ici; c'est pour cela que j'avais gardé mes chevaux, quoique vous m'ayes recommandé l'exercice... (*A Agathe.*) Ah! Mademoiselle, voilà la note que mon tapissier a faite; voyez ce qu'il me faut, je vous prie. (*Agathe passe dans le magasin; à Darmentières.*) Vous viendres avec moi, n'est-il pas vrai? je vous emmène...

DARMENTIÈRES. Non pas, on a besoin de moi ici; tandis que vous...

MISTRESS BERLINGTON. Je ne peux pas m'en passer, docteur, je ne le peux pas; depuis deux jours que je ne vous ai vu, je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre. Et vous me laissez! vous vous emportes contre moi!

DARMENTIÈRES. Il n'y a peut-être pas de quoi! vous qui, Française et veuve d'un négociant anglais, riche et sans enfants, me refuses cinquante louis pour traiter de pauvres malades qui meurent de faim!

MISTRESS BERLINGTON. Je n'avais pas d'argent.

DARMENTIÈRES. Et aujourd'hui, de nouvelles emplettes...

MISTRESS BERLINGTON. Ne vous fâches pas; j'ai envoyé ce matin ce que vous exigies afin que vous revenies chez moi.

DARMENTIÈRES, *qui jusque-là lui a toujours parlé en lui tournant le dos, se retourne d'un air gracieux.* C'est différent; vous êtes donc bien malade?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Et qu'aves-vous?

MISTRESS BERLINGTON. Je ne sais, mais ce matin je me regardais dans ma glace, et je ne suis pas contente de moi; cela va mal, oh! très mal!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Doucement je sommeille,
Mes songes sont heureux;
Je déjeune à merveille,

Et je dîne encor mieux;
Et pourtant, moins légère,
Quand je veux m'élancer,
Je ne sais quoi sur terre
Semble, hélas! me fixer.
Ma taille qu'on admire
(*Formant le cercle avec ses dix doigts.*)
Ne tient plus dans cela...
Chaque jour me retire
Ma fraîcheur qui s'en va...
Ah! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

DEUXIÈME COUPLET.

De mes grâces parée,
Lorsque dans un salon
Je passe la soirée
A jouer au boston,
Tout ce qui m'environne
A toujours cinquante ans;
Partout je vois l'automne
Et jamais le printemps;
Plus de tendre sourire,
Regards, *et cætera.*
Chaque jour me retire
Un galant qui s'en va...
Ah! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

DARMENTIÈRES. Je comprends, je comprends; ce que nous appelons une maladie chronique.

MISTRESS BERLINGTON, *effrayée.* Chronique!

DARMENTIÈRES. Oui, qui vient avec le temps.

MISTRESS BERLINGTON. Et ça se passera?

DARMENTIÈRES. Au contraire.

MISTRESS BERLINGTON. Et quel remède y a-t-il?

DARMENTIÈRES. La raison; il faut s'en faire une; il faut savoir vieillir.

MISTRESS BERLINGTON. Qu'est-ce que cela signifie?

DARMENTIÈRES. Nous allons encore nous fâcher, mais peu importe; voilà mon ordonnance : Il faut quitter le rose et les fleurs et les coiffures en cheveux; ne plus danser la galope, se créer des goûts paisibles, un intérieur agréable, se faire des amis, une famille; et, pour commencer, vous raccommoder avec votre neveu, contre qui vous plaidez.

MISTRESS BERLINGTON. Jamais! je ne puis le souffrir.

DARMENTIÈRES. Et moi, je l'aime de tout mon cœur. Un Anglais, cependant, le seul parent de feu votre mari, mais noble, généreux, un cœur d'or qui, lors de ce duel où je l'ai soigné et où il a manqué mourir, voulait de force et malgré moi, me laisser toute sa fortune; heureusement qu'en France les médecins n'héritent pas, sans cela je ne sais pas comment j'aurais fait pour m'y soustraire. Voilà ce qui vous convient, ce qui vous tiendra lieu de famille; il faut qu'il devienne votre fils.

MISTRESS BERLINGTON. Mon fils! à moi! à mon âge! je me remarierai plutôt. Savez-vous qu'il vient de gagner contre moi un procès qui lui donne une fortune immense.

DARMENTIÈRES. Vous êtes si riche!

MISTRESS BERLINGTON. On ne l'est jamais assez. Et j'en appelle. Savez-vous en outre qu'il s'est permis, dans un bal où je dansais, de ces railleries qu'on ne pardonne pas? qu'il m'a tournée en ridicule, moi, docteur, moi? vous ne le croirez pas?

DARMENTIÈRES. Si parbleu!

MISTRESS BERLINGTON. Et loin de me raccommoder avec lui, si je peux trouver quelque moyen de me venger, de l'humilier, de le tenir dans ma dépendance...

DARMENTIÈRES. Et c'est comme cela que vous voulez bien vous porter? de la colère, de l'emportement; voilà comme on se donne le choléra.

MISTRESS BERLINGTON. Le choléra! ah! mon Dieu! moi qui en ai tant peur!

DARMENTIÈRES. Eh bien! il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'avoir de la bonté, de la douceur...

MISTRESS BERLINGTON. J'en aurai.

DARMENTIÈRES. De bannir tout sentiment de haine, tout ce qui excite, tout ce qui irrite.

MISTRESS BERLINGTON. Je verrai; je tâcherai; ce neveu, je le déteste bien, pourtant; mais la santé avant tout.

AGATHE, *rentrant.* On vient de porter à la voiture de Madame tout ce qu'elle avait demandé; et si Madame n'est pas contente, nous changerons les étoffes.

MISTRESS BERLINGTON. C'est bien, mon enfant, c'est bien. — Je vous verrai, docteur, n'est-il pas vrai? Vous m'avez dit tout à l'heure un mot qui me fait trembler; j'ai si peur maintenant de me mettre en colère, que cela me donne une irritation continuelle. Vous viendrez, n'est-ce pas? je ne crains plus rien quand je vous vois.

DARMENTIÈRES. C'est bon, c'est bon; songez à mon ordonnance. (*Mistress Berlington sort.*)

SCENE V.

DARMENTIÈRES, AGATHE.

DARMENTIÈRES. J'ai cru qu'elle ne s'en irait pas. A nous deux maintenant, mon enfant; revenons à ce qui vous intéresse bien davantage, à votre père : il souffre, dites-vous?

AGATHE. Il dit que non, mais il me trompe; je le vois toujours triste, soucieux...

DARMENTIÈRES. Est-ce que son état l'ennuierait?

AGATHE. Non, Monsieur, il y est si estimé; il y jouit d'une telle considération...

DARMENTIÈRES. C'est égal, on tient à s'élever; le négociant veut devenir banquier, et le banquier ministre : c'est la maladie du siècle.

AGATHE. Mon père m'a toujours dit qu'il voulait vivre et mourir dans son comptoir.

DARMENTIÈRES. Alors ce n'est pas cela; mais s'il n'a pas d'ambition pour lui, peut-être en a-t-il pour vous; peut-être des idées de mariage?

AGATHE. Au contraire, depuis quelque temps il éloigne ces idées-là; et si j'osais vous faire part de la dernière de mes observations, peut-être cela vous mettrait-il sur la voie.

DARMENTIÈRES. Parlez, mon enfant.

AGATHE. Mais c'est que pour cela il faudrait entrer dans des détails qui me concernent.

DARMENTIÈRES. Raison de plus! on doit tout dire à son médecin; achevez, de grâce, achevez!

AGATHE. C'est qu'il y a deux mois, je me rendais à Rouen avec ma tante, en diligence, et voilà que l'essieu se brise; la voiture verse...

DARMENTIÈRES. Jusque-là rien d'extraordinaire; cela arrive tous les jours.

AGATHE. Moi, je n'eus aucun mal, mais ma tante fut assez grièvement blessée.

DARMENTIÈRES. Et je n'étais pas là!

AGATHE. Hélas! non! mais par bonheur, dans ce moment, passait sur la grande route une berline élégante où il n'y avait qu'un seul voyageur, un jeune étranger. Il s'élance de voiture, et avec une bonté, une obligeance que je n'oublierai jamais, il prodigue à ma tante les soins les plus touchants; voyant qu'elle avait besoin d'être transportée...

DARMENTIÈRES. Il offre sa berline.

AGATHE. Oui, Monsieur; il y monte avec nous jusqu'à la ville voisine, et là, loin de nous quitter, il reste auprès d'elle pendant deux jours, il y serait même demeuré bien davantage encore, si son domestique ne lui eût répété toute la journée en mauvais anglais : « Mais, Monsieur, l'ambassadeur vous attendra! » Et, avant son départ, il voulait absolument savoir qui j'étais, mon nom, ma demeure. Moi, j'allais le lui dire; c'est ma tante qui m'en a empêchée,

prétendant que ce n'était pas convenable, et cela est cause que je ne l'ai pas revu, et que je ne le reverrai sans doute jamais!

DARMENTIÈRES. Ce qui vous fait de la peine!

AGATHE. Sans doute! ne pouvoir s'acquitter envers lui, et lui témoigner notre reconnaissance...

DARMENTIÈRES. Et puis, qui sait? des idées de jeune fille; un roman qui aurait pu, comme tous les autres, finir par un mariage.

AGATHE. Vous croyez?

DARMENTIÈRES. Dame! ça s'est vu; et qu'en dit votre père?

AGATHE. Mon père! c'est justement là où je voulais en venir, et voilà le plus étonnant.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Lorsque j'en parlais à mon père,
D'un air et sombre et douloureux,
Il attachait sur moi les yeux,
Et des pleurs baignaient sa paupière.
Sur ce sujet alors supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand pour moi dans le voisinage
D'hymen par hasard on causait,
Soudain mon père soupirait
A ce seul mot de mariage;
Et moi, sur ce sujet, supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DARMENTIÈRES, *réfléchissant*. En effet, il y a dans cette appréhension, dans cet éloignement pour votre établissement, quelque chose qui, comme vous le disiez, peut nous faire arriver à la source du mal, et nous en viendrons à bout, je vous le promets.

AGATHE, *le poussant à gauche*. C'est mon père; le voilà! tenez, tenez, il ne nous aperçoit seulement pas; regardez comme il a l'air sombre et soucieux.

DARMENTIÈRES, *l'examinant d'un air effrayé, et à part.* Ah! mon Dieu! il y a dans ces traits-là du malheur réel. (*Regardant encore.*) Un morne désespoir! c'est plus sérieux que je ne pensais. (*A Agathe, à demi-voix.*) Laissez-nous, mon enfant, laissez-nous; il faut que nous soyons seuls.

AGATHE. Oui, monsieur le docteur. (*Elle sort en faisant des signes à Darmentières.*)

SCENE VI.

DELAROCHE, DARMENTIÈRES.

(*Delaroche est plongé dans ses réflexions; Darmentières, qui s'est assis en face de lui, l'examine toujours avec attention, la main et le menton appuyés sur sa canne.*)

DELAROCHE, *à part.* Cette lettre de change de Londres peut arriver d'un instant à l'autre; dix mille francs à payer, aujourd'hui, ce matin! Verdier, mon commis, ne revient pas! Verdier, que j'ai envoyé chez tous mes amis, si toutefois il en reste quand on est dans le malheur... (*Il lève les yeux et aperçoit Darmentières assis vis-à-vis de lui et qui l'examine.*) Ah! que veut Monsieur?

DARMENTIÈRES. Rien; je vous attendais pour vous parler.

DELAROCHE, *avec crainte.* Monsieur est négociant, et vient de Londres peut-être?

DARMENTIÈRES, *à part.* Comme il est troublé!

DELAROCHE, *avec désespoir.* Vous venez de Londres, n'est-il pas vrai?

DARMENTIÈRES. Non, Monsieur... (*Delaroche fait un geste de joie; à part.*) C'est singulier, ce mot seul l'a calmé. (*Haut.*) Je suis de Paris, et, quoique vous ne me connaissiez pas, je suis de vos amis; car, lorsque je me mets une fois à aimer les gens, c'est de tout mon cœur, de toutes mes forces, et c'est ainsi déjà que j'aime votre fille.

DELAROCHE. Ma fille!

DARMENTIÈRES. Rassurez-vous, je ne viens pas vous la demander en mariage, je sais que cela vous déplaît, vous fait de la peine...

DELAROCHE, *avec trouble.* A moi, Monsieur?

DARMENTIÈRES. On me l'avait dit; j'en suis sûr maintenant, et c'est par intérêt, par amitié pour elle que je viens à votre secours.

DELAROCHE, *lui prenant la main.* A mon secours, est-il possible? Ah! Monsieur, vous me rendez la vie!

DARMENTIÈRES. C'est mon devoir.

DELAROCHE. Et qui vous amène vers moi? qui donc êtes-vous?

DARMENTIÈRES, *qui lui a pris le pouls.* Darmentières, médecin.

DELAROCHE, *retirant sa main avec colère.* Un médecin! chez moi!

DARMENTIÈRES. Et pour qui me preniez-vous donc?

DELAROCHE. Un médecin! quand j'ai déclaré que je ne voulais pas en voir, que je n'en avais pas besoin, que je n'étais pas malade.

DARMENTIÈRES. Plus que vous ne croyez; mais rassurez-vous, nous vous guérirons.

DELAROCHE, *avec colère.* Monsieur...

DARMENTIÈRES. Oh! vous ne me connaissez pas! quand j'ai promis de sauver un malade, que cela lui convienne ou non, il faut qu'il en prenne son parti, et malgré la Faculté, malgré vous-même, je vous guérirai; oui, Monsieur, je l'ai promis, je vous guérirai; pour cela, il n'y a qu'une difficulté, c'est de savoir ce que vous avez, et nous le saurons, je suis déjà sur la voie.

DELAROCHE. Silence, Monsieur, silence, on vient.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR.

TRIO.

ARTHUR, *à la cantonade.*
John, avec la voiture attendez à la porte.

DARMENTIÈRES.
Eh! mais... c'est lord Arthur! c'est un de mes clients.

ARTHUR.
Moi-même, cher docteur.

DARMENTIÈRES.
Voyez comme il se porte!

ARTHUR.
Je ne vous ai pas vu, je crois, depuis longtemps.

DARMENTIÈRES, *souriant.*
C'est peut-être pour ça... Vous venez, je suppose,
En ces beaux magasins acheter quelque chose.
(*A Delaroche.*)
Faites-le payer cher.

DELAROCHE, *avec indignation.*
Monsieur...

DARMENTIÈRES.
C'est pour son bien.
Il n'a qu'un seul défaut : il est propriétaire
De quelques millions dont il ne sait que faire.

DELAROCHE, *soupirant.*
Ah! il est bien heureux.

DARMENTIÈRES, *vivement.*
Que dites-vous!

DELAROCHE.
Moi, rien.

DARMENTIÈRES, *l'observant.*
D'où vient qu'il a pâli

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES, *à part.*
Je n'y suis pas encore;
Mais sachons découvrir
Le mal qui le dévore
Et que je veux guérir.

DELAROCHE, *à part.*
Mon malheur qu'on ignore
Va donc se découvrir!
Quand on se déshonore
On n'a plus qu'à mourir.

ARTHUR, *à Darmentières.*
Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir j'allais partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, *à Arthur.*
A vos ordres, Monsieur, me voilà... quelle étoffe
Voulez-vous qu'on vous montre?

ARTHUR.
Aucune.

DELAROCHE, *étonné.*
Eh quoi! vraiment?

ARTHUR.
Je ne tiens pas au luxe.

DARMENTIÈRES.
Oh! c'est un philosophe.

DELAROCHE.
Qui vous amène alors?

ARTHUR.
Je viens pour un paiement:
Une lettre de change.

DELAROCHE, *troublé.*
O ciel!

DARMENTIÈRES, *l'observant*
D'où vient son trouble?

ARTHUR.
Dix mille francs!

DELAROCHE, *à part.*
Grand Dieu!
(*Haut.*)
Mon caissier est sorti;
Mais dans quelques instants...

DARMENTIÈRES, *de même.*
Ah! sa pâleur redouble.

DELAROCHE.
Il va rentrer...

ARTHUR, *négligemment.*
Très-bien, j'attendrai.

DELAROCHE.
Je frémi.

DARMENTIÈRES, *l'observant toujours.*
J'y suis, j'y suis... l'infortuné!
(*Montrant la lettre de change.*)
Voilà d'où vient son mal: j'ai trop bien deviné!

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES.
Ce mal qui le dévore,
J'ai su le découvrir.
Ah! je l'espère encore,
Je pourrai le guérir.

ARTHUR, *à Darmentières.*
Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir je dois partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, *à part.*
Une heure, une heure encore!
Tout va se découvrir!
Quand on se déshonore
On n'a plus qu'à mourir. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ARTHUR, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES, *le regardant sortir.* Pauvre homme! il est bien malade!

ARTHUR, *froidement.* Ah! il a une maladie?

DARMENTIÈRES. Oui. (*A part.*) Maladie d'argent! mal épidémique, et source de tant d'autres. (*Haut.*) Et je vous avoue que je suis inquiet pour lui.

ARTHUR, *froidement.* Moi, je ne le suis pas: il est entre vos mains.

DARMENTIÈRES, *avec embarras.* Vous êtes bien bon; mais j'ai idée que, sans être médecin, vous pourriez m'aider dans le traitement.

ARTHUR, *froidement.* Hier, peut-être; aujourd'hui, impossible; j'ai d'autres idées, je pars!

DARMENTIÈRES. Et pour quel endroit?

ARTHUR. Ça, docteur, c'est mon secret.

DARMENTIÈRES. Et depuis quand en avez-vous pour moi? qu'est-ce que cela veut dire? qu'est-ce que cela signifie? Si vous avez quelque bonne fièvre, quelque bonne maladie, ça me regarde, je suis votre médecin; et si c'est quelque chagrin, ça me revient encore, ça m'appartient, car je suis votre ami, et tout à l'heure je prenais votre défense auprès de mistress Berlington, votre tante, et je n'ai pas craint, pour vous, de me fâcher avec ma meilleure malade.

ARTHUR. Vous avez raison, docteur, vous êtes mon vrai, mon seul ami, et avant mon départ autant me confier à vous; voilà ma situation.

AIR.

Dans le monde, lorsque je vois
Une femme au joli minois,
Je regarde, et cela m'ennuie;
Lorsqu'à table, dans un festin,
On me verse un nectar divin,
Je bois... et puis cela m'ennuie.
Oui, même au sein de la folie,
Je ris, et puis cela m'ennuie.

Le son du cor retentissant,
Les chiens, les chevaux et la chasse,
Et le champagne pétillant,
Rien ne m'amuse, tout me lasse.
Alors, docteur, alors, ma foi,
Je me suis dit à part moi:
Sur cette terre
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user.
C'est mon envie:
Si tout m'ennuie,
Quittons la vie
Pour m'amuser.

Oui, dans ma sagesse profonde,
Dès ce soir je serai parti,
Afin de voir dans l'autre monde
Si l'on rit plus qu'en celui-ci.
Sur cette terre
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user.
Rien ne m'y lie,
Et tout m'ennuie:
Quittons la vie
Pour m'amuser.

Tel est donc mon dessein, et, sans plus de retards,
Adieu, docteur, adieu; ce soir gaîment je pars.

DARMENTIÈRES. A merveille! le spleen! une maladie, ou plutôt la plus grande extravagance que j'aie jamais rencontrée.

ARTHUR. Extravagance!

DARMENTIÈRES. Oui, Monsieur, et pire encore! ingratitude, manque de procédés. Quand on a un médecin, on ne part pas, comme vous dites, sans sa permission, sans son ordonnance. Que diable! nous n'en refusons pas, et vous me ferez le plaisir de remettre encore de quelques mois..

ARTHUR, *froidement*. Du tout; je partirai aujourd'hui à une heure, je me suis arrangé pour cela.

DARMENTIÈRES. Je vous demande une semaine de réflexion.

ARTHUR, *tenant sa montre*. Je partirai à une heure.

DARMENTIÈRES. Jusqu'à demain seulement.

ARTHUR, *de même*. Je partirai.

DARMENTIÈRES. Allez au diable! et faites comme vous voudrez. Je vous croyais mon ami, et comme tel j'avais un service à vous demander.

ARTHUR, *se levant*. Un service! qu'est-ce que c'est?

DARMENTIÈRES. Je n'en demande pas aux gens qui partent.

ARTHUR. Oh! vous parlerez; allons, voyons! d'ici à une heure nous avons le temps.

DARMENTIÈRES, *à part*. Est-il obstiné! (*Haut*.) Eh bien! cette lettre de change de dix mille francs que vous veniez toucher, en êtes-vous bien pressé?

ARTHUR. Oui; de vieux domestiques qui m'aiment et à qui je voulais laisser cette somme.

DARMENTIÈRES. C'est bien! mais vous n'êtes pas à cela près; et si vous pouvez attendre...

ARTHUR, *froidement*. Je partirai à...

DARMENTIÈRES. Eh! je le sais de reste; mais dans ce cas on retarde un peu; et s'il s'agissait de la vie d'un de mes malades; si, en accordant un délai, vous sauviez un homme d'honneur, un père de famille...

ARTHUR. Ah! (*Il tire l'effet de sa poche et le déchire en deux*.)

DARMENTIÈRES. Eh bien! que faites-vous?

ARTHUR. J'acquitte.

DARMENTIÈRES. Je ne vous en demandais pas tant, mais c'est égal; et quoique entêté, vous êtes un brave jeune homme que j'aime, que j'estime. Cette action-là me fait du bien, et à vous aussi, j'en suis sûr. Cela va mieux, n'est-ce pas?

ARTHUR. C'est vrai.

DARMENTIÈRES. Vous voyez ce que c'est que d'attendre; demain, peut-être, vous trouveriez aussi une occasion de ce genre-là; après-demain, encore... Allons, laissez-vous fléchir, jusqu'à demain.

ARTHUR. Je ne demanderais pas mieux; mais qu'est-ce que je ferai ce soir?

DARMENTIÈRES. Nous tâcherons de vous égayer, de vous distraire : nous irons au spectacle.

ARTHUR, *tristement*. Des spectacles! oh! oui; des spectacles; j'y ai été hier, pour rire, à une pièce nouvelle, aux Français.

DARMENTIÈRES. Eh bien?

ARTHUR. Eh bien! ça m'a décidé tout à fait.

DARMENTIÈRES. Ils en sont bien capables! Eh bien! nous irons ailleurs, nous ferons autre chose; attendez-moi ici, seulement un quart d'heure, et ne décidez rien avant mon retour; vous me le jurez?

ARTHUR. Je promets.

DARMENTIÈRES. Allons voir mon autre malade, et lui rendre la vie. (*Il sort*.)

SCENE IX.

ARTHUR, *seul*. Il a raison, le docteur, cela m'a fait du bien; quant à mes pauvres domestiques, je leur laisserai autre chose; oui, et puisque j'en ai le temps, écrivons, car je n'avais songé à rien et je partais comme un étourdi. Quand on a une fortune, il faut en disposer, et en faveur de qui? ah! je le sais bien, si je le pouvais; mais ne connaissant ni son nom, ni le lieu de sa demeure, il faut bien en revenir... A qui? à ma famille! je n'ai que ma tante qui me déteste, cela nous raccommodera peut-être; je lui abandonne tout, et ma fortune, et le procès que je venais de gagner. Va-t-elle être contente! je voudrais revenir pour voir sa joie. Holà! John! (*Cachetant sa lettre pendant que le domestique qui était au fond s'avance*.) John, porte à l'instant cette lettre à l'hôtel de mistress Berlington, attends sa réponse s'il y en a, et reviens sur-le-champ. (*Le domestique s'incline et sort. Arthur tirant sa montre*.) Ah! ça, voilà le quart d'heure expiré, et le docteur ne revient pas; tant pis pour lui : un médecin doit être exact. Moi, je suis pressé, et n'ai pas le temps d'attendre; je vais partir. (*Il va pour sortir*.)

SCENE X.

AGATHE, ARTHUR.

ENSEMBLE.

O ciel! ô surprise nouvelle!
Je la / Je le { vois!

AGATHE.

C'est lui!

ARTHUR.

C'est elle!
Ah! pour moi quel destin heureux
Vient encor l'offrir à mes yeux!

ARTHUR.

C'est vous, ma charmante inconnue,
Vous que je retrouve en ces lieux?
Le ciel qui vous rend à ma vue
Enfin a comblé tous mes vœux.

AGATHE.

Comment êtes-vous chez mon père?

ARTHUR.

Votre père?.. Ce lieu par vous est habité?

AGATHE.

Et le docteur que je révère
Vers vous m'envoie...

ARTHUR.

En vérité?
Et pourquoi donc?

AGATHE.

Ah! je l'ignore.
Allez trouver, m'a-t-il dit, à l'instant,
Ce jeune étranger qui m'attend;
Restez près de lui.

ARTHUR, *à part*.

C'est charmant.

AGATHE.

Pour qu'il ne parte pas encore.

ARTHUR.

O ciel!

AGATHE, *naïvement*.

Ainsi ne partez pas.

ARTHUR, *embarrassé*.

Je le voulais.

AGATHE, *de même*.

Changez d'idée...
Ou bien, vous le voyez, hélas!
C'est moi qui vais être grondée.

ARTHUR, *la regardant avec plaisir*.

Oui, oui, maintenant j'attendrai,
Et mon départ d'un jour peut être différé.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

De sa douce vue
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir

Un jour de plaisir?
Encore, encore un jour de plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Ah! loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!

ARTHUR.

Depuis le jour où le destin jaloux,
Hélas! me sépara de vous,
Loin de vous et sans espérance,
Votre souvenir enchanteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présent à mon cœur.

AGATHE, *à part.*

Est-il possible?..

ARTHUR.

Et vous! ah! quelle différence!

AGATHE.

Et moi, dans ma reconnaissance,
L'image de mon protecteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présente à mon cœur.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

De sa douce vue
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir
Un jour de plaisir?
Encore, encore un jour de plaisir!
Oui, sa voix chérie
Me rend à la vie;
Ah! quelle folie
De vouloir mourir!
Lorsque l'existence
S'embellit d'avance,
Et par l'espérance
Et par le plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Et, loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!
Mon âme attendrie
Renaît à la vie;
Et quelle magie
Vient nous réunir!
Ah! lorsque j'y pense,
Mon cœur bat d'avance:
Est-ce d'espérance
Est-ce de plaisir?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DARMENTIÈRES.

AGATHE. C'est le docteur!.. Et mon père, comment va-t-il?..

DARMENTIÈRES. Beaucoup mieux, grâce à la potion calmante que je viens de lui faire prendre, et qu'il refusait d'abord.

AGATHE. Vous savez donc?..

DARMENTIÈRES. Oui, mon enfant, j'ai découvert la cause de son mal; je vous l'avais bien dit, et je vous raconterai plus tard. Allez m'attendre au jardin.

AGATHE, *prête à sortir et revenant.* Est-ce dangereux, monsieur le docteur, et en meurt-on?

DARMENTIÈRES. Presque jamais, et au contraire, il y en a beaucoup qui en vivent. (*Voyant qu'elle fait un geste.*) Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer... j'ai une consultation à donner à un autre malade, (*Montrant Arthur.*) à Monsieur.

AGATHE. Est-il possible! il est souffrant, il est malade?

DARMENTIÈRES. Très-sérieusement.

AGATHE. O ciel!

DARMENTIÈRES. Eh! mais, comme vous voilà troublée! et quel intérêt pouvez-vous y prendre?

AGATHE, *à demi-voix.* Quel intérêt! c'est lui dont je vous parlais ce matin, sur la route de Rouen, ce jeune étranger...

DARMENTIÈRES, *se frappant le front.* La berline, la diligence renversée; je comprends. C'est très-bien, très-bien, mon enfant; alors, comme je vous l'ai dit, laissez-moi et allez vous promener au jardin.

AGATHE. Mais, Monsieur...

DARMENTIÈRES. Et vous aussi, allez-vous résister au docteur?

AGATHE. Non, Monsieur... non, je m'en vais; je vous le recommande. (*Se retournant.*) Pauvre jeune homme! ah! mon Dieu! que c'est dommage! (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

DARMENTIÈRES, ARTHUR.

ARTHUR, *la suivant des yeux.* Elle est charmante. (*Vivement.*) Ah! mon cher docteur!

DARMENTIÈRES, *froidement et lui prenant la main.* Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir tenu parole, d'avoir attendu mon retour; je voulais vous apprendre que votre argent était bien placé, que vous aviez sauvé un honnête homme; et maintenant, que je ne vous retienne plus: ne vous gênez pas, vous êtes libre.

ARTHUR. Certainement, docteur; mais je voulais vous dire...

DARMENTIÈRES, *l'observant toujours.* Je serais désolé de vous faire attendre plus longtemps, surtout quand on est aussi pressé que vous.

ARTHUR. Je le suis moins en ce moment.

DARMENTIÈRES. Est-ce que tout n'est pas disposé? est-ce qu'il y a quelque obstacle, quelque retard?

ARTHUR. Peut-être bien: car cette jeune fille qui était là, que vous avez vue, occupait depuis longtemps mon cœur et ma pensée; mais je la croyais à jamais perdue pour moi; cette idée me laissait dans un vague, une indifférence, un ennui que sa présence seule vient de dissiper.

DARMENTIÈRES, *lui prenant le pouls.* En effet, cela va mieux; il y a plus de vivacité, plus de chaleur.

ARTHUR. Oui, oui, il me semble qu'à présent j'aurais moins de peine à vivre.

DARMENTIÈRES. C'est possible, et je ne sais cependant si je dois vous conseiller...

ARTHUR. Pourquoi cela?

DARMENTIÈRES. C'est que j'ai aussi reçu les confidences de cette jeune fille; ce matin encore elle me parlait de vous...

ARTHUR. Elle ne m'aime pas?

DARMENTIÈRES. Au contraire, elle ne pensait qu'à vous, elle vous aime...

ARTHUR. Est-il possible?

DARMENTIÈRES. Raison de plus pour ne pas changer d'idées: car c'est une famille d'honnêtes gens, une fille sage, vertueuse, bien élevée; et vous, quoique grand seigneur, riche et puissant, vous ne voudriez pas la tromper, la séduire, en faire votre maîtresse: ce serait mal. Il vaut donc mieux, comme vous le disiez, partir sur-le-champ et sans avoir rien à se reprocher; c'est moi maintenant qui vous y engage.

ARTHUR. Allez au diable! partez si vous voulez; moi, je reste.

DARMENTIÈRES. Que dites-vous?

ARTHUR. Que, puisque je l'aime, que j'en suis aimé, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de l'épouser.

DARMENTIÈRES. Vous!

ARTHUR. Et pourquoi pas?

DARMENTIÈRES, *vivement et se rapprochant.* C'est différent; restez alors, restez, je vous le permets, car c'est là que je voulais vous amener, c'est le régime que je voulais vous prescrire. Oui, mon jeune ami, le mariage; on vous dira peut-être que c'est encore une folie, c'est possible; mais elle vaut toujours mieux que l'autre; elle est plus gaie; et puis un bon ménage, une jolie femme, des enfants... Je vois que l'ordonnance vous sourit.

ARTHUR. Sans contredit; mais le père voudra-t-il?

DARMENTIÈRES. Cela me regarde, je m'en charge.

ARTHUR. Et ma future! êtes-vous bien sûr de ce que vous m'avez annoncé? ne vous êtes-vous pas trompé? Je ne peux pas vivre dans une telle incertitude; non, docteur, je n'y suis plus, je brûle, je dessèche; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES, *lui tâtant le pouls.* C'est ce que je vois; il vous faut quelque chose qui vous modère, qui vous calme. Allez vous promener.

ARTHUR. Vous moquez-vous de moi?

DARMENTIÈRES. Pendant dix minutes, au jardin.

ARTHUR. Lorsque je souffre! lorsque je suis amoureux!

DARMENTIÈRES. Ah çà, voulez-vous savoir mieux que votre médecin ce qu'il vous faut et ce qui vous convient? J'ai rendu mon ordonnance et n'y change rien; dix minutes au jardin, pas une de plus, pas une de moins, sinon je ne me mêle plus de votre santé.

ARTHUR. J'y vais, docteur, j'y vais.

DARMENTIÈRES. A la bonne heure, et vous vous en trouverez bien.

ARTHUR. Soit. (*Le regardant.*) Est-il original!

DARMENTIÈRES, *le regardant aussi.* C'est ce que j'allais vous dire. (*Arthur sort.*)

SCENE XIII.

DARMENTIÈRES, *puis* DELAROCHE.

DARMENTIÈRES. Pauvre garçon! il ne se doute pas de ce qu'il va y rencontrer; et alors, émotion, explication, déclaration, cela les regarde; là finissent les droits de la Faculté... Ah! voilà mon autre malade. (*A Delaroche qui entre.*) Eh bien! comment nous trouvons-nous?

DELAROCHE. Ah! docteur, ah! mon cher ami!..

DARMENTIÈRES. Je savais bien que je vous forcerais à me donner ce nom; et tantôt cependant, si je vous avais laissé faire, vous me mettiez à la porte, vous refusiez mes prescriptions qui ne vous ont pas trop mal réussi. Le teint est meilleur, la poitrine moins oppressée.

DELAROCHE. Oui, je respire, et me voilà, grâce à vous, délivré d'un grand poids pour aujourd'hui; mais après-demain... mais dans quelques jours...

DARMENTIÈRES. Ce que nous appelons des rechutes; ce qui est souvent plus terrible. Il faut alors, en médecin habile, couper le mal dans sa racine.

DELAROCHE. Et le moyen?

DARMENTIÈRES. N'avez-vous pas confiance en moi? et si, dès ce soir, en suivant ma nouvelle ordonnance, vous trouviez le moyen de faire face à vos engagements et de rétablir vos affaires; s'il vous arrivait cent, deux cent mille francs, ce que vous voudrez.

DELAROCHE. Vous riez de moi.

DARMENTIÈRES. La Faculté ne rit jamais, Monsieur.

DELAROCHE. Et comment un tel miracle pourrait-il se faire?

DARMENTIÈRES. Par un seul mot de vous! en disant: Oui, à un de mes malades, à un jeune homme bien portant, riche, aimable, qui aime votre fille, qui en est aimé, et qui vous la demande en mariage.

DELAROCHE, *hors de lui.* Vous ne m'abusez pas? Ma fille ma chère enfant... Ce mariage... vous en êtes sûr?..

DARMENTIÈRES. Je le crois bien! c'est moi qui l'ai prescrit; et, s'il y avait une justice, la mariée me devrait quelque chose pour mes honoraires.

DELAROCHE. Je ne sais si je veille, et je n'y puis croire.

DARMENTIÈRES. Tenez, tenez, voilà votre fille qui va vous donner de bonnes nouvelles.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, AGATHE, ARTHUR.

AGATHE, *accourant entre eux.* Ah! mon père! ah! monsieur le docteur, si vous saviez; je viens de le voir au jardin, où nous nous sommes rencontrés par hasard.

DARMENTIÈRES. Par hasard. Je crois bien.

AGATHE. Et il m'aime, il m'adore, il veut m'épouser, et il va venir me demander à mon père.

DARMENTIÈRES. Et où est-il donc?

AGATHE. Je l'ai laissé lisant une lettre que son domestique venait de lui apporter; il est dans la joie, dans l'ivresse; il ne se connaît plus... Tenez, c'est lui. (*Arthur paraît triste et rêveur, une lettre à la main.*)

DARMENTIÈRES. Ah! mon Dieu! quel air triste! Eh! venez donc, n'ayez plus peur. Voilà son père qui vous la donne en mariage.

ARTHUR ET AGATHE. Est-il possible!

DELAROCHE. Permettez...

DARMENTIÈRES. C'est convenu.

AGATHE. Ah! mon père, si vous l'avez dit!

DELAROCHE. Mais ma fille n'a rien.

DARMENTIÈRES. Qu'importe! votre gendre a de la fortune.

ARTHUR. Au contraire, c'est que je n'en ai plus.

QUATUOR.

DARMENTIÈRES.

Grands dieux!

TOUS.

Eh! mais, que dit-il donc?

ARTHUR.

Décidé ce matin à sortir de la vie,
De tous mes biens j'avais fait l'abandon
En bonne forme.

DARMENTIÈRES.

O ciel! quelle folie!

ARTHUR.

On m'écrit qu'on accepte...

TOUS.

Eh bien?

ARTHUR.

Eh bien!
J'ai tout donné, je n'ai plus rien.

ENSEMBLE.

Le destin qui nous accable
Nous protégeait un instant,
Pour rendre plus misérable
L'avenir qui nous attend.

DARMENTIÈRES, *à Delaroche, à demi-voix.*
Moi qui comptais sur sa fortune
Pour rétablir la vôtre.

DELAROCHE.

Eh bien?

DARMENTIÈRES.

Il n'est plus d'espérance aucune :
Le père et le gendre n'ont rien.

ARTHUR, *avec exaltation, et montrant Agathe.*
Qu'importe, si j'ai sa tendresse!

AGATHE, *de même.*
Qu'importe, si j'ai son amour!

DARMENTIÈRES, *se plaçant entre eux.*
Voilà des phrases de jeunesse;
Mais la raison parle à son tour,
Et nous ne devons plus songer au mariage!
ARTHUR ET AGATHE, *avec effroi.*
Que dites-vous?
DARMENTIÈRES.
Docteur prudent et sage,
Je l'ordonnais, je le défends.
AGATHE ET ARTHUR.
O ciel!
DARMENTIÈRES.
Selon le mal, selon les accidents,
Il nous faut changer de recettes.
La première est la bonne, et moi, je m'y connais,
Je la suivrai.
DARMENTIÈRES.
Non pas.
ARTHUR, *passant près d'Agathe.*
Barbare que vous êtes,
Vous changerez d'avis.
DARMENTIÈRES.
Jamais.
TOUS.
Jamais?
DARMENTIÈRES.
Jamais.

ENSEMBLE.

ARTHUR.
Eh bien! malgré la médecine,
Moi, dans mon dessein je m'obstine;
Je brave ici votre courroux,
Et jure d'être son époux!
AGATHE.
Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!
A nous désunir il s'obstine;
Lui jadis si bon et si doux!
Allez, je ne crois plus en vous.
DARMENTIÈRES.
Ah! vous bravez la médecine!
Eh bien, morbleu! moi je m'obstine;
Et si vous déraisonnez tous,
Seul, j'aurai du bon sens pour vous.
DELAROCHE.
Au diable donc la médecine!
Du sort fatal qui me domine
Rien ne peut détourner les coups,
Et je dois braver son courroux!

DELAROCHE, *retenant Arthur.*
Arrêtez! il eut ma promesse!
DARMENTIÈRES.
Quand je croyais à sa richesse;
Mais il la perd en ce moment.
DELAROCHE, *entre eux.*
Raison de plus pour tenir mon serment.
AGATHE ET ARTHUR.
Ah! quel bonheur!
DARMENTIÈRES.
Quelles folies!
DELAROCHE.
L'honneur le veut.
DARMENTIÈRES.
C'est ça, toutes les maladies :
L'amour, l'honneur, la probité!
Qu'un instant je sois écouté!
ARTHUR.
Son père à cet hymen a consenti...
DELAROCHE.
Sans doute.
DARMENTIÈRES.
Et moi je le défends : il ne peut avoir lieu.

(*Bas, à Delaroche.*)
Vous le savez trop bien... ou moi-même...
DELAROCHE.
Grand Dieu!
DARMENTIÈRES, *de même.*
Provoquant un éclat que votre cœur redoute,
Je déclare tout haut que sans honte, son nom
Ne saurait s'allier au vôtre.
DELAROCHE, *à part.*
Il a raison.
Oui, de mon déshonneur quand j'ai la certitude...
(*Haut.*)
Cela n'est plus possible... il n'est plus d'union!
ARTHUR ET AGATHE, *le menaçant.*
De quoi se mêle-t-il? c'est lui qui sans raison
Met le trouble en cette maison.
DELAROCHE, *avec colère.*
Oui, c'est lui, vous avez raison,
Qui vient troubler cette maison.
DARMENTIÈRES.
Une autre maladie! allons, l'ingratitude!
ARTHUR ET AGATHE, *à Delaroche.*
De grâce, au moins, expliquez-nous...
DELAROCHE.
Non, ne me suivez pas... laissez-moi tous.

ENSEMBLE.

ARTHUR.
Oh! oui, malgré la médecine,
Moi, etc.
AGATHE.
Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!
A nous désunir, etc.
DARMENTIÈRES.
Ah! vous bravez la médecine!
Eh bien! etc.
DELAROCHE.
Au diable donc la médecine!
Du sort, etc.
(*Delaroche sort par la droite.*)

SCENE XV.

DARMENTIÈRES, ARTHUR, *assis à gauche du théâtre.* AGATHE, *assise à droite.*

DARMENTIÈRES, *les regardant après un instant de silence.* Les voilà tous malades à présent, et c'est moi, c'est le médecin qu'on accuse; c'est toujours comme ça quand nous ne réussissons pas.

ARTHUR, *se levant.* N'ai-je pas raison? vous m'empêchez de partir, vous me rendez encore plus amoureux que je n'étais.

AGATHE, *se levant.* Et quand mon père a consenti à notre mariage, c'est vous qui l'en dissuadez, qui le faites manquer à sa parole.

DARMENTIÈRES, *entre eux.* Qu'est-ce que je disais? il n'y a rien d'ingrat comme les malades à qui on a sauvé la vie; car les autres, ils sont bien plus raisonnables, ils ne disent rien. (*A Arthur.*) Est-ce que je pouvais vous laisser contracter une pareille union? (*A Agathe.*) Est-ce que vous-même vous l'auriez voulu, si vous aviez su...

AGATHE ET ARTHUR. Quoi donc?

DARMENTIÈRES. Que demain peut-être, dans cette maison, la ruine, la misère, le déshonneur...

AGATHE. Que dites-vous?

DARMENTIÈRES. Oui, voilà le secret que votre père vous cachait, et que moi seul avais découvert; forcé de déclarer sa honte, de suspendre ses paiements...

AGATHE ET ARTHUR. O ciel!

DARMENTIÈRES. C'est ce mal-là qui le conduisait au tombeau et dont j'espérais le guérir; mais tout est perdu, grâce à Monsieur qui s'en va comme un fou et sans demander conseil disposer de toute sa fortune. Que diable! Monsieur

quand on est malade, on ne fait rien sans consulter son médecin.

ARTHUR. Eh! morbleu!..

DARMENTIÈRES. Il ne s'agit pas ici de disputer, mais de s'entendre et de voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

ARTHUR. Il n'y a plus d'espoir. (*Agathe s'éloigne.*)

DARMENTIÈRES. Tant mieux; c'est dans ces cas-là que la médecine triomphe. Voyons un peu; à qui avez-vous légué, donné, abandonné cette fortune?

ARTHUR. A qui? à ma famille; et comme je n'ai qu'une seule parente...

DARMENTIÈRES. Votre tante, mistress Berlington!

ARTHUR. Elle-même.

DARMENTIÈRES. Par Esculape! elle ne rendra rien, car elle aime l'argent autant qu'elle vous déteste.

AGATHE, *qui avait remonté le théâtre et regardé au fond, redescend entre eux.* Ne restez pas en ce magasin; passez là chez mon père, car voici du monde; cette dame qui est venue acheter ce matin ici pendant que vous y étiez.

DARMENTIÈRES. La robe rose?

AGATHE. Oui, j'ai reconnu sa voiture qui s'arrêtait à la porte.

DARMENTIÈRES, *à Arthur.* C'est votre tante.

AGATHE. Je vais la recevoir.

DARMENTIÈRES. Non, non, c'est moi que cela regarde; rentrez, rentrez tous deux; laissez-moi avec elle.

ARTHUR. Et pourquoi?

DARMENTIÈRES. Je ne désespère pas encore, parce que le talent, la science du médecin, et puis la nature, la nature qui vient si souvent à notre aide; enfin, laissez-moi, nous verrons: aux grands maux les grands remèdes. (*Agathe et Arthur sortent par la porte à droite.*)

SCÈNE XVI.

MISTRESS BERLINGTON, DARMENTIÈRES.

MISTRESS BERLINGTON. Eh bien! personne en ce magasin! eh! si vraiment! vous, docteur! vous que j'y retrouve encore! c'est un coup du ciel!

DARMENTIÈRES. Et pourquoi donc?

MISTRESS BERLINGTON. Je n'ai jamais été si contente, si heureuse; depuis que je vous ai vu, il vient de m'arriver une fortune immense, et vous verrez, j'ai déjà une foule d'idées admirables; je change mon coupé et mes chevaux, je renouvelle toutes les tentures de mon hôtel, et vous allez m'aider à choisir des étoffes; je veux ce qu'il y a de plus beau, de plus riche, de plus... Tenez, le ravissement où je suis me produit un tel effet que je ne peux pas parler, ça me coupe la respiration.

DARMENTIÈRES, *froidement.* J'attendrai alors que vous ayez respiré pour savoir d'où vous vient cet accroissement de richesse.

MISTRESS BERLINGTON. De mon neveu, de sir Arthur, qui me donne tous ses biens.

DARMENTIÈRES. Et à quel propos?

MISTRESS BERLINGTON. Je n'en sais rien, mais cela est...

DARMENTIÈRES. Laissez donc! à son âge! une telle donation pourrait bien être révocable.

MISTRESS BERLINGTON. J'en doute; mais ce qui ne peut pas l'être, c'est la renonciation qu'il fait à ses droits dans le procès qu'il avait gagné. Tenez, docteur, tenez, voyez plutôt, je l'ai déjà montré à mon avoué, qui m'a assuré qu'il n'y avait pas à revenir sur un pareil titre.

DARMENTIÈRES, *prenant le papier, à part.* Diable! si l'avoué y a passé, cela va mal. (*Parcourant la lettre à voix basse.*) Hum, hum, hum, l'imprudent! tous ses biens, tant en France qu'en Angleterre. (*Achevant de lire.*) « Enfin, le domaine de Cerwood où je suis né, et que je me « reproche de n'avoir presque jamais habité. Aussi, et dans « l'intérêt du pays, je ne mets qu'une condition expresse « et formelle à la présente donation, c'est que ma tante « ira se fixer dans ce château, et y fera tout le bien que « je regrette de n'avoir pu y faire... » Le domaine de Cerwood; j'en ai souvent entendu parler; c'est, je crois, en Écosse.

MISTRESS BERLINGTON. Dans les montagnes et au bord d'un lac; un château admirable par sa situation.

DARMENTIÈRES. En Écosse?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Dans les montagnes?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Et au bord d'un lac?

MISTRESS BERLINGTON. Certainement... une vue magnifique!..

DARMENTIÈRES. Et vous irez en jouir?

MISTRESS BERLINGTON. Il le faut bien!

DARMENTIÈRES. Pauvre femme!.. si jeune encore et si fraîche!..

MISTRESS BERLINGTON. Qu'est-ce que signifie?.. expliquez-vous.

DARMENTIÈRES. Rien! mais avant que vous partiez je vous prie de recevoir mes adieux, les adieux d'un ami qui vous était sincèrement attaché.

MISTRESS BERLINGTON. Et à propos de quoi, docteur?

DARMENTIÈRES. Vous me le demandez, lorsque avant un an peut-être...

MISTRESS BERLINGTON. O ciel!

DARMENTIÈRES. Est-ce que je ne vous ai pas envoyée, l'année dernière, en Italie et dans le midi de la France?

MISTRESS BERLINGTON. Eh bien?

DARMENTIÈRES. Eh bien! vous, à qui il faut un pays chaud, un pays sec, vous allez vous ensevelir dans les montagnes d'Écosse, au milieu des vapeurs, des nuages, des brouillards; je ne vous donne pas un an à vivre.

MISTRESS BERLINGTON, *effrayée.* O ciel! (*Vivement.*) Je n'irai pas! docteur, je n'irai pas! je vous le promets.

DARMENTIÈRES. Et alors cette donation est nulle, car elle porte formellement l'obligation d'aller dans ce pays et d'y résider.

MISTRESS BERLINGTON. C'est vrai; eh bien! alors, j'irai, j'irai avec un médecin, un bon médecin; vous viendrez avec moi, docteur, vous ne m'abandonnerez pas.

DARMENTIÈRES. Votre serviteur; pour être médecin, on n'est pas assuré contre une mort certaine.

MISTRESS BERLINGTON, *avec effroi.* Grand Dieu!.. vous croyez?

DARMENTIÈRES. Vous la trouverez là, à poste fixe, au bord du lac; elle n'en bouge pas.

MISTRESS BERLINGTON. Et aller s'exposer ainsi quand on est riche! vous conviendrez, docteur, que je suis bien malheureuse; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES. Cela se pourrait bien, et à qui la faute? à vous qui ne voulez pas bien vous porter.

MISTRESS BERLINGTON. Moi! je ne le veux pas?

DARMENTIÈRES. Oui, morbleu! plus je vous regarde et plus je suis convaincu qu'il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la plus belle santé de France! cela dépend de vous.

MISTRESS BERLINGTON. De moi!

DARMENTIÈRES. N'ayez plus de procès, plus d'ambition, plus de désir de fortune qui vous tourmente et vous empêche de dormir, qui vous brûle le sang; vivant comme vous le faites, seule ou entourée d'indifférents; toujours triste, inquiète, grondant sans cesse, car vous ne faites que cela, à commencer par moi, votre docteur; et n'ayant là, près de vous, rien pour le cœur. Qui diable y résisterait? C'est ainsi qu'on épuise les sources de la vie, qu'on les détruit, qu'on se tue soi-même; c'est ce qui est arrivé à votre neveu.

MISTRESS BERLINGTON. Mon neveu?

DARMENTIÈRES. Oui, seul au monde et fatigué de l'existence, il voulait la quitter; c'est alors qu'il vous a fait cet abandon, cette donation; mais au moment où il allait suc-

comber à son mal, je suis arrivé, je l'ai vu, je l'ai guéri par des moyens infaillibles et semblables à ceux que je vous proposais tout à l'heure; aussi, il ne demande plus qu'à vivre maintenant; il est amoureux, amoureux d'une jeune fille, jolie et bonne, comme vous; (*A part.*) il faut la flatter; (*Haut.*) mais pour l'obtenir il n'a plus de fortune, rendez-lui la sienne.

MISTRESS BERLINGTON. Par exemple! quelle idée!

DARMENTIÈRES. Dans votre intérêt autant que dans le sien? car s'il la redemande aux tribunaux, s'il faut plaider encore... mais vous ne le voudrez pas, c'est un don, un cadeau que vous lui ferez; hier, rien ne vous répondait de son cœur; aujourd'hui, c'est une chaîne qui l'attache à vous! Sa femme et lui, pour prix de leur bonheur, vous entoureront de soins, de caresses; vous verrez naître, croître autour de vous leurs enfants, qui apprendront d'eux à vous aimer, à vous chérir, et que vous gronderez tout à votre aise; mon tour viendra moins souvent. Voilà des amis, une famille pour vos vieux jours; et cette idée seule vous touche, vous émeut!

MISTRESS BERLINGTON. Moi! docteur?

DARMENTIÈRES. Oui, vous êtes émue, je le vois.

MISTRESS BERLINGTON. Mais non!

DARMENTIÈRES. Si fait!...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ARTHUR, AGATHE, DELAROCHE.

(*Ils entrent par la porte à droite. Darmentières leur fait signe de la main d'avancer lentement.*)

FINAL.

DARMENTIÈRES.

Tenez, tenez, les voilà qui s'avancent :
C'est de vous que leur sort dépend.
Allons, qu'à vous chérir dès ce jour ils commencent!
Une bonne action nous rafraîchit le sang.
(*Prenant la lettre.*)
En déchirant cet acte injuste autant qu'indigne...

MISTRESS BERLINGTON, *l'arrêtant.*

Mais, docteur...

DARMENTIÈRES.

Vous vivrez au moins cinq ans de plus.

MISTRESS BERLINGTON.

Cinq ans! serait-il vrai?

DARMENTIÈRES.

S'il le faut, je le signe;
Et vos jours à venir me sont si bien connus
Que, si vous consentez, je vous assure même
Dix ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES, *faisant toujours le geste de déchirer.*

Quinze ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Grand Dieu!

DARMENTIÈRES.

Vingt ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Vingt ans! ah! déchirez, déchirez, j'y consens.

TOUS.

O bonheur extrême!

DARMENTIÈRES, *déchirant l'acte.*

Tombez à ses pieds!

MISTRESS BERLINGTON.

Non, dans mes bras, mes enfants!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

O moment plein d'ivresse!
Je retrouve en ce jour
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour.

DARMENTIÈRES.

Par moi, par ma sagesse,
Il retrouve en ce jour
Sa tante, sa maîtresse,
Sa fortune et l'amour.

TOUS.

O moment plein d'ivresse!
Il retrouve en ce jour
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour!

DARMENTIÈRES, *à Delaroche.*

De mes talents, mon cher, ce matin vous doutiez;
Et, grâce à mon système, ici, vous le voyez,
La santé chez vous tous est enfin rétablie,
Sans qu'il en ait coûté rien à la pharmacie.

TOUS.

O moment plein d'ivresse! etc.

FIN DE LA MÉDECINE SANS MÉDECIN.



LE CHEVAL DE BRONZE

OPÉRA-FÉERIE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 23 mars 1835.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

YANG, prince impérial de la Chine.
TSING-SING, mandarin.
TCHIN-KAO, fermier.
YANKO.
STELLA, princesse du Mogol.
TAO-JIN.
PEKI.
LO-MANGLI, demoiselle d'honneur de la princesse.
FEMMES de la suite de Stella.
SOLDATS ET SEIGNEURS de la suite du Prince.
PAYSANS, PAYSANNES, etc.

La scène se passe dans la province de Chatong, en Chine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site agréable, dans la province de Chatong, en Chine. — A droite, l'entrée de la ferme, de Tchin-Kao — Au fond, un village chinois. A gauche, l'entrée d'une pagode.

SCENE PREMIERE.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs,
Et, suivant l'antique mode,
D'hymen formez les concerts.
Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs!

TCHIN-KAO.

Mon bonheur ne peut se comprendre,
Ma fille épouse un mandarin;
A tous ici, pour mieux l'apprendre,
Sonnez clochelles... tin! tin! tin!
Je crois des écus de mon gendre
Entendre le son argentin,
Tin! tin! tin! tin! tin!

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs! etc., etc.

TCHIN-KAO, *bas, à sa fille, qui est voilée.*

Allons, ma fille, allons, Peki,
Parlez donc à votre mari!

PEKI, *de même.*

A quoi bon? que puis-je lui dire?

TCHIN-KAO.

Vous, la fille d'un laboureur,
Epouser un grand de l'empire?

TSING-SING.

Le favori de l'empereur,
Le seigneur Tsing-Sing! c'est tout dire.
(S'approchant de Peki.)

AIR

Trésor de jeunesse et d'amour,
Beauté dont mon âme est ravie!
Je t'ai vue... et pour toi j'oublie
Mon rang, ma noblesse et la cour!
De ma naissance,
De ma puissance,
Un seul coup d'œil
Brise l'orgueil,
Et plein d'extase,
Mon cœur s'embrase,
S'embrase aux feux
De tes beaux yeux.
Trésor de jeunesse et d'amour!
Etc., etc.

On te dira que je suis vieux!
N'en crois rien, l'amour n'a pas d'âge;
Et, pour te séduire, je veux
Que mes trésors soient ton partage,
Et que chacun dise soudain :
« C'est la femme d'un mandarin.
« Dans ses atours quelle élégance!
« Ses pieds ont foulé le satin.
« Perle et rubis ornent son sein.
« Mollement elle se balance,
« Bercée en son beau palanquin. »
Esclaves, servez votre reine,
Esclaves, courbez-vous soudain;
C'est votre maîtresse et la mienne,
C'est la femme d'un mandarin...
Quel honneur! quel heureux destin!
D'être femme d'un mandarin!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Quel honneur! quel heureux destin
D'être femme d'un mandarin!

PEKI.

Soumettons-nous à mon destin,
Je suis femme d'un mandarin!

TCHIN-KAO.

Quel bonheur! quel heureux destin
D'être femme d'un mandarin.

TCHIN-KAO, *à sa fille et aux paysans.*

Allez! allez veiller aux apprêts du festin.

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs! etc., etc.
(Ils sortent tous, excepté Tsing-Sing, et Tchin-Kao.)







Rep

Le th
de (
de
l'e

FEKI

EST A MOI



SCENE II.

TSING-SING, TCHIN-KAO.

TSING-SING. Eh bien! maître Tchin-Kao... qu'en dites-vous?

TCHIN-KAO. Que je ne puis en revenir encore!.. vous, gouverneur de cette province, qui venies tous les ans au nom de l'empereur, notre gracieux souverain, pour toucher notre argent ou nous donner des coups de bâton; vous, qui me faisiez une si grande peur, ainsi qu'à tout le monde, vous voilà mon gendre...

TSING-SING. Oui, maître Tchin-Kao, je vous ai fait cet honneur: j'admets votre fille au nombre de mes femmes...

TCHIN-KAO. Est-ce que vous en avez beaucoup?

TSING-SING. Quatre.

TCHIN-KAO. Est-il possible!

TSING-SING. Objet de luxe! et pas autre chose. Un grand seigneur chinois y est obligé par son rang...

TCHIN-KAO. Ici, au village, nous ne prenons qu'une femme nous ne pouvons pas en avoir davantage...

TSING-SING. C'est juste! vous n'en avez pas les moyens!.. c'est un luxe qui revient très-cher, attendu qu'à chaque fille qu'on épouse... il faut payer une dot à son père.

TCHIN-KAO. Très-bonne coutume! encouragement moral accordé aux nombreuses familles... Du reste, la dot que j'ai reçue de votre seigneurie était magnifique... Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse...

TSING-SING. Laquelle?

TCHIN-KAO. Ce sont vos quatre femmes.

TSING-SING. Elles ne vous embarrassent pas plus que moi! La première est maussade, la seconde colère, la troisième jalouse; mais celles-là ne diront rien, car elles ne sortent jamais de leur chambre ou de leur palanquin. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est ma quatrième, ma chère Tao-Jin...

TCHIN-KAO. Qui est laide?

TSING-SING. Non, elle est jeune et jolie, mais elle réunit à elle seule les qualités de toutes les autres... sans compter un petit mandarin très-assidu auprès d'elle; et je ne puis la répudier, attendu qu'elle est cousine de l'empereur, au huitième degré.

TCHIN-KAO. Cousine de l'empereur!

TSING-SING. Il en a comme ça deux ou trois mille... C'est égal, cette parenté-là donne à ma doucereuse Tao-Jin le droit de paraître sans voile, de sortir seule et de me faire enrager toute la journée.

TCHIN-KAO. Elle vous aime donc bien!

TSING-SING. Du tout: elle ne peut pas me souffrir; mais, fière et hautaine, elle me regarde comme son premier esclave.. Tu l'as voulu, Tsing-Sing... tu as voulu, parce que tu étais riche, épouser une princesse qui n'avait rien. Aussi, avec elle, il faut que j'obéisse, et c'est pour commander à quelqu'un que j'ai épousé ta fille...

TCHIN-KAO. Je vous remercie bien.

TSING-SING. Mais tout à l'heure, au moment où j'entrais dans la pagode... un exprès m'a appris que ma noble compagne venait d'arriver à mon palais d'été.

TCHIN-KAO. Aux portes de ce village...

TSING-SING. C'est cela qui m'a fait hâter mon mariage avec Peki.... car tu sens bien que si Tao-Jin était apparue au milieu de la cérémonie...

TCHIN-KAO. Cela aurait été fort gênant pour ce matin.

TSING-SING. Et ça le serait encore plus pour ce soir... Ainsi, tu feras préparer le repas et l'appartement nuptial chez toi... dans ta ferme.

TCHIN-KAO. Quel honneur!..

TSING-SING. Et d'ici-là, si je puis éviter la quatrième... et ne pas la voir de la journée... (*Apercevant Toa-Jin.*)

SCENE III.

TCHIN-KAO, TSING-SING; TAO-JIN, *paraissant au fond du théâtre, dans un palanquin.*

TRIO.

TSING-SING.

Dieu tout-puissant! c'est elle que je vois!

TCHIN-KAO.

A son aspect... comme il tremble d'effroi!
Quel changement soudain!
Lui jadis si hautain,
Qu'il est humble et bénin
Notre grand mandarin!

TSING-SING.

O funeste destin!

TAO-JIN.

Je bénis le destin
Qui, pour moi plus humain,
Me ramène à la fin
Près du grand mandarin!

TSING-SING.

Ah! ce bonheur insigne
A surpris votre époux!
Et votre esclave indigne
S'incline devant vous.
(*Il met un genou en terre.*)

TCHIN-KAO.

Que faites-vous, seigneur?

TAO-JIN, *avec dignité.*

C'est bien!

TSING-SING, *bas, à Tchin-Kao.*

C'est de rigueur;
Ma femme est par malheur
Du sang de l'empereur.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

Quel changement soudain!
Lui jadis si hautain,
Qu'il est humble et bénin
Notre grand mandarin!

TAO-JIN.

Je bénis le destin
Qui, pour moi plus humain,
Me ramène à la fin
Près du grand mandarin.

TSING-SING.

O funeste destin!
Qui vers moi vous conduit?

TAO-JIN.

Une grande nouvelle
Que j'ai reçue...

TSING-SING.

Et quelle est-elle?

TAO-JIN.

Et pour que vous soyez, dans ce jour de bonheur,
Entouré des objets que chérit votre cœur,
J'ai voulu, réprimant mes tendresses jalouses,
Amener avec moi vos trois autres épouses.

TSING-SING.

C'est fait de moi!

TCHIN-KAO.

Quel contre-temps soudain!

TAO-JIN.

Et les voilà chacune en leur beau palanquin.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

D'un tel esclavage,
Ah! comme il enrage!
Et ce mariage

Qui l'attend ce soir!..
Quel parti va prendre
Mon illustre gendre?
Sinon de se pendre
Dans son désespoir.

TSING-SING.

D'un tel esclavage,
De fureur j'enrage!
Et ce mariage
Qui m'attend ce soir!
Comment se défendre?
Ah! quel parti prendre?
Sinon de me pendre
Dans mon désespoir.

TAO-JIN.

D'avance, je gage,
Rien ne lui présage
Cet heureux message
Qu'il va recevoir.
Si mon cœur trop tendre
Vous la fait attendre,
Ce n'est que pour rendre
Plus doux votre espoir.

TSING-SING.

Mais cette maudite nouvelle...
(Se reprenant.)
Non, non, cette heureuse nouvelle
Qui vous amène ainsi vers nous,
Dites-le donc!..

TAO-JIN.

Mon cœur fidèle
Vous l'apprendra plus tard.

TSING-SING, *à Tchin-Kao.*

Éloignez-vous,

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

D'un tel esclavage,
Ah! comme il enrage! etc.

TAO-JIN.

D'avance, je gage,
Rien ne lui présage, etc.

TSING-SING.

D'un tel esclavage,
De fureur j'enrage, etc.
(Tchin-Kao sort.)

SCENE IV.

TSING-SING, TAO-JIN.

TAO-JIN. Eh bien! seigneur, dites encore qu'il n'y a pas d'avantage à épouser une cousine de l'empereur au huitième degré!.. Enseveli ici dans cette province de Chatong, dont vous êtes gouverneur, vous ne pouviez vous absenter, ni venir à Pékin, ni paraître à la cour, qui jamais n'a été plus brillante, à ce que m'écrivait dernièrement Nio-Kao... ce jeune mandarin de première classe... et mon cousin au troisième degré...

TSING-SING, *à part.* Celui dont je parlais tout à l'heure.

TAO-JIN. Alors, et dans ma tendresse pour vous, devinez ce que j'ai fait!

TSING-SING. Je ne m'en doute même pas.

TAO-JIN. Le prince impérial, qui voyageait depuis un an, revient enfin dans la capitale...

TSING-SING. Je le sais... Il doit même traverser cette province pour se rendre à Pékin...

TAO-JIN. On l'on vient de monter sa maison... Eh bien! Monsieur, l'empereur, à ma demande et à ma considération, a daigné vous nommer à la place la plus flatteuse... Il vous a donné le titre de tchaugi-leng ou premier menin de son altesse.

TSING-SING. Est-il possible!.. un tel honneur!

TAO-JIN. C'est à moi que vous le devez: une charge magnifique, qui vous donne le droit de rester toujours auprès du prince, de le suivre partout! pendant que moi, je resterai à la cour!

TSING-SING. Comment! je ne pourrai pas le quitter?

TAO-JIN. D'une seule minute... à moins qu'il ne l'exige... C'est l'étiquette chinoise... et si vous y manquiez, le prince aurait le droit de vous faire trancher la tête.

TSING-SING. Ah! mon Dieu! Par bonheur... je connais le prince, un jeune homme charmant, qui tient beaucoup au plaisir et fort peu à l'étiquette. Je suis un des lettrés de l'empire qui dans son enfance lui donnaient des leçons: il ne venait jamais aux miennes... ce qui ne l'a pas empêché d'être prodigieusement instruit.

TAO-JIN. Et c'est en récompense de vos soins que l'empereur vous attache à sa personne, et vous donne une place qui, dès aujourd'hui, vous ramène à la cour.

TSING-SING. Comment! aujourd'hui?..

TAO-JIN. Eh! oui, vos fonctions commencent de ce moment... Nous ne quitterons plus le prince, et comme il va arriver...

TSING-SING. Lui... le prince! *(A part, avec embarras.)* Et ce soir... mon mariage... comment faire?..

TAO-JIN. Tenez... tenez, voyez-vous de loin la bannière impériale... C'est lui... c'est son altesse... Quel bonheur! moi qui ne l'ai jamais vu...

TSING-SING. Vous oseriez vous exposer ainsi à ses yeux?

TAO-JIN. Pourquoi pas?.. comme fils de l'empereur, nous sommes parents: c'est un cousin...

TSING-SING. Elle en a partout... Et cette foule qui l'environne... braverez-vous aussi leurs regards profanes?.. Rentrez, Madame, rentrez...

TAO-JIN. Vous avez raison, et j'attendrai que le prince soit seul avec vous. *(Elle entre dans la pagode à gauche.)*

SCENE V.

TSING-SING, LE PRINCE YANG, CHŒUR DE PEUPLE, *qui le précède et le suit.*

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!

TSING-SING.

Ah! comment faire en ma détresse
Pour mettre d'accord en ce jour
Ma dignité nouvelle et mon nouvel âmour!

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!
C'est lui! le voilà de retour!

LE PRINCE.

PREMIER COUPLET.

J'ai pour guides en voyage
La folie et l'amour,
Je ris lorsque vient l'orage
Et quand vient un beau jour.
Ne jamais voir
Le monde en noir,
Ne blâmer rien,
Trouver tout bien,
C'est le système
Que j'aime,
D'être heureux c'est le moyen.

DEUXIÈME COUPLET.

S'il est des beautés fidèles,

D'autres ne le sont pas;
Qu'importe! je fais comme elles,
Et je me dis tout bas:
Ne jamais voir, etc.

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!
C'est lui! le voilà de retour!

LE PRINCE. Merci, merci, mes bons amis... Nous nous reverrons encore avant mon départ. (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, TSING-SING.

LE PRINCE. Vous, Tsing-Sing, demeurez!

TSING-SING. C'est mon devoir, Monseigneur...

LE PRINCE. Oui, j'ai appris par mon père la nouvelle dignité qui vous attachait à moi, et je m'en félicite... Quand vous étiez au nombre de mes maîtres, je me souviens qu'autrefois vous ne me gêniez guère.

TSING-SING. Je continuerai avec le même zèle.

LE PRINCE. J'y compte... et nous partirons dès aujourd'hui...

TSING-SING. Pour la cour?..

LE PRINCE. M'en préserve le ciel! Mon père m'y attend pour me marier... et moi, je ne le veux pas, parce qu'il y a quelqu'un en ce monde que j'aime, qui occupe toutes mes pensées... et cette personne-là, il ne peut me la donner!..

TSING-SING. Et pourquoi donc?.. rien n'est au-dessus de son pouvoir... et si c'est une princesse... ou une reine...

LE PRINCE. C'est bien autre chose.

TSING-SING. Une impératrice...

LE PRINCE. Si ce n'était que cela...

TSING-SING. O ciel! je comprends, une personne d'une condition inférieure... une de vos sujettes...

LE PRINCE. Eh! non... et tu vas me regarder comme un insensé... un extravagant... tu ne reconnaîtras plus ton ancien élève...

TSING-SING. Au contraire... parlez...

LE PRINCE. Eh bien! cette beauté si séduisante... si ravissante, qui a renversé toutes mes idées...

TSING-SING. Quelle est-elle?

LE PRINCE. Je n'en sais rien.

TSING-SING. Dans quels lieux habite-t-elle?

LE PRINCE. Je l'ignore!..

TSING-SING. Et où donc alors l'avez-vous vue?

LE PRINCE. En songe!

AIR.

Le sommeil fermait ma paupière,
La nuit environnait mes yeux;
Soudain un rayon de lumière
M'éblouit et m'ouvre les cieux.

Je vois sur un nuage
Et de pourpre et d'azur
Une céleste image
Au regard doux et pur?
Sur son épaule nue
Tombaient ses blonds cheveux,
Et de sa douce vue
Moi, j'enivrais mes yeux...
Quand d'un air gracieux
Me tendant sa main blanche,
Cette fille des cieux
Près de mon lit se penche,
Disant: Ami, c'est moi
Qui recevrai ta foi;
A toi seul mes amours
Pour toujours...

Et soudain disparut cette jeune immortelle.
Les nuages légers se refermaient sur elle,
Et sa voix murmurait encor... toujours.. toujours!
(*Regardant Tsing-Sing, qui sourit.*)
Ah! cela vous fait rire,
Et vous ne pouvez croire à ce rêve charmant!
Eh bien! voici qui semble encor plus étonnant!

Quand la nuit sombre
Ramène l'ombre
Et le sommeil,
Rêve pareil
Pour moi prolonge
Ce doux mensonge,
Et près de moi
Je la revoi!

Au rendez-vous fidèle,
Oui, vraiment, c'est bien elle
Qui vient toutes les nuits,
Et dans l'impatience
De sa douce présence
Tous les jours je me dis:
O nuit, mon bien suprême!
O sommeil enchanteur!
Rendez-moi ce que j'aime!
Rendez-moi le bonheur!

Des heures que le sort, hélas! m'a destinées,
Que ne puis-je à l'instant retrancher les journées?
Oui, je voudrais, c'est là mon seul désir,
Oui, je voudrais toujours dormir!

O nuit, mon bien suprême!
O sommeil enchanteur!
Rendez-moi ce que j'aime,
Rendez-moi le bonheur!

TSING-SING. C'est fort extraordinaire... Vous ne l'avez vue qu'en songe?..

LE PRINCE. Oui, mon ami.

TSING-SING. Et depuis ce temps, elle vous est apparue toutes les nuits?..

LE PRINCE. Sans en manquer une seule... Tu te doutes bien que dans mes voyages j'ai consulté là-dessus tous les astrologues et les savants de la Chine et du Thibet. Les uns ont prétendu que c'était une habitante des étoiles; d'autres, que c'était la fille du Grand-Mogol... une princesse charmante, qui depuis son enfance a disparu de la cour de son père, et qu'un enchanteur a transportée l'on ne sait dans quelle planète... mais tous m'assuraient que c'était celle que je devais épouser!..

TSING-SING. Je suis de leur avis.

LE PRINCE. Mais dans quel pays... dans quelle région la rencontrer?

TSING-SING. Je n'en sais rien.

LE PRINCE. Ni moi non plus... mais nous la trouverons... tu m'aideras, et puisque tu ne dois plus me quitter, nous partirons ensemble dès ce soir.

TSING-SING, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Cela ne vous serait pas égal demain?..

LE PRINCE. Pourquoi cela?

TSING-SING. C'est que je suis marié depuis ce matin.

LE PRINCE. Est-il possible!

TSING-SING. A la fille de Tchin-Kao, un riche fermier.

LE PRINCE. Que ne le disais-tu?.. Reste, alors, c'est trop juste! (*En souriant.*) Est-elle jolie?

TSING-SING. Une petite Chinoise charmante!

LE PRINCE. Pourquoi alors ne me l'as-tu pas présentée?.. Ah! mon Dieu!.. quelle idée: tu dis qu'elle est charmante... si c'était celle que j'aime et que je cherche...

TSING-SING. Laissez donc!

LE PRINCE. Pourquoi pas? partout je crois la voir, et si seulement elle lui ressemblait...

TSING-SING, *à part.* Il ne manquerait plus que cela... et s'il lui prend fantaisie de me l'enlever...

LE PRINCE. Qui vient là?

SCENE VII.

LE PRINCE, TSING-SING, TAO-JIN, *sortant de la pagode.*

TRIO.

TAO-JIN, *voilée et s'adressant à Tsing-Sing.*
Eh bien!.. eh bien! cher époux!

LE PRINCE.
Que dit-elle?
C'est ta femme!

TSING-SING, *vivement.*
Oui, vraiment!

LE PRINCE, *la regardant avec curiosité.*
Son épouse nouvelle!

TSING-SING, *à part.*
Ah! s'il pouvait me la ravir,
Qu'il me serait doux d'obéir!

ENSEMBLE.

LE PRINCE, *regardant Tao-Jin.*
Que sa démarche est belle!
Que de grâce et d'attrait!
Oui, tout me dit : C'est elle
Que j'adore en secret

TSING-SING.
L'aventure est nouvelle!
Et du ciel quel bienfait,
Si ma femme était celle
Qu'il adore en secret!

TAO-JIN, *à part, regardant le prince qui la regarde.*
Sans le rempart fidèle
De ce voile discret,
D'une flamme nouvelle
Son cœur s'embraserait

LE PRINCE, *à Tao-Jin.*
Daignez un instant à mes yeux.
Soulever ce voile envieux!

TAO-JIN.
Quoi! vous voulez?..

TSING-SING.
Eh! oui, ma bonne,
Sitôt que le prince l'ordonne
C'est votre devoir et le mien
D'obéir...

(*Tao-Jin lève son voile.*)

LE PRINCE.
Ciel...

TSING-SING, *avec curiosité.*
Eh bien?..

LE PRINCE.
Eh bien!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.
O surprise nouvelle!
Ce ne sont point ses traits.
Non, non, ce n'est pas celle
Qu'en secret j'adorais!

TSING-SING, *tristement.*
Espérance infidèle
Dont mon cœur se berçait,
Ma femme n'est pas celle
Que le prince adorait!

TAO-JIN, *regardant le prince.*
Oui, je lui semble belle :
Si mon cœur le voulait,
D'une flamme nouvelle
Le sien s'embraserait!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TCHIN-KAO, PEKI.

QUINTETTE.

TCHIN-KAO.
Pour vous, nobles seigneurs, le repas est servi!

LE PRINCE.
C'est Tchin-Kao, le fermier!...

TCHIN-KAO.
Oui, mon prince!

LE PRINCE.
Reçois mon compliment! dans toute la province
(*Lui montrant Tao-Jin.*)
Je n'ai rien vu, je crois, d'aussi joli
Que ta fille!..

TAO-JIN, *s'éloignant avec indignation.*
Sa fille!...

TCHIN-KAO.
Eh! mais... ce n'est pas elle!

TAO-JIN.
Sa fille!.. quelle horreur!
Moi, cousine de l'empereur!

LE PRINCE, *à Tao-Jin.*
Eh quoi! vous n'êtes pas cette beauté nouvelle
Que le seigneur Tsing-Sing ce matin épousa?

TAO-JIN.
Qu'il épousa!.. qu'entends-je?
(*A Tsing-Sing.*)
Une nouvelle femme!

TSING-SING, *à demi-voix.*
Taisez-vous donc!... le prince est là!

TAO-JIN.
Non, je ne puis calmer le courroux qui m'enflamme,
Une cinquième!.. à vous!.. vous, Monsieur, qui déjà...

TSING-SING, *de même.*
Taisez-vous donc, le prince est là!

TAO-JIN, *de même.*
Et quelle est-elle?

TCHIN-KAO, *montant Peki qui arrive voilée.*
La voilà..

TOUS.
La voilà!.. la voilà!

TAO-JIN.
Le perfide me le paiera!

LE PRINCE, *regardant tour à tour Peki et Tsing-Sing*
Et m'abuser ainsi!.. pauvres princes, voilà
Comme en tout temps on nous trompa!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.
Que sa démarche est belle!
Que de grâce et d'attrait!
Oui tout me dit : C'est elle
Que j'adore en secret!

TSING-SING.
O souffrance mortelle!
Ah! de moi c'en est fait!
Mon autre femme est celle
Qu'il adore en secret!

TAO-JIN.
Une flamme nouvelle
En secret l'occupait;
Le traître, l'infidèle
Ainsi donc nous trompait!

PEKI.
Dans ma douleur mortelle,
Hélas! si je l'osais,
D'une chance aussi belle,
Ah! je profiterais!

TCHIN-KAO.
Quelle gloire nouvelle!

Quel triomphe complet
Si ma fille était celle
Que le prince adorait !

TAO-JIN, *passant près de Peki et soulevant son voile.*

Je connaîtrai du moins ma rivale!

TOUS.

Ah! grands dieux!

LE PRINCE, *regardant Peki.*

Non... non, ce n'est pas elle!

TSING-SING, *à part.*

Ah! je l'échappe belle.

LE PRINCE, *regardant toujours Peki.*

Mais d'où viennent les pleurs qui coulent de ses yeux?

TSING-SING, *s'approchant.*

Qu'a-t-elle donc?

PEKI.

Ah! je ne puis le dire!

TSING-SING.

A moi votre époux!

PEKI.

Non.

LE PRINCE.

Mais à moi, mon enfant?

PEKI.

Vous, Monseigneur, c'est différent!
Je crois que j'oserai!

LE PRINCE.

C'est bien! qu'on se retire!

TSING-SING, *avec effroi.*

Qui, moi?.. me retirer!

TAO-JIN.

C'est bien fait!

LE PRINCE.

C'est charmant!

TAO-JIN.

Cinq femmes!.. ah! cela mérite châtiment!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Ah! d'une telle offense
Je veux avoir vengeance,
Et pareille inconstance
Lui portera malheur!
Oui, pour lui point de grâce,
Je ris de sa disgrâce,
On doit de tant d'audace
Punir un séducteur.

TSING-SING.

J'hésite, je balance;
Je dois obéissance,
Et pourtant la prudence
Me fait craindre un malheur!
O tourment! ô disgrâce!
Que faut-il que je fasse
Pour conserver ma place
Et garder mon honneur?

LE PRINCE.

Il hésite!.. il balance!
Redoute ma puissance!
Tu dois obéissance
A ton maître et seigneur!
Allons, cède la place,
Nul danger ne menace
Tant d'attraits et de grâce,
Je suis son protecteur!

PEKI.

Quelle reconnaissance!
Ah! sa seule présence
Vient calmer la souffrance
Dont gémissait mon cœur!
Du sort qui nous menace,
Oui, la crainte s'efface;
D'avance je rends grâce
A mon doux protecteur!

TCHIN-KAO.

Il hésite!.. il balance!
Ah! d'une telle offense
Sa femme aura vengeance,
Pour lui je crains malheur!
Je prévois la disgrâce
Qui déjà le menace,
Il y va de sa place
Ou bien de son honneur!

LE PRINCE, *se retournant vers Tsing-Sing qui n'est pas encore parti.*

Eh bien!.. eh bien!

TSING-SING.

Pardon, je dois rester:
Ma charge me prescrit de ne point vous quitter!

LE PRINCE.

Hormis quand je l'ordonne!

TSING-SING, *avec crainte et à demi-voix, en montrant Peki.*

Au moins, je l'espère,
Ce n'est pas elle!..

LE PRINCE, *souriant.*

Eh! non, en vérité!
Ne crains rien, j'aime un rêve, une vaine chimère,
Et ta femme est, hélas!

TSING-SING.

Une réalité!

(*A part.*)

Aussi je crains quelques nouvelles trames!

LE PRINCE.

Eh bien! m'entends-tu?..

TSING-SING.

Je m'en vas.

TAO-JIN.

Allons, venez... suivez mes pas!

TSING-SING.

Époux infortuné!.. malheureux par mes femmes,

(*Montrant Peki.*)

Par l'une que je quitte, hélas!

(*Montrant Tao-Jin qui l'entraîne.*)

Et par l'autre qui ne me quitte pas!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Ah! d'une telle offense
Je veux avoir vengeance,
Et pareille inconstance
Lui portera malheur!
Oui, pour lui point de grâce,
Je ris de sa disgrâce,
On doit de tant d'audace
Punir un séducteur.

Allons, quelle lenteur!
D'où vient cet air d'humeur?
Votre maître et seigneur
Veille sur votre honneur.

TSING-SING.

J'hésite, je balance;
Je dois obéissance,
Et pourtant la prudence
Me fait craindre un malheur!
O tourment! ô disgrâce!
Que faut-il que je fasse
Pour conserver ma place
Et garder mon honneur?

Allons, montrons du cœur
Et de la bonne humeur.
J'obéis sans frayeur
A mon maître et seigneur!

LE PRINCE.

Il hésite!.. il balance!
Redoute ma puissance!
Tu dois obéissance
A ton maître et seigneur!
Allons, cède la place,
Nul danger ne menace
Tant d'attraits et de grâce,
Je suis son protecteur!

Allons, quelle lenteur!
D'où vient cet air d'humeur!
Obéis sans frayeur
A ton maître et seigneur!

PEKI.

Quelle reconnaissance!
Ah! sa seule présence
Vient calmer la souffrance
Dont gémissait mon cœur!
Du sort qui nous menace,
Oui, la crainte s'efface;
D'avance je rends grâce
A mon doux protecteur!

Voyez quelle lenteur,
Quelle mauvaise humeur;
On dirait qu'il a peur
D'un pareil protecteur!

TCHIN-KAO.

Il hésite!.. il balance!
Ah! d'une telle offense
Sa femme aura vengeance,
Pour lui je crains malheur,
Je prévois la disgrâce
Qui déjà le menace,
Il y va de sa place
Ou bien de son honneur!

Voyez quelle lenteur,
Quelle mauvaise humeur;
On dirait qu'il a peur
D'un pareil protecteur!

(Tchin-Kao rentre dans la ferme à droite du spectateur, et Tao-Jin sort en emmenant avec elle Tsing-Sing.)

SCENE IX.

LE PRINCE, PEKI.

LE PRINCE. Enfin il nous laisse!.. ce n'est pas sans peine! Eh bien! ma belle enfant, qu'aviez-vous à me dire?.. parlez...

PEKI. Je n'ose plus.

LE PRINCE. D'où viennent vos chagrins? Ne venez-vous pas de faire un brillant mariage? n'avez-vous pas un époux qui a du pouvoir, de la richesse... et que sans doute vous aimez?..

PEKI, *baissant les yeux*. Au contraire, Monseigneur, c'est que je ne l'aime pas...

LE PRINCE, *à part, en riant*. Ah! mon Dieu!.. (*Haut.*) Je conçois en effet qu'avec sa figure, ses soixante ans et ses quatre précédents mariages, il ne doit guère inspirer de passion... mais au moins, et c'est beaucoup, vous n'en aimez pas d'autres!..

PEKI, *baissant les yeux*. Je crois que si!

LE PRINCE, *gaiement*. Vraiment!

PEKI. Yanko! un garçon de ferme de mon père, avec qui j'avais été élevée..... mais il n'avait rien..... que son amour... ce n'était pas assez pour mon père qui voulait une dot. Et tout à l'heure, au moment de mon mariage... Le pauvre garçon... (*Elle s'interrompt pour pleurer.*)

LE PRINCE. Eh bien?

PEKI. Eh bien! dans son désespoir, il a couru au cheval de bronze...

LE PRINCE. Le cheval de bronze... Qu'est-ce que cela?

PEKI. Vous ne le savez pas... et depuis six mois dans le pays il n'est question que de lui ..

LE PRINCE. Oui, mais moi qui arrive à l'instant même, et qui voyage depuis un an...

PEKI. C'est juste!.. vous n'étiez pas ici! Eh bien! Monseigneur, apprenez donc qu'il y a six mois à peu près, on a vu tout à coup apparaître, sur un rocher de la montagne qui est en face de notre ferme, un grand cheval de bronze... qui est venu là on ne sait comment... car personne n'aurait pu l'y apporter... et il arrivait sans doute du ciel ou de l'enfer...

LE PRINCE, *riant*. Ce n'est pas possible!

PEKI. Pas possible!

PREMIER COUPLET.

Là-bas, sur un rocher sauvage,
S'élève ce cheval d'airain!
Sur lui voilà qu'avec courage
S'élance un jeune mandarin.
Soudain au milieu des éclairs
Il part... s'élance dans les airs;
Il s'élève... s'élève encore!
Mais où donc va-t-il?.. on l'ignore!
Gardez-vous, pauvre pèlerin,
De monter le cheval d'airain!

DEUXIÈME COUPLET.

Bientôt sur ce rocher aride
Le coursier était revenu!
Mais de l'écuyer intrépide,
Hélas! on n'a jamais rien su.
Jamais il n'a revu ces lieux!
Perdu dans l'espace des cieux,
Là-haut, là-haut, sur un nuage,
Pour toujours peut-être il voyage...
Gardez-vous, pauvre pèlerin,
De monter le cheval d'airain.

TROISIÈME COUPLET.

Yanko m'aimait dès son jeune âge;
Jugez de son mortel chagrin,
Quand il apprit qu'en mariage
Me demandait un mandarin!
Il s'est élancé d'un air fier
Sur ce noir coursier qui fend l'air,
Et là-bas... là-bas... dans la nue,
Disparaissant à notre vue,
Tout mon bonheur a fui soudain
Ainsi que le cheval d'airain!

LE PRINCE. Ah! que c'est amusant! et que ne suis-je avec lui!..

PEKI. Y pensez-vous?

LE PRINCE. Moi qui aime les aventures et qui allais en chercher si loin... il y en avait une ici que personne ne pouvait soupçonner... ni expliquer...

PEKI. Si vraiment... Il est venu ici de Pékin des savants, des lettrés, des grands mandarins de l'académie impériale, qui ont fait là-dessus un rapport et une dissertation... comme quoi ils ont prouvé... qu'il y avait là un cheval de bronze!

LE PRINCE. La belle avance!.. Et ce cheval de bronze, où est-il?

PEKI. Il n'y est plus... puisque Yanko est monté dessus, et que tout à l'heure tous deux ont disparu... En attendant me voilà mariée, me voilà la femme d'un mandarin que je n'aime pas... et je n'ai osé le dire ni à lui, ni à mon père, qui me fait peur, et qui m'aurait battue; mais à vous, Monseigneur, qui avez l'air si bon, et qui êtes prince... si vous pouviez me démarier...

LE PRINCE. Hélas!.. mon enfant, cela ne dépend pas de moi; il y a des lois à ta Chine; il faudrait que le mandarin Tsing-Sing consentit lui-même à te répudier... et il n'y a pas l'air disposé.

PEKI. Lui qui a quatre femmes, et Yanko qui n'en a pas du tout.

LE PRINCE. Je crois qu'il lui céderait plutôt les quatre autres.

PEKI, *pleurant.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!.. il faudra le garder pour mari... Que je suis malheureuse!..

LE PRINCE. Allons, console-toi!

PEKI, *pleurant toujours.* Me consoler!.. et qu'est-ce que je pourrais faire pour me consoler?

LE PRINCE. A ton âge... il y a bien des moyens... Et puis que enfin celui que tu aimais a disparu... puisqu'il ne doit plus jamais revenir...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, TCHIN-KAO.

TCHIN-KAO. En voici bien d'une autre! et nous ne nous attendions guère à celui-là.

LE PRINCE. Qu'y a-t-il donc?

TCHIN-KAO. Le cheval de bronze est revenu...

LE PRINCE ET PEKI. O ciel!..

TCHIN-KAO. A sa place ordinaire, là-bas sur le rocher!..

PEKI. Et Yanko...

TCHIN-KAO. Avec lui!.. (*A sa fille qui fait quelques pas pour sortir.*) Eh bien! où courez-vous?

PEKI. Moi, mon père.... c'était par curiosité... c'était pour savoir... pour l'interroger.

LE PRINCE. Ce soin-là me regarde... Je veux lui parler... qu'il vienne...

TCHIN-KAO, *regardant dans la coulisse.* Tenez... tenez, Monseigneur, le voici.

LE PRINCE. Quel air sombre et rêveur!

CHIN-KAO. Oui... un air comme étonné... comme hébété...

PEKI. Dame! comme quelqu'un qui tombe des nues; le pauvre garçon!..

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; YANKO, *qui s'avance lentement.*

YANKO, *levant les yeux et apercevant Peki.* Ah! Peki! je vous revois!

PEKI. Oui, Monsieur, et c'est bien mal de donner de pareilles inquiètudes à ses parents... à ses amis... D'où venez-vous, s'il vous plait?.. et où avez-vous été courir ainsi? répondez...

TCHIN-KAO. Oui, mon garçon, raconte-nous tout ce que tu as vu en route.

YANKO. Impossible, maître Tchin-Kao, cela m'est défendu...

TCHIN-KAO ET PEKI, *étonnés.* Défendu!..

LE PRINCE. Et moi je t'ordonne de parler... moi le fils de ton souverain...

PEKI, *bas, à Yanko.* C'est le prince impérial.

YANKO, *s'inclinant.* Ah! Monseigneur, pardon! mais je serais en présence de l'empereur lui-même, que je n'en dirais pas davantage...

LE PRINCE. Et pourquoi cela?..

YANKO. Parce que si je racontais un seul mot de ce qui m'est arrivé, de ce que j'ai vu... tout serait fini pour moi, je ne verrais plus Peki... je mourrais à l'instant même...

PEKI, *courant à lui et lui mettant la main sur la bouche.* Ah! tais-toi! tais-toi! ne dis rien!

LE PRINCE. Mourir!..

YANKO, *vivement.* Mourir, c'est-à-dire, pis encore...

TCHIN-KAO. Et comment cela?

PEKI, *à son père.* Voulez-vous bien ne pas l'interroger! lui surtout qui est bavard.. bavard. . et qui est capable de causer malgré lui et sans le vouloir.. (*Ecoutant.*) Ah!.. mon Dieu!.. quel est ce bruit?

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, TAO-JIN.

FINAL.

TAO-JIN.

Quel affront! quel outrage infâme
Est fait au sang impérial!
C'est le cortège nuptial.
(*Montrant Peki.*)
Qui du seigneur Tsing-Sing vient emmener la femme!

YANKO.

Et je le souffrirais!

TAO-JIN.

Pour l'honneur de mon rang
Je le tuerais plutôt!

YANKO ET PEKI, *la regardant avec reconnaissance.*

Ah! l'excellente dame!

LE PRINCE.

C'est à moi de vous rendre
(*A Tao-Jin.*)
Un époux!
(*A Peki.*)
Un amant!

TAO-JIN.

Non, de me venger il me tarde,
Et c'est moi que cela regarde!

LE PRINCE.

Calmez votre ressentiment.

PEKI ET YANKO.

Que j'aime son ressentiment!

TCHIN-KAO, *à part.*

Ah! quel caractère charmant!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Qu'il craigne ma colère,
Et s'il brave mes lois,
Montrons du caractère
Pour défendre mes droits!

YANKO ET PEKI.

Bien! bien! laissons-la faire;
D'avance, je le vois,
Son courroux tutélaire
Va défendre nos droits!

LE PRINCE ET TCHIN-KAO.

Bien! bien! laissons-la faire;
Elle veut, je le vois,
Montrer du caractère,
Et défendre ses droits!

SCENE XIII.

LE PRINCE, PEKI, YANKO, TAO-JIN, *qui se retire un instant derrière eux,* TCHIN-KAO, TSING-SING, *précédé et suivi d'un riche cortège et porté en palanquin par deux esclaves.*

TSING-SING, *descendant du palanquin et s'avançant vers Peki.*

Venez, mon heureuse compagne,
Rien ne peut s'opposer au bonheur qui m'attend!

TAO-JIN, *se montrant et se plaçant entre Peki et Tsing-Sing.*

Excepté moi, seigneur!

TSING-SING, *à part.*

O fatal incident!
C'est mon autre!.. je sens que la frayeur me gagne.

TAO-JIN, *d'un ton d'autorité.*
J'ordonne que vos nœuds soient brisés à l'instant!
Par vous-même!..

TSING-SING, *montrant Peki.*
Qui? moi! que je la répudie!

TAO-JIN.
Je le veux! ou sinon, et toute votre vie,
De mon courroux craignez l'effet!

TSING-SING.
C'en est trop! et je brave à la fin sa furie!
Quoi qu'il arrive,
(*Montrant Tao-Jin.*)
Ici je la défie...
De me faire enrager plus qu'elle ne l'a fait!

ENSEMBLE.

TSING-SING.
Je brave sa colère,
Je le veux, je le dois;
J'aurai du caractère
Pour la première fois!

TAO-JIN, *stupéfaite.*
Il brave ma colère,
Il méprise mes lois;
Il a du caractère
Pour la première fois!

TANKO ET PEKI.
Ah! le destin contraire
Nous trahit, je le vois:
Il a du caractère
Pour la première fois!

LE PRINCE, TCHIN-KAO ET LE CHOEUR.
Oui, sa femme a beau faire,
Il méprise ses lois,
Et brave sa colère
Pour la première fois!

TSING-SING, *prenant la main de Peki.*
Oui, partons!

LE PRINCE, *s'avançant près de Tsing-Sing.*
A mes vœux serez-vous plus propice?

TSING-SING, *un peu troublé.*
Au fils de l'empereur je sais ce que je doi!
(*Se remettant, et avec plus de force.*)
Si mes jours sont à lui, mes femmes sont à moi!

TOUS.
Quelle audace!.. il refuse!

LE PRINCE.
Il dit vrai; c'est la loi!
Je l'invoque à mon tour.
(*A Tsing-Sing.*)
Par ton nouvel emploi,
Tu dois m'accompagner en tous lieux!

TSING-SING.
C'est justice!

LE PRINCE.
Et je t'ordonne ici de me suivre soudain
Dans un voyage où tu m'es nécessaire.

TSING-SING.
En quels lieux, Monseigneur?

LE PRINCE.
Sur le cheval d'airain!

TOUS.
O ciel!

TAO-JIN, *avec joie.*
L'idée est bonne!

PEKI, *avec effroi, au prince.*
Et que voulez-vous faire?

LE PRINCE.
Sur ce hardi coursier m'élancer dans les cieux!
(*A Tsing-Sing.*)
Tu m'y suivras... en croupe!
(*A Yanko.*)
On y tient deux,
N'est-il pas vrai?

YANKO.
Sans doute!

LE PRINCE.
Allons, en route!

TSING-SING.
Et si je ne veux pas!

LE PRINCE.
Tu sais ce qu'il en coûte;
Il y va de tes jours! je l'ai dit... je le veux!

ENSEMBLE.

TSING-SING, *regardant tour à tour Peki, le prince et Tao-Jin.*
Mon Dieu! que dois-je faire?
Faut-il braver sa loi?
Je tremble de colère
Encor plus que d'effroi.

LE PRINCE, TANKO, PEKI, TAO-JIN, TCHIN-KAO ET LE CHOEUR, *regardant Tsing-Sing en riant.*
Il ne sait plus que faire;
Il tremble, je le vois!
La peur et la colère
Le troublent à la fois!

TSING-SING, *au prince.*
Exemptez-moi d'un voyage fatal;
Je vais en palanquin, mais jamais à cheval.

TAO-JIN, *d'un air triomphant, et montrant Peki.*
Alors... cédez!

TSING-SING, *avec colère.*
Jamais!

LE PRINCE, *aux gens de sa suite, et montrant Tsing-Sing.*
Préparez son supplice!

TSING-SING.
Non... non... des deux côtés s'il faut que je périsse,
J'aime mieux, puisqu'ici le choix m'est réservé,
Le trépas le plus noble et le plus élevé!

TOUS.
Il va partir!

TSING-SING.
J'en tremble au fond de l'âme,

TAO-JIN, *avec joie.*
Il va partir!

TSING-SING, *regardant Tao-Jin.*
Mais du moins à ma femme
Je n'aurai pas cédé... c'est tout ce que je veux.

LE PRINCE.
Allons! partons, écuyer valeureux!

ENSEMBLE.

LE PRINCE ET TAO-JIN.
Dans le sein des nuages!
Au milieu des orages,
Partons, partons } tous deux!
Partez, partez }
La gloire { nous / vous } appelle,
Et la mort même est belle
A qui s'élève aux cieux!

TSING-SING.
Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Je fermerai les yeux!
Mon courage chancelle,
Et dans ma peur mortelle,
J'implore en vain les cieux!

PEKI ET TANKO, *regardant le prince.*
Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,

Protégez-le, grands dieux!
Et l'amitié fidèle
Qui vers nous le rappelle
Pour lui fera des vœux!

TCHIN-KAO ET LE CHOEUR.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Ah! je tremble pour eux!
La gloire les appelle,
Et la mort même est belle
A qui s'élève aux cieux!

PEKI, *au prince*.

Restez!.. restez!.. pour vous je tremble, Monseigneur.

TSING-SING, *à Tao-Jin*.

Et pour moi vous n'avez pas peur,
Épouse impassible et cruelle?

TAO-JIN.

Non, vraiment, car pour vous mon amour est si fort
Que j'aime mieux vous savoir mort
Que de vous savoir infidèle!

TSING-SING.

C'est aussi par trop me chérir!

LE PRINCE.

Allons!.. allons!.. Il faut partir!

ENSEMBLE.

LE PRINCE ET TAO-JIN.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Partons, partons } tons deux! etc.
Partez, partez }

TSING-SING.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Je fermerai les yeux! etc.

PEKI ET YANKO.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Protégez-le, grands dieux! etc.

TCHIN-KAO ET LE CHOEUR.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Ah! je tremble pour eux! etc.

(*Le prince entraîne par le fond Tsing-Sing, qui résiste et finit par le suivre. Pendant que Tao-Jin, Tchin-Kao, Peki, Yanko et le chœur, différemment groupés, les suivent des yeux, la toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la ferme de Tchin-Kao. Portes à droite et à gauche. Au fond, au milieu du théâtre, une grande croisée qui donne sur la campagne.

SCENE PREMIERE.

TCHIN-KAO, *près d'une table à droite, prenant du thé.*

AIR.

TCHIN-KAO.

Mon noble gendre a donc quitté la terre!
Ma fille est libre et rentre sous ma loi,
El déjà maint amant se dispute sa foi!
Quel doux embarras pour un père!
Ma fille, vrai trésor de jeunesse et d'amour!
Que béni soit l'instant où tu reçus le jour!
Dans ce village obscur où s'écoulait ma vie,
La haine et les chagrins m'accablaient tour à tour;
Mais depuis que Peki se fait grande et jolie,
On m'aime, on me chérit et l'on me fait la cour.
Ma fille, vrai trésor, etc.

Mais de nos lois suivant le sage privilège,
Voilà deux prétendants qui, dans leur tendre ardeur,
A ma fille ont offert leur cœur,
A moi leur dot, et laquelle prendrai-je?
Je suis bon père, aussi je doi
Choisir ici comme pour moi.
Mais de quel gendre dans ce jour
Faut-il donc couronner l'amour?
L'un possède quelques vertus
Et beaucoup d'écus;
Mais l'autre, c'est embarrassant,
En possède autant.
Comment se décider entre eux,
Moi qui les estime tous deux!
Je suis bon père, etc., etc.

SCENE II.

TCHIN-KAO, PEKI.

TCHIN-KAO, *à Peki, qui entre et regarde par la croisée du fond.* Eh bien! tu ne vois rien?

PEKI. Non, mon père... voilà bien en face de notre ferme le rocher de granit où se place d'ordinaire le cheval de bronze... mais il n'y est plus.

TCHIN-KAO. Et là-haut... là-haut, tu ne le vois pas revenir?

PEKI. Non, vraiment! Pauvre prince!

TCHIN-KAO. Et mon gendre!.. (*Buvant.*) Je crois bien que c'est fini... et qu'on n'en aura plus de nouvelles.

PEKI. Est-ce terrible, à son âge! si aimable et si gentil!

TCHIN-KAO. Mon gendre!..

PEKI. Non, le prince!

TCHIN-KAO. C'est sa faute!... Ils sont tous comme ça... l'ambition, le désir de s'élever... En attendant, ma fille, il paraît que te voilà veuve...

PEKI. Oui, mon père!..

TCHIN-KAO. Ne te désole pas... que veux-tu, mon enfant, nous sommes tous mortels... les mandarins comme les autres.

PEKI. Oui, mon père...

TCHIN-KAO. Il faut se dire qu'il était bien vieux et bien laid...

PEKI. Et quand il a fallu l'épouser... vous me disiez qu'il était si bien... vous lui trouviez tant de bonnes qualités.

TCHIN-KAO. Il en avait de son vivant... Cette dot qu'il m'avait donnée en t'épousant... toi, ma fille unique, car je n'ai qu'une fille ... et c'est ce qui me désole... j'aurais voulu en avoir une douzaine, tant mes enfants me sont chers...

PEKI. Mon bon père...

TCHIN-KAO. Et tu seras satisfaite, je crois, du nouveau choix que j'ai fait...

PEKI, *étonnée*. Comment, un nouveau choix!

TCHIN-KAO. Le seigneur Kaout-Chang, un riche fabricant de porcelaine.

PEKI. Qu'est-ce que vous dites là?

TCHIN-KAO. C'est ce soir qu'il doit venir avec quelques amis... ainsi prépare-nous à souper.

PEKI. Mais ça n'a pas de nom... ce n'est pas possible... sans me consulter... le jour même de mon veuvage...

TCHIN-KAO. Dis donc de tes noces... Ne devais-tu pas te marier aujourd'hui?..

PEKI. Sans doute...

TCHIN-KAO. Eh bien! tu te maries toujours... Rien n'est changé que le mari!..

PEKI. Mais celui-là a soixante-dix ans...

TCHIN-KAO. Je n'aime pas les gendres trop jeunes...

PEKI. Eh bien! moi... je ne pense pas comme vous... j'ai d'autres idées... et si je me marie, si j'épouse quelqu'un, ce sera Yanko...

TCHIN-KAO. Yanko... un garçon de ferme! qui a tous les défauts...

PEKI. Lesquels?..

TCHIN-KAO. Qui a dix-huit ans... qui n'a rien.

PEKI. Je l'aime ainsi... Je suis maîtresse de ma main... je suis veuve...

TCHIN-KAO. Et moi, je vous ordonne...

PEKI. Je n'ai plus d'ordres à recevoir... car, grâce au ciel, je suis libre...

TCHIN-KAO. Ça n'est pas vrai... et je ferai ton bonheur malgré lui... voilà comme je suis... Je vais trouver mon nouveau gendre, pour toucher ta nouvelle dot, et je reviens avec lui... Songe à ce que je t'ai dit, et surtout au souper...

PEKI. Mais, mon père! .

TCHIN-KAO *fait un geste de colère, et lève la main pour la frapper. Elle s'incline devant lui.* A la bonne heure! voilà comme je t'aime!.. (*Il sort et ferme les rideaux de la croisée du fond.*)

SCENE III.

PEKI. Est-ce terrible, une tendresse paternelle comme celle-là! C'est qu'il le ferait ainsi qu'il le dit... Ce pauvre prince qui est si aimable n'est plus là pour nous protéger, et, sans s'inquiéter de mon consentement, mon père serait capable de me marier encore comme la première fois... Oh! non pas... et nous verrons!.. parce qu'une veuve a une expérience que n'a pas une demoiselle; car... ces pauvres filles...

PREMIER COUPLET.

Quand on est fille,
Hélas! qu'il faut donc souffrir!
Dans sa famille
Il faut toujours obéir.
Sitôt chez nous qu'à bavarder
On voudrait se hasarder,
Mon père dit en courroux :
Taisez-vous.

Les parents, loujours exigeants,
Ne veulent en aucun temps
Laisser parler leurs enfants;
Mais quand on a son mari,
Ce n'est plus ça, Dieu merci!
Attentif et complaisant,
Il écoute galamment;
Quand on est femme
On parle et je parlerai,
Sans que réclame
Yanko, que je charmerai.
Car Yanko n'a pas un défaut,
Loin de commander tout haut,
Il ne dit jamais un mot;
Oui, Yanko n'a pas un défaut,
Loin de commander tout haut,
Il m'obéirait plutôt.
Voilà l'époux qu'il me faut.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand on est fille
Il faut, au fond de son cœur,
De sa famille,
Hélas! supporter l'humeur.
Je sais que mon père a bon cœur,
Mais dès qu'il entre en fureur,
Gare à qui tombe soudain
Sous sa main;
Et contre moi, sa seule enfant,
Il s'emporte à chaque instant
Et me bat même souvent;
Mais quand on a son mari,
Ce n'est plus ça, Dieu merci!
Yanko, je le dis tout bas,
Yanko ne me battrait pas.
Quand on est femme
On est seule à commander,
Devant Madame
Yanko va toujours céder.
Car Yanko n'a pas un défaut,
Lorsqu'on lui dit un seul mot
Son cœur s'apaise aussitôt;
Oui, Yanko n'a pas un défaut,
Loin de me battre, en un mot,
Moi je le battrais plutôt;
C'est là l'époux qu'il me faut.
(*Regardant à droite.*)

C'est lui... C'est étonnant comme il a l'air triste depuis son voyage en l'air!

SCENE IV.

PEKI, YANKO.

YANKO. Ah! c'est vous, Madame.

PEKI. Madame!.. pourquoi me donnes-tu ce nom-là?

YANKO. Parce qu'il ne peut pas vous échapper... (*Regardant en l'air.*) D'abord un mari qui, à chaque instant, peut vous tomber sur la tête, et puis, comme si ce n'était pas encore assez, votre père vient d'annoncer à toute la maison qu'il attendait un nouveau gendre...

PEKI. Qu'importe, si je refuse?

YANKO. Vous n'oserez pas!.. vous aurez peur... et vous ferez comme la première fois, vous oublierez Yanko.

PEKI. Et si j'ai un moyen infaillible d'empêcher ce mariage...

YANKO. Lequel?

PEKI. D'en épouser un autre... sur-le-champ... et sans en rien dire à mon père...

YANKO. O ciel!

PEKI. Est-ce là un bon moyen?

YANKO. C'est selon... selon la personne que vous choisiriez!

PEKI. Dame! c'est pour cela que je te demande conseil.

YANKO. Eh bien! Mam'selle, qui prendrez-vous pour mari?

PEKI. Toi! si tu veux.

YANKO, *avec joie.* Ah! ce n'est pas possible!.. vous n'oseriez jamais!

PEKI, *tendrement.* J'oserai... je le jure... (*Vivement.*) Et pourquoi pas? si tu m'aimes.

YANKO, *vivement.* Oh! toujours!

PEKI. Si tu m'es resté fidèle, si tu n'as rien à te reprocher...

YANKO, *secouant la tête.* Oh! pour ce qui est de ça... il est possible qu'il y ait bien des choses à dire...

PEKI, *d'un air de reproche.* Comment, Monsieur, ici, dans ce village?

YANKO. Oh! non, jamais... et si j'y étais toujours resté...

PEKI. Mais vous n'en êtes sorti qu'une fois... c'est donc quand vous êtes parti sur ce cheval de bronze? Voyez-vous comme c'est dangereux les voyages?.. Et où avez-vous été? qu'est-ce qu'il vous est arrivé?.. je veux tout savoir.

YANKO. Écoutez, mademoiselle Peki, si vous l'exigez... je vous le dirai, parce qu'avant tout je dois vous obéir... mais si je parle, ce sera mon dernier jour, et nous serons séparés à jamais

PEKI. Ah! mon Dieu!

YANKO. Après tout... c'est justice!.. je l'ai mérité, je dois être puni... et pourvu que vous me regrettiez quelquefois... je vais vous dire...

PEKI. Non, Monsieur, non... je ne veux rien apprendre... quoique j'en aie bien grande envie, et à cause de votre repentir et du chagrin où je vous vois... je vous pardonnerais peut-être si je savais seulement jusqu'à quel point vous avez été coupable.

YANKO. Vous savez bien que je ne peux rien dire... et il faut pardonner de confiance...

PEKI. C'est terrible, un secret comme celui-là... Allons, Monsieur, puisqu'il le faut, je pardonne, (*Vivement.*) à condition que cela ne vous arrivera plus.

YANKO, *regardant en l'air.* Oh! non... il n'y a plus moyen.

PEKI. C'est rassurant!..

YANKO. Non, ce n'est pas cela que je veux dire...

PEKI. Eh bien! Monsieur, écoutez-moi: ce soir même, pendant le souper que mon père donne à son gendre, et auquel les femmes n'assistent pas... je sortirai sans bruit par la porte du jardin où tu m'attendras!

YANKO. Et où irons-nous? qui protégera notre fuite?

PEKI. Ne t'inquiète donc pas, une grande dame qui veille sur nous... ma collègue, l'autre femme du seigneur Tsing-Sing.

YANKO. Elle qui est si méchante!

PEKI. Elle ne l'est qu'avec son mari, les grandes dames sont comme cela... Tais-toi, la voici!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, TAO-JIN.

TAO-JIN, *entrant sur la pointe des pieds.* A merveille... je m'attendais à vous rencontrer ensemble.

YANKO, *à Peki.* Vous lui avez donc tout raconté?

PEKI. Eh! mon Dieu oui! quand on a le même mari, on se trouve liée tout de suite.

TAO-JIN, *avec sentiment.* Et puis quand le malheur vous rassemble! quand toutes deux et le même jour on est veuve... (*D'un air indifférent.*) Car décidément je ne crois pas qu'il revienne de si loin... mais enfin, si cela arrivait, je ne veux pas qu'il vous retrouve ici.

PEKI. Non, Madame.

TAO-JIN. Pour que personne ne puisse vous reconnaître ni savoir ce que vous êtes devenue, vous vous procurerez d'ici à ce soir des habillements d'homme...

YANKO. Je m'en charge!

TAO-JIN. Puis, à la nuit close, vous trouverez à la porte du jardin mes gens et mon palanquin, qui vous transporteront au pied de la montagne d'Or, dans un palais qui m'appartient, où un bonze à qui vous remettrez ces tablettes vous mariera sur-le-champ.

PEKI. Quel bonheur!.. et vous, Madame?

TAO-JIN. Je retourne dès demain à Pékin, près de quelques amis, pour y passer le temps de mon deuil... (*Gaîment.*) C'est bien triste... mais enfin il faut se faire une raison...

PEKI. C'est ce que je me dis... et quant à la colère de mon père... une fois le mariage fait...

YANKO. Je n'aurai plus peur de lui! (*On entend Tchin-Kao appeler en dehors.*) Yanko!

YANKO, *effrayé.* Ah! mon Dieu! il appelle! (*Peki sort par la gauche et Yanko par la droite.*)

SCENE VI.

TAO-JIN, *seule.*

RÉCITATIF.

Ah! pour un jeune cœur, triste et cruelle épreuve,
 Quels tourments que ceux d'une veuve!
Le désespoir dans l'âme et les pleurs dans les yeux,
Plus de bal, plus de fête, ah! son sort est affreux!..
 (*Souriant.*)
Et pourtant libre enfin d'un joug que l'on abhorre,
On peut déjà penser à celui qu'on adore,
On peut rêver d'avance un plus heureux lien,
 Et puis le deuil me va si bien.

 O tourments du veuvage,
 Je saurai vous subir,
 Et j'aurai le courage
 De ne pas en mourir.

 Allons, prenons patience,
 Et les amours
 Vont bientôt par leur présence
 Charmer mes jours.

 O vous que toute ma vie
 J'ai révérés,
 Plaisirs et coquetterie,
 Vous reviendrez.

Je vous revois, beaux jours que je pleurais;
Par vous les fleurs succèdent aux cyprès.
Adieu vous dis et chagrins et regrets,
Les jours de deuil sont passés pour jamais.

SCENE VII.

TAO-JIN, TSING-SING.

(*Pendant la ritournelle de l'air précédent, les rideaux de la croisée du fond se déchirent. — On aperçoit en dehors le cheval de bronze sur le rocher de granit qui touche à la fenêtre. — Tsing-Sing, qui vient de descendre de cheval, s'avance en chancelant comme un homme encore tout étourdi.*)

TAO-JIN, *se retournant et l'apercevant.*
 O ciel! en croirais-je mes yeux?
C'est lui! c'est mon mari de retour en ces lieux!

DUO.

TSING-SING, *à part, et s'avançant au bord du théâtre, pendant que Tao-Jin remonte vers le fond.*
 Ah! quel voyage téméraire,
 Dans les airs prendre ainsi son vol!
 Je respire!.. je suis sur terre.
 Enfin j'ai donc touché le sol!..
 Près d'une beauté que j'adore,
 En ces lieux où l'amour m'attend,
 (*Se frottant les mains.*)
Je vais...
(*Se retournant et apercevant Tao-Jin, à part.*)
 Allons, c'est l'autre encore,
Je la revois pour mon tourment!

TAO-JIN.
Quoi! c'est vous, seigneur!

TSING-SING, *haut.*
 Oui, Madame!
Moi qui pour vous descends des cieux!

TAO-JIN.
Et le prince?..

TSING-SING.
 Calmez votre âme,
Il est resté...

TAO-JIN.
 Pourquoi?..
(*Voyant qu'il garde toujours le silence.*)
 Parlez donc!.. je le veux.
Comment, vous gardez le silence
Répondez-moi!

TSING-SING.
Je ne le peux!

TAO-JIN.
D'où vient donc cette défiance?

TSING-SING.
Je dois me taire et je le veux,
Parler serait trop dangereux!

TAO-JIN, *le cajolant.*
Vous avez donc dans ce voyage
Vu des objets bien merveilleux!
TSING-SING.
Sans doute!
TAO-JIN, *de même.*
Et vous pourriez, je gage,
M'en faire un récit curieux!
TSING-SING.
Certainement!
TAO-JIN, *de même.*
D'avance, moi j'admire.
C'est donc bien beau!.. bien somptueux!
TSING-SING, *s'oubliant.*
Je crois bien!.. car d'abord...
(*S'arrêtant.*)
Mais je ne veux rien dire.
Non... non... je ne veux rien dire!
TAO-JIN, *le suppliant.*
Ah! mon mari,
Mon petit mari,
Si vous voulez que je vous aime,
Parlez, parlez à l'instant même,
Et de moi vous serez chéri!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.
Vous parlerez.
TSING-SING.
Je ne dis mot.
TAO-JIN.
Et pourquoi donc?
TSING-SING.
C'est qu'il le faut.
TAO-JIN.
Vous me direz...
TSING-SING.
Parlez plus bas!
TAO-JIN.
Oui, je le veux.
TSING-SING.
Je ne veux pas.
TAO-JIN, *avec colère.*
Ah! je perds patience
Avec un tel époux!
Gardez donc le silence,
Je ne veux rien de vous!
TSING-SING, *avec humeur.*
Ah! je perds patience!
Ma femme, taisez-vous!
Oui, gardez le silence,
Ou craignez mon courroux.

TSING-SING, *après un instant de silence*
Ah! quel doux ménage est le nôtre!
En descendant du ciel se trouver en enfer!
(*Regardant autour de lui.*)
Si du moins j'apercevais l'autre!
TAO-JIN, *avec ironie.*
Cette jeune beauté dont l'aspect vous est cher!
(*Se rapprochant de lui et prenant un air de douceur.*)
Eh bien! donc, vous allez connaître
Si je suis bonne et si je vous aimais,
De l'épouser demain je vous laisse le maître!
TSING-SING, *avec joie.*
Vraiment!.. ma chère femme!..
TAO-JIN.
Mais
Voici la clause que j'y mets!
TSING-SING, *avec chaleur.*
Je m'y soumets d'avance, je l'atteste!
TAO-JIN, *d'un air câlin.*
C'est de m'apprendre les secrets
Que vous avez surpris là-haut!..
TSING-SING.
Un sort funeste
M'en empêche!
TAO-JIN.
Comment cela?
TSING-SING.
D'y penser, j'en frémis déjà!
Si j'osais révéler ce terrible mystère!
Si je le trahissais par un mot... un seul mot,
Prononcé par hasard et même involontaire,
Vous verriez votre époux se changer en magot!
TAO-JIN, *joignant les mains.*
En magot!..
TSING-SING.
En statue ou de bois ou de pierre!
TAO-JIN, *de même.*
En magot!..
TSING-SING.
Si j'osais révéler ce mystère!
TAO-JIN, *d'un air caressant.*
Ah! mon mari!
Mon petit mari!
Si vous voulez que je vous aime,
Parlez! parlez à l'instant même,
Et de moi vous serez chéri!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.
Vous parlerez.
TSING-SING.
Je ne dis mot!
TAO-JIN.
Mais cependant...
TSING-SING.
Non, il le faut.
TAO-JIN.
Si je le veux...
TSING-SING.
Parlez plus bas!
TAO-JIN.
Moi, je le veux!
TSING-SING.
Je ne veux pas!
TAO-JIN, *avec colère.*
Ah! je perds patience
Avec un tel époux!
Gardez donc le silence,
Je ne veux rien de vous!
TSING-SING, *avec colère.*
Ah! je perds patience!
Ma femme, taisez-vous!
Oui, gardez le silence,
Ou craignez mon courroux!
(*A la fin de cet ensemble, Tsing-Sing, impatient, va se jeter dans le fauteuil à gauche.*)

TSING-SING. Qu'il ne soit plus question de cela... et puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison, je ne vous répondrai plus!

TAO-JIN. Eh bien! plus qu'un mot... (*S'approchant de lui.*) Quoi! vraiment, si, malgré vous et sans le vouloir, ce secret-là vous échappait, vous seriez changé à l'instant même en statue de bois...

TSING-SING. Oui!

TAO-JIN. En magot!

TSING-SING. Oui!

TAO-JIN. Serait-il comme les autres, peint et colorié?

TSING-SING, *avec colère et se rejetant dans le fauteuil.* C'en est trop!.. et quoi que vous me demandiez, quoi que

vous puissiez me dire maintenant, je n'ouvrirai plus la bouche!

TAO-JIN, *près du fauteuil.* C'est ce que nous verrons; et pour commencer, je ne consens plus à votre nouveau mariage... (*Geste d'impatience de Tsing-Sing, qui veut parler et qui s'arrête.*) Je ne vous quitterai plus.. (*Même jeu.*) Je ne vous laisserai pas seul un instant avec votre nouvelle femme... (*Même jeu.*) Et bien plus, je la ferai disparaître de vos yeux!

TSING-SING, *éclatant et se levant.* Vous oseriez!..

TAO-JIN. Je savais bien que je vous ferais parler... Adieu, adieu! (*A part.*) Courons tout préparer pour le départ de Peki. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

TSING-SING, *seul, se rejetant dans le fauteuil.* Elle ne sait qu'inventer pour me faire enrager! Dans ce moment surtout où je n'ai pas même la force de me mettre en colère... car je tombe de faim, de sommeil et de fatigue... Quand on a passé la journée à cheval... non pas que la route soit mauvaise... (*Commençant à s'endormir.*) mais elle est longue... et ce maudit cheval était si dur... surtout en allant, où nous étions deux... et puis arrivé là-bas, c'était bien autre chose... (*Il s'endort tout à fait.*)

SCENE IX.

TSING-SING, *endormi sur le fauteuil à gauche;* TCHIN-KAO ET PEKI, *entrant par la gauche derrière lui.*

TCHIN-KAO. Oui, mon enfant, tous mes convives et mon nouveau gendre seront ici dans un instant...

PEKI, *regardant vers le fond.* Ah! grand Dieu!

TCHIN-KAO, *à Peki.* Qu'as-tu donc?

PEKI. Le cheval de bronze qui est de retour... (*Montrant Tsing-Sing.*) Et lui aussi!

TCHIN-KAO. Le mandarin!

PEKI. Je crois qu'il dort...

TCHIN-KAO. Qui diable le ramène? Il y a des gens qui ne peuvent rester nulle part!

PEKI, *à part.* Et Yanko, qui va venir ici au rendez-vous!

TCHIN-KAO. Et mon second gendre qui va arriver... je n'en serai pas quitte pour une double bastonnade.

PEKI. Ce que c'est aussi que de vous presser...

TCHIN-KAO. Ne te fâche pas... je cours retirer ma parole, et prier Caout-Chang d'attendre... ce qui ne doit pas être bien long... (*Se frappant la tête.*) Ah! mon Dieu!.. et tous mes autres convives que je n'aurai jamais le temps de décommander... Pourquoi les aurai-je invités?..

PEKI. Oui, pourquoi?

TCHIN-KAO. Pour le retour de celui-ci... ce sera toujours pour fêter un gendre... Je reviens avec eux et tous les musiciens du pays... (*Montrant Tsing-Sing.*) Une surprise que je lui réserve... une aubade, une sérénade... en son honneur... Je crois que cela fera bien, et qu'il y sera sensible...

TSING-SING, *dormant.* Ma femme!..

TCHIN-KAO. Il t'appelle!..

PEKI. Eh non! c'est l'autre!

TSING-SING, *de même.* Peki!..

TCHIN-KAO. Tu vois bien!

PEKI. Non... il dort toujours.

TCHIN-KAO, *sortant sur la pointe du pied par la porte du fond.* Adieu!.. Reste là!

SCENE X.

TSING-SING, *toujours endormi,* PEKI, *puis* YANKO, *sortant de la porte à droite.*

TRIO.

TSING-SING, *rêvant tout haut.*

Ma femme... ma femme... à souper...
... Il vaut mieux être en son ménage...
Que d'être encore à galoper,
A cheval sur un nuage!

PEKI.

Il rêve en dormant!
(*Se retournant et apercevant Yanko qui vient d'entrer, tenant un paquet à la main.*)
Ah! grands dieux!
Yanko qui revient en ces lieux!

YANKO, *apercevant Tsing-Sing.*

Que vois-je?
(*Il laisse tomber sur une chaise le paquet qu'il tenait.*)
C'est lui!

PEKI.

Du silence.

YANKO, *stupéfait.*

Comment, le voilà de retour!

PEKI.

Hélas! oui!

YANKO.

Sa seule présence
Détruit tous mes rêves d'amour!

ENSEMBLE.

TSING-SING, *rêvant.*

L'amour m'attend... douce espérance,
Enfin me voilà de retour!

PEKI ET YANKO.

Pour nous, sa funeste présence
Détruit tous nos rêves d'amour.

TSING-SING, *rêvant.*

Allez, esclaves, qu'on prépare...
Notre appartement nuptial!

YANKO.

Qui moi, souffrir qu'on nous sépare;
Plutôt immoler ce rival!

PEKI, *à voix basse.*

Ecoute-moi!
Je ne puis à présent m'éloigner avec toi,
Mais je partirai seule, et j'irai sans effroi
Aux pieds de l'empereur implorer sa justice,
Pour rompre cet hymen et dégager ma foi!

YANKO.

Tu l'oserais?

PEKI.

Le ciel propice
Protégera ma fuite, et veillera sur moi!

TSING-SING, *rêvant.*

A souper, ma femme... ma femme..,

PEKI.

Ah! la frayeur glace mon âme!

ENSEMBLE.

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari,
J'ai peur qu'il ne s'éveille ici!

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari,
Tu vois bien qu'il est endormi!

TSING-SING, *rêvant.*

A quel bonheur pour un mari,
De reposer enfin chez lui!

YANKO.

Je pars... mais que j'entende encore
Un mot, un dernier mot d'amour!

PEKI.

Yanko, c'est moi qui vous implore,
Éloignez-vous de ce séjour!

YANKO.

Quoi! te quitter à l'instant même...

PEKI.

Eh bien! tu le sais, oui, je t'aime!..
Je t'aime!
Mais...

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari,
Je crains qu'il ne te voie ici.

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari,
Tu vois bien qu'il est endormi!

TSING-SING, *rêvant.*

Ah! quel bonheur pour un mari,
De se trouver enfin chez lui!

PEKI, *à Yanko.*

Partez... partez... je vous supplie...

YANKO, *avec chaleur.*

Vous perdre, c'est perdre la vie!

PEKI, *lui imposant silence.*

Pas si haut!.. Il me fait trembler!

YANKO, *baissant la voix.*

Eh bien! je me tais... mais par grâce,
Un seul baiser!..

PEKI.

Ah! quelle audace!
Le bruit pourrait le réveiller.
Non... non... je défends qu'on m'embrasse!

YANKO.

Il le faut... ou je reste ici!

PEKI.

Alors, dépêchez-vous, de grâce...
(*Yanko l'embrasse.*)

ENSEMBLE.

PEKI.

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari!
Je crains qu'il ne te voie ici!

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari!
Tu vois bien qu'il est endormi.

TSING-SING.

Ah! quel bonheur pour un mari
De se trouver enfin chez lui!

SCENE XI.

TSING-SING, *endormi*; PEKI, *prenant le paquet apporté par Yanko.*

PEKI.

Dépêchons-nous de partir!.. prenons vite
Ces habits d'homme et ce déguisement
Qui doivent assurer ma fuite!
(*Elle va pour sortir par la porte à gauche.*)

TSING-SING, *rêvant tout haut.*

Les beaux jardins!

PEKI, *revenant près de lui.*

Que dit-il?

TSING-SING.

C'est charmant!
Voyez-vous pas ce palais magnifique...

PEKI.

Écoutons bien!..

TSING-SING, *rêvant.*

Ce bracelet magique...

PEKI.

Un bracelet magique?

TSING-SING, *rêvant.*

Il faut s'en emparer!..
O voluptés!.. qui viennent m'enivrer?

PEKI.

Si je pouvais savoir!..

TSING-SING, *rêvant.*

Oh! oui, belle princesse,
Je me tairai, vous avez ma promesse,
Et j'ai trop peur... non, je ne dirai pas!
(*Sa voix s'est affaiblie peu à peu et il continue.*)

PEKI, *à genoux près du fauteuil et prêtant toujours l'oreille.*

Il parle encore... il parle bas!..
Écoutons bien...
(*Elle écoute.*)
Ciel!..
(*Ecoutant encore.*)
O surprise extrême!..
Quoi! c'est là que Ysuko.. que le prince lui-même...
(*Avec joie.*)
Ce secret qu'il cachait à mes vœux empressés,
Il vient de le trahir malgré lui... je le sais!
Ah! quel bonheur! je le sais!.. je le sais!..
(*Regardant par la porte du fond.*)
C'est mon père!.. partons!
(*Elle sort par la porte à droite.*)

SCENE XII.

TSING-SING, *sur le fauteuil à gauche*; TCHIN-KAO, *paraissant à la porte du fond*; SES AMIS, ET PLUSIEURS MUSICIENS, *portant des instruments de musique chinois.*

TCHIN-KAO, *au fond.*

En bon ordre avancez!
(*Regardant Tsing-Sing.*)
Il dort encor!.. tant mieux!
(*Aux musiciens et aux chanteurs qu'il a disposés derrière Tsing-Sing, autour du fauteuil.*)
Etes-vous tous placés?
Qu'une aimable harmonie arrive à son oreille!
Et par un bruit flatteur doucement le réveille!
(*Tenant à la main le bâton de mesure.*)
C'est bien!.. c'est bien!.. commencez!

TCHIN-KAO, LE CHŒUR ET LES MUSICIENS, *commençant piano.*

Miroir d'esprit et de science,
O vous que nous admirons tous!
Eveillez-vous!
Astre de gloire et de puissance,
Dont le soleil serait jaloux,
Eveillez-vous!
Pour adorer votre excellence,
Nous venons tous à vos genoux;
Eveillez-vous!
Grand mandarin, éveillez-vous!

TCHIN-KAO.

C'est étonnant!.. il dort encor!
Chantons, amis, un peu plus fort!

CHŒUR, *reprenant et allant toujours crescendo.*

Miroir d'esprit et de science,
O vous que nous admirons tous,
Eveillez-vous!

TCHIN-KAO.

Plus fort! plus fort!
Encor
Un peu plus fort!

LE CHŒUR, *augmentant toujours de bruit.*

Astre de gloire et de puissance,
Dont le soleil serait jaloux,
Eveillez-vous!

TCHIN-KAO.

Plus fort! plus fort!
Encor
Plus fort!

LE CHŒUR, *augmentant toujours.*

Pour adorer votre excellence,
Nous venons tous à vos genoux;
Eveillez-vous!

TCHIN-KAO.
Plus fort! plus fort!
Encor
Plus fort!
TOUS, *avec tout le déploiement de l'orchestre.*
Ah! c'est inconcevable!
C'est à faire trembler.
Quoi! ce bruit effroyable
Ne peut le réveiller.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, YANKO, *arrivant tout effrayé par la porte à droite.*

YANKO.
Ah! quel bruit! quel vacarme affreux!
J'accours tremblant!.. est-ce la foudre
Qui vient de tomber en ces lieux!
TCHIN-KAO.
C'est mon gendre qui dort et ne peut se résoudre
A s'éveiller!
YANKO.
Pas possible!
TCHIN-KAO.
Il est sûr
Qu'il a le sommeil un peu dur!
Car nous avons mis en usage
Toute la musique à tapage
Que la Chine peut employer.
Il nous faudrait pour l'éveiller
Des musiciens de l'Europe!
(*S'approchant de Tsing-Sing et le prenant respectueusement par le bras.*)
Allons, mon gendre!..
(*Avec effroi.*)
O ciel! je sens là sous mes doigts
Ses membres que durcit une épaisse enveloppe!
Ce n'est plus de la chair!
(*Le tâtant.*)
C'est du marbre ou du bois!
(*Lui frappant sur la tête avec le bâton de mesure qu'il tient à la main.*)
Ce front savant n'est plus qu'une tête de bois!
TOUS.
O miracle! ô prodige!
Je tremble de frayeur!
Et tout mon sang se fige
D'épouvante et d'horreur!
TCHIN-KAO.
Quoi! ce grand mandarin n'est plus qu'une statue!
D'où peut venir un pareil changement?
YANKO, *riant.*
J'y suis... et de moi seul la cause en est connue.
(*Se jetant en riant dans le fauteuil à droite.*)
Je n'ai plus de rival!.. ah! ah! ah! c'est charmant!
TCHIN-KAO, *à Yanko.*
Tu sais donc...
YANKO, *riant toujours.*
Ah! ah! ah!
TCHIN-KAO.
D'où vient cet accident?
YANKO, *riant.*
Rien n'est plus simple... et ce voyage...
Il aura parlé, je le gage. .
Il aura dit...
(*Voyant tous les assistants qui se groupent autour de son fauteuil et écoutent.*)
Sont-ils donc curieux!
(*Tchin-Kao les éloigne et revient se baisser près du fauteuil de Yanko.*)
YANKO, *riant toujours.*
Il aura dit...

TCHIN-KAO.
Quoi donc?
(*Ecoutant Yanko qui lui parle bas à l'oreille.*)
Vraiment!
(*Ecoutant toujours.*)
C'est merveilleux.
Et puis... achève...
(*Regardant Yanko, qui tout à coup reste immobile et dans la position où il était en parlant.*)
Eh bien!.. le voilà qui s'endort!
(*L'appelant.*)
Yanko! Yanko!
TOUS, *l'appelant aussi.*
Yanko! Yanko!
TCHIN-KAO.
Plus fort!
Plus fort!
Plus fort!
Encor
Plus fort!
TOUS.
Ah! c'est inconcevable!
C'est à faire trembler!
Quoi! ce bruit effroyable
Ne peut le réveiller!
TOUS.
Yanko! Yanko! Yanko!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, PEKI, *sortant de la porte à droite, elle a des habits d'homme;* TAO-JIN, *sortant de la porte à gauche un instant après.*

PEKI, *avec effroi.*
Yanko! Yanko! pourquoi l'appelez-vous ainsi?
TCHIN-KAO, *apercevant Peki habillée en homme.*
Peki sous ce costume!..
PEKI, *dans le plus grand trouble.*
Eh! qu'importe, mon père?
TAO-JIN.
Qu'est-il donc arrivé?
PEKI.
Quel bruit a retenti?
TCHIN-KAO, *à Tao-Jin.*
Ce qu'il est arrivé!.. voilà votre mari!
Qu'on a changé... voyez!
(*A Peki.*)
Et ce n'est rien, ma chère;
Yanko de même!..
PEKI ET TAO-JIN, *regardant l'une Yanko, et l'autre Tsing-Sing.*
O ciel! il a parlé!
TCHIN-KAO.
Oui, sans doute il m'a révélé
Que là-haut... (*S'arrêtant.*) Qu'allais-je faire?
Ah! taisons-nous! en voilà deux déjà!
C'est bien assez de magots comme ça!
ENSEMBLE.
TAO-JIN.
Oui, sur ce mystère
Il n'a pu se taire,
Le destin sévère
Vient nous séparer!
Destin que j'ignore,
Qui dès mon aurore
Me rend veuve encore!
Dois-je en murmurer?
PEKI.
O Dieu tutélaire
Qui vois ma misère,
Que pourrais-je faire

(Montrant Yanko.)
Pour le délivrer?
Pour lui que j'adore,
Amour, je t'implore,
Sois mon guide encore
Et viens m'inspirer!

TCHIN-KAO.
Oui, je veux me taire,
Et de moi, ma chère,
Effroi salutaire
Vient de s'emparer!
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore;
Mon Dieu! je t'implore,
Viens nous inspirer!

CHŒUR.
O fatal mystère!
O destin contraire!
Que pourrions-nous faire
Pour les délivrer?
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore;
O Dieu que j'implore
Viens nous inspirer!

CHŒUR, *montrant Tsing-Sing et Yanko.*
Qu'en ferons-nous en attendant?

TAO-JIN.
Pour leur trouver un gîte et brillant et commode,
Transportons-les dans la grande pagoda,
Dont ils seront le plus bel ornement!

PEKI, *regardant Yanko.*
Ah! pour le rendre à sa forme première,
Si j'employais
Les terribles secrets...
Que j'ai surpris ici...
De mon mari!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.
Oui, sur ce mystère
Il n'a pu se taire!
Le destin sévère
Vient nous séparer!
Destin que j'ignore,
Qui dès mon aurore
Me rend veuve encore!
Dois-je en murmurer?

PEKI.
O Dieu tutelaire
Qui vois ma misère,
En toi seul j'espère
Pour le délivrer!
Pour lui que j'adore,
Amour, je t'implore!
Sois mon guide encore
Et viens m'inspirer!

TCHIN-KAO.
Oui, je veux me taire,
Et de moi, ma chère,
Effroi salutaire
Vient de s'emparer!
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore;
O Dieu que j'implore,
Viens nous inspirer!

CHŒUR.
O fatal mystère!
O destin contraire,
Que pourrions-nous faire
Pour les délivrer?
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore;
O Dieu que j'implore,
Viens nous inspirer!

PEKI, *à part avec exaltation.*
Oui, j'en crois mon courage et l'ardeur qui m'enflamme!
S'ils ont tous succombé, c'est à moi, faible femme,
Qu'est réservé l'honneur de l'emporter!
Et cette épreuve... eh bien! j'oserai la tenter!
(Elle s'élance vers la porte à droite qu'elle referme sur elle.)

TCHIN-KAO, *regardant Peki.*
Eh bien donc! où va-t-elle?
(On voit, par la fenêtre du fond, Peki s'élancer sur le cheval de bronze qui l'enlève, et elle disparaît.)

TCHIN-KAO ET LE CHŒUR.
O terreur nouvelle!
Funeste destin!..
(Regardant dans la coulisse à gauche et en l'air.)
La voyez-vous là-haut!.. là-haut!.. là-haut!. c'est elle!
Qui disparaît sur le cheval d'airain!

TOUS, *revenant au bord du théâtre.*
Ah! c'est inconcevable!
C'est à faire frémir!
D'une audace semblable
Je ne puis revenir!

(La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un palais et des jardins célestes au milieu des nuages. Au lever du rideau. Stella est assise sur de riches coussins. Lo-Mangli, et plusieurs femmes vêtues de robes de gaze, l'entourent et la servent; d'autres jouent du théorbe, de la lyre, etc.

SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR.
O séduisante ivresse!
O volupté des cieux!
Vous habitez sans cesse
En ce séjour heureux!

AIR.

STELLA.
En vain de mon jeune âge
Leurs soins charmaient le cours!
Hélas! dans l'esclavage
Il n'est point de beaux jours!

De ces ruisseaux les ondes jaillissantes,
Tous ces trésors dont l'œil est ébloui,
Ces bois, ces prés, ces nymphes séduisantes,
Ne m'inspiraient qu'un triste et sombre ennui!

En vain de mon jeune âge
Leurs soins charmaient le cours,
Hélas! dans l'esclavage
Il n'est point de beaux jours!

Mais soudain!..

CAVATINE.
De ma délivrance
La douce espérance
Sourit à mon cœur!
Pour moi plus d'alarme,
Ici tout me charme!
Et tout est bonheur!

Tont a changé dans la natnre,
L'air est pius doux, l'onde plus pure !
Des oiseaux les chants amonreux
Sont pour moi plus harmonieux!

De ma délivrance
La douce espérance
Sourit à mon cœur!
Pour moi pins d'alarme,
Ici tout me charme
Et tout est bonbeur !

(Sur un geste de la princesse toutes les femmes sortent, excepté Lo-Mangli.)

LO-MANGLI. Oui, qnelques beures encore, et vous seres libre, et l'enchantement qui vous retient ici sera rompu, grâce à ce joli petit prince chinois qui nons est arrivé bier!

STELLA. Aura-t-il assez de courage et de sagesse pour mettre à fin nne telle entreprise?

LO-MANGLI. Je le crois bien, avec la précaution que vous avez prise, de ne pas rester anprès de lui!

STELLA. Il l'a bien fallu! il était si tendre, si empressé.

LO-MANGLI. Et puis si étourdi.

STELLA. Conviens aussi que notre aventure est bien étonnante.

LO-MANGLI. Pas pour nous qui voyons les choses d'un peu haut! mais sur terre, je suis persuadée qu'il y a des gens qui n'y croiraient pas, qui diraient : c'est invraisemblable.

STELLA. Celle que toutes les nuits il voyait, c'était moi!

LO-MANGLI. Et celui qui vens apparaissait dans tous vos songes...

STELLA. C'était lui! de sorte que quand nous nous sommes vns pour la première fois...

LO-MANGLI. Vous vous êtes reconnus?

STELLA. Qui donc pouvait de si loin nous réunir ainsi?

LO-MANGLI. Quelque enchanteur qui, dès longtemps sans doute, vons destinait l'un à l'autre ; celui-là même, peut-être, qui autrefois vous a enlevée de la cour du Grand Mogol votre père, pour vous transporter dans cette planète où il a mis à votre délivrance des conditions...

STELLA. Si bizarres et si difficiles.

LO-MANGLI. Vous trouves... (*On entend en dehors un appel de trompettes.*) Encore un voyageur que nous amène le cheval de bronze.

STELLA. Ah! quel ennui!

LO-MANGLI. Vous ne disies pas cela autrefois; cela vous amusait! mais rassurez-vous, je me charge de le recevoir.

STELLA. Et de le faire repartir sur-le-champ!

LO-MANGLI. Dame!.. je tâcherai

STELLA. Adieu! je vais voir pendant quelques minutes...

LO-MANGLI. Ce pauvre prince qui vous aime tant!

STELLA. Il le dit du moins.

LO-MANGLI. Comme tous les voyageurs qui viennent ici! A beau mentir qui vient de...

STELLA, *vivement*. Que dis-tu?

LO-MANGLI, *de même*. Non! non! je me trompe, celui-là ne ment pas. (*Second appel de trompettes plus fort que le premier. — Stella sort par la gauche, et Peki entre par la droite.*)

SCENE II.

LO-MANGLI, PEKI.

PEKI, *se bouchant les oreilles*. C'est asses... c'est assez!.. je l'ai bien entendu... des grandes statues de femmes avec des trompettes... qui me répètent l'une après l'autre: *Si tu racontes ce que tu auras vu ici... tu seras changé en magot...* Eh! je le savais déjà... je le sais de reste... ce n'est pas là ce qui m'effraie!

LO-MANGLI. Je vois, beau voyageur, que vous êtes brave!

PEKI, *timidement*. Pas beaucoup!.. (*S'enhardissant.*) Mais enfin je suis venu sur le cheval de bronze pour tenter l'épreuve.

LO-MANGLI. Et délivrer la princesse!

PEKI. Oui; en m'emparant de ce bracelet magique qui seul, dit-on, peut rompre tous les enchantements... (*A part.*) Ce qui sera bien utile pour ce pauvre Yanke que j'ai laissé... (*Imitant la position d'un magot.*)

LO-MANGLI. Et vous êtes bien décidé!..

PEKI. Très-décidé. Mais pour devenir maître de ce bracelet, que faut-il faire?.. voilà ce que je ne sais pas encore...

LO-MANGLI. Et ce que je dois vous apprendre!.. Il faut dans cette planète!..

PEKI. C'est une planète!.

LO-MANGLI. Celle de Vénus, où il n'y a que des femmes!.. Il faut pendant une journée entière rester au milieu de nous, calme et insensible.

PEKI. Si ce n'est que cela!..

LO-MANGLI. Oui-da!.. et quelles que soient les épreuves auxquelles vous seres exposé, ne pas manquer un instant aux lois de la plus stricte sagesse.

PEKI. J'entends!

LO-MANGLI. Car, à la première faveur que vous demanderez...

PEKI. Vous refuseres!..

LO-MANGLI, *d'un air doucereux*. Mon Dieu non!.. il ne tient qu'à vous... on ne vous empêche pas!.. mais au plus petit baiser que vous aurez pris... crac!.. vous redescendrez à l'instant sur la terre, sans pouvoir jamais remonter le cheval de bronze, ni revenir en ces lieux.

PEKI, *étonnée*. Est-il possible!.. (*Vivement.*) Ah! mon Dieu!.. et j'y pense maintenant. (*A Lo-Mangli.*) Quels sont les derniers voyageurs qui sont venus?

LO-MANGLI. D'abord le prince de la Chine, qui est encore dans ces jardins... un concurrent redoutable! car, encore une beure ou deux, et la journée sera écoulée... jamais aucun voyageur ne nous a fait une aussi longue visite!..

PEKI. C'est très-bien à lui!.. et puis?

LO-MANGLI. Le grand mandarin Tsing-Sing... un vieux qui s'est arrêté ici asses longtemps... deux heures!

PEKI. Voyez-vous cela! à son âge!.... Mais avant eux?..

LO-MANGLI. Ah! je me le rappelle... un jeune homme nommé Yanko!

PEKI, *vivement*. C'est lui!.. eh bien?..

LO-MANGLI. Il est à peine resté un instant!..

PEKI, *avec colère*. Quelle indignité!

LO-MANGLI. Il est reparti tout de suite... tout de suite!..

PEKI. C'est affreux!.. moi qui l'aimais tant!.. moi qui viens ici pour le retirer de la position où il est... exposez-vous donc pour de pareils magots!.. Je suis d'une colère!... et si dans ce moment je pouvais me venger... (*S'arrêtant.*) Mais il n'y a ici que des femmes!.. (*A Lo-Mangli.*) Mademoiselle, dites-moi, je vous prie...

LO-MANGLI, *s'approchant vivement*. Tout ce que vous voudres...

PEKI. Vous êtes certainement bien gentille... bien aimable...

LO-MANGLI, *à part*. Pauvre jeune homme!.. il va s'en aller!.. (*Haut et regardant du côté de la coulisse à gauche.*) Tenes... tenez... voyez-vous de ce côté... c'est Stella et le prince!..

PEKI, *à part*. Je ne veux pas qu'il m'aperçoive... (*Entraînant Lo-Mangli par la main du côté à droite.*) Venes... venes...

LO-MANGLI, *en s'en allant*. En voilà un qui ne restera pas longtemps ici... et c'est dommage... car il est gentil!.. (*Elle sort avec Peki par la droite.*)

SCENE III.

LE PRINCE, STELLA, *entrant par la gauche en se disputant.*

DUO.

STELLA.

Eh quoi! Monsieur, toujours vous plaindre!

LE PRINCE.

Et n'ai-je pas raison, hélas!

STELLA.

Lorsqu'au terme on est prêt d'atteindre!

LE PRINCE.

Mais ce jour ne finira pas!

STELLA.

C'est peu de patience, ou bien peu de tendresse!
Songez qu'une heure encore!.. une heure de sagesse...
Et je vous appartiens pour jamais!..

LE PRINCE.

J'entends bien!
Mais une heure est un siècle!.. une heure de sagesse,
Quand le cœur bat d'amour et d'espoir et d'ivresse,
Car vous ne savez pas quel amour est le mien!
(*Se rapprochant très-près d'elle.*)
Et si je vous disais depuis quand je soupire!..

STELLA.

Oui... oui... mais de plus loin tâchez de me le dire.

ENSEMBLE.

Plus loin, plus loin!.. encor plus loin!
Oui, j'en prends le ciel à témoin,
Votre amour lui-même
Me glace d'effroi!
Et si je vous aime,
Ah! c'est loin de moi!

LE PRINCE, *qui s'est placé à l'autre extrémité du théâtre.*

Eh bien! eh bien! est-ce assez loin?
Sagesse suprême,
J'admire ta loi!
Quoi! son amour même
L'éloigne de moi!

STELLA, *regardant le prince qui lui tourne le dos.*

Quoi! vous êtes fâché! vous boudez?

LE PRINCE.

Oui, vraiment!

STELLA.

D'où vient cette colère extrême?

LE PRINCE.

Me renvoyer!

STELLA.

Parce que je vous aime!
Songez qu'un désir imprudent,
Songez que la faveur même la plus légère...

LE PRINCE.

Quoi! rien qu'un seul baiser!..

STELLA.

Vous renverrait sur terre!

LE PRINCE.

O ciel!

STELLA, *s'approchant plus près encore de lui.*

Et qu'il faudrait renoncer à l'espoir
De s'aimer... et de se revoir!

LE PRINCE, *sans la regarder et l'éloignant de la main.*

Plus loin! plus loin?.. encor plus loin!

ENSEMBLE.

Oui, j'en prends le ciel à témoin!
Votre aspect lui-même
Me glace d'effroi,
Et si je vous aime,
Ah! c'est loin de moi!

STELLA, *à l'autre bout du théâtre, à gauche.*

Eh bien!.. eh bien! suis-je assez loin?
Sagesse suprême,
J'admire ta loi,
Son amour lui-même
L'éloigne de moi!

(*Le prince s'asseoit au bout du théâtre, à droite.*)

LE PRINCE, *assis.*

Allons! sur ce sopha, s'il le faut, je demeure!

STELLA.

C'est plus prudent!

LE PRINCE.

Mais c'est bien ennuyeux!
Nous n'avons plus, je crois, rien qu'une demi-heure!

STELLA.

A peu près!

LE PRINCE.

Et comment l'employer à nous deux?

STELLA.

On peut causer!

LE PRINCE.

Sur quoi voulez-vous que l'on cause?

STELLA.

Ou danser!

LE PRINCE.

Non vraiment!

STELLA.

Monsieur, je le suppose,
Préfère la musique, et cela vaut bien mieux!
Séduisante et folle,
Elle nous console;
Son pouvoir divin
Calme le chagrin.
Le temps qui se traîne
S'écoule sans peine
Et s'enfuit soudain
Au son d'un refrain!
Et je le vois, en pouvoir-là,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Sur votre cœur a réussi déjà,
Ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

O toi, mon idole,
Mon cœur se console
Au pouvoir divin
De ce gai refrain!
Ta voix qui m'entraîne
Dissipant ma peine,
Loin de moi soudain
Bannit le chagrin!

STELLA.

Séduisante et folle,
Elle nous console;
Son pouvoir divin
Calme le chagrin.
Le temps qui se traîne
S'écoule sans peine
Et s'enfuit soudain
Au son d'un refrain!

LE PRINCE, *courant brusquement à Stella.*

Stella! Stella!

STELLA.

Qu'avez-vous donc?

LE PRINCE.

L'heure a sonné!

STELLA.

Vraiment non!

LE PRINCE.

J'en suis sûr et je crois entendre...

STELLA.

Et moi, j'en suis certaine, il faut encore attendre!

LE PRINCE, *avec dépit.*

Attendre est bien facile alors qu'on n'aime rien!

STELLA, *avec douceur.*

Mais je vous aime, et vous le savez bien!

LE PRINCE, *avec chaleur.*

Ah! si vous m'aimiez, inhumaine!
Vous seriez sensible à ma peine!

(*Lui prenant la main.*)
Si vous m'aimiez!

STELLA, *retirant sa main avec effroi.*
Laissez-moi, je le veux!

LE PRINCE, *avec dépit.*
C'en est trop! je rougis de l'amour qui m'enchaîne,
Oui, je sais le moyen de fuir loin de ces lieux!
Et j'y cours!..
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

STELLA.
Partez donc! partez!

LE PRINCE, *revenant.*
Oui, je le veux!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.
Cédons au dépit qui m'entraîne,
Oui, fuyons loin d'une inhumaine
Dont les regards indifférents
Portent le trouble dans mes sens!

STELLA.
Qu'il cède au dépit qui l'entraîne,
Que rien ici ne le retienne!
Cachons à ses yeux les tourments
Et le trouble que je ressens!
(*Stella va s'asseoir sur le banc à gauche.*)

STELLA, *assise, et regardant le prince qui ne s'en va pas.*
Eh bien?..

LE PRINCE, *revenant près d'elle.*
Oui, vers toi me ramène
Un feu que rien ne peut calmer!
(*Il se met à genoux près de Stella toujours assise.*)

STELLA.
Laissez-moi, je respire à peine!

LE PRINCE.
Ah! si ton cœur savait aimer,
Si le mien pouvait l'animer!..

ENSEMBLE.

LE PRINCE.
Sa main a frémi dans la mienne,
L'amour et m'enivre et m'entraîne,
Je cède aux transports délirants
Qui s'emparent de tous mes sens!

STELLA, *cherchant à se défendre.*
Laissez-moi, je respire à peine...
Sa voix et me trouble et m'entraîne,
Ayez pitié de mes tourments
Et du trouble que je ressens!

(*Stella éperdue, hors d'elle-même, laisse tomber sa tête sur l'épaule de Yang, qui l'embrasse. — Le tonnerre gronde, et Yang, qui était un genou en terre près de la princesse, est soudain englouti et disparaît. Stella pousse un cri d'effroi, et tombe à moitié évanouie dans les bras de Lo-Mangli, qui entre en ce moment.*)

SCENE IV.

STELLA, *puis* LO-MANGLI.

LO-MANGLI. Et lui aussi!.. lorsqu'il ne s'en fallait plus que d'un petit quart d'heure... c'est avoir bien peu de patience!..

STELLA. Ah! rien n'égale mon désespoir... car je l'aimais, vois-tu bien... j'en étais aimée. . et, séparé de moi, que va-t-il devenir?.. que fera-t-il sur la terre?..

LO-MANGLI. Ce n'est pas difficile à deviner!.. impétueux comme il l'est, il ne pourra jamais se modérer... ni se taire... il parlera de vous à tout le monde... et, à l'heure qu'il est, peut-être déjà est-il changé en magot!

STELLA. O ciel!

LO-MANGLI. Ce qui est bien désagréable pour un aussi joli garçon! lui surtout qui n'aimait pas à rester en place!

STELLA. Ah! je n'y survivrai pas... j'en mourrai!..

LO-MANGLI. Mourir!.. vous savez bien qu'ici on est immortelle... et qu'on ne peut pas mourir d'amour... sur terre je ne dis pas...

STELLA. Eh bien! alors je garderai éternellement son souvenir... je lui serai fidèle... je n'appartiendrai à personne...

LO-MANGLI. Si vous pouvez... car il y a ici quelqu'un qui m'inquiète pour vous ..

STELLA. Que veux-tu dire?..

LO-MANGLI. Ce petit voyageur... que vous m'aviez chargée de renvoyer...

STELLA. Eh bien?..

LO-MANGLI. J'ai cru d'abord qu'il ne demandait pas mieux que de s'en aller...

STELLA. Et il est encore ici!

LO-MANGLI. Ecoutez donc, Madame... ce n'est pas ma faute... Dans ces cas-là... il faut qu'on s'y prête un peu.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Tranquillement il se promène
Sans songer à nous admirer!
Et passant près de la fontaine
Il s'occupait à se mirer!
Pour obéir à vous, ma souveraine,
J'espérais bien le séduire sans peine,
Mais... mais j'ai beau faire, hélas!..
J'ai beau faire... il ne veut pas!
Il ne veut pas!

DEUXIÈME COUPLET.

Et quel dommage quand j'y pense,
Il est si jeune et si gentil!
Jusqu'à son air d'indifférence,
Tout me plaît et me charme en lui!
Pour obéir à votre ordre suprême,
Combien j'aurais voulu qu'il dît... je t'aime!..
Mais... mais j'ai beau faire, hélas!
J'ai beau faire... il ne veut pas!
Il ne veut pas!
Non, non, non, il ne veut pas!

STELLA. C'est bien singulier...

LO-MANGLI. Certainement, ce n'est pas naturel... et si vous n'y prenez garde... il est capable de rester comme cela jusqu'à ce soir...

STELLA. Tu crois...

LO-MANGLI. Alors il deviendrait maître de ce talisman... et de votre personne... il n'y aurait pas à dire... vous seriez obligée de le suivre...

STELLA. Ah! voilà qui serait le pire de tout.

LO-MANGLI. Pas tant!.. car il est très-agréable... et certainement... si j'avais un mari à choisir... mais ici on ne peut pas...

STELLA. Y pensez-vous?

LO-MANGLI. Tenez... tenez... Madame... voyez plutôt... voilà qu'il vient de ce côté... il n'est pas mal, n'est-ce pas?

STELLA. Cela m'est bien égal... qu'il vienne!.. je m'en vais le traiter avec tout le dédain, tout le mépris...

LO-MANGLI. Mais au contraire!.. ce n'est pas le moyen de vous en défaire...

STELLA. Tu as raison... il faut être aimable, gracieuse... oh! que je le hais... laisse-moi!..

LO-MANGLI. Oui, Madame!.. (*Elle sort en faisant à Peki une révérence dont celle-ci ne s'aperçoit seulement pas... et Lo-Mangli s'éloigne avec dépit.*)

SCENE V.

STELLA, PEKI.

DUO.

STELLA.

Quel désir vous conduit vers nous, bel étranger?

PEKI, *froidement.*

Le seul désir de voyager!

STELLA.

Pas autre chose!

PEKI.

Eh mais!.. peut-être aussi, Madame,
Le désir de vous voir!

STELLA, *avec coquetterie et baissant les yeux.*

Comment!.. vous m'aimeriez?

PEKI.

Non, vraiment!

STELLA, *étonnée.*

Que dit-il?

PEKI.

Jamais aucune femme
Ne m'a vu tomber à ses pieds.

STELLA, *à part.*

Dieu! quel air suffisant! déjà je le déteste!
(Haut.)
Eh quoi! nulle beauté dans ce séjour céleste
De vous charmer n'a le pouvoir!

PEKI, *froidement.*

Aucune!

STELLA.

Aucune! *(A part.)* Ah! c'est ce qu'on va voir!

ENSEMBLE.

STELLA.

De cette âme fière
Ah! je triompherai,
Car je prétends lui plaire
Et j'y réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

PEKI.

Oui... oui... beauté si fière,
Je vous résisterai!
Je ris de sa colère
Et je réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

STELLA, *s'approchant de Peki, d'un air caressant.*

On m'avait dit pourtant que j'avais quelques charmes!

PEKI, *d'un air indifférent et sans la regarder.*

Oui! vous n'êtes pas mal!

STELLA, *avec coquetterie.*

Qu'en savez-vous?

PEKI.

Pourquoi?

STELLA.

Vous n'avez pas encor jeté les yeux sur moi!
Craignez-vous de me voir?

PEKI.

Je le puis sans alarmes!
(La regardant et n'examinant que sa parure.)
J'aime de ces habits l'élégance et le goût!
Ce riche bracelet...
(A part.)
Qui bientôt, je le pense,
Va tomber en ma puissance!
(Haut.)
Qu'il est beau! qu'il me plaît!

STELLA, *avec dépit.*

Voilà tout!
Et moi?

PEKI, *la regardant.*

Vous!.. ah! je dois le dire!
Voilà des traits charmants et faits pour tout séduire.
Et ces beaux yeux...

STELLA, *le regardant avec tendresse.*

Ces yeux!.. eh bien!

PEKI.

Eh bien!..
Sur mon cœur ne font rien!

STELLA, *avec dépit.*

Rien!!

PEKI *tranquillement.*

Rien!

ENSEMBLE.

STELLA.

Je suis d'une colere,
Eh quoi? je ne pourrai
Le séduire et lui plaire!
Oh! j'y réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

PEKI.

Oui, oui, beauté si fière,
Je vous résisterai.
Je ris de sa colère,
Et je réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré.

PEKI.

Grâce au ciel! la journée avance dans son cours!

STELLA.

C'est fait de moi!.. mon Dieu, venez à mon secours!
(S'approchant de Peki.)
Eh bien! puisqu'il faut tout vous dire,
Pour un autre que vous, mon cœur, hélas! soupire!

PEKI, *gaiement.*

Vous ne m'aimez donc pas!

STELLA

Non vraiment!

PEKI, *froidement.*

C'est très-bien

STELLA, *timidement.*

Et voilà pourquoi je désire
Que vous partiez!

PEKI.

Partir d'ici!.. par quel moyen?

STELLA, *avec embarras.*

Oh! le moyen est terrible à vous dire,
Et de moi qu'allez-vous penser?
Il faudrait pour cela... sur-le-champ... m'embrasser!

PEKI.

Qui? moi!.. cela m'est impossible!

STELLA.

Quoi! vous me refusez... vous êtes insensible!
D'autres pourtant à mes genoux
M'ont demandé ce que j'attends de vous!

ENSEMBLE.

STELLA.

O mortelle souffrance!
Je suis en sa puissance,
Me voilà sous sa loi!
Pour moi plus d'espérance,
Déjà l'heure s'avance,
Tout est fini pour moi!

PEKI.

Ah! mon bonheur commence,
Elle est en ma puissance,
Je la tiens sous ma loi!
Oui, courage!.. espérance!
Bientôt l'heure s'avance,
La victoire est à moi!

STELLA, *à Peki, d'un air suppliant.*

Ainsi donc l'espoir m'abandonne!
Et sur votre rigueur je ne puis l'emporter!

PEKI, *à part, et la regardant avec malice.*
Si j'étais homme ! ! !
(Avec sentiment.)
Yanko, je te pardonne :
Comment lui résister?

STELLA.
Ce qu'ici je demande
Est-il faveur si grande?
Et si cruel pour vous!
Je suis femme !.. et j'implore!
Et s'il faut plus encore,
Je suis à vos genoux!
(Elle se met à genoux. Peki fait un pas vers elle pour la relever et puis s'arrête.)

ENSEMBLE.

STELLA.
O mortelle souffrance!
Déjà l'heure s'avance,
Et je tremble d'effroi!
Pour moi plus d'espérance,
Je suis en sa puissance,
Tout est fini pour moi!

PEKI.
Ah! mon bonheur commence,
Elle est en ma puissance,
Je la tiens sous ma loi!
Oui, courage!.. espérance!..
Bientôt, l'heure s'avance,
La victoire est à moi!
(La nuit obscurcit le théâtre et des nuages commencent à les environner.)

STELLA.
Le jour s'enfuit!
Voici la nuit.
Adieu, toi! qui reçus ma foi!
Ce talisman me soumet à sa loi!
Je me meurs! c'est fait de moi!

PEKI.
Le jour s'enfuit!
Voici la nuit.
Il m'appartient! il est à moi!
Le talisman qui la met sous ma loi!..
(Elle arrache le bracelet que porte Stella.)
La victoire est à moi!
(Stella tombe évanouie. — Un coup de tam-tam se fait entendre. — Peki et Stella disparaissent et descendent sur la terre. — Les nuages qui couvraient le théâtre se lèvent peu à peu et l'on aperçoit la grande pagode richement éclairée. — Tsing-Sing, toujours en magot, est placé au milieu du théâtre sur un grand piédestal. — A sa droite Yang et à sa gauche Yanko aussi en magots, sur des piédestaux moins élevés.)

SCENE VI.

YANG, TSING-SING, YANKO, *sur leurs piédestaux,* TAO-JIN, TCHIN-KAO, *et le peuple prosternés, pendant que des jeunes filles jettent des fleurs et que des bonzes ou prêtres chinois font brûler de l'encens.)*

CHŒUR.
Que l'encens et la prière
Vers eux s'élèvent de la terre!
Et révérons ces nouveaux dieux
Qui pour nous descendent des cieux!

TCHIN-KAO, *montrant le prince.*
Encore un dieu dont la puissance brille!
Etre dieu devient bien commun!
(Montrant Tsing-Sing et Yanko.)
En voilà deux déjà dans ma famille,
A chaque instant je tremble d'en faire un!

CHŒUR.
Que l'encens et la prière
Vers eux s'élèvent de la terre,
Et révérons ces nouveaux dieux
Qui pour nous descendent des cieux!
(A la fin de ce chœur on entend une musique céleste.)
Mais quels accords harmonieux!
(On voit descendre au milieu d'un nuage et de la voûte de la pagode Peki tenant à la main le bracelet magique et debout, près de Stella qui est toujours évanouie.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PEKI ET STELLA.

TOUS.
Quel prodige nouveau vient éblouir nos yeux!

TCHIN-KAO.
C'est ma fille!... c'est elle-même
Qu'enfin le ciel rend à mes vœux.

PEKI.
Oui, je reviens délivrer ce que j'aime!
(Etendant le bracelet du côté de Yanko et de Yang, puis de Stella.)
Yanko, mon bien-aimé!.. vous, prince généreux!..
Et toi sa maîtresse chérie!..
Mon pouvoir vous rend à la vie!
Renaissez tous pour être heureux!

YANG, STELLA ET YANKO, *revenant à eux par degrés.*
Quel jour radieux m'environne!
Et que vois-je?..

STELLA, *s'élançant vers le prince.*
C'est lui!

LE PRINCE, *courant à elle.*
Stella!

PEKI.
Que j'ai conquise et qu'ici je vous donne!

TCHIN-KAO, *bas, à Peki.*
Et le seigneur Tsing-Sing qui reste là!

TAO-JIN, *à part.*
De quoi se mêle celui-là!

PEKI, *étendant vers lui le bracelet.*
Qu'il reste encor statue ainsi que le voilà,
Mais que sa tête seule et s'anime et réponde!
(S'adressant à Tsing-Sing.)
A me répudier veux-tu bien consentir?
(Tsing-Sing, remuant sa tête à la façon des magots de la Chine, fait signe que non.)
Avec Yanko, tu ne veux pas m'unir?
(Tsing-Sing fait encore signe que non.)
Eh bien! demeure ainsi jusqu'à la fin du monde!
Sois l'idole qui dans ces lieux
Des époux bénira les nœuds!
(Tsing-Sing fait en tournant la tête un geste de colère.)
Quoi! cette seule idée excite ta colère!
(Prenant Yanko par la main et s'approchant du piédestal de la statue.)
Vois alors si ton cœur préfère
Nous unir!..
(Tsing-Sing fait signe que oui.)

PEKI.
Il a dit oui!
Vous l'entendez!.. il n'est plus mon mari!
(Etendant son bracelet vers Tsing-Sing.)
Qu'il revienne à la vie!..

TSING-SING, *se levant debout sur le piédestal et étendant ses mains pour bénir Yanko et Peki.*
Et vous tous au bonheur!

CHŒUR.
Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs, etc.

FIN DE LE CHEVAL DE BRONZE.



LA NEIGE

OU

LE NOUVEL ÉGINARD

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 9 octobre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE GRAND-DUC DE SOUABE.
LOUISE DE SOUABE, sa fille.
LE PRINCE DE NEUBOURG, prince souverain d'Allemagne.
LE COMTE DE LINSBERG, officier au service du duc.
LE MARQUIS DE VALBORN, chambellan du grand-duc.
MADEMOISELLE DE WEDEL, fille d'honneur de la princesse.
LA COMTESSE DE DRAKENBACK, gouvernante des filles d'honneur.
WILHEM, jardinier du grand-duc.
UN VALET.
PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

La scène se passe en Souabe, dans un des palais de plaisance du grand-duc.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon gothique; porte à droite et à gauche, porte au fond. A gauche du spectateur, une table recouverte d'un tapis, sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, la princesse n'est pas visible, elle n'est pas encore remise de sa frayeur; mais, savez-vous que moi qui vous parle, j'ai manqué de mourir de joie et de surprise en vous apercevant? Comment, monsieur le comte, on vous croit à soixante lieues d'ici, occupé à vous battre, et tout à coup vous vous trouvez à nos côtés à cette partie de traîneaux, où sans vous...

M. DE LINSBERG. Rien n'est plus simple à vous expliquer. Arrivé hier à minuit, j'apprends que toute la cour devait se rendre ce matin sur le grand lac, et qu'il y aurait une course de traîneaux. J'étais curieux d'y assister; mais, pour différents motifs, ne voulant pas qu'on fût instruit de mon retour, je m'étais glissé dans la foule, et j'étais placé au premier rang, lorsque j'aperçois le traîneau de la princesse qui était lancé de notre côté et qui se dirigeait vers un endroit où la glace était rompue! Je n'eus que le temps de me précipiter au-devant de son altesse et de l'arrêter. Je ne sais plus trop ce qui s'est passé. Je crois seulement que la violence du coup m'a renversé, car j'ai entendu en tombant un cri d'effroi, et j'ai cru reconnaître la voix de la princesse et la vôtre, ma chère baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je le crois bien! j'étais derrière; comme fille d'honneur de son altesse, je suis obligée de la suivre partout; et voyez où le devoir de ma charge allait me conduire!.. Eh! mon Dieu! vous revenez de l'armée, et j'oubliais de vous demander des nouvelles. Vous avez battu l'ennemi, n'est-il pas vrai?

M. DE LINSBERG. Oui, certainement.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ah! que vous avez bien fait! Nous nous intéressions tous à vos succès, jusqu'à la princesse elle-même, qui ne s'occupait jamais de géographie, et que j'ai surprise deux ou trois fois suivant sur la carte les mouvements de l'armée. Aussi, dès que j'apprenais quelques nouvelles favorables, je courais vite les lui répéter.

M. DE LINSBERG, *souriant*. Que vous êtes bonne! Ah! je savais bien que je pouvais compter sur l'amitié de mademoiselle de Wedel.

MADEMOISELLE DE WEDEL. N'est-ce pas bien naturel? Il n'y a que vous dans cette cour avec qui je puisse m'entendre. Vous, sans famille, moi, sans fortune; exposés à toutes les attaques, à toutes les railleries, nous nous prêtions un mutuel secours; aussi je vous attendais. Ah!

M. DE LINSBERG. Il y a donc du nouveau!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! beaucoup; je vais vous conter tout cela. D'abord un grand événement: la princesse, qui jusqu'ici paraissait insensible, aime enfin quelqu'un et va se marier.

M. DE LINSBERG, *à part*. Ce qu'on m'avait dit était donc vrai, et mes soupçons n'étaient que trop fondés. (*Haut.*) Quoi! son altesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, son altesse la princesse Louise de Souabe va épouser le prince de Neubourg.

M. DE LINSBERG. Le prince de Neubourg?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Celui qui ce matin conduisait le traîneau de la princesse.

M. DE LINSBERG. Eh bien, je l'aurais parié.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Et moi aussi.

M. DE LINSBERG, *étonné*. Quoi donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Qu'il renverserait son altesse! Le prince de Neubourg est le plus maladroit des hommes. Élevé dans les camps, n'ayant aucun usage de la société, brusque, bizarre, il ne fait rien comme tout le monde, et avec tout cela il est difficile d'être plus aimable.

M. DE LINSBERG. Vous voulez plaisanter?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, il a une franchise, une bonhomie, qui font tout pardonner. Nul ne convient plus



Re

Le tl
dr
ta
to

M.

M
visib
save
de j
sieu
cupé
côté
M.
Arri
se r
cou
diffé
reto
pre
cess
un e
de
Je n
que
tom
la p
com
suiv
me
et j
bat

Tony Johannot del.

LE GRAND DUC.

QUE LINSBERG EST MON FILS

Impᵉʳⁱᵉ Gollier R. de la Bucherie 1 Paris

(La Neige Acte IV. Sc. XI)





galement que lui de ses maladresses et ne s'entend mieux à les réparer. Du reste, il est vivement protégé par le grand-duc, par la comtesse de Drakenback, notre gouvernante, et par le chambellan Valborn, qui s'est fait votre ennemi mortel, je ne sais pourquoi, apparemment pour être quelque chose. Il croit que cela lui donne de la consistance.

M. DE LINSBERG. Mon ennemi! il l'a toujours été, surtout depuis que j'ai obtenu cette place de capitaine des gardes, que madame de Drakenback sollicitait pour lui. Mais, dites-moi, la princesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL. D'abord recevait le prince assez mal; mais depuis, grâce à mes soins...

M. DE LINSBERG. Vos soins, baronne?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh, c'est charmant! c'est moi qui donne au prince de Neubourg des leçons de galanterie : c'est mon élève.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je suis fière de ses progrès
Pour la grâce et la politesse;
A peine je le reconnais;
Mais il veut plaire à la princesse,
Et je crois qu'il a réussi.
(*Linsberg fait un mouvement.*)
Silence!.. C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Daignez encor m'entendre,
Ah! ce n'est rien, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Sur l'amour et sur son pouvoir,
Jusqu'ici j'ai peu de science,
A part moi pourtant j'ai cru voir
Qu'on lui donnait de l'espérance!
On aime à causer avec lui.
(*Même mouvement de Linsberg.*)
Silence!.. C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, vous devez m'entendre.
N'en dites rien, vraiment.

M. DE LINSBERG. C'est bien, je vous remercie. Je vais présenter mes hommages à la princesse; il faut que je la voie.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *l'arrêtant*. Eh mais, vous oubliez qu'elle n'est pas visible, et que le ministre vous attend en audience particulière.

M. DE LINSBERG, *d'un air préoccupé*. Oui... oui... j'oubliais... vous avez raison! j'y vais de ce pas! Adieu, baronne. Adieu, Mademoiselle. (*Il sort par le fond.*)

SCENE II.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *seule*. Adieu, Mademoiselle!.. Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas! sombre, inquiet. Le grand-duc avait bien besoin de l'envoyer à l'armée!

SCENE III.

MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, LA COMTESSE DRAKENBACK, *sortant de la porte à gauche du spectateur.*

LA PRINCESSE, *bas, à madame Drakenback*. Eh! de grâce, madame Drakenback, prenez moins d'inquiétude, je me trouve fort bien, et il me semble que je dois en savoir quelque chose. Mais comment vont ces dames?

LA COMTESSE. Elles sont à peine remises de leur frayeur; car, excepté mademoiselle de Wedel, qui a toujours été du plus beau sang-froid, nous avons eu toutes les nerfs dans un état affreux.

MADEMOISELLE DE WEDEL. C'était de rigueur, votre altesse venait de se trouver mal! Mais, grâce au ciel, la voila rétablie, et la santé va redevenir à l'ordre du jour.

LA PRINCESSE. Dites-moi, Mathilde, ma liste; est-elle là?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *la prenant sur une table*. Oui, Madame, voici le nom de toutes les personnes qui sont venues s'informer de la santé de votre altesse.

LA PRINCESSE, *prenant la liste et lisant*. Le baron de Waller, M. de Valborn, le comte de Linsberg... Quoi! tout ce monde-là a eu la bonté d'envoyer?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! M. de Linsberg est venu lui-même, car je l'ai vu.

LA PRINCESSE, *vivement*. Tu l'as vu, tu lui as parlé? n'avait-il rien? n'était-il pas blessé?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, Madame, mais je m'attendais à le voir joyeux et satisfait, et je ne sais d'où vient qu'il avait un air triste et malheureux.

LA PRINCESSE, *avec intérêt*. Malheureux! et pourquoi donc? (*Froidement.*) N'a-t-il pas demandé à me voir?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, mais je lui ai dit que vous n'étiez pas visible.

LA PRINCESSE. Visible!.. non certainement... mais enfin... vous auriez dû penser...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le comte de Linsberg.

LA PRINCESSE, *faisant un mouvement de joie, et se reprenant sur-le-champ*. Que me veut-il? Dites-lui que je ne peux en ce moment. (*Rappelant le domestique.*) Henri!.. demandez-lui ce qu'il me veut... Non, qu'il entre.

MADAME DRAKENBACK, *à part*. Encore ce M. de Linsberg que je ne puis souffrir!

LA PRINCESSE, *à part*. Mon Ernest! mon époux! je vais donc te revoir. (*Entre le comte de Linsberg; il salue d'abord mademoiselle de Wedel qui reste dans le fond; s'approchant très-près de la princesse, il la salue respectueusement*).

LA PRINCESSE, *vivement et à voix basse*. Ah! mon cher comte.

M. DE LINSBERG, *froidement et à voix haute*. Votre altesse me permettra-t-elle de lui adresser mes hommages?

LA PRINCESSE, *à part*. Qu'a-t-il donc? (*Après avoir regardé si mademoiselle de Wedel ne peut l'apercevoir.*) Ernest, est-ce un époux! est-ce vous que j'entends?

LE DOMESTIQUE, *annonçant de nouveau*. Monseigneur le prince de Neubourg et M. le chambellan de Valborn. (*La princesse s'éloigne précipitamment de Linsberg, et se rapproche de mademoiselle de Wedel. Quelques dames d'honneur entrent en ce moment, et se placent à côté de la princesse.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE DE NEUBOURG, M. DE VALBORN, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, ET QUELQUES SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince de Neubourg, qui salue la princesse.*
Un peu plus bas... c'est bien... très-bien comme cela.

M. DE LINSBERG, *à part.*
Le prince de Neubourg!.. que je le hais déjà!

LA PRINCESSE, *le présentant au prince de Neubourg.*
C'est monsieur de Linsberg.

LE PRINCE.
J'en ai l'âme charmée.
Je ne le connaissais que par sa renommée,
Car chacun vante ici, d'une commune voix,
Et son dernier combat, et ses derniers exploits!

AIR.

J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.

Oui, d'être soldat je fais gloire :
Quand pourrons-nous, aux champs de la victoire,
Et frères d'armes et rivaux,
Marcher sous les mêmes drapeaux?
(*Détachant l'ordre de Neubourg.*)
Qu'en attendant ce noble signe
De votre valeur soit le prix :
Aucun plus que vous n'en est digne.
Tous les braves sont mes amis.
(*Il le lui présente, et Linsberg, après avoir hésité un instant, l'accepte en s'inclinant.*)

LE PRINCE DE NEUBOURG.
(*Reprise de l'air.*)
J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.
Oh! pour moi quel bonheur extrême!
Voir honorer celui que j'aime!
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Ah! pour moi quel bonheur extrême!
J'en suis plus fière que lui-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

M. DE VALBORN ET MADAME DRAKENBACK.
Ah! pour moi quel dépit extrême!
Il séduit le prince lui-même.
Encor de nouvelles faveurs,
Sans cesse de nouveaux honneurs.

M. DE LINSBERG.
Hélas! mon chagrin est extrême :
C'est en vain qu'il veut que je l'aime.
A celui qui fait mon malheur
Faut-il devoir un tel honneur!

LE PRINCE DE NEUBOURG.
Oui, par cette faveur extrême,
Ici je m'honore moi-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

CHŒUR.
De ce guerrier que chacun aime
Célébrons le bonheur suprême,
Et le grand prince dont le cœur
Sait ainsi payer la valeur.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince de Neubourg.* A merveille!.. Tous les jours de nouveaux progrès; mais vous n'avez pas encore pensé à demander des nouvelles de son altesse.

LE PRINCE, *de même.* Étourdi que je suis! (*Haut, à la princesse.*) Votre altesse ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin?

LA PRINCESSE. Non; j'ai eu plus de peur que de mal. Mais comment tout cela s'est-il passé? et quel est donc mon libérateur?

LE PRINCE. Je voudrais pouvoir dire que c'est moi; mais j'ai, au contraire, une peur horrible que cet accident-là ne soit de ma façon; et j'en suis d'autant plus désolé que j'avais promis à la baronne de Wedel de ne pas faire une seule gaucherie d'aujourd'hui. J'étais penché sur le traîneau de votre altesse quoje conduisais; et dans le moment vous m'avez dit : Prince de Neubourg, j'ai besoin de vous voir et de vous parler.

M. DE LINSBERG, *vivement.* Ah!.. son altesse vous disait..

LE PRINCE. Ce sont ses propres paroles, et j'écoutais si attentivement que je n'ai plus pensé au traîneau, qui s'est dirigé tout seul; et, ma foi, sans monsieur de Linsberg... car c'est lui, vous ne vous en doutiez pas, c'est lui qui a encore remporté tout l'honneur de cette expédition navale; ce qui est fort beau, surtout pour un général de cavalerie.

M. DE LINSBERG, *regardant la princesse.* Je suis fâché, Monseigneur, que cet accident ait interrompu votre conversation avec son altesse.

LA PRINCESSE. Un pareil entretien n'avait rien de bien intéressant.

LE PRINCE. N'est-ce pas? et puis cela se retrouvera; vous me l'avez promis?

LA PRINCESSE, *embarrassée.* Oh! certainement... il est fort indifférent que ce soit... Mais qu'avez-vous, monsieur de Linsberg? vous paraissez souffrir; peut-être est-ce de ce matin?

M. DE LINSBERG. Votre altesse est trop bonne de daigner s'en apercevoir; qu'importe?

LA PRINCESSE. On ouvre chez le grand-duc. (*A Linsberg, qui fait un mouvement pour sortir.*) Ne venez-vous pas lui faire votre cour?

M. DE LINSBERG. Oui, Madame. (*A part.*) Je veux tout examiner, ne pas les perdre de vue! Fut-il jamais une situation pareille à la mienne! être mari, être jaloux, et ne pouvoir se plaindre!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à qui le prince offre la main.* A quoi pensez-vous donc? La main à son altesse!

LE PRINCE. Dieu! quelle faute!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Et de deux! (*Le prince de Neubourg se précipite vers la princesse, et lui offre sa main; en ce moment, Linsberg, qui présentait la sienne, la retire en s'inclinant respectueusement.*)

M. DE LINSBERG, *à part.* Jusqu'à l'étiquette qui conspire contre moi! (*Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.*)

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *seule, regardant sortir Linsberg.*

RÉCITATIF.

Des succès de Linsberg que mon âme est ravie!
Mais n'a-t-il pas déjà trop de place en mon cœur?
Non, non, je ne serai jamais que son amie :
Ce titre seul suffit à mon bonheur.

AIR.

Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours!
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Combien de fois Linsberg sécha mes larmes,
Dont personne n'avait pitié!
De mes plaisirs il augmentait les charmes,
De mes chagrins il prenait la moitié.
Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours :
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Mais quand j'y pense, cependant,
Si mon ami devenait un amant...
Chassons cette vaine folie,
Reprenons ma gaîté chérie :
Sans lui, plus d'un adorateur
Déjà se dispute mon cœur.
Coquette, légère et frivole,
Je veux que Liesberg soit puni;
Tous les amants que je désole
Vont aujourd'hui payer pour lui.

SCENE VII.

MADEMOISELLE DE WEDEL; LINSBERG, *sortant de chez le grand-duc, d'un air agité.*

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh, mon Dieu! qu'avez-vous donc?..

M. DE LINSBERG. Rien. Je vous quitte; je m'éloigne!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Qu'est-il donc arrivé?

M. DE LINSBERG. Je ne sais; mais c'est un parti pris. Le prince de Neubourg ne quitte pas son altesse, il est sans cesse auprès d'elle. (*A part.*) Et ce M. de Valborn, qui semblait prendre plaisir à me le faire remarquer. (*Haut.*) Enfin, dans un moment où de nouveau la princesse lui présentait la main, je l'ai vu distinctement, il a osé la porter à ses lèvres!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Au fait, c'est peu convenable; mais on peut lui pardonner.

M. DE LINSBERG. Lui pardonner! Je me suis élancé vers lui...

MADEMOISELLE DE WEDEL, *vivement.* Hé! pourquoi donc, Monsieur? Qu'est-ce que cela vous fait?

M. DE LINSBERG. Qui? moi? je l'ignore. Mais enfin dans ce mouvement j'ai heurté par mégarde M. de Valborn qui sans doute s'en est formalisé : je ne sais ce que je lui ai répondu; mais c'est sur lui qu'est retombé mon ressentiment. Je n'étais plus à moi.

MADEMOISELLE DE WEDEL. O ciel! vous l'avez défié?

M. DE LINSBERG. Je le crois...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Devant des femmes! devant la princesse!

M. DE LINSBERG. Devant le monde entier.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Manquer à ce point de respect!

M. DE LINSBERG. Je me suis aperçu de ma faute à l'air sévère du grand-duc, aux murmures des courtisans; mais il était trop tard, la princesse m'avait donné l'ordre de sortir de sa présence.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Pouvait-elle faire autrement?

M. DE LINSBERG. Je le sais. (*Regardant par le fond.*) C'est M. de Valborn.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Grand Dieu!.. qu'allez-vous faire?..

M. DE LINSBERG. Rien, je vous le promets; m'informer seulement de ce qui s'est passé.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE VALBORN.

M. DE VALBORN. Mademoiselle de Wedel, la princesse va se retirer dans son appartement et vous a fait demander.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je me rends auprès de son altesse. (*Fausse sortie... Elle entre dans l'appartement à gauche, et reparaît de temps en temps.*)

M. DE VALBORN. Je suis désolé, monsieur le comte, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Jamais, je crois, le grand-duc, dont vous étiez le favori, ne s'est montré aussi sévère. Mais sans doute la vue de sa fille...

M. DE LINSBERG. Quoi! la princesse...

M. DE VALBORN. Elle était tellement indignée, que j'ai vu des larmes dans ses yeux. Aussi le grand-duc, qui l'adore, a partagé son ressentiment; et, sans les instances de vos amis, peut-être n'eût-il pas borné à six mois d'exil...

M. DE LINSBERG. Je vous entends; mais je m'étonne que ce soit vous, Monsieur, qu'il ait chargé de me l'apprendre.

M. DE VALBORN. Je suis venu de moi-même, Monsieur; nous avions à reprendre une conversation que la présence de son altesse a interrompue, et je suis maintenant aux ordres de monsieur de Liesberg.

M. DE LINSBERG. Je compte ce soir me promener dans le parc; aurai-je l'honneur de vous y rencontrer?

M. DE VALBORN. Ce soir, non; vous savez que c'est la fête de son altesse, et qu'il y a un grand bal. Mon devoir m'oblige d'y paraître, (*Avec intention.*) moi qui n'ai pas la même liberté que vous.

M. DE LINSBERG. Il suffit. A demain donc, le plus tôt possible.

M. DE VALBORN. A demain. (*Il sort.*)

SCENE IX.

M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien!..

M. DE LINSBERG. Quoi! vous êtes encore là?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, parlez; que vous a-t-il dit?

M. DE LINSBERG. Pendant six mois l'on m'exile de la cour.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ah! voilà ce que je craignais.

M. DE LINSBERG, *à part.* Elle pleurait; et c'est moi qui l'afflige, qui l'outrage! mais partir sans la voir, sans me justifier! (*Haut.*) Baronne, conduisez-moi vers elle; il faut que je la voie, que je lui parle.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Y pensez-vous? ne vous a-t-on pas donné l'ordre de vous éloigner?

M. DE LINSBERG. Oui, sans doute; aussi je veux lui parler; mais à elle seule.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *d'un air étonné.* Ernest, Ernest, vous n'y êtes plus. Un entretien particulier quand elle vous a banni de sa présence!

M. DE LINSBERG. Oui, oui, vous avez raison; je ne sais ce que je veux.

RÉCITATIF.

O ciel! après trois mois d'absence...
Sans pouvoir lui parler, m'éloigner de ces lieux!
Et dévorer encor mes chagrins en silence!
Ah! plaignez-moi! je suis bien malheureux!

DUO.

Il faut partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Mon avenir.
(*A part.*)
Mais auprès d'elle
Mon cœur fidèle
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore

Notre avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendra,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

M. DE LINSBERG.

Quoi! me bannir de sa présence!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Qu'avez-vous fait? quelle imprudence!

M. DE LINSBERG.

Hélas! mon crime est bien plus grand.
(A part.)
O Louise! ô ma noble épouse!
J'ai pu, dans ma fureur jalouse,
Te soupçonner un seul instant;
J'ai mérité mon châtiment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Il faut partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Mon avenir.
Mais un cœur tendre,
Pour me défendre,
Reste en ce lien,
Adieu! adieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir.
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

(Linsberg sort par le fond, et mademoiselle de Wedel par la gauche du spectateur.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, GARÇONS JARDINIERS, DOMESTIQUES, HOMMES ET FEMMES *du château, entrant par le fond.*

CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons;
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête;
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

WILHEM.

Du bal déjà la salle est préparée;
D'arbustes et de fleurs mes soins l'ont décorée.
Que ces grands seigneurs sont heureux!
Tous les plaisirs sont faits pour eux:
C' matin un' cours' magnifique,
Maint'nant des dans's, d' la musique.
(A voix basse.)
Mais écoutez-moi bien. Tantôt l'on a laissé
Des traîneaux sur le lac glacé,
Et nous pourrions, pendant la fête,
Nous donner en cachette
Un plaisir de grand seigneur.

TOUS.

Un plaisir de grand seigneur!

WILHEM, *à une des jeunes filles.*

De vous conduir' j'aurai l'honneur;
Ne craignez rien, jeune fillette,
Et comme dit la chansonnette...

TOUS.

Voyons, voyons, que dit la chansonnette!

COUPLETS.

WILHEM.

PREMIER COUPLET.

Lorsque l'hiver enchaîne les flots,
Jeunes beautés, avec audace,
Accourez à ces plaisirs nouveaux:
L'Amour peut guider vos traîneaux;
Nul danger ne vous menace.
Mais il est au printemps
Des périls bien plus grands!
Près de vous quand avec grâce
Un danseur vient soudain
Vous présenter la main.
Ma Suzon,
Ma Lison,
Pour danser,
Pour valser,
Ne vo pas te presser.
Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace,
Il est trop dangereux de glisser;
Fillettes, craignez de danser.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand, sur la glace, en traîneau brillant,
Gaîment on passe et l'on repasse,
Si parfois arrive un accident,
On se relève promptement!
Sans danger l'on se ramasse.
Mais sur l'herbe, en dansant,
Ah! c'est bien différent!
Du faux pas qui la menace,
Une fillette, hélas!
Ne se relève pas.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.

TROISIÈME COUPLET.

Sans te troubler, laisse, vieux mari,
Ta femme courir sur la glace:
L'Amour n'est là qu'un enfant transi;
Ailleurs il est plus dégourdi:
C'est au bois qu'il vous menace.
Qu'un tendron imprudent
Fasse un' chute en dansant,
Pour l'époux quelle disgrâce!
Car c'est lui, tout à coup,
Qui r'çoit le contre-coup.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.
Mais taisons-nous, faisons silence.
C'est le grand-duc qui s'avance.

CHŒUR.

C'est lui-même! c'est Monseigneur!

WILHEM.

Vite à l'ouvrage, et tous avec ardeur...

REPRISE DU CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons:
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête;

Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

(*Sur la ritournelle ils saluent le grand-duc qui entre, et qui de la main leur fait signe de se retirer. Ils sortent.*)

SCENE II.

LE GRAND-DUC, LE PRINCE DE NEUBOURG, *qui sont entrés ensemble par la gauche du spectateur.*

LE GRAND-DUC. Je vous le répète, prince de Neubourg, c'est contre mon gré; mais puisque vous l'exigez...

LE PRINCE. Oui, sans doute, je me suis déjà brouillé avec la princesse, et je crois, Monseigneur, que j'aurais aussi le courage de me fâcher avec votre altesse, si elle me refusait la grâce que je lui demande.

LE GRAND-DUC, *souriant.* Je vois qu'il est bon d'être de vos amis ; Linsberg restera. Qu'il vienne aujourd'hui seulement, quand nous serons tous ici réunis, faire des excuses à ma fille, et que pendant huit ou dix jours il s'abstienne de paraître devant elle.

LE PRINCE. Je vous remercie, Monseigneur, je n'attendais pas moins de votre altesse; et la preuve, c'est que d'avance j'avais fait prévenir M. de Linsberg de se rendre auprès de moi.

LE GRAND-DUC, *souriant.* A la bonne heure! Ce qui m'inquiète maintenant, c'est votre réconciliation avec ma fille : je crois cependant que ce n'est pas impossible, et qu'un simple billet, quelques phrases de galanterie...

LE PRINCE. Des phrases de galanterie! Vous trouvez cela facile?

LE GRAND-DUC. Pour vous, sans doute, qui êtes toujours d'une recherche, d'une attention!.. Je n'en veux d'autres preuves que ce que je vois, (*Regardant autour de lui.*) des fleurs nouvelles dans le mois de janvier! voilà qui est admirable!

LE PRINCE. Vous trouvez... J'en suis enchanté! C'est une idée de mademoiselle de Wedel; car pour moi je ne me serais jamais avisé de dévaster toutes les serres des environs pour offrir à ces dames des roses au milieu de l'hiver. J'avoue que j'aurais eu la patience et la bonhomie d'attendre le printemps.

LE GRAND-DUC. Adieu, prince; à tantôt. Venez vous-même me prendre pour la fête; je vous attendrai. (*Il sort par la droite.*)

SCENE III.

LE PRINCE, *seul, s'approchant de la table.* Allons donc, puisqu'il le faut, essayons une épître de réconciliation : j'aimerais autant avoir à faire un traité de paix : il n'y a qu'à signer.

SCENE IV.

LE PRINCE, M. DE LINSBERG.

M. DE LINSBERG, *à part, dans le fond.* Quel peut être le motif du prince de Neubourg, en me priant de suspendre mon départ? aurait-il quelques soupçons? Eh bien! tant mieux. Je le connais assez brave pour ne s'en rapporter qu'à lui-même du soin de venger une offense ; c'est tout ce que je demande.

LE PRINCE, *déchirant une feuille de papier.* Je crois vraiment que je n'en viendrai jamais à bout. (*Se levant et apercevant Linsberg.*) Ah! c'est vous, mon cher comte? venez donc; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

M. DE LINSBERG. A moi, Monseigneur!

LE PRINCE. Vous ne quittez plus la cour... vous nous restez, on a obtenu votre grâce.

M. DE LINSBERG. Et qui a donc osé le demander?

LE PRINCE. Moi!

M. DE LINSBERG. Vous, mon prince?

LE PRINCE. Oh! ce n'est pas sans peine! J'ai eu une explication très-vive avec le grand-duc, et je suis sérieusement fâché avec la princesse.

M. DE LINSBERG, *avec joie.* Il se pourrait!..

LE PRINCE. C'est comme je vous le dis; mais j'ai déclaré que vous étiez mon ami, mon meilleur ami; que si vous partiez, je vous suivrais; et ma foi, mon cher, c'est arrangé; je reste, et vous aussi.

M. DE LINSBERG. Comment, mon prince, il serait vrai! (*A part.*) Allons, il n'y a pas moyen de chercher querelle à un homme comme celui-là!

LE PRINCE. On exige seulement que vous fassiez tantôt ici de légères excuses à son altesse, et que vous soyez huit ou dix jours sans vous présenter à la cour.

M. DE LINSBERG. Grand Dieu! huit ou dix jours!

LE PRINCE. Oui, ce n'est pas là le plus terrible, parce qu'il paraît que vous êtes comme moi, et que la cour ne vous amuse pas autrement. Ainsi, c'est toujours ça de gagné. Nous irons à la chasse, nous passerons des revues, nous commanderons des manœuvres, enfin, vous ne me quitterez pas d'un moment ; en revanche, mon cher ami, il faut que vous me rendiez un service. J'exige votre parole.

M. DE LINSBERG, *vivement.* Je vous la donne, Monseigneur. (*A part.*) Trop heureux de m'acquitter envers lui!

LE PRINCE. Eh bien! mon cher, grâce à vous, me voilà brouillé avec la princesse; il faut qu'à votre tour vous nous raccommodiez.

M. DE LINSBERG. Moi, Monseigneur?

LE PRINCE. Oui; mes conseillers ont pensé pour moi à ce mariage, qui est en effet fort avantageux, puisqu'il réunirait en ma personne la maison de Souabe à celle de Neubourg; mais, par malheur, on ne peut se marier sans faire sa cour... Moi, je n'y entends rien, et, sans la petite baronne de Wedel qui a bien voulu me donner des leçons...

M. DE LINSBERG. Ah! la baronne de Wedel...

LE PRINCE. Oui, elle me fait répéter; et, si vous voulez que je vous le dise, les répétitions m'amusent beaucoup plus que tout le reste! Mademoiselle de Wedel est peut-être la seule personne de la cour avec qui je sois à mon aise. J'arrive auprès d'elle triste, découragé; quand je la quitte, je suis toujours content de moi. Ses éloges m'enchantent, et j'ai même du plaisir à être grondé par elle... Ah! si c'était là la princesse, je ne serais pas embarrassé, et mon mariage serait déjà fait; mais l'aventure d'aujourd'hui va encore me reculer de quinze jours; et, si vous ne venez pas à mon secours, il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

M. DE LINSBERG. En s'adressant à moi, votre altesse oublie que d'ici à dix jours je ne puis me présenter devant la princesse; qu'il m'est impossible de la voir, de lui parler.

LE PRINCE. Aussi n'est-ce pas là ce que je vous demande. Le grand-duc m'a conseillé d'écrire ; mais c'est une chose terrible que cette lettre! Ecoutez; (*En confidence.*) vous êtes un homme d'esprit et un homme d'honneur; on peut se fier à vous, et si vous le voulez, nous allons la composer ensemble.

M. DE LINSBERG, *à part.* En vérité, voilà une amitié désespérante! (*Haut.*) Et comment d'ailleurs faire remettre ce billet à la princesse sans la compromettre?

LE PRINCE. Dès que le grand-duc le permet, vous sentez qu'il y a mille moyens.

M. DE LINSBERG, *inquiet.* Sans doute, par mademoiselle de Wedel?

LE PRINCE. Y pensez-vous? charger cette enfant d'un pareil message! Mettez-vous là et écrivez, c'est tout ce que je demande.

M. DE LINSBERG, *à part.* Comment le refuser? et que dira Louise, en voyant cette écriture qu'elle connaît si bien? (*Il se met à la table.*)

SCÈNE V.

LE PRINCE DE NEUBOURG, LINSBERG, *à la table, écrivant*, WILHEM, *entrant par une des portes du fond et tenant une corbeille de fleurs.*

LE PRINCE. Ah! c'est toi, Wilhem; attends-moi. (*Allant à Linsberg.*) Allez toujours, je suis à vous; surtout rien de langoureux, parce que ce n'est pas mon genre.

M. DE LINSBERG. J'aimerais mieux que votre altesse daignât me dicter.

LE PRINCE. Non : j'ai beaucoup plus de confiance dans vos talents que dans les miens. J'oubliais de vous dire que la princesse m'avait demandé ce matin un memeot d'entretien.

M. DE LINSBERG. Oui, je le sais.

LE PRINCE. Vous pouvez lui rappeler cela. (*A Wilhem.*) Eh bien! mon garçon, mes ordres sont-ils exécutés?

WILHEM. Vous le voyez, Monseigneur; et certainement des bouquets comme ceux-là dans cette saison, il y a de quoi faire de l'honneur à un jardinier.

LE PRINCE. C'est toi qui es celui du château?

WILHEM. Non, Monseigneur, je ne suis encore que sous-jardinier, et je venons demander à votre altesse s'il n'y a pas moyen de supplanter sti-là qui est en chef et de me mettre à sa place.

LE PRINCE. Ah! tu as de l'ambition?

WILHEM. Oh! une ambition d'enragé! ça, je peux ben m'en vanter; j'en ai comme un chambellan; v'là pas plus de quinze jours que maître Pierre m'a fait entrer dans les potagers de son altesse, et je voudrais déjà me pousser dans les jardins d'agrément, les cascades, les labyrinthes, parce qu'il n'y a que cela pour arriver.

LE PRINCE. Oui, je vois que tu es pour les chemins tortueux; car il me semble que ce maître Pierre qui t'a fait entrer ici est celui que tu voudrais supplanter.

WILHEM. Comme de juste! v'là quinze ans qu'il y est, et moi j'arrivons, c'est à mon tour.

TRIO.

M. DE LINSBERG, *qui pendant ce temps a écrit, se lève et présente la lettre au prince.*

Voici ce que je viens d'écrire;
Monseigneur voudrait-il le lire?

LE PRINCE.

C'est bien; je m'en rapporte à vous :
Ces billets se ressemblent tous.

(*Il prend le papier, et au moment où il va y jeter les yeux, il aperçoit la corbeille de roses que tient Wilhem, et, comme frappé d'une idée soudaine, il dit à M. de Linsberg, en lui montrant les roses.*)

Eh mais!.. voici, pour porter un message,
Un confident et galant et discret!

M. DE LINSBERG.

Eh quoi! votre altesse voudrait...

LE PRINCE, *vivement.*

Ajoutez les phrases d'usage,
Et fermez vite ce billet.

M. DE LINSBERG, *s'approchant de la table, et tournant le dos au prince.*

Ah! grand Dieu! quel projet!

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Cet heureux artifice
Peut réussir, je crois.
O fortune propice!
Protége-moi!

WILHEM, *au prince.*

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je crois.
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi.

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le crois.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi.

(*Après cet ensemble, M. de Linsberg déchire la lettre qu'il vient de faire, et écrit à la hâte quelques lignes sur une feuille de papier qu'il ploie, et à laquelle il met un pain à cacheter.*)

LE PRINCE, *à Wilhem.*

Eh bien! sans déplacer personne,
Je veux, Wilhem, te rendre heureux.

WILHEM.

Si c'est possibl'! J'ai l'âme bonne,
Et je ne demande pas mieux.
Aussi c'est sur vous que je compte;
Parlez, disposez d' mes talents.

(*M. de Linsberg s'approche, et remet la lettre au prince.*)

LE PRINCE.

C'est merveille. Mon cher comte,
Recevez mes remercîments.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG, *avant de sortir, et regardant toujours la lettre*

Cet heureux artifice
Peut réussir, je crois.
O fortune propice,
Protége-moi.

WILHEM.

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je crois,
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi.

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le crois.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi.

(*Linsberg sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, WILHEM.

LE PRINCE, *à Wilhem.* Écoute ce que je vais te dire : tu remettras à chacune des dames d'honneur de la princesse un de ces bouquets pour le bal de ce soir, et celui-ci, cette touffe de roses, (*Cachant la lettre entre les fleurs.*) sera pour la princesse : tu m'entends bien?

WILHEM. Oui, Monseigneur. Dirai-je de quelle part?

LE PRINCE. Eh non! (*Montrant la lettre en souriant.*) elle le verra bien. D'ailleurs, quel autre que moi oserait...

WILHEM. Et y aura-t-il une réponse?

LE PRINCE. Réponse? je n'en sais rien. Eh mais! je n'y avais pas pensé. Il faut savoir ce que je demande. (*Rouvrant la lettre.*) Voyons. Hum! hum! il me semblait d'abord qu'il y en avait plus long. (*Lisant.*) « Grâce, grâce, « Madame; si vous saviez combien je vous aime, et combien je suis malheureux de vous avoir déplu! » *De vous avoir déplu!* Voilà de ces phrases que je craignais, et dont je lui parlais tout à l'heure; ça ne dit rien, et ça ne va pas au fait. (*Continuant.*) « Si je ne vous suis pas le « plus indifférent des hommes, si notre union ne vous « est pas odieuse, daignez m'accorder, après le bal, un « instant d'entretien. » (*Il s'arrête étonné.*) Hein! moi qui lui reprochais d'être trop respectueux! il me semble, au contraire, qu'il me fait aller un peu vite. (*Continuant.*) « Si vous accueillez ma demande, laissez tomber tantôt

« votre bouquet devant moi, et je comprendrai que Louise « me pardonne. » Allons, allons, voilà qui est plus galant; parce qu'au fait, ce bouquet qui servira de réponse... C'est assez hardi, mais ce n'est pas mal, et je suis content de mon secrétaire. Après tout, qu'est-ce que je risque? La princesse m'avait demandé un entretien; c'est celui-là que je lui indique; et si on me refuse, si, comme je le crois bien, le bouquet reste en place, nous serons aussi avancés qu'auparavant; nous en serons quittes pour continuer une guerre d'observation. (*Remettant la lettre dans le bouquet, et le donnant à Wilhem.*) Le sort en est jeté. Tu attendras ici la princesse sur son passage, et tu lui remettras ce bouquet sans rien dire.

WILHEM. Oui, Monseigneur.

LE PRINCE. Et il n'y a pas de réponse.

WILHEM. Non, Monseigneur. Et tenez, je croyons que v'là son altesse qui venions de ce côté.

LE PRINCE. Eh, mon Dieu! déjà! Et le grand-duc qui m'attend; courons le rejoindre. (*Il sort par la porte à droite des spectateurs.*)

SCÈNE VII.

WILHEM, *qui se tient à l'écart;* LA PRINCESSE, *en robe de bal et en grande parure;* LA COMTESSE DE DRAKENBACH, *qui entre derrière la princesse.*

LA PRINCESSE, *à part.* L'ingrat! oser me soupçonner! lorsque j'ai tout sacrifié pour lui; et le plus cruel encore, il me force, moi, à l'éloigner, à le bannir!

WILHEM, *s'avançant.* Je demandons bien des excuses à votre altesse si j'osons l'interrompre. Ce sont des fleurs que je venions lui offrir.

LA COMTESSE. En effet, Madame, des fleurs dans cette saison!

LA PRINCESSE. Oui, elles sont fort belles.

WILHEM. Oh! elles sont encore plus étonnantes que vous ne le croyez.

LA PRINCESSE. Que veut-il dire avec ses signes?

WILHEM. Et v'là un bouquet de roses dont votre altesse me dira des nouvelles.

LA PRINCESSE, *apercevant la lettre qui est dans les roses.* Qu'ai-je vu? (*A part.*) C'est de lui. (*Froidement, et prenant le bouquet.*) C'est bien, je l'accepte, et je reconnaîtrai cette attention.

WILHEM. C'est que votre altesse ne se doute pas...

LA PRINCESSE, *l'interrompant.* C'est bon, c'est bon; pose là cette corbeille, et laisse-nous.

LA COMTESSE. Hé bien! n'as-tu pas entendu son altesse?

WILHEM. Il n'y a pas de doute; c'est au contraire son altesse qui ne m'entend pas. (*A part.*) Ça m'est égal; v'là toujours ma commission faite, arrivera ce qu'il pourra. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Voilà un jardinier fort extraordinaire.

LA PRINCESSE. Il s'attendait à quelque récompense, que je lui enverrai plus tard.

LA COMTESSE. Est-ce que votre altesse ne se dispose pas à passer dans la salle du bal?

LA PRINCESSE. J'y vais. Avertissez mademoiselle de Wedel et ces dames.

LA COMTESSE. Elles y sont déjà.

LA PRINCESSE. Ah! c'est bien. Donnez-moi un autre éventail et des gants; ceux-là ne me conviennent pas.

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, *seule, prenant la lettre, l'ouvrant vivement, et la parcourant tout bas.* « ... Malheureux de vous avoir déplu... » Il est malheureux, et moi donc! (*Continuant à lire tout bas, et s'interrompant.*) Non, non, certainement, je ne lui accorderai pas; il n'en est pas digne. Mais quelle imprudence! oser confier un pareil secret à ce jardinier! ah! je ne le reconnais pas là. (*Elle cache la lettre dans son sein.*)

SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE, *rentrant avec des gants et un éventail qu'elle remet à la princesse.*

LA COMTESSE. Votre altesse est-elle contente de sa toilette?

LA PRINCESSE, *mettant ses gants et arrangeant le bouquet à son côté.* Oui, oui; c'est fort bien.

LA COMTESSE. Votre altesse veut-elle que j'attache ce bouquet?

LA PRINCESSE. Non, c'est inutile. On vient.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC, M. DE VALBORN, LE PRINCE DE NEUBOURG, MADEMOISELLE DE WEDEL, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

CHŒUR.

C'est par vous, aimable princesse,
Que le bonheur règne en ces lieux,
Vous devez à notre tendresse
Et ces hommages et ces vœux.

LE GRAND-DUC, *à la princesse.*

Oui, pour que la fête commence,
On n'attend plus que ta présence.

LA PRINCESSE.

Mon père, je suis vos pas.
(*Regardant autour d'elle avec inquiétude.*)
Non, je ne le vois pas.
(*Avec un mouvement de joie.*)
C'est lui...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

M. DE VALBORN, *bas, à la comtesse.*

Quoi! dans ces lieux, aux regards de son maître,
Le comte ose reparaître!

LA COMTESSE, *de même.*

Monseigneur l'a voulu... nous allons, sans pitié,
Voir son orgueil humilié.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE GRAND-DUC, *regardant le prince.*

Je tremble... j'espère.
A ma fille s'il peut plaire,
Mon plan a réussi.

VALBORN ET LA COMTESSE.

Qu'il tremble... j'espère,
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

M. DE LINSBERG, *sur un signe du grand-duc, s'avançant respectueusement près de la princesse.*

D'un insensé, d'un téméraire,

Daignez, princesse, accueillir la prière!
Excusez un instant d'oubli,
Dont son cœur est déjà puni.
(*La princesse reste immobile et sans le regarder.*)
Mais je vois, à votre silence,
Que vous ne sauriez pardonner;
Hélas! et de votre présence
Pour jamais il faut m'éloigner.
(*Il fait un pas pour se retirer... La princesse détache doucement son bouquet avec sa main gauche, et le laisse tomber en ce moment.*)

LE PRINCE, *qui a suivi tous ses mouvements.*
Quel bonheur! elle y consent!
A mes vœux on daigne se rendre.

M. DE LINSBERG, *à part.*
Quel bonheur! elle y consent!
Cette nuit elle va m'entendre.

LA COMTESSE, *qui, au moment où le bouquet est tombé, s'est précipitée pour le ramasser, le rend à la princesse.*
Je l'avais dit; mais votre altesse
N'a pas voulu qu'on l'attachât.

LE PRINCE.
Oui, de cette fête, princesse,
Vos attraits vont doubler l'éclat.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS ET LA COMTESSE.
Ah! pour moi je suis d'une ivresse!
On éloigne le favori.

LINSBERG.
Ah! rien n'égale mon ivresse!
A me voir elle a consenti.

LE PRINCE.
Ah! rien n'égale mon ivresse!
Notre projet a réussi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Je n'ai jamais vu la princesse
Aussi sévère qu'aujourd'hui.

M. DE LINSBERG, *à part.*
Cette nuit!

LE PRINCE, *de même.*
Cette nuit!

LA PRINCESSE, *de même.*
Cette nuit!

LE PRINCE ET M. DE LINSBERG.
Ah! c'est charmant!

LA PRINCESSE.
Ah! mon cœur tremble en y pensant!

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Je tremble... j'espère.
Mais d'où vient la colère
Qu'elle a contre lui?

LE GRAND-DUC.
Je tremble... j'espère.
A ma fille il doit plaire.
Mon plan a réussi.

LA PRINCESSE.
Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.
Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE PRINCE.
Je tremble... jespère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

VALBORN ET LA COMTESSE.
Qu'il tremble... j'espère
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

(*Le grand-duc donne la main à la princesse, le prince de Neubourg à mademoiselle de Wedel. Ils entrent tous par la porte à gauche, et M. de Linsberg sort par le fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la princesse. Le décor est entièrement fermé. Tout le fond du théâtre est occupé par trois grandes croisées à vitraux gothiques. Au second plan, deux portes latérales; et à droite, sur le premier plan, une plus petite porte qui est censée celle d'un cabinet.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, PLUSIEURS FEMMES.

(*La princesse est devant sa toilette, entourée de ses dames d'honneur, qui s'occupent à la déshabiller. La robe de bal que la princesse vient de quitter est étendue sur un fauteuil.*)

LA PRINCESSE. Je vous remercie, Mesdames; que je ne vous retienne pas davantage. Il doit être tard, n'est-il pas vrai?..

LA COMTESSE. Mais non, Madame, minuit vient à peine de sonner.

LA PRINCESSE. Minuit! il n'est que minuit!

LA COMTESSE. Sans doute. A peine le grand-duc était-il rentré dans ses appartements, que votre altesse a quitté la salle du bal... Une fête qui n'était donnée que pour elle!..

LA PRINCESSE. Il suffit, comtesse, il suffit; je ne me sens pas très-bien, et vous me ferez plaisir de vous retirer.

LA COMTESSE. Votre altesse n'y pense pas : mon devoir est de ne point la quitter, et je passerai la nuit auprès d'elle.

LA PRINCESSE. Du tout; je ne le souffrirai pas; et, très-sérieusement, ce serait me contrarier.

LA COMTESSE. Puisque votre altesse l'exige, je rentre dans mon appartement; mais je ne me coucherai pas, et au moindre bruit...

LA PRINCESSE. Mais voilà qui est encore pis, pour vous fatiguer, vous rendre malade; je vous défends de veiller, je veux que vous dormiez, entendez-vous, je le veux.

LA COMTESSE. Dès que votre altesse l'ordonne... (*Bas, aux autres dames.*) C'est égal, j'avertirai la baronne de Wedel, c'est elle qui doit être de service.

LA PRINCESSE. Bonsoir, Mesdames. (*La comtesse et les autres dames font la révérence, et sortent en emportant la robe de la princesse.*)

SCENE II.

LA PRINCESSE, *seule, près de la porte.* Bien, elles s'éloignent. J'entends ouvrir leurs appartements; car c'est un fait exprès, ils donnent tous sur le corridor. Allons, elles causent encore! leurs bonsoirs n'en finissent pas. Grâce au ciel, toutes les portes se referment. Ah! mon Dieu! qu'on a de peine à être seule!

ROMANCE.

Dans ce palais on m'entoure, on m'adore :
De tant de soins comment me délivrer?
Le cœur chagrin, il faut sourire encore :
Fille de roi n'a pas droit de pleurer.

O toi! l'objet d'une ardeur légitime,
Cache-leur bien que tu m'as su charmer :
De mon amour ils te feraient un crime,
Fille de roi n'a pas le droit d'aimer!

Il va venir! Mon ami! mon Ernest! je vais donc te voir! mais à quel prix?.. Il m'a fallu trahir mon secret, le confier à quelqu'un, et ce n'était pas à mon père! Pauvre baronne de Wedel! lorsqu'elle a appris que le comte de Linsberg était mon époux, quelle a été sa surprise! Oh! je le vois maintenant, et j'aurais dû m'en douter, elle était bien près de l'aimer. Chère Mathilde! avec quel zèle elle a promis de me servir!.. mais pourra-t-elle rejoindre le comte de Linsberg? pourra-t-elle lui faire parvenir cette clé! et s'il était découvert? si on le voyait entrer et sortir de mon appartement? Quelle imprudence! exposer à la fois mon repos, mon honneur, mon existence!.. Oui, mais je vais le voir! Il me semble qu'on marche dans ce corridor. Écoutons. Ah! comme mon cœur bat!.. c'est lui! c'est Ernest! Courons lui ouvrir. (*Elle ouvre la porte et s'écrie avec expression.*) Ah! mon ami!.. Ciel! mon père!..

SCENE III.

LA PRINCESSE, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. Je vois ta surprise, tu ne m'attendais pas à une heure semblable; mais j'ai aperçu de la lumière dans ton appartement, et comme je voulais te parler demain matin d'une affaire importante qui nous intéresse tous les deux, je n'ai pas eu la patience d'attendre.

LA PRINCESSE, *à part.* Et lui qui va venir! Je suis perdue!..

LE GRAND-DUC. Prends ce fauteuil... Oui... Comme tu me regardes!.. Prends ce fauteuil... et causons de bonne amitié. (*S'asseyant.*) Sais-tu que je suis enchanté de mon idée? c'est une bonne fortune de pouvoir te parler librement et sans témoin; aussi je suis décidé à en profiter, et nous allons avoir une longue conférence... Eh bien! qu'as-tu donc?

LA PRINCESSE, *assise et prêtant l'oreille du côté de la porte à droite.* Rien. J'avais cru entendre...

LE GRAND-DUC. Sois tranquille; qui veux-tu qui vienne ici à cette heure? Tu te doutes bien que je veux te parler du prince de Neubourg : il t'aime beaucoup, tu le sais. Ne serait-il pas convenable d'abréger le temps de son épreuve et de lui déclarer franchement tes sentiments?

LA PRINCESSE, *sans l'écouter, et regardant autour d'elle.* Oui... oui... certainement : je pense comme vous. (*A part.*) Ah! combien je souffre!

LE GRAND-DUC, *souriant.* Comment, il serait vrai! Eh bien! je ne t'aurais pas crue aussi raisonnable, ni aussi disposée à m'obéir.

LA PRINCESSE, *se levant de son fauteuil.* Moi! ah! croyez que désormais rien n'égalera ma soumission, mon obéissance.

LE GRAND-DUC. Eh mais! je n'en ai jamais douté. (*Se levant aussi.*) Je craignais seulement que tu ne voulusses différer, demander du temps; mais puisque tu consens, demain je déclarerai publiquement ton mariage avec le prince de Neubourg.

LA PRINCESSE. O ciel! que dites-vous?

LE GRAND-DUC. Tu viens toi-même de m'y autoriser, et j'ai ta parole.

LA PRINCESSE. Qui? moi! j'ai pu promettre?.. Ah! si votre fille vous est chère, je vous prie, je vous supplie...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(*Léger bruit indiqué par l'orchestre.*)

LA PRINCESSE, *écoutant.*
O ciel!

LE GRAND-DUC.
Quelle frayeur t'agite?
Te voilà tremblante, interdite!
D'où vient le trouble où je te vois?

LA PRINCESSE, *écoutant toujours.*
C'en est fait... oui, oui, cette fois
Je ne me trompe pas, et tout mon sang se glace.
On vient!.. Ah! l'on vient! grâce!
Oui, mon père, quand vous saurez!

LE GRAND-DUC.
Par la terreur vos traits sont altérés.
Parlez!

LA PRINCESSE.
C'est moi, c'est moi, mon père,
Qui mérite votre colère!

LE GRAND-DUC.
Que dites-vous?
(*La porte à droite s'ouvre.*)

LA PRINCESSE.
(*A part.*)
Apprenez... Dieux,
Ce n'est pas lui!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Monseigneur en ces lieux!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.
Quel destin tutélaire
L'envoie auprès de moi?
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Quel est donc ce mystère?
(*A la princesse.*)
Ne craignez rien, c'est moi!
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

LE GRAND-DUC.
Quel est donc ce mystère?
(*Regardant mademoiselle de Wedel.*)
Taisons-nous, je le dois;
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.
(*A mademoiselle de Wedel.*)
Vous, baronne, chez la princesse!
Qui vous amène, à cette heure en ces lieux,

MADEMOISELLE DE WEDEL, *au grand-duc.*
Nous entendions du bruit chez son altesse.
Craignant pour ses jours précieux,
Notre gouvernante éperdue,
Voulait venir, et je l'ai prévenue;
J'accourais...

LA PRINCESSE, *à mademoiselle de Wedel.*
Ah! quelle reconnaissance!

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Mais, par bonheur, je vois que ma présence
Est inutile, et je sors.

LE GRAND-DUC, *la retenant.*
Demeurez.
Adieu, ma fille, adieu, Louise.
Du trouble où je vous vois demain vous m'instruirez.

LA PRINCESSE.
Que voulez-vous que je vous dise?

LE GRAND-DUC.
Vous m'avez promis un aveu;
Je compte sur votre franchise.

LA PRINCESSE.
Mon père!..

LE GRAND-DUC.
Adieu, ma fille, adieu.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.

Quel est donc ce mystère!
Taisons-nous, je le doi.
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.

LA PRINCESSE.

Un trouble involontaire
Vient s'emparer de moi.
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Quel est donc ce mystère?
Comptez toujours sur moi;
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

(*Le grand-duc sort.*)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *la regardant sortir, et allant fermer la porte.* Il s'éloigne.

LA PRINCESSE, *se jetant dans son fauteuil.* Ah! Mathilde, j'ai cru que j'en mourrais.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ce n'est rien, Madame; ce n'est rien. Rassurez-vous, l'orage est passé, et le beau temps va venir. Sans doute M. de Linsberg est ici.

LA PRINCESSE. Non vraiment.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Comment, non? Mais il devrait être arrivé depuis longtemps!

LA PRINCESSE. Je n'y conçois rien. Il faut que quelque heureux événement ait retenu ses pas, car sans cela il aurait rencontré mon père. Mais comment as-tu trouvé le moyen de lui faire parvenir cette clé?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Allez, j'étais bien embarrassée! Moi, d'abord, et contre mon habitude, je n'avais pas réfléchi. Je vous avais promis, en vous quittant, de le voir, de lui parler, de lui remettre cette maudite clé; parce que dans ce moment-là je ne pensais à rien qu'à vous rendre service, et à lui aussi. Mais comment faire? il était près de minuit, j'étais en costume de bal; le moyen de parvenir jusqu'à M. le comte de Linsberg, qui était sans doute retiré dans son appartement! En conscience, je ne pouvais pas le faire prévenir par son valet de chambre que la première dame d'honneur de son altesse désirait lui parler... Aussi je me désespérais, lorsque j'aperçois sous le vestibule, et près de la porte, Wilhem, ce garçon jardinier, qui aujourd'hui, à ce que vous m'aviez dit, vous avait déjà remis un message. Écoute, lui dis-je, en lui glissant ma bourse dans la main, il faut ici du zèle et de la discrétion; remets cette clé à la personne qui tantôt t'a chargé de présenter un bouquet à la princesse. Je comprends, a-t-il dit, et il est parti.

LA PRINCESSE. En effet, c'était le meilleur moyen. Ernest maintenant doit l'avoir reçue.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Aussi je pense que M. le comte ne doit pas tarder à venir.

LA PRINCESSE. Pourquoi ne dis-tu plus Linsberg, et ne l'appelles-tu que M. le comte?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *troublée.* Je ne sais. (*En souriant*) C'est peut-être depuis que votre altesse ne l'appelle plus qu'Ernest. Mais je vous vois troublée, inquiète.

LA PRINCESSE. Oui. Il ne vient pas, et je crains que lui... que mon père... Ah! Mathilde, je suis bien malheureuse!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *avec sentiment.* Malheureuse! pourquoi donc? puisqu'il vous aime? (*Avec gaieté.*) Allons, allons, ne pensons plus à cela, et ne soyons pas généreuse à demi. Je sais le moyen de calmer vos inquiétudes. (*Elle va pour sortir.*)

LA PRINCESSE. Où vas-tu donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Faire un ingrat, car je cours protéger son arrivée, et l'amener à vos pieds. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, *seule, la regardant sortir.* Bonne Mathilde! (*Écoutant vers le fond.*) Eh mais!.. j'ai cru entendre du bruit; c'est vers ces croisées qui donnent sur le lac glacé. On frappe; qu'est-ce que cela veut dire? (*Avec effroi.*) Et Mathilde qui est partie! qui me laisse seule!

LINSBERG, *en dehors, à voix basse.* Louise! Louise!

LA PRINCESSE. Dieu! c'est sa voix! (*Elle court ouvrir, et Linsberg paraît enveloppé d'un manteau brun.*)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE. Quoi! c'est vous, mon ami! Comment arrivez-vous ainsi? On ne vous a donc pas remis la clé de ce pavillon?

M. DE LINSBERG. Quelle clé?

LA PRINCESSE. Celle que mademoiselle de Wedel vous a envoyée de ma part.

M. DE LINSBERG. Du tout; je n'ai rien reçu, et je ne savais comment parvenir jusqu'à vous, lorsque j'ai pensé que le froid excessif avait dû geler le lac qui s'étend jusque sous vos fenêtres: je me suis hasardé à le traverser, et je suis arrivé jusqu'ici sans accident, et sans que personne m'ait aperçu.

LA PRINCESSE. Voyez donc, mon ami, quelle imprudence! Si la glace avait fléchi sous vos pas, si vous aviez couru le même péril que celui auquel vous m'avez arrachée ce matin! Ernest, promettez-moi de ne plus vous exposer ainsi.

M. DE LINSBERG. Rassurez-vous, aucun danger; mais quand il y en aurait eu, que n'aurais-je pas bravé pour vous voir un seul instant, pour entendre de votre bouche mon pardon!

LA PRINCESSE. Mon ami, que tout cela soit oublié; j'ai tant de choses à vous dire!

M. DE LINSBERG. Oui, n'en parlons plus. Mais, convenez-en vous-même, Louise; ne m'avez-vous pas rendu bien malheureux?

LA PRINCESSE. Et vous, n'avez-vous pas été bien injuste? Abuser de ma situation, me forcer devant toute la cour à vous dire des choses cruelles!.. Oser me soupçonner, et bien plus, me le faire voir à moi qui ne peux me défendre, Ernest, est-ce généreux?

M. DE LINSBERG. Mais encore, pourquoi demander cette entrevue au prince de Neubourg?

LA PRINCESSE. Ne prévoyant aucun moyen d'échapper à cet hymen, je voulais me confier à sa générosité, je voulais tout lui avouer. C'était le seul moyen de nous en faire un protecteur, un ami.

M. DE LINSBERG. Quoi! c'était là votre motif?

LA PRINCESSE. Oui, mais maintenant il n'en est plus temps: le grand-duc vient de m'annoncer que demain mon mariage serait déclaré publiquement à la cour.

M. DE LINSBERG. Demain! grand Dieu!

LA PRINCESSE. Oui, c'est demain. Quel parti prendre? Abandonner mon père, le priver de sa fille! jamais, Ernest, je ne pourrais m'y résoudre. Mais lui faire un aveu qui doit attirer sur vous sa colère...

M. DE LINSBERG. Ah! s'il n'exposait que moi!

LA PRINCESSE. Silence! Ernest!.. n'entends-tu pas marcher?

M. DE LINSBERG. Oui, j'entends dans le corridor les pas de plusieurs personnes.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Madame, Madame, voici M. de Linsberg. (*Apercevant Ernest.*) Dieu! c'est lui. J'ai cru qu'il me suivait.

M. DE LINSBERG. Que dites-vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *lui faisant signe de la main.* Calmez-vous : c'est moi, moi seule, qui suis cause de tout! Empêchons du moins qu'on ne nous surprenne. Fermons cette porte. (*Elle va fermer la porte qui est à droite des spectateurs, sur le second plan; et, en redescendant le théâtre, elle se trouve entre la princesse et M. de Linsberg.*) Au milieu de l'obscurité, j'avais cru vous reconnaître dans le premier vestibule. Vous paraissiez incertain sur le chemin qu'il fallait prendre, et je vous avais indiqué à voix basse les moyens d'arriver jusqu'ici.

LA PRINCESSE. Taisons-nous, on est près de la porte.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Heureusement on n'entrera pas.

M. DE LINSBERG. Si vraiment; j'entends le bruit d'une clé; quel est le téméraire?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *montrant à la princesse la porte à gauche.* Rentrez, Madame.

M. DE LINSBERG. Oui, je veillerai sur vous.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *le poussant de l'autre côté.* Non pas vous, mais moi. Si son honneur vous est cher, ne vous montrez pas et laissez-moi faire. (*Linsberg entre dans le cabinet à droite, sur le premier plan.*) La porte s'ouvre... Allons, du courage.

SCENE IX.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *se jetant dans le fauteuil et prenant un livre sur la toilette:* LE PRINCE DE NEUBOURG, *entrant avec précaution par la porte à droite qui est sur le second plan.*

LE PRINCE. Maudite serrure! J'ai cru qu'elle ne s'ouvrirait jamais.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Que vois-je! le prince de Neubourg!

LE PRINCE, *à part.* C'est une singulière chose qu'un rendez-vous! Il me semble presque que j'ai peur. Oui, parbleu, car je tremble! Allons, rassurons-nous et avançons. (*Apercevant mademoiselle de Wedel dans le fauteuil.*) C'est la princesse! cette lecture l'occupe tellement qu'elle ne m'a pas entendu. (*Toussant légèrement.*) Hem.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *affectant la surprise, et laissant tomber son livre à terre.* Ah! mon Dieu! qui va là?

LE PRINCE, *étonné.* Mademoiselle de Wedel.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Quoi! c'est vous, Monseigneur; comment vous trouvez-vous ici? chez moi, à une heure pareille!

LE PRINCE. Il se pourrait? je suis chez vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, sans doute, et je vous trouve bien hardi...

LE PRINCE. Ne vous fâchez pas, baronne, je vous en prie.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Il tremble, prenons courage. (*Haut.*) Enfin, je vous le répète, comment vous trouvez-vous dans mon appartement?

LE PRINCE. Tenez, baronne, si vous voulez que je vous le dise, je n'en sais rien. Mais tout ce qui m'arrive aujourd'hui est si extraordinaire que je me crois sous quelque maligne influence. Imaginez-vous qu'un jardinier du château m'apporte, il y a quelques heures, une clé de ce pavillon, de la part d'une dame d'honneur dont il ne peut me dire le nom.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Allons, Wilhem fait bien ses commissions.

LE PRINCE. Oh! ce n'est rien encore, et vous allez voir les malheurs qui me sont arrivés; d'abord je rencontre à la porte extérieure un factionnaire sur lequel je ne comptais pas, et il m'a fallu, par le froid qu'il fait, attendre pendant une heure qu'il voulût bien s'endormir. Enfin, il s'y est décidé.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Voyez un peu comme les dames d'honneur sont gardées!

LE PRINCE. Mais, arrivé dans un vaste vestibule où je voyais à peine, deux galeries se présentent; laquelle prendre? J'allais choisir au hasard, lorsque je crois entendre le bruit d'une robe, et une femme, légère comme une sylphide, passe rapidement à côté de moi en me disant à voix basse : « La galerie à gauche, la porte en face. » Et déjà elle était disparue devant moi comme pour m'indiquer le chemin. Mais le plus étonnant, il est vrai que dans ce moment, baronne, je pensais à vous, c'est qu'un instant j'ai cru reconnaître votre voix.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *vivement.* A moi, Monseigneur?

LE PRINCE. Mon Dieu, apaisez-vous! je dis que j'ai cru reconnaître... Comment voulez-vous que j'aille supposer... D'ailleurs la personne était beaucoup plus grande. Je vois que vous riez de mon aventure, mais il n'en est pas moins vrai que c'est d'après les avis de cette dame mystérieuse que je suis arrivé jusqu'ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL. A la bonne heure! Mais tout cela ne m'apprend pas quels étaient vos desseins, et chez qui vous croyiez être dans ce moment.

LE PRINCE. Chez qui? Ah! par exemple, baronne, vous qui souvent me donnez des leçons, vous me permettrez de vous dire que c'est une indiscrétion, à vous, de me faire une pareille demande. (*Prenant un fauteuil et faisant le geste de s'asseoir.*) Non pas que vous n'ayez toute ma confiance; mais vous sentez qu'il est impossible...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien! n'allez-vous pas vous asseoir, vous établir ici? J'espère, Monseigneur, que vous allez vous retirer, et vous devez vous estimer trop heureux que je ne parle pas à la princesse de vos promenades nocturnes.

LE PRINCE. Oh! vous le pouvez; je crois que cela ne lui fera rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *regardant autour d'elle.* Oui, je le crois aussi.

LE PRINCE, *étonné.* Et pour quelles raisons?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Quelle idée! (*Haut, et d'un air négligent.*) Oh! pour des raisons qui vous fâcheraient peut-être si vous les connaissiez. Et puis ce serait trop long à vous expliquer.

LE PRINCE. Si ce n'est que cela, je ne suis pas pressé. (*S'asseyant tous deux.*) Parlez, je vous en prie; je me trouve si bien ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien donc, depuis quelque temps j'ai fait une découverte fort importante; (*Le prince rapprochant un peu son fauteuil.*) et comme je vous ai promis de vous dire la vérité...

LE PRINCE. Oui, morbleu, et je vous montrerai que je suis digne de l'entendre

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien! j'ai à peu près acquis la preuve (*Hésitant.*) que la princesse ne vous aime pas.

LE PRINCE. Vous croyez?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *d'un air affirmatif.* A n'en pouvoir douter.

LE PRINCE. Eh bien! je l'aurais parié : je me le suis dit vingt fois; mais enfin mes soins, ma complaisance, l'affection que j'aurai pour elle lui tiendront peut-être lieu de l'amour qu'elle n'a pas pour moi; et qu'importe, après tout, si je fais son bonheur?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Son bonheur! non, car j'ai fait encore une autre observation : (*Le prince rapproche encore son fauteuil, et se trouve tout près d'elle.*) c'est que vous ne l'aimez pas non plus.

LE PRINCE. En êtes-vous bien sûre?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je puis vous le jurer! je vous vois galant auprès d'elle, mais jamais le désir de la voir ne vous a fait manquer une partie de chasse.

LE PRINCE. C'est vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Jamais son arrivée subite ne vous a troublé.

LE PRINCE. C'est encore vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Jamais les hommages qu'on lui rendait n'ont excité votre émotion.

LE PRINCE, *avec tendresse*. C'est bien étonnant; tout ce que vous dites là, je le ressens auprès de vous!

RÉCITATIF.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

O ciel! que dites-vous? ma surprise est extrême.

DUO.

LE PRINCE.

Oui! je le vois, oui, je vous aime;
Depuis longtemps je m'en doutais,
Et cependant je n'ai jamais
Osé vous le dire à vous-même!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *souriant*.

D'un tel amour comment avoir pitié
Quand tout à l'heure, et près d'une autre belle,
Ce rendez-vous...

LE PRINCE, *vivement, et se frappant le front*.

Ce mot me le rappelle;
(*Tendrement*.)
Auprès de vous je l'avais oublié.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Monseigneur veut rire, je gage.

LE PRINCE.

Quel sacrifice, quel hommage
Pourraient vous prouver mon amour?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul me plairait en ce jour!

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Mais, je vous en préviens d'avance,
Ah! Monseigneur, pensez-y bien:
Ne concevez nulle espérance,
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Ah! parlez, j'y souscris d'avance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien! si vous alliez vous-même
Au prince déclarer demain
Que vous renoncez à la main
De sa fille...

LE PRINCE.

O bonheur suprême!
Et vous croirez alors que je vous aime?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous l'ai dit; songez bien
Que mon cœur ne promet rien.

LE PRINCE.

N'importe; au moins par mon obéissance
Mes feux vous seront prouvés.
Vous le voulez; je romps cette alliance,
Et puis vous m'aimerez après, si vous pouvez.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

C'est bien.

LE PRINCE.

N'avez-vous pas d'autre ordre à me prescrire?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul.

LE PRINCE.

Et c'est?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

De partir à l'instant.

LE PRINCE.

Je vous entends; je me retire.
Mais vous me promettiez pourtant...

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous en préviens d'avance,
Ah! Monseigneur, pensez-y bien,
Ne concevez nulle espérance;
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Croyez à ma reconnaissance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.

(*Il sort, et on l'entend fermer la porte en dehors.*)

SCÈNE X.

MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

TRIO.

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG, *allant à mademoiselle de Wedel*.

O toi! notre ange tutélaire,
Nous devons tout à tes bienfaits.

M. DE LINSBERG.

Tu me rends celle qui m'est chère.

LA PRINCESSE.

Tu romps un hymen que je hais.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Soyez heureux, je le suis à jamais.

LA PRINCESSE, *à Linsberg*.

Mais craignons, par une imprudence,
De détruire notre espérance.

M. DE LINSBERG.

Quoi! déjà s'éloigner?

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, partez; il le faut.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.

A demain.

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, nous nous verrons bientôt.

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Oui, prenons pour devise:
L'amour et l'amitié.

LA PRINCESSE *va ouvrir la fenêtre du milieu. Mademoiselle de Wedel ouvre en même temps la première fenêtre à gauche. L'on aperçoit les arbres qui sont chargés de neige et le lac qui s'étend à perte de vue.*

Grand Dieu! que le ciel nous protége!
Le jardin et le lac, tout est couvert de neige.

M. DE LINSBERG, *voulant partir*.

Qu'importe?

LA PRINCESSE, *l'arrêtant*.

Eh! vous n'y songez pas!
Mes femmes et moi seule habitons cette enceinte;
Et si l'on voit demain la trace de vos pas,
Tout est perdu.

M. DE LINSBERG.

Je conçois votre crainte.
Mais que faire? Essayons pourtant.
Je courrai si légèrement!..

MADEMOISELLE DE WEDEL, *mettant son pied à côté de celui de M. de Linsberg*.

Oui, voyez en effet comme on peut s'y méprendre.

(Allant à la porte par laquelle le prince de Neubourg est sorti.)
Peut-être ce soldat dort-il encore. O ciel!
Nous sommes enfermés!

TOUS TROIS.
O contre-temps cruel!

LA PRINCESSE.
Que résondre et quel parti prendre?
Amour, daigne nous seconder :
Toi seul ici peux nous guider.

ENSEMBLE.

Tendre amour, favorise
Notre entreprise;
De nous le sort aura pitié,
Car nous avons pour devise :
L'amour et l'amitié.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *qui a été ouvrir la dernière croisée.*
Que vois-je sous cette fenêtre?
Un traineau que l'on a laissé :
C'est un de ceux qui, ce matin peut-être,
Sillonnaient le lac glacé.
Quelle idée il m'inspire!
(A la princesse.)
Comme moi vous allez souscrire
A ce joli projet.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
Mais quel est-il?

MADEMOISELLE DE WEDEL.
C'est mon secret;
Mais à l'espoir mon cœur se livre.
Vite une écharpe.

M. DE LINSBERG, *fouillant dans sa poche, et en tirant un large ruban bleu.*
Non; c'est l'ordre de Neubourg!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *prenant une écharpe qui est sur la toilette de la princesse.*
Voilà qui me suffit. Bientôt, par son secours,
D'esclavage je vous délivre...

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
Mais quels sont vos projets?

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Vous les saurez après;
(Les entrainant.)
Il faut d'abord me suivre.
Venez, venez!

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Marchons, marchons sous la devise
De l'amour et de l'amitié.

(Pendant la ritournelle de ce morceau, ils descendent par la porte vitrée du fond, et un instant après, par cette porte et les deux croisées qui sont restées ouvertes, on aperçoit dans le lointain M. de Linsberg enveloppé de son manteau et assis dans un traineau. Mademoiselle de Wedel est devant qui le traîne par l'écharpe qu'elle y a attachée. La princesse est derrière, appuyée sur le traineau qu'elle semble pousser. Ils marchent avec précaution et d'un air craintif, pendant que l'orchestre reprend en sourdine le motif de l'air précédent. La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LINSBERG, *seul.*

RÉCITATIF.

Enfin voici le jour! Grâce à nos soins, j'espère,
Nul témoin indiscret ne m'aura vu sortir,
Mais chez moi, si matin, n'osant pas revenir,
J'errais depuis l'aurore en ce lieu solitaire,
Doucement occupé d'un tendre souvenir.

AIR.

Ce deuil de la nature,
Et ces tristes bosquets,
Ces arbres sans verdure,
Ont pour moi des attraits.
En vain soufflait la bise;
Au milieu des frimas
Je pensais à Louise,
Et me disais tout bas :
Le printemps,
En tout temps,
Aux amants
A su plaire.
Je préfère
Les sombres autans.
Moi, l'hiver
M'est plus cher,
Oui, l'hiver,
Quand on aime,
Vaut lui-même
Le temps
Du printemps.
Cette blanche neige
Me dira toujours
Que le ciel protége
Nos amours.
Le printemps,
En tout temps, etc.

SCÈNE II.

M. DE LINSBERG, WILHEM.

WILHEM, *à part.* Jarni! si je pouvions trouver quelqu'un à qui dégoiser ça! *(Apercevant M. de Linsberg.)* M'est avis que voilà un de nos seigneurs, celui même qui est le favori du prince : je ne pouvions pas mieux tomber.

M. DE LINSBERG, *à part.* Eh mais! c'est ce garçon jardinier, le messager du prince, et le mien sans qu'il s'en doute. *(Haut.)* Te voilà, Wilhem? tu es bien matinal, presque autant qu'un amoureux.

WILHEM, *d'un air d'importance.* Dame! quand on n'est encore que premier jardinier adjoint, faut se donner de la peine pour arriver.

M. DE LINSBERG. Ah! tu es premier jardinier?

WILHEM. D'hier au soir. Il paraît que le prince de Neubourg, qui est un digne seigneur, en a touché deux mots à l'intendant des jardins; car celui-ci m'a annoncé que je partagerions l'emploi en chef avec maître Pierre, qui se fait déjà vieux.

M. DE LINSBERG. De sorte que te voilà bien content?

WILHEM. Au contraire; depuis ce moment-là, ça me tracasse, parce qu'il n'est pas agréable d'être deux, et que je voudrions être seul pour avoir mes coudées franches.

M. DE LINSBERG, *à part.* Allons, c'est fini! voilà un pauvre diable à qui l'ambition fera tourner la tête.

WILHEM. Et si vous vouliez tant seulement me faire parler à notre gracieux souverain, j'ai une nouvelle qui vaut son pesant d'or.

M. DE LINSBERG. Toi, maître Wilhem?

WILHEM. Oui; c'est une manigance que j'ai découverte, et qui me fait l'effet d'un complot.

M. DE LINSBERG. Un complot! parle vite...

WILHEM. Non pas, parce que, si je vous l'apprenions, ce serait vot' nouvelle et non pas la mienne.

M. DE LINSBERG, *souriant*. C'est juste; allons, je te ferai parler au prince.

WILHEM. Oui; mais faudrait se dépêcher, parce que si un autre le découvrait avant moi, ou si le guignon voulait que ça n'eût plus lieu, tout serait perdu!

M. DE LINSBERG. Je comprends; et en cas de réussite, quelles sont tes prétentions?

WILHEM. Dame! ce qu'on voudra; moi, je ne demande qu'à aller, le plus haut s'ra le mieux, et pour ça il ne faut qu'une bonne occasion et du tact; car enfin vous, que v'là grand seigneur, on dit que quand vous êtes venu à la cour, on ne savait pas qui vous étiez et d'où vous sortiez.

M. DE LINSBERG, *souriant*. Oui, mais pour parvenir, je tâchais d'éviter les maladresses, et il n'en faudrait qu'une comme celle que tu viens de faire pour ruiner la fortune la mieux établie.

WILHEM. Ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais lâché quelque sottise?

M. DE LINSBERG. A peu près; et avec tout autre que moi...

WILHEM. Eh bien! c'est sans le vouloir; et je suis capable, sans m'en douter, d'en détacher de pareilles devant son altesse!.. Si vous vouliez être assez bon pour m'avertir, ou me faire seulement un signe, parce que, voyez-vous, je ne suis pas bête et je comprends à demi-mot.

M. DE LINSBERG. Eh bien! par exemple! (*A part.*) Au fait, pourquoi le rebuter! je suis si heureux aujourd'hui, il faut que tout le monde le soit. (*A Wilhem.*) Ecoute bien! en parlant au prince, tu auras toujours les yeux fixés sur moi, et dès que tu auras commencé une phrase ou un mot peu convenable, je porterai la main à ma collerette; de cette manière-là, comprends-tu?

WILHEM. Pardi! dès que la collerette ira, je m'arrêterai, je prendrons par une autre route.

M. DE LINSBERG. C'est bien; j'entends le prince, tiens-toi à l'écart, je t'appellerai quand il faudra paraître. (*Wilhem sort.*)

SCENE III.

M. DE LINSBERG, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. C'est vous, mon cher Linsberg, je suis enchanté de vous voir.

M. DE LINSBERG. Il est donc vrai que votre altesse a daigné oublier...

LE GRAND-DUC. Sans doute, hier même j'ai peut-être été un peu trop sévère; mais il s'agissait de ma fille, et porter atteinte au respect qu'on lui doit, c'est me blesser dans ce que j'ai de plus cher.

M. DE LINSBERG. Moi, Monseigneur, jamais.

LE GRAND-DUC. J'en suis certain.

M. DE LINSBERG. Votre altesse a-t-elle quelques ordres à me donner pour aujourd'hui?

LE GRAND-DUC. Non, mon cher comte; mais puisque nous sommes seuls, il faut que je vous consulte sur une aventure dont j'ai été le témoin et qui m'intrigue au dernier point. Cette nuit, je venais d'avoir avec ma fille une conversation qui m'avait un peu agité, et je ne pouvais dormir. Je me mis à ma fenêtre, et tout à coup sur le grand lac, qui était entièrement couvert de neige, je crois apercevoir un homme en traîneau.

M. DE LINSBERG, *à part*. Grand Dieu!

LE GRAND-DUC. Conduit par deux femmes qu'il m'était impossible de reconnaître, mais dont je distinguais la taille élégante, les poses gracieuses et le vêtement blanc. Leur démarche était craintive, elles avançaient lentement et prêtaient l'oreille au moindre bruit. Arrivé à l'autre bord, le cavalier sort légèrement du traîneau, met un genou en terre, embrasse ses deux guides et disparaît.

M. DE LINSBERG. Et vous n'avez point reconnu!.. (*A part.*) Ah! je respire!

LE GRAND-DUC. Mais, je vous le demande, mon cher comte, qu'en pensez-vous?

M. DE LINSBERG. En vérité, Monseigneur, je suis fort embarrassé, et ce sera sans doute quelqu'un de vos pages...

LE GRAND-DUC. C'est probable; mais comment se fait-il que...

M. DE LINSBERG, *à part*. Changeons la conversation. (*Haut.*) Pendant que j'étais à attendre le lever de votre altesse, un de vos jardiniers m'a demandé la faveur d'être admis en sa présence, et j'ai osé lui promettre.

LE GRAND-DUC. Vous avez bien fait, et je l'écouterai avec plaisir.

M. DE LINSBERG, *à part*. Le voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

TRIO.

M. DE LINSBERG.

Entre, Wilhem! parle sans peur.
(*Bas, au grand-duc.*)
D'un complot il veut vous instruire.

LE GRAND-DUC, *à Wilhem*.

Eh bien donc! que veux-tu me dire?

WILHEM, *regardant de temps en temps M. de Linsberg et parlant au grand-duc*.

Je disais donc à Monseigneur,
Vrai comm' je suis son serviteur,
Qu' j'étais chez nous la nuit dernière
Sans pouvoir fermer la paupière,
Vu qu', par un' faveur singulière,
Je n' dormons plus ni nuit, ni jour,
D'puis que j' suis jardinier d' la cour.
(*Regardant M. de Linsberg, qui reste immobile.*)
C'est bon, c'est bon; g'nia rien encore.

LE GRAND-DUC.

Après, après.

WILHEM, *de même*.

V'là que soudain,
A part moi, je me remémora
Que votre altesse, hier matin,
M'ordonna d'attacher d' ma main
Les traîneaux qui restaient encore
Sur le lac et dans le jardin.

LE GRAND-DUC.

Des traîneaux!

WILHEM.

Oui, voilà le fait.
(*Apercevant M. de Linsberg qui fait un léger mouvement.*)
Vot' grâc', c'est-à-dir' vot' altesse,
N' m'en voudra pas si j' lui confesse
Que j' l'avais oublié tout net.
Allons, je m' dis, point de paresse,
Et, tout en soufflant dans mes doigts,
J'en avais déjà fixé trois
Quand d' l'autr' côté du lac je vois
S'ouvrir la f'nêtre d' la princesse.

M. DE LINSBERG, *portant rapidement la main à sa collerette*.

O ciel!

WILHEM, *l'apercevant et se troublant*.

Du tout; c'est une erreur.

LE GRAND-DUC.
Sa fenêtre!
WILHEM.
Non, Monseigneur.
LE GRAND-DUC.
Mais, tu disais...
WILHEM, *regardant M. de Linsberg, qui continue ses signes.*
Non pas, vraiment;
Je me serai trompé, peut-être,
Et quand je dis une fenêtre,
C'était la porte apparemment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.
Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien.
De mon secret il va l'instruire:
Comment rompre cet entretien?
WILHEM.
Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire:
Prenons garde, observons-nous bien.
LE GRAND-DUC.
Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM.
Je disais donc à Monseigneur
Que, sans me vanter, j'eus grand'peur.
J' veux d'abord crier: Au voleur!
Mais derrière un traîneau je pense
Qu'il vaut mieux rester, par prudence,
Et j'aperçois distinctement...
J'aperçois d'abord une femme.
LE GRAND-DUC.
Une femme!
WILHEM, *voyant le geste de M. de Linsberg.*
Non, non, vraiment.
LE GRAND-DUC.
Une femme!
WILHEM.
Non, sur mon âme,
Souvent la peur peut nous troubler.
C'est une façon de parler,
Quand j' dis un' femm', c'était un homme.
LE GRAND-DUC.
Un homme qui sortait de cet appartement!
WILHEM, *voyant M. de Linsberg dont les signes redoublent.*
Permettez; j' n'en fais pas serment.
Pour la franchise on me renomme,
Et Monseigneur, certainement...
LE GRAND-DUC.
Enfin, réponds: c'était un homme?
WILHEM.
Je n'ai pas dit que c'en fût un;
Mais pour de vrai, c'était un manteau brun.
LE GRAND-DUC.
Réponds, ou bien crains ma fureur.
WILHEM.
Je disais donc à Monseigneur...
LE GRAND-DUC.
C'est un homme?
WILHEM, *regardant toujours de Linsberg.*
Non, Monseigneur.
LE GRAND-DUC.
Une femme?
WILHEM.
Non, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.
Un manteau brun?
WILHEM.
Non, Monseigneur,
Je n'ai rien vu, sur mon honneur;
Mais vous sentez bien que mon zèle,
Et ma place de jardinier...
Enfin, v'là le récit fidèle
Que je voulais vous confier.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.
Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien,
De mon secret il va l'instruire:
Comment rompre cet entretien?
WILHEM.
Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire:
Prenons garde, observons-nous bien.
LE GRAND-DUC.
Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM, *s'essuyant le front.* Ouf! les gouttes d'eau! (*Regardant M. de Linsberg.*) La collerette en est toute chiffonnée. Je n'aurions jamais cru que ce fût aussi fatigant de parler à un seigneur.

LE GRAND-DUC *regarde Wilhem pendant quelque temps, et s'adressant à M. de Linsberg.* Qu'en pensez-vous? Cet homme-là a perdu la tête, ou il a voulu se jouer de moi: vous veillerez sur lui.

WILHEM, *à part.* Ah! mon Dieu! j'aurai lâché quelque sottise, et me v'là coffré. Chienne d'ambition! J'avions bien besoin de nous lancer, nous qui avions déjà une si bonne place!

LE GRAND-DUC. Comte de Linsberg, avertissez l'officier de service de venir s'assurer de lui. Allez, et le plus profond silence sur tout ceci.

M. DE LINSBERG. Oui, Monseigneur. (*A part.*) Grand Dieu, protége-nous! (*Il sort en faisant signe à Wilhem de garder le silence.*)

SCÈNE V.

WILHEM, LE GRAND-DUC.

WILHEM *à part.* Nous v'là seuls. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ça va devenir?

LE GRAND-DUC. Approche. La frayeur ou quelque autre considération que je ne puis deviner t'a empêché tout à l'heure de parler; mais-toi dans la tête qu'avec moi l'on ne risque rien en disant la vérité, et tout en me trompant.

WILHEM, *tremblant.* Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. Réponds maintenant. Tu as vu cette nuit un homme en traîneau, conduit par deux femmes, je le sais.

WILHEM. Alors, Monseigneur, si vous le saviez, faites bien attention que ce n'est pas moi qui le dis.

LE GRAND-DUC. Et tu es bien sûr que la fenêtre qui s'est ouverte est celle de l'appartement de ma fille?

WILHEM. Ah! ça, je le jure devant votre altesse!

LE GRAND-DUC. Et quelle a été ton idée?

WILHEM. Que c'était, sauf vot' respect, quelques honnêtes voleurs qui s'entendiont avec quelques femmes de chambre, et qui s'introduisiont la nuit pour voler dans ces riches appartements.

LE GRAND-DUC. C'est aussi la vérité, et tu avais raison.

WILHEM. Comment, j'avions raison! A la bonne heure; au moins avec lui ça va tout seul.

LE GRAND-DUC. Et tu n'as rien entendu?

WILHEM. Si fait!.. Au moment où l'on a passé près de moi, j'ons entendu des phrases que je n'ons pu comprendre.

LE GRAND-DUC. Mais encore?..

WILHEM. L'une des femmes disait à voix basse : *Ah! je ne crains que pour mon époux!*

LE GRAND-DUC, *à part*. Son époux!..

WILHEM. L'autre alors a dit : *Partout on peut nous voir; de quel côté prendrons-nous?* Et la première a répondu : *Par celui-ci, il n'y a que mon père.*

LE GRAND-DUC, *à part*. Grand Dieu!

WILHEM, *continuant*. *Et il vaut mieux tomber entre les mains de mon père que dans celles des autres.*

LE GRAND-DUC, *avec émotion*. Elle a dit cela?

WILHEM, *tirant de sa poche un ruban bleu*. Oui, Monseigneur; après je n'ai plus rien entendu. Au bout de quelques instants la croisée s'est refermée, et c'est en me relevant que j'ai aperçu sur la neige ce brimborion de ruban dont j'avais envie de ne pas parler, parce que cela ne faisait rien à la chose.

LE GRAND-DUC, *prenant le ruban et le regardant*. Une croix de diamant!.. l'ordre de Neubourg!.. serait-ce le prince! Quelle idée!.. Cependant cet ordre dont il est ordinairement décoré, et que lui seul dans ma cour a le droit de porter...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

LE GRAND-DUC. Ah! c'est vous, baronne. (*A Wilhem.*) Retire-toi, et sur ta tête ne parle à personne de ce que tu m'as dit.

WILHEM. Votre altesse peut être tranquille. (*A part.*) Si on m'y rattrape maintenant!.. Je varrais bien emporter le château que je ne dirions rien. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LE GRAND-DUC, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part*. Linsberg m'a tout confié... Tâchons de savoir si l'on a des soupçons. (*Haut.*) Je venais de la part de la princesse demander des nouvelles de votre altesse.

LE GRAND-DUC. Je vous remercie, j'allais faire prier ma fille de passer chez moi; car j'ai à lui parler, et surtout à vous, baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part*. Grand Dieu! quel ton sévère!

LE GRAND-DUC, *lentement*. Il est un mystère que je n'ai encore pu pénétrer.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part*, *avec joie*. Il ne sait rien.

LE GRAND-DUC. Et j'attends de vous... Eh mais! qui vient nous interrompre?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE DE NEUBOURG.

LE PRINCE. C'est moi, Monseigneur, qui venais demander à votre altesse un moment d'audience. (*Bas, à mademoiselle de Wedel.*) Vous voyez que je tiens ma parole.

LE GRAND-DUC. Je suis prêt à vous entendre. (*Il fait signe à mademoiselle de Wedel de se retirer.*)

LE PRINCE, *la retenant*. Non; mademoiselle de Wedel peut rester.

LE GRAND-DUC. Je crois en effet que sa présence nous sera nécessaire. (*Au prince.*) D'abord je dois vous rendre cette croix de diamant qui vous appartient, et qu'un de mes jardiniers a trouvée ce matin sur le lac glacé. Vous devez me comprendre?

LE PRINCE. Non, cette décoration ne m'appartient pas : c'est celle que j'ai donnée hier à M. de Linsberg.

LE GRAND-DUC, *vivement*. Comment? M. de Linsberg!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part*. L'imprudent!

LE PRINCE. Et aujourd'hui de grand matin je lui en avais envoyé le brevet. Mais M. de Linsberg n'était pas chez lui, et ses gens ont même assuré qu'il n'y avait point passé la nuit.

LE GRAND-DUC, *à part*. Grand Dieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part*. Tout est perdu.

LE PRINCE, *les regardant d'un air étonné*. Eh bien! qu'est-ce? Qu'y a-t-il donc? ai-je eu tort d'honorer un brave et fidèle serviteur?

LE GRAND-DUC. Vous avez raison; le devoir d'un prince est de récompenser la fidélité, et de punir la trahison. Mais je vous en prie, plus tard nous reprendrons cet entretien. Dans ce moment j'ai besoin d'être seul.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *prête à se retirer*, *regardant le grand-duc d'un air suppliant*. Ah! Monseigneur!

LE GRAND-DUC. Laissez-moi, baronne, retirez-vous dans cet appartement, et n'en sortez point sans mes ordres.

MADEMOISELLE DE WEDEL. J'obéis. (*A voix basse, au prince.*) Ah! qu'avez-vous fait? (*Elle sort.*)

LE PRINCE, *la regardant avec surprise*. Je n'y conçois rien. Mais je vois que, suivant mon habitude... Allons, suivons mademoiselle de Wedel, et avant de connaître ma faute cherchons du moins les moyens de la réparer. (*Il salue le grand-duc et sort.*)

SCENE IX.

LE GRAND-DUC, *seul*. Plus de doute, c'est Linsberg, marié secrètement!.. Les ingrats! c'est donc ainsi qu'ils reconnaissent mes bienfaits! (*Avec colère.*) Je me vengerai! (*S'arrêtant avec douleur.*) Mais de qui? et comment? le mal n'est-il pas irréparable? N'importe, leur faute ne restera pas impunie; ils trembleront du moins sur les suites que pouvait avoir leur coupable imprudence! Oui, ma vengeance ne durera qu'un instant, mais elle sera terrible; elle sera égale à leur crime! (*Se retournant et apercevant la princesse.*) C'est ma fille! (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! (*Au domestique.*) Cherchez M. de Linsberg, et qu'il vienne me parler à l'instant.

SCENE X.

LE GRAND-DUC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE. Je ne voyais pas revenir mademoiselle de Wedel; et j'étais d'une inquiétude... Votre altesse a-t-elle bien reposé?

LE GRAND-DUC, *sans lui répondre*, *la prend par la main*, *et l'amène lentement au bord du théâtre*. J'ai senti, d'après notre conversation d'hier, que j'avais des reproches à me faire...

LA PRINCESSE. Vous, des reproches!

LE GRAND-DUC. De très-grands. Cette nuit tu voulais en vain me le cacher. J'ai vu que, malgré ton obéissance, ton mariage avec le prince de Neubourg te rendrait malheureuse; et tu sais si jamais j'ai voulu ton malheur!

LA PRINCESSE. Ah! mon père!

LE GRAND-DUC. Calme-toi, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Apprends donc que depuis longtemps je te cachais un secret important, un secret d'où dépend mon bonheur. Je vois ton étonnement; c'était mal à moi, je le sens... A qui devais-je ma confiance, si ce n'était à ma fille, à mon amie? (*Apercevant Linsberg qui entre.*) Ah! vous voilà, Ernest! Approchez, vous n'êtes pas étranger à notre conversation.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE. Grand Dieu! que va-t-il me dire?

TRIO.

LE GRAND-DUC, *prenant la main de la princesse.*
Je veux savoir si dans ton cœur
Ernest eut jamais quelque place?

LA PRINCESSE.
Que dites-vous?

M. DE LINSBERG.
Ah! Monseigneur, de grâce...

LE GRAND-DUC.
Répondez.

LA PRINCESSE.
J'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

LE GRAND-DUC, *à M. de Linsberg, lui prenant aussi la main.*
N'avez-vous pas à votre tour,
Un peu d'amitié pour ma fille?

M. DE LINSBERG.
Ah! pour votre auguste famille
Vous connaissez mon respect, mon amour.

LE GRAND-DUC.
Que je rends grâce au sort prospère!
Tous deux apprenez un mystère
Que personne ne soupçonnait:
Écoutez-moi.

LA PRINCESSE.
Nous écoutons, mon père.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.
Ah! je vois leur trouble secret,

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.
Mais quel peut être son secret?

LE GRAND-DUC.
Ernest, je t'ai chéri de l'amour le plus tendre;
Je t'ai comblé de mes faveurs:
Tant de bienfaits et tant d'honneurs
A ton cœur n'ont-ils rien fait comprendre?

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.
Ah, grand Dieu! quel soupçon m'agite malgré moi!
D'où vient qu'en l'écoutant mon cœur frémit d'effroi?

LE GRAND-DUC.
Inconnu dans ma cour, sans parents, sans naissance,
Tous ces soins paternels donnés à ton enfance,
Tout ne vous dit-il pas?..

LA PRINCESSE.
Achevez.

M. DE LINSBERG.
Je frémis.

LE GRAND-DUC.
Que Linsberg m'appartient; que Linsberg est mon fils.

M. DE LINSBERG.
Votre fils!

(*La princesse pousse un cri et se jette aux genoux de son père, M. de Linsberg se cache la tête entre les mains. Le grand-duc les regarde un instant en silence, puis souriant avec bonté il leur prend la main et les relève lentement.*)

LE GRAND-DUC.
D'où vient l'effroi qui vous agite?
Louise, Ernest, mes enfants, levez-vous.

LA PRINCESSE.
Votre fils!

LE GRAND-DUC.
Et pourquoi cette frayeur subite?
Sans doute il est mon fils, puisqu'il est ton époux.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
O ciel! que dites-vous?
O céleste Providence!
Tu nous rends l'innocence
Ainsi que le bonheur!

LE GRAND-DUC.
Oui, calmez votre frayeur,
Je savais tout le mystère.
Ingrats, vous redoutiez un père
Qui se venge en vous unissant.

ENSEMBLE.
O clémence! ô bonté tutélaire!
Et que notre crime était grand!
Hélas! nous redoutions un père
Qui se venge en nous unissant.

LE GRAND-DUC.
On vient; silence!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARQUIS DE VALBORN, MADEMOISELLE DE WEDEL, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, TOUTE LA COUR.

LE GRAND-DUC. Mes amis, j'ai voulu que vous fussiez les premiers à offrir vos hommages à l'époux de ma fille.

LE MARQUIS. Ce sera pour nous un véritable bonheur. (*Bas, à la comtesse.*) Enfin, voilà le mariage déclaré.

LE GRAND-DUC, *prenant M. de Linsberg par la main.* Vous pouvez donc faire vos compliments à M. le comte de Linsberg, à mon gendre.

LE MARQUIS. O ciel! serait-il possible?

LA COMTESSE. Et que dira le prince de Neubourg?

LE PRINCE, *qui est entré pendant les derniers mots du grand-duc.* Très-bien, Monseigneur; très-bien. Instruit de la vérité par mademoiselle de Wedel, je venais vous rendre votre parole, et solliciter pour elle. La clémence de votre altesse a rendu ma démarche inutile.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince.* C'est égal; je suis très-contente.

LE PRINCE, *à M. de Linsberg, en lui tendant la main.* Prince, je vous offre mes félicitations et mon amitié; mais je ne vous prendrai plus pour mon secrétaire.

M. DE LINSBERG. Quoi! Monseigneur, vous saviez...

LE PRINCE. Vous ne pouviez pas faire autrement, c'est moi qui ai eu tort; aller justement m'adresser au mari! Vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai? et, pour me le prouver, vous daignerez travailler à mon mariage, et parler en ma faveur à mademoiselle de Wedel; à moins qu'en vous en priant je ne fasse encore une imprudence.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *souriant.* Cela se pourrait bien.

CHŒUR FINAL.
Quel bonheur! quelle ivresse!
Désormais à la cour
Les plaisirs, la tendresse
Vont fixer leur séjour.

FIN DE LA NEIGE.





FIORELLA

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 novembre 1826

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

FIORELLA.
RODOLPHE, jeune officier français.
ALBERT, jeune seigneur napolitain.
ZERBINE, camériste de Fiorella.
PIÉTRO, lazzarone.
ARPAYA, majordome de l'hospice de San-Lorenzo.

La scène se passe dans les environs de Rome.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon. Au fond l'on aperçoit des jardins. Au lever du rideau, Fiorella est assise à table; Albert est à sa gauche; à droite et plus loin, d'autres convives; à gauche, sur le second plan, est un orchestre; des jeunes filles dansent autour de la table, en tenant des guirlandes de fleurs. Tous les convives tiennent à la main des verres remplis de vin de Champagne.

—

SCENE PREMIERE.

FIORELLA, ALBERT, CHOEUR.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Plaisir des dieux, douce ambroisie,
Enivre mon âme ravie!
En ces lieux célébrons tour à tour
La beauté, le champagne et l'amour.

UN CONVIVE.

Fiorella, je bois à la plus belle!

ALBERT, *de même.*

Moi, je bois à la plus cruelle!

FIORELLA, *souriant.*

Vraiment, seigneur, c'est par trop généreux.

ALBERT, *montrant son verre de vin de Champagne.*

Puisse ce vin de France
De ce pays lui donner l'inconstance,
Et combler enfin tous mes vœux!

CHŒUR.

Plaisir des dieux! douce ambroisie, etc.

FIORELLA.

Messieurs... Messieurs, silence.
J'aime à voir par des chants le festin s'égayer.
Chacun à son tour... Albert chantera le premier.

ALBERT.

PREMIER COUPLET.

Heureux climat! beau ciel de l'Italie!
Séjour des arts et de la volupté,
Ton seul aspect séduit l'œil enchanté
Et semble dire à notre âme attendrie:
Au plaisir, à l'amour
Ne soyons plus rebelles;
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

DEUXIÈME COUPLET.

Peut-être ici, sur la lyre sonore,
Tibulle, Horace, ont chanté leurs amours;
Imitons-les, et répétons toujours
Ce doux refrain que l'écho dit encore:
Au plaisir, à l'amour
Ne soyons plus rebelles;
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

FIORELLA.

TROISIÈME COUPLET.

Jeunes beautés, aimables et coquettes,
Gardez-vous bien de vous laisser charmer!
Contentez-vous de plaire sans aimer,
Si vous voulez conserver vos conquêtes...
Ils fuiront sans retour
Ces amants infidèles;
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

(*Un domestique entre par la droite du spectateur.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

FIORELLA.

Eh bien, que nous veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Aux portes du palais,
Un malheureux, comme faveur suprême,
Demande à vous parler.

FIORELLA, *se levant de table.*

Qu'il entre à l'instant même,
Que toujours en ces lieux le malheur trouve accès.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ZERBINE, *entrant par la gauche.*

FIORELLA *l'aperçoit, se lève de table vivement, et à voix basse.*

C'est toi, Zerbine, te voilà!
Quelles nouvelles?





Re



Le t
cc
à
d'
o
e
ti
p

Al

J'a
Ch

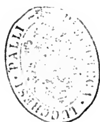
Alf. Johannot — Blanchard sculp

RODOLPHE.

AIMEZ UN INJUSTE COURROUX







ZERBINE, *de même.*
Signora,
Discrètement j'ai rempli mon message;
Je l'ai vu!
FIORELLA, *très-émue.*
Tu l'as vu, mon cœur tremble et frémit!
ZERBINE, *toujours à voix basse.*
Il doit au bal masqué se trouver cette nuit.
De sa parole j'ai le gage!
Et l'on apporte dans l'instant
Votre habit.
FIORELLA.
Est-il bien?
ZERBINE.
Rien n'est plus séduisant.
FIORELLA, *vivement.*
Ah! courons vite admirer ma toilette.
ALBERT, *se levant et l'arrêtant.*
Et le pauvre qui vous attend?
FIORELLA, *à Albert.*
Il a raison. Pour acquitter ma dette,
Daignez ici... le recevoir...
(*Aux autres convives.*)
Messieurs, Messieurs, à ce soir!
Sur vous je compte pour ma fête.
(*Tous se lèvent et sortent de table.*)
ALBERT.
A de tels rendez-vous jamais on n'a manqué!
FIORELLA.
(*Regardant Zerbine.*)
Et puis nous irons tous après... au bal masqué.

CHŒUR.

(*Reprise du premier chœur.*)

Plaisir des dieux! amour, tendresse,
Sur ses pas nous guident sans cesse.
En ces lieux célèbrons tour à tour
La beauté, le plaisir et l'amour.

(*Pendant le chœur précédent, les domestiques ont enlevé les chaises et la table. Fiorella entre dans l'appartement à gauche. Tous les convives sortent par les jardins. Albert reste seul en scène.*)

SCENE IV.

ALBERT, *puis* PIÉTRO ET ZERBINE.

ZERBINE, *amenant Piétro.* Venez, vous pouvez entrer.

ALBERT. Voilà une singulière tournure! Qui es-tu?

PIETRO. On me nomma Piétro, et je suis Napolitain, autrefois lazzarone et maintenant honnête homme.

ALBERT. Je vois que tu donnes dans les extrêmes; et gagnes-tu beaucoup dans ton dernier métier, celui d'honnête homme?

PIETRO. Pas grand'chose, quoique cependant il y ait peu de concurrence : aussi je viens demander ici les moyens de continuer mon nouvel état, sans quoi je serai obligé de revenir à l'autre comme plus lucratif.

ZERBINE. Voilà un coquin original.

PIETRO. Coquin! non pas, signora. J'ai déjà dit à Monseigneur que j'avais donné ma démission, et ma démarche va le lui prouver. Voici ce dont il s'agit : hier soir, à trois milles avant d'arriver à Rome, je me suis arrêté à l'hospice San-Lorenzo, où l'on accueille les pèlerins, et j'y ai rencontré un nommé Gennaio, un ancien camarade, un excoufrère!

ALBERT. J'entends, un lazzarone comme toi.

PIETRO. Excepté qu'il exerce encore, mais pas pour longtemps, car il est bien malade. Or, vous saurez que Gennaio et moi avons eu autrefois des relations d'affaires, et par suite de ces relations, il a entre les mains des papiers qui peuvent compromettre le duc de Farnèse dans ses biens et dans sa réputation; mais loin de vouloir faire du tort à une famille honorable, j'ai décidé mon camarade à un arrangement pour lequel j'ai ses pleins pouvoirs. Alors je suis arrivé ce matin au palais Farnèse; et me voilà. Vous comprenez maintenant?

ALBERT. Parfaitement! Mais à qui crois-tu parler?

PIETRO. Au fils ou à quelque parent du duc de Farnèse.

ALBERT. Du tout, je suis Albert de Sorrente, Napolitain comme toi

PIETRO. Pardon, Monseigneur, je vous prierai alors de me faire parler au duc de Farnèse.

ALBERT. J'aurais de la peine, attendu que depuis un an le duc n'existe plus.

PIETRO. Il serait vrai?

ALBERT. Cela dérange tes projets et ceux de Gennaio ton associé; mais le duc de Farnèse est mort à soixante ans, sans héritiers, laissant son immense fortune à une maitresse qu'il adorait, la signora Fiorella.

PIETRO. Fiorella? je ne la connais pas, mais si elle est héritière de tous ses biens, cela doit la concerner, et nous pouvons faire affaire.

ALBERT. Non pas avec elle, mais avec moi. Combien veux-tu de ces papiers?

PIETRO. Deux mille ducats.

ALBERT. Je te les donne, à condition que tu remettras ces papiers pour rien à la signora Fiorella, et sans lui parler de moi.

PIETRO. Je comprends, c'est une galanterie de Monseigneur.

ALBERT. Enfin, acceptes-tu?

PIETRO. C'est dit. Vous êtes de Naples, je suis de Naples : entre compatriotes on doit s'entendre. Ce soir je retourne à l'hospice San-Lorenzo, je décide Gennaio, et demain j'apporte ces papiers à la signora.

ALBERT, *lui offrant une bourse.* Tiens, veux-tu d'avance?

PIETRO, *prenant la bourse.* Du tout, entre honnêtes gens la parole suffit. Je dis honnêtes, quoique ma probité soit encore d'une origine récente, mais la date n'y fait rien. Adieu, excellence. (*A Zerbine.*) Adieu, signora.

SCENE V.

ALBERT, ZERBINE.

ZERBINE. Que vous êtes bon et généreux! Quoi! monsieur Albert, vous ne voulez pas que ma maitresse sache ce que vous faites là pour elle?

ALBERT. Oui, oui, et j'ai du mérite à agir ainsi; car, Zerbine, je suis furieux contre Fiorella.

ZERBINE. Et que vous a-t-elle fait?

ALBERT. Ce qu'elle m'a fait? pourquoi ne veut-elle pas m'aimer?

ZERBINE. Je l'ignore, et je le saurais que peut-être je ne vous le dirais pas. Quoi! vraiment, monsieur Albert, vous en êtes amoureux?

ALBERT. Le moyen de faire autrement? la beauté la plus séduisante et la plus coquette! tous les talents, toutes les grâces réunies; aujourd'hui douce, aimable et sensible; demain vive, légère, capricieuse. Enfin je venais ici à Rome pour un mariage superbe, Célina Manfredi, une riche héritière, une jeune personne dont je suis aimé; hé bien! j'ai vu Fiorella, je l'ai vue pour mon malheur, et depuis ce temps ni les conseils de mon père, ni la colère des deux familles, ni les larmes de ma prétendue, rien n'a pu m'arrêter; je suis comme un insensé à solliciter un regard qu'elle ne m'accorda pas, qu'elle n'accorde à personne; car des princes régnants ne sont pas mieux traités, et j'ai vu dans son palais des altesses faire antichambre. Mais cela du moins, tu peux me l'avouer : pourquoi depuis quelques jours ne vient-elle plus à Rome, et reste-t-elle renfermée dans cette campagne? Pourquoi est-elle triste, rêveuse, préoccupée? elle a quelques chagrins, et la preuve, c'est

qu'elle multiplie autour d'elle les plaisirs et les fêtes qu'autrefois elle semblait éviter. Elle cherche, non à s'amuser, mais à s'étourdir. Zerbine, j'en suis certain, j'ai un rival.

ZERBINE. Vous pourriez penser?..

ALBERT. Si je le savais! écoute, je suis la douceur et la modération en personne, mais je suis Napolitain, c'est-à-dire jaloux de naissance. Ce n'est pas ma faute, c'est dans le sang! j'ai fait tout au monde pour changer mon caractère : j'ai voyagé en France, j'ai vu des ménages parisiens, des maris philosophes; ça m'a bien fait, ça m'a été utile, car il n'y a vraiment que ce pays-là où l'on puisse se former. Hé bien! malgré mon éducation française, le caractère napolitain reprend de temps en temps, et quand j'apprends une infidélité, mon premier mouvement est de porter la main à mon poignard, le second est d'en rire, mais de mauvaise grâce; il faudra que je fasse un second voyage.

ZERBINE. Vous avez bien raison.

DUO.

Pourquoi des belles
Etre jaloux?
Changer comme elles
Est bien plus doux.

ALBERT.
C'est ma devise,
Et désormais
Je veux qu'on dise :
C'est un Français.

ZERBINE.
C'est sa devise, etc.

ALBERT.
Tu peux donc parler sans mystère.

ZERBINE.
Moi? je n'ai point de secrets.

ALBERT.
N'importe, dis-moi tout, ma chère.

ZERBINE.
Monsieur, l'on prétend qu'un Français
En pareil cas, n'interroge jamais.

ALBERT.
Oui, je comprends, la chose est claire,
Il est un rival qu'on préfère?

ZERBINE, *souriant.*
Un rival!

ALBERT.
Quel est-il? réponds, crains ma colère.

ZERBINE.
Que dites-vous, seigneur Français?

ALBERT.
Non, non, ne crains rien,
Car tu le sais bien :
Pourquoi des belles
Etre jaloux? etc.
Ainsi donc, je puis tout entendre;
Dis-moi, dis-moi si l'on m'a su trahir.

ZERBINE.
Ça vous fera-t-il bien plaisir?

ALBERT.
Mais, oui, je te promets d'apprendre
Calment mon sort infortuné.
Tu souris, tu souris.

ZERBINE.
Je n'ai pu m'en défendre.

ALBERT.
S'il est vrai, si l'on me trahit...

ZERBINE.
Y pensez-vous?

ALBERT.
Non, car je te l'ai dit;
Pourquoi des belles
Etre jaloux, etc.

(*Zerbine sort.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, RODOLPHE, *vêtu très-simplement.*

RODOLPHE, *se disputant à la porte.* Je ne demande point la signora Fiorella, mais le seigneur Albert de Sorrente, qui doit être ici.

ALBERT. En croirai-je mes yeux? Un Français, le comte Rodolphe dans ce pays et sous un pareil costume!

RODOLPHE. Albert, je vous retrouve enfin! Vous ne m'avez donc point oublié?

ALBERT. Vous oublier? moi qui pendant trois mois fus votre prisonnier, et qui sais par quels procédés généreux...

RODOLPHE. Allons donc, ne rappelons pas le temps où nous étions ennemis. Le hasard m'a appris hier que vous étiez à Rome. J'ai couru à votre hôtel; mais impossible de vous rencontrer; et l'on m'a assuré que je vous trouverais à quelques lieues de Rome, à la villa Farnèse, chez la signora Fiorella. Voilà pourquoi je suis accouru. Mais quelle est cette Fiorella?

ALBERT. Quoi! vous ne la connaissez pas! La femme la plus célèbre de l'Italie, une enchanteresse que j'adore. C'est le vieux duc de Farnèse, riche seigneur et grand amateur du beau sexe, qui l'enleva, dit-on, à l'âge de quinze ans, qui prodigua ses trésors pour l'embellir, pour lui donner tous les talents, et qui, il y a un an, à sa mort, lui laissa tous ses biens.

RODOLPHE. Et depuis on ne lui connaît pas?..

ALBERT. D'autres faiblesses? Hélas! non; elle hésite encore à faire un nouveau choix, car vous sentez bien qu'ayant deux ou trois cent mille ducats de rente, ce n'est point tout à fait la fortune qui la déterminera; ce sont les grâces, l'esprit, l'amabilité, ce qui fait que je ne désespère pas, et que je reste toujours sur les rangs. Mais je vois que vous riez de mon extravagance, et que vous allez me faire de la morale; vous me parlerez raison, je vous parlerai amour, et nous ne nous entendrons plus; causons plutôt de vous et de vos aventures. Comment êtes-vous ici dans les États-Romains, quand la guerre continue toujours entre l'Italie et la France? Savez-vous que vous êtes bien imprudent ou bien hardi?

RODOLPHE. Ni l'un ni l'autre; je suis le jouet des événements et je leur obéis. Depuis huit jours j'étais à Rome, ne connaissant personne et cherchant un protecteur. J'ai appris que vous étiez ici, et me voilà tranquille sur mon sort.

ALBERT. Du moins, tout ce que je possède est à vous; en quoi puis-je vous être utile? Parlez, je veux tout savoir.

RODOLPHE. Oh! très-volontiers. Vous vous rappelez que dans le commencement de cette guerre nos troupes restèrent longtemps en garnison à quelques lieues de Naples. Or, que voulez-vous que des Français fassent en garnison?

ALBERT. Je devine; vous devîntes amoureux; c'est de rigueur.

RODOLPHE. A mes yeux du moins, tout justifiait mon choix. Camille avait quatorze ans; c'était la vertu, l'innocence la plus pure; et quant à sa beauté, je ne vous en parle pas; mais votre Fiorella, quels que soient ses attraits, n'approchera jamais de ma jolie villageoise de Portici, lorsqu'avec sa résille et son corset bariolés, elle allait à la ville portant sur sa tête sa corbeille de fruits. Alors la révolte de Naples vint à éclater; laissé pour mort sur le champ de bataille, je fus recueilli, fait prisonnier par les lazzaroni, et pendant trois années enseveli vivant dans un cachot du Château-Neuf; ma foi, préférant la mort à une pareille captivité, je risquai mes jours pour m'échapper, j'y parvins, je courus à Portici, mais je ne retrouvai ni Camille ni son père : les campagnes avaient été

ravagées, leur maison incendiée; ils étaient morts sans doute! je ne pensai plus qu'à m'éloigner de ces lieux, je traversai le royaume de Naples à pied, sous ce costume, n'ayant pour toute ressource qu'une guitare, qui me fit vivre tout le long de la route. C'est dans cet état que j'arrivai à Rome il y a huit jours, et c'est ainsi que je fis mon entrée dans l'ancienne capitale du monde.

ALBERT. Sans ressource, sans ami?

ADOLPHE. Il faut cependant que j'en aie d'inconnus, car dès le lendemain de mon arrivée, je me promenais sur les bords du Tibre, lorsque du fond d'une voiture élégante qui passait près de moi j'entends partir un cri de surprise; je m'élance, mais on avait baissé les stores, et la voiture avait disparu; je continuai ma promenade, et, en rentrant dans la misérable auberge qui me servait de réduit, je trouve un inconnu qui dépose devant moi un sac d'argent en me disant : « Voici pour vous trois mille ducats. — De quelle part? — Je ne puis le dire. — Et moi, je ne puis accepter... »

ALBERT. Et vous n'avez pas le moindre soupçon?

ADOLPHE. J'ai bien en France un oncle grand seigneur, à qui j'ai écrit aussitôt ma sortie de prison, en le priant de m'envoyer des fonds à Rome ou à Milan; mais je doute qu'il ait reçu ma lettre.

ALBERT. D'ailleurs, un oncle n'y met pas de mystère; il paie, c'est de droit; (*Déclamant.*) un oncle est un caissier donné par la nature.

ADOLPHE. Oh! ce n'est rien encore; ce matin, une soubrette, enveloppée d'une mante, m'apporte pour ce soir une invitation à un bal masqué.

ALBERT. Et irez-vous?

ADOLPHE. Je le voulais d'abord par curiosité; mais d'après divers renseignements que j'ai recueillis, je dois pour ma sûreté personnelle quitter Rome au plus vite.

ALBERT. Vous avez raison, un Français qui y serait reconnu courrait les plus grands dangers; il faut partir.

ADOLPHE. Pour cela je compte sur vous; car, dans ce moment, comment traverser l'Italie entière sans un sauf-conduit?

ALBERT. C'est juste, vous seriez arrêté avant deux lieues; je vais vous conduire devant le gouverneur de Rome, le baron de Walhen, le commandant autrichien, et quoiqu'il soit sévère en diable, nous le lui demanderons.

ADOLPHE. Y pensez-vous? réclamer un sauf-conduit, moi, un Français, prisonnier de guerre depuis trois ans, et qui viens de m'échapper de la citadelle de Naples!

ALBERT. C'est vrai; il faudrait, pour bien faire, que notre rigide commandant signât un laisser-passer en blanc et sans savoir pour qui il est destiné.

ADOLPHE. Quand vous obtiendrez cela du baron de Walhen...

ALBERT. Attendez, je sais quelqu'un qui aura ce crédit.

ADOLPHE. Et qui donc?

ALBERT. Fiorella. Ses attraits ont triomphé du gouverneur lui-même et de la gravité allemande; la Germanie s'est laissé subjuguer, et apprenez que, si elle le voulait bien, elle n'aurait qu'un mot à dire.

ADOLPHE. Je ne doute point du crédit de Fiorella. Mais comment reconnaître un pareil service?

ALBERT. En venant ce soir la remercier.

ADOLPHE. Y pensez-vous?

ALBERT. Je comprends; c'est votre costume qui vous arrête; j'ai ici mes gens, ma voiture. Holà! quelqu'un! On va vous reconduire à Rome, à mon hôtel. Vous choisirez ce qui pourra vous convenir. Point de refus. Autrefois, il vous en souvient, j'acceptai de vous et sans façon. Dans une heure vous serez de retour, je vous présente à Fiorella, et vous serez bien accueilli; car si je n'obtiens rien de son amour, je peux du moins attendre tout de son amitié.

ADOLPHE. Vous le voulez? je cède, et je m'abandonne à vos soins. (*Il sort avec le domestique.*)

SCENE VII.

ALBERT, *seul*. Allons, je suis content de moi, cela s'annonce bien : un bal, une fête, le bonheur de voir Fiorella, et de plus, le plaisir d'obliger un ami. Voilà une bonne journée; mais on vient, c'est notre Armide. Elle me semble aujourd'hui plus séduisante que jamais! C'est fini, pas un ce soir n'en échappera!

SCENE VIII.

ALBERT, FIORELLA, *en robe de bal.*

FIORELLA, *parlant à un domestique en livrée.* Eh! non vraiment, qu'il ne s'en avise pas! que ferais-je de lui?

ALBERT. A qui en avez-vous donc?

FIORELLA. C'est le baron de Walhen, dont la campagne est voisine de la mienne, et qui me fait demander la permission d'assister à notre soirée.

ALBERT. Vous la lui accordez?

FIORELLA. Non, sans doute; si j'avais voulu qu'il vînt, je l'aurais invité.

ALBERT. Y pensez-vous? le gouverneur militaire!

FIORELLA. Cela peut être fort utile ailleurs que dans un bal; c'est un homme d'une amabilité tranquille, qui dans son genre a de la grâce, de la légèreté... pour un Allemand, mais pas assez pour un danseur.

ALBERT. Oui, mais, je vous en prie, faites-lui politesse; car j'ai grand besoin de lui.

FIORELLA. C'est différent. Que ne parliez-vous? Je l'inviterai. S'il faut même, je le trouverai aimable. Que voulez-vous de plus?

ALBERT. Que vous vous mettiez ici à cette table, et que vous lui demandiez un sauf-conduit en blanc.

FIORELLA, *écrivant.* Pour vous? Est-ce que vous nous quittez?

ALBERT. Non, ce n'est pas pour moi.

FIORELLA. Et s'il demande quelle est la personne?

ALBERT. Comme je ne veux pas qu'il la connaisse, vous chercherez quelque bonne raison.

FIORELLA. C'est bien, je lui dirai que je le veux!

ALBERT. A merveille, il n'y a rien à répondre.

FIORELLA, *elle sonne.* J'y joins une invitation de bal. (*A un domestique qui entre.*) Faites porter cela au baron, et réponse sur-le-champ. (*Se levant.*) Mais moi, du moins, puis-je connaître la personne que j'oblige?

ALBERT. C'est un ami intime que je vous demanderai la permission de vous présenter, car il doit ce soir venir vous remercier.

FIORELLA. A la bonne heure. Mais avant qu'on ne vienne, Albert, j'ai à vous parler d'un objet plus important pour vous.

ALBERT. Il s'agit donc de vous et de mon amour?

FIORELLA. Non; mais d'une personne qui m'accuse, et dont, sans le savoir, je causai le malheur; enfin de Célina.

ALBERT. Grand Dieu!

FIORELLA. Celle qui vous était destinée. Pour vous détacher de moi, pour vous ramener à elle, savez-vous à qui elle s'adresse, à qui elle a recours?

ALBERT. A qui donc?

FIORELLA. A moi, Monsieur, à moi-même. Elle a daigné m'écrire, et je me montrerai digne de sa confiance en plaidant sa cause.

DUO.

Céline est d'illustre origine.

ALBERT.

L'amour consulte-t-il le rang?

FIORELLA.

On vante sa grâce divine.

ALBERT.

Moi, je l'oublie en vous voyant!

FIORELLA.
Ile a sur moi cependant un avantage extrême
Qui devrait doubler ses appas.
ALBERT.
Quel est-il?
FIORELLA.
C'est qu'elle vous aime!..
ALBERT.
Eh bien?
FIORELLA.
Et moi, je ne vous aime pas.
ALBERT.
Cruelle! cruelle!
Je ne peux vous fléchir;
L'amour le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.
FIORELLA.
Oui, je suis cruelle,
Et tel est mon plaisir :
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.
ALBERT.
Jamais votre cœur inflexible
D'aimer n'a connu le malheur!
FIORELLA.
Qui vous l'a dit?
ALBERT.
Quoi! vous seriez sensible!
FIORELLA.
Vous dois-je compte de mon cœur?
ALBERT.
Si vous partagiez ma tendresse,
Si vous daigniez sourire à mes projets,
Qu'avec ivresse à vos pieds je mettrais
Mon rang, mes honneurs, ma richesse!..
FIORELLA.
Non... les trésors ont pour moi peu d'attraits;
Et tous les miens, je vous les donnerais,
Si... si je vous aimais.
ALBERT.
Cruelle! cruelle!
Rien ne peut vous fléchir!
L'amour le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.
FIORELLA.
Oui, je suis cruelle,
Et tel est mon plaisir;
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.
Mais Zerbine revient... modérez ce transport.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; ZERBINE.

ZERBINE, *tenant à la main une lettre et un papier plié.*
Le baron de Walbon, en esclave fidèle,
S'estime trop heureux de vous prouver son zèle.
FIORELLA.
C'est bien! ce respect me plaît fort!
(*A Albert, lui donnant le paquet.*)
Tenez, lisez.
ALBERT, *lisant.*
« Beauté séduisante et cruelle... »
FIORELLA.
Vous l'entendez, c'est le même refrain.
Voyons pourtant jusqu'à la fin.
ALBERT, *continuant à lire.*
« Beauté séduisante et cruelle,
« Qui des plus tendres feux avez su m'embraser,
« Je n'ai, vous le savez, rien à vous refuser;
« Sur ce point seulement prenez-moi pour modèle. »

FIORELLA.
C'est très-bien! c'est charmant!
Rien ne manque à ma gloire!
Je rends tendre et galant
Un baron allemand!
(*A Albert, lui montrant le papier.*)
Ainsi, j'aime à le croire,
Votre ami sera content.
ALBERT.
Mais moi...
FIORELLA.
Pour vous, silence!
Voici la fête qui commence.
ALBERT.
Cruelle! cruelle!
Rien ne peut vous fléchir!
L'amant le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.
FIORELLA, *riant.*
Cruelle! cruelle!
Oui, tel est mon plaisir :
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.
ZERBINE.
Être belle et cruelle,
C'est vraiment un plaisir :
L'amour le plus fidèle
Ne saurait l'attendrir.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; TOUTES LES PERSONNES INVITÉES POUR LE BAL.

CHŒUR.

Des plaisirs la troupe légère
Nous appelle dans ce séjour :
Nous accourons sous la bannière
De la folie et de l'amour.
ALBERT.
Pour animer leur danse et leurs concerts,
De votre heureux pays dites-nous quelques airs.
FIORELLA.
Zerbine, allons, ma compagne fidèle,
Des chansons du pays, des airs napolitains.
ALBERT.
Cette barcarolle nouvelle;
Nous en redirons les refrains.
(*Tout le monde s'est assis en cercle.*)
FIORELLA, *en s'adressant à Albert, chante, et Zerbine l'accompagne sur la mandoline.*

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Pauvre Napolitain,
La mer est belle;
Cherche en pays lointain
Meilleur destin.
ZERBINE.
Au bord américain
L'or étincelle,
Et promet au marin
Riche butin.
ENSEMBLE.
Voilà ma nacelle;
Partons soudain.
ALBERT ET LE CHŒUR.
Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

DEUXIÈME COUPLET.

FIORELLA.

Le Vésuve en son sein
Souvent recèle,
Même en un jour serein,
Trépas certain.

ZERBINE.

Si ton regard malin
Lorgne une belle,
Crains le fer inhumain
D'un spadassin.

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle,
Partons soudain.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

TROISIÈME COUPLET.

FIORELLA.

Intrépide marin,
Beauté nouvelle
Va t'offrir en chemin
Attrait divin!

ZERBINE.

Vers ce pays charmant
Qui te rappelle,
Tu reviendras gaîment,
Riche et content.

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle,
Partons gaîment.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

TOUS.

Brava! brava
Signora!

FIORELLA.

Maintenant du bal
Nous pouvons donner le signal.

(*Les portes du fond se sont ouvertes, des lustres sont descendus du plafond; les contredanses se forment; tout présente l'image d'un bal animé. Fiorella parcourt les différents quadrilles et parle à tout le monde; pendant ce temps, et toujours sur le même air de danse, entre Rodolphe, richement habillé; Albert l'aperçoit, va à lui, et l'amène sur le devant du théâtre.*)

ALBERT, *à Rodolphe, à demi-voix.*

Ah! te voilà; tu te fais bien attendre!
Arrive donc, tu vas être enchanté :
(*En confidence.*)
C'est obtenu!

RODOLPHE.

Que viens-tu de m'apprendre?
Je n'y puis croire, en vérité!

ALBERT.

Moi, du succès je n'ai jamais douté!
Les destins sont toujours propices,
Lorsque l'on a pour protectrices
Et les grâces et la beauté.

RODOLPHE.

Ah! de cette femme charmante
Mon cœur se souviendra toujours.

ALBERT.

Viens alors, que je te présente
A la reine des amours!
(*Apercevant Fiorella qui quitte le fond et qui s'avance vers eux.*)
C'est elle! comme elle est belle!
(*S'adressant à Fiorella, et se mettant devant Rodolphe.*)
A vos genoux, Madame, en chevalier fidèle,
Je vous amène ici votre heureux protégé!

FIORELLA.

Heureux... ah! je le suis de l'avoir obligé!
(*Passant près de Rodolphe et lui remettant un papier.*)
Oui, Monsieur, retournez aux rives de la France.

RODOLPHE.

Ah! Madame, comment, dans ma reconnaissance...
(*Levant les yeux et la regardant.*)
O ciel! il se pourrait!

FIORELLA.

Dieu! qu'est-ce que je voi?

RODOLPHE, *à part.*

C'est Camille! c'est elle!

FIORELLA, *cachant sa tête dans ses mains.*

A ses yeux cachez-moi!

ENSEMBLE.

ALBERT, *à Rodolphe.*

O surprise! ô mystère!
Qu'as-tu donc? réponds-moi.
D'où provient ta colère?
(*Montrant Fiorella.*)
Et d'où vient son effroi?

RODOLPHE.

O surprise! ô mystère!
Je ne puis, je le voi,
Réprimer la colère
Qui s'empare de moi.

FIORELLA.

O surprise! ô mystère
Qui me glace d'effroi!
O Dieu tutélaire,
Prenez pitié de moi.

ZERBINE ET LE CHOEUR.

O surprise! ô mystère!
Qui cause un tel émoi?
(*Montrant Rodolphe.*)
D'où vient donc sa colère?
(*Montrant Fiorella.*)
Et d'où vient son effroi?

ZERBINE, *à Fiorella.*

Qu'avez-vous? je vous vois interdite... éperdue...

FIORELLA.

Mon châtiment n'est que trop mérité!
Sa voix m'accable, et son aspect me tue!

RODOLPHE, *regardant autour de lui.*

O comble d'indignité!
Ce luxe... cet éclat... cet or qui l'environne...
Sortons, car, je le sens, la raison m'abandonne.
Mais avant de fuir pour jamais,
(*Voulant donner le sauf-conduit à Fiorella qui refuse de le prendre.*)
Qu'elle reprenne ses bienfaits!

ALBERT.

Rodolphe, y penses-tu? quelle est donc ta folie?

RODOLPHE, *déchirant le papier.*

Plutôt mourir que lui devoir la vie!

ENSEMBLE.

ALBERT.

O surprise! ô mystère!
Qu'as-tu donc? réponds-moi.
D'où vient ta colère?
Et d'où vient son effroi?

FIORELLA.

O surprise! ô mystère
Qui me glace d'effroi!
(A Zerbine.)
Éloignons-nous, ma chère;
A ses yeux cache-moi!

RODOLPHE.

O surprise! ô mystère!
Je ne puis, je le voi,
Réprimer la colère
Qui s'empare de moi.

ZERBINE ET LE CHŒUR.

O surprise! ô mystère!
Qui cause cet émoi?
D'où vient donc sa colère?
Et d'où vient son effroi?

Le bal est interrompu. — Zerbine entraîne Fiorella. — Albert s'attache à Rodolphe et ne le quitte pas. — Tout le monde sort en désordre. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de l'hospice de San-Lorenzo; à gauche, une large cheminée; à droite, une table; au fond, une porte. Au lever du rideau, plusieurs pèlerins sont près de la cheminée; d'autres, rangés autour de la table, boivent ou se reposent; d'autres sont debout.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIÉTRO, PLUSIEURS PÈLERINS.

CHŒUR DE PÈLERINS.

Dans cet asile solitaire
Nous trouvons un toit protecteur!
Bénissons la main tutélaire
Qui prend soin du voyageur.

RONDE.

PIÉTRO.

PREMIER COUPLET.

Après la richesse,
Joyeux pèlerin,
Moi, je cours sans cesse,
Et je cours en vain.
Quoique la coquette
M'échappe souvent,
Gaîment je répète
En la poursuivant :
Espérance,
Confiance,
C'est le refrain
Du pèlerin.

DEUXIÈME COUPLET.

En route on s'ennuie,
Il faut être deux!
Que fille jolie
Paraisse à mes yeux;
Quoiqu'a l' mariage
Ait maint accident,
J' tente le voyage,
En disant gaîment :
Espérance, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Je crois que ma belle,
M'aimant constamment,
Me sera fidèle;
Et, chemin faisant,
Si de bons apôtres
En sont amoureux,
J' dirai comm' tant d'autres,
En fermant les yeux :
Espérance, etc.

CHŒUR.

Mais du silence! silence!
Car c'est monsieur le majordome,
Celui qui de cette maison
Est le concierge et l'économe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; ARPAYA, *tenant une lampe à la main.*

(Le théâtre, qui jusque-là a été dans l'obscurité, s'éclaire en ce moment.)

ARPAYA.

Messieurs, Messieurs, dix heures ont sonné;
Suivant la règle et l'ordonnance,
Il est temps que chacun se retire en silence
Dans le réduit qui lui fut assigné.

CHŒUR.

Partons, partons en silence.

ARPAYA.

Allez, et bénissez toujours comme aujourd'hui
San Lorenzo, puis moi, qui vous logeons ici.

CHŒUR.

Dans cet asile solitaire, etc.

SCÈNE III.

PIÉTRO, ARPAYA.

PIÉTRO. Et moi, seigneur Arpaya, où comptez-vous me loger? car je viens d'arriver.

ARPAYA. Ah! ah! n'est-ce pas toi qui tout à l'heure t'es avisé de sonner par une pluie battante?

PIÉTRO. Où est le mal?

ARPAYA. Le mal est que j'ai été obligé d'aller t'ouvrir et de traverser une cour immense par un temps affreux. Tu ne pouvais peut-être pas attendre, pour sonner, que l'orage fût apaisé?

PIÉTRO. C'est ça, gagner une fluxion de poitrine pour le bon plaisir de Monsieur! L'hospice est fondé pour recevoir, héberger et coucher chaque nuit des pèlerins. Je suis pèlerin. Je suis en règle. Vous, votre devoir est de m'accueillir, quelque temps qu'il fasse, et de me faire bonne mine. Or, dans ce moment, vous êtes en contravention; et je me plaindrai au supérieur!

ARPAYA. Par exemple, voilà un gaillard bien hardi. *(Le regardant.)* Eh! mais, si je ne me trompe, tu es déjà venu loger ici hier au soir. Tu es donc toujours sur la route de Rome?

PIÉTRO. Puisque je suis un pèlerin! Si tout le monde restait chez soi, vous n'auriez point de pèlerins.

ARPAYA, *entre ses dents.* Ce ne serait pas un mal. Des fainéants! des vagabonds! Enfin, voici une chambre vacante; restes-y, et grand bien te fasse!

PIÉTRO. Non, elle ne me convient pas.

ARPAYA. Comment? elle ne te convient pas?

PIÉTRO. Je préfère celle où j'étais hier, et qui est occupée par un pauvre diable, Gennaio, qui, si j'ai bonne mémoire, doit être une ancienne connaissance à vous.

ARPAYA. Une connaissance? c'est-à-dire quand j'étais intendant du duc da Farnèse. Du temps de mes erreurs, ce Gennaio venait souvent dans la maison, et Dieu sait ce que

lui et M. le duc ont souvent manigancé ensemble; car, moi, je n'y étais pour rien.

PIETRO. Que pour l'exécution.

ARPAYA. J'obéissais à mon maître par devoir et pour mes appointements; mais je le blâmais intérieurement pour ma conscience.

PIETRO. Il ne fallait donc pas rester à son service.

ARPAYA. Il en aurait pris un autre. Autant valait que ce fût quelqu'un qui eût de la moralité; d'ailleurs, qu'est-ce que tu viens me parler du passé? Le ciel m'a fait la grâce d'oublier tout cela, et je n'y pense plus. Va retrouver Gennaio, et dépêche-toi, car aussi bien il paraît qu'il ne passera pas la nuit.

PIETRO. Vous croyez?

ARPAYA. C'est l'infirmier qui me l'a dit; moi je n'ai pas été la voir, ça me fait mal!

PIETRO. Vous êtes si charitable! Adieu, seigneur Arpaya; et nous aurons peut-être quelques comptes à régler ensemble.

SCENE IV.

ARPAYA, *seul*. Qu'est-ce qu'il a donc avec son air en dessous? Certainement je suis charitable; je suis payé pour cela. J'espère bien, par exemple, qu'il ne viendra plus personne; car, au lieu de s'apaiser, l'orage redouble, et j'ai chez moi, dans ma chambre, auprès de mon feu, un bon souper qui m'attend, des ravioles et un macaroni au parmesan; *che gusto!*

PREMIER COUPLET.

J'entends et la grêle et la pluie
Qui viennent battre mes vitraux,
Et l'orage, dans sa furie,
Au loin dévaste les hameaux.
Mais sous ce toit qui me protége,
J'ai bon lit et repas choisi;
Qu'ailleurs il pleuve ou bien qu'il neige,
Moi, je suis à l'abri :
Que le ciel soit béni!

DEUXIÈME COUPLET.

Moi, je ne suis pas égoïste,
Et quand les gens sont en danger,
Très-volontiers je les assiste,
S'il ne faut pas me déranger.
Mais, hélas! lorsque l'éclair brille,
Lorsque la foudre a retenti,
Je dis, près d'un feu qui pétille :
On est si bien ici!
Que le ciel soit béni!

(*A la fin du couplet, on entend sonner une cloche.*)

Là! si ce n'est pas comme un fait exprès! un pèlerin qui arrive. Dieu! qu'il en coûte pour être charitable! voyons cependant s'il est encore dans le délai fixé; hélas! oui; il n'est pas encore minuit; sans cela, je jure par San Lorenzo hospitalier qu'il serait resté à la porte. (*Regardant par la fenêtre.*) Quel bonheur! Géronimo, mon filleul, a été ouvrir, il m'a sauvé là un rhume dont je lui tiendrai compte. Mais que vois-je? deux voyageurs : trop heureux encore qu'ils se soient entendus pour arriver ensemble.

SCENE V.

ARPAYA, ALBERT, RODOLPHE, *vêtu très-simplement, une guitare derrière le dos, et enveloppé dans un manteau.*

ALBERT, *secouant son manteau*. N'est-ce pas vous qui êtes le majordome?

ARPAYA. Oui, Monsieur; à qui ai-je l'honneur de parler?

ALBERT. Il me semble que vous n'avez pas besoin de savoir qui nous sommes pour nous donner l'hospitalité; en tout cas, je suis le comte Albert de Sorrente.

ARPAYA. Quoi! monsieur le comte nous ferait l'honneur?.. combien je suis flatté de l'occasion!..

ALBERT. Il n'y a pas de quoi; car il fait un temps affreux, et nous sommes trempés; tenez, faites sécher nos manteaux; vous avez encore des chambres vacantes?

ARPAYA. Il n'en reste plus que deux : celle où nous sommes, et une autre un peu plus élégante.

RODOLPHE. Celle-ci me suffit.

ARPAYA, *à part, regardant son costume*. Je m'en doute bien, et je vais faire préparer l'autre pour monsieur le comte. Je tâcherai, Messieurs, que vous soyez seuls chez vous, s'il est possible.

RODOLPHE. C'est bien.

ARPAYA. Je dis : s'il est possible; car si d'ici à minuit il survenait encore quelques voyageurs, comme il y en a déjà deux dans toutes les chambres, il faudrait bien... parce que mon devoir, et la consigne...

ALBERT. C'est trop juste.

ARPAYA. Mais ça n'est pas probable; car onze heures et demie viennent de sonner; en tous cas, on sait les égards et les procédés qu'on doit à monsieur le comte de Sorrente, et l'on agirait en conséquence; je vais préparer la chambre de monsieur le comte, et je reviens. (*Il sort en emportant le manteau d'Albert et celui de Rodolphe.*)

SCENE VI.

ALBERT, RODOLPHE.

ALBERT. Vous voyez, mon cher Rodolphe, que votre voyage commence mal, et un ancien Romain aurait trouvé cela de mauvais augure; mais vous, rien n'a pu vous arrêter.

RODOLPHE. Il me tardait de m'éloigner!

ALBERT. Puisque vous étiez retourné à Rome, à mon hôtel, il fallait au moins y passer la nuit, et attendre jusqu'à demain!

RODOLPHE. Attendre! pas une minute.

ALBERT. Aussi quand j'ai appris que vous étiez parti, je suis monté à cheval pour courir après vous; et ma foi, vous alliez bon train, car je ne vous ai rejoint qu'à quelque distance de l'hospice, où ce n'est pas sans peine que je vous ai forcé à demander un asile. Voyons, Rodolphe, expliquons-nous un peu; car, en honneur, je ne puis rien comprendre à votre conduite.

RODOLPHE. Albert, je n'oublierai jamais ce que je dois à votre amitié; mais ne parlons plus de ce qui vient de se passer.

ALBERT. N'en plus parler? cela me serait impossible; demandez-moi toute autre chose, car vous me connaissez mal; ce n'est point par amitié que j'ai suivi vos traces, apprenez que... j'étais curieux... au fait, entre amis, il n'est pas besoin de se gêner, et autant appeler les choses par leur nom... hé bien!.. oui... je suis jaloux.

RODOLPHE. De moi?

ALBERT, *avec fureur*. De vous, de tout le monde; et si je n'avais écouté que mon premier mouvement... (*Se reprenant.*) Mais je suis un insensé, un extravagant. Après tout, de quoi s'agit-il? d'une maîtresse, et je voulais seulement... vous demander quelles relations existaient entre vous et Fiorella, que vous disiez n'avoir jamais vue, et d'où provenait cette reconnaissance pathétique; car vous étiez tous deux admirables, et vous m'amusiez beaucoup!

RODOLPHE. Non, je ne pense pas, et maintenant encore...

ALBERT. C'est vrai, c'est plus fort que moi; je suis au supplice.

RODOLPHE. Hé bien! rassurez-vous; car si je suis parti ainsi, c'est pour l'éviter, c'est pour la fuir à jamais. Sa-

chez done que cette Fiorella est cette jeune Napolitaine, dont ce matin encore je vous parlais avec tant d'amour!

ALBERT. Il se pourrait! c'est Camille?

RODOLPHE. Ce n'est plus Camille, c'est la maîtresse du duc de Farnèse. Ce mot seul doit vous suffire, et vous apprendre que je la déteste maintenant autant que je l'aimais; et vous-même, Albert, si vous réfléchissiez à votre folle passion...

ALBERT. Vous avez raison, je pense comme vous, c'est indigne; mais c'est égal, je l'aime toujours, et pour mon repos, pour mon bonheur, je vous demande une seule grâce, que je croirai trop peu payer au prix de mon sang. Donnez-moi votre parole que jamais vous ne l'épouserez.

RODOLPHE, *avec indignation*. Albert, y pensez-vous! une pareille supposition...

ALBERT. M'est peut-être permise à moi qui l'aime; car après votre départ, si vous aviez vu cette beauté naguère si fière, si orgueilleuse, pâle, dans les larmes, près d'expirer de douleur... tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'elle a renvoyé tout le monde, s'est renfermée dans son appartement, et j'ignore quel dessein elle médite; mais elle vous aime encore, et c'est pour cela que j'ai besoin d'apprendre que vous la fuyez pour jamais.

RODOLPHE. N'est-ce que cela? je le jure, et si je manque à mon serment, si jamais je la revois, je vous permets, Albert, de me plonger votre poignard dans le cœur.

ALBERT. Voilà qui est parler, et maintenant je suis tranquille; mais vous ne continuerez pas ainsi votre voyage, et de moi, du moins, vous pouvez accepter...

RODOLPHE. Ni de vous, ni de personne. Après ce qui m'est arrivé, on pourrait supposer encore que c'est d'une autre main que de la vôtre que me vient un pareil service, je ne veux rien devoir qu'à moi-même: je suis venu de Naples à Rome à pied, avec cette guitare; grâce à elle, je retournerai dans mon pays.

ALBERT. Y pensez-vous?

RODOLPHE. C'est ma seule ressource; mais je peux du moins l'employer sans rougir, et si elle me manque, si je dois succomber en route, je dirai comme nous disons nous autres Français: adieu tout, hors l'honneur.

ALBERT. Et moi je ne souffrirai pas...

RODOLPHE. Silence, car on vient.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ARPAYA, *rapportant les manteaux*.

ARPAYA. La chambre de monsieur le comte est prête.

ALBERT. C'est bien, je vous suis.

ARPAYA. Si ces messieurs veulent à souper, je les prierai de le dire; car ici on ne doit que le logement.

RODOLPHE. Je n'ai besoin de rien; d'ailleurs, s'il le faut, j'appellerai.

ARPAYA. Il ne serait plus temps, car la règle de l'hospice veut qu'à minuit précis tous les voyageurs soient renfermés dans leurs chambres, jusqu'au point du jour.

ALBERT. Et pourquoi?

ARPAYA. La sûreté de la maison l'exige: on n'a pas toujours aussi bonne compagnie qu'aujourd'hui, et l'on reçoit souvent, sans le savoir, des bandits de la Romagne, lazzaroni, etc.

RODOLPHE. Cela suffit, je ne veux rien; enfermez-moi dès à présent si vous voulez.

ARPAYA. Non, Monsieur, à minuit seulement, c'est la règle; et la règle avant tout.

RODOLPHE, *à Albert*. Adieu, à demain!

ALBERT. Au point du jour je viendrai vous réveiller. *(Arpaya prend la lampe qui est sur la table, la donne à Albert en le reconduisant jusqu'à la porte. Le théâtre se trouve de nouveau dans l'obscurité.)*

SCENE VIII.

RODOLPHE, ARPAYA.

RODOLPHE. Oui, quand un rival m'offrait une main secourable, j'ai dû le repousser. — Je l'ai dû pour moi-même. *(Montrant sa guitare qui est sur la table.)* Et maintenant voilà mon seul espoir, ma seule ressource.

ARPAYA, *qui a conduit Albert jusqu'à la porte, revient, regarde autour de lui, et dit:* Maintenant que tout est dans l'ordre, je puis, je crois, retourner chez moi et aller retrouver mon souper qui m'attend. *(On sonne.)* Allons, encore du monde qui vient m'interrompre. Il n'y a pas moyen de vivre comme cela! Il semble qu'aujourd'hui ils se soient donné le mot. *(Allant près de la porte qui est restée ouverte.)* Par ici, par ici; Géronimo, fais monter par ici.

RODOLPHE, *qui jusque-là est resté assis et plongé dans ses réflexions*. Qu'est-ce donc?

ARPAYA. Encore un voyageur, à qui je suis obligé de donner la moitié de cette chambre!

RODOLPHE. Tant pis, j'aimais à être seul.

ARPAYA. Je le crois; mais vous sentez bien que je vous dois la préférence, parce que de déranger M. le comte de Sorrente...

RODOLPHE, *se rasseyant*. Fais comme tu voudras, mais laisse-moi.

ARPAYA. Entrez, seigneur pèlerin. *(Entre un jeune homme habillé en pèlerin.)* Vous avez bien fait d'arriver, car un quart d'heure plus tard, toutes les portes auraient été fermées. *(A part.)* C'est décidé, dès demain je prendrai une mesure dans l'intérêt général, je ferai avancer l'horloge de l'hospice! *(Il sort.)*

SCENE IX.

L'INCONNU, RODOLPHE.

(L'inconnu s'est approché de la cheminée qui est à droite, tournant le dos à Rodolphe, qui est à gauche, près de la porte.)

DUO.

RODOLPHE, *assis*.

En vain, j'invoque le repos :
Sommeil, viens fermer ma paupière;
Puisse ton pouvoir tutélaire
M'apporter l'oubli de mes maux!

FIORELLA, *assise de l'autre côté*.

Plus de bonheur, plus de repos;
Toi, qui fuis mes yeux pleins de larmes,
O doux sommeil, viens par tes charmes
M'apporter l'oubli de mes maux.

RODOLPHE, *écoutant à droite*.

C'est quelque malheureux! il se plaint, il me semble.

FIORELLA, *écoutant*.

Auprès de moi n'entends-je pas gémir?
(Se levant.)
Puisqu'en ces lieux le malheur nous rassemble...

RODOLPHE.

Dieux! quels accents!

FIORELLA.

Puis-je vous secourir?

RODOLPHE, *se levant de son fauteuil*.

Plus de doute! ô surprise extrême!

FIORELLA.

C'est lui! de terreur je frémis!

RODOLPHE, *prenant son manteau pour partir*.

Oui, c'est elle! c'est elle-même.

FIORELLA.

O Dieu vengeur! tu me poursuis!

Allant à Rodolphe.)
Par pitié, je vous en conjure...

RODOLPHE.
Point de pitié pour la parjure!

FIORELLA.
Écoutez-moi.

RODOLPHE.
Non; plutôt le trépas.

FIORELLA.
Où fuyez-vous?

RODOLPHE.
Partout où vous ne serez pas!
(*Il s'approche de la porte.*)
Fuyons, fuyons ces lieux.
(*En ce moment on entend sonner minuit, et l'on ferme en dehors la porte aux verrous.*)

ENSEMBLE.

FIORELLA.
O contre-temps funeste!
Rien ne peut le fléchir :
C'est lui qui me déteste
Et qui voulait me fuir.

RODOLPHE.
O contre-temps funeste!
Hélas! que devenir!
Il faut qu'ici je reste :
Je ne peux plus la fuir.

FIORELLA.
Daignez croire, Monsieur, du moins je vous l'atteste,
Qu'en ces lieux le hasard seul a conduit mes pas!

RODOLPHE.
Il suffit, je vous crois, oui, je n'en doute pas.
Mais puisqu'il faut ici que malgré moi je reste,
(*Montrant la gauche.*) (*Lui montrant la droite.*)
Ce côté m'appartient; vous, demeurez là-bas.

FIORELLA.
J'obéis : loin de vous, Monsieur, je me retire...
Mais, du moins, je voulais vous dire...

RODOLPHE, *avec plus de douceur.*
Non, je ne puis; non, ne me parlez pas!

FIORELLA, *se retirant à droite.*
Taisons-nous; obéissons, hélas!

ENSEMBLE.

RODOLPHE.
Oui, craignons de l'entendre,
Et sachons nous défendre :
Car, malgré ma fureur,
Cette voix que j'adore
Pourrait trouver encore
Le secret de mon cœur.

FIORELLA.
Il ne veut plus m'entendre.
Rien ne peut me défendre,
Et j'ai perdu son cœur!
Daigne, ô Dieu que j'implore,
De celui que j'adore
Adoucir la rigueur.

FIORELLA, *se laissant tomber sur son fauteuil près de la cheminée.* Hélas!

RODOLPHE. Vous souffrez. Qu'avez-vous?

FIORELLA. Rien; j'ai froid.

RODOLPHE. Grand Dieu! (*Allant à elle.*) En effet, ce manteau traversé par l'orage... (*Il l'aide à se débarrasser de son manteau de pèlerin, et Fiorella paraît en robe blanche.*) Ses doigts sont glacés! (*Il lui prend la main pour la réchauffer dans les siennes, et la quitte vivement et avec crainte.*) Si du moins je pouvais ranimer ce feu près de s'éteindre! (*Il va près de la cheminée attiser le feu duquel s'élève une flamme légère. Depuis ce moment on commence peu à peu à éclairer le théâtre.*)

FIORELLA, *qui s'est mise à genoux près de la cheminée pour se réchauffer.* Quoi! Monsieur, vous daignez avoir pitié de moi!

RODOLPHE, *lui offrant son manteau en détournant la tête.* Tenez, prenez encore ce manteau.

FIORELLA. Je vous remercie. Ce feu, quelque faible qu'il soit, a ranimé mes forces. Seule, à pied, une si longue route : j'ai cru que j'en mourrais!

RODOLPHE. Je le crois; vous surtout qui n'avez pas l'habitude de souffrir.

FIORELLA. Rassurez-vous, d'aujourd'hui je commence.

RODOLPHE. Pourquoi, je vous le demande, partir ainsi la nuit et par un temps pareil?

FIORELLA. Je vous le dirai, Monsieur, si vous le voulez.

RODOLPHE. Oui, sans doute, parlez.

FIORELLA. Mais, pour vous expliquer les motifs qui m'ont déterminée à prendre ce parti, il faudrait commencer mon récit de plus loin. Ce serait presque chercher à me justifier à vos yeux, et vous ne voulez point que je me justifie.

RODOLPHE. Moi?

FIORELLA. Oui, puisque vous refusez de m'entendre.

RODOLPHE. Je le devrais peut-être, mais, vous le voyez, je vous écoute.

FIORELLA. Il y a bien longtemps, vous m'aimiez alors, et j'étais digne de vous! lorsque j'appris le combat fatal où vous aviez succombé; je fus bien malheureuse, moins qu'aujourd'hui cependant; car j'avais perdu l'objet de mon amour, mais je n'avais point perdu son estime. Plusieurs mois s'écoulèrent dans les larmes, dans le chagrin, dans la misère. La guerre nous avait tout enlevé. Je voyais mon père expirant de vieillesse et de besoin, lorsqu'un grand seigneur qui voyageait alors, le duc de Farnèse... (*Voyant un geste que fait Rodolphe.*) Que ce nom n'excite point votre colère!

RODOLPHE. Lui? cet indigne ravisseur?

FIORELLA. Monsieur, vous m'aviez promis de m'entendre!

RODOLPHE. Eh bien! continuez.

FIORELLA. Voyant que ses offres étaient repoussées, que son nom, ses trésors étaient inutiles, il m'offrit de m'épouser.

RODOLPHE. O ciel!

FIORELLA. Pouvais-je ne pas accepter? Non pour lui, non pour moi, mais pour mon père dont je sauvais les jours. Mon cœur était toujours à vous, ma main restait. Je la lui donnai. Oui, je le jure ici, c'est en invoquant le ciel, c'est en présence d'un de ses ministres, que nous fûmes unis; et lorsqu'après la mort de mon père nous quittâmes l'Italie, lorsque je vins en France, c'était comme duchesse de Farnèse, du moins je le croyais. Les arts, le luxe et l'opulence m'environnaient de leur prestige; un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Jeune, sans expérience, j'étais entraînée, éblouie, lorsqu'un jour celui que je croyais mon époux m'apprend enfin la vérité. C'était un faux mariage, de faux témoins; je n'étais point sa femme. Saisie d'indignation, mon premier mouvement fut de briser ces indignes chaînes, de fuir celui qui m'avait trompée, et de m'éloigner à jamais. Mais où aller?.. J'avais perdu mon père : j'étais inconnue, sans asile, dans un pays étranger. Ah! si une main protectrice eût soutenu ma faiblesse, si la voix d'un ami eût ranimé mon courage, je pouvais tout alors; mais sans appui, sans espoir! Il fallait seule à pied traverser la France, l'Italie entière. Je n'avais plus l'habitude du malheur, et l'aspect de la misère me glaçait d'effroi. Que vous dirai-je enfin? Ces plaisirs de l'opulence, ces brillants équipages, ces riches parures auxquelles j'étais accoutumée, tout cela peut-être était devenu nécessaire pour moi. Je restai, j'acceptai ma honte. Voilà mon crime, voilà celui que rien ne peut justifier, le seul qui mérite votre colère.

RODOLPHE. Grand Dieu!

Beauté cruelle, inexorable,
Refusez-moi toujours ainsi.

ZERBINE.

Qu'il est galant! qu'il est aimable!
Il veut me faire dire : oui;
Mais je dois être inexorable,
Car la vertu le veut ainsi.

PIÉTRO.

O doux espoir! ô charme extrême!
Mais on vous mettrait en courroux
Si l'on vous disait qu'on vous aime?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Non?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Que ce mot est doux!
Et si j'en réclamais un gage,
Si j'osais prendre cette main?
Oh! vous vous fâcheriez, je gage?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Vraiment?

ZERBINE.

Non!

PIÉTRO.

Ah! c'est divin!
Mais vous ne pouvez pas, je pense,
D'un baiser vous formaliser?
Un seul! Ah! c'est en conscience!
Vous ne pouvez me refuser?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Non?

ZERBINE.

Non.

ENSEMBLE.

PIÉTRO.

Ah! c'est charmant, etc.

ZERBINE.

Qu'il est galant! etc.

ZERBINE. En attendant votre nouvelle dignité, vous pouvez partir, car je vous répète que dans ce moment ma maîtresse ne recevra personne.

PIÉTRO. N'est-ce que cela? maintenant que je suis de la maison, j'attendrai tant qu'on voudra, deux, trois heures, s'il le faut. (*Lui donnant un paquet cacheté.*) Remettez-lui seulement ces papiers, c'est tout ce que je vous demande, parce que, dès qu'elle les aura lus, elle me fera appeler. Je vais me promener au jardin. Sans adieu, signora.

SCENE II.

ZERBINE, *seule*. A-t-on jamais vu un pareil original! Ah! mon Dieu! c'est ma maîtresse; dans quel trouble je la vois!

SCENE III.

ZERBINE, FIORELLA.

FIORELLA. Je ne puis résister à mon impatience; le malheur même est moins terrible que l'incertitude. Zerbine, il n'est pas venu?

ZERBINE. Qui, Madame?

FIORELLA. Lui! Rodolphe.

ZERBINE. Non, vraiment!

FIORELLA. Il n'a pas envoyé?

ZERBINE. Non, Madame.

FIORELLA. Il aura été blessé; peut-être même... c'est moi qui serai la cause de sa mort; et point de lettres, point de nouvelles; si j'ai suspendu mes projets, si je suis revenue ici chez moi, c'est que je ne pouvais m'éloigner sans savoir l'issue de ce combat, sans connaître au moins... (*A Zerbine.*) Et Albert n'a-t-il point paru?

ZERBINE. Non, Madame.

FIORELLA, *à part*. Tant mieux, je respire!

ZERBINE. Depuis que Madame est rentrée ce matin, il n'est venu ici...

FIORELLA, *vivement*. Qui donc?

ZERBINE. Que Piétro, ce Napolitain dont je vous ai parlé, et qui m'a remis pour Madame (*Les montrant sur la table.*) ces papiers importants.

FIORELLA. Tais-toi; j'entends une voiture; oui, je ne me trompe pas; elle s'arrête à la porte de l'hôtel.

ZERBINE, *regardant par la fenêtre*. Madame, Madame, réjouissez-vous.

FIORELLA, *avec joie*. Il se pourrait!

ZERBINE. C'est M. Albert lui-même.

FIORELLA, *tombant sur un fauteuil*. Albert! c'est fait de moi! Rodolphe n'est plus!

ZERBINE. Eh bien! Madame, qu'avez-vous donc?

FIORELLA. Rien! laissez-moi. (*Zerbine sort.*)

SCENE IV.

ALBERT, FIORELLA.

ALBERT. Je vois à votre trouble que ce n'est pas moi que vous attendiez. (*Gaiement.*) Eh quoi! Madame, est-ce là l'accueil que vous faites à un preux chevalier qui vient de combattre pour vous?

FIORELLA. Monsieur, par pitié...

ALBERT, *souriant*. Que vous réserviez votre colère pour le vainqueur, rien de mieux; mais on doit des consolations aux vaincus, et je les attendais de votre générosité.

FIORELLA, *vivement et avec joie*. Quoi! Monsieur, il serait vrai?

ALBERT. Ce mot seul nous a raccommodés, et vous ne m'en voulez plus, n'est-il pas vrai? Oui, Madame, j'étais trop en colère pour remporter la victoire : pour bien se battre, il faut être de bonne humeur, et Rodolphe avait un sang-froid qui lui donnait l'avantage, c'était une véritable trahison; aussi après m'avoir désarmé : Maintenant, me dit-il, expliquons-nous; et il m'a raconté toute votre entrevue de la nuit dernière. Ce malheureux-là vous aime autant que moi, mais d'une autre manière; car certainement moi, à sa place, je n'aurais pas été si héroïque. Enfin, nous nous sommes séparés, lui pour continuer sa route, et moi pour accourir près de vous! Tel est, Madame, quoi qu'il en puisse coûter à mon amour-propre, le récit fidèle de notre campagne.

FIORELLA. Quoi! il est parti?

ALBERT. Oui, Madame; du moins je le crois...

FIORELLA, *douloureusement*. Sans me voir! Adieu, Albert, adieu.

ALBERT. Que dites-vous? Ce projet dont il m'a parlé serait-il réel? songeriez-vous encore à l'exécuter?

FIORELLA. Plus que jamais. Je ne serai ni à lui, ni à vous, et si j'ai une dernière grâce à vous demander...

ALBERT. Parlez.

FIORELLA. Réparez vos torts et les miens; retournez près de Céline, près de celle qui vous aime, et que vous avez abandonnée. Ah! je sens là qu'elle doit être bien malheureuse!

ALBERT. Qu'exigez-vous de moi? Je ne serai donc plus rien pour vous?

FIORELLA. Vous serez mon ami, et je vais vous en donner une preuve. Ces biens, ces richesses auxquelles je renonce, c'est à vous que je les confie, c'est vous que je chargerai d'en disposer. De plus, voici des papiers qui compromettaient, dit-on, l'honneur de mon plus cruel ennemi, de celui à qui je dois tous mes maux.

ALBERT. Je sais, c'est un lazzarone qui vous les a remis.

FIORELLA. Gardez-les, examinez-les, ou plutôt, tenez, soyons généreux même pour sa mémoire, et brûlez-les surle-champ.

ALBERT. Je vous le promets; aussi bien, et d'après ce qu'on m'a dit, il est une autre personne. (*Regardant Fiorella.*) à qui ils pourraient nuire. Dans un instant ils n'existeront plus, mais Rodolphe...

FIORELLA. Pour mon bonheur, pour mon repos, je ne désire plus le revoir, je vous le jure; et quand même je le voudrais, vous savez bien qu'il est parti, qu'il s'est éloigné; car vous êtes bien sûr qu'il est parti?

ALBERT. Je lui ai vu prendre la route de France.

FIORELLA. Tant mieux; car il reviendrait maintenant, que j'aurais la force de ne plus le recevoir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ZERBINE.

ZERBINE. Madame, il y a là quelqu'un qui vous demande.

FIORELLA. Laissez-moi, je n'y suis pas, je ne suis pas visible...

ZERBINE. Mais, Madame, c'est lui.

FIORELLA. O ciel!

ALBERT, *avec force.* Lui! je comprends. (*Se reprenant.*) Allons! qu'allais-je faire? (*Haut.*) Je ne serai point généreux à demi, (*Montrant les papiers.*) je vais remplir mes serments, et je ne vous forcerai point à tenir les vôtres. Adieu, adieu, je me retire. (*Il sort par le fond.*)

FIORELLA. Va, Zerbine, va vite, fais-le entrer.

SCENE VI.

FIORELLA, RODOLPHE.

(*Zerbine l'amène et sort.*)

FIORELLA. Quoi! Monsieur, vous n'avez point voulu partir sans me dire un dernier adieu?

RODOLPHE. Je l'ai voulu, je l'ai essayé du moins; c'est impossible, je suis revenu sur mes pas; car, malgré ma colère, je sens là que j'ai été envers vous injuste et cruel.

FIORELLA. Vous voilà! tout est oublié.

RODOLPHE, *sans l'écouter et avec égarement.* Oui, vous oublier, c'est ce que j'avais dit, je l'avais juré, mais je ne sais plus tenir mes serments, (*Regardant autour de lui pour voir si on ne peut l'entendre.*) Ecoute, Camille, veux-tu renoncer à tes trésors, à ton opulence?

FIORELLA Je l'ai déjà fait, j'ai remis ma fortune entre les mains d'Albert; moi je ne veux plus rien, et je pars.

RODOLPHE. Oui, tu partiras, il le faut, mais avec moi.

FIORELLA. Que dites-vous? il se pourrait?

RODOLPHE. J'ai lutté en vain, je ne le puis, c'est au-dessus de mes forces, ma raison même y succomberait. Dérobons-nous à tous les regards, renonçons à ma famille, à mes amis; qu'ils oublient qui nous avons été; tâchons surtout de l'oublier nous-mêmes; et loin de notre patrie, loin de l'Europe, cherchons quelque endroit écarté où nous puissions cacher notre amour. (*A voix basse et avec force.*) Viens, je t'épouserai!

FIORELLA, *portant la main à son cœur.* Dieu! (*Avec ivresse.*) Moi, Rodolphe, moi votre femme! et c'est vous qui me le proposez! Ah! je ne croyais pas qu'un si grand bonheur me fût réservé. Oui, mon cœur est heureux et fier d'un pareil sacrifice, mais il n'en serait plus digne s'il pouvait accepter.

RODOLPHE. Qu'osez-vous dire?

FIORELLA. Que mon bonheur, que mon amour même, ne peuvent me faire oublier le soin de votre honneur! Moi vous priver de vos amis, de votre famille, de votre patrie! Non, d'autres destins vous attendent, votre pays vous réclame, la carrière des armes vous est ouverte. C'est là, Rodolphe, c'est au champ d'honneur que vous devez m'oublier.

DUO.

Partez, la gloire vous appelle!
Oubliez d'indignes amours!
L'honneur qui vous sera fidèle
Prendra soin d'embellir vos jours!

RODOLPHE.

Ce refus qui me désespère
Vous rend plus digne de ma foi!

FIORELLA.

Dans ma retraite solitaire
Votre nom viendra jusqu'à moi!
De vos succès je serai fière,
Heureuse de votre bonheur.

RODOLPHE.

Non, non, dans la nature entière
Plus d'espérance pour mon cœur!
Toi seule m'attaches à la vie,
Et si je ne peux te fléchir.
A tes pieds mes maux vont finir.

FIORELLA.

Ce n'est point à mes pieds, c'est pour votre patrie
Qu'il vous est permis de mourir!

ENSEMBLE.

FIORELLA.

Partez, la gloire vous appelle!
Oubliez d'indignes amours :
L'honneur qui vous sera fidèle
Prendra soin d'embellir vos jours.

RODOLPHE.

Vainement la gloire m'appelle,
Camille est mes seules amours.
Tu le veux .. tu le veux, cruelle?
Oui, je m'éloigne et pour toujours.

(*Rodolphe va sortir, lorsqu'on entend en dehors la voix de Piétro, qui se dispute avec Zerbine.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO, ZERBINE.

PIÉTRO. Oui, morbleu! j'entrerai malgré la consigne.

RODOLPHE, *s'arrêtant.* Que veut cet homme?

FIORELLA. Et quel est-il?

PIÉTRO, *saluant.* Piétro, un Napolitain, qui désire humblement être admis devant vous. (*Levant les yeux.*) Quoi! signora, vous ne me remettez pas! Hé bien! ce n'est pas un mal, car, franchement, il n'y avait pas dans ce temps-là de quoi se vanter de ma connaissance. Maintenant, c'est différent. Mais alors, et quand vous portiez le nom de Camille Palnzzi, j'étais un lazzarone, un mauvais sujet prêt à vendre mes services à celui qui avait dix ducats pour les payer; et comme le duc de Farnèse avait beaucoup de ducats...

FIORELLA. Quel souvenir! J'y suis maintenant; lors de ce faux mariage, tu étais un de nos témoins?

RODOLPHE. Il se pourrait!

PIÉTRO. J'avais cet honneur, moi et Gennaie.

RODOLPHE. Et tu oses te présenter en ces lieux? Tu ne crains pas de recevoir la juste châtiment?..

PIÉTRO. C'est ça, me faire pendre! comme vous y allez? chacun ses affaires, ne vous mêlez pas des miennes. C'est la signora envers laquelle je suis coupable, c'est elle qui seule doit disposer de mon sort.

FIORELLA. Pars, éloigne-toi de mes yeux.

RODOLPHE. Quoi! vous seriez assez bonne...

FIORELLA. Celui que j'avais le plus offensé a daigné me pardonner. J'imiterai son exemple. Va, tâche de vivre en honnête homme, et pour t'y aider, Zerbine va te donner ce que je t'ai promis.

PIÉTRO. Quoi! c'est là votre vengeance? C'est bien, signora, c'est très-bien. Vous ne vous repentirez point de votre générosité. Et quant à ce gentilhomme qui parle si légèrement de pendre les gens, il en aurait été plus fâché que moi, s'il est possible.

RODOLPHE. Que veux-tu dire?

PIÉTRO. Que j'étais ce matin à San-Lorenzo lors de votre aventure, de votre combat; que j'ai appris que vous aimiez Madame, que vous ne pouvez l'épouser. Hé bien! rassurez-vous, il n'y a maintenant qu'une personne au monde qui puisse rendre ce mariage possible, et cette personne-là, c'est moi.

FIORELLA ET RODOLPHE. Il se pourrait?

PIETRO. Vous saurez que le feu duc de Farnèse se mariait souvent, car Madame n'est pas la seule qu'il ait épousée; et dans ces prétendus mariages, Arpaya, son intendant, Gennaio et moi, servîmes plus d'une fois de témoins. Un jour (mais je suis loin de m'en vanter, car si j'ai fait là une bonne action, j'en suis innocent, et mon seul motif était de tenir le duc lui-même dans notre dépendance), un jour qu'un de ces mariages devait avoir lieu, on m'avait chargé de tout disposer. Je le fis en conscience. J'amenai un véritable prêtre. C'est par lui, c'est en sa présence que cette union fut consacrée, et l'acte de célébration signé de lui resta entre les mains de Gennaio, pour que nous puissions un jour en faire usage si notre protecteur devenait un ingrat. Ainsi donc, et sans qu'il s'en doutât, le duc de Farnèse était réellement marié; les preuves en sont dans les papiers que Zerbine vous a remis ce matin.

FIORELLA. O ciel!

PIETRO. Et sa légitime épouse, la duchesse de Farnèse, est là devant vous.

FINAL.

RODOLPHE ET ZERBINE.
O bonheur!

FIORELLA.
O terreur!

RODOLPHE, ZERBINE ET PIÉTRO.
Mon Dieu, je te remercie!

FIORELLA.
D'effroi mon âme est saisie!

RODOLPHE, ZERBINE ET PIETRO.
Qu'avez-vous donc, je vous prie?

FIORELLA.
Je ne méritais point un semblable bonheur.

RODOLPHE.
Achevez, je vous en supplie!

FIORELLA.
Ces papiers, disait-on, compromettaient l'honneur
De ce duc de Farnèse?

PIÉTRO.
Il est vrai!

FIORELLA.
Sans les lire,
Entre les mains d'Albert je les ai tous remis,
Le suppliant de les détruire.

TOUS.
O ciel!

FIORELLA.
Et maintenant ils sont anéantis!

RODOLPHE.
Qu'avez-vous fait? courons, je puis encor peut-être...

FIORELLA.
Restez, c'est lui! Je n'ose, en le voyant paraître,
L'interroger.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT

ALBERT, *gaiement, à Fiorella.*
Par moi, votre esclave soumis,
Vos ordres souverains viennent d'être suivis!

TOUS.
Grand Dieu!

FIORELLA.
Quoi! ces papiers que je vous ai remis!..

ALBERT.
Le vent a dispersé leur cendre.
(La regardant.)
Mais d'où vient cet effroi dont vous semblez saisis?
Répondez-moi.

FIORELLA, *avec désespoir.*
Comment, ils sont détruits?

ALBERT, *lentement.*
Oui, tous! hormis un seul!

FIORELLA ET RODOLPHE, *vivement.*
Dieu! que viens-je d'entendre?

ALBERT.
Qu'avez-vous donc? il ne vous touche en rien;
Il concerne une pauvre fille
Dont hier encore, si je m'en souviens bien,
Rodolphe me parlait, et qu'on nommait Camille!

RODOLPHE ET FIORELLA.
Achevez; à mon trouble, hélas! rien n'est égal!

ALBERT.
En voyant cet écrit dont le secret fatal
Assurait à jamais le bonheur d'un rival,
J'en conviens, j'ai senti renaître dans mon âme
Le naturel napolitain,
Et deux fois ma tremblante main
Approcha malgré moi cet écrit de la flamme.

FIORELLA.
O ciel!

ALBERT.
Mais de l'honneur n'écoutant que la voix,
Le naturel français a repris tous ses droits!
Oui, me suis-je écrié, qu'ici l'amour se taise,
Et de peur d'un regret j'accours auprès de vous.
(Leur donnant le papier.)
Tenez, soyez heureux!
(A Fiorella.)
Duchesse de Farnèse,
Vous pouvez à présent l'accepter pour époux!

ENSEMBLE.

RODOLPHE ET FIORELLA.
Ah! quelle reconnaissance
Paira jamais
Tant de bienfaits?
Jouissez pour récompense
Des heureux que vous avez faits!

ALBERT.
Ah! votre reconnaissance
Surpasse encore mes bienfaits;
Et je trouve ma récompense
Dans les heureux que je fais!

ALBERT, *voyant entrer les personnages du premier acte.*
Mais voici venir vos amis,
Qui de votre bonheur par moi furent instruits!
(Bas, à Fiorella et à Rodolphe.)
Pour moi, rassurez-vous, j'épouserai Céline.

RODOLPHE.
Et le bonheur que l'hymen vous destine
D'un autre amour vous dédommagera!

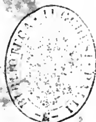
FIORELLA.
Notre amitié toujours vous restera.

ALBERT.
Son amitié me restera!
Faute de mieux! allons, c'est toujours ça!

CHŒUR.

Heureux amants, goûtez sans cesse
Un bonheur si bien mérité,
Car les honneurs et la richesse
Couronnent ici la beauté.

FIN DE FIORELLA.




BIBLIOTECA


BIBLIOTECA





otes.

l je la
tends

e, ce

r-là ;

iono-
geant
ôt en

e t'ai
. Tu
nt on
tous
baye
ans ?
d'a-



LEICESTER

OU

LE CHATEAU DE KENILWORTH

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 25 janvier 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
LE COMTE DE LEICESTER, son favori.
SIR WALTER RALEIGH, jeune seigneur et ami de Leicester.
HUGUES ROBSART, vieux gentilhomme.
AMY ROBSART, sa fille, épouse de Leicester.
CICILY, suivante d'Amy Robsart.

LORD SHREWSBURY, LORD HUNSDON, LORD STANLEY, Seigneurs de la cour d'Élisabeth.
DAMES DE LA REINE.
DOBOOBIE, intendant de Leicester.
OFFICIERS, HOMMES D'ARMES.
PAGES, SUITE DE VASSAUX.

Au premier acte, la scène se passe à l'abbaye de Cumnor, et à Kenilworth pendant les deux derniers actes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie gothique avec de larges croisées dans le fond. A droite, une porte très-riche qui conduit aux appartements d'Amy Robsart. A gauche, deux autres portes, dont une très-petite se rapproche du fond. Les meubles qui garnissent l'appartement doivent être de la plus grande magnificence.

—

SCENE PREMIERE.

CICILY, *seule, occupée à travailler*. Dieu! que cette pièce est grande! quand on y est toute seule. Onze heures viennent de sonner à la grande horloge de l'abbaye, et ma maîtresse ne songe pas à se coucher; je gagerais qu'il y a quelqu'un que je ne connais pas qui doit venir ici, ce soir. A la bonne heure! mais moi qui n'attends personne, je m'endormais là sur le vingt-deuxième couplet de ma ballade.

BALLADE.

« Voyez-vous, dit alors la reine,
« Auprès de nous ce bel enfant,
« Aux cheveux plus noirs que l'ébène,
« Au manteau bleu broché d'argent.
« Quel est-il? sa grâce ingénue
« N'a pas encor frappé ma vue
« — C'est Édouard de Balmonté,
« Page de Votre Majesté. »

Des lampes les clartés pâlissent;
Le bal brillant vient de finir.
Tous les courtisans applaudissent,
En bâillant encor de plaisir.
Et dans cette royale enceinte
Notre page, heureux et sans crainte,
Dort comme on n'a jamais, je croi,
Dormi dans un palais de roi.

Tout à coup auprès de sa couche
Apparaît un fantôme blanc.
Il veut crier, et sur sa bouche
Vient se poser un doigt charmant.
Contraint à garder le silence,
Le beau page prit patience:
Car ce fantôme singulier
Ne défendait que... de crier.

Voilà une histoire qui me fait toujours peur quand je la chante... il me semble que je ne me trompe pas, j'entends marcher de ce côté; ah! mon Dieu!..

SCENE II.

CICILY, RALEIGH.

RALEIGH. Enfin voilà de la lumière, une jeune fille, ce n'est pas dangereux.

CICILY. Il me semble que je connais ce seigneur-là; c'est sir Walter Raleigh.

RALEIGH. Eh! mais, ces jolis yeux noirs, cette physionomie piquante; je ne m'attendais pas, en m'engageant dans cette entreprise périlleuse, à me trouver aussitôt en pays de connaissance; tu habites ce vieux manoir?

CICILY. Oui, Milord, depuis cinq jours.

RALEIGH. A merveille! l'année dernière, lorsque je t'ai rencontrée à Dunbilikos, tu étais déjà fort aimable. Tu vas m'apprendre quelle est cette belle inconnue dont on parle dans le canton? Pourquoi la dérobe-t-on à tous les regards? Pourquoi a-t-on changé cette vieille abbaye en une forteresse au dehors, et en un palais au dedans? pourquoi enfin... réponds-moi, réponds vite, je sais d'abord que tu causes avec grâce et surtout avec facilité.

CICILY. Ah! vous croyez.

DUO.

Ce secret-là
Se gardera,
(*Montrant son cœur.*)
Il est là.

RALEIGH.
Ce secret-là
So trahira,
(*Même geste.*)
S'il est là.
Dis-le-moi donc, de grâce!
CICILY.
Je ne dis jamais rien.
RALEIGH.
Si tu te tais, j'embrasse
CICILY.
De me faire parler ce n'est pas le moyen.
RALEIGH.
Ta mine est si jolie!
Ton œil est si fripon!
CICILY.
Oui, de la flatterie
Pour troubler ma raison,
Non, non.
RALEIGH.
Moi troubler ta raison,
Non, non.

ENSEMBLE.

CICILY.
Ce secret-là
Se gardera;
(*Montrant son cœur.*)
Il est là.
RALEIGH.
Ce secret-là
Se trahira,
(*De même.*)
S'il est là.

CICILY.
Mais répondez vous-même.
RALEIGH.
Je ne parle jamais.
CICILY.
Par quelle audace extrême...
RALEIGH.
Comme toi je me tais.
CICILY.
Vous pouvez me le dire;
Dans ce sombre réduit
Pourquoi vous introduire
Au milieu de la nuit?
RALEIGH.
Il faut donc te le dire.
CICILY.
Ah! oui, daignez m'instruire;
De moi ne craignez rien.
RALEIGH.
Eh bien!

CICILY.
Eh bien!
RALEIGH.
Ce secret-là
Se gardera;
(*Montrant son front.*)
Il est là.
CICILY.
Ce secret-là
Se trahira,
(*Même geste que lui.*)
S'il est là.

RALEIGH. Allons, puisqu'il faut que ma confidence précède la tienne, imagine-toi, ma toute belle, car tout est inconcevable dans mes aventures, qu'il y a trois mois je devins amoureux fou!

CICILY. Comment! trois mois?

RALEIGH. Oui, c'était depuis toi; une jeune personne charmante, toutes les perfections réunies; je peux même te dire son nom, c'était la jeune Amy Robsart.

CICILY. Amy Robsart!

RALEIGH. Oui, la fille de sir Hugues Robsart, un marin qui, pendant qu'il courait les mers, avait laissé sa fille dans le comté de Devonshire, à la garde d'une tante. Moi je me présentai dans la maison et j'y allai souvent, car on me trouvait fort aimable.

CICILY. Cela ne m'étonne pas.

RALEIGH. Sans doute, ce n'est pas là l'étonnant; mais le voici : c'est qu'un matin Amy Robsart disparut, et impossible de savoir ce qu'elle est devenue.

CICILY. Fi! l'horreur! vous l'avez enlevée!

RALEIGH. Non, je te jure que ce n'est pas moi, je te le dirais; mais toute sa famille en est persuadée, et son frère, car elle a un frère qui est dans les gardes de la reine, voulait absolument que je lui déclarasse où était sa sœur, ou que je me battisse avec lui.

CICILY. Eh bien?

RALEIGH. Eh bien! il n'y avait pas à hésiter, vu que l'un m'était beaucoup plus facile que l'autre; je me suis battu et l'ai blessé : ce qui ne lui a pas appris où était sa sœur et ce qui m'a mis sur le compte une mauvaise affaire de plus; les Burleigh, les Sussex, qui protégent la famille Robsart, m'ont dénoncé à la Chambre étoilée comme un ravisseur, comme meurtrier, et j'allais être arrêté, si le noble comte de Leicester, mon ami, mon protecteur, n'eût embrassé ma défense.

CICILY. Oh! si le comte de Leicester est de vos amis... ne dit-on pas qu'il est roi d'Angleterre?

RALEIGH, *souriant.* A peu près; aussi je suis tranquille; cependant on m'a conseillé de m'éloigner jusqu'à ce que tout fût arrangé.

CICILY. Ce qui est très-désagréable.

RALEIGH. Sans doute! s'éloigner de la cour, même pour un jour, c'est tout perdre; les rivaux sont là sur la même ligne, qui vous pressent, vous coudoient. Fait-on un pas en arrière, on serre les rangs, et la place est prise. Aussi, désolé de mon exil et courtisan en vacances, je voyageais à petites journées, lorsqu'à une lieue d'ici, à l'auberge de l'Ours Noir, où j'étais descendu, j'entends parler d'une dame inconnue, d'une beauté admirable, qu'un geôlier terrible tient renfermée dans un vieux donjon, et mille autres choses plus merveilleuses; ma tête se monte, je laisse à l'auberge mon cheval et mon domestique, j'arrive ici à la nuit pleine, j'escalade un mur délabré, je me trouve dans un parc immense, et vis-à-vis une abbaye gothique, qui semble inhabitée, car tout est exactement fermé, si ce n'est une fenêtre basse qui me livre passage. Je m'avance avec précaution; partout le plus grand silence, une obscurité complète; et d'appartements en appartements, je suis arrivé jusqu'à celui-ci, sans rencontrer personne, et fort curieux de connaître le propriétaire et les habitants de ce mystérieux séjour.

CICILY. Eh bien! Milord, si vous voulez que ma franchise égale la vôtre, je vous avouerai maintenant qu'on m'a proposé cinquante guinées pour entrer au service d'une jeune dame qui habite la campagne, à la seule condition de ne pas la quitter et de ne jamais sortir; au lieu de cinquante guinées on m'en a compté cent; nous n'avons voyagé que de nuit, nous sommes arrivés ici la nuit, et depuis cinq jours que j'habite ce château, vous êtes la première personne à qui j'aie pu demander des renseignements.

RALEIGH. Par saint George! tu t'adresses bien; et tu ne connais pas le maître de cette vieille abbaye?

CICILY. Je ne l'ai jamais vu.

RALEIGH. Mais au moins, ta maîtresse?

CICILY. Je ne sais pas son nom.

RALEIGH. D'accord, mais sa personne?

CICILY. La plus jolie et la plus gracieuse que l'on puisse

voir! seize à dix-sept ans, si je ne me trompe, et je ne pense pas que, parmi toutes les ladys de la cour d'Élisabeth, il y en ait une seule qu'on puisse lui comparer.

RALEIGH, *avec joie.* Admirable! et la pauvre petite est bien triste, bien affligée?

CICILY. C'est la plus heureuse des femmes, elle est dans une ivresse continuelle, depuis ce matin, surtout; dans ce moment, elle est devant une glace à admirer ses peints de Venise et ses diamants!

RALEIGH. Diable! voilà qui confond toutes mes idées, moi qui me figurais et comptais sur une victime; je donnerais tout au monde pour l'entrevoir!

CICILY, *regardant à gauche.* Tenez, tenez, Milord, la voilà qui traverse la grande galerie; et par cette fenêtre, vous pourrez, sans être vu... ne vous montrez pas surtout.

RALEIGH. Mais, en effet... (*Ils regardent tous les deux par la fenêtre.*)

DUO.

CICILY.
La voyez-vous?
RALEIGH.
Taille charmante!
CICILY.
Parlez plus bas.
RALEIGH
Grâce touchante!
CICILY.
Et cette main?
RALEIGH
Quelle blancheur!
CICILY.
Dans tous ses traits...
RALEIGH.
Que de fraîcheur!

ENSEMBLE.
Chut! chut! elle s'avance.
Chut! chut! faisons silence.

RALEIGH.
Je la vois mieux. Quel doux regard!
(*A part.*)
Mais, grand Dieu! quelle ressemblance!
C'est elle... c'est Amy Robsart.
(*Il redescend le théâtre très-agité.*)

ENSEMBLE.

RALEIGH, *à part.*
Quelle surprise extrême!
En croirai-je mes yeux?
Ah! pour celui qui l'aime
Quel spectacle fâcheux!
CICILY, *à part.*
Pourquoi ce trouble extrême
Qui se peint dans ses yeux?
Je vois déjà qu'il aime
Cet objet merveilleux.

RALEIGH, *à part.*
M'être battu pour elle,
Tandis que la cruelle...
Ah! le trait est piquant!..
Mais quel est cet amant?
Tant de magnificence
Et ce mystère... et ce silence...
(*Haut, à Cicily.*)
Apprends-moi tout, je suis discret.
CICILY.
Hélas! que puis-je vous apprendre?
RALEIGH.
Près de ta maîtresse en secret
Chaque jour quelqu'un doit se rendre?

CICILY.
Oui, tous les jours quelques courriers,
Sur de magnifiques coursiers...
Viennent pour lui remettre
Des présents, une lettre.
RALEIGH, *vivement.*
Et leur livrée?
CICILY.
Ils n'en ont pas.
RALEIGH.
Tout redouble mon embarras!
D'où viennent-ils?
CICILY.
Mais, je l'ignore.
RALEIGH.
Que disent-ils?
CICILY.
Pas un seul mot.
RALEIGH.
Ils arrivent?..
CICILY.
Avant l'aurore.
RALEIGH.
Et repartent?..
CICILY.
Tout aussitôt.

ENSEMBLE.
(*A part.*)
Je n'y puis rien comprendre!
O mystère maudit...
Mais je veux tout apprendre,
Ou j'en perdrai l'esprit.

RALEIGH.
Allons, allons, ma chère,
Ne sais-tu rien de plus?
CICILY.
Je ne saurais me taire...
Un de ces inconnus
A ma belle maîtresse
Apporta ce matin
Ce coffret, cet écrin.
(*Elle le montre sur un guéridon.*)
Voyez quelle richesse!
Il contenait
Certain billet
Qu'elle lisait
Avec ivresse.
RALEIGH, *sautant sur le coffret.*
Ah! voyons vite...
(*Il l'ouvre.*)
Des brillants!
CICILY.
Des bagues et des diamants!
RALEIGH.
Une couronne de comtesse!
CICILY.
Et des perles!.. quelle richesse!
RALEIGH, *tirant un papier.*
Ce papier... lisons... *A ce soir!*
C'est laconique... à ce soir!
CICILY.
Voilà tout... *A ce soir!*
RALEIGH.
Morbleu! je ne puis rien savoir...
Eh! mais, pourtant cette écriture...
Elle ressemble... je le jure...
Oui... ces armes sur ce coffret,
Et ce chiffre sur le cachet,
Juste ciel! c'est lui... c'est lui-même.
CICILY.
Vous connaissez celui qu'elle aime?

pas te voir! J'ai assisté au cercle de la reine; je me suis retiré dans mon appartement; et lorsque chacun me croyait endormi, j'étais déjà sur la route de Cumnor, suivi d'un seul domestique qui m'est dévoué, et demain matin je serai de retour avant que personne ait pu s'apercevoir de mon absence.

AMY. Douze milles tout d'un trait? ah! mon Dieu! (*Elle s'approche de lui et veut lui ôter son manteau.*)

LEICESTER. Eh bien! Amy, y penses-tu? je ne souffrirai pas...

AMY. Laisse-moi; celle que le noble comte de Leicester a élevée au rang de son épouse n'a point oublié qu'elle n'était que la pauvre Amy Robsart, et elle est trop heureuse de te servir. (*Elle lui ôte le manteau qu'elle place sur un meuble, et en se retournant fait un geste d'étonnement, en voyant le comte en habit de cour très-élégant.*)

LEICESTER. Eh bien! qu'as-tu donc? viens.

AMY. Je ne sais pourquoi; mais je n'ose pas. Ces brillants habits que je ne t'avais pas encore vus... Il me semble que je suis au cercle de la reine.

LEICESTER, *souriant*. Oui, dans mon impatience, je n'ai pas pensé à changer de costume.

AMY. Tant mieux, je n'avais encore vu que mon ami, mon époux, je reçois aujourd'hui le comte de Leicester. Voilà donc comme tu es, lorsque cette cour t'environne de ses hommages, quand tu reçois les hommages et les adorations de cette cour brillante?

LEICESTER. Amy, quel enfantillage! et que penserait-on si l'on vous écoutait?

AMY. Oui, mais l'on n'écoute pas. (*Avec admiration.*) Que ne puis-je à mon tour te rendre ta visite dans un de tes beaux palais, à Kenilworth, par exemple, ce beau château, que l'on dit le plus beau de toute l'Angleterre, et dont j'aperçois d'ici les superbes jardins!

LEICESTER, *doucement*. Amy! y penses-tu?

AMY. Ah! ce serait le bonheur de ma vie! oui, je voudrais briller d'un éclat qui ne vînt que de toi seul, de ton nom!

ROMANCE.

Ces présents, ces biens de la terre
M'ornent d'un éclat imposteur...
Aux yeux de tous je serais fière
D'être l'épouse de ton cœur,
Alors je pourrais, sans murmure,
Renoncer à la vanité...
Ton amour ferait ma parure,
Mon bonheur ferait ma beauté.

ENSEMBLE.

LEICESTER.

Quel doux regard!.. que d'innocence!
Ah! les vains honneurs de la cour
N'ont rien d'égal à la puissance
De sa candeur, de son amour.

AMY.

Au gré de ma reconnaissance,
Que ne puis-je, loin de la cour,
Te faire oublier ta puissance
Par ton bonheur et mon amour!

DEUXIÈME COUPLET.

AMY.

Près d'un époux, près de mon père,
Qui me maudit peut-être, hélas!
Tous les trésors de l'Angleterre,
Dudley, ne me séduiraient pas.
Entre nous deux, plus de murmure!
J'aimerai la simplicité...
Votre amour fera ma parure,
Mon bonheur fera ma beauté.

ENSEMBLE.

LEICESTER.

Quel doux regard! que d'innocence! etc.

AMY.

Au gré de ma reconnaissance, etc.

LEICESTER, *ému*. Amy, ce jour viendra; mais dans ce moment cela est impossible.

AMY. Et pourquoi? la reine, dit-on, ne voit que par vos yeux, n'agit que par vos conseils; eh bien! conseillez-lui de consentir à notre mariage.

LEICESTER. O ciel! que dites-vous?

AMY. Ce que je lui dirais à elle-même; qu'y a-t-il donc de si étonnant? et pourquoi la reine empêcherait-elle ses sujets de se marier?

LEICESTER. Amy, vous parlez de ce que vous ne pouvez comprendre! qu'il vous suffise de savoir que, dans ce moment, déclarer mon mariage serait travailler à ma ruine, et tout serait perdu si l'on pouvait seulement soupçonner...

SCENE VII.

LEICESTER, AMY; RALEIGH, *paraissant dans le fond.*

AMY. Quelqu'un vient vers nous.

LEICESTER, *mettant la main sur son épée*. Qui ose nous surprendre?

AMY. Que vois-je! Walter Raleigh!

LEICESTER, *à part, avec colère*. Raleigh! (*Se retournant froidement.*) Ma présence en ces lieux doit étonner sir Raleigh; il ne s'attendait pas sans doute à m'y trouver.

RALEIGH. Au contraire, Milord, je venais vous y chercher.

LEICESTER. C'est être fort habile que d'avoir deviné que la nuit et le mauvais temps me forceraient de demander ici un asile.

RALEIGH. Non, Milord, vous n'êtes point homme à vous arrêter en chemin pour si peu de chose; un hasard, dont moi seul ai connaissance, m'avait fait soupçonner que votre seigneurie devait être ici; (*Regardant Amy.*) et, quelque pénible que fût pour moi une certaine rencontre, en rival dédaigné, mais généreux, j'ai fait taire mon amour-propre pour ne songer qu'à vos intérêts et aux dangers qui vous menacent; dans quelques heures la reine sera dans ces lieux.

LEICESTER. Elisabeth?

RALEIGH. Elle-même! elle doit demain se rendre avec toute sa cour à Kenilworth, ce superbe château qu'elle a donné au comte de Leicester; mais c'est peu de faire un tel honneur à son favori, elle a voulu y joindre le plaisir de la surprise; l'auberge que j'habitais est déjà remplie des officiers de sa maison; un de ces messieurs, qui a daigné me reconnaître, m'a mis au fait de l'itinéraire royal. Comme on a beaucoup vanté à Sa Majesté les ruines et les environs de la vieille abbaye de Cumnor, elle doit demain matin s'y arrêter pour déjeuner.

AMY. Il serait vrai! la reine vient déjeuner ici!..

LEICESTER, *l'interrompant*. C'est bien, c'est bien; je vous remercie de l'avis important que vous venez de me donner, et j'en profiterai. Amy, je vous rejoins à l'instant, dès que j'aurai causé avec Raleigh sur le parti qu'il faut prendre.

AMY. Quoi! vous voulez lui confier?..

LEICESTER. Il en sait trop pour lui rien cacher; d'ailleurs, de tous mes partisans, Raleigh m'est le plus dévoué, et quoiqu'il me doive tout, je crois qu'au jour de la disgrâce je pourrais compter sur lui.

SCENE VIII.

LEICESTER, RALEIGH.

LEICESTER. Quoi! Elisabeth se rend demain à Kenilworth, et aussi publiquement, avec toute sa cour et sans m'en avoir parlé? quel peut être son dessein?

Au gré de mon envie
Je vais prendre l'essor;
La suprême puissance
Me sourit à mon tour,
Et m'enivre d'avance
Et de gloire et d'amour.
Je ne crains plus d'orage, de tempête,
Rien ne peut plus arrêter mon bonheur,
Car la fortune a fixé sur ma tête
Et son éclat et sa faveur.
Destin, je te défie
De me tromper encor, etc., etc.
(*Mouvement très-agité.*)

SCENE XII.

RALEIGH, CICILY.

CICILY, *accourant tout effrayée.*
Dieux! Milord, quelle nouvelle...
RALEIGH.
Qu'est-ce donc qui t'agite ainsi?
CICILY.
Ah! ce vieillard...
RALEIGH.
Eh bien?
CICILY.
Auprès de Milady,
A peine est-il entré qu'elle pousse un grand cri;
Et lui, courant vers elle,
Quoi! ma fille, a-t-il dit, ma fille dans ces lieux!
RALEIGH, *à part.*
C'est Robsart, justes dieux!
CICILY.
En vain elle implore son père:
Non... nomme-moi ton séducteur,
Viens, viens, ou ma colère,
Sur lui vengera mon honneur!..
RALEIGH, *troublé, à part.*
L'enlever!.. malheureux... que faire?
Et Leicester... comment le prévenir?
Et la reine qui va venir!
(*On entend les trompettes, les acclamations et une marche dans le lointain.*)

RALEIGH, *très-agité.* Comment maintenant la délivrer, et quand j'y parviendrais, pour regagner la route de Londres, il faut absolument traverser les jardins de Kenilworth; en sortant d'ici la reine va s'y rendre; et si nous n'y arrivons pas avant elle?..

CICILY, *courant à une fenêtre du fond.*
Écoutez... oui, la reine va venir.
CHŒUR *lointain, et derrière le théâtre.*
Ah! quel bonheur pour notre maître!
Pour nos hameaux quel jour heureux!
La reine en ces lieux va paraître,
Et combler enfin tous nos vœux.
CICILY, *avec joie.*
La reine va paraître!
RALEIGH, *préoccupé.*
Oui, oui, la reine va paraître.
(*Pendant que la marche continue.*)
RALEIGH, *à part.*
Et ce Robsart, dans sa colère,
S'il allait révéler...
Rien ne pourra le faire taire,
Rien ne peut le faire trembler!
(*Avec résolution.*)
Ah! c'est en vain que je balance.
Oui, les moments sont précieux,
Un seul moyen... en ma puissance...
Il est terrible, dangereux...
(*A Cicily.*)
N'importe, viens.
CICILY.
Que faut-il faire?
RALEIGH.
Me suivre, obéir et te taire.
CICILY.
Toujours me taire, oh! c'est fini,
Je ne veux plus rester ici.
(*Le bruit se rapproche.*)
CHŒUR, *derrière le théâtre.*
Ah! quel bonheur pour notre maître,
Pour nos hameaux quel jour heureux!
La reine en ces lieux va paraître
Et combler enfin tous nos vœux.
CICILY, *à part.*
Que ne suis-je loin de ces lieux!
RALEIGH, *bas.*
Suis-moi, suis-moi loin de ces lieux.
(*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une partie des jardins du parc de Kenilworth; on aperçoit la façade du château à travers les arbres du fond. Le jardin est orné de vases et de groupes de marbre. A droite, et sur le devant de la scène, l'entrée d'une galerie de marbre, qui est censée conduire à une autre partie des bâtiments. Au lever du rideau, Doboobie est entouré de jeunes filles, de villageois qu'il fait répéter. Les uns exécutent des danses, tandis que d'autres tressent des guirlandes, préparent des fleurs et étudient le compliment qu'ils doivent réciter à la reine.

SCENE PREMIERE.

DOBOOBIE, VILLAGEOIS, JEUNES FILLES.

CHŒUR.
Ah! quel honneur pour notre maître!
Pour nos hameaux quel jour heureux!
La reine en ces lieux va paraître,
Et combler enfin tous nos vœux.
DOBOOBIE, *les plaçant.*
Sachons mériter tant de gloire...
(*Aux jeunes filles.*)
Eh bien! comment va la mémoire?
CHŒUR.
Très-bien, très-bien.
DOBOOBIE, *aux danseurs.*
Et vos danses?
CHŒUR.
Très-bien, très-bien.
DOBOOBIE.
Surtout, surtout, n'oubliez rien.
(*A lui-même.*)
Quelle page pour mon histoire!
(*Au chœur.*)
Voyons si tout cela va bien.
CHŒUR, *pendant les danses.*
Des habitants du village
Ne méprisez pas l'hommage...
CHŒUR DE DANSEURS.
Par nos danses et nos chants
Célébrons ces doux instants.

DOBOOBIE, *soufflant.*

Vos attraits... (*Aux danseurs.*) quelle tournure!

CHŒUR.

Vos attraits, quelle tournure!

DOBOOBIE, *frappant du pied.*

Taisez-vous donc! (*Aux danseurs.*) doucement!
(*Soufflant.*)
Vos vertus... (*Aux danseurs.*) légèrement!
Mais suivez donc la mesure.

CHŒUR, *avec impatience.*

Nous savons parfaitement.
(*Ecoutant.*)
Mais quel bruit se fait entendre?
C'est la reine assurément.
Auprès d'elle il faut nous rendre.

DOBOOBIE, *voulant les retenir.*

Mais écoutez... un moment...

CHŒUR, *très-vif.*

Oui, c'est elle, oui, c'est la reine,
Comme chacun est agité!
De notre noble souveraine
Courons admirer la beauté.

(*Ils sortent tous en désordre, et entraînent Doboobie avec eux. Raleigh paraît aussitôt du côté opposé; il fait signe à Amy d'approcher sans crainte.*)

SCENE II.

RALEIGH, AMY.

(*Raleigh est vêtu magnifiquement; Amy est en habit de voyage.*)

RALEIGH. Hâtons-nous de traverser cet endroit dangereux, que nous ne pouvions éviter, c'est le seul qui nous conduise directement à la grande route, où des chevaux nous attendent.

AMY. Non, je n'irai pas plus loin; je reste ici.

RALEIGH. Y songez-vous! à Kenilworth, quand nous devrions être déjà sur le chemin de Londres.

AMY. Mais mon père, qu'est-il devenu?

RALEIGH. Vous le saurez, Milady; mais je vous en conjure, éloignons-vous.

AMY. Non, sir Raleigh, vous m'expliquerez le mystère. J'ai revu mon père; j'ai supporté, sans trahir le secret de Milord, ses reproches et son indignation; mais je ne puis résister aux inquiétudes mortelles que votre silence m'inspire. Qu'est devenu mon père?

RALEIGH. Calmez-vous, il ne court aucun danger; mais il allait vous enlever, vous cacher pour jamais dans le fond du Devonshire, et je répondais de vous au comte sur ma tête. Vous conviendrez que ma position était très-délicate; je n'avais qu'un moyen, violent, à la vérité, mais je n'ai point balancé; j'ai fait arrêter ses pas au nom de Leicester, et par ses hommes d'armes.

AMY. Au nom de Leicester! et je pourrais souffrir... Je cours m'adresser à Milord, pour que mon père soit mis en liberté, et pour qu'il lui soit permis de retourner chez lui, dans son château du Devonshire.

RALEIGH. C'est justement là que je l'ai fait conduire; il y restera libre, tranquille, jusqu'à ce que votre mariage soit reconnu; mais je tremble que la reine... elle est déjà aux portes du château. Venez.

AMY. Je ne sortirai pas d'ici que je n'aie vu le comte.

RALEIGH. Trop de dangers vous y environnent.

AMY. Quoi! la comtesse de Leicester ne trouverait pas d'asile, même dans le château de son époux! que je le voie seulement, et je pars.

RALEIGH. Eh bien! puisque vous l'exigez, attendez un instant dans ce pavillon écarté, et je cours prendre ses ordres; mais il vient sans doute; entendez-vous ce bruit dans les cours du château?

DUO.

Éloignez-vous, quittez ces lieux!

AMY.

Un moment, un moment encore:
De ce spectacle que j'ignore,
Laissez-moi contenter mes yeux!

RALEIGH.

Non, non, il faut quitter ces lieux!
Y rester plus longtemps encore,
Pour nous serait trop dangereux!

AMY, *regardant à sa droite.*

Quelle est cette troupe guerrière
Qui semble marcher au combat?

RALEIGH.

De Leicester c'est la bannière!

AMY.

Quelle richesse! quel éclat!
Et ces pages? ces hommes d'armes?

RALEIGH, *voulant l'entraîner.*

Ce sont les siens, éloignons-nous!

AMY.

Ah! que ce spectacle a de charmes!
Quoi! ces pages, ces hommes d'armes,
Tout appartient à mon époux!

RALEIGH.

Ah! vous redoublez mes alarmes,
Éloignons-nous, quittons ces lieux!

AMY.

Un moment, un moment encore, etc.

RALEIGH.

Entendez-vous ces fanfares brillantes?
Ce cri joyeux, mille fois répété?
Voyez dans l'air ces enseignes flottantes!
La reine vient de ce côté!

AMY.

Quoi! c'est la reine, ô jour d'ivresse!
Parmi la foule qui s'empresse,
Ne puis-je donc, cachée à tous les yeux...

RALEIGH, *effrayé.*

Y pensez-vous?

AMY.

Quel sort heureux
Mêlant ma voix à leurs chants d'allégresse,
Je m'écrierais d'un air content et fier:
« Vive la reine et vive Leicester! »

RALEIGH, *vivement.*

Voulez-vous le perdre, Madame!

AMY.

Le perdre! ô ciel! lui, mon époux!
A ce mot seul je sens glacer mon âme.

(*Reprise.*)

AMY.

Ah! je pars, je quitte ces lieux,
Et puisqu'un seul moment encore
Peut perdre l'époux que j'adore,
D'Amy recevez les adieux.

RALEIGH.

Oui, pour lui, pour vous plus encore,
Cachez-vous bien à tous les yeux.
(*Amy sort par le pavillon à gauche.*)

SCENE III.

RALEIGH, *seul.*

(*La marche triomphale continue toujours dans le lointain, et va toujours en augmentant pendant le monologue suivant.*)

Je respire. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu la déci-

der, et le comte qui n'est pas prévenu, qui ne sait pas que, sans moi, la comtesse lui était ravie. Que l'on dise encore qu'il n'y a pas de véritables amis à la cour. Moi, qui me sacrifie pour Leicester, qui m'exposa à tout pour sauver du naufrage sa barque. (*Souriant.*) allons, et peut-être la mienne! C'est unique! comme on se fait illusion; j'aurais juré, tout à l'heure, que j'agissais sans intérêt... Chut! le voici avec la reine. (*Fanfares.*)

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, LEICESTER, RALEIGH, DOBOOBIE, SUSSEX, DAMES ET OFFICIERS, SUITE.

CHŒUR.

De notre auguste souveraine
La présence comble nos vœux,
Vive à jamais le règne glorieux
D'Elisabeth, de notre reine!

ÉLISABETH.

AIR.

Ah! de ces transports éclatants,
J'en conviens, mon âme est charmée.
De mes sujets reconnaissants
Ils prouvent que je suis aimée!
(*A Leicester.*)
Oui, Milord, c'est en ce séjour
Où vous étiez loin de m'attendre,
Que j'ai voulu vous surprendre
Avec toute ma cour!

Au seigneur de ce domaine,
Dont je connais la loyauté,
Élisabeth, votre reine,
Demande l'hospitalité.

CHŒUR.

Au seigneur de ce domaine,
Notre auguste souveraine
Demande l'hospitalité.
Vive Sa Majesté!

ÉLISABETH.

(*Reprise de l'air.*)

Ah! de ces transports éclatants,
J'en conviens, mon âme est charmée.
De mes sujets reconnaissants
Ils prouvent que je suis aimée.

RONDEAU.

Aux soins de notre empire
Dérobons un seul jour,
Et qu'ici tout respire
Le bonheur et l'amour.

Je bannis de cette retraite
Les lois de l'étiquette,
Voulant qu'on ne puisse obéir
Qu'à celles du plaisir!

Aux soins de notre empire
Dérobons un seul jour,
Et qu'ici tout respire
Le bonheur et l'amour.

C'est fort bien, Milord, recevez mes remerciments pour une réception si gracieuse. (*A un officier en montrant les vassaux.*) Lord Hunsden, chargez-vous de témoigner ma satisfaction à ces braves gens. (*A un autre.*) Milord, vous me présenterez ce soir toutes les pétitions que j'ai reçues sur mon passage. (*A Doboobie.*) Eh bien! monsieur l'intendant, pourquoi cet air confus? vos danses et vos chants étaient très-bien ordonnés, et votre compliment, quoique vous n'ayez pas pu l'achever, m'a paru fort beau.

DOBOOBIE. Certainement; le trouble, la précipitation; si Votre Majesté me permettait de le recommencer?..

ÉLISABETH, *souriant*. Plus tard, je l'entendrai avec plaisir. (*Apercevant Raleigh.*) Ah! sir Walter Raleigh, je vous en veux beaucoup; comment donc, un mois sans paraître à la cour, dont vous faisiez les délices; c'est très-mal; ces dames se plaignent hautement de votre désertion, et je ne sais plus que faire pour les consoler de votre absence.

RALEIGH, *s'inclinant*. Je suis touché, Madame, d'un reproche si obligeant; mais quand Votre Majesté saura que des affaires sérieuses...

ÉLISABETH, *gaiement*. Vous, Raleigh! des affaires sérieuses, c'est impossible, et nous ne recevons pas vos excuses. Pour prévenir, au surplus, le retour d'un pareil abus, et vous forcer à résidence, nous vous prévenons que ce matin, et sur la proposition de M. le comte de Leicester, nous vous avons nommé chambellan du palais.

RALEIGH, *avec joie*. Quoi! Madame, vous avez daigné ..

ÉLISABETH. Ne fût-ce que pour satisfaire au vœu de ces dames. Mais laissons cela; dites-moi, Milord, quel est ce prisonnier que j'ai rencontré tout à l'heure, entouré de gens à vos armes?

LEICESTER, *étonné*. Un prisonnier!..

ÉLISABETH. L'officier, que j'ai interrogé, n'a pu m'apprendre ni son nom, ni son crime; il venait de l'arrêter par votre ordre, et le conduisait dans le Devonshire.

LEICESTER, *plus étonné*. Par mon ordre, dans le Devonshire!

RALEIGH, *à part*. Malédiction! C'est Hugues Robsart. Comment instruire le comte? (*Il lui fait des signes que Leicester n'aperçoit pas.*)

ÉLISABETH. Sans connaître vos motifs, Milord, sans vouloir même porter atteinte aux droits que vous donnent ma confiance et le pouvoir dont vous êtes revêtu, j'avoue que je verrais avec peine mon voyage marqué par des actes de sévérité. J'ai fait reconduire ce prisonnier à Kenilworth, et je désire savoir de vous la cause de son arrestation.

RALEIGH, *à part*. Comment détourner l'orage...

LEICESTER, *très-étonné*. Un prisonnier par mon ordre! je n'y comprends rien, Madame, je vous jure...

ÉLISABETH. Eh quoi! vous ignoriez...

LEICESTER. Je n'ai donné aucun ordre, je l'atteste, et je rends grâce à l'heureux pressentiment de Votre Majesté qui a suspendu l'effet d'une injustice aussi étrange, et sauvé mon nom des reproches dont on l'aurait accablé. Ordonnez, je vous supplie, que ce prisonnier paraisse à l'instant; c'est devant Votre Majesté que je veux me justifier.

ÉLISABETH, *à un officier*. Qu'on le fasse venir. (*L'officier sort.*)

RALEIGH, *à part*. Ah! grand Dieu! on dirait qu'un malin démon le pousse à se perdre lui-même!

LEICESTER, *vivement, à la reine*. Je n'en saurais douter, Madame, on se sera servi de mon nom pour satisfaire une haine personnelle; nous allons connaître la vérité, et c'est moi qui supplie Votre Majesté de m'accorder justice du téméraire qui me livre ainsi au ressentiment des Anglais.

ÉLISABETH. Calmez-vous, Leicester, votre parole suffit pour vous mettre à l'abri de tout soupçon; mais voici ce prisonnier!..

RALEIGH, *à part*. C'est fait de nous! (*Il se met de côté, de manière qu'il est caché par plusieurs courtisans.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, HUGUES ROBSART, OFFICIERS *qui le conduisent*.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LEICESTER, *à part, reconnaissant Robsart*.
Que vois-je? ô ciel! quoi, ce vieillard...

RALEIGH, *bas, à Leicester.*
Silence! sachez vous contraindre!
ÉLISABETH.
Approchez, parlez sans rien craindre;
Votre nom?
ROBSART.
Hugues Robsart.
LEICESTER, *à part.*
Robsart!
ÉLISABETH.
Robsart, l'un de mes défenseurs fidèles,
Celui qui triompha si souvent des rebelles,
Dont le courage et la noble fierté...
ROBSART, *amèrement.*
Oui, oui, voilà la récompense
Qu'on réservait à ma fidélité!
De Leicester quelle est donc la puissance?
ÉLISABETH, *montrant Leicester.*
N'accusez point sa loyauté;
Loin d'attenter à votre liberté,
Il vous défend...
ROBSART, *étonné.*
Eh quoi! Madame,
Quoi! c'est là Leicester? (*A part.*) O ciel!
Quel soupçon pénètre en mon âme?
(*Haut, à Leicester.*)
J'oublie un affront si cruel!
Un devoir plus pressant m'entraîne.
Milord, c'est devant votre reine,
C'est à vous qu'un père offensé
Demande compte de sa fille!
TOUS.
Sa fille!
LEICESTER, *à part.*
Tout mon sang s'est glacé.
ÉLISABETH, *vivement.*
Que dites-vous? Quoi! votre fille...
ROBSART.
On l'a ravie à sa famille!
ÉLISABETH.
Le ravisseur?
ROBSART, *montrant Leicester.*
C'est à Milord
A le nommer!
ÉLISABETH, *troublée.*
Milord!
ROBSART, *avec force.*
Hier il était à Cumnor,
Hier, il s'offrit à ma vue,
Dans la retraite où même encor
Ma fille est retenue!
ÉLISABETH, *regardant Leicester.*
Qu'entends-je?

ENSEMBLE.

ÉLISABETH, *à part.*
Une crainte inconnue
Fait palpiter mon cœur;
De mon âme éperdue
Je sens fuir le bonheur.
LEICESTER, *à part.*
Ah! comment à sa vue
Dérober ma terreur?
De mon âme éperdue
Je sens fuir le bonheur.
RALEIGH, *bas, à Leicester.*
Dans votre âme éperdue
Cachez votre terreur;
N'allez pas, à sa vue,
Dévoiler votre ardeur.
ROBSART.
Pour mon âme éperdue
Il n'est plus de bonheur;
Je veux à votre vue
Punir le séducteur.
CHŒUR, *regardant la reine.*
Elle paraît émue,
Pourquoi cette terreur?
Une crainte inconnue
Fait palpiter son cœur.
ÉLISABETH, *observant Leicester.*
Eh quoi! de sa fille chérie
Vous connaissez la retraite, Milord!
Elle était chez vous, à Cumnor?
Vous connaissez celui qui l'a ravie :
Nommez-le-moi, nommez le séducteur!
ROBSART, *portant la main sur son épée.*
Oui, nommez-le, ce lâche suborneur!
LEICESTER, *vivement*
Un lâche suborneur!
Qui vous a dit que votre fille
Eût déshonoré sa famille
Par un choix indigne de vous?
Non, vous pouvez m'en croire,
Amy Robsart est encor la gloire
De son père, de son époux!
ROBSART ET ÉLISABETH.
Son époux!
LEICESTER, *avec feu.*
Oui, par les nœuds de l'hyménée,
Amy Robsart est enchaînée.
Seul, je connais son choix, et ne saurais souffrir
Qu'en ma présence on ose l'avilir!
ROBSART.
Serait-il vrai?
ÉLISABETH, *avec défiance, et regardant Leicester.*
Par l'hyménée
Amy Robsart est enchaînée?
(*Avec force.*)
Qui donc? qui donc est son époux?
LEICESTER, *s'avançant.*
C'est... (*Il s'arrête.*) ô ciel!
ÉLISABETH.
Eh bien?
(*Leicester ne peut répondre, Raleigh, qui était parmi les courtisans se présente hardiment.*)
RALEIGH.
C'est moi!
ÉLISABETH.
Vous!

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.
Quel est donc ce mystère,
Et qui dois-je accuser?
Malheur au téméraire
Qui voudrait m'abuser!
CHŒUR.
Quel est donc ce mystère?
Qui doit-elle accuser?
Malheur au téméraire
Qui voudrait l'abuser!
LEICESTER.
Grand Dieu! dois-je me taire?
Ou faut-il m'accuser?
Hélas! à sa colère
Je n'ose m'exposer.
ROBSART.
Quel est donc ce mystère,
Et qui dois-je accuser?
Malheur au téméraire
Qui voudrait m'abuser!
RALEIGH.
Ah! puisse-t-il se taire;

Je dois seul m'exposer.
Je crains peu sa colère,
Je saurai l'apaiser.

ÉLISABETH. Vous, Raleigh! l'époux d'Amy Robsart?

RALEIGH, *serrant la main de Leicester*. Oui, Madame: c'est assez, Milord, je ne souffrirai pas que votre amitié vous compromette davantage; quel que soit le destin qui m'attende, je serais coupable si je laissais plus longtemps votre grâce en butte à des soupçons qui peuvent flétrir son honneur!

ROBSART. Walter Raleigh, l'époux de ma fille! vous que j'ai vu hier dans l'abbaye de Cumnor!

RALEIGH. Vous le voyez, Madame, ce mot explique tout le mystère; c'est moi qui, pour échapper aux recherches de celui que j'avais offensé, suis venu, sous un nom emprunté, demander un asile au comte de Leicester; mon amour pour l'aimable Amy Robsart n'est point un secret: tout le Devonshire sait que j'ai longtemps brûlé pour elle; lord Leicester était seul mon secret, je lui rends grâce de l'avoir gardé avec tant de fidélité; mais du moment qu'il pouvait l'exposer, j'ai dû parler, j'ai dû déclarer toute la vérité... (*S'inclinant.*) Si votre colère veut frapper, je vous livre le coupable!

LEICESTER, *à part*. Juste ciel! et je n'ai pas la force de le démentir!

ÉLISABETH. Mais vous, comte, comment vous trouviez-vous hier soir à Cumnor?

LEICESTER, *encore troublé*. J'ai eu tort sans doute, puisque Votre Majesté me désapprouve; je savais, Madame, que vous deviez honorer Kenilworth de votre visite; au lieu de m'arrêter à Lemington et de me livrer au sommeil, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'assurer votre route, de donner les ordres nécessaires...

ÉLISABETH, *bas, à Raleigh*. Un seul mot, Raleigh, et sur votre honneur, gardez-vous de me tromper; le comte connaissait-il votre femme? l'avait-il déjà vue?

RALEIGH, *à demi-voix*. Sur mon honneur, Madame, j'atteste que Milord n'a jamais vu ma femme.

ÉLISABETH. Pas même hier?

RALEIGH. Non, Madame, il ne m'a pas demandé à lui être présenté; depuis quelque temps, le noble comte n'est plus reconnaissable; il est pour toutes les beautés de la cour d'une indifférence que ses amis ne peuvent s'expliquer, et qui même...

ÉLISABETH, *souriant*. Fort bien, sir Raleigh, je ne mettrai pas longtemps votre discrétion à l'épreuve. (*A Leicester, avec bonté.*) Venez, Leicester, je vous dois des excuses; je me reprocherai toujours d'avoir pu soupçonner le noble lord Dudley, le plus fidèle de mes serviteurs, capable d'une trahison... (*Elle lui tend la main.*)

LEICESTER, *la baisant*. Ah! Madame, vous me rendez la vie!

ÉLISABETH, *à Robsart*. Allons, sir Robsart, nous vous donnons l'exemple de l'indulgence, imitez-nous; Raleigh fut bien coupable sans doute, mais enfin, il est l'époux de votre fille, il est aimé, pardonnez-lui.

ROBSART. Je ne pardonnerai qu'après avoir vu ma fille, qu'après avoir appris d'elle si c'est librement et de son choix...

ÉLISABETH. C'est une satisfaction que Raleigh ne peut vous refuser; qu'on fasse venir Amy Robsart.

LEICESTER, *à part*. Grands dieux!

RALEIGH. Je suis désolé de ne pouvoir obéir dans ce moment à Votre Majesté; craignant que sir Robsart ne vînt pour m'enlever ma femme, je l'avais fait arrêter lui-même; car c'est encore moi qui suis coupable des ordres donnés au nom du comte de Leicester.

ÉLISABETH. Eh! mais, voilà qui est plus sérieux; faire arrêter votre beau-père! nous ne connaissions pas encore ce moyen d'arranger les affaires de famille.

RALEIGH. Pendant ce temps, je faisais partir ma femme le plus secrètement possible pour la terre de Lodge-Hall, que je possède dans le comté de Berks.

ROBSART, *l'examinant*. Dans le comté de Berks, la terre de Lodge-Hall?

RALEIGH. Oui.

ROBSART. Il n'y a que deux jours de distance?

RALEIGH. Il est vrai.

ROBSART. J'y vais moi-même pour m'assurer de la vérité; Sa Majesté pardonnera bien cet excès de défiance à la sollicitude d'un père?

ÉLISABETH. Allez, sir Robsart, j'y consens, je veux même que Raleigh vous accompagne; il n'est pas juste qu'un nouveau marié soit si longtemps séparé de sa femme!

RALEIGH, *s'inclinant*. Votre Majesté est trop bonne.

LEICESTER, *à part*. Allons, il ne manquait plus que cela.

RALEIGH, *bas, à Leicester*. De grâce, contraignez-vous.

LEICESTER, *de même*. Non, c'en est trop, et je ne souffrirai pas. (*Haut, à Elisabeth.*) Madame, je demanderai à Votre Majesté un moment d'audience.

ÉLISABETH. Nous vous l'accorderons volontiers, Milord, car nous avons à vous consulter sur une dépêche importante; mais je vois votre intendant qui meurt d'envie de me montrer le plan de la fête.

DOBOOBIE. Oui, Madame, c'est, je crois, une idée assez ingénieuse, que je serais trop heureux de soumettre à Votre Majesté. (*Pendant que la reine regarde, Raleigh s'approche vivement de Leicester et lui dit à voix basse:*)

RALEIGH. Que prétendez-vous faire?

LEICESTER. Tout avouer, ma position est trop pénible...

RALEIGH. Y pensez-vous?

LEICESTER. Un aveu peut seul détourner la tempête.

RALEIGH. C'est nous perdre.

LEICESTER. Moi, peut-être! mais ne craignez rien pour vous, je saurai vous mettre à l'abri du ressentiment de la reine! Rendez-moi le dernier service de faire tout disposer pour mon départ, et revenez ici m'avertir; j'aurai tout déclaré à Elisabeth, et lui aurai dit un éternel adieu.

ÉLISABETH, *fermant le papier*. C'est à merveille, et nous ne doutons point que l'exécution n'y réponde. (*Raleigh sort.*) A tantôt, Milord. Nous nous reverrons. (*A Doboobie et aux paysans.*) Laissez-nous.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LEICESTER.

LEICESTER. Nous voilà seuls; quel supplice est le mien! et comment risquer un tel aveu?

ÉLISABETH, *remarquant son trouble*. Qu'avez-vous, Leicester? vous semblez souffrir.

LEICESTER, *troublé*. Il est vrai, Madame, j'attendais avec impatience le moment de vous parler; j'ai une grâce à réclamer de Votre Majesté...

ÉLISABETH. Pouvez-vous craindre que votre reine vous refuse! vous, Dudley... vous me direz tout à l'heure ce que vous désirez; écoutez-moi d'abord. Vous savez quel fut toujours mon éloignement pour un lien que mon peuple brûle de me voir former. Fière d'avoir seule ramené la paix dans mes Etats et raffermi le trône chancelant de Henri VIII, j'avais juré de fuir l'hymen et de ne partager avec personne le trône que jusqu'ici j'ai su défendre! mais le duc d'Anjou et Philippe II prétendent me contraindre par la force des armes à prononcer entre eux...

LEICESTER. Un pareil motif pourrait-il influer sur vos résolutions? le peuple anglais défendrait la liberté de sa souveraine comme il a défendu la sienne. Laissez Philippe II rassembler ses vaisseaux, vous menacer de cette flotte formidable, qui viendra se briser sur nos côtes; je guiderai moi-même vos soldats, toute l'Angleterre à la défense du trône, trop heureux de mourir en faisant respecter vos ordres souverains et l'indépendance d'Elisabeth!

ÉLISABETH, *l'observant*. Ainsi donc, Leicester, vous me conseillez de refuser ces deux princes, et de ne pas me donner un maître! j'apprécie la noblesse du sentiment qui vous anime, mais je ne suivrai qu'une partie de votre conseil.

LEICESTER. Comment, Madame...

ÉLISABETH. Il est temps de calmer les craintes du royaume, de fixer les destins de l'État; mais, en choisissant un époux, je ne céderai point aux vœux ambitieux des puissances de l'Europe; je ne donnerai pas à mes fidèles sujets l'humiliation d'obéir à un prince étranger; si je leur donne un roi, c'est dans leur sein que je veux le choisir, parmi ces nobles soutiens de ma gloire, parmi ces braves gentilshommes qui n'ont pas craint d'unir leur fortune à la mienne, qui ont tout souffert, tout bravé pour assurer le triomphe de mes droits. Voilà le seul époux digne d'Élisabeth, celui dont elle pourra s'enorgueillir, celui que l'Angleterre appelle sur le trône; et cet époux, Milord, c'est vous.

LEICESTER, *éperdu*. Moi! grand Dieu!..

DUO.

ÉLISABETH.

Oui, Leicester, oui, c'est vous-même,
Vous, à qui je dois mes succès,
Qui mérites le diadème
Et les hommages des Anglais.

LEICESTER, *troublé*.

Moi! partager le rang suprême?

ÉLISABETH.

Dès ce soir, aux yeux de ma cour,
Et ma main et le diadème
Récompenseront votre amour.

LEICESTER, *à part*.

Ah! malheureux! et la comtesse!

ÉLISABETH.

Déjà, par mon ordre avertis,
Les princes, les pairs, ma noblesse,
Dans ce château sont réunis!
Devant eux nous serons unis,
Et demain, dans ma capitale,
Moi-même je veux ordonner
La pompe triomphale
Qui doit vous couronner.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH, *à part*.

Quel désordre! quel trouble extrême
De plaisir agite son cœur!
Je lis dans ce désordre même,
Et son amour et son bonheur.

LEICESTER, *à part*.

Hélas! je ne sais plus moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur!
Il me faut fuir le rang suprême,
Il faut renoncer au bonheur!

ÉLISABETH, *souriant*.

Je suis encore votre reine;
Mais jusqu'à cet instant si doux
Où vous deviendrez mon époux...
Parlez, de votre souveraine
Quelle grâce attendez-vous?

LEICESTER, *troublé*.

Quelle faveur?

ÉLISABETH.

Pouvez-vous craindre
Que je refuse mon époux?

LEICESTER, *à part*.

Juste ciel! comment me contraindre?

ÉLISABETH.

Parlez, parlez, qu'exigez-vous?
Cette grâce...

LEICESTER, *hors de lui*

Moi! moi... Madame,
J'ai demandé?.. pardon... pardon...
Le trouble de mon âme...
Je ne saurais retrouver ma raison.
(*Se jetant à ses pieds.*)
Mon cœur, séduit de tant de gloire,
Ce choix auquel je n'ose croire...
Dans mes sens, un désordre affreux...
Ah! je voudrais expirer à vos yeux!

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Quel désordre! quel trouble extrême! etc., etc.

LEICESTER.

Hélas! je ne sais plus moi-même, etc., etc.

ÉLISABETH, *émue*. Ce trouble ne peut me déplaire; mais on vient; levez-vous, Milord, et ne confiez à personne un secret que je me réserve d'apprendre à ma cour, quand il en sera temps.

LEICESTER, *à part*. Où me cacher?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; RALEIGH, DOBOOBIE, SEIGNEURS, DAMES, *et successivement toute la cour.*

DOBOOBIE, *s'inclinant devant la reine à plusieurs reprises*. S'il plaît à Sa Majesté, les tables sont dressées dans la salle du banquet. (*Élisabeth fait un signe, et parle bas à ses dames; pendant ce temps, Raleigh s'approche de Leicester, qui est resté abîmé dans ses réflexions.*)

RALEIGH, *bas*. Tout est prêt pour votre départ, Milord, la comtesse vous attend.

LEICESTER, *sans l'entendre*. Roi d'Angleterre!..

RALEIGH, *bas*. M'entendez-vous, Milord?

LEICESTER, *sortant de sa rêverie*. Ah! c'est vous, Raleigh?..

RALEIGH, *bas*. Vos ordres ont été exécutés; venez, les chevaux nous attendent, et la comtesse...

LEICESTER, *bas, et vivement*. Silence! silence. Je ne pars plus, je ne puis partir en ce moment.

RALEIGH, *avec étonnement*. Comment! il a déjà changé. J'aurais dû m'en douter. Mais qu'est-il donc arrivé? Ce désordre dans vos traits...

LEICESTER, *bas*. Pas un mot de plus, la reine nous observe.

RALEIGH, *à part*. Dieux! sir Robsart! qui peut le ramener?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HUGUES ROBSART.

FINAL.

ROBSART, *regardant Raleigh*.

Pardon, Madame, si j'implore
De nouveau Votre Majesté;
Je viens, sur un fait qu'elle ignore,
Lui découvrir la vérité.

LEICESTER.

Grands dieux! que va-t-il dire encore!

RALEIGH.

Quoi! toujours ce maudit vieillard!

ÉLISABETH.

Parlez sans crainte, sir Robsart;
Ici qui vous force à paraître?

ROBSART.

Le soin de démasquer un traître!
Sir Raleigh, est-il bien certain
Que ma fille Amy soit partie?

RALEIGH.

Pourquoi ce doute, je vous prie?

ROBSART.

Vous l'avez juré ce matin,
Et devant votre souveraine;
Mais on vient de nous assurer
Que vous aviez trompé la reine?

ÉLISABETH, *sévèrement, à Raleigh.*

Est-il vrai?..

RALEIGH.

Je puis vous jurer...

ROBSART.

Épargnez-vous cette peine,
Ma fille est encor dans ces lieux,
C'est ici qu'elle est retenue.

RALEIGH.

Quel est l'imposteur...

ROBSART, *froidement.*

Je l'ai vue!

LEICESTER ET RALEIGH.

Grands dieux!

ROBSART.

A mes yeux
Elle n'a fait qu'apparaître,
Mais mon cœur paternel n'a pu la méconnaître.

ENSEMBLE.

LEICESTER.

O sort affreux! ô trouble extrême!
Oui, c'est fait de nous aujourd'hui,
Et je tombe du rang suprême
Et dans la honte et dans l'oubli.

ROBSART.

O doute affeux! ô doute extrême!
Pour ma fille j'en ai frémi:
Répondez-nous à l'instant même:
Comment est-elle encore ici?

RALEIGH.

O sort affreux! ô trouble extrême!
Je ne sais que répondre ici;
Adieu pour nous le rang suprême,
Ah! c'est fait de nous aujourd'hui!

ÉLISABETH.

D'où vous vient cette audace extrême?
Votre femme est encore ici?
Répondez-nous à l'instant même:
Pourquoi donc nous tromper ainsi?

RALEIGH.

Eh bien! s'il était vrai, Madame,
Et si, par des motifs secrets,
J'avais voulu cacher ma femme
A tous les regards indiscrets,
De son sort ne suis-je pas maître?
Veut-on me contester mes droits?

ÉLISABETH, *l'observant.*

Eh! mais, je trouble où je vous vois,
Le feu que vous faites paraître...
(En riant.)
Mais, vraiment, seriez-vous jaloux?
Je veux, pour vous punir, que dans quelques instants
Vous me présentiez votre femme.

LEICESTER.

Plus d'espoir!

RALEIGH.

Quoi! vous voulez, Madame...

ÉLISABETH.

Oui, c'est ainsi que je l'entends,
Et je l'attache à ma personne.
Vous, veillez, Leicester, aux ordres que je donne.
(Le prenant à part, et à voix basse.)
Oui, dans l'instant de mon bonheur,
Je veux être ce soir par elle accompagnée,
Et qu'elle soit, aux autels d'hyménée,
Ma première dame d'honneur.

LEICESTER.

Ah! rien n'égale mon malheur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LEICESTER.

O sort affreux! ô trouble extrême, etc., etc.

ROBSART.

O doute affreux! ô trouble extrême! etc., etc.

ÉLISABETH.

O sort heureux! ô joie extrême! etc., etc.

(La reine donne la main à un seigneur qui est près d'elle: toute la cour la suit.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une riche galerie. Le fond est ouvert, et donne sur les jardins. A droite, un trône brillant, entouré de gradins et de fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMY, *seule, entrant avec précipitation.* Je ne vois personne dans cette galerie, mais j'ignore où elle conduit. De quel côté, maintenant, tourner mes pas? comment regagner ce pavillon, que sir Raleigh m'avait assigné pour asile, et qu'il m'avait suppliée de ne pas quitter? C'est une imprudence que j'ai faite, mais comment résister à mon impatience? Depuis deux heures j'attendais, et pas un mot de lui, pas le moindre nouvelle! Ne pouvait-il s'échapper un instant, et venir me rassurer? Il me semblait qu'en sortant de ce pavillon, je ne pouvais manquer de l'apercevoir, lui, ou sir Raleigh; mais à peine avais-je mis le pied dans le parc, qu'il m'a été impossible de m'y reconnaître; ces immenses allées, ces massifs, ces labyrinthes, c'est à n'en pas finir. Ah! mon Dieu, que tout cela est grand! et je vous demande à quoi servent des jardins comme ceux-là? Ne vaudrait-il pas mieux en avoir un où l'on fût toujours sûr de se rencontrer? A chaque instant je voyais passer près de moi des pages qui tenaient de riches bannières, des seigneurs en habit de cour, des valets en livrée qui portaient des vases de fleurs, ou des tapis magnifiques; quelquefois je me hasardais, d'une voix tremblante, à leur adresser la parole; ah! bien oui, ils étaient si empressés, si affairés, ils ne m'entendaient pas; et dans ces lieux, où peut-être aurais-je le droit de commander, personne ne daignait me répondre, ou faire attention à moi; personne, excepté ces deux hommes d'armes; j'en tremble encore! oser m'arrêter par la main, moi, la comtesse de Leicester!

AIR.

Mais on vient... ô bonheur! c'est lui, je l'aperçois.
Courons... Mais non, il n'est pas seul, je crois.
Et quelle est cette femme aussi noble que belle?
..... Ses yeux se sont tournés vers elle...
Leicester!.. Ah! grands dieux! il s'éloigne soudain;
Mais sa bouche infidèle a pressé cette main...
D'où vient donc ce soupçon qui m'étonne,
Et se glisse en mon cœur éperdu?
Malgré moi, la force m'abandonne;
C'en est fait... c'était lui... je l'ai vu!
(Se levant.)
Non, je ne puis le croire encore;
Quoi! mon époux me trahirait!
C'est faire injure à celui que j'adore,
Et quelque erreur, sans doute, m'abusait.
D'où vient donc cet effroi qui m'étonne,
Et se glisse en mon cœur éperdu?
Malgré moi, la force m'abandonne;
C'en est fait... c'était lui... je l'ai vu!
(Elle tombe accablée sur un fauteuil.)

SCENE II.

AMY, ÉLISABETH, *entrant d'un air rêveur.*

AMY, *se levant et allant droit à la reine.* Qui êtes-vous?

ÉLISABETH *s'arrête et regarde Amy d'un air étonné.* Que veut cette jeune fille? et d'où vient son trouble?

AMY. Madame... (*A part.*) Je ne sais pourquoi, malgré mon ressentiment, son ragard m'impose une sorte da crainte et da respect.

ÉLISABETH. Approche, ma fille, et ne crains rien; qu'as-tu à me demander? parle.

AMY, *timidement.* Tent à l'heure, Leicester... quel motif si puissant aviez-vous de lui parler?

ÉLISABETH. Qu'entends-je, et d'où vous vient tant d'audace que d'oser épier les actions de votre souveraine?

AMY, *à part.* Grand Dieu! c'est Elisabeth! qu'ai-je fait, malheureuse!.. (*Haut.*) Daignez, Madame, pardenner à une jeune fille sans expérience, qui n'ayant jamais eu le benbeur de voir Votre Majesté...

ÉLISABETH. En effet, des traits tels que les vôtres ne peuvent s'oublier, et je ne me rappelle pas que vous ayez jamais été présentée à la cour; comment et en quelle qualité vous trouvez-veus donc à Kenilworth? est-ce parmi les dames de ma suite?

AMY. Non, Madame.

ÉLISABETH. Vous y êtes venue sans doute avec un père, un mari?

AMY. Nen, Madame.

ÉLISABETH, *d'un air de mépris.* J'entends. Qui donc a pu vous denner l'audace d'aborder Elisabeth, et de tut adresser la parole?

AMY. Mes aïeux ent donné un asile à ceux de Votre Majesté; ta reine Marie ne l'avait point oubtié, et, si elte régnait encore, jamais la fille de sir Hugues Robsart n'eût été chassée de la cour et de la présence de sa souveraine.

ÉLISABETH. Qu'entends-je! fille de sir Hugues? veus êtes Amy Robsart! vous êtes mariée?

AMY. Quoi! Madame...

ÉLISABETH. Oui, c'est pour vous que votre père demandait justice, veus, qu'un séducteur avait entevée de ses bras... Mais répoudes, sir Raleigh, votre mari, est-il instruit?

AMY. Sir Raleigh... mon mari...

DUO.

ÉLISABETH.

D'où vient ce trouble? qu'avez-vous?
Oui, de Raleigh la condnite m'éclaire.
Je conçois ses soupçons jaloux;
Celte qui peut tromper son père
Peut bien trahir son époux.

AMY.

Moi, de Raleigh être ta femme!
Jamais... On vous trompe, Madame.

ÉLISABETH, *avec ironie.*

On me trompe... lorsqu'en ces lieux,
Raleigh et Leicester l'ent attesté tous deux.

AMY, *stupéfaite.*

Leicester! Non, quelqu'un le calomnie;
Jamais il n'eût souffert une telle infamie.

ÉLISABETH.

Quoi! votre cœur à présent te défend!
Mais enfin cet amant,
Cet époux, quel qu'il puisse être,
Je veux ici le cennaître.
Parlez.

AMY.

Je ne le puis, hélas!

ÉLISABETH.

Vous ne pouvez le dire?

AMY.

Nen; seuffrez que je me retire.

ÉLISABETH, *la retenant.*

Non, vous ne sortirez pas.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Malheur au téméraire
Qui voudrait me tromper!
A ma juste colère
Il ne peut échapper.

AMY.

Que répondre et que faire?
Rien ne peut la toucher;
Aux traits de sa colère
Qui viendra m'arracher?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS; LEICESTER, *paraissant dans le fond.*

ÉLISABETH, *allant au-devant de lui.*

Ah! c'est vous, Leicester.

AMY, *à part.*

Il vient me secourir.

ÉLISABETH.

Faites arrêter cette femme
Qui m'osa désobéir.

LEICESTER, *apercevant Amy.*

Qu'ai-je vu?

ÉLISABETH.

Vous semblez frémir?

LEICESTER.

Qui, moi? je suis surpris, Madame,
Que cette jeune fille ait pu vous offenser.
Quel est son crime?

ÉLISABETH.

Il doit vous courroucer,
Car, si je l'en croyais, vous m'auriez donc trahie,
Moi, votre reine et votre amie.
Si vous saviez, en mes esprits troublés,
Quels noirs soupçons elle vient de répandre!
Leicester, mon ami, parlez;
J'ai besoin de vous entendre.

LEICESTER.

Quoi! vous pouvez supposer?...

ÉLISABETH.

Non,
Car ma vengeance eût été trop terrible;
L'auteur de cette trahison
Eût payé de sa vie!..

AMY, *effrayée.*

O ciel! est-il possible?
Je l'exposerais à son courroux!
(*A Elisabeth.*)
Ah! j'embrasse vos genoux;
Croyez que d'un crime semblable
Le noble comte est innocent;
C'est moi seule qui suis coupable.

ÉLISABETH.

Vous l'accusiez pourtant
De trahison, de perfidie,
Et d'une telle calomnie
Je connaîtrai les motifs, répondez:
Raleigh est donc votre époux?

AMY, *troublée, et montrant Leicester.*

Demandez
A Milord, qu'il prononce,
Et je souscris d'avance à sa réponse.

ÉLISABETH.

M'abuser de nouveau!

AMY ET LEICESTER.

Que résoudre et que faire?
Si j'ose la tromper,
A sa juste colère
Je ne puis échapper.

ÉLISABETH.

Frémis! à ma colère
Tu ne peux échapper.
A ma juste colère
Tu ne peux échapper.
(*A Leicester, montrant Amy.*)
Oui, de mon courroux qu'elle affronte,
Serves les transports furieux,
Et qu'on la fasse, avec honte,
Arracher de ces lieux.

LEICESTER. La chasser! c'en est trop, et je rougis enfin de l'avilissement où je suis tombé; (*Montrant Amy.*) d'un côté, tant de générosité et de noblesse, (*Se montrant lui-même.*) et de l'autre, tant de bassesse! Dût la foudre éclater sur ma tête, je ne trahirai pas plus longtemps l'honneur et la vérité. (*Traversant le théâtre, et prenant Amy par la main.*) Viens, toi qui n'as pas craint de te dévouer pour moi; toi, dont l'héroïque constance méritait un autre cœur que celui d'un ambitieux; viens, je suis ton protecteur et ton défenseur. (*A Elisabeth.*) Oui, Madame, Amy Robsart est ici chez elle; elle est ma femme!

ÉLISABETH. Sa femme!

AMY, *transportée de joie.* L'ai-je bien entendu! (*A Elisabeth.*) Ah! Madame, épargnez-le, et que je meure maintenant.

ÉLISABETH, *tremblant de colère.* Sa femme! elle, Amy Robsart! un outrage aussi sanglant! une aussi lâche trahison! Tremble, perfide, et rappelle-toi que ton père a porté sa tête sur un échafaud pour un crime moins grand que le tien.

LEICESTER. Je suis Anglais et citoyen; c'est devant mes pairs que je me défendrai; je cours me jeter aux pieds de sir Hugues Robsart. Venez, comtesse de Leicester. (*Il sort avec Amy.*)

SCENE IV.

ÉLISABETH, *seule.*

RÉCITATIF.

Et j'ai pu supporter une telle arrogance
D'un sujet qui me doit ses honneurs, son crédit,
Comblé de mes bienfaits, partageant ma puissance!
Sur qui puis-je compter? Leicester me trahit!
Et seule sur ce trône où je suis exilée,
Quel autre ami me reste? et dans mon abandon,
A qui dire les maux dont je suis accablée,
Et raconter sa trahison?

AIR.

Dans l'exil et les fers
J'ai passé mon jeune âge,
Et j'ai, par mon courage,
Bravé tous les revers;
Mais les soucis du trône,
Les soins de ma couronne,
Ne m'ont point causé de tourments
Pareils à ceux que je ressens.
Il ne m'a donc jamais aimée?
Et quand je lui donnais mon cœur,
De mon pouvoir, de ma grandeur,
Son âme seule était charmée.
Dans l'exil et les fers, etc.
Du moins, qu'il me redoute,
Lui qui put m'outrager:
Des larmes qu'il me coûte
Je saurai me venger.

Comtesse de Leicester! et j'ai pu souffrir une telle arrogance d'un de mes sujets? lui que j'ai comblé de mes bienfaits, lui que je voulais élever jusqu'à moi. Il ne m'a donc jamais aimée, et ce trône où mon amour l'appelait était le seul objet de ses vœux! (*S'essuyant les yeux.*) Allons, que ces pleurs du moins soient ma dernière faiblesse! Holà! quelqu'un! Comte de Shrewsbury.

SCENE V.

ÉLISABETH, SHREWSBURY, RALEIGH, PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA COUR.

ÉLISABETH, *apercevant Raleigh.* C'est vous, Raleigh? vous êtes bien hardi de vous présenter devant moi.

RALEIGH. J'ignore en quoi j'ai pu déplaire à Votre Majesté.

ÉLISABETH. Restez, je veux vous parler. Seigneur de Shrewsbury, vous êtes maréchal d'Angleterre. Je vous charge d'attaquer Robert Dudley, comte de Leicester, comme coupable de trahison.

SHREWSBURY. O ciel! serait-il possible?

RALEIGH. Si c'est ce dont je me doute, ce doit être de haute trahison.

ÉLISABETH, *se mettant à la table et écrivant.* Je vais vous donner l'ordre de l'arrêter; allez rassembler tous nos gentilshommes, que mon ordre s'exécute, et qu'on le saisisse sans délai. Quant à sir Walter, celui-ci est aussi votre prisonnier; et vous m'en répondez sur votre tête.

SHREWSBURY, *à Raleigh, pendant que la reine écrit.* Quoi! Milord, seriez-vous complice?

RALEIGH. Il le paraîtrait. Voici mon épée; mais si vous m'en croyez, mon cousin, vous ne vous hâterez point d'exécuter l'ordre de la reine: il y aurait peut-être du danger à arrêter Leicester, et demain on pourrait vous envoyer à la Tour de Londres, pour vous être trop pressé.

SHREWSBURY. Je vous remercie, Milord, je profiterai de vos avis.

RALEIGH. Pour moi, il n'y a pas d'inconvénient, et je suis prêt à vous suivre.

ÉLISABETH, *qui a écrit, se lève, tenant le papier à la main.* Non, Monsieur, je veux auparavant vous parler, et voir comment vous justifierez votre conduite. (*Donnant le papier à Shrewsbury.*) Allez et amenez le comte devant moi, dès que ma cour sera rassemblée. (*Shrewsbury sort.*)

SCENE VI.

ÉLISABETH, RALEIGH.

RALEIGH, *à part.* Par saint George! je voudrais être loin d'ici.

ÉLISABETH. Avez-vous exécuté, Monsieur, les ordres que je vous avais donnés? Où est votre femme?

RALEIGH, *embarrassé.* Ma femme?

ÉLISABETH. Oui, Amy Robsart, votre femme. Pourquoi ne me l'avez-vous pas présentée?

RALEIGH. J'avouerai à Votre Majesté ce que déjà elle sait, sans doute; je ne suis pas marié; j'ai mérité toute sa colère.

ÉLISABETH. Et en quoi, s'il vous plaît, voulez-vous que cette nouvelle excite ma colère? Depuis quand l'union de sir Walter Raleigh est-elle devenue une affaire d'État? et que me fait, après tout, que vous ou Robert Dudley, ayez épousé Amy Robsart?

RALEIGH. Je sais, Madame, que tout cela importe fort peu à Votre Majesté. (*A part.*) Je suis sauvé.

ÉLISABETH. Ce qui m'importe, Monsieur, c'est que les lois soient exécutées. De nouveaux renseignements me sont parvenus sur l'affaire de ce matin, et je vous trouve bien hardi d'avoir fait arrêter sir Hugues Robsart, d'avoir osé, sans un ordre de moi ou d'un ministre, attenter à la liberté d'un de mes sujets: voilà le seul crime qui excite ma colère, et pour lequel j'ai ordonné qu'on vous mît en accusation.

RALEIGH, *à part.* J'entends; je suis perdu! mais je n'aurais jamais cru que mon crime me viendrait de là. (*Haut.*) Je ne prétends pas nier ma faute; mais il me semblait que ce matin Votre Majesté avait daigné l'excuser.

ÉLISABETH. Vous aviez eu soin d'en cacher les détails, et c'est de vous que je veux les connaître. Je veux savoir comment tout cela se trouve mêlé au mariage de Robert Dudley. Comment a-t-il connu Amy Robsart? Comment

l'a-t-il aimée? car il l'aimait, sans doute, et depuis longtemps? Eh bien! parlerez-vous?

RALEIGH. Je suis bien malheureux, Madame, de ne pouvoir donner cette satisfaction à Votre Majesté; je ne connais aucune circonstance de ce mariage; c'est aujourd'hui que je l'ai appris pour la première fois; et vous jugerez combien cette découverte me fut pénible, quand vous saurez, Madame, que j'adorais Amy Robsart, et que je me voyais trahi par elle. L'amitié que je portais au comte de Leicester, la reconnaissance que je lui devais, ont pu seules me décider à seconder son stratagème.

ÉLISABETH. Quoi! vous aimiez?..

RALEIGH. Je l'aime encore, Madame; et pour vous dire à quel point je suis malheureux, j'ai vu sans effroi la colère de Votre Majesté. Ah! si vous saviez quel chagrin profond, quels regrets déchirants, de voir l'objet que l'on aimait indigne de notre amour!

ÉLISABETH. Ah! que vous devez souffrir! vous aimiez, et vous fûtes trahi! et pour qui, pour Leicester! Rassurez-vous, Raleigh, vous serez vengé, et bientôt votre indigne rival, perdant à la fois et l'honneur et la vie...

RALEIGH. O ciel! que dites-vous? je ne puis le croire encore, et ce n'est pas là l'intention de Votre Majesté?

ÉLISABETH. Raleigh!

RALEIGH. Je suis indigne du pardon, je le sais, j'ai déjà mérité votre ressentiment; eh bien! j'oserai encore porter plus loin l'audace, j'oserai donner un conseil à Votre Majesté; oui, Madame, vous ordonnerez de mon sort, mais daignez auparavant écouter la voix d'un sujet fidèle qui ne veut que votre gloire et votre bonheur. Que prouverait le châtiment de Leicester? qu'il était aimé. Ah! ne souffrez pas, Madame, qu'il emporte avec lui un si grand honneur.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Un seul instant, ô ma noble maîtresse,
De ton sujet daigne écouter la voix.
L'Europe entière, admirant ta sagesse,
Déjà te place au-dessus de ses rois.
Ah! suis par ta clémence
Digne de ce haut rang.
Un grand roi qu'on offense
Se venge en pardonnant.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

J'hésite, je balance,
Quel trouble agite ma raison!

RALEIGH.

La plus douce vengeance
Est moins douce que le pardon.

RALEIGH.

DEUXIÈME COUPLET.

Ton sceptre seul n'est pas ce qu'on adore;
Et, si le ciel t'enlevait tes États,
Par ta beauté tu régnerais encore.
Qui l'oublia ne te méritait pas.
Que ton indifférence
Soit son seul châtiment;
L'amour que l'on offense
Se venge en pardonnant.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

J'hésite et je balance;
Quel trouble agite ma raison!

RALEIGH.

La plus douce vengeance
Ne vaut pas un pardon.

ÉLISABETH. Il suffit, Raleigh, restez près de nous. On vient; que l'entretien que nous venons d'avoir demeure à jamais secret.

RALEIGH. Votre Majesté sera obéie.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; SHREWSBURY, LEICESTER, *sans épée*, SIR HUGUES, AMY; DAMES DE LA COUR.

ÉLISABETH, *sans sévérité*. Je vois, milord Shrewsbury, que mes ordres ne sont point encore exécutés.

SHREWSBURY. Le comte de Leicester a demandé lui-même à être conduit devant Votre Majesté, et j'ai pensé, Madame, qu'il était convenable...

ÉLISABETH, *d'un air gracieux*. Vous avez très-bien fait, nous n'avons rien à refuser au comte de Leicester; il y a longtemps que son dévouement, sa loyauté, sa franchise, ont mérité notre royale protection, et c'est devant toute notre cour rassemblée, devant tout ce que l'Angleterre a de plus illustre, que nous voulons lui en donner une nouvelle preuve.

LEICESTER, *à part*. Grand Dieu! quel est son dessein?

ÉLISABETH. Des raisons de politique et de convenance nous avaient obligée, jusqu'ici, à tenir secrète une alliance que rien, maintenant, ne nous empêche de faire connaître; nous sommes donc venue avec notre cour à Kenilworth, pour unir nous-même le comte de Leicester à la fille de sir Hugues Robsart.

LEICESTER. Qu'entends-je!

ROBSART. Est-il possible!

AMY. Quoi! Madame, Votre Majesté daignerait...

ÉLISABETH. Relevez-vous, ma fille, relevez-vous, comtesse de Leicester. Eh bien! Milord, tout est-il prêt, et pouvons-nous passer dans la salle du bal?

SHREWSBURY. On n'attend que les ordres de Votre Majesté.

ÉLISABETH. Raleigh, vous me donnerez la main. (*Au moment où il la lui présente.*) Eh bien! mon conseiller, êtes-vous content?

RALEIGH. Notre souveraine est encore la sage Élisabeth; ses sujets ne peuvent plus qu'admirer.

ÉLISABETH. Je crois que vous aviez raison; le trouble, l'embarras où je les vois tous, me causent une satisfaction qui fait oublier ma colère; et vous, Raleigh?

RALEIGH. Je ne suis pas aussi généreux que Votre Majesté, (*Froidement.*) je suis toujours furieux.

ÉLISABETH. Vraiment! vous verrez que c'est moi qui, à mon tour, serai obligée de vous donner des conseils; en conscience, je vous les dois, et je vous les promets.

SHREWSBURY, *à Leicester*. Allons, voilà Raleigh en faveur, et il est homme à en profiter.

LEICESTER. Je le pense comme vous, et je l'en félicite.

ÉLISABETH. Allons, Messieurs, partons, et hâtons-nous de profiter des réjouissances de Kenilworth; demain matin, nous retournerons à Londres. Je n'exige point que vous me suiviez, Leicester, il est juste d'accorder quelque chose à un nouveau marié, et nous vous permettons de rester à Kenilworth. Vous, Raleigh, je ne vous y laisserai point; (*Regardant Amy.*) l'air qu'on y respire ne vous vaudrait rien; vous nous servirez à nous et à ces dames. (*Raleigh s'incline, et offre sa main à la reine, qui l'accepte, et qui sort, ainsi que toute sa suite.*)

AMY. Ah! mon ami, que je suis heureuse! et que de plaisir je me promets à ce bal! venez. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous ne m'entendez pas?

LEICESTER, *qui jusque-là était resté dans une rêverie profonde, revenu à lui-même, présente la main à sa femme. A part, et comme faisant une réflexion.* Roi d'Angleterre!..!(*Il donne la main à Amy, et toute la cour sort par la galerie du fond, pendant le chœur suivant.*)

CHŒUR.

D'Élisabeth chantons la gloire;
Et nous, ses heureux sujets,
Conservons toujours la mémoire
De ses vertus, de ses bienfaits.

FIN DE LEICESTER.





LÉOCADIE,

NON NON ELOIGNEZ-VOUS

Impʳ Gellée R. de la Bucherie à Paris

Léocadie Act. III. Sc. XI



LÉOCADIE

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 4 novembre 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

DON CARLOS, colonel d'un régiment d'infanterie.
DON FERNAND D'AVEYRO, capitaine au même régiment.
PHILIPPE DE LEIRAS, sergent.
CRESPO, alcade.
LEOCADIE, sœur de Philippe.
SANCHETTE, nièce de Crespo.
OFFICIERS.
SOLDATS.
VILLAGEOIS.
VILLAGEOISES.
BATELEURS.

La scène se passe en Portugal, dans le comté d'Elvas.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne agréable. A droite du spectateur, la maison de Crespo; à gauche, celle de Philippe, devant laquelle sont une table en pierre et deux chaises. Plus haut, du même côté, une partie du village d'Elvas. A droite, sur le troisième plan, le commencement de l'avenue qui conduit au château.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, *en costume de mariée, et entourée de jeunes filles qui ont l'air d'achever sa toilette : l'une lui donne le bouquet, l'autre attache à son bonnet une branche d'oranger.*

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage;
Recevez notre compliment.
Dieu! quel beau jour qu'un jour de mariage!
Ah! qu'il nous en arrive autant!

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amants.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps!

CRESPO, *sortant de sa maison et allant à Sanchette.*
Eh bien! est-ce fini, ma chère?

SANCHETTE.

Mon oncle, suis-je bien ainsi?
Dites-moi, pourrai-je lui plaire?

CRESPO.

Tu le veux, je le veux aussi:
Mais pour toi je pouvais, ma chère,
Espérer un meilleur parti.
Toi, toi, la nièce d'un alcade,
Épouser un simple sergent?

SANCHETTE.

Philippe doit monter en grade;
Il est tendre, aimable et vaillant.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Philippe est aimable et vaillant.

SANCHETTE, *aux jeunes filles.*
Grâce à vos soins, me voilà prête.
(Allant parler à chacune.)
Merci, merci. Mais à présent
Songez vite à votre toilette,
Et revenez bien promptement.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage;
Recevez notre compliment.
Dieu! quel beau jour qu'un jour de mariage!
Ah! qu'il nous en arrive autant!
(Elles sortent.)

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui que l'amour nous engage;
Oui, je reçois vos compliments.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps!

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage;
Il est vrai qu'ils ont mes serments;
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus longtemps.

SCENE II.

SANCHETTE, CRESPO.

SANCHETTE.

Oui, Philippe, rassurez-vous,
Sera le meilleur des époux;
Et puis sa sœur Léocadie,
Si bonne et si jolie,
Est ma meilleure amie.

CRESPO.

Mais ce que je ne comprends pas,
D'où vient donc sa mélancolie?
Qu'a-t-elle donc?

SANCHETTE.

On n'en sait rien, hélas!
Mais, tenez, vers ces lieux elle porte ses pas!

CRESPO.

Toujours triste et rêveuse!

SANCHETTE.

Ah! l'on ne croirait pas
Que son frère ici se marie.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LÉOCADIE, *vêtue simplement, et tenant des fleurs à la main.*

LÉOCADIE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour moi, dans la nature,
Tout n'est plus que douleur;
Des eaux le doux murmure
Ne charme plus mon cœur.
L'oiseau de la prairie
Ne sait plus m'attendrir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE.

Elle ne nous voit pas.

CRESPO.

Mais tais-toi donc; parle plus bas.

LÉOCADIE.

DEUXIÈME COUPLET.

La fleur à peine éclose
Me paraît sans fraîcheur;
Le parfum de la rose
A perdu sa douceur.
Le bonheur d'une amie
Ne vient plus m'embellir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE, *allant à elle.*

Je n'y tiens plus: Léocadie!

LÉOCADIE.

Eh! quoi! c'est toi, ma sœur?

SANCHETTE.

Mais qu'as-tu donc?

LÉOCADIE, *affectant une grande joie.*

Rien! mon âme est ravie
De ton hymen, de ton bonheur.

ENSEMBLE.

LÉOCADIE.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage:
Soyez heureux, soyez constants.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments!

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amants;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps.

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage;
Il est vrai qu'ils ont mes serments:
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus longtemps.

SANCHETTE, *à Léocadie.* Mais, je vous le demande: où est donc M. Philippe, votre frère? moi je suis prête, et c'est le futur qui se fait attendre!

CRESPO. Vous savez bien qu'il a été chercher des papiers nécessaires à son mariage, et sans lesquels moi, alcade de ce village, je n'aurais pu consentir à votre union.

LÉOCADIE. Et puis, ne faut-il pas qu'il aille au château demander la permission de don Carlos, son colonel?

SANCHETTE. La permission! la permission! Cependant ce n'est pas une affaire de discipline, et je vous demande où nous en serons dans notre ménage, s'il faut toujours comme cela demander?

LÉOCADIE, *l'interrompant.* Allons, allons, ne te plains pas, car le voici!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE, *en uniforme de sergent.*

PHILIPPE, *à Crespo.* Bonjour, cher oncle. (*A Léocadie.*) Bonjour, ma sœur.

SANCHETTE. Et à moi, Monsieur, vous ne dites rien... Quelles nouvelles y a-t-il?

PHILIPPE. D'excellentes! mon colonel a tant d'amitié pour moi! « Bien, Philippe, m'a-t-il dit, hâte-toi de te marier « et d'avoir des enfants, il n'y a jamais trop de braves « gens. »

SANCHETTE. Dieu! que Monseigneur est bon!

LÉOCADIE, *à Sanchette.* Je crois alors que je puis aller chercher nos bouquets. (*Elle entre un instant dans la maison de Philippe.*)

PHILIPPE. Oui, sans doute, aujourd'hui la noce. (*A Crespo.*) Et voilà mes papiers que je vous apporte. Vous pouvez être tranquille, ils sont en règle.

CRESPO. Je n'en doute point; mais en ma qualité d'oncle et de magistrat, je dois apporter à leur examen une double attention. Quelle est d'abord cette grande pancarte, dont l'écriture est si belle? J'ai cru, au premier coup d'œil, que c'était gravé.

PHILIPPE. Ce sont mes états de service que ma sœur Léocadie a eu la bonté de copier de sa main.

CRESPO. Je ne lui aurais jamais soupçonné un pareil talent. Moi, qui vous parle, je ne ferais pas mieux.

SANCHETTE. Et mon oncle s'y connaît, lui qui, avant d'être alcade, était magister.

CRESPO. Du tout, Mademoiselle, j'étais gouverneur! gouverneur d'une douzaine d'enfants que l'on m'avait confiés! fonctions honorables qui n'étaient qu'un acheminement à de plus hautes dignités. (*Regardant les papiers.*) ÉTATS DE SERVICE. Passons, cela ne me regarde pas! (*Ici Léocadie rentre, tenant à la main une corbeille de fleurs qu'elle pose sur la table de pierre qui est devant la maison.*) Voyons les papiers civils, les renseignements sur la famille; car vous sentez bien, mon cher ami, que la moindre infraction, ce que nous appelons la plus petite faute d'orthographe, peut porter atteinte au respect et à la considération qui me sont nécessaires.

PHILIPPE. Vous avez raison, l'honneur avant tout; mais rassurez-vous, notre alliance ne vous fera point de tort, et si vous trouvez la moindre tache à notre nom, je vous permets de rompre notre mariage et de m'enlever Sanchette. (*A Léocadie.*) N'est-il pas vrai, ma sœur?

LÉOCADIE, *avec émotion.* Oui, oui, mon ami.

CRESPO, *parcourant les papiers.* Qu'est-ce que je vois donc là dans votre acte de naissance? le... comte de Dénia.

PHILIPPE, *froidement.* C'était mon grand-père!

CRESPO, *étonné.* Hein?.. et le chevalier de Leiras.

PHILIPPE, *de même.* C'était mon père.

CRESPO, *ôtant son chapeau.* Il serait possible! votre propre père, à vous, Philippe?

PHILIPPE. Et pourquoi pas? Qu'y a-t-il d'étonnant? Dans ces temps de troubles et de révolutions, attaché à un parti malheureux, il est mort dans l'exil et dépouillé de ses biens. Je suis resté, à quinze ans, sans appui, sans ressources, protecteur de ma sœur et d'une vieille tante, notre seule parente; que pouvais-je faire? Mendier des secours en parlant de mes aïeux? Non! mon père m'avait laissé son épée; c'était mon seul héritage; je m'en suis montré digne. Je me suis fait soldat, j'ai servi mon pays: je crois du moins que ce n'est pas déroger.

SANCHETTE, *sautant de joie.* Quoi! vous êtes noble! ah! que je suis contente!

PHILIPPE. Eh! qu'est-ce que cela te fait? Qu'est-ce qu'il t'en reviendra? Quand on est sans fortune, quand on n'a rien pour soutenir son nom, il vaut mieux ne pas s'en parer; et c'est ce que j'ai fait. Nourri dans les camps, élevé au milieu des armes, je ne serai jamais qu'un soldat; c'est mon lot. Eh bien! j'en suis fier et content; je ne demande pas autre chose. Je m'allie à celle que j'aime, à une famille d'honnêtes gens; et pourvu que ma sœur Léocadie soit aussi heureuse que moi, rien ne manquera à mon bonheur.

CRESPO. Mon cher ami! mon cher neveu! Et, dites-moi, Monseigneur en est-il instruit?

PHILIPPE. De ce matin seulement, car il a fallu aussi lui confier une partie de ces papiers, et je ne reviens pas encore de sa surprise et de sa joie. « Quoi! Philippe, s'est-il « écrié, toi et ta sœur vous avez de la naissance! vous « êtes d'une famille noble! si tu savais quel plaisir me fait « cette nouvelle... » Et en effet, il avait un air rayonnant. Je vous demande ce que ça peut lui faire? car, d'ordinaire, il n'y tient pas. Au régiment, il traite tous ses soldats en camarades; et au feu, il est toujours à côté d'eux, quand toutefois il n'est pas en avant.

CRESPO. C'est égal. Monseigneur a raison; et je suis de son avis. Ce cher Philippe! Je suis ravi de cette alliance. Par exemple, vous me permettrez de mettre dans le contrat Philippe de Leiras, c'est de rigueur; et puis: Philippe de Leiras, neveu d'un alcade; ces deux phrases-là vont bien ensemble!

PHILIPPE. Faites comme vous voudrez, pourvu que vous vous dépêchiez.

CRESPO. Soyez tranquille. Je vais m'occuper du contrat, et dans une heure vous serez mariés. (*Il sort par la droite.*)

SCENE V.

LÉOCADIE, PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE. Cet excellent oncle! pourvu qu'il ne perde pas de temps à causer, comme il le fait toujours!

PHILIPPE. C'est pour cela que je n'ai pas voulu, devant lui, vous répéter les nouvelles qu'on m'a apprises au château, parce qu'il aurait fait là-dessus des commentaires à n'en plus finir.

LÉOCADIE. Qu'est-ce donc?

PHILIPPE. En sortant de l'appartement de don Carlos, j'ai vu, dans le château, des gens de pied et des équipages qui arrivaient, et puis un bruit, un tapage... il se prépare quelque cérémonie; et l'on dit que don Carlos, mon colonel, va se marier.

LÉOCADIE. Lui, se marier!.. vous croyez!

PHILIPPE. Eh bien! qu'as-tu donc?

LÉOCADIE. Moi! rien. En effet, cette nouvelle ne doit pas étonner.

PHILIPPE. Sans doute; il y a longtemps que cela devrait être fait. Un jeune seigneur qui est son maître, qui a une fortune superbe, et qui en outre est le plus joli garçon du pays, ce qui ne gâte rien...

LÉOCADIE, *à Philippe.* Et comment as-tu appris?..

PHILIPPE. C'est mon capitaine que j'ai trouvé là, et qui m'a l'a dit en confidence.

SANCHETTE. Votre capitaine? don Fernand d'Alveyro?

PHILIPPE. Oui, l'ami de mon colonel, jadis son compagnon d'études et de folies, et maintenant son frère d'armes.

LÉOCADIE, *d'un air de confiance.* Oh! si c'est de lui que tu tiens cette nouvelle, il n'y a encore rien de certain.

SANCHETTE. Sans doute; est-ce qu'il sait jamais ce qu'il fait ou ce qu'il dit? un étourdi, un mauvais sujet, dont le colonel a déjà payé deux ou trois fois les dettes.

PHILIPPE. Eh bien! Monseigneur a bien fait, parce que c'est un brave jeune homme que nous aimons tous au régiment, et qui, malgré son étourderie, est dévoué au colonel.

SANCHETTE. Oui, dévoué, dévoué; il verra, à la fin de l'année, les mémoires de dévouement.

FERNAND, *en dehors.* Allez, dépêchez-vous, et ne perdez pas de temps.

SANCHETTE. C'est lui, je l'entends; ce que c'est que d'en parler!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND, *sortant de l'allée du château.*

FERNAND, *à la cantonade.* Des danses, des quadrilles et un bel orchestre; je veux aussi des jeux de bague, et même un petit combat de taureaux, si c'est possible. Enfin, qu'on n'épargne rien, c'est moi qui paie.

SANCHETTE. Eh! mon Dieu! monsieur le capitaine, qu'y a-t-il donc?

FERNAND. Vous ne savez pas la grande nouvelle! il n'est question que de cela en village et au château.

PHILIPPE. Comment! il serait vrai? Monseigneur se marie?

FERNAND. Eh non, ce n'est pas lui, mais la comtesse Amélie, sa sœur!

LÉOCADIE, *vivement.* Vous en êtes bien sûr?

SANCHETTE. Et qui épouse-t-elle?

FERNAND. Vous ne devinez pas? regardez-moi donc.

CAVATINE.

C'est moi qui suis son époux:
Est-il un destin plus doux!
Voilà quatre ans que je l'adore,
Et personne ne s'en doutait.
Oui, voilà quatre ans qu'en secret
Elle m'a donné son portrait...
Aujourd'hui j'ai bien mieux encore.
C'est moi qui suis son époux:
Est-il un destin plus doux?
Je l'aimai longtemps en silence,
N'osant réclamer un tel bien:
Son frère est riche, et je n'ai rien.
Mais aujourd'hui, pour l'opulence,
Qui pourrait s'égaler à moi?
Je suis plus riche que le roi.
C'est moi qui suis son époux:
Est-il un destin plus doux!
Je suis son époux!

SANCHETTE. Et comment cela est-il arrivé?

FERNAND. C'est ce matin, don Carlos, mon colonel, mon ami... (*Avec émotion.*) Ah! tu es trop heureux, Philippe, d'avoir manqué te faire tuer pour lui; et tu as reçu là une balle qui m'appartenait de droit. Enfin, ce brave et excellent jeune homme m'apprend qu'il connaît mon amour, qu'il l'approuve, qu'il a fait sortir sa sœur de son couvent, et qu'aujourd'hui même nous serons mariés.

LÉOCADIE. Et qui avait pu l'instruire?

FERNAND. Je n'en sais, ma foi, rien; mais j'ai l'idée que c'est une lettre de moi.

LÉOCADIE. Une lettre!

FERNAND. Oui; un jour que j'écrivais à Amélie et à son frère, je me serai trompé d'adresse, et il aura lu la lettre destinée à sa sœur. Enfin c'est aujourd'hui qu'arrive ma future, et j'accours au-devant d'elle. Vous ne la connaissez pas? Je crois bien, depuis trois ans qu'elle n'est pas sortie de son couvent? (*A Philippe.*) Imagine-toi, mon cher ami, la plus jolie et la plus aimable femme! Je ne sais pas pourquoi elle est riche; car personne mieux qu'elle n'aurait pu s'en passer. Mais c'est encore don Carlos: il donne à sa sœur une partie de sa fortune; il l'a voulu absolu-

ment. Moi, je ne pouvais pas te contrarier, en beau-frère à qui je dois tout!

LÉOCADIE. Ah! je le reconnais bien là! Mais puisque la comtesse Amélie doit arriver dans le village; eh vite, Sanchette, viens m'aider à faire des bouquets.

SANCHETTE. Oh! de grand cœur! (*Elles vont toutes deux s'asseoir près de la table.*)

FERNAND. C'est bien, nous en aurons besoin. J'ai rencontré tout à l'heure votre oncle, le seigneur Crespo, que j'ai mis à la tête de mes divertissements champêtres; un alcado, ça fait bien, cela donne tout de suite à une fête un air imposant et municipal; et puis, Philippe, j'ai fait placer la danse et la musique sur la pelouse à côté de ta maison, car nous aurons tout le village. Moi, je n'aime pas à être heureux seul. De plus, je dote six jeunes filles; Sanchette, Léocadie, vous m'indiquerez les plus jolies... je veux dire les plus sages. Et, à propos de cela, dites-moi donc ce que c'est qu'un petit bonhomme de deux ou trois ans qui demeure là, à deux pas, avec la vieille Catherine.

SANCHETTE. Le petit Paul, vous voulez dire?

LÉOCADIE, *laissant tomber son bouquet*. Le petit Paul!

SANCHETTE, *le ramassant*. Prends donc garde à ce que tu fais.

FERNAND. Il paraît qu'on ne connaît pas ses parents; c'est dommage, il est gentil, cet enfant, de petits cheveux blonds, et puis il bavarde...

PHILIPPE. Oui, oui, le petit drôle a de l'esprit : c'est le favori de Léocadie.

FERNAND. Vraiment! je suis enchanté que vous vous y intéressiez; je l'emmène avec moi.

LÉOCADIE, *vivement et se levant*. Vous l'emmenez! Catherine y consent!

FERNAND. C'est arrangé avec la vieille. Autrefois, tous les mois on lui écrivait; mais en voilà six qu'elle n'a reçu de nouvelles; peut-être que les parents de cet enfant n'existent plus. Pour lui rendre service, j'ai proposé de m'en charger; elle a accepté; j'en ferai un page; et s'il a des dispositions, je veux le lancer, et que dans quelques années il soit le plus mauvais sujet du régiment : vous m'en direz des nouvelles. Eh bien! où allez-vous donc, Léocadie?

LÉOCADIE. Pardon, j'ai oublié quelques préparatifs.

FERNAND. Les toilettes, c'est trop juste. Ah çà, vous qui ne voulez jamais danser avec moi, j'espère qu'aujourd'hui...

LÉOCADIE. Je n'ai rien à refuser au beau-frère de Monseigneur. (*Elle fait la révérence et sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* LÉOCADIE.

FERNAND. C'est-à-dire que c'est à mon nouveau titre, et non à mon mérite personnel, que je devrai cette faveur. Sais-tu, Philippe, que ta sœur est très-singulière? Sous son costume villageois, elle a un air de dignité qui impose. Don Carlos ne lui parle jamais qu'avec respect; et moi-même je n'ose plaisanter avec elle... comme avec Sanchette, par exemple.

SANCHETTE. Je vous remercie de la préférence.

PHILIPPE. Que voulez-vous? elle a été élevée par une tante qui lui a donné, peut-être à tort, l'éducation et les manières d'une grande dame; vous vous y habituerez. Mais savez-vous que c'est une bonne action que vous avez faite là, mon capitaine? vous charger de ce pauvre petit diable!

FERNAND. Il n'y a pas de mal, mon ami; cela en répare d'autres qui ne sont pas aussi belles : j'ai encore de la marge pour être au pair!

PHILIPPE. Vous, capitaine!

FERNAND. Oui, oui; il ne faut pas croire, parce que vous me voyez posé et raisonnable, que j'aie toujours été comme cela : je ne parle pas des petites distractions qui arrivaient au régiment, parce que tu sais bien, Philippe, qu'entre militaires...

SANCHETTE, *à Philippe*. Comment, Monsieur...

FERNAND. Hein! qu'est-ce que je fais donc là devant la future? ne parlons pas de cela : ce n'est rien; mais quand j'y pense, et que je me rappelle les aventures de ma vie! nous avons surtout quelques vilains chapitres! Tiens, Philippe, je te raconterai cela quelque jour, quand nous aurons une vingtaine d'années de mariage. Je cours chercher mon jeune page, je veux le faire habiller pour la cérémonie. Dites donc, j'aurais pourtant bien voulu savoir quelle est sa mère; j'ai interrogé la vieille Catherine, parce que je suis assez curieux de ces aventures-là; mais elle ne sait rien...

PHILIPPE. On croit que c'est le fruit de quelque hymen secret.

FERNAND. Ou peut-être... car enfin... c'est possible...

SANCHETTE. Ah! mon Dieu, oui; car, d'après ce qu'on disait hier chez mon oncle...

FERNAND. Comment?.. il y a des caquets... même chez l'alcade!

SANCHETTE. Je crois bien, c'est là qu'on les fait.

FERNAND. Dites-les-moi vite, je veux tout savoir.

SANCHETTE.

PREMIER COUPLET.

Voilà trois ans qu'en ce village
Nous arriva ce bel enfant;
Et chacun dans le voisinage
Dit qu'il doit être d'un haut rang.
Par sa grâce et son doux sourire
Tous les cœurs sont intéressés;
Mais du reste on n'en peut rien dire,
Et voilà tout ce que je sais!

DEUXIÈME COUPLET.

Jamais, hélas! jamais sa mère
Près de lui n'a porté ses pas;
Sa nourrice est une étrangère
Qui même ne le connaît pas;
En secret quelquefois encore
Des présents lui sont adressés;
Pour le reste, chacun l'ignore;
Et voilà tout ce que je sais!

TROISIÈME COUPLET.

Matin et soir, dans la prairie,
Nous nous amusons de ses jeux;
Mais c'est moi, c'est Léocadie
Que toujours il aime le mieux.
Qu'il est joli! qu'il est aimable!
Si mes vœux étaient exaucés,
Moi, j'en voudrais un tout semblable,
(*Philippe lui fait signe de se taire, et elle reprend l'air en baissant les yeux.*)
Et voilà tout ce que je sais!

FERNAND. C'est déjà quelque chose, et cela redouble encore ma curiosité. Si vous pouviez, ma petite Sanchette, vous qui avez de l'esprit, découvrir le mot de l'énigme, ou seulement le nom de la mère, tenez, je vous donnerais cette belle chaîne d'or que vous regardiez hier avec tant de plaisir.

SANCHETTE. Vrai?.. ah!.. oui, vous ne me la donneriez pas...

FERNAND. Tu te méfies de moi; (*La lui jetant au cou.*) tiens, la voilà d'avance, tant je suis sûr que tu la gagneras, parce que tu es si adroite et si jolie... C'est que vraiment, Philippe, ta future est charmante; un air malin, un regard... (*Il quitte brusquement sa main qu'il avait prise.*) Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc, moi?.. ces souvenirs de garnison... (*Haut.*) Adieu, ma petite.

SCENE VIII.

PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE. Dieu! la belle chaîne d'or! que je suis heureuse! et que le seigneur Fernand est aimable! Certainement, je ne plains pas la comtesse Amélie. (*Rencontrant un regard de Philippe.*) Eh bien! monsieur Philippe, qu'avez-vous donc? et pourquoi me regarder ainsi?

PHILIPPE. Qu'est-ce que c'est que ces coquetteries et ces compliments, et cette chaîne que vous avez acceptée?.. Avisez-vous de la gagner, et je ne vous revois de ma vie.

SANCHETTE. Comment, c'est pour cela!.. Je vous demande un peu si ce n'est pas terrible de n'avoir pas un moment de tranquillité!.. D'abord, monsieur Philippe, je vous en prie, ne me faites pas pleurer; je serai jolie, après cela, pour la noce!.. Vilain caractère!.. est-ce que vous croyez que je m'en soucie de cette chaîne? Et la preuve, c'est que je m'en vais sur-le-champ la rendre au seigneur Fernand.

PHILIPPE, *la retenant*. Non pas, rentrez; plus tard nous parlerons de cela.

SANCHETTE. Fi! le jaloux!

PHILIPPE. Eh bien, Sanchette, je te demande pardon.

SANCHETTE. Vous ne m'en voulez plus? bien sûr?

PHILIPPE, *lui baisant la main*. Je te le promets.

SANCHETTE. Que cela vous arrive encore! (*Elle entre à droite, chez Crespo.*)

SCENE IX.

PHILIPPE, FERNAND, *entrant par la gauche*, et CRESPO *par la droite du spectateur.*

FERNAND. Ah! seigneur alcade, je vous trouve à propos.

PHILIPPE. Que vous est-il donc arrivé, mon capitaine?

FERNAND, *gaiement*. L'aventure la plus piquante! et si je m'en croyais, je serais d'une colère... mais un jour de noce, on n'a pas le temps. J'arrive chez cette vieille Catherine, qui, selon sa promesse, devait me remettre mon jeune page: « Ah! Monsieur, ma dit-elle, il m'est défendu de vous le confier. — Et par qui? pour quel motif? — Je l'ignore moi-même; je ne puis le dire. » Il y avait là-dessous un mystère qui me déplaisait. « Prenez garde, lui dis-je; car, si par votre faute vous privez ce pauvre enfant de l'état et du sort heureux que je lui destine, c'est vous que l'on accusera. » Alors cette brave femme, tremblante, incertaine... « Tenez, Monsieur, portez au seigneur alcade cette lettre que je viens de recevoir; ne la montrez qu'à lui, et demandez son avis. » Je l'ai prise, je l'apporte, et la voici. (*A Crespo.*) Voyez plutôt. (*La lui lisant.*) « Vous « garderez chez vous et ne remettrez à personne le dépôt « qui vous est confié; bientôt vous aurez de mes nouvelles. « Brûlez cette lettre comme toutes les autres. » (*Donnant la lettre à Crespo.*) Toujours le même mystère!

CRESPO, *tenant la lettre et la regardant*. Ah! mon Dieu, quelle écriture! celle de ce matin!

FERNAND, *vivement*. Eh bien! est-ce que vous seriez au fait?

CRESPO. Non, non; je croyais d'abord... (*A part.*) C'est bien elle: quelle découverte!

FERNAND. C'est égal; si vous savez quelque chose, nous devons partager la nouvelle, et vous devez tout me dire, parce que moi, je suis la discrétion même, c'est connu. Ah, mon Dieu! déjà midi! et ma future qui va arriver! je cours à sa rencontre. (*A Crespo.*) N'oubliez pas le programme de la fête; je vous ai nommé pour aujourd'hui mon intendant des menus plaisirs, et si on ne s'amuse pas, vous êtes responsable. Philippe, viens-tu avec moi? je vais te présenter à ma femme. (*Il sort en courant.*)

PHILIPPE, *prêt à le suivre*. Oui, mon capitaine.

SCENE X.

PHILIPPE, CRESPO.

CRESPO, *retenant Philippe par le bras*. Un moment!

PHILIPPE. Qu'avez-vous donc?

CRESPO. Parle bas.

PHILIPPE, *souriant*. Eh mais, Crespo, qu'est-ce que cela signifie? Comme vous voilà ému!

CRESPO. Oui, car dans le fond je t'estime, je t'aime; mais, comme tu le disais toi-même ce matin, l'honneur de notre famille avant tout.

PHILIPPE. Que voulez-vous dire?

CRESPO. Que tout est rompu.

PHILIPPE. Comment?

CRESPO. Plus de mariage.

PHILIPPE. Quoi! vous osez...

CRESPO. Parle bas, te dis-je. Tu es entendu le capitaine... Cette lettre de la mère de Paul... Tiens, connais-tu cette écriture?

PHILIPPE, *frappé*. Dieux! Léocadie! ma sœur!

FINAL.

PHILIPPE.
Qu'ai-je vu?

CRESPO.
Du silence!

PHILIPPE.
O fureur!

CRESPO.
Calme-toi.

PHILIPPE, *avec désordre*.
Je ne puis... ma vengeance
Parlera malgré moi.

CRESPO, *le retenant dans ses bras*.
Allons, est-ce là ton courage?

PHILIPPE.
J'en ai pour souffrir le malheur;
Mais pour dévorer un outrage,
Pour supporter le déshonneur,
Je n'en ai plus!..

CRESPO.
Apaise ta fureur.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce coup a détruit mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO.
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur;
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.

PHILIPPE, *avec désespoir*.
Ah! qu'elle craigne ma fureur!

CRESPO.
Silence, on vient.

PHILIPPE.
Dieux! c'est tout le village:
Où cacher ma honte et ma rage?

CRESPO, *à demi-voix*.
Par égard pour toi, pour ta sœur,
A me taire ici je m'engage,
Ce secret mourra dans mon cœur;
Mais plus de mariage.

PHILIPPE.
Non, non, plus de mariage,
Plus de repos, plus de bonheur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE DE VILLAGEOIS ET DE JEUNES FILLES PORTANT DES FLEURS, *ensuite* SANCHETTE ET LEOCADIE.

(Les villageois et les jeunes filles accourent de tous côtés, et forment des danses au son des castagnettes, pendant le chœur suivant.)

Venez, jeunes fillettes,
Venez, jeunes garçons,
Au son des castagnettes
Dansons, chantons, dansons.
Le plaisir nous appelle,
Quel jour heureux pour nous!
Nous chantons la plus belle,
Et le plus tendre époux.

Venez, jeunes fillettes, etc.

LES HOMMES, *à Philippe.*
Allons, allons, il faut partir.

PHILIPPE, *à part.*
Ah! quel tourment!

TOUS.
Ah! quel plaisir!

CHŒUR.
Venez, jeunes fillettes, etc.

SANCHETTE, *sortant de la maison de Crespo.*
Me voilà, je suis prête;
Eh bien! partons-nous pour la fête?

PHILIPPE.
Non.

SANCHETTE, *étourdie.*
Non! et pourquoi?

PHILIPPE, *avec colère.*
Pourquoi?.. pourquoi?
Ne m'interrogez pas; laissez-moi, laissez-moi.

LÉOCADIE, *sortant de la maison de Philippe.*
Eh bien! partons-nous pour la fête?

PHILIPPE.
Non.

LÉOCADIE, *étonnée.*
Non! et pourquoi?

PHILIPPE, *avec un mouvement de fureur.*
Pourquoi?.. pourquoi?..

LÉOCADIE.
Mon frère!..

PHILIPPE, *hors de lui.*
Laissez-moi.

LÉOCADIE, *à part.*
Il me glace d'effroi.

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part.*
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce jour détruit tout mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO, *bas, à Philippe.*
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur,
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.

LEOCADIE, SANCHETTE, CHŒUR.
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Dans ses regards quelle fureur!
Je crains de rompre le silence
Et de connaître { mon / son } malheur.

SANCHETTE, *désolée.*
Je n'y tiens plus, c'est une horreur!
Que veut dire un pareil mystère?

PHILIPPE.
Qu'il n'est plus d'hymen entre nous.

SANCHETTE.
Plus d'hymen!

TOUS.
Plus d'hymen!

LÉOCADIE, *courant à son frère.*
Qu'entends-je? eh quoi! mon frère...

PHILIPPE, *la repoussant.*
Laissez-moi; craignez mon courroux!

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part.*
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce jour détruit tout mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO, *bas, à Philippe.*
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur;
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.

SANCHETTE, *à part.*
Ah! je perds enfin patience!
Pourquoi son trouble et sa fureur?
Eh quoi! n'est-il plus d'espérance?
Faut-il renoncer au bonheur?

LEOCADIE, *à part.*
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Pourquoi son trouble et sa fureur?
Pour lui s'il n'est plus d'espérance,
Ses peines doublent mon malheur.

LE CHŒUR.
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Dans ses regards quelle fureur!
Pour lui n'est-il plus d'espérance?
Faut-il qu'il renonce au bonheur?

(Philippe, entraîné par Crespo, s'élance dans sa maison; Sanchette se jette dans les bras de Léocadie, tandis que les villageois s'empressent autour d'elle.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Philippe. Porte à droite et à gauche; au fond une porte et trois grandes croisées fermées par des rideaux. A droite, une table et deux chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Léocadie est assise et plongée dans ses réflexions : on frappe à la porte extérieure, elle se lève et va ouvrir.)

LÉOCADIE, DON CARLOS.

LÉOCADIE. Quoi! Monseigneur, c'est vous que nous recevons dans notre chaumière! Que dira Philippe, quand il saura que son colonel a daigné venir chez lui?

DON CARLOS. Il ne me doit aucune reconnaissance; j'ai besoin de lui parler.

LÉOCADIE. Depuis deux heures il n'est pas rentré, et j'ignore où il est allé; mais je cours m'informer...

DON CARLOS, *la retenant.* Restez, Léocadie, vous pouvez m'instruire aussi bien que lui de ce que je veux savoir. Est-il vrai que le mariage de votre frère soit rompu?

LÉOCADIE. Oui, Monseigneur.

DON CARLOS. Et pour quelle raison?

LÉOCADIE. Je ne sais; ni lui ni le seigneur Crespo n'ont voulu nous le dire; mais Philippe était dans une fureur

que ma vue et mes prières semblaient augmenter encore. Alors je n'ai pas osé insister, et je me suis retirée ici avec Sanchette, que j'essaye en vain de consoler.

DON CARLOS. C'est son oncle, c'est Crespo qui est cause de tout. Depuis qu'il est alcade de ce village, il a pour sa nièce des prétentions et des idées de fortune... Si ce n'est que cela, j'espère rétablir entre eux la bonne intelligence, et je veux maintenant que ce mariage ait lieu en même temps que celui de ma sœur.

LÉOCADIE. Quoi! Monseigneur, vous daigneriez?.. vous voulez que tout le monde ici vous doive son bonheur!

DON CARLOS. Il n'y a que vous, Léocadie, qui ne vouliez rien me devoir. D'où vient cette tristesse continuelle? quelle est la cause de vos peines? car vous en avez.

LÉOCADIA. Moi, Monseigneur?

DON CARLOS. Oui, et vous craignez de les confier à mon amitié; ne suis-je pas le protecteur de votre frère, le vôtre?

LÉOCADIE. Je connais l'excès de vos bontés, mais elles ne peuvent rien ici.

DON CARLOS, *gaîment.* Peut-être : qu'en savez-vous? tout peut arriver. Il est des idées qu'autrefois je regardais comme impossibles à réaliser; et depuis ce matin je commence à y croire aussi, Léocadie; j'attends ma sœur pour lui faire part...

LÉOCADIA. Et de quoi?

DON CARLOS, *se reprenant.* Rien... nous en parlerons plus tard; mais j'espère qu'aujourd'hui, pour le mariage de ma sœur et de Fernand, nous nous verrons au château.

LÉOCADIE. Non, Monseigneur.

DON CARLOS. Que me dites-vous?

DUO.

LÉOCADIA.

Dans une douce ivresse,
Des dons de la richesse
Vos jours vont s'embellir.
Moi, dans cet humble asile,
Vivre obscure et tranquille,
C'est là mon seul désir.

DON CARLOS.

Quoi! tels sont vos souhaits?

LÉOCADIE.

Je n'en forme point d'autres.

DON CARLOS.

Moi, j'ai bien mes projets,
Mais plus doux que les vôtres,
Je les confie à votre foi.
Écoutez-moi.

(*Reprise du premier motif.*)

Dans une douce ivresse,
Je veux par la tendresse
Voir mes jours s'embellir!
Près d'une épouse chère
Passer ma vie entière,
C'est là mon seul désir.

LÉOCADIE, *à part, avec émotion.*

Dieu! que dit-il? ô trouble extrême!

DON CARLOS.

Oui, de mes vœux le seul objet
Est de trouver un cœur qui m'aime.
Mais gardez-moi bien le secret.

ENSEMBLE.

DON CARLOS, *à part, la regardant avec tendresse.*

Oui, d'espérance
Et de bonheur
Je sens d'avance
Battre mon cœur.

LÉOCADIA.

Quelle souffrance!
Ah! pour mon cœur,
Plus d'espérance,
Plus de bonheur!

DON CARLOS, *avec joie.*

Adieu, j'ai bon espoir :
Bientôt je pourrai vous revoir.

ENSEMBLE.

DON CARLOS.

Oui, d'espérance
Et de bonheur
Je sens d'avance
Battre mon cœur.

LÉOCADIE.

Quelle souffrance!
Ah! pour mon cœur,
Plus d'espérance,
Plus de bonheur!

(*Don Carlos sort par la porte du fond.*)

SCENE II.

LEODADIE, *seule, le suivant des yeux.* Qu'ai-je entendu?.. Quand je pense à ses projets, à ses plans de bonheur... il se pourrait!.. lui!.. don Carlos! Non, non, éloignons de pareilles idées. Il est des rêves auxquels il n'est pas même permis de s'arrêter.

SCENE III.

LÉOCADIE, PHILIPPE, *arrivant du côté opposé à la sortie de don Carlos.*

LÉOCADIA. Ah! te voilà, mon frère! tu nous as bien inquiétés : où étais-tu donc?

PHILIPPE. Que t'importe? laisse-moi. (*Il ôte son chapeau et son sabre, et les suspend à la muraille.*)

LÉOCADIA. C'est qu'en ton absence Monseigneur est venu; il avait appris la rupture de ton mariage.

PHILIPPE. Ah! il avait appris...

LÉOCADIE. Mon Dieu! ne te fâche pas; il voulait te parler à ce sujet; mais il est allé trouver le seigneur Crespo, l'alcade, et il espère le déterminer...

PHILIPPE, *avec une colère concentrée.* Il n'y réussira pas... Je remercie Monseigneur de me continuer ses bontés; mais Crespo me refuse sa nièce; et il fait bien, il a raison.

LÉOCADIA. Que dis-tu? et pour quel motif?

DUO.

PHILIPPE, *d'un air sombre.*

Tu le demandes!.. toi!

LÉOCADIA, *effrayée.*

Mon frère!

Ne me regarde pas ainsi.

PHILIPPE.

Tu le demandes! toi!

LÉOCADIE, *plus effrayée.*

Mon frère!

PHILIPPE.

Toi qui m'as ravi
Le seul bien que laissa mon père!

LÉOCADIA.

Que dis-tu?

PHILIPPE.

Je sais tout!

LÉOCADIA.

O ciel!

Je suis trahie!

PHILIPPE.

Ne tremble pas, ne crains rien pour ta vie;
J'ai fait de t'épargner le serment solennel.

LÉOCADIA.

Ah! par pitié!

PHILIPPE.
Je ne veux rien entendre,
Rien qu'un seul mot; son nom?
LÉOCADIE.
Ah! Philippe...
PHILIPPE.
Son nom?
Je veux l'apprendre.
LÉOCADIE.
Rappelle ta raison.
PHILIPPE.
Écoute-moi, Léocadie :
Tu m'as frappé d'un coup mortel,
Tu m'as couvert d'un opprobre éternel,
Tu m'as fait détester la vie!
Eh bien! je puis encor t'accorder mon pardon :
J'oublierai tout, dis-moi son nom.

ENSEMBLE.
PHILIPPE.
Oui, parle, et la vengeance
Va conduire mon bras.
LÉOCADIE, *à part.*
Quelle horrible souffrance!
Je n'y survivrai pas.
PHILIPPE.
Eh quoi! tu gardes le silence!
LÉOCADIE.
Rien n'est égal à l'horreur de mon sort.
Mais j'en appelle à toi, mon juge,
Au ciel, mon unique refuge...
Ah! frappez-moi tous deux de mort,
Si la triste Léocadie
A mérité les maux dont elle est poursuivie!
(La musique cesse peu à peu.)

PHILIPPE. Parle, je t'écoute...

LÉOCADIE. Oui! toi seul peux m'entendre et nous venger... Il y a quatre ans, tu partis pour l'armée; tu nous laissas près d'ici, dans le petit village de Riélos, dont le château avait appartenu à nos ancêtres. Un soir, funeste souvenir! c'était la veille du jour où ma tante me fut ravie; tremblante pour elle, privée de tout secours, je ne pensai ni à l'éloignement, ni à l'obscurité de la nuit; je m'enveloppai d'une mante, et seule, à pied, je courus à la ville voisine. Déjà j'en approchais, j'étais dans la grande prairie, auprès de cette chapelle que mon père avait fait élever pour remercier le ciel de notre naissance, lorsque j'entends les pas d'une nombreuse cavalcade : c'étaient de jeunes seigneurs qui sortaient de la ville; leur désordre, leurs bruyants éclats de voix, tout me fit présumer qu'ils n'avaient plus leur raison. Je retournai sur mes pas, afin de les éviter; mais en vain. Ils m'avaient aperçue, car ils s'écrièrent : « C'est elle, c'est la fugitive. » Ils courent sur mes traces, m'entourent; l'un d'eux me saisit, m'enlève dans ses bras...

PHILIPPE. Les lâches!

LÉOCADIE. La frayeur, le désespoir, m'avaient ôté l'usage de mes sens... mais, prête à quitter la vie, ma dernière pensée fût pour toi, mon frère, que j'appelais à mon secours...

PHILIPPE. O fureur!

LÉOCADIE. Et toi aussi, mon père, j'invoquais ton nom, je te suppliais de me protéger. Hélas! tu ne m'entendis pas!.. Et quand je revins à moi, cette nuit qui m'environnait encore, cette maison, cet appartement inconnus, tout m'apprit que la mort était désormais mon seul espoir! A genoux, j'implorais le trépas, lorsque soudain retentit à mon oreille un cri douloureux, un cri déchirant que je crois entendre encore : « Dieu! ce n'est pas elle!.. » et l'on s'élance hors de l'appartement.

PHILIPPE. O ciel! quel est ce nouveau mystère!..

LÉOCADIE. Restée seule et dans l'obscurité, je fais quelques pas, je me trouve près d'une croisée, je l'ouvre, et une faible lueur vient éclairer les lieux où j'étais; je regarde; l'or et la soie étincelaient de toutes parts. Je vois encore ces tableaux, ces tapisseries; oui, je les vois, je les reconnaîtrais. A côté de la cheminée brillait un médaillon attaché à une chaîne d'or; je ne sais quelle idée m'inspire, et me dit qu'un pareil indice peut un jour servir à me venger... Je m'en empare, je le cache dans mon sein, je cours à la croisée; des rideaux que j'y attache m'offrent un moyen de fuite. En ce moment j'entendais les pas de plusieurs personnes, je voyais briller les flambeaux; je m'élance, éperdue, hors de moi, craignant d'être poursuivie; une rue se présente, vingt autres se croisent. Errant, marchant au hasard, sans appui, sans abri, j'ignore ce que je devins dans cette nuit fatale; seulement je me rappelle que de loin j'aperçus le Tage. Enfin, m'écriai-je, voici un asile! et j'y courus. Sans doute mes forces me trahirent; car, au point du jour, je me trouvai hors de la ville, seule, étendue près du fleuve. Maintenant tu sais tout.

REPRISE DU DUO.

PHILIPPE.
Non, non, tu ne fus point coupable!
Pardonne un injuste soupçon;
Mais le sort fatal qui m'accable
Trouble mes sens et ma raison.
LÉOCADIE.
O vous que j'implore à genoux,
Mon Dieu, mon Dieu, protégez-nous!

PHILIPPE, *la soutenant.* Léocadie, ma sœur nous ne nous quitterons plus, je n'existe maintenant que pour la vengeance; je connaîtrai ton ravisseur; quel qu'il soit, je le frapperai.

LÉOCADIE. Philippe! mon frère!

PHILIPPE. Oui, les peines, les fatigues, les dangers, rien ne me coûtera pour le découvrir, et j'y parviendrai. Le moindre indice nous mène souvent à la vérité; et ce médaillon dont tu parlais tout à l'heure, je veux le voir.

LÉOCADIE, *le défaisant de son cou.* Le voici! Mais hélas! il ne t'apprendra rien.

PHILIPPE. N'importe, donne. *(Ouvrant le médaillon.)* Que vois-je? un portrait de femme!

LÉOCADIE. Oui, une femme jeune et belle.

PHILIPPE. Dont les traits me sont inconnus. Ainsi la fortune trahit encore mon espoir, et dérobe ma victime.

LÉOCADIE. On vient, c'est Monseigneur! *(Elle cache le portrait.)*

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DON CARLOS.

DON CARLOS. Ah! te voilà, mon cher Philippe; j'ai bien des nouvelles à t'annoncer, et j'ai voulu te les apprendre moi-même.

PHILIPPE. Je ne sais comment vous remercier de vos bontés, mon colonel; mais vous me connaissez, et vous savez que depuis longtemps ma vie est vous.

DON CARLOS. Tu me l'as trop bien prouvé, pour que je puisse l'ignorer. J'ai fait venir Crespe, l'alcade, qui a manqué me mettre en colère, quoique je n'en eusse guère envie!.. Croirais-tu qu'il n'a jamais voulu me dire pour quelle raison il te refusait sa nièce?

PHILIPPE. C'est un honnête homme, mon colonel.

DON CARLOS. Oui, mais c'est un obstiné; et il s'adressait mal, car j'avais décidé, moi, qu'il donnerait son consentement. Qui s'oppose à ce mariage? lui ai-je dit; le grade de Philippe? je viens de le faire sous-lieutenant.

PHILIPPE, *avec joie.* Quoi, mon colonel!..

DON CARLOS. Il m'a sauvé la vie, et dès aujourd'hui je

me charge de sa fortune. Enfin, d'un air embarrassé, il m'a répondu : Philippe connaissait le motif de mon refus; eh bien! pourvu que tout reste entre nous deux, je donne mon consentement.

PHILIPPE. Comment! il se pourrait!

DON CARLOS. C'est ce soir, à sept heures, que vous serez mariés. En attendant, Fernand, mon beau-frère, nous donne ce matin une fête charmante sur les bords du Tage; le fleuve est couvert de barques et de gondoles préparées par ses ordres; mais il a manqué me chercher querelle quand il a appris que la cérémonie était retardée de quelques heures; il est vrai que j'avais bien mes intentions. Tu ne sais pas... Je vais peut-être aussi me marier.

PHILIPPE. Vous, colonel?

LÉOCADIE, *à part*. O ciel!..

DON CARLOS. Oui; j'ai été de trop bonne heure maître de moi-même et de ma fortune. Dans ma première jeunesse, j'ai été l'esclave d'abord de mes passions, plus tard de celles des autres. Des idées de grandeur ou d'ambition ont occupé tous mes instants. Mais aujourd'hui, désabusé du monde, je ne veux plus vivre que pour moi-même et pour mes amis. Voilà longtemps que je suis riche, je voudrais me retirer au sein de cette retraite, auprès d'une épouse aimable, qui m'apportât en dot non une fortune dont je n'ai que faire, mais des qualités plus nécessaires à mon bonheur. Eh bien! Philippe, cette compagne de mon choix, je l'ai enfin trouvée : douce, bonne, aimante, et de plus d'une noble famille. Ma sœur pouvait seule peut-être blâmer un pareil projet; je lui en ai fait part; et ce n'est pas, m'a-t-elle dit, quand je viens d'assurer son bonheur et celui de Fernand, qu'elle voudrait s'opposer au mien. Je puis donc maintenant épouser celle que j'aime.

PHILIPPE. Que dites-vous?

DON CARLOS. Je viens te demander ta sœur en mariage. Veux-tu me la donner.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LÉOCADIE.

Grand Dieu!

PHILIPPE.

Malheureux que je suis!
(*A Carlos.*)
Si vous saviez quel destin est le nôtre?
Accablez-moi de vos mépris...
(*Se jetant à genoux.*)
Mon colonel, je ne le puis!

DON CARLOS.

O ciel!
(*Froidement.*)
Je te comprends, ta sœur en aime un autre!

LÉOCADIE.

Moi! jamais; et pourtant la fortune jalouse
M'interdit pour toujours le nom de votre épouse.

DON CARLOS.

Parlez. Il faut me découvrir.
Ce secret, dussé-je en mourir.

LÉOCADIE.

Je ne le puis...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Ah! quel dommage!
Ah! quel malheur pour ses parents!

PHILIPPE.

Mais c'est Sanchette que j'entends!

SANCHETTE.

Ça fait un bruit dans le village :
C'est le jour aux événements...

PHILIPPE.

Qu'avez-vous donc?

SANCHETTE.

Au bord du Tage...
Ce petit Paul... ce bel enfant...

LÉOCADIE, *courant à elle, et retenue par Philippe, qui est caché entre Sanchette et Léocadie.*

Ah! tu me glaces d'épouvante!
Parle vite, quel accident...

SANCHETTE

Dans une gondole élégante,
De loin il aperçoit Fernand
Qui lui tendait les bras... Hélas! le pauvre enfant
Vers lui s'élance... et l'onde mugissante
L'engloutit à l'instant.

LÉOCADIE, *poussant un cri.*

Mon fils!..

SANCHETTE ET DON CARLOS.

Dieu! que dit-elle?

PHILIPPE, *la retenant.*

Imprudente!

LÉOCADIE.

Mon fils!.. je veux le voir ou mourir avec lui.
(*Elle sort en courant, Sanchette la suit.*)

SCENE VI.

PHILIPPE, DON CARLOS.

DON CARLOS.

Je connais donc ce funeste mystère!

ENSEMBLE.

PHILIPPE.

La honte, la colère,
Le regret, la douleur,
S'emparent de mon cœur.
Fatale découverte,
Mystère plein d'horreur,
Qui consomme sa perte
Et qui fait mon malheur!

DON CARLOS.

La honte, la colère,
Le regret, la douleur,
S'emparent de mon cœur
Fatale découverte,
Mystère plein d'horreur,
Qui consomme sa perte
Et qui fait mon malheur!

PHILIPPE.

Vous connaissez ma destinée,
Pour moi plus d'hyménée;
Avec elle, et loin de ces lieux,
Je vais cacher ma honte à tous les yeux.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.

La honte, la colère,
Le regret, la douleur, etc.

DON CARLOS.

La honte, la colère,
Le regret, la douleur, etc.
(*Philippe sort.*)

SCENE VII.

DON CARLOS, *à droite du spectateur, absorbé dans ses réflexions;* FERNAND, DEUX PAYSANS, *puis* CRESPO.

FERNAND, *aux paysans*. C'est bien, mes amis; attendez-moi un instant. (*Apercevant don Carlos.*) Eh bien! Carlos, qu'est-ce que tu fais donc là? on te demande de tous les côtés. (*A Crespo qui entre.*) Seigneur Crespo, je suis à vous; j'ai à vous parler. (*Aux paysans.*) Tenez, voilà pour

boire à ma santé. (*A l'un d'eux.*) et, de plus, je te promets de te servir le jour de tes noces.

CRESPO. A qui en avez-vous donc?

FERNAND. C'est un de ces villageois qui m'a servi de valet de chambre, et qui m'a aidé à changer d'habit, car j'étais dans un état...

CRESPO. D'où sortez-vous donc?

FERNAND. Parbleu! de la rivière, au moment où j'ai vu tomber ce pauvre petit garçon, je me suis jeté après lui, et je l'ai ramené en un instant.

CRESPO. Il y a donc eu un accident?

FERNAND. Eh oui! Vous ne savez donc rien, vous magistrat chargé de veiller à la sûreté publique? Et ma future, cette chère Amélie, a eu une peur!.... Mais pas le moindre danger; mon jeune page se porte mieux qu'avant, et moi aussi; je suis même charmé d'avoir été faire aux nymphes du Tage ma visite de noce. (*A Carlos.*) Ah çà! mon ami, partons-nous? Tout est prêt pour la cérémonie, et l'on nous attend.

DON CARLOS, *d'un air distrait*. Y penses-tu? il n'est pas encore temps: c'est ce soir à sept heures.

FERNAND. Oui, tu l'avais commandé ainsi; mais j'ai donné contre-ordre. Mon ami, je n'aurais jamais pu attendre jusque là, c'était impossible. (*L'entraînant.*) Ainsi, viens vite. Eh mais! qu'as-tu donc? tu es pâle, agité; te voilà comme ta sœur était tout à l'heure, au moment de mon expédition navale.

DON CARLOS. Moi! mon ami, non, tu t'abuses.

FERNAND. Si vraiment, tu as quelque chose, Carlos; mon ami, mon frère, est-il quelque chagrin, quelque danger qui te menace? faut-il y courir? faut-il donner mes jours pour toi? réponds, de grâce. (*Voyant qu'il se tait.*) Hein! ce n'est pas assez!.. faut-il plus encore?.. faut-il retarder mon mariage jusqu'à demain?.. parle, je suis capable de tout...

DON CARLOS, *faisant un effort sur lui-même*. Non, mon ami, non: je n'exige rien! Sortons d'ici; allons trouver ma sœur: j'ai besoin d'être auprès de vous, j'ai besoin de voir des gens heureux.

FERNAND. Eh bien! alors tu peux me regarder; je ne cache pas mon bonheur, j'en parle à tout le monde. (*L'emmenant.*) Viens, partons.

CRESPO, *le retenant*. Eh bien!.... seigneur Fernand, qu'aviez-vous donc à me dire? moi qui vous attends.

FERNAND. C'est, ma foi, vrai; je l'oubliais. (*A Carlos, qui est sorti par la porte du fond.*) Mon ami, va toujours, je te rejoins dans l'instant. (*A Crespo.*) Vous êtes-vous occupé du bal et du souper?

CRESPO. Oui, sans doute, dans la grande salle du château...

FERNAND. C'est bien; mais ce n'est plus ça: il y a aussi un contre-ordre. Après la cérémonie, nous nous rendons tous à la ville; mais auparavant je veux donner ici, aux jeunes filles du village, la dot que je leur ai promise: les en avez-vous prévenues?

CRESPO. Oui, sans doute. De plus, nous aurons ici, sur la pelouse, les tables et la danse champêtre; et si vous voulez voir le programme d'aujourd'hui...

FERNAND, *sans l'écouter*. Demain, demain. Du reste, je m'en rapporte à vous. Adieu, mon ami, je vais me marier. (*Il sort en courant.*)

SCENE VIII.

CRESPO, *puis* PHILIPPE.

CRESPO, *le regardant sortir*. Quelle tête! quelle tête Il est bien heureux d'être capitaine, car s'il avait fallu qu'il fût alcade... Eh! c'est Philippe; comme il a l'air soucieux!

PHILIPPE, *à part, d'un air rêveur*. Pauvre Léocadie!.. en revoyant son enfant, la joie, l'émotion... j'ai cru qu'elle allait s'évanouir; et pendant qu'on s'empressait de lui porter des secours, je me suis hâté de dérober à tous les yeux... (*Montrant le médaillon et la chaîne qu'il tient à la main.*) C'est vous, seigneur Crespo.

CRESPO. Oui, mon cher Philippe; Monseigneur vous a fait part, sans doute, de mes nouvelles intentions...

PHILIPPE, *d'un air triste, et lui donnant la main*. Oui, je vous remercie, Crespo.

CRESPO, *regardant la chaîne que tient Philippe*. Ah! ah! vous avez repris à Sanchette la chaîne d'or que le seigneur Fernand lui avait donnée ce matin. Vous avez bien fait, ce n'était pas convenable.

FERNAND. Quelle chaîne d'or?

CRESPO. Celle que vous tenez à la main.

PHILIPPE. Non, celle-ci n'appartient point au seigneur Fernand.

CRESPO. C'est singulier, on dirait qu'elles ont été faites en même temps, car elles se ressemblent exactement.

PHILIPPE. Hein! que dites-vous? (*La regardant.*) Il me semble en effet... Quel étonnant rapport!.. Dites-moi, Crespo, vous qui avez été souvent dans les châteaux voisins, et qui connaissez mieux que moi tous les habitants des environs, auriez-vous quelque idée de cette figure-là, et de la personne à qui ce portrait pourrait appartenir?

CRESPO. Vous l'avez donc trouvé?

PHILIPPE. Oui, précisément.

CRESPO. Attendez, attendez. (*Regardant.*) Eh! parbleu! qu'est-ce que je disais tout à l'heure? cet étourdi-là n'en fait jamais d'autres! (*Lui rendant le portrait.*) C'est au seigneur Fernand.

PHILIPPE. Que dites-vous là?

CRESPO. C'est le portrait de sa future, de la comtesse Amélie.

PHILIPPE, *tremblant de colère*. Vous en êtes bien sûr?

CRESPO. Parbleu! je viens de la voir encore il n'y a qu'une demi-heure. C'est moi qui, à la tête du village, lui ai débité la harangue de rigueur. Et vous pouvez aisément vous convaincre par vous-même; le portrait est fort ressemblant...

PHILIPPE. Ce portrait! Fernand!

CRESPO, *en riant*. Eh!.. sans doute; il y a longtemps qu'ils s'aimaient, et la comtesse lui aura donné ce portrait bien avant que leur union fût décidée.

PHILIPPE. En effet, il nous a dit ce matin que la comtesse lui avait donné son portrait il y a quatre ans. (*Avec fureur.*) Quatre ans!.. c'est cela... j'y suis enfin.

CRESPO. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous voilà comme un furieux!

PHILIPPE, *sans l'écouter*. Que je suis heureux! il est temps encore! Oui, c'est ce soir, le colonel me l'a dit, ce soir à sept heures, que leur union doit avoir lieu. Je cours trouver don Carlos, Amélie elle-même; ils jugeront entre nous. Après tout, ma sœur est noble, et d'une naissance égale à la sienne. Allons, calmons ma colère, n'allons pas tout compromettre par un éclat; rien n'est désespéré, tant que Fernand peut épouser ma sœur.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; SANCHETTE.

SANCHETTE, *accourant*. Que c'était beau! la belle cérémonie! ils sont mariés.

FINAL.

PHILIPPE.
Que dit-elle?
CRESPO.
D'où viens-tu donc?
SANCHETTE.
De la chapelle,
Où l'on célèbre en ce moment
Le mariage de Fernand!

PHILIPPE.
Fernand !
SANCHETTE.
Lui-même!
Il épouse celle qu'il aime!
PHILIPPE.
Ils sont unis!
SANCHETTE.
Et pour jamais.
Quel bonheur brille dans leurs traits!
PHILIPPE, *à part.*
C'en est donc fait, plus d'espérance!
Je n'en ai plus qu'en ma vengeance!
SANCHETTE.
Vous vous plaignez de leur bonheur!
PHILIPPE.
Oui, oui, l'enfer est dans mon cœur.
SANCHETTE.
Quels sentiments sont donc les vôtres?
Monsieur, si nous ne pouvons pas
Nous marier, faut-il, hélas!
Vouloir en empêcher les autres?
PHILIPPE, *à part, sans l'écouter.*
C'est fini, je ne crains plus rien.
Oui, son trépas on le mien.
SANCHETTE, *remontant le théâtre.*
Entendez-vous? l'écho répète
Les sons de la musette
Et ceux du violon.
Voyez d'ici sur le gazon
Se former les jeux et la danse;
Hélas! sans moi le bal commence!
(Elle pousse les trois grandes croisées du fond, et l'on aperçoit le tableau d'une fête de village; d'un côté, l'orchestre, les ménétriers et la danse, de l'autre, un jeu de bague, et des tables où plusieurs villageois sont occupés à boire, et portent la santé de Fernand.)

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part.*
O fureur! ô vengeance!
Je punirai le ravisseur.
Sa mort est la seule espérance
Qui puisse consoler mon cœur.

CHŒUR.

Ah! quel beau jour pour lui commence!
De Fernand chantons le bonheur.
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, DON CARLOS, FERNAND.

(Plusieurs personnes de la noce; tous les paysans s'empressent autour d'elle, et agitent en l'air leurs chapeaux.)

Vive Fernand!
FERNAND.
Ah! quelle ivresse!
Elle est ma femme, elle est à moi.
(A don Carlos, lui serrant la main.)
Carlos, quel bonheur, je te doi!
(Aux paysans qui l'entourent.)
Redoublez vos chants d'allégresse;
Mes amis, disposez de mon bien!
(Leur jetant plusieurs bourses.)
Tenez, prenez, n'épargnez rien :
Il me reste une autre richesse;
Elle est ma femme, elle est à moi.

SANCHETTE, *essuyant une larme, et le regardant en souriant.*
Dans quelle ivresse je le voi!
FERNAND.
Ce soir, amis, vous viendrez à la ville;
Votre présence est fort utile,
Pour le bal et pour le repas.
DON CARLOS.
Comment! c'est à la ville?
FERNAND.
Oh! ne réplique pas,
Car ma femme le veut, et je pars de ce pas.
PHILIPPE, *à part.*
Qu'ai-je entendu? c'est ce soir à la ville!
Il suffit, je suivrai ses pas,
Fernand, tu m'y retrouveras.
ENSEMBLE.
LE CHOEUR, SANCHETTE, CRESPO.
Ah! quel beau jour pour lui commence!
De Fernand chantons le bonheur.
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.
PHILIPPE.
O fureur! ô vengeance!
Je punirai le ravisseur;
Sa mort est la seule espérance
Qui puisse consoler mon cœur.
DON CARLOS.
Ah! rien n'égale ma souffrance;
Pour moi, non, jamais de bonheur.
(Montrant Fernand.)
Qu'il soit heureux! cette espérance
Peut seule consoler mon cœur.
FERNAND.
Ah! quel beau jour pour moi commence!
Ivre d'amour et de bonheur,
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.
(Ils sortent tous; Philippe prend son chapeau et son sabre, qui étaient attachés à la muraille, et sort le dernier.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche appartement de l'hôtel de don Carlos; il est orné de tableaux. A gauche, une cheminée; au fond, des croisées donnant sur des jardins.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, *seule et parlant à la cantonade.* Non, Monsieur, non, je ne veux pas danser. Ah! mon Dieu! quel bruit, quel tapage! Mon oncle Crespo, qui est le majordome général, ne sait plus lui-même où donner de la tête. Dieu! que c'est beau, une noce de grand seigneur! C'était à qui m'inviterait. Ah! bien oui! j'ai bien le cœur à cela! Moi qui devais me marier aujourd'hui, dire que je suis à une noce, et que ce n'est pas la mienne!

COUPLETS.

Je viens de voir notre comtesse
Ouvrant le bal en ce moment;
Dans ses atours que de richesse,
Que son regard est séduisant!
Par le bonheur elle était embellie;
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie,
Mais, mais

Tout bas je me disais :
Voilà pourtant comm' je serais.

DEUXIÈME COUPLET.

La jeune épouse, aimable et belle,
Baissait les yeux en rougissant;
Car son époux, toujours près d'elle.
Serrait ses mains bien tendrement :
Qu'elle semblait et confuse et ravie!
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais, mais
Tout bas je me disais :
Voilà pourtant comm' je serais.

Mais je ne dois pas y penser; tout est rompu avec Philippe. Il a dit à mon oncle qu'il partirait, qu'il quitterait le pays. Hélas! je sens bien maintenant qu'il le faut; mais n'avoir pas pu lui faire mes adieux, voilà ce qui me désole le plus. (*Elle voit ouvrir la porte à droite.*) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas! c'est lui-même.

SCENE II.

SANCHETTE, PHILIPPE.

(*Philippe est en négligé de voyage, le chapeau militaire et sans armes; il regarde de tous côtés d'un air inquiet; sa physionomie est pâle et abattue.*)

SANCHETTE, *courant à lui*. Mon cher Philippe!

PHILIPPE, *surpris*. Ah! c'est vous, Sanchette!

SANCHETTE. Que je suis contente de vous revoir! Qui vous amène ici?

PHILIPPE, *d'un air distrait*. Je pars. Je me suis éloigné de ma sœur sans la prévenir; mais avant de quitter le pays, j'ai voulu...

SANCHETTE, *vivement*. Me dire adieu. Ah! que c'est aimable à vous!

PHILIPPE, *de même*. Oui, oui, Sanchette, te dire adieu; et en même temps je voulais... J'ai d'anciens comptes à régler avec mon capitaine. Il est ici, n'est-ce pas!

SANCHETTE. Oui, sans doute.

PHILIPPE. Cet hôtel lui appartient?

SANCHETTE. C'est-à-dire qu'il était à don Carlos, qui en a fait cadeau à sa sœur; et il a aussi bien fait, car il ne l'habitait pas, il n'y venait jamais; il semblait même avoir cette maison en haine. Conçoit-on cela? une habitation magnifique! (*Voyant Philippe qui regarde de tous côtés.*) Eh! mais, que voulez-vous donc?

PHILIPPE. Dites-moi : ne pourrai-je pas lui parler un moment en secret?

SANCHETTE. A qui?

PHILIPPE. Au capitaine.

SANCHETTE. Lui? le marié? impossible. Ils sont à table avec tous leurs amis; et puis il ne quitte pas sa femme d'une minute.

PHILIPPE. Sa femme?

SANCHETTE. Croyez-moi, il vaut mieux attendre à demain.

PHILIPPE, *avec force*. Attendre! pas un jour, pas une heure! Ne faut-il pas que je parte?

SANCHETTE. Allons, Philippe, calmez-vous, et surtout n'ayez pas cet air sombre et malheureux; vous me faites presque peur. Je sais bien que ce n'est pas gai de se quitter ainsi; mais, parce qu'on est triste, ça n'empêche pas d'être aimable avec les gens. Moi, d'abord, je vous promets de ne jamais en épouser un autre, de penser toujours à vous, et... Eh bien! vous ne m'écoutez pas?

PHILIPPE. Si, si fait. Mais puisqu'il est impossible de parler à Fernand, pourriez-vous au moins lui remettre un billet?

SANCHETTE. Pour cela, je le crois.

PHILIPPE, *s'approchant de la table*. Eh bien! attendez. (*On appelle en dehors.*) Sanchette! Sanchette!

SANCHETTE. Eh! mon Dieu! l'on me cherche. Je crois entendre la voix de mon oncle.

PHILIPPE. Allez vite, je ne veux pas qu'il me voie. Où pourrai-je vous retrouver?

SANCHETTE. Dans le jardin, près de la grille.

PHILIPPE. J'y serai dans quelques minutes. (*Sanchette sort par le fond.*)

SCENE III.

PHILIPPE, *seul*. Au fait, quelle imprudence j'allais commettre! le défier chez lui, au milieu de sa famille! Et puis, oser provoquer mon supérieur! j'aurais été saisi, arrêté. Écrivons, cela vaut mieux. Oui, en lui demandant raison d'une insulte mortelle... je le connais, il est brave, il y viendra. Impossible, d'ailleurs, qu'il soupçonne quel est son adversaire. (*Il se met à table et parle en écrivant.*)

RÉCITATIF.

Seul, sans témoins, la nuit,
Dans le bois d'orangers où j'ai caché mes armes.
(*On entend en dehors un air de danse.*)
De l'orchestre et du bal j'entends d'ici le bruit.
Du plaisir ils goûtent les charmes;
Je vais en cris de deuil changer ces chants joyeux.
(*Achevant d'écrire.*)
Oui! oui! la mort de l'un des deux,
La mort!
(*Il se lève.*)

AIR.

El Carlos est mon bienfaiteur!
Je vais, dans ma rage cruelle,
Lui ravir un ami fidèle,
Lui ravir l'époux de sa sœur.
Non, non, non l'époux de sa sœur,
Mais le ravisseur de la mienne!
Ce mot seul ranime ma haine
Et me rend toute ma fureur.

On vient. Allons retrouver Sanchette, et chargeons-la de remettre ce cartel. (*Il sort par la porte à gauche, sur la ritournelle de l'air de danse que l'on entend toujours.*)

SCENE IV.

DON CARLOS, FERNAND, *entrant par le fond*.

FERNAND. Je te trouve enfin : j'ai cru que je ne pourrais jamais te rejoindre, depuis un quart d'heure que je suis à ta poursuite. Le difficile était de se frayer un passage à travers la foule des danseurs ou des convives. Que de saluts, que de compliments! Dieu! qu'on a d'amis quand on se marie! Et des lettres de félicitations! (*En tirant un paquet de sa poche.*) Tiens, rien que d'aujourd'hui. Je n'aurai jamais le temps de lire tout cela. Si tu voulais t'en charger?

DON CARLOS, *prenant les lettres*. Volontiers.

FERNAND, *le retenant*. Oh! je te tiens, tu ne m'échapperas pas; et nous allons avoir une explication sérieuse. Oui, mon ami, je ne suis pas content de toi. Dans un jour de joie et de bonheur, d'où vient ce front soucieux et cet air de mélancolie? enfin, tout à l'heure, quand j'ai chanté mes couplets, moi, je ne peux pas en juger, mais je m'en rapporte à ma femme, elle les trouve charmants; tout le monde les a applaudis, excepté toi. Cependant, si on ne se soutient pas entre parents... Qu'est-ce que c'est donc que cette conduite-là, beau-frère?

DON CARLOS, *d'un air rêveur*. Je ne sais, ma sœur a voulu que sa noce fût célébrée dans ces lieux.

FERNAND. Un séjour magnifique, que nous devons à ta générosité! Mais, dis-moi donc pourquoi tu l'avais abandonné : nous y faisions autrefois des soupers délicieux;

et depuis trois ou quatre ans, je n'ai pas idée que tu nous y aies invités une seule fois.

DON CARLOS, *avec trouble*. Fernand!

FERNAND. Oui, vraiment, il y a quatre ans; je me rappelle très-bien la dernière fois que nous y sommes venus; à telles enseignes qu'un de nous était brouillé avec sa maîtresse... Et parbleu, c'était toi! Je vois encore Pédrille, ton valet, qui, au dessert, vient nous annoncer que, dans son désespoir, la signora Bianca était sortie de la ville, seule, à pied, pour aller, disait-elle, se jeter dans le Tage. Quoique persuadé qu'il n'en serait rien : A cheval, m'écriai-je, et courons sur ses traces; car, malgré la nuit qui était noire en diable, c'est moi qui de loin l'ai aperçue le premier.

DON CARLOS, *très-ému*. Fernand, tais-toi; tais-toi, au nom du ciel!

FERNAND, *étonné*. Eh mais! qu'as-tu donc!

DON CARLOS. Rien; n'en parlons plus, je t'en prie; rentre au salon, car je suis sûr que ma sœur est inquiète de ton absence.

FERNAND. Vraiment? pauvre petite femme! C'est bien naturel! C'est comme moi : crois-tu que depuis qu'elle est ma femme, je l'aime dix fois plus qu'auparavant? Je n'y conçois rien, ça dérange tous les systèmes reçus : aussi je vais la retrouver; car, malgré mon mariage, j'ai toujours peur que quelque événement ne nous sépare! Mourir demain, ça me serait égal; mais aujourd'hui, vrai, ce serait désespérant. Hein! que nous veut Sanchette? et à qui en a-t-elle avec ses signes?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, SANCHETTE.

SANCHETTE, *de loin*. Monsieur! Monsieur!

FERNAND. Eh bien! avance donc.

SANCHETTE, *embarrassée*. C'est que... c'est que madame la comtesse vous demande, pour ce boléro.

FERNAND. Madame la comtesse? ah! ma femme. Dis donc ma femme, si tu veux que je t'entende. (*A Carlos.*) Mon ami, c'est ma femme qui me demande.

SANCHETTE, *le retenant*. Mais, un instant.

FERNAND. Je ne peux pas, puisque ma femme m'attend.

SANCHETTE. Ce sont des lettres que j'ai à vous remettre.

FERNAND. De quelle part?

SANCHETTE. Est-ce que je sais? ce sont des pétitions et réclamations de vos nouveaux fermiers. Et puis il y en a une d'un cavalier, que je ne connais pas, et qui est reparti sur-le-champ. (*Elle sort en courant.*)

FERNAND, *prenant les lettres*. C'est ça, encore des compliments. (*A Carlos.*) Tiens, mon ami, (*Les lui donnant.*) mets ça avec les autres.

DON CARLOS. Donne, je t'épargnerai cet ennui.

FERNAND. Est-on heureux d'avoir un beau-frère! Ne te gêne pas; tantôt, ce soir, avant de te coucher, toi, tu as le temps. Adieu, mon ami, je vais trouver ma femme. (*Il sort par le fond.*)

SCENE IV.

DON CARLOS, *seul*. Oui, leur bonheur me donnera le courage de supporter la perte de Léocadie, et d'éloigner de mon cœur un autre tourment plus affreux encore. (*Assis près de la table, il ouvre plusieurs lettres.*) Le comte d'Aranza, la duchesse Delmontès... Des compliments de grands seigneurs; rien ne presse. (*Il ouvre un autre billet.*) Qu'ai-je vu! juste ciel! (*Il regarde l'adresse.*) C'est bien pour lui : au capitaine Fernand d'Aveyro! (*Il lit à demi-voix.*) « Si vous n'êtes pas le « plus lâche des hommes, vous vous rendrez, dans une « demi-heure, à l'entrée du petit bois d'orangers, près « du rempart; vous y trouverez un homme que vous avez « mortellement outragé; je n'ai d'autres armes que mon « sabre. Nous serons sans témoins; c'est vous dire assez « que la mort de l'un de nous peut seule terminer le « combat.. Je vous attends! » (*Il ferme le billet.*) Point de signature. Fernand aurait un ennemi mortel! il ne m'en a jamais parlé! Et ma sœur, ma pauvre Amélie, qui n'existe, qui ne respire que pour son époux! et je remettrais ce billet! Non, je m'en garderai bien. (*Relisant le billet.*) Seuls, sans témoins, au milieu de l'obscurité. Rien ne peut me trahir; je prendrai la place de Fernand, je m'y rendrai. Aussi bien depuis le jour funeste que ces lieux me rappellent, je n'ai pas eu un seul instant de repos. Mais le ciel est juste, et je n'échapperai point au châtiment; car, je le sens, dans ce combat c'est moi qui dois succomber. Je le disais tout à l'heure : cette maison me sera fatale.

SCENE VI.

DON CARLOS, SANCHETTE.

SANCHETTE. Monseigneur, pardon de vous interrompre; on vient de me dire qu'une jeune fille de notre village était en bas, et demandait à vous parler.

DON CARLOS, *préoccupé et brusquement*. Lui parler! je ne puis, je ne puis dans ce moment : laissez-moi. (*A part.*) L'heure approche, allons, partons; allons prendre mes armes. (*Il sort par la porte à droite.*)

SCENE VIII.

SANCHETTE, *seule*. Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas, lui qui d'ordinaire accueille tout le monde avec tant de bonté. Allons voir quelle est cette jeune fille. Ciel! c'est Léocadie.

SCENE IX.

SANCHETTE, LÉOCADIE, *accourant par la porte à gauche.*

SANCHETTE. Qui vous amène ici?

LÉOCADIE, *hors d'elle-même*. Philippe, où est-il? il y va de ses jours. Il n'est venu en ces lieux que pour se battre.

SANCHETTE. Grand Dieu! qui vous l'a dit?

LÉOCADIE. Un militaire, notre voisin. Philippe lui a confié son dessein, en le priant de veiller sur moi s'il succombait, et j'accours implorer le secours de don Carlos.

SANCHETTE. Il est sorti; il ne peut vous recevoir.

LÉOCADIE. O ciel! que devenir!

SANCHETTE. Attendez, restez ici, je vais chercher mon oncle l'alcade, lui seul peut nous donner un conseil.

LÉOCADIE, *la conduisant jusqu'à la porte du fond*. Va, cours, c'est mon seul espoir; je t'attends. (*Elle se jette sur un fauteuil qui est au fond de l'appartement; peu à peu elle lève les yeux et regarde autour d'elle.*)

AIR.

O ciel! où suis-je?
(*Elle s'arrête comme stupéfaite et glacée de terreur, porte la main à ses yeux comme pour s'assurer de ce qu'elle a vu, et regarde de nouveau.*)
Je ne m'abuse point! ce n'est pas un prestige!
Qui m'a ramenée en ces lieux?
Je les revois! je les connais! grands dieux!

SCENE X.

LÉOCADIE, DON CARLOS.

DON CARLOS, *sortant du cabinet à droite, tenant à la main un sabre qu'il pose sur la table. A part.*
En croirai-je mes yeux!
Léocadie! et quel trouble l'agite!

LÉOCADIE.

Dans quel piége m'a-t-on conduite!
(*Portant sa main à son front.*)
On a juré ma perte, je le vois!
(*Apercevant don Carlos, qui s'est approché; elle pousse un cri de joie et court à lui.*)
Carlos, Carlos! c'est vous, protégez-moi!
Je ne vous quitte pas. Daignez ici, par grâce,
Daignez être mon défenseur!
Guidez mes pas loin de ce lieu d'horreur!

DON CARLOS.

Qu'avez-vous donc? qui vous menace?

LÉOCADIE.

La honte, le déshonneur!

DON CARLOS.

Que dites-vous? quel souvenir funeste?
Ne vous abusez-vous pas?

LÉOCADIE.

Non, non! là, j'invoquai la justice céleste;
Là, j'étais à ses pieds, implorant le trépas!
Et ce seul témoin qui me reste,
Ce médaillon dont ma main s'empara,
(*Montrant la cheminée.*)
Il était là!

DON CARLOS.

Grands dieux! là, il se pourrait? Ah! le remords m'accable.

LÉOCADIE, *éperdue.*

Ne l'entendez-vous pas? fuyons, éloignons-nous,
Et que le ciel vengeur frappe seul le coupable,

DON CARLOS.

Ah! ne le maudis pas! il est à tes genoux.

LÉOCADIE, *avec terreur.*

O ciel! que dites-vous?

DON CARLOS.

Voyez son désespoir extrême;
En horreur à lui-même,
Il attend son arrêt de vous.
Désarmez la justice suprême,
En le nommant votre époux.

LÉOCADIE, *voulant fuir.*

Non! non!

DON CARLOS, *la retenant.*

Tu m'entendras!

LÉOCADIE, *avec effroi.*

Non, non, éloignez-vous.

DON CARLOS, *à ses pieds.*

Par mes remords, par ma souffrance,
Que mes forfaits soient expiés.
De ce ciel que j'invoque imite la clémence;
Accorde le pardon que j'implore à tes pieds.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Dieu! que vois-je?

DON CARLOS, *avec désespoir.*

Un coupable!
Que poursuit le remords, que le malheur accable;
Que ton bras doit punir! Frappe!

PHILIPPE, *portant la main à son sabre.*

Que dites-vous?

LÉOCADIE, *courant à son frère.*

O ciel! que vas-tu faire? épargne mon époux!

PHILIPPE ET DON CARLOS.

Lui } son époux!
Moi }

ENSEMBLE.

DON CARLOS ET LÉOCADIE.

Celui } que j'adore
Celle }
Est là contre mon cœur,
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur.

PHILIPPE.

Le ciel que j'implore
Enfin me rend l'honneur.
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND, SANCHETTE, CRESPO, TOUS LES GENS DE LA NOCE.

FERNAND.

Que faites-vous ici? c'est la dernière ronde,
Le dernier fandango! car après lui je veux
Renvoyer tout le monde.
Ces bons amis! c'est ennuyeux,
Ils dansent tous avec ma femme.

DON CARLOS.

Ainsi que toi, Fernand, je suis heureux.
Le bonheur et la paix vont rentrer dans mon âme.
(*Lui montrant Léocadie.*)
C'est elle que j'épouse.

FERNAND.

O ciel! il se pourrait!

DON CARLOS.

Demain, ma sœur et toi connaîtrez mon secret.

PHILIPPE, *à Sanchette.*

Nous aussi de l'hymen nous formerons la chaîne.

SANCHETTE.

Nous serons donc unis; ah! ce n'est pas sans peine.

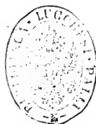
FERNAND.

Écoute; quel bonheur! ce sont
Nos amis qui s'en vont

CHŒUR FINAL.

Vous qu'en ce jour l'hymen engage,
Goûtes le destin le plus doux;
Chantons cet heureux mariage,
Célébrons ces heureux époux.

FIN DE LÉOCADIE.





HENRIETTE,

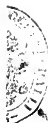
JE M'EN VAS !

NE ME RETENEZ PAS !

Le Maçon acte 1er Sc VIII







LE MAÇON

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 3 mai 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LÉON DE MÉRINVILLE
IRMA, jeune Grecque.
ROGER, maçon.
BAPTISTE, serrurier.
HENRIETTE, sœur de Baptiste et femme de Roger.
ZOBEIDE, compagne d'Irma.
MADAME BERTRAND leur voisine.
USBECK, RICA, } esclaves turcs de la suite de l'ambassadeur.
UN GARÇON DE NOCE.
ESCLAVES TURCS.
OUVRIERS ET HABITANTS DU FAUBOURG.

La scène se passe à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les environs d'une barrière extérieure de Paris; à gauche, une guinguette; au fond la barrière.

—

SCENE PREMIERE.

BAPTISTE, ROGER, HENRIETTE, MADAME BERTRAND *sortant de la guinguette, à gauche du spectateur, et allant recevoir le chœur d'amis et de parents qui arrivent par la droite.*

INTRODUCTION.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Il faut se divertir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

BAPTISTE.

Ce n'est pas comme chez les grands,
Où l'on se marie
En cérémonie.
Le vrai bonheur, les bons enfants,
Sont aux noces des pauvres gens.

ROGER, *à Henriette.*

Te voilà donc ma femme.

HENRIETTE.

Te voilà mon mari.

ROGER.

Que j'en ai d' joi' dans l'âme!
Enfin tout est fini.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Faut-il donc qu'elle soit sa femme!
C' n'est pas ma faute, Dieu merci.

ENSEMBLE.

ROGER ET HENRIETTE.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Et quel doux avenir!
Oui, pour nous la richesse
Ne vaut pas le plaisir!

MADAME BERTRAND.

En voyant leur tendresse,
Le dépit vient m' saisir.
Ah! pour eux quelle ivresse!
L'amour vient d' les unir.

BAPTISTE ET LE CHŒUR.

Quel bonheur! quelle ivresse
Il faut se divertir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

BAPTISTE, *passant entre Roger et Henriette.*

Allons, enfants,
Assez d' caresses,
Assez d' promesses,
Vous v'là mariés, vous aurez l' temps,
Tandis qu'à table,
Les grands parents
Font là-dedans
Un bruit du diable,
Danseurs joyeux,
Viv' la cadence!
En avant deux!

MADAME BERTRAND.

Une contredanse,
C'est ennuyeux;
Un' ronde nous conviendrait mieux:
Et puis, ça plaît à tout le monde.

ROGER.

C'est bon; sans me faire prier,
Moi, je vais vous chanter la ronde,
La ronde du bon ouvrier.

RONDE.

PREMIER COUPLET.

Bon ouvrier, voici l'aurore
Qui te rappelle à tes travaux;
Ce matin, travaillons encore,
Le soir sera pour le repos.
Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage;
Pour l'abréger on le partage.
A ton aide chacun viendra.

Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

DEUXIÈME COUPLET.

Bon ouvrier, voici l' dimanche :
Ce jour-là tout est oublié ;
Quelle gaîté naïve et franche !
Trinquons ensemble à l'amitié !
M' laisser boir' seul est un outrage,
Mais pour partager mon ouvrage
Et la bouteille que voilà.
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

TROISIÈME COUPLET.

Bon ouvrier, quand la tendresse
De l'hymen te fait une loi ;
Lorsqu'à ta gentille maîtresse
Tu donnes ton cœur et ta foi,
Prends garde, ne sois point volage,
Si tu négliges ton ouvrage,
Un autre te remplacera ;
Du courage,
En ménage,
Les amis sont toujours là.

(*On danse.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN GARÇON TRAITEUR, *sortant de la maison.*

LE GARÇON.
Messieurs, dans la salle on demande
La mariée.

ROGER.
Ah ! qu'on attende !

HENRIETTE.
Non, Roger, j'y cours de ce pas.

ROGER.
Ma p'tit' famm', je ne te quitt' pas.

MADAME BERTRAND.
Ah ! quel ennui ! toujours ensemble !
De dépit ils me font mourir.

BAPTISTE.
Venez, vous autres ; il me semble
Qu'après la dans' faut s' rafraîchir.

ENSEMBLE.

Quel bonheur ! quelle ivresse !
Et quel doux avenir !
Nargue de la richesse !
Et vive le plaisir !

(*Ils entrent tous dans l'auberge à gauche. Madame Bertrand et Baptiste restent seuls en scène.*)

SCENE III.

BAPTISTE, MADAME BERTRAND.

BAPTISTE. Eh bien ! madame Bertrand, vous ne rentrez pas dans le grand salon ?

MADAME BERTRAND. Oui, un grand salon de cent couverts, où, ce matin, au déjeuner, nous ne pouvions pas tenir soixante ! Ah ! quelle réunion ! quelle société ! Un tapage à ne pas s'y reconnaître ! Et puis M. Roger, votre beau-frère, qui est toujours à parler bas à sa femme ou qui cherche à l'embrasser : ah fi ! c'est commun ! c'est bourgeois !

BAPTISTE. Vous voilà, madame Bertrand ! parce que vous êtes la plus riche marchande de plâtre du quartier, et que vous ne voyez que la haute société du faubourg Saint-Antoine, ça vous rend fière et difficile ; mais nous autres, nous sommes de simples artisans qui n'y faisons pas tant de façons ! je suis un maître serrurier qui n'ai rien ; je donne ma sœur Henriette à un brave et honnête maçon qui n'a pas grand'chose ; voilà qui est convenable, il n'y a pas de mésalliance. Et puis, dites donc, madame Bertrand, un maçon et un serrurier... nous ferons à nous deux une bonne maison.

MADAME BERTRAND. Voilà encore vos plaisanteries !

BAPTISTE. Ah ! dame ! pour ce qui est des plaisanteries, on les fait comme on peut. Je n' sommes pas des académiciens ; je célèbre la noce de ma sœur hors barrière, parce que le vin coûte moins cher, et que c'est moi qui paye. Nous sommes un peu nombreux, et on était serré à table : il n'y a pas de mal, c'est que nous avons des amis. Et quant à la tenue de Roger avec ma sœur, s'il est amoureux de sa femme, ne voulez vous pas qu'il prenne quelqu'un pour le lui dire ? Je ne sais pas comme ça se pratique dans les noces de grand seigneur ; mais nous autres artisans, nous faisons l'amour nous-mêmes, entendez-vous, madame Bertrand ?

MADAME BERTRAND. Eh ! mon Dieu ! vous me dites cela d'un ton... Croyez-vous, monsieur Baptiste, qu'on soit jalouse du bonheur de votre sœur ?

BAPTISTE. Eh mais ! qu'y aurait-il d'étonnant ? Roger était votre premier garçon ; vous aviez un faible pour lui ; et sans l'amour qui le tenait pour Henriette, il serait à l'heure qu'il est propriétaire de votre main et de votre fortune ; du moins c'est ce qu'on dit dans le quartier.

MADAME BERTRAND. Voyez-vous les caquets et les mauvaises langues ! On pourrait supposer que j'ai eu pour lui des préférences ! D'abord, monsieur Baptiste, vous devez vous rappeler que je vous en ai toujours dit du mal.

BAPTISTE. C'est vrai, mais ça ne prouve rien ; parce que vous en dites de tout le monde, même de vos amis.

MADAME BERTRAND. Ah ! j'en dis de tout le monde ! je ne vous ai pourtant pas encore fait part de mes soupçons sur le beau mariage que vous venez de faire. N'avez-vous pas raconté à table, tout à l'heure, que Roger avait apporté en dot une cinquantaine de louis, et que c'était cela qui vous avait décidé à lui donner votre sœur ?

BAPTISTE. C'est vrai.

MADAME BERTRAND. Eh bien ! vous, monsieur Baptiste, qui êtes d'ordinaire si timide, si défiant, pour ne pas dire si poltron ; car, grâce au ciel, vous avez peur de tout, et la crainte de vous compromettre vous ferait faire toutes les sottises du monde.

BAPTISTE. Ah çà ! qu'est-ce qu'elle a donc à me dénoncer et à m'attaquer ? est-ce que je suis le marié ?

MADAME BERTRAND. Savez-vous seulement comment ces cinquante louis sont arrivés à Roger ? où les a-t-il acquis ? où les a-t-il gagnés ? ce n'est pas chez moi ; car il y a huit jours, quand il est sorti, il n'avait rien.

BAPTISTE. Au fait, c'est étonnant.

MADAME BERTRAND. Et ça ne vous a pas donné d'inquiétudes ?

BAPTISTE. Pas, du moins jusqu'à présent ; mais voilà que ça me prend. Ces cinquante louis qui lui sont arrivés tout à coup, sans qu'on sache comment... Et si cette aventure-là vient aux oreilles du prévôt des marchands, ou de M. le lieutenant civil, je puis être compromis, non pas certainement que Roger ne soit un brave garçon, et moi aussi ; mais je vous le demande, qu'est-ce que ça signifie de venir me donner ces idées-là, aujourd'hui qu'il est mon beau-frère ?

MADAME BERTRAND, *avec volubilité.* Écoutez donc, c'était dans votre intérêt ; mais si ça vous contrarie, mettez que je n'ai rien dit, et parlons d'autre chose. Vous n'avez pas oublié que demain, mon voisin, vous venez dîner chez moi, et je vous promets un beau spectacle. Vous savez que ma maison touche à l'hôtel de cet ambassadeur étranger,

ce vilain Turc qui, quand il sort, fait courir après sa voiture tous les petits garçons du faubourg; eh bien! on dit que demain il doit partir avec ses mamamouchis. Le cortége sera superbe; et on m'avait déjà proposé de me louer mes fenêtres; mais, Dieu merci, je suis au-dessus de cela; et nous jouirons du coup d'œil, moi et ma société.

BAPTISTE, *à part*. Est-elle bavarde! (*Ils continuent à parler bas.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON, *sortant par la gauche, et suivi d'un domestique*.

LÉON. C'est bien, je n'irai pas plus loin.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, faudra-t-il que la voiture vous attende?

LÉON. Non; rentrez sans moi dans Paris. Je donne congé à mes gens pour toute la soirée. (*Regardant sa montre.*) Je suis parti de la campagne à six heures. Dans mon impatience, j'ai pressé mes chevaux, croyant que je n'arriverais jamais, et me voilà une heure au moins en avance.

MADAME BERTRAND, *à Baptiste, regardant dans la coulisse*. Regardez donc cette belle voiture qui s'éloigne.

BAPTISTE. Et quel est ce jeune seigneur qui vient à nous?

MADAME BERTRAND. Je ne le connais pas.

BAPTISTE. Ni moi non plus. Comme il nous regarde! Si c'était quelque observateur, quelque agent de M. Lenoir? Depuis ce que vous m'avez dit, je me défie de tout le monde.

LÉON. Mes amis, quelle est cette barrière?

MADAME BERTRAND. C'est celle de Charenton.

LÉON, *montrant la droite*. Et voilà le chemin le plus court pour me rendre à la porte Saint-Antoine?

BAPTISTE. Oui, Monsieur; tout droit jusqu'à une grande maison en pierre avec des colonnes. C'est celle de ce seigneur turc dont on parle tant dans le quartier, un méchant homme, à ce que l'on dit.

MADAME BERTRAND. Un mécréant qui n'a ni foi ni loi, et qui dernièrement a fait tuer un de ses esclaves, parce qu'il avait cassé une tasse de porcelaine.

LÉON. Ah! ah! c'est par là qu'est son hôtel?

BAPTISTE. Oui, Monsieur; là vous tournerez à main droite, et vous vous trouverez dans la grande rue qui conduit à la Bastille.

LÉON. Je vous remercie, mes amis, et vous demande pardon de vous avoir dérangés.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER, *sortant de la guinguette*. Eh bien! madame Bertrand, eh bien! mon beau-frère! que faites-vous donc là? on se partage la jarretière de la mariée.

LÉON, *regardant Roger*. Eh mais!.. que vois-je?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ROGER.

Quel! Monsieur, est-ce vous que je rencontre ici?

LÉON, *courant à Roger, en l'embrassant*.

Je ne me trompe pas! c'est lui-même; c'est lui!

BAPTISTE.

Ils s'embrassent tous deux!

MADAME BERTRAND.

Quel est donc ce mystère?

ENSEMBLE.

ROGER, LÉON.

O hasard tutélaire!
Quel moment pour mon cœur!
Le ciel qui m'est prospère
Me rend mon bienfaiteur!

MADAME BERTRAND.

Quel est donc ce mystère?
Il connaît ce seigneur,
Tout lui devient prospère,
Tout lui porte bonheur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Quoi! ce jeune seigneur
Embrasse mon beau-frère!
Ah! pour nous quel honneur!

BAPTISTE.

Mais comment donc se peut-il faire,
Que vous vous connaissiez tous deux?

ROGER, *bas*.

Taisez-vous donc, mon cher beau-frère,
Vous le saurez.

LÉON.

Non pas, je veux
Devant vous proclamer moi-même
Ce que je dois à son secours.

ROGER.

Que dites-vous?

BAPTISTE.

Bonheur extrême!

LÉON.

Oui, c'est lui qui sauve mes jours.

AIR.

Occupé d'une image chère,
Et bercé par un doux espoir,
Non loin de ce lieu solitaire,
En secret j'errais l'autre soir,
Lorsqu'à mes yeux dans la nuit sombre
Des meurtriers s'offrent soudain.
Surpris, accablé par le nombre,
Je voulais résister en vain.
Le sort trahissait ma vaillance,
Quand tout à coup, dans le lointain,
Pour ranimer mon espérance,
Je crois entendre ce refrain :
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.
C'était lui! le voilà!

ROGER.

Je revenais de l'ouvrage,
Et mes armes sur le dos,
Je revenais de l'ouvrage
Pour goûter un doux repos.
Pensant à mon mariage,
Et pour abréger mon voyage,
Je marchais en chantant,
Gaîment,
Tra, la, la, la...
Quand je crois entendre des cris,
Et je vois ce brave jeune homme
Qui se défendait, Dieu sait comme,
Quoiqu'il fût tout seul contre six.

LÉON.

Près de moi soudain il s'élance.

ROGER.

Son exemple me doun' du cœur.

LÉON.

Déconcerté par sa présence,

ROGER.

Intimidé par sa valeur,

LÉON.

L'ennemi s'enfuit en silence.

ROGER.

Nous restons maîtr's du champ d'honneur.

LÉON.

Mais croirez-vous qu'avec mystère,
Mon sauveur s'obstine à me taire
Son nom, son adresse? oui, vraiment!
A peine puis-je, en l'embrassant,
Lui glisser, et sans qu'il s'en doute,
Le peu d'or que j'avais sur moi.
Il s'éloigne, je l'aperçoi
Qui gaîment s'était mis en route;
Et seulement dans le lointain
J'entendais encor ce refrain :
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

BAPTISTE, *à madame Bertrand.*

Pour la famill' quel avantage
D'avoir un frèr' comm' celui-là!

ENSEMBLE.

ROGER ET LÉON.

O hasard tutélaire!
Quel moment pour mon cœur!
Le ciel qui m'est prospère
Me rend mon bienfaiteur!

MADAME BERTRAND ET BAPTISTE.

Voilà donc ce mystère!
Tout lui porte bonheur;
Par un destin prospère
Il trouve un protecteur!

MADAME BERTRAND, *à Léon qui a eu l'air de l'interroger pendant la ritournelle du morceau.* Oui, Monsieur; Roger, un maçon, faubourg Saint-Antoine. (*Léon tire un calepin de sa poche et écrit. Pendant ce temps madame Bertrand passe de l'autre côté du théâtre, à la droite de Baptiste.*)

BAPTISTE. C'est donc ainsi qu'il s'est trouvé propriétaire de cinquante louis?

ROGER. Oui, sans doute; et c'est à Monsieur que je dois mon mariage; car jusque-là, malgré notre amitié, tu me refusais ta sœur. Mais à la vue de ma nouvelle opulence...

BAPTISTE. Écoute donc, mon ami, c'est tout naturel : tu as changé de fortune, et j'ai changé d'idée; ça arrive tous les jours comme cela. (*Bas, à madame Bertrand.*) Vous voyez bien, madame Bertrand, avec vos conjectures!

MADAME BERTRAND. J'avais peut-être tort : à coup sûr, il y avait quelque chose; et même maintenant encore ça n'est pas clair. Car qu'est-ce que ce monsieur allait faire la nuit le long des boulevards neufs?.. (*On entend un bruit dans l'intérieur de l'auberge.*) A la santé des mariés!

BAPTISTE. Entendez-vous? moi qui suis le beau-frère, il n'est pas convenable que l'on boive sans moi. Venez-vous, madame Bertrand?

MADAME BERTRAND. Oui, sans doute, d'autant plus que ces messieurs ont probablement des secrets à se communiquer. Je suis pour ce que j'en ai dit : il y a là-dessous quelque mystère, et ça n'est pas naturel. (*Elle entre dans l'auberge avec Baptiste.*)

SCENE VI.

LÉON, ROGER.

LÉON. Je connais donc maintenant quel est mon bienfaiteur! Grâce au ciel, tu ne peux plus m'échapper; et demain, mon cher Roger, tu auras de mes nouvelles.

ROGER. Je dois tout à vos bontés; je vous dois ma femme, celle que j'aime; je ne veux rien de plus.

LÉON. Non pas, je suis encore ton débiteur; quoique grand seigneur, je tiens à payer mes dettes, et nous nous reverrons.

ROGER. Quoi! vous nous quittez déjà? Si j'osais vous demander une grâce!

LÉON. Qu'est-ce? parle vite.

ROGER. Je sais que vous êtes bien au-dessus de pauvres artisans tels que nous; mais si j'en crois mon cœur, le vôtre doit être bon et généreux : c'est à vous que je dois mon mariage; et si j'osais vous prier de vouloir bien rester ce soir à la noce; c'est la seule faveur que je vous demande, je n'en veux pas d'autres.

LÉON. Que dis-tu?

ROGER. Ça nous portera bonheur à moi et à ma femme; vous verrez comme elle est jolie, et combien je l'aime. Et peut-être vous-même, Monseigneur, trouverez-vous quelque plaisir à voir les heureux que vous avez faits.

LÉON. Tu as raison; une telle soirée m'eût charmé. Mais, mon pauvre garçon, pour la première chose que tu me demandes; je suis obligé de te refuser.

ROGER, *avec douleur.* Je vous demande pardon de mon indiscrétion.

LÉON. Crois-tu que ce soit par fierté? non, mon ami; tu me connais mal. Mais celle que tu vas épouser, tu l'aimais, tu en étais amoureux; alors tu me comprendras sans peine. Apprends donc que, ce soir, dans quelques moments, on m'attend; et pour un tel rendez-vous je sacrifierais ma fortune et ma vie.

ROGER. Que dites-vous? quelque danger menace-t-il vos jours?

LÉON. Non, je ne le pense pas; mais il est des idées, des pressentiments dont on ne peut se rendre compte.

ROGER. O ciel! je devine maintenant; et quand, l'autre semaine, je vous ai rencontré, vous veniez d'un pareil rendez-vous.

LÉON. Peut-être bien.

ROGER. Ces meurtriers étaient des gens de la maison, apostés pour vous attendre.

LÉON, *souriant.* Oui, d'excellents domestiques, qui, quand on leur commande, ne raisonnent jamais; et si tu les connaissais comme moi, tu verrais que ces pauvres diables ne pouvaient faire autrement.

ROGER. Et vous vous exposez encore à un péril semblable?

LÉON. Qu'importe? (*A part, montrant une lettre ployée.*) Abdalla est parti, Irma va m'attendre, et je pourrais hésiter!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE. Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc? de tous les côtés on demande le marié, on ne sait ce qu'il est devenu, et Monsieur est là à causer bien tranquillement, pendant que j'étais d'une inquiétude...

LÉON. Je devine, c'est là ta femme.

HENRIETTE. Oui, Monsieur; et ce n'est pas bien à vous de venir ainsi déranger mon mari; vous êtes cause que j'ai brouillé deux contredanses, parce que je regardais toujours par la fenêtre si c'était bien avec un monsieur qu'il causait; et quand il faut danser là-bas, et être ici, ça ne va pas du tout.

ROGER. C'est qu' voyez-vous par caractère, ma femme est un peu jalouse.

HENRIETTE. Oui, Monsieur; je ne m'en défends pas.

LÉON. C'est moi seul qui suis coupable; pardon, Mademoiselle.

HENRIETTE, *d'un air fâché.* Tiens, Mademoiselle!

LÉON, *souriant.* J'ai tort, je devais dire Madame.

HENRIETTE. A la bonne heure! ça n'est pas par fierté, mais ce mot-là me fait tant de plaisir à entendre! il y a si longtemps que je l'attendais! j'avais tant d'envie d'être appelée madame Roger! Madame Roger, c'est un beau nom; n'est-ce pas, Monsieur?

ROGER. Cette chère Henriette!

LÉON. Ah! que vous êtes heureux! toi du moins, rien ne s'oppose à ton union; tu peux épouser celle que tu

aimes... tu avais raison tout à l'heure; il n'est pas en mon pouvoir de rien ajouter à ton bonheur, mais je veux du moins, avant de vous quitter, faire mon cadeau à la mariée. (*Otant une bague de son doigt.*) Tenez, ma belle enfant

HENRIETTE, *retirant sa main gauche qu'il veut prendre.* Oh! non, Monsieur, pas à cette main-là, c'est l'anneau que Roger m'a donné. En vous remerciant bien. (*A Roger.*) Vois comme il est brillant; mais c'est égal, j'aime mieux l'autre. (*Regardant son autre main.*) Mais rentrons dans la salle du bal, où l'on doit danser longtemps encore, car il n'est que neuf heures.

LÉON, *vivement.* Neuf heures! vous en êtes bien sûre?

ROGER, *soupirant, et regardant Henriette.* Oh! oui, Monsieur; il n'est que cela.

LÉON. Adieu, mes amis; adieu, comptez sur moi. (*Revenant et leur prenant la main.*) Et si jamais nous étions séparés, si je ne devais plus vous revoir... Mais non, ne pensons pas à cela. Je vous reverrai. Adieu, Henriette; adieu, Roger: bonne nuit. (*Il sort par la droite.*)

SCENE VIII.

ROGER, HENRIETTE.

HENRIETTE. Il est gentil, ce seigneur-là!

ROGER. Vous êtes donc raccommodée avec lui?

HENRIETTE. Sans doute; il a l'air d'avoir de l'amitié pour vous, ça fait que j'en ai pour lui. Mais où va-t-il donc comme cela?

ROGER. C'est un secret.

HENRIETTE. Ah! c'est un secret, c'est différent. Adieu, Monsieur. (*Elle fait quelques pas pour rentrer dans l'auberge. Roger la retient.*)

DUO.

HENRIETTE.
Je m'en vas!
On nous attend là-bas.

ROGER, *la retenant.*
Tu t'en vas,
Tu ne m'écoutes pas?

HENRIETTE, *restant.*
Que vouliez-vous me dire?

ROGER.
Que pour toi je soupire,
Et que ce nom d'époux
A mon cœur est bien doux!
Oui, pour toujours je t'aime;
Mais dis-le-moi de même.

HENRIETTE.
Laissez-moi! Je m'en vas,
N'arrêtes pas mes pas.

ROGER.
Mais songe que peut-être
J'aurais le droit ici
De te parler en maître,
Car je suis ton mari.

HENRIETTE, *faisant la révérence.*
Aussi, je vous honore!

ROGER.
Si de me fuir encore
Tu m'oses menacer,
Je m'en vais t'embrasser.

ENSEMBLE

HENRIETTE.
Je m'en vas!
On nous attend là-bas.

ROGER, *l'embrassant.*
Tu t'en vas,
Tu ne m'écoutes pas.

ROGER, *à voix basse, montrant le salon de l'auberge.*
Ils vont à cette danse
Rester jusqu'à demain;
De ce bal qui commence
Attendrons-nous la fin?

HENRIETTE.
Monsieur, que dites-vous?

ROGER.
Mais, je dis qu'un époux,
Sans redouter le blâme,
Peut enlever sa femme.

HENRIETTE.
Au salon on m'attend,
Et j'y dois reparaître.

ROGER.
Soit, mais pour un instant;
Et puis discrètement
Tu peux bien disparaître.

HENRIETTE.
O ciel! y penses-vous?
Vous voulez que je sorte...

ROGER.
Là-bas, par l'autre porte,
Loin des regards jaloux,
Ici je vais t'attendre;
Daigne à mes vœux te rendre.
J'attendrai, n'est-ce pas?

HENRIETTE, *baissant les yeux.*
Je m'en vas!

ROGER, *la retenant.*
Pour m'attendre là-bas...

HENRIETTE.
Je m'en vas!
Ne me retenez pas!

ENSEMBLE.

ROGER.
A sa promesse
J'ajoute foi
Ah! quelle ivresse!
Elle est à moi!

HENRIETTE.
Point de promesse,
Non, laisse-moi,
Non, laisse-moi;
Je meurs d'effroi!

HENRIETTE.
Taisez-vous donc, car on vient, j'imagine.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DEUX ÉTRANGERS, *enveloppés de manteaux, et sortant de la coulisse à droite.*

ROGER.
Eh oui! deux étrangers d'assez mauvaise mine.

HENRIETTE.
Leur aspect me fait peur!

ROGER.
As-tu peur avec moi?
Ne somm's-nous pas, comme eux, sur le pavé du roi?

PREMIER INCONNU.
Abdalla le commande . obéissons au maître.

DEUXIÈME INCONNU.
Si nous l'interrogions,
Il nous dirait peut-être...

PREMIER INCONNU.
Ce n'est pas ce que nous cherchons.
(*Ils sortent par la coulisse à gauche.*)

HENRIETTE, *se serrant contre Roger.*
Ils s'éloignent... Mais de leur vue
Je suis encor tout émue!

ROGER.

Tant mieux; car la frayeur te rapproche de moi.
Profitons du moment qui te livre à ma foi.
Madame Bertrand sort en ce moment de l'auberge, et reste au fond à les écouter.)
N' rentre pas au salon; restons seuls à nous-mêmes.

HENRIETTE.

Quoi! vous voulez...

ROGER.

Oui, si tu m'aimes.

HENRIETTE.

Ce n'est pas bien de fuir ainsi,
Mais j'obéis à mon mari.
(*Madame Bertrand rentre dans l'auberge pour prévenir les gens de la noce.*)

ENSEMBLE.

Tout nous sourit :
Partons sans bruit,
A l'ombre de la nuit.

(*Roger prend le bras d'Henriette, et il veut sortir par le fond, lorsqu'ils sont arrêtés par les gens de la noce qui sont sortis de l'auberge pendant l'ensemble précédent.*)

SCENE X.

ROGER, HENRIETTE, BAPTISTE, MADAME BERTRAND *et toute la noce sortent de l'auberge.*

CHŒUR, *gaîment.*

Arrêtez! arrêtez!.. il enlève sa femme!

BAPTISTE.

Au voleur! au voleur! il enlève sa femme!

MADAME BERTRAND.

Sans moi, Monsieur partait avec Madame;
Mais du complot on s'est douté.

ROGER, *à madame Bertrand, avec humeur.*

Ah! vous avez trop de bonté.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR, BAPTISTE, MADAME BERTRAND.

Il s'enfuyait avec Madame :
Que par nous il soit arrêté;
Un époux enlever sa femme!
C'est un scandale, en vérité.

ROGER.

Quoi! je ne puis avec Madame
Me retirer en liberté?
Séparer un époux d' sa femme!
Ah! c'est terrible, en vérité.

HENRIETTE.

Ne peut-on, quand on est Madame,
Suivre un époux en liberté?
Séparer un mari d' sa femme,
Ah! c'est terrible, en vérité.

MADAME BERTRAND.

Madam' semble contrariée.

HENRIETTE, *à part.*

De quoi se mêle-t-elle ici?

MADAME BERTRAND.

Il faut, c'est l'usage établi,
Que les parents mèn'nt la mariée.

BAPTISTE.

Et puis après vient le mari.

ROGER.

En attendant, que veux-tu que je fasse?

BAPTISTE, *qui a déjà pris la main de sa sœur.*

Tiens, va chez le traiteur pour régler à ma place :
Nous compterons demain.

ROGER.

J'y cours, et je vous suis.
(*Il entre chez le traiteur.*)

BAPTISTE, *aux gens de la noce.*

Des époux gagnons le logis,
Et pour finir gaîment la fête,
Allons, les violons en tête,
En avant, marche, mes amis!

CHŒUR.

Quelle belle journée!
Que votre sort est doux!
Chantons la destinée
De ces heureux époux!

(*Les violons ouvrent la marche; Baptiste donne la main à sa sœur, le premier garçon de la noce à madame Bertrand. Dans ce moment, on voit paraître les deux inconnus, qui se tiennent dans le fond, et suivent des yeux la noce, qui défile et rentre dans Paris.*)

SCENE XI.

ROGER; LES DEUX INCONNUS, *l'arrêtant.*

(*Il sort de chez le traiteur, et noue les cordons de sa bourse de cuir. Après la sortie de Roger, le traiteur ferme sa porte et ses volets.*)

ROGER, *à la cantonade.*

C'est bon, c'est bon!
Gardez pour le garçon.
Courons, rejoignons-les sur l'heure.

PREMIER INCONNU, *se mettant devant lui et l'arrêtant.*

Camarade! un seul mot, rien de plus.

ROGER, *serrant sa bourse dans sa poche.*

Encor ces inconnus!

PREMIER INCONNU.

Enseignez-nous le nom et la demeure
D'un habile maçon et d'un bon serrurier.
(*En ce moment, deux autres hommes, enveloppés de larges manteaux, paraissent dans le fond, et se tiennent à portée d'entendre.*)

ROGER.

Un maçon! je le suis, connu dans le quartier.

LES DEUX INCONNUS, *à part.*

Pour nous, ô hasard favorable!

PREMIER INCONNU.

Veux-tu gagner beaucoup?

ROGER.

C'est toujours agréable.

DEUXIÈME INCONNU.

Eh bien! tu vas nous seconder.
(*Lui donnant une bourse.*)
Tiens, voilà de l'argent!

ROGER, *à part, prenant la bourse.*

C'est drôle... à leur figure
Moi j'aurais cru qu'ils allaient m'en d'mander!
(*Haut.*)
Que faut-il faire?

PREMIER INCONNU.

Viens!

ROGER.

A présent?

DEUXIÈME INCONNU.

Sans tarder.

ROGER, *lui rendant la bourse.*

Pour aujourd'hui! non, parbleu, je vous jure :
C'est le jour de ma noce, et ma femme m'attend.
Reprenez vos écus; pour un million comptant,
Je n'irais pas dans ce moment!

PREMIER INCONNU.

Au contraire, tu vas nous suivre.

ROGER.

Croyez-vous me faire la loi?

DEUXIÈME INCONNU.

A l'instant même il faut nous suivre.

ROGER, *riant.*
Oh! vous vous trompez, je le v-i.
PREMIER INCONNU.
Tu viendras! si tu tiens à vivre!
ROGER.
Je n'irai pas!
DEUXIÈME INCONNU.
Tu nous suivras.
TOUS LES DEUX, *lui prenant la main, et lui montrant un poignard.*
A l'instant même suis nos pas,
Ou bien redoute le trépas!

ENSEMBLE.

ROGER.
O ciel! je suis sans défense!
Rien n'est égal à ma fureur!
Faut-il céder sans résistance,
Quand je m' battrais de si bon cœur!
LES DEUX INCONNUS.
Allons, suis-nous sans résistance,
Et ne redoute aucun malheur;
Du silence, de la prudence,
Et calme une vaine fureur.

(*Les deux inconnus entraînent Roger au fond du théâtre, où ils sont rejoints par leurs deux autres camarades. Ils disparaissent tous par la coulisse à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une grotte élégamment décorée et éclairée par plusieurs candélabres; une entrée au fond; à droite du spectateur, sur le premier plan, un banc de gazon; du même côté, sur le second plan, une ouverture fermée par une grande pierre mobile; à gauche, sur le premier plan, une table couverte de fleurs et de fruits, près d'un pilier en pierre ou en bois qui soutient la grotte.

SCENE PREMIERE.

IRMA, ZOBÉIDE, *habillées à l'orientale.*

(*Au lever du rideau, elles sont assises près de la table; derrière elles, plusieurs de leurs compagnes tiennent des harpes ou forment des danses.*)

CHŒUR.

Un instant, mes sœurs,
Oublions nos peines;
Pour cacher nos chaînes,
Couvrons-les de fleurs.
ZOBÉIDE.
Beau ciel de la France!
Ta douce influence
Fait que l'espérance
Renaît dans nos cœurs.

ENSEMBLE.

Un instant, mes sœurs,
Oublions nos peines, etc.
ZOBÉIDE, *se levant.*
Oui, le repas du soir est pour nous terminé;
Mais l'heure du repos n'a pas encor sonné:
Irma, redis-nous, je t'en prie,
Cet hymne si touchant et ces accents d'amours.
De la Grèce, notre patrie,
Il nous rappelle les beaux jours.

IRMA, *se levant.*

CHANT GREC.

RÉCITATIF.

A sa jeune captive
Un musulman offrait son cœur;
Et Zelmire plaintive
Répondait au vainqueur.

PREMIER COUPLET.

« Je suis en ta puissance,
Mais mon cœur est à moi;
Garde ton opulence,
Je garderai ma foi.
Ton or est inutile;
Nadir m'a su charmer!
Mourir m'est plus facile
Que vivre sans t'aimer! »

DEUXIÈME COUPLET.

Dans son fougueux délire,
Le farouche sultan
Vient de frapper Zelmire,
Qui tombe en répétant:
« Toi que mon cœur adore,
Toi qui m'as su charmer,
Mourir vaut mieux encore
Que vivre sans t'aimer! »
ZOBÉIDE.
Mais voici l'heure; il faut se retirer sans bruit;
Demain, notre maître l'a dit,
Demain nous quitterons la France.
TOUTES.
Retirons-nous en silence;
Bonsoir, à demain, bonne nuit.
(*Elles sortent par le fond.*)

SCENE II.

IRMA, ZOBÉIDE.

ZOBÉIDE. Eh quoi! Irma, tu ne suis point nos compagnes?
IRMA. Non, tu es ma meilleure amie; et avant de te quitter pour jamais, j'ai voulu te faire mes adieux.
ZOBÉIDE. Y penses-tu? lorsque demain au contraire nous allons partir avec l'ambassadeur. Tu ne sais donc pas qu'aujourd'hui même il est allé à Versailles recevoir du roi son audience de congé?
IRMA. Si vraiment, demain vous partirez; vous irez le rejoindre, mais sans moi.
ZOBÉIDE. O ciel!
IRMA. As-tu donc oublié qu'à notre retour l'hymen devait m'unir à Abdalla? Depuis le jour qu'il m'eut annoncé cette funeste nouvelle, un horrible désespoir s'empara de moi; et bientôt le mal qui me consumait m'eût conduite au tombeau; mais, alarmé de l'état où il me voyait, et ne pouvant quitter Paris, Abdalla me fit partir pour une campagne éloignée. Près de là, Zobéide, et dans un superbe château, habitait un jeune seigneur, un Français.

CANTABILE.

AIR.

A chaque instant sur mon passage
Il se trouvait;
Et dans l'absence, son image
Me poursuivait.
En écoutant si doux hommage,
Je soupirais;
Et sans connaître son langage,
Je l'entendais.

CAVATINE.

Si tu savais
Combien il m'aime,
Ah! tu dirais,
Comme moi-même :
Amour pour jamais !
Je perdais, en quittant la France,
Et son amour et l'espérance;
Mais brisant des fers odieux,
Il vient cette nuit en ces lieux.
Si par le sort je suis trahie,
Je sais qu'il y va de ma vie,
Mais...
Si tu savais
Combien il m'aime,
Ah! tu dirais,
Comme moi-même :
Amour pour jamais!

ZOBÉIDE. O ciel! et c'est cette nuit qu'il doit se rendre ici?..

IRMA. Oui, dans une heure : Ibrahim, mon esclave fidèle, l'attendra à la porte du jardin; Rica, un de nos compatriotes, est aussi dans nos intérêts. (*On entend un air de marche.*)

ZOBÉIDE. Écoute : ce sont nos gardiens qui font leur ronde.

IRMA. Et bientôt après, ils iront se livrer au sommeil. Viens, Zobéide; et puissent mes prières et mon amitié te décider à me suivre! (*Elles sortent par le fond.*)

SCENE III.

USBECK, RICA, *habillés comme au premier acte*; CINQ OU SIX ESCLAVES, *habillés à la turque*.

(*Ils entrent par la droite.*)

USBECK. C'est bien. Tout est tranquille dans l'hôtel. En l'absence du maître, c'est à moi que vous devez obéir. Voici le firman qui vous transmet sa volonté.

RICA. C'est donc par ses ordres que nous avons pris aujourd'hui ces vêtements étrangers?

USBECK. Sans doute, pour n'être pas reconnus. (*Aux autres esclaves.*) Vous, allez revêtir les costumes que j'ai fait préparer; et que mes ordres soient fidèlement exécutés, car Abdalla récompense la fidélité et punit la trahison! Le sort d'Ibrahim doit vous l'apprendre. (*Les esclaves sortent par le fond.*)

SCENE IV.

USBECK, RICA.

RICA. Que dis-tu? Ibrahim, cet esclave grec?

USBECK. Il n'est plus.

RICA. O ciel, quel était donc son crime?

USBECK. Le maître l'avait condamné.

RICA. Et moi, Usbeck; moi, ton ami, s'il t'ordonnait ma mort?..

USBECK. J'obéirais.

RICA. Et si quelque jour il te demande ta tête?

USBECK. J'obéirais encore.

RICA. Dans le pays où nous sommes, Usbeck, on aurait peine à comprendre une pareille soumission.

USBECK. Ce sont des infidèles qu'il faut plaindre, car ils ne sont point éclairés par les lumières du koran; ils ne connaissent point la voix du prophète.

RICA. J'en conviens; mais ils écoutent quelquefois celle de l'amitié.

USBECK. Crois-tu donc que j'y sois insensible? apprends que j'avais aussi des ordres pour toi.

RICA. Grand Dieu! que dis-tu?

USBECK. Irma avait gagné l'esclave Ibrahim; elle l'avait chargé de porter ce matin une lettre à un Français, un jeune seigneur de ce pays; et quand elle lui a remis ce billet, tu étais là, tu l'as vue.

RICA. Moi!

USBECK. Et tu n'en as rien dit!

RICA. Étais-je donc obligé de les trahir, de les dénoncer?..

USBECK. N'était-ce pas ton devoir? n'est-ce pas celui d'un esclave? L'arrêt allait être prononcé; grâce à mes prières il a été suspendu; et c'est d'après la manière dont tu te conduiras aujourd'hui que notre maître te fera éprouver sa justice ou sa clémence.

RICA, *tremblant*. Usberk, que faut-il faire?

USBECK. Dans quelques instants, et d'après le billet qu'on lui a laissé parvenir, ce jeune Français va se présenter à la porte du jardin.

RICA. Eh bien!

USBECK. Eh bien! tu le feras entrer, tu fermeras la porte sur lui, et alors...

RICA. O ciel! faudrait-il le frapper?

USBECK. Non, mais on vient : j'ai mes instructions, et je te donnerai les tiennes.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER, ET PLUSIEURS ESCLAVES *en chapeaux à large bord et en manteaux.*

(*Ils entrent par le fond.*)

ROGER, *entrant et tenant un bandeau à la main*. Parlez, où me conduisez-vous?.. (*Rica et les esclaves qui viennent d'amener Roger, ressortent par le fond.*)

USBECK. Peu t'importe, pourvu qu'il ne t'arrive rien de fâcheux. Jusqu'à présent ne t'ai-je pas tenu parole?

ROGER. C'est vrai! pendant deux heures, nous avons roulé dans une bonne berline bien suspendue; mais c'est égal, j'aime mieux aller à pied à ma guise que d'aller en voiture malgré moi.

USBECK. Sois tranquille; dans quelques heures on te reconduira de même jusqu'à ta porte.

ROGER. Je l'espère bien; car ma pauvre femme va être d'une inquiétude et d'une surprise... Je vous le demande, qui m'aurait dit ce matin que je passerais la nuit ici, lorsqu'au contraire, et selon toutes les probabilités?.. Enfin, voyons, dépêchons; et que ça finisse le plus tôt possible : qu'est-ce que vous voulez de moi?..

USBECK. Tu vas d'abord (*Lui montrant l'ouverture du fond.*) murer l'entrée de cette grotte.

ROGER. Et à quoi bon?..

USBECK. Ça ne te regarde pas.

ROGER. Comme vous voudrez; mais il me faut des matériaux et des outils.

USBECK, *lui montrant le fond*. Tu trouveras là ce qui est nécessaire. Eh bien! que fais-tu là?

ROGER. Des réflexions : est-ce que cela n'est pas permis?

USBECK. Et quelles sont-elles?

ROGER. Que je suis dans un endroit suspect.

USBECK. Mets-toi à l'ouvrage et ne réplique pas.

ROGER. A la bonne heure! s'il y a là-dessous quelque machination, quelque construction diabolique, je suis le maçon, c'est vrai; mais vous êtes l'architecte, et vous répondez de tout. (*On entend en dehors.*) Messieurs, permettez...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, *que* DEUX ESCLAVES *amènent les yeux bandés.*

ROGER. Quelle est cette voix que je crois reconnaître?

BAPTISTE, *à qui on ôte son bandeau*. On m'a promis de ne pas me faire de mal.

ROGER, *à part*. O ciel! Baptiste, mon beau-frère!

USBECK. Rassure-toi, et ne tremble pas ainsi. Tu es serrurier?

BAPTISTE. Oui, sans doute, serrurier de mon état, et timide par caractère.

ROGER, *à part*. Et lui aussi! que veulent-ils faire d'un serrurier?

BAPTISTE. Je vous avoue que je n'ai pas l'habitude d'aller en journée à cette heure-ci. (*Il aperçoit Roger, qui est à l'autre bout du théâtre.*) Ah! mon Dieu! (*Roger lui fait signe de se taire.*)

USBECK. Qu'est-ce donc? d'où vient ce trouble?

BAPTISTE. Qui? moi! je suis dans mon état ordinaire, j'ai peur; et voilà tout.

USBECK, *lui montrant l'ouverture à droite du spectateur.* Tout à l'heure, tu vas préparer, là, en dehors, ce qu'il faut pour sceller cette pierre; tu as là du fer et des outils; mais auparavant (*Montrant le pilier à gauche.*) tu vas river ces chaînes.

BAPTISTE. Oui, Monsieur; ce ne sera pas long; il paraît que c'est une commande qui est pressée?

USBECK. Pas de réflexion.

BAPTISTE. Moi, d'abord, j'ai toujours eu à cœur de contenter mes pratiques, et dès que vous m'honorez de votre confiance...

USBECK. Il suffit; taisez-vous, et travaillez. (*Les esclaves qui avaient amené Baptiste sortent sur un geste d'Usbeck.*)

DUO.

(*Usbeck se promène au fond du théâtre, et de temps en temps reparaît à la porte du milieu. Roger a été prendre une pierre qu'il roule avec peine jusque vers le milieu du théâtre : il se met à la tailler, tandis que, de l'autre côté, à gauche, Baptiste est occupé à river les chaînes qui sont déjà attachées au pilier.*)

ENSEMBLE.

ROGER ET BAPTISTE.
Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.
Dépêchons,
Travaillons.

(*Usbeck disparaît un instant par la porte à droite. Ils se rapprochent et parlent à demi-voix.*)

BAPTISTE.
C'est toi que je retrouve!
ROGER.
Je te vois en ces lieux!
BAPTISTE.
Mais l'effroi que j'éprouve...
ROGER.
Peut nous perdre tous deux.
BAPTISTE.
Que crains-tu?
ROGER.
Rien encore.
BAPTISTE.
Moi, j'ai peur!
ROGER.
Je l' vois bien.
BAPTISTE, *montrant le fond.*
Qui sont-ils?
ROGER.
Je l'ignore.
BAPTISTE.
Où sommes-nous?
ROGER.
J' n'en sais rien.

(*Usbeck reparaît à la porte à droite. Ils se quittent et retournent chacun à leur ouvrage, en reprenant vivement.*)

ENSEMBLE.
Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.
Dépêchons,
Travaillons.

(*Usbeck s'éloigne. Ils se rapprochent et se parlent à voix basse, rapidement et presque ensemble.*)

ROGER.
J'étais seul dans la rue.
BAPTISTE.
Je r'venais au logis.
ROGER.
Quand soudain à ma vue...
BAPTISTE.
S' sont offerts deux bandits.
ROGER.
Ils m' demandent l'adresse...
BAPTISTE.
D'un habile ouvrier.
ROGER.
Me faisant la promesse...
BAPTISTE.
De richement m' payer.
ROGER.
Ils m'amèn'nt...
BAPTISTE.
En ces lieux,
ROGER.
Un bandeau...
BAPTISTE.
Sur les yeux.
ROGER.
C'est comm' moi!
BAPTISTE.
C'est comme moi!
ROGER.
Quoi! vraiment...
BAPTISTE, *apercevant Usbeck.*
Mais tais-toi.

ENSEMBLE.
Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.

BAPTISTE, *regardant Usbeck qui s'éloigne.*
Quelle sombre figure!
ROGER.
Observe et ne dis mot;
Car maint'nant, je le jure,
Je crains quelque complot!
BAPTISTE.
Dans ce moment funeste,
Comment agir, morbleu?
ROGER.
En honnête homme, et l' reste,
A la grâce de Dieu.

USBECK, *rentrant en parlant.* Eh bien! avançons-nous?

BAPTISTE ET ROGER.
Dépêchons,
Travaillons, etc.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DEUX ESCLAVES, RICA.

RICA, *rentrant, bas, à Usbeck.* Voici ce jeune Français; je lui ai ouvert la porte du parc; mais il suit mes pas; car il prétend qu'Irma lui a donné rendez-vous dans la grotte du jardin.

USBECK, *à Roger et à Baptiste.* Sortez...

ROGER. Il se pourrait! on va nous ramener chez nous?

USBECK. Non! mais dans un instant, vous achèverez votre ouvrage.

ROGER. Comment! morbleu!.. encore attendre?

USBECK, *aux esclaves, montrant Roger.* Reconduisez-le dans la salle basse. (*Les deux esclaves et Rica emmènent Roger par le fond et tournent à gauche, en dehors. — Usbeck, montrant Baptiste.*) Quant à celui-ci, qui a l'air si docile, je m'en charge. (*A part.*) Je vais lui donner pour prison le pavillon isolé qui donne sur la rue.

BAPTISTE. Je vous ferai observer que je suis un homme établi, et que, si je découche, ça peut me compromettre.

USBECK. N'importe.

BAPTISTE. Me compromettre de toutes les manières; car enfin, de laisser ma maison seule, et ma femme aussi...

USBECK. Obéissez! (*Usbeck et Baptiste sortent par la porte à droite.*)

SCENE VIII.

RICA, *puis* LÉON, *entrant par le fond.*

RICA. Entrez, entrez, seigneur Français, personne ne peut vous voir.

LÉON, *entrant par le fond, mais venant de la droite.* Merci, mon ami. Tiens, prends cette bourse. Eh quoi! tu me refuses?

RICA, *troublé.* Oui, oui, seigneur, je ne l'ai pas mérité. Vous n'êtes pas encore hors de danger.

LÉON, *le forçant d'accepter.* Si ce n'est que cela, ne crains rien. Il ne reste ici, dit-on, que deux ou trois esclaves, et je suis armé... D'ailleurs, tu serais là, tu me défendrais.

RICA, *avec émotion.* Moi!..

LÉON. Oui. Tu m'as l'air d'un honnête homme, et tu ne voudrais pas me trahir. Va prévenir ta maîtresse.

RICA, *troublé.* Oui, oui; j'y vais... (*A voix basse.*) Mais ne restez pas en ces lieux et fuyez au plus vite.

SCENE IX.

LÉON, *seul.*

ROMANCE.

Elle va venir!
J'en conçois la douce espérance.
Ce trouble qui vient me saisir,
Et mon cœur qui bat de plaisir,
Tout dans ces lieux me dit d'avance :
Elle va venir!

DEUXIÈME COUPLET.

Elle va venir!
Et si le sort l'avait trahie...
Mais que dis-je, et pourquoi frémir?
Pourquoi voir un sombre avenir?
Peines, dangers, que tout s'oublie :
Elle va venir!

SCENE X.

LÉON, *puis* IRMA, *habillée à la française.*

LÉON, *courant à elle.* Irma, je te revois!

IRMA. J'ai cru que tu ne viendrais jamais.

LÉON. Depuis longtemps j'étais au rendez-vous, lorsqu'un esclave est venu m'avertir. Irma, es-tu bien sûre de cet esclave? ne crains-tu pas de lui quelque trahison?

IRMA. Pourquoi?

LÉON. Il avait l'air troublé, embarrassé. Il voulait et n'osait me parler.

IRMA. Ne crains rien. C'est Rica, un de mes compatriotes, un Grec comme moi; il nous est dévoué. Mais tu le vois, d'après tes ordres, et pour n'être pas remarquée dans notre fuite, je me suis mise à la française; je suis mieux ainsi, n'est-il pas vrai?

LÉON. Tous les jours tu me sembles plus jolie; mais viens, partons.

DUO.

LÉON.
Loin de ce lieu terrible
Je guiderai tes pas.
O ciel, est-il possible?
Tu ne me réponds pas?
Quand mon bras te délivre,
D'où vient cette terreur?
Crains-tu donc de me suivre?

IRMA.
Non, si j'en crois mon cœur;
Mais ce cœur qui t'adore
Ne connaît pas vos lois;
Et peut, en écoutant ta voix,
Blesser des devoirs qu'il ignore.

LÉON, *lui prenant la main.*
Par le ciel que j'implore
Et qui veille sur nous,
Je te le jure encore,
Je serai ton époux.

IRMA.
Par le ciel que j'implore,
Par le Dieu des chrétiens,
C'est toi seul que j'implore,
A toi seul j'appartiens.

ENSEMBLE.

LÉON.
O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments.

IRMA.
O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments.

IRMA.
C'est à celui que j'aime
Que j'engage ma foi :
Je me donne moi-même :
(*S'inclinant devant lui.*)
Ton esclave est à toi!

ENSEMBLE.

LÉON.
Dieu tout-puissant!

IRMA.
Dieu des chrétiens!
O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!

Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments.
LÉON.
Partons, partons, je guiderai tes pas!
(Ils vont pour sortir par la porte du fond; Rica, pâle et tremblant, se présente devant eux.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, RICA.

RICA.
Malheureux! arrêtez! vous courez au trépas!
IRMA.
O ciel!
LÉON.
Il se pourrait!
RICA.
Silence! parlez bas!
Il y va de mes jours, mais la pitié l'emporte :
Abdalla savait tout; on vous aura trahis;
Tantôt votre billet en ses mains fut remis,
Et du piége fatal où vous fûtes conduits,
Vous ne sortirez plus.
(Montrant la porte du fond.)
Là, près de cette porte,
Vingt esclaves au moins vous attendent.
LÉON.
N'importe!
Je suis armé, marchons!
RICA, *l'arrêtant.*
Vous nous perdez tous trois;
Mais un autre moyen peut vous sauver, je crois.
(Montrant la porte à droite.)
Dans ce jardin, en suivant cette issue,
Est un pavillon isolé;
La porte en donne sur la rue;
Partez vite, en voici la clé.
LÉON ET IRMA.
O toi, notre sauveur, que ma reconnaissance...
RICA.
Vous n'avez qu'un instant pour tromper sa vengeance;
Partez, fuyez ces lieux.
(Ils sortent.)
O Mahomet! pardonne :
Je brave, je le sais, les ordres qu'on me donne;
Mais peut-on offenser les dieux
En secourant des malheureux!

SCÈNE XII.

RICA, *à gauche, sur le devant du théâtre;* USBECK, *plusieurs* ESCLAVES ET ROGER *entrent par le fond.*

USBECK, *regardant autour de lui.*
Où sont-ils?
RICA, *parlant.* Chez Irma.
USBECK, *à Roger.*
Maintenant achève ton ouvrage.
ROGER.
Dépêchons-nous, c'est le plus sage...
J'espère au moins, qu'après cela,
Au logis on me renverra.
(Il travaille au fond, mais il est caché par le groupe des esclaves.)
USBECK, *rassemblant autour de lui les esclaves et leur parlant à voix basse sur le devant du théâtre.*
Vous, d'un maître irrité pour servir la colère,
Emparez-vous du téméraire
(Montrant à gauche l'appartement d'Irma.)
Que vous trouverez près d'Irma.
(Ils font un mouvement pour sortir, et Usbeck les retient.)
Mais observant toujours les lois qu'on nous dicta.

ENSEMBLE.
USBECK.
Soyez inexorables,
Faites votre devoir;
Punissons les coupables :
Oui, pour eux plus d'espoir.
CHŒUR.
Soyons inexorables,
Faisons notre devoir, etc.
USBECK, *aux esclaves.*
Allez! amenez-les... Mais d'où provient ce bruit?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, *accourant tout effaré par la porte à droite.*

BAPTISTE.
Au secours! au secours!.. Dieux! où m'a-t-on conduit?
USBECK, *à Baptiste.*
Malheureux, veux-tu bien te taire?
BAPTISTE.
C'est fait de moi!
Je meurs d'effroi!
USBECK.
Réponds, ou bien crains ma colère.
BAPTISTE.
J'étais tout triste et désolé,
Dans ce pavillon isolé
Où vous m'enfermâtes sous clé,
Lorsque j'entends avec fracas
S'ouvrir la porte... et puis, hélas!
Paraît un grand fantôme blanc.
Hors de moi-même et tout tremblant,
A Dieu recommandant mes jours,
Je crie au secours! au secours!..
Soudain, ô mortelles alarmes!
On accourt; j'entends l' bruit des armes!
RICA, *à part.*
Malheureux! il les a perdus!
BAPTISTE.
Entendez-vous ces cris confus?
USBECK.
Oui, l'on accourt...
RICA, *à part.*
Il n'est plus d'espérance!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON, *que poursuivent plusieurs esclaves, et qui tient dans ses bras Irma évanouie.*

LÉON.
Laissez-moi! laissez-moi!
(Ils entrent par la porte à droite; et Léon, en entrant, jette une poignée d'épée brisée.)
LÉON, *à ceux qui le poursuivent.*
Mon glaive en se brisant, a trahi ma vaillance;
Deux de vos compagnons sont tombés sous mes coups.
Frappez! pourquoi m'épargnez-vous?
(Epuisé d'efforts et de fatigue, il tombe dans les bras des esclaves qui l'entraînent. Pendant ce temps, une partie des esclaves prépare, à gauche, les chaînes qui vont attacher Léon au pilier; et les autres entourent, à droite, Irma évanouie sur le banc de gazon, et lui mettent des chaînes.)
LÉON, *au milieu du théâtre, et soutenu par deux esclaves.*
C'en est fait! pour nous plus d'espoir!
ROGER, *travaillant dans le fond, et l'apercevant.*
Ciel! que viens-je de voir!
(Chantant à haute voix.)
Du courage!

Du courage!
Les amis sont toujours là!

(*Aux premières mesures de ce refrain, Léon qui, presque anéanti, était tombé un genou en terre, se ranime, se relève et aperçoit Roger qu'il reconnait.*)

USBECK, *allant à Roger.*

Silence! ou bien mon bras te punira!

(*Il fait signe aux esclaves, qui entraînent Léon vers le pilier où on l'attache.*)

ROGER, *à Usbeck.*

Arrangez-vous, c'est mon usage,
Je ne travaille qu'en chantant.
Du courage!
Du courage!

USBECK, *allant près de Rica.*

Pour toi, tu sais le destin qui t'attend.

(*Rica pousse un cri d'effroi, et est entraîné par les esclaves.*)

USBECK, *aux autres esclaves.*

Sortez! sortez à l'instant!

LÉON.

Barbares! arrêtez! le ciel nous vengera!

(*Usbeck fait sortir tout le monde par la porte à droite, qui est à l'instant fermée par la grande pierre qu'on entend sceller en dehors. Quant au mur du fond, il est presque achevé : Roger vient de placer la dernière pierre. Une obscurité totale couvre la scène. Irma pousse un cri et tombe de nouveau évanouie, et l'on entend en dehors*)

ROGER, *qui chante encore.*

Les amis sont toujours là!

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour et un jardin de la maison de Roger; au fond, la rue, et à gauche du spectateur, la porte de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, *en habit de la semaine.* Il est grand jour! neuf heures viennent de sonner à Saint-Paul, et Roger n'est pas encore rentré! Hier, ils sont venus en grande pompe me conduire jusqu'ici, en me disant que le marié allait arriver. Aussi j'étais inquiète et tremblante; au moindre bruit, je craignais que ce fût lui... Ah, bien oui! d'abord j'avais peur; et puis après, je ne sais comment cela s'est fait, à force de s'effrayer pour rien, en s'impatiente; et j'étais d'une humeur, d'une colère... Je l'ai ainsi attendu depuis hier soir, et sans oser fermer l'œil; la belle nuit que j'ai passée!

AIR.

(*Pleurant de temps en temps.*)

Sur notre hymen... ah! ah!
Moi je trembla d'avance!
Hélas! qui me dira
Comment ça finira?
Puisque déjà... ah! ah!
Voilà... ah! ah!
Comment cela commence.

Hier il me disait : j' t'adore,
Et puis il ajoutait aussi :
Va, ce sera bien mieux encore
Lorsque je serai ton mari!
Brûlant d'une flamme nouvelle,
Je te serai toujours fidèle.
Mais...

(*Pleurant.*)

Sur ses serments, ah! ah!
Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira
Comment ça finira?
Puisque déjà... Ah! ah!
Voilà... ah! ah!
Comment cela commence.

Hier il me disait encore :
Il est, par un heureux destin,
Bien des chos's que ton cœur ignore,
Et que tu connaîtras demain.
Ce s'cret dont il faisait merveille
Est un mensonge, car enfin,
Je suis, hélas! au lendemain,
Et j' n'en sais pas plus que la veille.
Pour ce secret, ah! ah!
Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira, etc.

Ah! mon Dieu! qui vient là? ce sont toutes nos voisines, les commères du quartier, qui viennent me féliciter; il n'y a pas de quoi.

SCÈNE II.

HENRIETTE, *puis* MADAME BERTRAND, *qui n'entre que la dernière,* CHOEUR DE VOISINES.

CHŒUR.

Au lever d' la mariée
Nous venons de grand matin.
Pour qu' la fêt' soit égayée,
Faut encore un lendemain.

PREMIÈRE VOISINE.

Nous v'nons, à l'amitié fidèles.

HENRIETTE.

Vous êtes bien bonnes, vraiment.

SECONDE VOISINE.

Eh bien! ma chér', quelles nouvelles?

TOUTES.

Recevez notre compliment.

HENRIETTE, *apercevant madame Bertrand.*

Allons, encor madam' Bertrand!
Que j' la déteste! ah! quel tourment!

CHŒUR.

Au lever d' la mariée
Nous venons de grand matin.
Pour qu' la fêt' soit égayée,
Faut encore un lendemain.

DUO.

MADAME BERTRAND.

Peut-on vous d'mander, ma voisine,
Comment se port' votre mari?

HENRIETTE.

Mon mari!
Mais pour affaire, j'imagine
Dès le matin il est sorti.

MADAME BERTRAND.

Il est sorti?
Voyez pourtant la médisance:
Des personnes m'ont assuré
Qu'hier il n'était pas rentré.

HENRIETTE.

Que dites-vous?

MADAME BERTRAND

Quelle imprudence!
Pardon, car je crois voir
Qu' j'offens' Madam' sans le vouloir:
Me taire alors est un devoir.

Pardon, car je le voi,
J'offense Madam' malgré moi;
C'est indiscret à moi.

HENRIETTE.

Du tout, car on peut voir
Que Madam' se fait un devoir
D'obliger du matin au soir.
Qui? moi m' fâcher, pourquoi?
C' que dit Madame est, je le voi,
Par intérêt pour moi.

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Voyez c' que c'est que d'obliger les gens;
Comme on répond à mes soins obligeants!

HENRIETTE.

Ell' ne se plait qu'à désoler les gens.

MADAME BERTRAND.

C'est donc, ma chère, une querelle?
Cela se voit souvent, ma belle.

HENRIETTE.

Ça n'est pas chez nous, Dieu merci!

MADAME BERTRAND.

Je l' crois bien, du moins jusqu'ici.

HENRIETTE.

Dieu! que j'ai peine à me contraindre!

MADAME BERTRAND.

On n' peut pas souvent, c'est à craindre,
Trouver un mari de son goût.

HENRIETTE.

Je sais des gens bien plus à plaindre
Qui n'en peuv'nt pas trouver du tout.

MADAME BERTRAND.

Que dites-vous? quelle insolence!

HENRIETTE ET MADAME BERTRAND.

Pardon, car je crois voir, etc.

LES VOISINES.

Eh! Mesdames, que faites-vous?

HENRIETTE.

Grand merci, mes chères amies;
Vous ét's trop bonnes, trop polies,
Mais, de grâce, retirez-vous.

CHŒUR.

S'il est ainsi, rentrons chez nous.
Au lavar d' la mariée, etc.

(*Les voisines sortent toutes par la porte qui donne sur la rue.*)

SCENE III.

HENRIETTE, MADAME BERTRAND.

HENRIETTE. Dieu merci! elles me laissent seule!.. (*Se retournant et apercevant madame Bertrand.*) Comment, Madame, vous voilà encore!

MADAME BERTRAND. Oui, sans doute; nous venons de nous fâcher pour rien, et nous avions tort, car les femmes doivent s'entendre entre elles, et se prêter secours et protection contre l'ennemi commun, c'est-à-dire contre les maris, et j'en ai appris sur le vôtre.

HENRIETTE. Il se pourrait!

MADAME BERTRAND. Oui, ma chère voisine. J'attendais qu'elles fussent sorties pour vous parler, parce que vous savez bien qu'elles sont si bavardes, qu'il n'y a pas moyen devant elles de leur rien confier: avec elles, un secret fait l'effet d'une proclamation; on aurait du profit à le faire tambouriner.

HENRIETTE. Quoi! vous croyez que mon mari...

MADAME BERTRAND. C'est une horreur, ma chère! et ça n'est pas pardonnable! Après quelques années de mariage, je ne dis pas, on peut avoir des sujets de plaintes. Le chapitre des consolations, ou celui des représailles, c'est possible! Mais le jour même de ses noces, c'est une indignité!

HENRIETTE. N'est-ce pas, Madame? Ah çà, vous savez donc...

MADAME BERTRAND. Est-ce que je ne sais pas tout? Mais j'entends du bruit, peut-être encore quelque commère qui vient nous déranger. Venez chez moi, nous serons plus en sûreté pour causer, et je vous conterai tout. N'être pas rentré à une pareille heure! au lendemain de noces!.. ah! quelle horreur d'homme! Venez, ma chère, passons par la petite ruelle, nous serons plus tôt chez moi. En vérité, voilà une pauvre petite femme qui est bien à plaindre. (*Elle entre avec Henriette dans la maison, à gauche du spectateur.*)

SCENE IV.

ROGER, *seul, entrant par la porte qui donne sur la rue.*

(*Il est plongé dans ses réflexions, il entre en marchant rapidement, s'arrête au bord du théâtre, et se promène lentement.*)

Je m'y perds; je me suis retrouvé ce matin près de la barrière, à la place où l'on m'avait pris hier soir. (*Regardant autour de lui et reconnaissant sa maison.*) Ah! et Henriette! ma pauvre femme! quelle doit être son inquiétude! (*Allant à la porte à gauche et frappant plusieurs fois.*) Henriette! Henriette! Allons, elle est déjà sortie. Je suis seul, tout m'abandonne. Comment les délivrer? comment parvenir jusqu'à eux? J'ai couru chez Baptiste, qui à l'instant venait d'arriver. Mêmes soins, mêmes précautions avaient été employés pour le ramener chez lui. Je l'ai envoyé chez les magistrats faire sa déposition, et j'ai été faire la mienne au lieutenant civil, qui m'a dit de rentrer chez moi et d'y attendre ses ordres. Mais quand il m'interrogera, que lui apprendre? quels indices lui donner? J'ai beau chercher et rappeler mes souvenirs. Ah! Baptiste, te voilà?

SCENE V.

ROGER, BAPTISTE.

BAPTISTE, *encore pâle et défait.* Oui, beau-frère; et c'est pour toi que je sors; car je ne me sens pas bien.

ROGER. Qu'as-tu donc?

BAPTISTE. J'ai, depuis hier, un frisson et des tremblements.

ROGER. C'est la peur qui t'a donné la fièvre.

BAPTISTE. C'est peut-être ça; mais, depuis hier, cette fièvre-là ne m'a pas quitté.

ROGER. Tu viens de chez le lieutenant de police? que t'a-t-il dit?

BAPTISTE. Rien, je ne l'ai pas vu.

ROGER. Il se pourrait! N'étions-nous pas convenus que tu courrais chez lui?

BAPTISTE. Oui, sans doute. Aussi j'ai été jusque dans la rue; mais là il m'est arrivé...

ROGER. Quelques événements? quelques nouvelles?

BAPTISTE. Non, des réflexions; des réflexions que j'ai faites... Vois-tu, Roger; ces superbes voitures qui nous ont conduits, ces deux bourses pleines d'or qu'on nous a données, ces nombreux domestiques qui nous entouraient et qui étaient si insolents, tout cela prouve...

ROGER. Eh bien?

BAPTISTE. Tout cela prouve qu'ils appartiennent à quelque grand seigneur; nous autres gens du peuple nous n'avons pas besoin de nous mêler de tout cela.

ROGER. Y penses-tu?

BAPTISTE. Oui, sans doute. Il vaut mieux rester chez soi

et ne pas se compromettre pour les autres. Raisonne un peu, et tu verras qu'un homme riche a toujours raison.

ROGER. Et pourquoi? morbleu!..

BAPTISTE. Pourquoi! pourquoi! D'abord il a raison d'être riche... et toi, c'est un tort que tu as de n'être qu'un imbécile! qui veux te mêler de ce qui ne te regarde pas.

ROGER. Tu veux donc que j'abandonne ce malheureux jeune homme?

BAPTISTE. Sois donc tranquille; je ne suis pas inquiet sur son compte. Autant que j'ai pu voir, c'est quelqu'un de distingué. Nous autres, quand nous sommes dans le danger, nous y restons; mais les gens comme il faut s'en tirent toujours.

ROGER. Et comment veux-tu qu'il se tire de là?

BAPTISTE. Bah! avec des protections... Et puis, apprends que ce matin, avant que j'ôtasse mon bandeau, l'un d'eux m'a dit à l'oreille : « Garde le silence, on nous te retrouverons. »

ROGER. Et à moi aussi on m'en a dit autant, et ça m'est égal.

BAPTISTE. Mais écoute donc. Tout à l'heure, au moment où j'allais entrer chez M. le lieutenant de police, j'ai cru, dans la rue, en reconnaître un qui me suivait.

ROGER. Et tu ne lui as pas sauté au collet! tu ne l'as pas arrêté!

BAPTISTE. Au contraire, c'est ce qui m'a fait sauver.

ROGER. Dieu! si j'avais été là! Vois-tu, Baptiste, je ne peux pas vivre comme ça. Arrivera ce qu'il pourra, à moi ou aux miens, mais je le sauverai.

BAPTISTE. Est-il possible d'être égoïste à ce point-là?

ROGER. Je ne te compromettrai pas, je te le jure : mais cherche dans ta mémoire, cherche bien. N'aurais-tu pas vu ou entendu quelque chose qui pourrait nous mettre sur la voie?

BAPTISTE. Dans le trajet, j'avais comme toi les yeux bandés, et dans cette grotte, lorsque ce diable d'homme nous parlait, j'avais tellement peur que je ne l'entendais pas; mais cependant si j'étais bien sûr de ta discrétion, je pourrais te communiquer une découverte.

ROGER, *lui sautant au cou*. Ah! mon ami! mon sauveur! parle vite.

BAPTISTE. En dehors de cette grotte, où c'était deux fois plus obscur depuis que nous avions muré toutes les portes, j'ai manqué de me laisser choir; et en me relevant à tâtons, j'ai senti sous ma main une espèce de poignard qui appartenait sans doute aux gens de la maison.

ROGER. Aux gens de la maison!

BAPTISTE. Je l'ai glissé sous ma veste, (*A voix basse.*) et je l'ai là.

ROGER. Donne vite. (*Regardant.*) C'est la poignée d'une épée. A quoi peut servir un pareil indice? Que vois-je! un écusson! des armoiries! Je respire. Voici donc une lueur d'espérance.

BAPTISTE. Est-ce que tu sais quelque chose?

ROGER, *sortant*. Pas encore, mais je vais sur-le-champ...

BAPTISTE, *l'arrêtant*. Et M. le lieutenant civil, dont tu dois ici attendre les ordres?

ROGER. C'est vrai. Eh bien! va toi-même, va vite chez un de nos voisins, un graveur qui demeure au coin du faubourg; il saura peut-être à quelle famille, à quel seigneur ces armoiries peuvent appartenir; et on se rendant chez lui, en le faisant arrêter sur-le-champ...

BAPTISTE. Le faire arrêter! y penses-tu?

ROGER. Je m'en charge. Rends-toi seulement chez le graveur, c'est tout ce que je te demande; ça ne peut pas te compromettre.

BAPTISTE. Jusqu'à un certain point; aussi je ne lui dirai pas mon nom.

ROGER, *le poussant*. Fais comme tu voudras, mais va vite et reviens. (*Baptiste sort par la porte du fond.*)

SCENE VI.

ROGER, *seul*.

RÉCITATIF.

Oui, ma tête est brûlante et ma raison s'égare!
Tout me dit qu'ici près ils gémissent tous deux?
Mais quelle enceinte ou quel mur nous sépare!
Comment parvenir auprès d'eux?

AIR.

Dieu de bonté! Dieu tutélaire!
Dévoile à mes regards ce secret plein d'horreur!
Si je t'adresse ma prière,
C'est pour des malheureux! c'est pour mon bienfaiteur!
En moi seul est son espérance!
Hélas! il m'invoque, il m'attend!
Chaque minute, chaque instant
Peut terminer son existence.
Demain! ce soir! ô comble de tourments!
Ce soir, peut-être, il ne sera plus temps!
Dieu de bonté! Dieu tutélaire!
Dévoile à mes regards ce secret plein d'horreur!
Si je t'adresse ma prière,
C'est pour des malheureux! c'est pour mon bienfaiteur!

SCENE VII.

ROGER, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND, *sortant de la porte de la maison à gauche*. Pauvre petite femme! sa situation et sa conduite seront appréciées par toutes les âmes sensibles. Je l'ai laissée chez moi, et je venais... (*Apercevant Roger qui est plongé dans ses réflexions.*) Ah! vous voilà, mon voisin! vous rentrez, à ce qu'il paraît!

ROGER. Oui, à l'instant. Qui vous amène de si bonne heure?

MADAME BERTRAND. De si bonne heure! c'est selon comme on l'entend; car, pour rentrer chez soi, il y a des gens qui trouvent que c'est un peu tard; et si je n'avais pas fait entendre raison à votre femme...

ROGER, *vivement*. Ma femme!

MADAME BERTRAND. Elle ne voulait plus vous voir, ni rentrer chez vous; mais je me suis chargée de vous réconcilier.

ROGER. Quoi! c'est vous qui vous êtes mêlée... c'est fini, nous voilà brouillés! Et où est-elle en ce moment?

MADAME BERTRAND. Chez moi, où je m'efforçais de la consoler.

ROGER. Chez vous? Courons vite. (*Il va pour sortir par la porte du fond et rencontre Baptiste.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, *accourant tout essoufflé*.

ROGER. Eh bien! quelles nouvelles?

BAPTISTE. De fameuses; et cette fois, je n'ai pas couru pour rien.

ROGER. Dieu soit loué!.. Parle.

MADAME BERTRAND. Eh oui, sans doute, expliquez-nous vite.

BAPTISTE. J'ai été chez le graveur.

MADAME BERTRAND. Le graveur!

BAPTISTE. Oui, au coin du faubourg; un homme de talent qui demeure au cinquième, un savant distingué qui connaît les armoiries de tous les nobles anciens et nouveaux, attendu qu'il en fait tous les jours; et il m'a dit que les nôtres, celles en question, appartenaient à la famille de Mérinville, dont l'hôtel est près de l'Arsenal.

MADAME BERTRAND. Un hôtel magnifique, des gens immensément riches.

ROGER. C'est cela même; il faut y courir.

BAPTISTE. C'est ce que j'ai fait, mais avec prudence et sans danger; car il y avait tant de monde dans la cour, qu'on n'a pas fait attention à moi. Tous les gens de l'hôtel allaient et venaient; ils parlaient tous de M. le duc Léon de Mérinville, un jeune colonel, riche, généreux, bienfaisant, enfin un maître comme on n'en voit pas, car ses domestiques même en disaient du bien; et tout le monde était dans la désolation, attendu que depuis hier il n'a pas reparu à l'hôtel, et qu'on ne sait pas ce qu'il est devenu.

ROGER. Grands dieux! c'était lui!..

BAPTISTE. C'est ce que je me suis dit. J'ai pensé que l'objet dont il s'agit appartenait à la personne en question; et sans en parler à qui que ce soit, je suis venu te faire part de cette découverte.

ROGER. Malheureux! la belle avance! nous connaissons le nom de la victime; mais celui de son ennemi, mais les lieux où il est retenu, tout est encore un mystère. Cependant, en combinant tous ces renseignements...

MADAME BERTRAND. Oui, sans doute; et si vous me disiez...

ROGER, *se promenant à grands pas.* Laissez-moi, laissez-moi; il s'agit bien de cela!

MADAME BERTRAND. Mais vous, du moins, monsieur Baptiste, expliquez-moi un peu...

BAPTISTE. Comment, est-ce que vous n'êtes pas au fait? Je croyais que vous saviez...

MADAME BERTRAND. Eh non, sans doute.

BAPTISTE. Eh bien! s'il n'y a que moi qui vous l'apprends... Dis-moi donc, Roger...

ROGER. Laisse-moi, te dis-je! Partez tous deux.

MADAME BERTRAND. Mais, monsieur Baptiste, mais, mon voisin, qu'avez-vous donc?

ROGER. Rien!.. rien!.. mais allez-vous-en. Laissez-moi seul!..

MADAME BERTRAND. Ils ont tous deux perdu la tête; mais je vais chez madame Baptiste, chez sa femme : je la connais; et pour peu qu'elle sache quelque chose, je devinerai le reste. (*Elle sort avec Baptiste.*)

SCENE IX.

ROGER, *seul, marchant à grands pas.* Que faire? que devenir?.. Qui vient là encore? c'est Henriette! c'est ma femme!

SCENE X.

ROGER, HENRIETTE, *sortant par la porte de la maison à gauche.*

HENRIETTE, *froidement.* Vous voilà, Monsieur! Je me doutais bien que la honte, le remords, vous empêcheraient de vous présenter devant moi! Aussi, vous le voyez, je viens vous trouver.

ROGER. Que dis-tu?

HENRIETTE. Vous vous attendez peut-être à des plaintes, à des reproches; je ne veux en ferai aucuns. On n'est jaloux que des gens que l'on aime; et je viens seulement vous prévenir d'une découverte que j'ai faite : c'est que je ne vous aime plus.

ROGER. Et pour quelle raison?

HENRIETTE. Pour quelle raison! vous osez me le demander? (*En pleurant.*) Rappelez-vous seulement ce que vous avez fait cette nuit.

ROGER. Henriette, je peux t'assurer...

HENRIETTE. Oui, vous allez mentir, mais c'est inutile, car on m'a tout raconté. Apprenez, Monsieur, que le petit Félix, le garçon du traiteur, vous a vu passer hier soir avec deux autres messieurs; et où alliez-vous comme cela, s'il vous plaît, avec un air de mystère?

ROGER. Où j'allais! apprends que je n'en sais rien.

HENRIETTE. Oh, vous n'en savez rien! Eh bien, moi, Monsieur, je le sais!

ROGER, *avec joie.* Il serait possible!

HENRIETTE. Oui, certainement; madame Bertrand m'a tout raconté. C'est une femme bien estimable, qui me plaint, qui m'aime; car si vous ne m'aimez pas, il ne faut pas croire que tout le monde soit comme vous. Le petit Félix, qui est venu retrouver la noce, lui a raconté ce qu'il avait vu, et que vous alliez sans doute à quelque rendez-vous, à quelque aventure mystérieuse; et cette pauvre femme, en rentrant chez elle, en était tellement occupée qu'elle ne pouvait pas dormir, lorsque, près d'une heure après, elle entend dans la rue le roulement d'une voiture, et alors... (*Fondant en larmes.*) Mais c'est plus fort que moi, et je ne pourrai jamais achever.

ROGER. O ciel! Henriette, je t'en prie, je t'en supplie, continue : il y va de mes jours, il y va de mon bonheur.

HENRIETTE. De votre bonheur!.. Eh bien! perfide, puisque vous m'y forcez, c'est vous-même qu'elle a vu descendre de cette voiture; vous étiez avec les mêmes personnes, et vous êtes entré dans ce grand et superbe hôtel, qui est habité par des étrangers.

ROGER. Qu'entends-je?

HENRIETTE. L'hôtel de ce seigneur turc.

ROGER, *se jetant à genoux.* O mon Dieu! je te bénis.

HENRIETTE. Oui, Monsieur, demandez-moi pardon, vous avez raison.

ROGER, *se relevant.* Ma femme, ma chère amie, si tu savais quel bonheur!.. Mais je n'ai pas le temps... Je t'aime, je t'adore; je m'en vas. (*Rencontrant madame Bertrand, qui entre par le fond.*) Ma voisine, vous voilà; restez avec ma femme, consolez-la, parlez-lui; je reviens dans l'instant. (*Il sort par le fond en courant.*)

SCENE XI.

HENRIETTE, MADAME BERTRAND, *qui est entrée sur les derniers mots de la scène précédente.*

MADAME BERTRAND. A qui en a-t-il donc? et qu'est-ce que cela veut dire?

HENRIETTE, *pleurant.* Ah! ma pauvre madame Bertrand, je suis bien malheureuse! Mon mari a perdu la tête. Voilà sa raison qui a déménagé.

MADAME BERTRAND. Écoutez donc, ma chère, c'est peut-être votre faute; cela exigeait des ménagements, et vous lui aurez reproché avec trop de dureté... lui qui est nouvellement en ménage, et qui n'a pas encore l'habitude des scènes.

HENRIETTE. Moi, lui faire une scène! au contraire, j'ai été trop bonne : aussi j'en aurai justice. Je m'en vais chez mon frère; je vais tout lui raconter.

MADAME BERTRAND. Votre frère! ah bien oui! c'est bien pire encore; et celui-là en a fait bien d'autres!

HENRIETTE. Que dites-vous?

MADAME BERTRAND. Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose, et que ce n'était pas naturel. Je viens de chez lui, et sa femme est dans la désolation. Apprenez que M. Baptiste, votre frère, a passé la nuit hors de sa maison.

HENRIETTE. Comment! et lui aussi!

MADAME BERTRAND. Et lui aussi! les deux beaux-frères! Quelle famille! et quel exemple pour le faubourg! Car enfin, jusqu'ici les maris étaient sédentaires, du moins la nuit...

HENRIETTE. Je vais parler à mon frère.

MADAME BERTRAND. Vous avez raison, il faut vous plaindre à lui, à toute la famille; je vous soutiendrai. C'est une affaire qui nous regarde toutes.

HENRIETTE. Mais puisque vous êtes veuve!

MADAME BERTRAND. C'est égal : on ne sait pas ce qui peut arriver. (*Montrant la rue.*) Mais regardez donc; où va tout ce monde qui court ainsi dans le faubourg?

FINAL.

(*On aperçoit dans la rue qui est au fond tout le peuple qui traverse le théâtre en courant.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, *pâle et défait.*

BAPTISTE.
Dans le quartier quelle rumeur!

HENRIETTE ET MADAME BERTRAND. Qu'est-ce donc?

BAPTISTE.
Je n'ai rien vu, mais je tremble de peur.
Chez toi j' viens me cacher, ma sœur.

MADAME BERTRAND, *regardant à gauche.*
La maison est cernée!

HENRIETTE.
La peur commence à me saisir!

BAPTISTE.
Aucun moyen de fuir!
Dieu! quelle destinée!
Nous allons tous périr!

(*Tous les trois se cachent la tête dans leurs mains. On entend de grands cris. Le peuple se précipite dans la rue. On voit paraître Léon et Irma que précède Roger, la pioche à la main. Ils entrent dans le jardin de Roger, et une partie du peuple entre après eux; d'autres montent sur la balustrade en dehors et agitent leurs chapeaux.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON, IRMA, ROGER, FOULE DE PEUPLE, OUVRIERS, *tenant des pioches à la main.*

ENSEMBLE.

CHŒUR.
Les voilà, les voilà, ce sont eux!
Le ciel comble notre espérance;
Ils sont rendus à l'existence;
Ah! quel jour à jamais heureux!

LÉON ET IRMA, *à Roger.*
Oui, c'est à tes soins généreux
Que je dois notre délivrance;
Par toi notre bonheur commence,
Tu nous rends à jamais heureux.

ROGER.
Oui, le ciel a comblé mes vœux.

BAPTISTE.
Moi qui croyais déjà qu'on venait de la sorte
L'arrêter!

LÉON, *montrant Roger.*
L'arrêter! lui, mon libérateur!

ROGER.
Il était temps. Suivis d'une nombreuse escorte,
Nous pénétrons dans ces lieux pleins d'horreur.
L'hôtel était désert; ce matin, en silence,
Tous les gens de l'ambassadeur
Sont sortis de Paris, et bientôt de la France.

LÉON, *à Irma.*
Ainsi donc d'Abdalla nous bravons la fureur.
Tandis qu'il croit jouir de sa vengeance,
Jouissons de notre bonheur.

IRMA.
Mais qui donc a pu vous instruire?

ROGER, *montrant Henriette.*
C'est ma femme.

HENRIETTE.
Non, pas du tout,
C'est ma voisin' qu'est venu' m' dire...

MADAME BERTRAND.
C'est vrai! c'est pourtant moi qui suis cause de tout!

ROGER, *à Henriette.*
C'te nuit, de mon absenc' tu m'en voulais beaucoup.
Pour faire leur bonheur j'ai négligé le nôtre.

LÉON.
C'est à nous maintenant à nous charger du vôtre.

IRMA.
Tu vivras près de nous.

LÉON.
Ma main t'enrichira.

LÉON, IRMA, HENRIETTE, ROGER.
Ainsi de l'amitié notre sort est l'ouvrage.

ROGER.
Et désormais mon cœur croira
A ce refrain d'heureux présage :
Du courage! du courage!
Les amis sont toujours là.

FIN DE LE MAÇON.


LUCCHESI

[illegible] JARD

[illegible] MASSENA





LES DEUX NUITS

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 20 mai 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BOUILLY.

MUSIQUE DE M. BOYELDIEU.



Personnages.

LORD FINGAR, colonel d'un régiment de cavalerie irlandaise.
SIR EDOUARD ACTON, capitaine-major d'un régiment d'infanterie.
MAC-DOWEL, BLACFORT, DUNCAN, FALGAR, DOUGLAS, WALTER, MONTCALME, } jeunes officiers.
MALVINA DE MORVEN, orpheline et nièce du duc de Calderhal, gouverneur de Dublin.
STROUNN, ancien marin, concierge du château de Butland.
BETTY, fille de Strounn.
CARILL, jeune montagnard amoureux de Betty.
VICTOR, valet français au service de sir Edouard.
JAKMANN, valet et confident de lord Fingar.
JOBSON, constable.
PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS IRLANDAIS.
VALETS DE DIFFÉRENTES LIVRÉES.
HABITANTS DE LA VILLE DE DUBLIN.
AGRICULTEURS DES MONTAGNES DE BUTLAND.

La scène se passe à Dublin pendant le premier acte, et au château de Butland pendant les deux autres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon de la taverne de l'Aigle d'Or, à Dublin. A droite et à gauche, sur un guéridon, des verres à punch. Au fond, une grande croisée donnant sur un balcon; elle est ornée d'une draperie dont les rideaux sont tirés. Sur chaque côté de la coulisse, une porte mène à des pièces adjacentes. Celle à gauche du spectateur conduit dans la salle à manger, où l'on entend, au lever de la toile, le bruit d'un souper joyeux, et la voix de nombreux convives, répétant en chœur de vieux refrains irlandais. Plusieurs lustres allumés annoncent que la scène se passe pendant la nuit.)

—

SCENE PREMIÈRE.

JAKMANN, DEUX JOCKEYS, *sous la livrée de lord Fingar.* PLUSIEURS VALETS *sous différentes livrées. Peu après,* VICTOR.

INTRODUCTION.

(*Ils entrent tous, la serviette à la main, par la porte à droite du spectateur.*)

LE CHŒUR DES CONVIVES, *dans la coulisse.*

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve le verre en main!
Bacchus nous invite encore;
Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

JAKMANN ET LES VALETS.

Ab! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, par leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.



JAKMANN.

Je reconnais bien là mon maître;
Généreux, aimant à paraître,
Il a voulu réunir à grands frais
Tous les plus fous des seigneurs irlandais.
(*On entend chanter, dans la coulisse, le chœur suivant.*)

LE CHŒUR, *dans la coulisse.*

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve le verre en main;
Bacchus nous invite encore:
Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

LE CHŒUR, *sur la scène.*

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, etc., etc.

VICTOR, *entrant la serviette à la main.*

Quelle abondance!
Quelle élégance!
C'est un souper délicieux.
Que de gaîté! que de propos joyeux!
D'honneur, il me semble être en France!

JAKMANN.

A mon maître, à coup sûr, il en coûtera cher

VICTOR.

Que de vins délicats! que de bouchons en l'air!
Du vin d'Aï, moi j'aime la folie:
Dans sa fougue charmante on dirait qu'il défie
Le plus intrépide buveur.
(*Imitant le bruit de plusieurs bouchons qui sautent.*)
Pif, paf, paf, pouf! ah! cette artillerie
Vaut bien celle du champ d'honneur.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, *dans la coulisse.*

Amis, demain que l'aurore
Nous retrouve, etc., etc.

VICTOR.

Que j'aime ce vacarme !
Comme eux, buvons, chantons.
Comme eux, jetons l'alarme
Dans tous les environs.

LE CHŒUR, *sur la scène.*

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, par leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.

VICTOR. Allez donc, allez donc, en demande encore du champagne. (*Plusieurs domestiques sortent.*)

JAKMANN. Quel beau souper!

VICTOR. Je m'en vante! un souper que j'ai commandé moi-même à l'Aigle d'Or, la taverne la plus renommée de la ville de Dublin.

JAKMANN. Il me semble seulement, monsieur Victor, que nos maîtres restent bien longtemps à table.

VICTOR. Eh! que vous importe?

JAKMANN. C'est qu'il faut qu'ils aient fini, pour que nous commencions.

VICTOR. Monsieur Jakmann est pressé.

JAKMANN. Toujours; il faut que j'aille vite; c'est mon état... quand on est coureur d'un grand seigneur.

VICTOR. Une belle place, qui peut vous mener loin.

JAKMANN. Trop loin; car, avec lord Fingar mon maître, on n'a pas un moment pour se reposer. Ne me parlez pas de ces jeunes gens à la mode, de ces brillants militaires, qui ont des inclinations dans tous les quartiers de la ville! L'inconstance est une chose terrible pour les coureurs! aussi, quoique je sois bien payé, j'envie quelquefois le sort de Thomas, le cocher.

VICTOR. Je comprends, un poste plus élevé.

JAKMANN. Non; mais c'est qu'il est toujours assis; ça doit être si agréable! Moi, toute mon ambition est de m'asseoir un jour.

VICTOR. Comme nous allons le faire tout à l'heure, devant une bonne table.

JAKMANN. Oui, c'est une retraite... et vous, monsieur Victor?

VICTOR. Moi, je ne suis que trop paisible! Valet de chambre parisien, et ne pouvant rester en place, tour à tour soldat, peintre, musicien, j'ai fait tous les métiers qui ne rapportent rien. J'ai manié le fusil en Belgique, le pinceau en Italie, la guitare en Espagne, et revenant à la livrée, mes premières amours, j'ai quitté de nouveau ma patrie pour suivre sir Édouard Acton, seigneur irlandais, espérant avec lui courir les grandes aventures, et perfectionner ici mon génie naturel. Eh bien! pas du tout, je ne fais rien; je perds mon talent, je me rouille, faute d'exercice.

JAKMANN, *se frottant les jambes.* Ce n'est pas comme moi. Votre maître ne ressemble donc pas au mien? il n'aime pas toutes les belles?

VICTOR. Il n'en aime jamais qu'une à la fois; il a de l'ordre, et encore, dans ce moment-ci, celle qu'il adore, il ne sait pas où elle est; voilà ce qui nous retient dans l'inaction.

JAKMANN. Vraiment!

VICTOR. Eh! oui, une beauté céleste, une jeune Irlandaise, qui, comme lui, voyageait en France. Deux compatriotes qui se rencontrent en pays étranger sont si disposés à s'aimer! l'éloignement nous rapproche. Aussi, il paraît que mon maître, car je n'étais pas encore à son service, était décidément amoureux, et que même cet amour était partagé, lorsqu'une maudite lettre française tombe entre les mains de sa belle compatriote.

JAKMANN. Une lettre?

VICTOR. Oui, une ancienne passion, une inclination antérieure que nous avions oubliée depuis longtemps; mais, sans daigner se plaindre, sans nous adresser un reproche, sans même faire attention à la date, ce qui, en fait de trahison, est bien essentiel, la belle Malvina est partie sur-le-champ, et, contre l'ordinaire des beautés fugitives, qui s'arrangent toujours pour être poursuivies, celle-ci n'a laissé aucun indice, aucune trace de son départ. Est-elle restée sur le continent? est-elle revenue dans les trois royaumes? c'est ce que mon maître n'a pu deviner, et c'est dans cette circonstance qu'il m'a pris à son service; je suis entré dans un interrègne.

JAKMANN. Vous êtes bien heureux, il n'y en a jamais chez nous. Mais quel est ce bruit?

VICTOR. Ce sont nos maîtres qui sortent de table; à notre tour passons à l'office, et reposons-nous des fatigues de la nuit en faisant trinquer ensemble la France et l'Angleterre. (*Il passe le bras sur l'épaule de Jakmann, qui sourit malgré lui.*) Il a ri! j'ai fait rire un Anglais! Allons, grave Jakmann, on fera quelque chose de vous, et ce premier accès de gaieté doit être inscrit parmi les exploits qui signaleront ma carrière. (*Ils sortent par le fond.*)

SCENE II.

LORD FINGAR, SIR ÉDOUARD, DUNCAN, OFFICIERS DE DIFFÉRENTS CORPS, ANGLAIS ET IRLANDAIS.

LORD FINGAR. A merveille! c'est ainsi que j'aime les réconciliations, le verre à la main. (*A deux officiers.*) J'espère, Messieurs, que tout est oublié. (*Les deux officiers se donnent une poignée de main.*) A la bonne heure! deux officiers de mon régiment se battre en l'honneur d'une coquette qui les trahit peut-être pour un troisième! (*Bas, à Édouard.*) j'en sais quelque chose. (*Haut.*) Mes amis, pour conserver la mémoire de ce joyeux souper, jurons ici de ne jamais terminer autrement nos querelles d'amour. Se fâcher pour une infidélité! c'est absurde; c'est vouloir passer sa vie l'épée à la main; aussi, j'ai pris le parti d'en rire; et je vous défie ici, par le vin de Champagne que j'ai bu, d'altérer en rien ma philosophie ou ma joyeuse humeur, dussiez-vous, si vous le pouvez, m'enlever toutes mes maîtresses.

DUNCAN ET LES AUTRES. Accepté.

LORD FINGAR, *vivement.* A charge de revanche.

DUNCAN. C'est juste.

LORD FINGAR. Il n'y a que sir Édouard qui n'est pas du traité; il a déjà peur.

ÉDOUARD. Moi! au contraire, je n'y trouve que trop d'avantage; car n'ayant aucune belle qui s'intéresse à moi, je ne crains pas qu'on me l'enlève.

LORD FINGAR. Vraiment! pauvre garçon! je vous demande pardon de vous avoir accusé. Oui, je vous soupçonnais d'être amoureux; car vous n'êtes pas à la hauteur de nos principes. J'ai remarqué qu'à table vous étiez toujours en arrière de trois ou quatre verres de champagne.

ÉDOUARD. C'est possible. Vous, colonel, vous êtes toujours en avant.

LORD FINGAR. Un colonel, c'est de droit; mais savez-vous que vous n'êtes plus reconnaissable, depuis votre retour de France? Ici même, dans votre patrie, il semble que vous regrettiez ce pays-là.

ÉDOUARD. Ah! c'est qu'il me rappelle des souvenirs...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Le beau pays de France
Est un séjour favorisé des cieux;
Lui seul produit en abondance
Joyeux refrains et vins délicieux.
Il plaît au cœur, il plaît aux yeux,
Le beau pays de France.

DEUXIÈME COUPLET.

Au beau pays de France
Mille beautés ont droit de nous charmer;
Que de grâces! que d'élégance!
Le plaisir seul y sait tout animer.
C'est en riant qu'on sait aimer
Au beau pays de France.

TROISIÈME COUPLET.

Charmant pays de France,
Tu plais au brave, au galant troubadour;
L'un aux combats pour toi s'élance,
L'autre pour toi redit les chants d'amour.
Pourrai-je encor te voir un jour,
Charmant pays de France.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, JAKMANN.

JAKMANN. Milord, c'est la carte.

LORD FINGAR. C'est juste; moi l'amphitryon, cela me regarde. Deux cents guinées! ce n'est pas cher, pour un dîner qui dure jusqu'au souper; et quel repas! On voit que sir Edouard s'était chargé de le commander.

ÉDOUARD. Ce n'est pas moi, c'est Victor, mon valet de chambre; un sujet admirable.

LORD FINGAR. Ce n'est pas comme ce paresseux de Jakmann, que j'essaye en vain de former et qui n'arrivera jamais.

JAKMANN. Ce n'est pas faute de faire du chemin.

LORD FINGAR, *lui jetant une bourse*. Fais dresser la table de jeu dans la salle à côté, et dis qu'on nous fasse du punch; et puis ne t'éloigne pas, j'aurai plus tard d'autres commissions à te donner.

JAKMANN. Il a déjà peur que je ne me repose. (*Il sort.*)

EDOUARD, *regardant Jakmann qui sort lentement*. N'est-ce pas votre coureur?

LORD FINGAR. Oui, un poltron, un imbécile, qui n'a d'esprit que dans les jambes; mais elles sont longues. Il a été autrefois le premier marcheur des trois royaumes. Je lui ai donné par an jusqu'à six mille livres.

EDOUARD. Vous qui n'en avez que douze, en donner six à votre coureur!

LORD FINGAR. C'est le moyen d'avoir toujours devant soi la moitié de son revenu; mais maintenant, mes amis, c'est bien changé, et je peux tous les jours, sans me gêner, vous donner des dîners comme celui-ci; car demain, à pareille heure, je serai riche à jamais, et qui plus est marié.

EDOUARD. Et vous ne nous en disiez rien?

LORD FINGAR. Ce n'était pas sans motif. J'avais un excellent oncle, le duc de Caldarhai, qui adorait le mariage, qui ne vantait que le mariage, et qui pourtant est mort garçon. Du reste, une foule de bonnes qualités et un million de rentes; il est mort, je ne lui en veux pas...

EDOUARD. En vous laissant sa fortune...

LORD FINGAR. Au contraire, en la laissant tout entière à une nièce, sa fille adoptive, la plus jolie fille d'Irlande, à la seule condition que, dans les trois mois qui suivront son décès, elle prendra un mari à son choix, n'importe lequel, pourvu que dans les trois mois elle soit mariée.

EDOUARD. Et si elle ne l'est pas?

LORD FINGAR. C'est à moi que revient toute la fortune; clause à peu près inutile, et qui me laisserait peu d'espoir, car vous sentez bien qu'en trois mois de temps une jolie fille qui peut apporter en dot un million de rentes...

EDOUARD. Doit aisément trouver à se marier.

LORD FINGAR. Il y a tant d'amateurs! aussi ma seule ressource était de me mettre sur les rangs; il était naturel que j'eusse des vues tout comme un autre, moi, surtout, qui, en qualité de plus proche parent, avais été nommé tuteur, et un tuteur de vingt-cinq ans peut bien faire un mari. Mais avoir à lutter contre une foule de rivaux, être obligé surtout à une constance et à une cour assidue; je ne l'aurais jamais pu, même pour un million. Aussi, jugez de ma joie, lorsque ma jolie cousine me demanda à passer les trois mois de deuil dans la solitude la plus absolue! Vous comprenez que je ne suis pas de ces tuteurs jaloux et farouches qui contrarient leur pupille: et pour obéir à la mienne et lui faire plaisir, je l'ai confinée dans un vieux château qui dépend de la succession, et où personne, excepté moi, n'a le droit de la voir. Château féodal, orné de tourelles, pont-levis, bastions, et de tous ses agréments romantiques. C'est là que, sous la garde de fidèles vassaux, et sous la surveillance d'un concierge qui m'est dévoué, ma belle cousine se livre en paix aux beaux-arts et à toutes les jouissances de la mélancolie.

DUNCAN. Je vous avoue, colonel, que je trouve à cette aventure quelque chose de piquant et d'original.

LORD FINGAR. Situation délicieuse! et le meilleur, c'est que tout cela finit la nuit prochaine, à minuit, époque où les trois mois expirent.

DUNCAN. Quoi! demain, à pareille heure, vous serez marié?

LORD FINGAR. Ou millionnaire, l'un ou l'autre, et probablement tous les deux. Aussi, mes amis, je vous invite à ma noce.

DUNCAN. De grand cœur; partons sur-le-champ.

LORD FINGAR. Non, demain soir, pas avant.

DUNCAN. Et pourquoi?

LORD FINGAR, *riant*. Pourquoi? eh! mais, à cause de ce que nous disions tout à l'heure, en sortant de table.

ÉDOUARD, *souriant*. J'entends; c'est vous qui maintenant avez peur.

LORD FINGAR. Non pas; mais je prends mes précautions, je me tiens sur mes gardes. Je permets l'attaque, vous devez me permettre la défense.

DUNCAN. A la bonne heure: vous devez au moins nous indiquer où est située cette forteresse impénétrable.

LORD FINGAR. Mieux que cela; je vous y conduirai moi-même demain soir, au moment du mariage.

DUNCAN. Et le nom de votre jeune pupille, de cette charmante solitaire?

LORD FINGAR. Vous le saurez, quand elle sera ma femme.

DUNCAN. C'est aussi être par trop discret.

LORD FINGAR. C'est le moyen de réussir avec les dames. Moi, d'abord, je suis toujours la discrétion même, avant... après, je ne dis pas. Mais, pour vous consoler et vous faire prendre patience, je puis, sans danger, vous montrer son portrait.

DUNCAN. Ah! voyons.

EDOUARD, *à part, et regardant le portrait que Fingar tire de son sein*. Dieu! Malvina.

LORD FINGAR. Eh bien! qu'en dites-vous?

EDOUARD, *troublé et cherchant à se remettre*. Je dis... je dis... qu'elle n'est pas mal.

DUNCAN. Vous êtes bien difficile; des traits comme ceux-là, c'est ce que j'ai vu de plus séduisant, de plus ravissant.

LORD FINGAR. Eh bien! eh bien! capitaine, comme vous prenez feu! Je vois que j'ai eu raison de ne pas vous montrer l'original.

DUNCAN. Ah! Milord, vous êtes trop heureux!

LORD FINGAR. Vous croyez? Mais tenez, les tables de jeu sont prêtes; j'ai déjà perdu, avant le souper, quelques centaines de guinées, et sir Edouard me doit une revanche.

EDOUARD. Oui, Milord, oui, je vous suis; commencez sans moi.

LORD FINGAR. Voyons donc si la fortune me sera aussi favorable que l'amour! Allons, mes amis, demain le mariage, demain la raison; voici ma dernière nuit de folie, dépêchons-nous. (*Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.*)

SCENE IV.

ÉDOUARD, *seul*. Qu'ai-je appris, grand Dieu! Malvina dont j'ignorais le sort, Malvina qui me fuit, qui me croit infidèle, qui refuse de m'entendre, c'est elle qui, la nuit prochaine, doit épouser lord Fingar!..

SCENE V.

SIR ÉDOUARD, VICTOR.

VICTOR, *à la cantonade*. Je suis à vous dans l'instant; tâchez de vous maintenir à la hauteur de la table; car, du train dont ils y vont, je crains bien de les retrouver... (*Faisant le geste de rouler à terre. A sir Édouard.*) Eh quoi! seul ici, Milord? votre seigneurie me paraît sombre et rêveuse.

ÉDOUARD. Et ce n'est pas sans sujet. Apprends que cette jeune Irlandaise, qui fit en France une si vive impression sur mon cœur, cette Malvina de Morven, que nous cherchons en vain depuis trois mois...

VICTOR, *vivement*. Vous avez de ses nouvelles?

ÉDOUARD. A l'instant même! elle est au pouvoir de lord Fingar, qui la nuit prochaine doit l'épouser!

VICTOR, *vivement*. Tant mieux!

ÉDOUARD, *étonné*. Comment, tant mieux!

VICTOR. Oui, vraiment! si ce n'était qu'une de ces expéditions vulgaires dont on est rebattu, je ne l'entreprendrais pas; non, Milord, je ne l'entreprendrais pas; il me faut à moi de ces positions tout à fait désespérées, de ces coups hardis, étonnants, de ces intrigues bien nouées, bien serrées, en un mot, de quoi développer les moyens que j'ai reçus de la nature, et qu'ont mûris dix années d'expérience. Combien de temps me donnez-vous?

ÉDOUARD. Un jour!

VICTOR. Un jour!

ÉDOUARD. Un seul! car, d'après le testament d'un oncle, demain, à minuit, Malvina doit être mariée, et si elle ne l'est pas, elle perd une fortune considérable qu'il n'est pas en mon pouvoir de lui rendre.

VICTOR. Bon! cela commence à merveille. Où est-elle?

ÉDOUARD. Je l'ignore!

VICTOR, *étonné*. Vous l'ignorez?

ÉDOUARD, *avec impatience*. Eh oui, sans doute.

VICTOR, *riant*. C'est charmant! Vous n'avez pas le moindre indice sur sa retraite?

ÉDOUARD. Pas le moindre.

VICTOR. C'est divin! Soupçonnez-vous que ce soit dans Dublin?

ÉDOUARD. Je suis sûr, au contraire, que c'est dans un château-fort, au milieu de nos montagnes; mais il y en a tant dans ces environs!

VICTOR. C'est admirable! et la belle est sous la garde...

ÉDOUARD. D'un véritable cerbère qu'on ne peut ni tromper ni séduire.

VICTOR, *gaiement*. Eh bien! voilà qui me transporte, m'enflamme! Parlez-moi d'une pareille expédition; je m'en charge, et je vous réponds du succès.

ÉDOUARD. Mais comment parvenir en si peu de temps?..

VICTOR. C'est là le beau, l'admirable! Si on pouvait attendre, on aurait toujours de l'esprit; le difficile est d'en avoir tout de suite, à volonté. Mais avant tout, Monsieur, une seule question, qui va vous paraître bien commune, bien vulgaire, mais que les héros eux-mêmes sont obligés de faire avant d'entrer en campagne: sommes-nous en fonds?

ÉDOUARD. Plus que jamais; j'ai gagné cette nuit même trois cents guinées au lord Fingar; tu peux en disposer.

VICTOR. Comment! c'est avec l'or de votre rival que nous allons le combattre? Il est mort!

ÉDOUARD. Ah! si tu pouvais réussir!..

VICTOR, *agité, et cherchant dans son imagination*. Si je réussirai! j'imagine déjà... non, je n'imagine rien; mais laissez-moi réfléchir. (*Apercevant Jakmann, qui entre du fond, dans le salon à droite, en portant un plateau de liqueurs.*) Rentrez au salon, où votre absence serait remarquée; retournez près de votre rival, redoublez de folies, et ne craignez rien; je veille sur vous et sur lui. (*Édouard sort par la porte à droite.*)

SCENE VI.

VICTOR, *seul*.

AIR.

Héros fameux de la grande livrée,
Scapin, Frontin, Hector, Sganarelle, Crispin,
J'invoque de vos noms la gloire révérée,
Venez, inspirez-moi de votre esprit malin.
Ils viennent tous: je les vois, je les compte:
C'est Sganarelle et son divin tabac;
Puis c'est Scapin, affublé de ce sac
Où va s'envelopper Géronte.
Plus loin, Hector grondant tout bas,
Un gros Sénèque sous le bras!
A cette mine joyeuse,
A ce noir manteau de velours,
C'est Crispin rêvant toujours
Quelque folie amoureuse.
Mais écoutez.. on rit de toute part;
On chante aussi... c'est Thalie en goguette;
C'est Figaro tenant une lancette,
Et fredonnant un refrain de Mozart.
Ah! ah! ah!
La séance est ouverte... ils sont tous rassemblés.
(*Otant son chapeau.*)
Je vous écoute, ô mes maîtres, parlez.
(*S'asseyant et imitant diverses personnes qui parlent à la fois.*)
Avant tout, il faut plaire
Aux gens de la maison.
— D'un rival ou d'un frère
Il faut prendre le nom.
— Quiproquos et méprise,
Et puis déguisement...
— Et finir l'entreprise
Par un enlèvement.
(*Se bouchant les oreilles.*)
Eh! Messieurs, un moment.
(*Recommençant à parler.*)
— Je prendrais d'un notaire
La robe et le rabat.
— Il faut faire au beau-père
Signer un faux contrat.
— Faire jouer le maître.
— Enivrer le valet.
— Sauter par la fenêtre.
— Mettre en fuite le guet.
(*Leur faisant signe de se taire.*)
Eh! Messieurs, s'il vous plaît...
(*Reprenant.*)
Pour tromper un tuteur faut-il une autre ruse?
(*S'interrompant.*)
— Eh non, l'on ne veut plus de tuteur qu'on abuse.
— Vraiment? — Eh oui: nous en avons assez.
Les maris les ont remplacés.
— Prenez donc mon moyen.
— Eh non! c'est trop ancien.
— Prenez plutôt le mien.
— Le mien. — Le mien. — Le mien.
L'assemblée, où l'on n'entend rien,
Ne s'y reconnaît plus... Eh bien!

CAVATINE.

Toi, qu'implore la grisette,

Le prince et l'humble bourgeois,
Toi qui devant une coquette
Fais courber le front des rois;
Toi, qu'implorent les soubrettes
Dans les moments d'embarras,
Toi, qu'invoquent les poëtes
Dans tous les vers d'opéras...
Notre ressource éternelle,
O dieu malin! dieu fripon!
S'il faut enfin qu'on t'appelle,
Qu'on t'appelle par ton nom,
Amour! je reviens encore,
Je reviens à toi,
Ici je t'implore,
Viens, conseille-moi.
En vain l'on critique
Ton carquois gothique,
Et la forme antique
De ton vieux flambeau.
Va, laisse-les faire,
Toujours sûr de plaire,
Toi seul, sur la terre,
Et toujours nouveau.
Tu m'inspires, tu me conseilles,
Es ces maîtres que j'invoquais,
Vent, en admirant tes merveilles,
Applaudir mes premiers essais.
J'entends déjà Scapin, Crispin et Figaro
Me crier : Bravo, brave!
Il est digne de nous : bravo, bravo, Victor!
— Eh! Messieurs, pas encor.
Dieu d'amour, toi qui me conseilles,
Permets du moins que mes efforts heureux
Me donnent quelque jour une place auprès d'eux.

SCENE VII.

VICTOR, JAKMANN.

JAKMANN. C'est fini, je n'en reviendrai jamais; passe pour le jour; mais à cette heure-ci...

VICTOR. Qu'y a-t-il donc, brave Jakmann?

JAKMANN. Il y a, qu'après le petit repas que nous venons de faire, je comptais bien passer dans mon lit le reste de la nuit; pas du tout; Milord, mon maître, qui a achevé ses dépêches, m'a ordonné de me tenir prêt à partir sur-le-champ, et je vais prendre mon costume de voyage.

VICTOR. Pour faire une commission dans la ville?

JAKMANN. Ah! bien oui; il m'envoie dans les montagnes.

VICTOR. Dans les montagnes, dis-tu? (*A part.*) Serions-nous sur la trace? (*Haut.*) Quelque mission d'amour?

JAKMANN. Je n'en sais rien; j'aimerais mieux faire dix lieues en plaine, que trois dans le haut pays; des ravins, des défilés, des précipices, et à chaque rocher qui s'avance je crois voir un voleur.

VICTOR. Tu n'es pas brave.

JAKMANN. Ce n'est pas mon état; je suis payé pour avoir des jambes, et non pour avoir du cœur.

VICTOR. C'est juste. Et l'endroit où il t'envoie, n'est-il pas un château-fort?

JAKMANN. Oui; à trois lieues d'ici; le château de Dombar.

VICTOR *à part*. Je le tiens; nous y voilà, impossible que la veille de ses noces il n'écrive pas à sa belle. (*Haut.*) Et tu vas de ce pas au château de Dombar?

JAKMANN. Oui; et à celui de Blakston, et à celui de Butland, et à Saint-Dunstan.

VICTOR. Ah! mon Dieu! comme en voilà! et comment s'y reconnaître? Répète-moi un peu cela; car ce sont des noms si barbares, que ça fait mal à prononcer.

JAKMANN, *soupirant*. Et à y aller! ça fait bien plus de mal encore! j'en ai une courbature, rien que d'y penser. Songez donc que le château de Dombar est à trois milles d'ici, au nord, Blakston au midi, Butland entre les deux, et Saint-Dunstan encore par-delà; en tout, quinze à dix-huit milles, qu'il faut avoir faits à midi; voilà pourquoi je pars de suite.

VICTOR. Et tu ne cherches pas à deviner, tu ne soupçonnes pas le motif de ces diverses commissions?

JAKMANN. Ah! bien oui; c'est assez de les faire; s'il fallait encore savoir pourquoi, ça serait une fatigue de plus. Moi, on me dit : va, et puis je vais; mais en conscience, je vais trop; et Milord peut se vanter d'avoir trouvé en moi le mouvement perpétuel. Adieu, monsieur Victor. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

VICTOR, *seul*. Bon voyage. Moi, qui m'amuse à interroger cet imbécile, il ne peut me dire que ce qu'il sait, et il ne sait rien. (*Tirant un calepin et écrivant.*) Dombar, Blakston, Butland, Saint-Dunstan! il est sûr que Malvina est enfermée dans un de ces châteaux; mais lequel? et qui pourrait me l'apprendre? il n'y a que lord Fingar... Le voici.

SCENE IX.

VICTOR, LORD FINGAR.

LORD FINGAR, *tenant des lettres à la main*. Jakmann! Jakmann!

VICTOR. Il n'est pas là, Milord; mais qu'y a-t-il pour votre service?

LORD FINGAR, *mettant les lettres dans sa poche*. D'abord, le punch que j'ai demandé, et qui n'arrive pas; pour calmer la chaleur du jeu, ces messieurs ont été obligés de revenir au champagne et au madère, ce qui est très-désagréable. Que font donc nos gens?

VICTOR, *avec intention*. Pardon, Milord, ils sont tous à l'office, où notre hôte nous racontait des nouvelles qu'il vient de recevoir; des nouvelles effrayantes, si elles sont vraies.

LORD FINGAR. Qu'est-ce donc?

VICTOR. C'est l'association qui a encore fait des siennes; il paraît que ces brigands, formant une troupe assez nombreuse ont osé attaquer (*Examinant lord Fingar.*) le château de Dombar.

LORD FINGAR, *riant*. Vraiment!

VICTOR, *à part*. Ce n'est pas celui-là.

LORD FINGAR. Ils ont dû trouver à qui parler. Nous avons là justement cinq ou six mauvais sujets de nos amis, que j'invite à mes noces, et qui demain nous raconteront cela en détail.

VICTOR, *examinant toujours lord Fingar*. Aussi, il paraît que, repoussés avec perte, ils se sont rejetés sur Blakston.

LORD FINGAR. Charmant! le baronnet a dû avoir une peur...

VICTOR, *à part*. Ce n'est pas cela. (*Haut.*) Et qu'ils ont même été jusqu'au château de Butland.

LORD FINGAR, *avec effroi*. Butland!

VICTOR, *vivement, à part*. C'est là qu'elle est.

LORD FINGAR, *cherchant à se remettre*. Butland, dites-vous?

VICTOR. Non, non, je me trompe; je ne suis pas fort sur les noms; c'est aux environs de Butland, un endroit qu'on nomme Saint... Saint...

LORD FINGAR. Saint-Dunstan?..

VICTOR. Précisément.

LORD FINGAR. On vous a induit en erreur. Le monastère de Saint-Dunstan est trop révéré de nos catholiques irlandais pour qu'ils osent jamais l'attaquer.

VICTOR. Je le crois aussi; et puis, comme Milord le dit très-bien, ce n'est peut-être pas vrai; on fait tant de contes... Mais voici ces messieurs qui rentrent; je vais demander le

punch, (*A part.*) Butland... Maintenant que je sais le nom de la forteresse, je saurai bien y pénétrer avant eux.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ÉDOUARD, WALTER, DUNCAN, JEUNES OFFICIERS.

FINAL.

LE CHŒUR.

Honneur! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir;
Amis joyeux et bonne table,
Chez lui tout est plaisir.

LORD FINGAR, *aux valets.*

Ouvrez vite le grand balcon;
L'air est si pur, si salutaire!

(*Plusieurs valets tirent la draperie de la croisée au fond du théâtre, et l'on découvre un grand balcon donnant sur la principale place de Dublin.*)

LE CHŒUR.

Le jour paraît déjà sur l'horizon,
Le crépuscule nous éclaire.

LORD FINGAR, *excitant la flamme d'un grand vase de cristal rempli de punch, que l'on vient de déposer sur un guéridon.*

La belle flamme! croirait-on
Que, loin d'éclairer la raison,
Elle fait perdre la mémoire?
(*Il sert du punch aux convives.*)

LE CHŒUR.

Quel plaisir de chanter et boire!
D'honneur, le punch est excellent!

VICTOR, *qui était sorti, rentre en ce moment et dit bas à sir Edouard.*

C'est dans le château de Butland
Que votre belle est prisonnière.

SIR EDOUARD, *bas, à Victor.*

Qui t'a révélé ce mystère?
Il faut nous y rendre à l'instant.

PLUSIEURS CONVIVES, *le verre en main.*

D'honneur, ce punch est excellent!

LE CHŒUR.

Honneur! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir.
Punch excellent, vin délectable,
Chez lui tout est plaisir!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN CONSTABLE, GARDES, CITADINS, HABITANTS DE DUBLIN *de tout sexe et de tout âge.*

LE CONSTABLE ET LES HABITANTS.

Quel train! quel bruit épouvantable!
Vous troublez tous les habitants.

LE CHŒUR.

Aimable folie,
Viens nous réunir;
Semons sur la vie
Les fleurs du plaisir.

LES CONVIVES, *en gaieté.*

Au diable soit le vieux constable
Qui trouble nos jeux et nos chants.

LORD FINGAR.

Paix, mes amis, soyons prudents,
Laissez-moi parler au constable.
(*Au constable.*)
Demain, je dois me marier,
C'est le dernier jour de ma vie
Que je consacre à la folie;
Je cherche à le bien employer.

LE CONSTABLE ET LES HABITANTS.

Faut-il donc, quand on se marie,
Troubler ainsi tout le quartier?

LORD FINGAR, *du ton le plus aimable.*

Vous troubler, c'est être coupable.
Pour m'excuser envers vous,
Amis, je vous invite tous,
Sous les auspices du constable,
A rire, à danser avec nous.

LE CONSTABLE.

Moi danser! quelle irrévérence!
Non, non, redoutez mon courroux.

LE CHŒUR, *composé d'une partie des habitants, et surtout des femmes.*

Il faut de l'indulgence
Pour ces aimables fous.

LE CONSTABLE, *et l'autre partie des habitants.*

Ah! quelle irrévérence!
Redoutez { mon / son } courroux.

LORD FINGAR.

Allons, que la danse commence.

LE CONSTABLE.

Danser! quelle irrévérence!

LORD FINGAR, *lui présentant une rasade.*

Buvez, ce punch est excellent.

LE CONSTABLE.

Boire! ah! c'est bien différent.

LE CHŒUR.

Vraiment, on n'est pas plus galant.

LORD FINGAR, *aux autres.*

Allons, amis, que la danse commence.

LE CONSTABLE, *goûtant le punch.*

Dieu! quelle irrévérence!

LORD FINGAR, *au constable, en lui présentant un deuxième verre.*

Nous, buvons.

LE CONSTABLE.

Ah! c'est bien différent.
Je vois qu'il faut être indulgent.

LE CHŒUR, *pendant qu'il boit.*

Voyez comme il s'apaise;
Il n'est plus en courroux.

LORD FINGAR.

Eh! vite, une danse irlandaise.

(*Plusieurs jeunes lords prennent divers instruments. — Les autres se joignent aux habitants pour faire danser les dames.*)

LE CONSTABLE ET PLUSIEURS VIEUX HABITANTS.

Comment conserver son courroux
Avec tous ces aimables fous?

AIR DE DANSE IRLANDAISE.

(*Pendant ce temps paraît Jakmann en costume de courrier; des guêtres, une ceinture, une petite valise sur les épaules.*)

LORD FINGAR, *le prenant à part, et lui remettant plusieurs lettres et un écrin.*

Le jour commence à paraître;
Il faut porter à l'instant
Ces dépêches de ton maître :
Sois exact et diligent.

VICTOR, *de l'autre côté de la scène, bas, à sir Edouard.*

Je médite un coup de maître,
Au château je vous attends :
Là, je vous ferai connaître
Tous les piéges que je tends.

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, *à Jakmann.*

Sois exact et fidèle;
Je me fie à ta foi.

JAKMANN.

Vous connaissez mon zèle,
Reposez-vous sur moi.

SIR EDOUARD, *à Victor.*

L'amant le plus fidèle
N'espère plus qu'en toi.

VICTOR, *gaiement.*

Comptez sur tout mon zèle,
Chantez, dansez, reposez-vous sur moi.

(*La danse continue; elle met en train tous les assistants, au point que le constable lui-même, et les plus récalcitrants, se mêlent parmi les danseurs, en répétant le chœur général.*)

BACCHANALE ET DANSE.

Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons.

Que l'austère sagesse,
S'envolant dans les cieux,
Pour compagnons nous laisse
Les plaisirs et les jeux.

Au cliquetis du verre,
Au bruit, etc., etc.

Livrons-nous au délire
D'Apollon, de Bacchus.
Un flacon, une lyre,
Que nous faut-il de plus?

Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons.

(*La toile tombe dans le moment le plus animé.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la salle d'armes du château de Butland. Au fond, une grande galerie qui tient toute la largeur du théâtre. A droite et à gauche, sur le troisième plan, deux grilles donnant sur des escaliers intérieurs. A droite, une table sur laquelle sont des flambeaux et un grand vase d'albâtre. Du même côté, et sur le premier plan, la porte d'une tour. Au-dessus de la porte, une croisée par laquelle on aperçoit de la lumière. A gauche, sur le premier plan, la porte d'un appartement.

SCENE PREMIERE.

STROUNN, BETTY.

(*Au lever du rideau Strounn est occupé à allumer un candélabre qui est sur la table. Betty, à droite, est à travailler.*)

BETTY. Comment! vous allumez déjà, mon père?

STROUNN. Tu le vois bien.

BETTY. La nuit est à peine venue.

STROUNN. J'aime à y voir clair, moi! Quand on est concierge d'un château aussi important que celui de Butland, quand on a une surveillance comme la mienne!..

BETTY. Surveiller, et qui donc?

STROUNN. Cela ne te regarde pas.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, CARILL, *portant des fleurs qu'il pose sur la table à droite.*

STROUNN, *brusquement.* Qu'est-ce que tu viens faire ici? qui est-ce qui t'a permis d'entrer dans cette salle, où personne ne doit mettre le pied?

CARILL. Votre fille y est bien.

STROUNN. C'est pour cela que je ne veux pas que tu y sois; vous êtes toujours ensemble.

CARILL. Si on peut dire cela!.. après l'absence de trois mois que mademoiselle Betty vient de faire, et qui a été cause que je séchais sur pied. Ce que c'est que l'amour!.. n'est-ce pas, mademoiselle Betty, que vous me trouvez maigri et enlaidi?

BETTY, *tendrement.* C'est vrai; pauvre Carill!

CARILL. Je ne vous ferai pas le même compliment; car vous me semblez encore plus jolie, ce qui est bien mal à vous, et ce qui prouve bien peu d'affection de votre part.

STROUNN. As-tu bientôt fini? au lieu de mettre ces fleurs dans ce vase.

CARILL. M'y voilà, père Strounn : comme jardinier du château, c'est mon ouvrage de tous les soirs.

BETTY, *à son père.* Comment! depuis trois mois que vous m'avez envoyée chez ma tante, on n'a pas manqué un seul jour de remplir ce grand vase de fleurs nouvelles... Et, dites-moi donc, mon père, pourquoi donc ça, pourquoi?..

STROUNN. Voilà déjà tes questions qui recommencent!

BETTY. Depuis trois mois que je ne vous ai rien demandé.

STROUNN. Oui, mais depuis trois jours que tu es revenue, tu t'en es bien dédommagée.

BETTY. Faut bien réparer le temps perdu; faut bien répondre à tous les gens du dehors, qui nous répètent toute la journée : « Mais que se passe-t-il donc au château de « Butland? tous les ponts sont levés; des hommes d'armes « sont postés nuit et jour à chaque entrée! » — Dame! que je leur réponds, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

CARILL. « Mais quelle est, nous disent les autres, cette « voix plaintive qu'on entend du bout de la grande tour? « (*Mouvement de Strounn.*) Et pourquoi n'y a-t-il personne au château où l'on s'ennuie à périr? » Dame! que je leur réponds, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

STROUNN. C'est cela; voilà ce qu'il faut répondre à tous les curieux qui vous interrogent. (*Avec mystère, les amenant sur le devant du théâtre.*) Je vous l'ai déjà dit : c'est l'ombre de cette princesse irlandaise qui mourut ici l'an dernier, d'une chute de cheval. Dès que la nuit vient, elle erre dans cette vieille tour jusqu'à ce qu'on renouvelle les fleurs que le feu duc, notre ancien maître, ne manquait jamais d'aller, au coucher du soleil, déposer sur sa tombe. (*On entend à l'œil-de-bœuf un prélude de harpe.*)

CARILL, *tremblant.* Voilà déjà son carillon qui commence. Ah! la, la!

BETTY, *feignant d'avoir peur.* Cela me fait toujours frissonner.

CARILL. Et moi, donc!

BETTY, *écoutant.* C'est singulier! on dirait cet air montagnard que nous chantions hier.

CARILL. Faut croire que le revenant aime cet air-là.

BETTY. Répétons-le, pour nous mettre bien avec lui.

AIR *avec accompagnement de harpe.*

CARILL, *tremblant.*

Tra, la, la, la, la...

BETTY, *gaiement.*
Tra, la, la, la, la.
MALVINA, *dans la tour, répétant les dernières notes.*
La, la, la, la.
(*La voix de Carill s'affaiblit par degrés.*)
BETTY.
Qu'as-tu donc? qui trouble tes sens?
CARILL.
C'est elle-même que j'entends.
Écoutez.
MALVINA, *en dehors, reprenant le motif.*
Tra, la, la, la, la.

ENSEMBLE, *sur le même motif.*

STROUNN, *à part.*
De terreur il frissonne,
Et docile à ma voix,
Des ordres que je donne
Il ne rira plus, je le crois.
CARILL, *tremblant.*
Tra, la, la, la, la.
Je tremble, je frissonne,
La force m'abandonne,
Et je n'ai plus de voix.
La, la, la, la.
BETTY, *riant.*
La, la, la, la.
De terreur il frissonne,
J' suis plus brave, je crois.
En mon cœur je soupçonne
D'où provient cette voix.
La, la, la, la, la.

CARILL. C'est fini, je n'approcherai plus de cette tour.

STROUNN, *à part.* C'est ce que je demande.

BETTY. Comment fait donc lord Fingar qui, toutes les semaines, dit-on, vient s'y enfermer pendant une heure?

CARILL. Ces mauvais sujets, ça ne craint rien.

STROUNN. Un mauvais sujet! un noble lord qui a doublé mes gages! Aussi, il aura du zèle, de la loyauté et du dévouement pour son argent.

BETTY. L'argent, l'argent! vous n'avez jamais que ce mot-là à dire.

STROUNN. C'est qu'il n'y a que celui-là qui ait du poids; les autres ne signifient rien. Et, pour que vous connaissiez mes intentions, apprenez que, depuis trois mois, on m'a promis deux cents guinées que j'espère bien toucher ce soir à minuit.

CARILL. Vous auriez deux cents guinées de capital!

STROUNN. Oui, mon garçon. Je n'en suis pas plus fier pour cela; mais, comme je n'aime pas les mésalliances, je ne veux donner ma fille qu'à quelqu'un qui en aura autant. L'égalité avant tout, voilà mes principes.

CARILL. Et moi qui n'ai rien!

STROUNN. Ça ne m'empêche pas d'avoir pour toi une estime proportionnée à ta fortune. Tu seras toujours mon ami, sans que ça te coûte rien; mais, pour être mon gendre, tu sais à quel prix, arrange-toi là-dessus; (*Montrant Betty.*) et fais-lui tes adieux, pendant que je me chargerai de ces fleurs que je vais porter ce soir. (*A part.*) pour la dernière fois. (*Il entre par la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de la tour.*)

SCÈNE III.

BETTY, CARILL.

CARILL. Deux cents guinées! et où veut-il que je les trouve? que le diable l'emporte, lui, et ses... (*Se reprenant.*) Non, non, je ne dis pas ça, parce que, si le diable m'entendait, lui qui est près d'ici...

BETTY. Tu crois ça, mon Dieu, que t'es simple! Sais-tu, Carill, que si on voulait t'en faire accroire?..

CARILL. Dame, tu viens de l'entendre. Il faut que ton père soit bien hardi, lui qui n'a pas la conscience trop nette, de s'exposer ainsi à rencontrer dans la tour ce grand fantôme; il y a de quoi en mourir.

BETTY. Je serais donc morte, moi?

CARILL. Est-ce que tu l'as vu?

BETTY. De mes deux yeux. Depuis trois jours que je suis revenue auprès de mon père, j'ai deviné sans peine, à son embarras, qu'il y avait quelque mystère, et qu'il se jouait de moi. Dame! quand on me trompe, je prends ma revanche; retiens bien ça.

CARILL. C'est bon à savoir; si bien donc...

BETTY. Si bien donc qu'hier, en regardant par hasard (car moi, je regarde toujours), j'ai aperçu qu'on avait laissé une clé, (*Montrant celle à droite de l'acteur.*) et tiens, elle y est encore, crac, je suis entrée.

CARILL. Ah! mon Dieu! et tu as vu...

BETTY. Personne, qu'un grand chevalier armé de pied en cap.

CARILL. Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

BETTY. Rien, attendu que c'était une armure; celle du fameux Robert Bruce. Tout auprès, il y avait sur une table une mandoline, des crayons, des pinceaux, une grande armoire dorée avec des livres. Pendant que j'étais à examiner tout cela, j'entends un léger bruit. Je me blottis dans la cuirasse de Robert; d'une main je prends sa lance, de l'autre sa hache avec laquelle il fendait un homme en deux d'un seul coup, et, baissant la visière de son casque...

CARILL. O ciel!

DUO.

Seule, dans cette armure,
Et tu n'es pas morte de peur?
BETTY.
Pour obliger, je te le jure,
Betty toujours aura du cœur.
CARILL.
Et qu'as-tu vu de cette armure?
BETTY.
Ah! c'était un beau revenant.
CARILL.
Beau!
BETTY.
Charmant.
CARILL.
As-tu remarqué sa figure?
Avait-il l'air bien menaçant?
BETTY.
Non, vraiment, car ce revenant
Est une jeune prisonnière
Qu'à tous les yeux on cache dans la tour.
CARILL.
Mais pourquoi donc un tel mystère!
Dans tout cela j'entrevois de l'amour.
BETTY.
Elle gémit, elle soupire :
Puis elle dit : Édouard! Édouard!
CARILL.
Vraiment!
Édouard, c'est le nom d'un amant.
BETTY.
Si nous pouvions soulager son martyre.
CARILL.
Si nous pouvions apaiser son tourment.
BETTY.
Mais comment?.. Comment?..
ENSEMBLE.
Charmante solitaire,
Parlez, que faut-il faire?
Ah! pour nous quel plaisir
De pouvoir vous servir!

BETTY.
Voyons, cherchons.
CARILL.
Cherchons quelque moyen.
BETTY.
Voyons, cherchons.
CARILL.
Pour moi, je ne vois rien.
BETTY.
Si l'on pouvait...
CARILL.
Par une lettre...
BETTY.
Oui, mais comment?
CARILL.
La lui remettre.
BETTY.
Et un billet...
CARILL.
Qui le fera?
BETTY.
Il a raison...
CARILL.
Qui l'écrira?
BETTY.
Qui l'écrira?
CARILL.
Ce n'est pas moi.
BETTY.
Tu n'écris pas?
CARILL.
Pas plus que toi.
BETTY.
C'est tout au plus si je sais lire.

ENSEMBLE.

Que ferons-nous? ah! quel martyre!
Quoi! nous ne la servirons pas!
Mon Dieu! mon Dieu! quel embarras!
Charmante solitaire,
Parles, que faut-il faire?
Ah! pour nous quel plaisir
De pouvoir vous servir!

CARILL. Eh bien! puisque nous ne trouvons rien, c'est égal. En arrivera ce qu'il pourra, il faut toujours essayer; en avant! (*On entend une grosse cloche, et Carill fait un pas en arrière.*)

BETTY. Eh bien! tu recules déjà?

CARILL. Non, c'est l'habitude. (*Allant près de la porte.*) Père Strounn, on sonne.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, STROUNN.

STROUNN, *sortant de la tour à gauche.* Je l'ai bien entendu; marche devant pour m'éclairer, et surtout n'approche jamais de cette tour, pas plus que Betty, ou sinon... vous m'entendez. (*Il sort, précédé par Carill, qui a pris la lanterne.*)

SCENE V.

BETTY, *seule.* Mon père veut m'effrayer et me donner le change sur la belle inconnue! On la trompe, c'est sûr, on la trompe tout comme moi; nous autres jeunes filles, on ne fait plus que ça; mais heureusement j'ai de la tête, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

« Prends garde à toi, me répète mon père...
« Tous les amants sont des monstres affreux :
« Fuis leurs discours; aucun d'eux n'est sincère,
« Crains de l'amour le poison dangereux.
« Ah! tu serais perdue à l'instant même,
« S'il t'arrivait d'aimer... » Croyez donc ça...
J'aime Carill; oui, je l'aime... je l'aime,
Et pourtant me voilà,
Oui, me voilà,
Me voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

« Modeste fleur brillait dans la prairie,
« On admirait sa native blancheur;
« Des papillons les baisers l'ont flétrie,
« Elle a perdu sa beauté, sa fraîcheur...
« Ma fille, hélas! même sort te menace,
« S'il t'arrivait jamais... » Croyez donc ça...
Carill m'embrasse; il m'embrasse, il m'embrasse,
Et pourtant me voilà,
Oui, me voilà,
Me voilà.

SCÈNE VI.

BETTY, STROUNN, CARILL, VICTOR, *habillé en courrier; il a de larges favoris et est couvert d'un manteau qu'il dépose en entrant.*

STROUNN. Par ici! par ici! monsieur le messager.

VICTOR. Ouf! je n'en peux plus; je suis bien en retard; j'ai cru que je n'arriverais jamais; je me suis perdu dans vos montagnes... (*A part.*) Maudit pays, pour mener une intrigue!

STROUNN. Oh! l'accès du château n'est pas facile.

VICTOR, *s'essuyant le front.* A qui le dites-vous?

STROUNN. Surtout quand on vient pour la première fois, car je ne vous ai pas encore vu.

VICTOR. Non, ce n'est pas moi qui d'ordinaire porte les messages de Milord; c'est Jakmann, son coureur.

CARILL. Oui, M. Jakmann, un poltron.

STROUNN. Qui est déjà venu une fois.

VICTOR. Et qui n'y reviendra pas une seconde, parce qu'il paraît que dans la dernière expédition dont on l'avait chargé, il a rencontré deux pillards, qui, le pistolet sur la gorge, lui ont pris ses dépêches; ce qui lui a fait plus de peur que de mal; et depuis ce temps, c'est moi qui ai pris sa place. (*Lui donnant une lettre.*) Voilà ce que Milord mon maître m'a ordonné de vous remettre.

STROUNN. C'est bien... y a-t-il réponse?

VICTOR. Je l'ignore : lisez.

STROUNN, *lisant de manière à ce que Victor seul l'entende.* « Brave et honnête concierge, c'est aujourd'hui à « minuit que je me marie, et que tu auras la récompense « promise. » (*S'interrompant.*) Neuf heures viennent de sonner, ainsi ça ne sera pas long. (*Continuant.*) « Afin « que tout soit prêt pour la cérémonie, envoie sur-le-« champ à l'abbaye de Saint-Dunstan; car, d'après le tes-« tament de mon oncle, c'est dans cette chapelle, at non « loin de l'endroit où ses cendres reposent, qu'il veut que « ce mariage soit célébré. » (*S'interrompant.*) A Saint-Dunstan; un quart de lieue d'ici, on y enverra. (*Continuant.*) « Prépare en outre, au château, un excellent sou-« per; » ça, j'y ai déjà songé : « car j'attends cette nuit « une vingtaine d'amis intimes que j'ai invités au ban-« quet de mes noces. Qu'ils soient reçus dans le château « de Butland avec tout l'appareil et le cérémonial des an-« ciens seigneurs irlandais. Que tous nos vassaux soient « en costume, et que les ménestrels du pays étonnent « au dessert le chant nuptial. » Des ménestrels! je ne connais dans le canton que Tom et Cuddy, deux ivrognes, des chanteurs excellents, à la voix près. Carill, cours à

la chaumière, et amène-les ici, au château, dans leur ancien costume.

BETTY. Comment! vous voulez qu'à une pareille heure, ce pauvre Carill...

VICTOR. Mam'selle Betty s'y intéresse. (*A part.*) C'est bon à savoir.

STROUNN, *à Carill.* Eh bien! tu n'es pas parti?

CARILL. Si vraiment, j'y cours. (*Il sort.*)

SCENE VII.

STROUNN, VICTOR, BETTY, *qui se tient à l'écart.*

VICTOR, *prenant Strounn à part.* Il y a un autre message plus important.

STROUNN. Qu'est-ce donc?

VICTOR. Cet écrin, et ces tablettes, que Milord m'a dit de présenter moi-même à la jeune lady.

STROUNN, *l'entraînant du côté opposé à celui où est Betty.* Silence! ah! il vous a dit... il a donc bien de la confiance en vous?

VICTOR. Si on n'en avait pas en son premier valet de chambre! un valet de chambre est un ami à qui on donne des gages, voilà tout. Daignez donc me conduire auprès de Malvina de Morven.

STROUNN. Impossible dans ce moment.

VICTOR. Et pourquoi?

STROUNN. Il y a aujourd'hui trois mois qu'elle a perdu le duc de Caldheral, son oncle, qu'elle aimait beaucoup, et elle veut passer cette journée dans la solitude et la prière.

VICTOR. Oui, mais moi, c'est différent; elle peut toujours recevoir...

STROUNN. Personne, que les jeunes filles du pays, qui, selon la coutume, et une heure seulement avant le mariage, viendront la prendre pour aller en pèlerinage à Saint-Dunstan.

VICTOR, *à part, avec dépit.* Ce soir à onze heures, il sera bien temps!

STROUNN. Mais donnez toujours, je vais lui remettre de la part de Milord cet écrin.

VICTOR, *vivement.* Et ces tablettes.

STROUNN. Je m'en charge.

VICTOR, *à part.* Allons, elle aura du moins de nos nouvelles. (*Haut.*) Mais, de grâce, ne tardez pas.

STROUNN. Vous êtes bien pressé; on y va, soyez tranquille, on y va. (*Il s'approche de la porte à gauche, qui est celle de la tour. En ce moment on sonne en dehors; il s'arrête.*) Allons, voilà qu'on sonne encore à la grande porte; j'y cours, je ne peux pas être partout. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

VICTOR, BETTY, *ensuite* STROUNN.

VICTOR, *à part.* Qui diable cela peut-il être? (*Courant à Betty qui est assise sur le fauteuil à gauche et qui travaille.*) Ma belle enfant!

BETTY, *effrayée.* Ah! mon Dieu! ce monsieur, qu'est-ce qu'il a donc?

VICTOR. Les moments sont précieux; j'ai un maître qui est jeune, riche, généreux. Il sait que vous aimez Carill...

BETTY. Comment, Monsieur, ça se sait?

VICTOR. Et je vous réponds de votre mariage, si vous voulez l'aider dans le sien, avec la belle Malvina, qui gémit là, dans cette tour.

BETTY. Votre maître! est-ce M. Édouard?

VICTOR. Justement; vous le connaissez?

BETTY. Non; mais l'autre jour la prisonnière a prononcé son nom en soupirant.

VICTOR. Elle pense à nous, et elle soupire; vivat!

BETTY. Elle est donc bien à plaindre?

VICTOR. Autant que possible.

BETTY. Séparée de celui qu'elle aime?

VICTOR. Par un tyran jaloux, c'est toujours comme ça.

BETTY. Là, je m'en doutais. Et même avant de vous avoir vu, nous avions formé, Carill et moi, le projet de les secourir.

VICTOR. Il serait vrai! O généreux enfants! on peut donc se fier à Carill?

BETTY. Comme à moi-même.

VICTOR. Cela suffit, je le verrai... Mais, en attendant, répétez à la belle prisonnière que sir Édouard Acton vient ici pour la délivrer; qu'abusée par des apparences, elle s'est crue trahie; mais que mon maître l'aime toujours, qu'il est toujours fidèle.

BETTY. Est-ce que ça peut être autrement?

VICTOR. Jamais! (*On entend plusieurs sons de cor. Victor, courant à la fenêtre.*) Dieu! c'est lord Fingar, entouré de ses vassaux.

BETTY. C'est lui qui vient d'arriver: il a devancé ses convives.

VICTOR, *reprenant son manteau et voulant sortir par le fond.* S'il me voit, tout est perdu!

BETTY. Pas par là, vous le rencontreriez. (*Lui montrant la grille.*) Cette porte conduit dans la grande cour, de là dans la campagne.

VICTOR. Merci, ma belle enfant. Surtout, prévenez la prisonnière. (*Il sort.*)

BETTY. Je m'en charge. (*Second son de cor.*)

STROUNN, *entrant par le fond.* Eh bien! que fais-tu là?

BETTY, *tout émue.* Mes adieux au valet de chambre de Milord, qui vient de partir.

STROUNN, *la regardant.* Quelle émotion! Vous avez fait bien vite connaissance; que sera-ce donc quand vont arriver tous ces jeunes seigneurs, dont le seul état est de conter fleurette aux jeunes filles! Faites-moi le plaisir d'entrer là, dans cette pièce écartée, dans le salon de Robert Bruce, où personne n'ira vous trouver.

BETTY, *à part.* Et la belle inconnue, comment la prévenir?

STROUNN, *la poussant.* Allons, allons, dépêchons.

BETTY, *entrant dans le cabinet.* Comment, mon père, vous ne vous en rapportez pas à mes principes?

STROUNN, *fermant la porte.* Si, vraiment, des principes et un tour de clé: voilà la sauvegarde de l'innocence et de la vertu; un second tour.

SCENE IX.

LORD FINGAR, *précédé de* MONTAGNARDS *jouant de la cornemuse.*

LE CHŒUR.

Gloire au maître de ce domaine!
Honneur au seigneur châtelain!
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

PREMIÈRE FILLE, *présentant des fleurs.*

Qu'il accepte aujourd'hui l'offrande
Et l'hommage de ses vassaux!

DEUXIÈME FILLE.

Que les anciens airs de l'Irlande
Avec nous disent aux échos:

LE CHŒUR.

Gloire au maître de ce domaine!
Honneur au seigneur châtelain!
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

LORD FINGAR. Assez, assez. (*A Strounn.*) Eh bien! mon brave puritain, mon honnête geôlier, tout est-il prêt au château?

STROUNN. Pas encore; ce n'est pas ma faute, mais celle de votre messager, qui vient d'arriver.

LORD FINGAR. Lui que j'avais fait partir au point du jour! ce paresseux de Jakmann!

STAOUNN. Mais, ce n'était pas Jakmann.

LORD FINGAR. Et qui donc?

STAOUNN. Monseigneur sait bien que c'était son premier valet de chambre.

LORD FINGAR, *étonné*. Mon valet de chambre! fais-le venir, je ne serais pas fâché de le connaître.

STAOUNN. Il sort à l'instant même du château. Il voulait absolument parler à Milady.

LORD FINGAR. Et tu l'as souffert?

STAOUNN. Non, vraiment. Mais il se disait chargé de votre part de cet écrin et de ces riches tablettes.

LORD FINGAR. Cet écrin, c'est bien le mien. Mais ces tablettes... (*Aux paysans.*) Laissez-nous, mes amis! (*Les paysans sortent.*) Instruis lady Malvina de mon arrivée.

STAOUNN. Oui, Milord. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LORD FINGAR, *seul*. Qu'est-ce que cela signifie? quelques mots au crayon. (*Ouvrant les tablettes.*) « Malvina, ce soir, à minuit, vous appartenez à un autre; et cependant celui qu'autrefois vous aimiez vous adore toujours. Daignez le voir, daignez l'entendre : il bravera tout pour arriver jusqu'à vous... » (*S'interrompant.*) C'est ce que nous verrons. (*Continuant.*) « Quelque déguisement qu'il prenne, cette écharpe bleue, qu'autrefois il reçut de vous, saura le faire reconnaître à vos yeux. » Point de signature, et aucun autre indice. Je ne reviens point de ma surprise. J'arrivais pour triompher, et il faudra combattre. Eh bien! par saint Dunstan, je ne demande pas mieux. Allons, point de bruit, point d'éclat; il ne s'agit que de défendre la place pendant trois heures encore et la victoire est à moi. Mais quel est donc le téméraire qui ose me la disputer? C'est un de nos convives d'hier au soir, j'en suis sûr. C'est un ami, je le reconnais là; mais lequel? j'en ai tant! et moi qui les ai tous invités; eh bien! tant mieux, j'aurai des témoins de mon triomphe... Mais on vient.

SCÈNE XI.

LORD FINGAR, MALVINA, *en robe de velours noir et couverte d'un voile.*

MALVINA. Je pensais bien, Milord, que ce soir je recevrais votre visite.

LORD FINGAR. Vous devez, ma belle cousine, vous douter de mon impatience. Eh quoi! même le jour de mon bonheur ne quitterez-vous pas ces habits de deuil?

MALVINA. Demain, Milord, je vous le promets.

LORD FINGAR, *souriant*. Au moins, consentez à lever ce voile que vous vous obstinez à toujours garder.

MALVINA. Milord...

LORD FINGAR. Je sais qu'il vous rappelle les vœux que vous vouliez prononcer; mais comme heureusement vous avez renoncé à de pareilles idées, je demande en grâce qu'aujourd'hui, pour moi seul...

MALVINA, *levant son voile*. Vous le voulez?

LORD FINGAR. Combien vous êtes bonne! (*La regardant.*) Mon admiration vous paiera de votre complaisance; ne rougissez pas, un pareil langage est permis à un amant, à un époux, car dans quelques heures vous allez m'appartenir.

DUO.

LORD FINGAR.

A minuit l'hymen nous engage,
A minuit vous serez à moi.

MALVINA.

A minuit l'hymen qui m'engage
Vous donne et ma main et ma foi.

LORD FINGAR.

Aucun regret, aucun nuage
Ne troublera ce doux lien?

MALVINA.

Mais, Milord, pourquoi ce langage?

LORD FINGAR.

On m'avait dit... je n'en crois rien,
On m'avait dit qu'un autre hommage
Vous fut adressé.

MALVINA.

J'en conviens.
De mon cœur il n'était pas digne;
J'ai dû l'oublier à jamais.

LORD FINGAR.

Ah! pour moi quel bonheur insigne!
A jamais!

MALVINA.

A jamais!
Tels sont les serments que j'ai faits.

ENSEMBLE.

MALVINA, *à part.*

Toi dont l'inconstance
Causa ma souffrance,
De ma souvenance
Il faut te bannir.
Mon cœur te pardonne;
Mais l'honneur m'ordonne
De fuir à jamais
L'ingrat que j'aimais.

LORD FINGAR.

O douce espérance!
Heureuse inconstance!
Tout semble d'avance
Combler mes désirs.
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

LORD FINGAR.

Une grâce, une seule encore.

MALVINA.

De moi qu'exigez-vous?

LORD FINGAR.

Pardon,
De ce rival qui vous adore
Ne puis-je connaître le nom?

MALVINA, *troublée.*

Son nom?..
De mon cœur et de ma pensée
Quand j'ai juré de l'exiler,
Faut-il par vous être forcée,
Hélas! à me le rappeler?

LORD FINGAR.

Non, non, je n'en veux plus parler.

MALVINA, *à part.*

Toi, dont l'inconstance
Causa ma souffrance,
Je dois te bannir
De mon souvenir.
Mon cœur te pardonne, etc., etc., etc.

LORD FINGAR.

O douce espérance!
De son inconstance,
L'heureux souvenir
Saura me servir.
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

ENSEMBLE.

LORD FINGAR.

C'est à minuit
Qu'amour m'appelle;
C'est à minuit
Qu'en nous unit.
Moment charmant!
Voici l'instant.
L'amour, la nuit,
Tout me sourit.

MALVINA.

Mon cœur frémit,
Peine cruelle!
C'est à minuit
Qu'on nous unit.
Ah! quel tourment!
Voici l'instant;
Et de dépit
Mon cœur gémit.

LORD FINGAR, *à part*. Je crois, d'après cet entretien, qu'il reste peu d'espoir au bel inconnu, et je lui défie bien maintenant d'oser rien entreprendre. (*On entend en dehors un prélude de harpe.*)

MALVINA. D'où viennent ces accents qui pénètrent jusqu'ici?

STROUNN, *entrant*. Ce sont les ménestrels que Milord a fait demander pour ce soir, et qu'on a eu assez de peine à trouver. Tom et Cuddy, les deux plus anciens, ont quitté le pays, et Carill n'a pu avoir que ces deux-là qui leur ont succédé, et qui peut-être ne sont pas bien forts. Ils demandent si Milady désirerait les entendre.

MALVINA. Volontiers.

LORD FINGAR, *vivement, à Strounn*. Fais-les entrer. (*A part.*) Allons, allons, c'est un bon signe : sa mélancolie ne demande pas mieux que de s'égayer.

SCÈNE XII.

LORD FINGAR ET MALVINA, *s'assoyant à gauche*; VICTOR ET SIR ÉDOUARD, *habillés en ménestrels, longue barbe grise, et large toque qui leur couvre la moitié du visage : ils sont amenés par* CARILL.

STROUNN. Entrez, entrez.

CARILL. Oui, oui; n'ayez pas peur. (*Apercevant Fingar, et Malvina, qui vient de baisser son voile.*) Qu'est-ce que j'ai vu là?

STROUNN. Silence, écoute sans regarder.

ÉDOUARD, *bas, à Victor*. C'est elle!

VICTOR, *de même*. Prenez garde.

LORD FINGAR, *à Strounn*. Donne-leur cette bourse, et dis-leur de commencer.

STROUNN, *passant entre eux deux et donnant la bourse à Edouard*. Jongleurs, voici Milady et Milord qui vous font l'honneur de vous entendre.

VICTOR, *à part*. Ah! Milord est de trop.

ÉDOUARD, *qui a pris la bourse*. Nous payer pour le tromper! il y a conscience; (*La donnant à Carill.*) tiens, prends encore ceta.

CARILL, *à part*. Et de deux! me voilà doté.

MALVINA, *à Edouard*. Quelle est cette ballade dont nous avons entendu le prélude?

ÉDOUARD, *déguisant sa voix*. C'est un ancien fabliau du temps des croisades. (*Il s'accompagne sur la harpe.*)

ROMANCE.

Dans les beaux vallons de Clarence,
Au fond de son noble castel,
La dame d'un preux ménestrel
Exprimait, hélas! sa souffrance...

VICTOR, *achevant l'air*.

Quand elle entend, près de la tour,
Un ménestrel disant ce chant d'amour :
Pour la patrie
Quitter sa mie,
C'est un devoir;
Mais quel délire,
Quand on peut dire :
Vais la revoir!

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, *se levant, et observant les ménestrels.*

De cet air la douce langueur
Porte le trouble dans son cœur.

MALVINA.

Est-ce un prestige? est-ce une erreur?
D'où vient le trouble de mon cœur?

ÉDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur!
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR.

Pour lui quel moment enchanteur!
Mais cachez bien votre bonheur.

STROUNN.

Il chante bien pour un jongleur;
L'argent leur a donné du cœur.

CARILL, *montrant la bourse*.

Ah! c'est un habile chanteur!
Surtout quand ils chantent en chœur.

DEUXIÈME COUPLET.

ÉDOUARD.

Il est enfin près de sa belle
Il tremble, il n'ose lui parler...
Mais à ses yeux il fait briller
Ce talisman qu'il reçut d'elle.

(*Il tire de son sein une écharpe bleue, qu'il tâche de faire voir à Malvina. Celle-ci, pensive et rêveuse, la tête appuyée sur sa main, ne jette pas les yeux de ce côté.*)

Gage charmant, gage d'amour,
Que sur son cœur il portait nuit et jour

LORD FINGAR, *l'apercevant*

En croirai-je mes yeux!
Mon rival en ces lieux!

VICTOR ET ÉDOUARD

Pour la patrie
Quitter sa mie,
C'est un devoir;
Mais quel délire,
Quand on peut dire :
Vais la revoir!

ENSEMBLE.

LORD FINGAR.

De la prudence... et dans mon cœur
Cachons mon trouble et ma fureur.

MALVINA.

Est-ce un prestige? est-ce une erreur?
D'où vient le trouble de mon cœur?

ÉDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur!
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR, CARILL ET STROUNN, *examinant lord Fingar*.

Quel coup soudain trouble son cœur?
D'où vient sa secrète fureur?
Oui, dans ses yeux est la fureur.

LORD FINGAR. C'est bien. Vous êtes d'habiles ménestrels, qui serez récompensés comme vous le méritez; mais il faut avant tout leur donner quelque repos dont ils ont besoin. (*A part.*) Lequel des deux est mon rival? (*A*

Strounn, montrant Victor.) Conduis celui-ci (*Bas.*) dans le caveau de la tour. Mets-le sous les verrous, et reviens aussitôt.

STROUNN. Oui, Milord.

LORD FINGAR, *passant près de Carill et lui montrant Edouard.* Conduis celui-là (*A voix basse.*) dans la prison du château. Enferme-le à double tour, et apporte-moi la clé.

CARILL. Oui, Milord.

LORD FINGAR. Adieu, mes braves gens, au revoir. Milady vous remercie ; et moi je vous promets, après la fête, une récompense toute particulière. (*Victor sort par la gauche, emmené par Strounn; et Edouard par la droite, emmené par Carill.*)

SCENE XIII.

LORD FINGAR, MALVINA.

MALVINA. Écontez ce bruit de chevaux, ces voix confuses.

LORD FINGAR. Ce sont mes amis qui arrivent. (*A part.*) Je suis bien en train de les recevoir! (*Haut.*) De jeunes seigneurs irlandais, qui ont voulu assister à notre bonheur. Restez, je vous en prie.

MALVINA. Daignez m'en dispenser. Je vous laisse avec eux, et vous demande à ne paraître qu'au moment de la cérémonie, quand les jeunes filles du pays viendront me prendre pour aller à Saint-Dunstan. (*Elle ouvre la porte du cabinet à droite et la referme sur elle.*)

SCENE XIV.

LORD FINGAR, STROUNN; *peu après* CARILL.

STROUNN. Notre gaillard est en lieu sûr; un bonne porte doublée en fer, et deux verrons tirés sur lui.

LORD FINGAR. C'est bien.

STROUNN. Nous saurons qui il est.

LORD FINGAR. Plus tard. L'essentiel était de les éloigner de Malvina, de les tenir séparés; car, tout à l'heure, si j'avais éclaté, si je leur avais arraché ce déguisement, ils se reconnaissaient, ils s'expliquaient, et peut-être se raccommodaient.

CARILL, *entrant.* Vos ordres sont exécutés; la prison est bien fermée, et voici la clé.

LORD FINGAR. A merveille. Maintenant, monte à cheval, et ventre à terre jusqu'à Dublin.

STROUNN. Lui?

LORD FINGAR. Non, toi; c'est plus sûr.

STROUNN. Que voulez-vous donc faire?

LORD FINGAR. J'ai ma réputation à soutenir, et aux yeux de mes amis, témoins du combat, il ne s'agit pas seulement de vaincre, il faut vaincre gaiement. Cours chercher messire Jobson, le constable. Dis-lui que deux voleurs, dont on s'est emparé, ont tenté de s'introduire dans le château ; qu'il vienne les saisir, et les conduire, sous bonne escorte, cette nuit même, à Dublin, tandis que nous boirons ici au succès de leur ruse.

STROUNN. Je comprends. Vous aurez ainsi, dans deux heures, la belle milady, l'héritage, et les rieurs de votre côté. (*A part.*) Et moi, mon or.

LORD FINGAR. A merveille. Mais pars vite. (*Il écoute.*) Je les entends. (*Strounn sort.*)

LE CHŒUR, *en dehors.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
La belle nuit! la belle fête!
Ne songeons qu'à nous divertir;
La nuit est l'heure du plaisir.

LORD FINGAR.

Je connaîtrai le téméraire
Que je retiens sous les verrous;
S'il en manque un au rendez-vous,
C'est mon rival, la chose est claire,
Comme à ses dépens on rira,
Quand de prison il sortira!

PLUSIEURS CONVIVES, *entrant.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête! etc., etc.

LORD FINGAR, *cherchant.*

Serait-ce Walter ou Falgar?
Eh! non, non, je les vois paraître!
Serait-ce ce fou de Duncar?
Non, le voici... Qui peut-il être?
Ils s'offrent tous à mon regard.

LE CHŒUR.

La belle nuit! la belle fête!
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!

LORD FINGAR, *regardant.*

Je n'aperçois point sir Édouard...
A l'aspect des traits de ma belle,
Moi, je l'ai vu tressaillir,
Malgré lui, se troubler, rougir.
Oui, oui, c'est lui, tout le décèle.
Comme à ses dépens on rira,
Quand de prison il sortira!

SIR ÉDOUARD, PLUSIEURS LORDS, ET VALETS *en différentes livrées.*

(*Ils entrent gaiement et reprennent en chœur.*

La belle nuit, la belle fête! etc., etc.

LORD FINGAR.

D'honneur! c'est à perdre la tête.
Les voilà tous, les voilà tous,
Aucun ne manque au rendez-vous.
(*Moment de silence général.*)

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

La belle nuit, la belle fête!
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
Gaîment célébrons tour à tour
L'amitié, l'hymen et l'amour.

LORD FINGAR.

D'honneur! c'est à perdre la tête,
Ils sont tous présents à la fête.
Quel est donc ce héros d'amour
Que je retiens là dans la tour?

CARILL, *à Edouard.*

Il vous croit toujours dans la tour.
Qui ne rirait d'un pareil tour?

LORD FINGAR, *à part.*

Quel que soit cet amant fidèle,
Le constable va le saisir.

(*A ses amis, à demi-voix, et les formant en cercle.*)

Apprenez tous une nouvelle
Qui doit tantôt vous divertir.

TOUS.

Ah! parlez, parlez, quelle est-elle?

LORD FINGAR.

Afin de me ravir ma belle,
Sachez donc qu'un audacieux
S'était introduit dans ces lieux...
Mais ce n'est pas moi qu'on abuse :
Nous avons découvert la ruse.

ÉDOUARD, *à part.*

O ciel!

TOUS.

Ah! le tour est joyeux.

ÉDOUARD, *à lord Fingar, en riant.*

Et comment?

LORD FINGAR.

Ma belle maîtresse,
Qui tout bas se rit de ses feux,

(Montrant les tablettes qu'il tire de sa poche.)
M'a prévenu de sa tendresse
Et de ses complots amoureux.

ÉDOUARD, *à part.*
Qu'entends-je! ô perfidie extrême!
(En riant, à Fingar.)
Eh quoi! vraiment! c'est elle-même!

LORD FINGAR, *riant.*
J'ai, pour punir les conjurés,
D'autres moyens que vous saurez.
L'intrépide rival s'est enferré lui-même.

DUNCAN.
Mais quels accents ont retenti?

LORD FINGAR.
Ce sont les filles du village
Qui viennent chercher Milady,
Pour un pieux pèlerinage...
Nous les suivrons à Saint-Dunstan.

LE CHŒUR.
Des jeunes filles, c'est charmant!

DUNCAN.
Escorter ainsi l'innocence,
Est-il un plus aimable emploi!

LORD FINGAR, *à demi-voix.*
Soyez sages, de la prudence;
Messieurs, Messieurs, imitez-moi.
Je les entends.

(Les portes du fond s'ouvrent; paraissent toutes les jeunes filles de la contrée, avec des vêtements, des voiles blancs et des couronnes de roses.)

LE CHŒUR.
Dans ce riche domaine,
O noble châtelaine,
Vous que l'hymen enchaîne
Par des nœuds solennels,
La cloche solitaire
Résonne au monastère...
L'heure de la prière
Nous appelle aux autels.

(La porte à droite s'ouvre, et Malvina paraît couverte de son voile.)

LORD FINGAR.
Voici Malvina qui s'avance.

WALTER.
Dans sa taille quelle élégance!

ÉDOUARD, *à part*
Sachons modérer mon courroux.

DUNCAN.
Pourquoi donc ce voile sévère
Nous cache-t-il ses traits si doux?

LE CHŒUR DE JEUNES FILLES.
(A Malvina.)
On vous attend au monastère;
Venez y prier avec nous.

LORD FINGAR, *à Malvina.*
Venez m'y nommer votre époux.

ÉDOUARD, *s'approchant de Malvina et à voix basse.*
Perfide! infidèle!

(Le voile de Malvina se relève un moment, et l'on aperçoit sous ce vêtement Betty, qui dit vivement à Édouard:)

Rassurez-vous, ce n'est pas elle.

ÉDOUARD.
Que vois-je! ô surprise nouvelle!
J'en suis muet d'étonnement.

LORD FINGAR.
A Saint-Dunstan l'on nous attend;
Partons, partons en silence,
Respectons son recueillement.

DUNCAN ET LE CHŒUR.
Escorter ainsi l'innocence,
Ah! c'est divin! ah! c'est charmant!

LORD FINGAR ET LE CHŒUR.
Amis, suivons-les en silence.
Respectons son recueillement.
Oui, suivons-les bien doucement,
Faisons silence,
Silence!
Silence!

(Toutes les jeunes filles, Betty en tête, sortent par le fond du théâtre. Édouard, interdit, regarde autour de lui sans pouvoir s'expliquer ce mystère. Lord Fingar lui prend la main et le force à le suivre. Les autres officiers sortent avec eux. Carill, pendant que ce cortége défile, se tient sur le devant de la scène dans un grand recueillement; Betty, en passant auprès de lui, relève son voile un instant, pour s'en faire reconnaître; mais il reste toujours les yeux baissés, et ne peut apercevoir les signes qu'elle lui fait.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour de l'abbaye de Saint-Dunstan. Au fond, vers la gauche, le monastère, dont on n'aperçoit que les deux dernières fenêtres, et qui se termine par une tour assez élevée, au milieu de laquelle est un cadran gothique. Au fond, vers la droite, des ruines entourées d'arbres et de verdure, d'un aspect pittoresque. A gauche, sur le premier plan, une espèce d'oratoire où l'on arrive par un escalier de quelques marches : sur le côté, vis-à-vis, un pilier en ruines. Une croisée gothique fait face au spectateur. Tout ce riche paysage est éclairé par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *seul.*

RÉCITATIF.

Voici de Saint-Dunstan l'antique monastère,
Où vient de pénétrer ce cortége pieux.
Que faut-il craindre, hélas! que faut-il que j'espère?
Est-ce un songe, une erreur dont s'abusaient mes yeux?
Ou pour me secourir, un ange tutélaire
Auprès de moi veille-t-il en ces lieux?

(Il regarde autour de lui, écoute quelques instants.)

CANTABILE.

Je n'entends rien que le feuillage
Par le vent du soir agité,
Et des pâtres du voisinage
Les chants par l'écho répétés.
L'astre des nuits sur l'ermitage
Répand une douce lueur;
Tout repose en ce lieu sauvage!
Partout le calme, hors dans mon cœur.
O mortelle souffrance!
Je frémis et j'attends;
Chaque instant qui s'avance
Redouble mes tourments.

(Regardant le cadran de la tour, qui dans ce moment est éclairé par la lune.)

CAVATINE.

Une heure! hélas, une heure encore,
Et je perds celle que j'adore!
Heure fatale à mes amours,
Un seul instant suspends ton cours.

Au gré de mon attente,
Que l'aiguille plus lente
Marche plus doucement!
Un instant, je t'en prie.
Dussé-je, heureux amant,
Payer ce seul instant
Du reste de ma vie.
Heure fatale à mes amours,
Suspends encor, suspends ton cours!

Et Victor dont je n'ai point de nouvelles! et cette jeune fille que je n'ai jamais vue! cette fausse Malvina qui semble me protéger, où est-elle?

SCENE II.

ÉDOUARD, BETTY.

BETTY, *ouvrant la fenêtre grillée de l'oratoire qui fait face aux spectateurs.* Près de vous.

ÉDOUARD. Mon ange tutélaire, vous voilà; que se passe-t-il donc?

BETTY. Je venais vous le demander.

ÉDOUARD. A moi?

BETTY. Eh! oui, sans doute; j'ai bien peur! j'ai fait dire à lord Fingar, qui s'imagine toujours que je suis Milady, que jusqu'au moment de la cérémonie je voulais rester seule dans cet oratoire, où je suis renfermée à double tour. On m'a laissé pour m'amuser la harpe de madame la supérieure, à laquelle je me garderai bien de toucher, et pour cause... Ainsi, dépêchez-vous de me délivrer ou tout va se découvrir; je ne compte que sur votre protection.

ÉDOUARD. Et moi qui comptais sur la vôtre! Qui êtes-vous?

BETTY. Betty.

ÉDOUARD. La bonne amie de Carill?

BETTY. Justement. Allez, Milord, votre mariage nous donne assez de mal. D'après les ordres de monsieur votre valet, dont je ne sais pas le nom...

ÉDOUARD. Victor! c'est lui qui a mené tout cela.

BETTY. J'ai prévenu la prisonnière qu'on la trompait, que vous l'aimiez toujours, que vous lui seriez fidèle... c'est vrai, n'est-ce pas?

ÉDOUARD. Je te le jure.

BETTY. A la bonne heure; car je ne voudrais pas mentir, surtout pour un autre; ah! si c'était pour mon compte.

ÉDOUARD. Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

BETTY. Que si on pouvait lui en donner la preuve, peut-être n'épouserait-elle pas lord Fingar.

ÉDOUARD. Et comment lui parler? comment me justifier à ses yeux?

BETTY. C'est pour vous en donner les moyens qu'elle a consenti à changer de costume avec moi.

ÉDOUARD. Et tu ne me l'as pas dit!

BETTY. Est-ce que je le pouvais devant tout ce monde?

ÉDOUARD. Où est-elle?

BETTY. Au château de Butland.

ÉDOUARD. Et Victor?

BETTY. Au château de Butland, sous les verrous.

ÉDOUARD, *regardant le cadran.* Et onze heures ont déjà sonné! N'importe, j'y retourne; un mot encore.

BETTY, *refermant la fenêtre.* On vient; prenez garde.

SCENE III.

LORD FINGAR ET STROUNN, *venant de la droite;* ÉDOUARD, *se cachant derrière le pilier gothique.*

ÉDOUARD, *à part.* C'est Fingar!

LORD FINGAR, *vivement, à Strounn.* Tu arrives de Butland?

STROUNN. Oui, Milord.

ÉDOUARD. Grand Dieu! écoutons.

LORD FINGAR. Avec le constable?

STROUNN. Oui, Milord.

LORD FINGAR. Et vous ramenez les deux prisonniers?

STROUNN. Oui, Milord, jusqu'à un certain point.

LORD FINGAR. Que veux-tu dire?

STROUNN. Que l'un d'eux n'y est plus.

LORD FINGAR. O ciel!

STROUNN. Et que l'autre a disparu.

ÉDOUARD, *à part.* Victor est sauvé.

LORD FINGAR, *à Strounn.* Misérable!

STROUNN. Ne vous fâchez pas, ce n'est rien encore; où est lady Malvina?

LORD FINGAR. Elle vient d'arriver avec nous à Saint-Dunstan, et elle est là, dans cet oratoire dont j'ai la clé.

STROUNN. Vous en êtes sûr? (*En ce moment Betty, qui a rouvert la fenêtre, promène son doigt sur la harpe en faisant des gammes du haut en bas.*)

LORD FINGAR. L'entends-tu?

STROUNN. C'est juste, je reconnais sa brillante exécution.

LORD FINGAR. Pourquoi cette demande?

STROUNN. C'est qu'il paraît que cette nuit on enlève tout le monde, jusqu'à ma fille...

LORD FINGAR. Que dis-tu?

STROUNN. Que j'avais aussi enfermée moi-même, à double tour, dans le salon de Robert Bruce, et qui a disparu avec les deux prisonniers.

LORD FINGAR. Pas possible!

STROUNN. Je vous dis qu'au château de Butland la place n'est pas tenable. Nous y serions restés, moi et le constable, qu'on nous aurait enlevés aussi; et le plus étonnant, c'est que Carill, qui était resté au château quelque temps après nous, n'a rien vu ni entendu.

LORD FINGAR. Ce Carill, en es-tu bien sûr?

STROUNN. Parbleu! il aime Betty; il n'aurait pas laissé enlever sa maîtresse.

LORD FINGAR. L'observation est juste; mais qu'est-ce que tout cela signifie?

ÉDOUARD, *à part.* Allons attendre Victor; il ne peut tarder, car il sait que je suis à Saint-Dunstan, et que l'heure approche. (*Il sort par le fond.*)

STROUNN. Mais voici M. le constable qui peut nous en apprendre davantage.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; JOBSON, SUITE DU CONSTABLE.

JOBSON. Tenez-les! tenez-les bien! grâce au ciel, il ne sera pas dit que je n'aurai arrêté personne!

LORD FINGAR. Qu'y a-t-il donc, monsieur le constable?

JOBSON. Il y a, Milord, que nous tenons toute l'affaire. Deux personnages mystérieux qui ont passé près de nous sans répondre au qui vive! et mes gens, après les avoir longtemps poursuivis dans ces ruines, sont enfin parvenus à les saisir.

LORD FINGAR. A merveille!

JOBSON. Mais le plus étonnant, c'est que dans les deux fugitifs j'avais vu très-distinctement une femme, et qu'ils ont arrêté deux hommes.

STROUNN. Ceux de Butland, nos deux voleurs.

JOBSON. Je l'espère bien. D'abord il nous en faut deux, et dans ces cas-là on les prend où l'on peut! (*A ses gens.*) Qu'on les amène! nous allons, Milord, les interroger en même temps.

LORD FINGAR. En même temps! y pensez-vous?

JOBSON. C'est juste, (*A ses gens.*) l'un après l'autre, pour qu'ils ne puissent pas s'entendre et répondre de même.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, JAKMANN, *amené par* PLUSIEURS LAQUAIS.

JOBSON. Voici d'abord le premier voleur. Approchez!

LORD FINGAR. Que vois-je! c'est Jakmann, mon coureur!

JAKMANN. Qui a couru aujourd'hui de fameux dangers. Oui, Milord, je m'étais réfugié dans ces ruines où je me reposais un instant, quand on est venu m'arrêter; car depuis ce matin on ne fait que cela.

JOBSON. Il serait possible!

JAKMANN. Aussi j'ai une fameuse déclaration à vous faire.

JOBSON. Une déclaration!

QUATUOR.

JOBSON.

Parlez, parlez, et sans mystère;
La justice vous entendra.
(Aux montagnards.)
Vous, surtout, tâchez de vous taire;
Songez que le constable est là!

ENSEMBLE.

JOBSON.

Ah! je tiens l'affaire,
Elle est nette et claire.
De mon ministère
Je connais les droits.
Je saurai les prendre,
Et pour leur apprendre,
J'en veux faire pendre
Au moins deux ou trois.

JAKMANN.

Oh! c'est une affaire,
Oui, c'est un mystère
Terrible, je crois.
J'n'y peux rien comprendre;
Mais on doit en pendre
Au moins deux ou trois.

FINGAR ET STROUNN.

Pour moi, cette affaire
Me paraît peu claire;
Mais, pour cette fois,
Oui, laissons-le faire.
De son ministère
Respectons les droits.

LE CHŒUR.

Quelle est cette affaire?
Quel est ce mystère, etc., etc.

JAKMANN.

Le jour venait de naître,
Je portais à Butland,
De la part de mon maître,
Un message important.

JOBSON.

Bien, bien.

JAKMANN.

Au détour d'une gorge,
Deux hardis montagnards
Me mettent sur la gorge
Le fer de leurs poignards.

JOBSON.

Bien, bien.

JAKMANN.

« Si tu ne te dépêches,
« Dit l'un en menaçant,
« De livrer tes dépêches,
« Je te tue à l'instant. »

JOBSON.

Bien, bien.

JAKMANN.

Et prompt à me soumettre,
Soudain je lui remets
Le paquet et la lettre
Qu'à Butland je portais.

JOBSON.

Bien, bien.
Je tiens toute l'affaire.

STROUNN ET LORD FINGAR, *à part.*

Moi, j'y vois du mystère.

JOBSON.

C'était un voleur, c'est très-bon.

JAKMANN.

C'est selon.

JOBSON.

C'est selon!
Quel est donc ce langage?
On est voleur ou non,
C'est l'ordinaire usage.

JAKMANN.

Ici le fait n'est pas certain,
Et je crains de me compromettre.
Quand l'un me prenait cette lettre,
L'autre me glissait dans la main
Sa bourse, où, par un sort propice,
Se trouvaient trente pièces d'or.
Voyez plutôt, voyez, Milord,

JOBSON, *prenant la bourse.*

Donnez, donnez à la justice.
Pour un voleur, c'est étonnant!
Les lois dont je suis l'interprète,
N'ont pas prévu ce cas embarrassant,
D'un voleur qui vous arrête
Pour vous donner de l'argent.

ENSEMBLE.

JOBSON.

Pour moi cette affaire
N'est plus aussi claire.
Ma judiciaire
S'embrouille, je crois.
Tâchons de comprendre,
Et pour leur apprendre,
J'en veux faire pendre
Au moins deux ou trois.

LORD FINGAR.

Pour lui cette affaire
N'est plus aussi claire.
Sa judiciaire
S'embrouille, je crois.
Et pour mieux comprendre,
Il en ferait pendre
Au moins deux ou trois.

JOBSON.

En mon procès-verbal pour ne rien oublier,
Qu'on avertisse mon greffier.
(Fingar fait signe à Strounn, qui sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, *amené à la droite par les gens de lord Fingar.*

(Victor a de larges favoris, des moustaches, un manteau, et le même costume qu'à son entrée du second acte.)

JOBSON.

Voici l'autre quidam que mes gens ont su prendre.
(Il fait signe à Fingar de s'asseoir à gauche sur le banc de pierre qui est près de la table, et cause quelques instants à voix basse.)

VICTOR, *à droite du théâtre, et entouré par les gens du constable.*

O contre-temps fatal! comment faire à présent?
(Regardant autour de lui.)
Je ne vois pas mon maître, et ne lui peux apprendre
Que non loin de ces lieux Malvina nous attend.

(*Montrant un billet qu'il tient.*)
Si ces mots, qu'au crayon ma main vient de transcrire,
Pouvaient lui parvenir...
(*Apercevant Jakmann.*)
C'est Jakmann! qu'ai-je vu?

JOBSON, *à Fingar, montrant Victor.*
Celui-là pourra nous instruire.

VICTOR, *à part, montrant Jakmann.*
Bientôt il m'aura reconnu.
Allons, et c'est le seul refuge,
Pour embrouiller l'affaire, embrouillons notre juge!

JOBSON, *allant près de Victor.*
Avancez!
Je vous écoute; commencez!

VICTOR.
Messager ordinaire
Du village voisin,
Pour mes courses à faire
Je partais ce matin.

JOBSON.
Bien, bien, jusqu'ici.
Tout va m'être éclairci.

VICTOR.
Au détour d'une gorge,
Deux hardis montagnards
Me mettent sur la gorge
Le fer de leurs poignards.

JOBSON, *avec joie.*
(*Montrant Jakmann.*)
Bien, bien, c'est comme lui.

JAKMANN, *qui en ce moment regarde Victor.*
Eh, mais! ne serait-ce pas lui?

VICTOR.
« Si tu ne te dépêches,
« Dit l'un en menaçant,
« De livrer tes dépêches,
« Je te tue à l'instant. »

JOBSON, *de même, se frottant les mains.*
Bien, bien, c'est comme lui.

JAKMANN, *de même.*
Eh, mais! je crois bien que c'est lui!

JOBSON, *à Jakmann et Victor.*
Pourriez-vous reconnaître
Ce voleur si hardi?

VICTOR ET JAKMANN, *se désignant mutuellement.*
Oui, je le vois paraître,
Oui, c'est lui!
Le voici!

JOBSON.
Un incident semblable
Est vraiment étonnant!

VICTOR ET JAKMANN, *se montrant toujours l'un l'autre.*
Moi, je suis innocent,
Mais voici le coupable,
Oui, voici le coupable.

JOBSON.
O bonheur peu commun!
Deux fripons au lieu d'un!

ENSEMBLE.

JOBSON.
Pour moi, cette affaire
N'est plus aussi claire.
Ma judiciaire
S'embrouille, je crois;
Mais pour mieux m'y prendre,
Je les ferai pendre
Tous deux à la fois.

LORD FINGAR.
Pour moi, cette affaire
Me paraît peu claire;
Mais, pour cette fois,
Oui, laissons-le faire;
De son ministère
Respectons les droits.

VICTOR, *montrant Jobson.*
Dieu merci, l'affaire
N'est plus aussi claire.
Sa judiciaire
S'embrouille, je crois.

JOBSON. Qu'on les emmène tous deux! (*Les gens de Fingar saisissent Victor. Les autres saisissent Jakmann, et on va les emmener au moment où paraissent Strounn et le greffier.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; STROUNN, *qui entre à la fin du morceau précédent et qui examine Victor avec attention.*

STROUNN. Arrêtez, Milord; s'il y a quelqu'un à pendre, je réclame la priorité pour celui-ci. (*Montrant Victor.*)

VICTOR, *à part.* Malédiction!.. c'est le concierge de Butland!..

LORD FINGAR, *à Strounn.* Que dis-tu?

STROUNN. Que c'est votre prétendu valet de chambre, celui que vous aviez chargé de m'apporter ces tablettes et cet écrin.

JOBSON, *à ses gens, montrant Victor.* Des tablettes! un écrin! qu'on le fouille à l'instant!

VICTOR, *aux gens du constable qui lui prennent sa boîte.* Mais, monsieur le constable! permettez donc...

LORD FINGAR, *à Strounn, montrant Victor.* Quoi! c'est lui qui voulait absolument parler à Malvina?

STROUNN. Oui, Milord, je le reconnais.

LORD FINGAR. Qu'est-ce que cela signifie?

JOBSON, *qui a ouvert la boîte.* Voici peut-être qui nous l'apprendra : ce papier dont il était porteur...

VICTOR. Maudit concierge! maudit constable!.. au moment où la victoire était à nous!

LORD FINGAR, *qui a parcouru le papier.* Dieu! quel trait de lumière! (*Il examine Victor.*)

VICTOR, *à part.* Il sait tout! et maintenant comment prévenir mon maître?

LORD FINGAR, *à Jobson.* Écoutez. (*Sur la ritournelle du morceau qui reprend, il lui parle bas à l'oreille.*)

VICTOR. N'importe : de l'audace! du courage! tout n'est pas encore désespéré.

JOBSON, *à qui Fingar a parlé à l'oreille.* J'entends! je comprends!

REPRISE DU MORCEAU PRÉCÉDENT.

Je tiens toute l'affaire;
Laissez, laissez-moi faire;
Je sais quels sont mes droits;
Et pour mieux leur apprendre,
Je veux en faire pendre
Au moins deux ou trois.

(*Il sort avec tous ses gens, en emmenant Victor.*)

SCENE VIII.

LORD FINGAR, STROUNN, JAKMANN, *à l'écart.*

STROUNN. Qu'y a-t-il donc, Milord? et qu'avez-vous découvert?

LORD FINGAR. Tout s'éclaircit enfin! Je tiens le fil du complot. La lettre était adressée à sir Edouard Acton, un de nos amis.

STROUNN. Par qui?

LORD FINGAR. Écoute plutôt. (*Lisant.*) « Après votre départ, Milord, j'étais resté à Butland sous les verrous!.. « mais, délivré, comme vous, par les soins de Carill... » Quand je te disais que ce Carill était un traître!

STROUNN. Moi, qui ne me doutais du rien!

LORD FINGAR. Tu aurais mérité d'être constable; aussi, la première place vacante... sois tranquille.

STROUNN, *s'inclinant*. Ah! Milord...

LORD FINGAR. Poursuivons. (*Il lit.*) « Je me suis rendu « dans le salon de Robert Bruce, où j'ai trouvé la belle « Malvina, que je ne connaissais pas. »

STROUNN, *montrant l'oratoire*. Que dit-il? puisqu'elle est là!

LORD FINGAR. Attends donc. « Je l'ai amenée dans la cha- « pelle de Saint-Dunstan, où, suivant le testament de lord « Caldherel, le mariage doit être célébré. C'est là qu'elle « vous attend, et je vous cherchais pour vous en prévenir, « lorsque j'ai été arrêté par les gens du constable et de « lord Fingar; mais j'espère vous faire remettre par un « de mes gardiens ce billet que je vous écris à la hâte. Ne « perdez pas de temps et courez à la chapelle.

« *Signé* VICTOR. »

STROUNN. Qu'est-ce que cela veut dire?

LORD FINGAR. Qu'après notre départ et celui de Carill qui est venu nous rejoindre, Victor, demeuré maître de la place, aura enlevé la seule femme qui restait au château.

STROUNN. Il n'y avait que ma fille!

LORD FINGAR. Justement.

STROUNN, *hors de lui*. Que j'avais enfermée moi-même dans la salle de Robert Bruce.

LORD FINGAR. Tu le vois bien. (*A part.*) Et mons Victor qui ne la connaissait point...

STROUNN. Courons vite.

LORD FINGAR. Non pas; j'ai manqué d'être trahi, d'être joué à tous les yeux; et ce sir Édouard, ce rusé Victor, ce traître de Carill, je me vengerai d'eux tous.

STROUNN. Ce sera bien fait.

LORD FINGAR. En faisant ta fortune...

STROUNN. C'est encore mieux.

LORD FINGAR. Et comme Victor, que j'ai mis sous la garde du constable, ne peut prévenir son maître que la ruse est découverte, il me faudrait pour lui remettre ce billet quelqu'un en qui il eût confiance.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CARILL.

CARILL. Milord, je venais vous dire que voilà vos amis qui vous cherchent.

LORD FINGAR, *à part*. C'est ce coquin de Carill.

CARILL. Je voudrais bien savoir où en sont les affaires.

LORD FINGAR. Approche et écoute. Quand ces messieurs seront réunis, tu remettras devant nous et mystérieusement ce billet à sir Édouard que tu connais.

CARILL. Moi!..

LORD FINGAR. Pas un mot de plus.

STROUNN, *le menaçant*. Ou sinon...

LORD FINGAR, *lui faisant signe de se taire et s'adressant à Carill*. Et voilà pour ta peine.

CARILL. Et de trois! Il paraît qu'il y a du profit à se mettre de tous les partis; Milord peut être sûr que mon zèle et ma fidélité... (*A part.*) Il y en a un des deux que je trompe, c'est sûr; mais je ne sais pas lequel.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, TOUS LES AMIS DE LORD FINGAR, PAYSANS.

CHŒUR, *désignant Fingar*.

Voici l'heure qui s'avance,
Pour lui quelle heureuse nuit!
Bientôt son bonheur commence,
Bientôt va sonner minuit.

ÉDOUARD, *regardant avec inquiétude autour de lui*.

Ah! quelles craintes mortelles!
C'en est fait, tout me trahit;
De Victor pas de nouvelles,
Bientôt va sonner minuit.

CARILL, *entrant, et lui remettant la lettre*.

Pour Milord cette lettre arrive.

ÉDOUARD, *la prenant vivement, et la lisant*.

A l'espoir enfin je reviens.

LORD FINGAR, *aux autres seigneurs*.

Quelle est cette tendre missive?
Voyez donc quel trouble est le sien.

DUNCAN, *à Fingar*.

C'est quelque rendez-vous.

ÉDOUARD, *tout en lisant*.

Milord doit s'y connaître.

LORD FINGAR.

D'une de vos beautés, peut-être?

ÉDOUARD, *à part*.

Il ne croit pas dire aussi bien...
Elle m'attend à la chapelle.
Partons.

LORD FINGAR, *le retenant*.

Quoi qu'il en soit, que chacun se rappelle
Tous les serments qu'hier nous avons faits.

ÉDOUARD, *gaîment, à lord Fingar*.

Ah! j'y promets d'être fidèle.
(*A part.*)
C'est vraiment comme un fait exprès.

LORD FINGAR.

Oui, le rival que l'on abuse,
Conservant sa joyeuse humeur,
Doit rire d'une telle ruse,
Et rendre hommage à son vainqueur.

TOUS.

Quand, par une maîtresse,
Nous nous verrions trahis,
Jurons d'être sans cesse
Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR ET ÉDOUARD, *à part*.

Ah! c'est charmant! comme il est pris!
Jurons, etc., etc.

(*Édouard sort.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ÉDOUARD.

DUNCAN. Où va donc ce galant chevalier?

LORD FINGAR, *riant*. Il court à la chapelle de Saint-Dunstan se faire arrêter par notre ami Johson le constable.

TOUS. Que dites-vous?

LORD FINGAR. Oui, Messieurs, vous ne savez pas que sir Édouard, avec son air sentimental, se permet aussi d'être mauvais sujet; il va sur nos brisées, et vient, en voulant me ravir ma maîtresse, d'enlever une petite fille charmante!

TOUS. Vraiment!

LORD FINGAR. La fille de Strounn, mon concierge!

CARILL. Ah! mon Dieu!

LORD FINGAR, *riant*. Et comme le père a rendu plainte, il sera forcé d'épouser...

CARILL. Épouser ma maîtresse!

LORD FINGAR. Ou s'il refuse, comme c'est probable, il sera forcé, d'après la loi, de payer deux mille guinées à Betty.

CARILL. Deux mille guinées; si ce n'est que cela.

LORD FINGAR. Et alors ce sera son complice, Victor, son valet de chambre, que je viens aussi de faire arrêter, qui, n'ayant pas deux mille guinées, sera obligé de payer de sa personne, et d'épouser la petite pour son compte.

CARILL. Pour son compte; cela ne serait pas le mien. Courons vite!

LORD FINGAR, *à ses gens.* Qu'on le retienne! (*A Carill.*) Ah! ah! fidèle serviteur qui mets les gens en liberté! te voilà pris à ton tour.

CARILL. Milord, je vous en supplie...

LORD FINGAR. Je t'apprendrai à servir les projets d'un rival! mais ce rival lui-même, dupe de sa ruse, est pris dans ses propres filets. (*A Strounn.*) Es-tu content? voilà ta fille dotée et mariée!

CARILL. Et moi, que suis-je donc? Si jamais je me mêle des amours des grands seigneurs!.. (*Pendant ce temps on a vu les vitraux du fond s'éclairer, et on entend une musique religieuse.*)

FINAL.

LORD FINGAR.

Entendez-vous dans la chapelle
Cette musique solennelle?
De mon hymen voici l'instant.

(*Il donne à Strounn la clé de l'oratoire. Celui-ci monte l'escalier, ouvre la porte et redescend.*)

O Malvina, vous que mon cœur appelle,
Apparaissez aux yeux de votre amant.

(*Minuit commence à sonner.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BETTY.

(*Betty, sortant de l'oratoire, et s'arrêtant au haut de l'escalier, le visage découvert.*)

LORD FINGAR, *stupéfait.*
Grand Dieu! ce n'est pas elle!

STROUNN.
C'est ma fille!

CARILL.
C'est Betty!
Elle n'est pas Milady.
Dieu soit béni!
Ce n'est pas elle
Qu'on épousait dans la chapelle.

LORD FINGAR, *furieux.*
Et qui serait-ce donc?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; VICTOR, *sortant de la chapelle dont les portes s'ouvrent.*

VICTOR.
La belle Malvina.

SOBSON.
Il a fallu qu'il l'épousât!
Pour l'y contraindre j'étais là,
Oui, par votre ordre j'étais là.

(*En ce moment paraît Edouard donnant la main à Malvina. Les jeunes filles et les vassaux du domaine les suivent, et descendent du monastère en tenant les unes des rameaux de feuillage et des fleurs, les autres les armes et les écussons seigneuriaux.*)

ENSEMBLE.

STROUNN ET LORD FINGAR.
O maudit stratagème
Qui confond mes projets!
Me voilà pris moi-même
Dans mes propres filets.

VICTOR, EDOUARD ET MALVINA.
Ce joyeux stratagème
A servi nos projets:
Le voilà pris lui-même
Dans ses propres filets.

CARILL ET BETTY.
Ce joyeux stratagème
Me rend ce que j'aimais;
Le voilà pris lui-même
Dans ses propres filets.

CHŒUR DE VASSAUX.
Ah! quel bonheur extrême,
Que de grâce et d'attraits!
Ici, le ciel lui-même
Les unit à jamais.

LORD FINGAR, *à Edouard.*
Milord, un pareil trait...

ÉDOUARD.
Sans doute est sans excuse;
Mais le rival que l'on abuse,
Conservant sa joyeuse humeur,
Doit rire d'une telle ruse,
Et rendre hommage à son vainqueur.

LORD FINGAR.
D'accord... mais Malvina qui trahit ma tendresse...

ÉDOUARD ET LE CHŒUR DES JEUNES SEIGNEURS.
Quand par une maîtresse
Nous nous verrions trahis,
Jurons d'être sans cesse
Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR.
Ah! je l'ai dit, je l'ai promis.
Amis, vous l'emportez, que l'hymen vous engage!
J'abandonne gaîment mes droits à l'héritage.

MALVINA.
Vous en avez encor par mon manque de foi.
Oui, qu'un partage égal au moins vous dédommage
(*Montrant sa main qu'elle donne à Edouard.*)
De la perte d'un bien qui n'était plus à moi!

LORD FINGAR.
A celle qu'il adore,
Allons, qu'il soit uni!
(*A ses amis.*)
Moi, je reste garçon, et veux longtemps encore
Répéter avec vous notre refrain chéri.
Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons!

CHŒUR FINAL.
Au cliquetis du verre, etc., etc., etc.

FIN DE LES DEUX NUITS.



LA FIANCÉE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 10 janvier 1829

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

M. DE SALDORF, chambellan.
FRÉDÉRIC de LOWENSTEIN, colonel.
MADAME CHARLOTTE, modiste et marchande lingère.
HENRIETTE, une de ses ouvrières.
MINA, autre ouvrière de madame Charlotte.
FRITZ, marchand tapissier, fiancé d'Henriette.
DEMOISELLES DE COMPTOIR.
SOLDATS de la milice bourgeoise.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES, etc.

La scène se passe à Vienne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un des boulevards de Vienne. Au fond, une allée d'arbres; sur le premier plan, à droite du spectateur, l'hôtel de M. de Saldorf; au-dessus de la porte cochère, une fenêtre avec un balcon; à gauche, la boutique de madame Charlotte; au-dessus de la porte, un auvent en coutil sous lequel travaillent, en plein air, les demoiselles du magasin. Sur le second plan, et toujours à gauche, la façade d'un hôtel avec des colonnes.

—

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, MINA, DEMOISELLES DE BOUTIQUE, *occupées à travailler.*

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles;
Grâce à nos heureux talents,
Les dames sont bien plus belles
Et les messieurs plus galants.

MINA.

C'est en chantant que l'ouvrage s'avance.
Henriette, dis-nous la romance
De Brigitte et de Julien.

TOUTES, *regardant autour d'elles.*

Madame n'est pas là?

TOUTES.

Silence! écoutons bien.

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

« Si je suis infidèle,
« Même après ton trépas,
« Pour me punir, dit-elle,
« Julien, tu reviendras! »
Il partit, et Brigitte
Un grand mois le pleura,
Et puis le mois d'ensuite
Elle se consola.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.



DEUXIÈME COUPLET.

Mais alors en Autriche
Était un beau seigneur,
Jeune, amoureux et riche,
Toujours rempli d'ardeur.
Brigitte, toujours constante,
D'abord le repoussa;
Puis la semaine suivante,
Brigitte l'épousa.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.

TROISIÈME COUPLET.

On fait le mariage;
Mais voilà que le soir
Un spectre au noir visage
Près du lit vient s'asseoir.

(*Toutes les petites filles se lèvent et se rapprochent d'Henriette.*)

Et ce spectre effroyable,
C'est Julien, le voilà.

(*Le montrant de la main.*)

Et d'effroi la coupable
A sa vue expira!
Dans ce temps-là
C'était toujours comm' ça.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, *suivie d'une* DEMOISELLE DE COMPTOIR, *portant un carton.*

LE CHŒUR.

Mais taisons-nous! c'est Madame! c'est elle!
(*Se rasseyant et se mettant à l'ouvrage.*)
Eh vite! redoublons de travail et de zèle.

MADAME CHARLOTTE.

PREMIER COUPLET.

Que de mal, de tourments!
Et qu'il faut de talents,
Quand on est modiste et couturière!
Aux tendrons de quinze ans,
Et même aux grand'mamans,
A chacune, en un mot, il faut plaire.





I

Le
f
d
d
g
d
e
p
d

BE



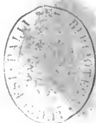
FRÉDÉRIC.

[illegible] UNE ERREUR

Imp. Gellon R. de la Bucherie 1 Paris







« Changez-moi ce bouquet,
« La couleur m'en déplaît! »
– « Reprenez ce bonnet,
« Je le veux plus coquet. »
— « Le tour de ce corset
« Me paraît indiscret. »
Que de goûts différents!
Que de mal, de tourments!
Quand on veut satisfaire les femmes!
Il faudrait des secrets
Pour pouvoir à jamais
Conserver les attraits de ces dames!
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a!

DEUXIÈME COUPLET.

L'une veut s'embellir,
L'autre veut rajeunir,
Et chacune a le dessein de plaire
A l'amant, au mari:
Par bonheur celles-ci
Ne sont pas nombreuses d'ordinaire.
« Que ce nœud séducteur
« Me ramène son cœur! »
— « Avec ces rubans bleus,
« Il me trouvera mieux! »
— « Le vert lui plaît beaucoup. »
— « Le rose est de son goût. »
Que de mal, de tourments!
Et qu'il faut de talents,
Quand on veut satisfaire les femmes!
Il faudrait pour toujours,
Enchaîner les amours,
Conserver les amants de ces dames!
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a!

(*Elle se retourne, et ses ouvrières, qui s'étaient levées pour l'écouter, se rasseyent vivement.*)

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles, etc.

(*Pendant la reprise de ce chœur, madame Charlotte examine le travail de chacune des ouvrières.*)

MADAME CHARLOTTE. Ah! si on n'était pas là pour surveiller! (*A Mina.*) Qu'est-ce que vous faites là? quel est cet ouvrage?

MINA. C'est pour madame de Saldorf, la femme du chambellan.

MADAME CHARLOTTE. Cette grande dame si vertueuse! si exemplaire! la protectrice d'Henriette! (*S'approchant d'Henriette.*) Et vous, Mademoiselle, à quoi vous occupez-vous?

HENRIETTE. C'est pour mon mariage.

MADAME CHARLOTTE. En effet, c'est demain qu'on vous marie. (*Soupirant.*) Pauvre enfant!

MINA. Je ne vois pas qu'elle soit si à plaindre; épouser M. Fritz, un joli garçon et le plus riche tapissier de Vienne! certes, si j'étais à sa place!..

TOUTES. Et moi aussi!..

MADAME CHARLOTTE. Silence! Mesdemoiselles, on ne vous demande pas votre avis! Je conviens que M. Fritz n'est pas mal, et qu'il est changé à son avantage, surtout depuis quelques mois, depuis la mort de son oncle Dominique, dont il a hérité; mais il est si défiant, si soupçonneux, si jaloux!

HENRIETTE. Lui, Madame!

MADAME CHARLOTTE. Ah! je le connais mieux que vous! car tout le monde sait qu'autrefois il avait en des intentions, et que certainement il n'aurait pas demandé mieux; mais c'est moi qui ai refusé, parce que, quelque vertu que l'on ait, elle court trop de danger avec un mari jaloux, ne fût-ce que par esprit de contradiction. Du reste, ce que j'en dis, c'est pour vous prévenir et par amitié pour vous, car dès que ce mariage doit se faire, j'aime autant que ce soit demain.

MINA. Vraiment!

MADAME CHARLOTTE. Oui, Mademoiselle! Depuis un mois que M. Fritz vient ici tous les soirs pour vous faire la cour, c'est d'un très-mauvais effet dans une maison telle que la mienne, aux yeux de mes pratiques qui ne sont pas obligées de savoir qu'il s'agit de mariage, sans compter que cela peut donner des idées à ces demoiselles.

TOUTES. Ah! Madame!

MADAME CHARLOTTE. Silence! je dois aussi vous prévenir que la noce se fait demain à l'hôtel et dans les jardins de M. de Saldorf, qui nous a toutes invitées.

TOUTES *quittent leur ouvrage et se lèvent.* Ah! quel bonheur! quel bonheur!

MADAME CHARLOTTE. Et j'espère que, pour la tenue, la mise et la décence, vous ferez honneur à la maison où vous avez l'avantage de travailler; d'ailleurs, je serai là! (*A Henriette.*) Tenez, portez là-haut ces cartons; et vous, Mesdemoiselles, il est temps de rentrer et de fermer le magasin, car voici le soir. (*Regardant à droite du spectateur.*) Dieu! encore M. Fritz que j'aperçois! (*Aux jeunes filles qu'elle fait rentrer.*) Allons, allons, dépêchons: m'avez-vous entendue? (*Elles rentrent toutes dans le magasin, et Mina, qui est restée la dernière, enlève l'auvent et ferme le contrevent de la boutique, tout cela sur la ritournelle de l'air suivant.*)

SCÈNE III.

FRITZ, *arrivant par la droite.*

CANTABILE.

O jour plein de charmes!
Le cœur rempli d'espoir, j'arrive au rendez-vous.
Plus de craintes, plus d'alarmes!
Enfin, demain je serai son époux!
Qu'elle est jeune et jolie
Celle que j'ai choisie!
D'un tel trésor, d'un bien si doux,
Comment ne pas être jaloux?

CAVATINE.

Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque l'on s'adore,
Et lorsque l'on attend!
Qu'un tel hyménée
A pour moi d'appas!
Mais cette journée
Ne finira pas!
Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque l'on s'adore,
Et lorsque l'on attend!

C'est elle! je l'entends! Ah! mon Dieu, madame Charlotte est avec elle et ne la quitte jamais!

SCÈNE IV.

FRITZ, HENRIETTE, MADAME CHARLOTTE, *sortant du magasin.*

MADAME CHARLOTTE, *à Fritz, qui la regarde d'un air de mauvaise humeur.* Eh bien! monsieur Fritz, qu'avez-vous donc? pour une veille de noce, vous avez l'air bien soucieux.

FRITZ. C'est qu'il y a de quoi, madame Charlotte.

MADAME CHARLOTTE, *vivement*. Est-ce que votre mariage serait contrarié?

FRITZ. Le mariage? non pas; mais c'est le mari qui l'est beaucoup. Je disais à Henriette que je venais de recevoir un billet de garde pour ce soir.

MADAME CHARLOTTE. Vraiment!

FRITZ. Passez donc toute la nuit en corps-de-garde, comme c'est agréable! comme je serai gentil demain pour mon mariage!

MADAME CHARLOTTE. Il faut bien que les honneurs coûtent quelque chose; quand on est, comme vous, caporal dans la Lansturm, dans la milice bourgeoise de Vienne...

FRITZ. Les honneurs, c'est bel et bon; mais je ne suis pas soldat, je suis bourgeois; je paye patente pour être tapissier, et non pas pour être brave; et depuis cette invention de garde urbaine, je ne sais pas si les grands seigneurs dorment miens dans leur lit; mais nous autres ne sommes jamais sûrs de passer la nuit dans le nôtre; et c'est ça qui me fait trembler pour plus tard, (*Regardant Henriette.*) quand je serai marié.

MADAME CHARLOTTE. Qu'est-ce que je disais tout à l'heure? déjà de la jalousie!

FRITZ. Oh! non; quand elle sera ma femme, quand elle sera chez moi, je n'en aurai plus; mais ici, dans ce magasin de nouveautés, qui est toujours fréquenté par des chambellans, des ducs, des marquis. .

MADAME CHARLOTTE. Quand ou tient du bon...

FRITZ. Ça leur est bien égal, ils achètent toujours sans regarder; c'est-à-dire, si, ils regardent, mais c'est mademoiselle Henriette qu'ils ne quittent pas des yeux, et qui n'a pas même l'air d'y faire attention. Aussi, (*Regardant madame Charlotte.*) quoi qu'en puisse dire certaine personne, je suis bien tranquille sur son compte; c'est honnête et désintéressé. (*Regardant toujours madame Charlotte.*) Ce n'est pas elle qui m'épouse pour ma fortune, ce n'est pas elle qui a eu des vues sur moi depuis l'héritage de mon oncle Dominique.

MADAME CHARLOTTE, *fièrement*. Qu'est-ce que c'est?

FRITZ. Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à elle. Oui, mademoiselle Henriette, je sais tout ce que vous valez; je suis trop heureux que vous vouliez bien m'aimer, et j'ai en vous autant de confiance que j'ai d'amour et de vénération.

HENRIETTE, *lui tendant la main*. Pauvre Fritz!

MADAME CHARLOTTE. Que je ne vous dérange pas; je m'en vais. Mais j'oubliais, Mademoiselle, de vous remettre une carte qu'on a apportée tantôt pour vous.

HENRIETTE. Une carte pour moi?

MADAME CHARLOTTE. Oui, un colonel, un beau jeune homme.

FRITZ, *vivement*. Un jeune homme.

MADAME CHARLOTTE. Dans un superbe équipage attelé de quatre chevaux gris. Madame, m'a-t-il dit, Henriette Miller est-elle ici?

FRITZ. Comment! Henriette tout court? moi qui vous dis toujours mademoiselle!

MADAME CHARLOTTE. Monsieur, ai-je répondu, elle est ici en face, chez madame de Saldorf, la femme du chambellan. Soudain je l'ai vu pâlir et changer de couleur. Madame, a-t-il repris d'une voix très-émue, dites-lui que c'était un ami qui était venu pour la voir, et qui reviendra demain. Et il est parti en me laissant cette carte.

FRITZ, *la prenant*. Donnez. (*Lisant.*) « Le comte Frédéric de Lowenstein. »

HENRIETTE, *avec joie*. Frédéric!

FRITZ. « Colonel des carabiniers. » Vous connaissez des carabiniers, et vous ne m'en parliez pas! Eh! mais, qu'est-ce que cela veut dire? et d'où vient le trouble où je vous vois?

HENRIETTE. Moi!

MADAME CHARLOTTE. Pardon, ma chère Henriette, d'avoir commis une indiscrétion; si j'avais su... si j'avais pu me douter...

HENRIETTE. Il n'y a point de mal, Madame; depuis trois ans le comte de Lowenstein était prisonnier en Russie; on l'avait cru mort, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez causé en m'annonçant son arrivée.

FRITZ. Qu'est-ce que cela signifie? Parlez; je veux savoir...

HENRIETTE. C'est ce que je voulais vous apprendre, Monsieur; mais à vous, à vous seul.

MADAME CHARLOTTE. C'est-à-dire que je suis de trop. Je m'en vais, mon voisin; mais quoique vous ayez bien mal interprété jusqu'ici l'amitié que je vous porte, je ne vous donnerai qu'un dernier conseil : prenez garde à vous! (*Elle rentre dans la boutique à gauche.*)

SCÈNE V.

FRITZ, HENRIETTE.

HENRIETTE, *s'approchant de lui, après un moment de silence*. Fritz! croyez-vous que je vous aime?

FRITZ. Mais... vous me le dites.

HENRIETTE. Et si je ne vous aimais pas, qui me forcerait à vous le dire? qui m'obligerait à vous épouser?

FRITZ. Personne, je le sais. Aussi, Mademoiselle, je vous écoute, et je vous crois d'avance.

HENRIETTE. Mon père, qui était un simple soldat, eut le bonheur, dans une bataille contre les Français, de sauver la vie au vieux comte de Lowenstein, qui lui fit avoir son congé, le nomma son jardinier en chef et me fit élever au château avec son fils Frédéric, qui avait quelques années de plus que moi.

FRITZ. Celui qui est colonel des carabiniers?

HENRIETTE. Lui-même. Quoique grand seigneur, quoique seul héritier des titres et des richesses de l'une des premières familles de l'Allemagne, Frédéric était si bon qu'il me traitait comme une sœur, moi, pauvre paysanne et simple jardinière du château. Aussi, touchée de ses bienfaits, pénétrée de reconnaissance, je m'étais habituée dès mes jeunes années à le respecter, à le chérir comme mon protecteur, comme le fils de mes maîtres.

FRITZ. Pas davantage?

HENRIETTE. Je le croyais, du moins; et cependant je ne pouvais m'expliquer le serrement de cœur que j'éprouvais lorsqu'il venait au château de belles et nobles demoiselles, avec qui Frédéric était si galant et si empressé! et dans les jours de bal, lorsque ces jeunes comtesses, éclatantes d'attraits et de parures, dansaient avec lui dans les salons, tandis que moi et les gens du château les regardions de l'antichambre, je ne sais quelle tristesse venait me saisir. Je me trouvais au milieu de tout ce monde, seule, abandonnée, et le désespoir dans le cœur.

FRITZ. Voyez-vous cela!

HENRIETTE. Enfin, un jour, une jeune et belle héritière, mademoiselle de Rhetal, était au château, et au détour d'une allée, je l'aperçus auprès de Frédéric qui lui baisait la main. Ah! je crus que j'allais mourir! Mais qui devinsje quand il me dit tout bas : Henriette, va-t'en! Je m'enfuis, je courus dans ma chambre, et me jetant dans les bras de mon père, je fondis en larmes. Il ne comprit que trop bien ma douleur. « Tu es de trop basse naissance, me dit-il, pour être sa femme, et tu as le cœur trop fier pour devenir sa maîtresse; il faut t'éloigner, il faut l'oublier, ma fille. » Et c'est alors que je vins dans cette capitale près de la comtesse de Rhetal, près de sa fille, qui m'avait prise en amitié.

FRITZ. Et M. Frédéric?

HENRIETTE. Il partit pour son régiment, et plus tard pour la campagne de Russie avec les Français, dont nous étions alors les alliés. Deux ans après, les parents de mademoiselle de Rhetal la marièrent à M. le baron de Saldorf, le chambellan, et ma jeune protectrice me plaça chez ma-

dame Charlotte, cette lingère dont le magasin est en face de son hôtel, de sorte que je ne passe pas un jour sans la voir; et si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel ange de bonté, quel modèle de toutes les vertus! je retrouvai près d'elle l'amour de mes devoirs, le calme, le repos. C'est alors que vous vous êtes présenté, et que, d'abord indifférente à votre amour, j'ai fini par en être touchée et par vous plaindre.

FRITZ. Serait-il vrai?

HENRIETTE. Vous m'aimiez tant! et il doit être si cruel de ne pas être aimé de ceux qu'on aime! Vous aviez l'aveu de mon père, celui de madame de Saldorf, ma bienfaitrice. Vous m'avez demandé le mien. J'ai compris alors quels étaient mes nouveaux devoirs; j'ai juré de faire le bonheur d'un galant homme qui me consacrait sa vie. Ce serment-là, je le tiendrai, monsieur Fritz, et vous aurez en moi une honnête femme.

FRITZ. Cette franchise-là me le prouve, et je suis trop heureux. Oui, mademoiselle Henriette, si vous saviez... si je pouvais vous dire... (*On entend un roulement de tambour lointain, dont le bruit augmente peu à peu.*)

DUO.

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure.
Entendez-vous? c'est le tambour;
Il défend de parler d'amour.

FRITZ.

Qu'un instant encor je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour.
(*Le bruit augmente.*)
Maudit tambour! maudit tambour!

HENRIETTE.

Il faut partir, c'est le signal!

FRITZ.

Et le premier je dois m'y rendre.
Ah! quel ennui! quel sort fatal!
D'être amoureux et caporal!

HENRIETTE, *souriant.*

Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

FRITZ.

Adieu, ma belle,
L'honneur m'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

HENRIETTE, *lui tendant la main au moment où il va partir.*

Plus de soupçons, plus de colère.

FRITZ.

Non, non, je n'en ai plus, ma chère;
Mais pourtant ce beau militaire,
Qui demain doit venir vous voir?

HENRIETTE.

S'il doit vous donner de l'ombrage,
Dès ce moment je m'engage
A ne plus le recevoir.

FRITZ.

Non, non, plus de défiance,
Car à l'amour, à l'espérance
Mon cœur se livre en ce jour.
(*Le roulement redouble.*)

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure!

FRITZ.

Qu'un instant encor je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour.
(*Même bruit.*)
Maudit tambour! maudit tambour!
On ne peut pas parler d'amour
Ah! quel ennui! quel sort fatal!
D'être amoureux et caporal!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle,
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

FRITZ.

Adieu, ma belle;
L'honneur m'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, *sortant de son hôtel.*

SALDORF. Eh bien! eh bien! Fritz! qu'est-ce que nous faisons là? Est-ce que tu n'entends pas le rappel? Tu n'as pas encore ton uniforme!

FRITZ. Si, mon commandant; je vais le chercher et me rends à mon poste. Ce soir, mademoiselle Henriette, je ne ferai la patrouille qu'autour de votre maison. (*Il sort en courant.*)

HENRIETTE. Comment! monsieur de Saldorf, vous êtes son commandant?

SALDORF. Oui, ma belle enfant; colonel de la milice urbaine, j'y ai consenti, c'est un honneur que nous autres, grands seigneurs, faisons à la bourgeoisie. D'ailleurs, quoique chambellan, j'ai toujours eu des inclinations guerrières.

HENRIETTE. C'est vrai: j'ai entendu parler de plusieurs affaires où vous vous êtes montré.

SALDORF. Il faut cela dans ma position. Il y a une foule de gens qui en veulent aux honneurs et à la richesse, et qui disent: il est millionnaire, donc il est bête. Eh bien! non, et je le prouve l'épée à la main. Pour cela il ne faut que de l'adresse et du courage; on en achète à la salle d'armes; et quand une fois on a tué son homme, on vit là-dessus, et les railleurs vous laissent tranquille; tu comprends?

HENRIETTE. En vérité, monsieur le baron, je vous admire; vous êtes toujours gai et content.

SALDORF. C'est vrai; je suis content... de moi! et tu conviendras que ce n'est pas sans motif. De l'or, de la jeunesse, de la santé, une femme charmante, et baron par-dessus le marché, si avec cela on n'était pas gai, il faudrait être bien misanthrope, et je ne le suis pas; j'aime tout le monde, surtout les jolies femmes. Tu en sais quelque chose.....

HENRIETTE. Moi, Monsieur?

SALDORF. Oh! tu me tiens rigueur; tu fais la cruelle. Je devrais m'en fâcher; eh bien! pas du tout, j'aime cela parce que c'est bizarre... C'est la première! Aussi je suis de moitié avec ma femme pour te protéger, pour te doter. Tu n'as pas oublié que demain la noce se faisait chez moi, à l'hôtel. J'ai permis à Fritz, ton mari, d'inviter tous ses amis, tous ses compatriotes qui se trouvent en cette ville. Nous aurons des chants et des costumes tyroliens: cela fera bien dans mes jardins; et, pour compléter la fête, j'ai

invité en masse cette excellente madame Charlotte et toutes ses demoiselles.

HENRIETTE. Je connais, Monsieur, toutes vos bontés.

SALDORF. Oui, moi je suis bon, cela m'amusera, parce que toutes ces petites filles, c'est gentil ; et puis, un grand seigneur qui protége la candeur, l'innocence, c'est original. Si j'avais le temps, j'aurais fait des couplets là-dessus.

HENRIETTE. Vous en faites aussi?

SALDORF. Parbleu! on fait de tout quand on est chambellan ; mais aujourd'hui je ne serais pas en train ; j'ai un chagrin affreux.

HENRIETTE. On ne s'en douterait pas.

SALDORF. Parce que je prends sur moi. Ma femme est malade.

HENRIETTE. O ciel!

SALDORF. Elle dit que non, de peur de me faire de la peine, mais je m'y connais ; elle est souffrante, et comme ça m'inquiète beaucoup, je te prierai de passer la nuit auprès d'elle, à l'hôtel, comme cela t'arrive souvent, parce que je suis obligé d'aller au bal.

HENRIETTE. Dans un pareil moment, vous éloigner?

SALDORF. Du tout, c'est à deux pas, là, en face; l'hôtel du comte de Darmstadt, un bal paré et masqué, voilà pourquoi tu me vois en grande tenue. Tu sais que ma femme n'habite plus ce côté du boulevard, et j'ai dit qu'on te préparât la chambre à coucher.

HENRIETTE. Qui est derrière la sienne, (*Montrant le balcon à droite du spectateur.*) qui donne sur ce balcon?

SALDORF. Oui ; de sorte que demain, en t'éveillant, tu apercevras le boulevard de ta fenêtre.

HENRIETTE. Je vous remercie, Monsieur, d'avoir pensé à moi.

SALDORF. Oh! moi d'abord, je pense à tout. Adieu, ma toute belle. Adieu, madame Fritz. A demain, bonne nuit. (*Henriette entre dans l'hôtel à droite.*)

SCÈNE VII.

SALDORF, *seul, regardant sortir Henriette.* Elle est charmante, cette femme-là!

RÉCITATIF.

Quel sourire enchanteur! quel séduisant regard!
Que ce Fritz est heureux! Mais nous verrons plus tard.

CANTABILE.

De plaire aux plus rebelles,
Je connais le secret.
On parle de cruelles;
Moi, je n'y crois jamais.
Leur sagesse est un rêve,
Comme on l'a dit déjà :
L'amour nous les enlève,
L'hymen nous les rendra.

RONDEAU.

Oui, l'amour m'est favorable;
De succès il vous accable,
Lorsqu'on est riche, aimable,
Et lorsqu'on est chambellan :
Devant ce talisman,
L'innocence
Se trouve bien souvent
Sans défense,
Et promptement
Elle se rend.

Oui, l'amour m'est favorable, etc.

SCÈNE VIII.

SALDORF, FRÉDÉRIC, *qui entre pendant la ritournelle de l'air précédent.*

SALDORF, *l'apercevant.* Eh! mais, je ne me trompe point; monsieur le comte de Lowenstein!

FRÉDÉRIC. Monsieur de Saldorf!

SALDORF. Je suis enchanté de vous trouver, car j'ai de grands reproches à vous faire. Comment! colonel, depuis votre résurrection, vous vous êtes présenté dans les premières maisons de la capitale, et vous n'êtes pas encore venu chez moi!

FRÉDÉRIC. Je n'aurais pas osé, monsieur le baron, sans votre invitation.

SALDORF. Justement, voilà ce que j'ai dit à madame de Saldorf. Je l'ai grondée, parce qu'elle ne voulait pas vous écrire; mais elle vous écrira, et j'étais d'autant plus fâché contre elle et contre vous... que ce matin j'ai aperçu votre voiture à deux pas d'ici, à la porte du magasin de nouveautés, où vous n'étiez point venu sans quelque dessein.

FRÉDÉRIC. Moi, Monsieur!

SALDORF. Vous êtes comme moi, vous êtes un amateur! et il y a là des petites filles charmantes : c'est peut-être pour l'une d'elles que vous êtes ici en héros espagnol? hein? Mais qu'avez-vous donc, mon cher? d'où vient cet air triste et glacé? est-ce un reste de la Sibérie? Il me semble au contraire que lorsqu'on vient de Russie, lorsque pendant trois ans on a été mort ou à peu près, car nous avons bien cru que vous l'étiez, on doit avoir envie de s'égayer et de vivre pour rattraper le temps perdu. Ne venez-vous pas ce soir au bal du comte de Darmstadt?

FRÉDÉRIC, *vivement.* Vous y allez avec madame de Saldorf?

SALDORF. Non, ma femme est un peu indisposée, et en bon mari, je l'ai engagée à rester chez elle, ce que j'aime autant, parce qu'il y a là de très-jolies femmes, et elle est très-jalouse la chère baronne.

FRÉDÉRIC. Jalouse!

SALDORF. Oui, et moi qui suis volontiers aimable avec tout le monde, je crains toujours qu'elle ne se doute de quelque chose. Elle est triste, mélancolique; quelquefois, quand je rentre, elle a les yeux rouges, elle a pleuré; au point que je lui disais l'autre jour : chère amie, tu as une passion dans le cœur, une passion malheureuse : ce qui est vrai, elle m'aime trop, elle n'est pas raisonnable, mais voici l'heure, je me rends au bal. On vous verra ce soir?

FRÉDÉRIC. Non, monsieur le baron, je n'y vais point.

SALDORF. Je croyais que vous m'aviez dit...

FRÉDÉRIC. Au contraire, je suis attendu ce soir chez le ministre de la guerre, et j'ai laissé mes gens à deux pas d'ici.

SALDORF. Vous avez bien fait, car l'accès de ce boulevard est défendu aux voitures. Désolé de ne point passer la soirée avec vous. Mais je vous préviens, monsieur le comte, que c'est là ma demeure, et nous nous brouillerons si vous ne venez point. Mais qui est-ce qui sort là de chez moi?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

SALDORF. Wilhem, où allez-vous?

LE DOMESTIQUE. C'est une commission dont Madame m'a chargé, une lettre pour M. le comte de Lowenstein, et je me rends à son hôtel.

SALDORF, *prenant la lettre.* C'est inutile, donnez! (*Le domestique rentre dans l'hôtel.*)

FRÉDÉRIC, *à part.* O ciel!

SALDORF. Vous le voyez, mon cher colonel, je n'ai qu'à parler pour être obéi. J'avais dit à ma femme de vous écrire, et elle n'a pas voulu se coucher avant d'avoir exécuté mes ordres; je vous remets son invitation.

FRÉDÉRIC, *mettant le billet dans sa poche.* En vérité, monsieur le baron...

SALDORF. Que je ne vous gêne pas. Lisez, je vous prie; moi je m'en vais au bal, parce qu'il ne faut jamais qu'un

mari prenne connaissance des lettres de sa femme ; c'est plus prudent, n'est-il pas vrai? (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC *seul.*

RÉCITATIF.

Je craignais de trahir le secret de mon cœur.
(*Regardant du côté par où Saldorf est sorti.*)
C'est donc lui qui causa le malheur de ma vie!
(*Regardant du côté des fenêtres de madame de Saldorf.*)
Et toi, que j'adorais, toi, qui me fus ravie,
Comme moi, tu gémis en proie à ta douleur!
(*Décachetant la lettre.*)
Ah! depuis que je l'aime, à ses devoirs fidèle,
Ce gage est le premier, qu'hélas! je reçus d'elle.
Lisons: je ne le peux.
Ma main tremble, et les pleurs obscurcissent mes yeux.
(*Il s'arrête, essuie ses yeux, porte la lettre à ses lèvres, puis il lit.*)

« Frédéric, je fais mal en vous écrivant, et pourtant il « le faut, plaignez-moi et ne m'accusez pas! » Moi, accuser la vertu la plus pure! (*Continuant*) « Lorsqu'il y a « trois ans, votre général lui-même nous apprit la nou- « velle de votre mort, je ne vous dirai pas quelle fut ma « douleur; vous la comprendrez sans peine, vous que j'ai- « mais dès l'enfance, vous à qui je devais être unie! Si « j'avais été maîtresse de mon sort, j'aurais voué à votre « souvenir le reste de ma vie; mais mon père ordonnait, « il fallut obéir, il fallut donner à un autre un cœur « qui vous appartenait encore! » (*S'arrêtant et cachant sa tête dans ses mains.*) Ah! malheureux que je suis! (*Continuant.*) « Une seule consolation dans mon infor- « tune, c'est d'avoir rempli mes devoirs; ne m'ôtez pas le « seul bien qui me reste! Aidez-moi vous-même à vous « oublier! Qu'une autre union, qu'un autre hymen nous « sépare encore plus; je le désire, je l'espère. Mais jus- « que-là évitez les occasions de me voir et de me parler; « je vous en supplie, Frédéric. Si vous m'avez jamais aimé, « si vous m'aimez encore, fuyez-moi.»

AIR.

Ah! qu'ai-je lu!.. m'éloigner d'elle!..
Cruelle! cruelle!
Donne-moi donc, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.
Toi que mon cœur adore,
Je veux suivre tes lois,
Obéir à ta voix;
Mais une seule fois
Que je te voie encore!
Et donne-moi, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.

Mais qui sort là de chez elle?

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *se tenant à l'écart;* HENRIETTE *sortant de l'hôtel de Saldorf.*

HENRIETTE, *sur le pas de la porte.* Il le faut; Madame est plus tranquille, et veut absolument que je rentre chez moi, que je dorme. Ah! mon Dieu, qui vient là? (*A Frédéric.*) Ah! que j'ai eu peur!

FRÉDÉRIC. O ciel! cette voix que je crois reconnaître, n'est-ce pas Henriette?

HENRIETTE, *courant à lui.* Monsieur Frédéric! Comment! vous trouvez-vous ici à une pareille heure, sur ce boulevard isolé?

FRÉDÉRIC. Mais toi-même...

HENRIETTE. Je rentrais à la maison, un peu tard il est vrai, car j'étais restée auprès de madame de Saldorf qui est malade.

FRÉDÉRIC. Et qu'a-t-elle donc?

HENRIETTE. Elle est souffrante. Elle était agitée, elle a eu un peu de fièvre, et cependant elle m'a renvoyée, elle a renvoyé tous ses gens; elle a voulu rester seule.

FRÉDÉRIC, *à part.* Seule! (*Haut.*) Adieu, ma chère Henriette, je ne veux pas t'empêcher de rentrer chez toi; demain nous nous reverrons...

HENRIETTE. Je sais, monsieur le comte, que vous avez eu la bonté de faire ce matin une visite à la fille de votre vieux jardinier.

FRÉDÉRIC. Dis plutôt à une amie d'enfance; oui, je voulais voir une amie, j'en avais besoin, car je suis bien malheureux.

HENRIETTE. Vous! qui avez tout en partage, la naissance, la fortune, l'estime publique! vous, que chacun envie!

FRÉDÉRIC. Ah! s'ils savaient ce que je souffre!

HENRIETTE. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Demain, ma bonne Henriette, nous causerons: nous parlerons de toi, de ton sort, et si je peux contribuer à l'embellir, tu sais que je suis toujours ton ami, ton frère.

HENRIETTE. Ah! je n'ai rien à désirer! je suis heureuse, calme et tranquille. Mais ce n'est pas là le moment de vous parler de mon bonheur, à vous qui avez du chagrin. A demain, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC. Bonsoir, Henriette, bonsoir.

HENRIETTE, *s'approchant de la maison à gauche.* Ah! mon Dieu! toutes ces demoiselles sont couchées depuis longtemps. Heureusement je demeure du côté de la cour. Tâchons de rentrer sans bruit de peur de les réveiller. (*Elle met la clé dans la serrure, ouvre la porte doucement et entre dans la maison à gauche. Pendant ce temps, Frédéric, qui a eu l'air de remonter le théâtre, s'approche à droite de la porte de l'hôtel de Saldorf, qui est restée ouverte depuis la sortie d'Henriette, et y entre vivement.*)

SCÈNE XII.

FRITZ, *à la tête d'une* PATROUILLE. *Ils ont tous l'uniforme de la Landwher.*

PREMIER COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Avançons en silence.
Surtout de la prudence,
Sur mes pas marchez tous.
Garde à vous!
Veillez d'un pas docile,
Au repos de la ville;
Et vous, adroits filous,
Garde à vous!
Nous voici, garde à vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Séducteurs qui, sans crainte,
La nuit, portez atteinte
Au repos des époux,
Garde à vous!
Et vous, jeunes fillettes,
Qui le soir, en cachette,
Donnez des rendez-vous,
Nous voici, garde à vous!

(*Ils chantent en marchant; la ronde continue, et ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XIII.

SALDORF, *sortant à gauche de l'hôtel de Darmstadt.*

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Un jeu d'enfer! C'est divin, c'est charmant!
Moi, j'ai déjà perdu tout mon argent.
Contre moi maintenant la veine est déclarée.
Pour ce soir, je le crois, c'est assez de plaisir.
Dansera qui voudra; moi, je m'en vais dormir.
Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!

(*Il frappe à la porte de son hôtel. La porte s'ouvre, se referme sur lui, et un instant après, on entend les verrous de la grande porte, que tire le suisse de l'hôtel.*)

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, *paraissant sur le balcon à droite.*

Il est rentré! que devenir?
De ces lieux je ne puis sortir.
O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause mon malheur!

(*Regardant dans la rue et au-dessous de lui.*)

Je n'entends rien! personne! Allons, quoi qu'il arrive,
Il s'agit, avant tout, de sauver son honneur.

(*Il attache au balcon sa ceinture d'officier, et s'apprête à descendre.*)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, *descendant du balcon;* FRITZ *et sa patrouille paraissant au fond.*

FRITZ.

Doucement, mes amis, et que votre valeur
Soit toujours sur la défensive.
Ah! mon Dieu!

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc?

FRITZ.

J'ai cru voir un voleur
Le long de ce balcon, le voyez-vous? — Qui vive!

FRÉDÉRIC.

O ciel!

CHŒUR.

Qui vive! qui vive!
Il se tait, il a peur.

(*Arrêtant Frédéric qui vient de sauter à terre.*)

Au voleur! au voleur!

FRÉDÉRIC, *à voix basse.*

Tais-toi! tais-toi! crains ma fureur

FRITZ ET LE CHŒUR.

Au voleur! au voleur!

FRÉDÉRIC, *de même.*

Tais-toi! tais-toi! c'est une erreur.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes!
Et pour nous quel bonheur!

FRÉDÉRIC, *à part.*

O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause son malheur!

FRITZ.

La patrouille, je crois, ce soir s'est bien montrée.

(*A Frédéric.*)

Au corps-de-garde, allons, suivez-nous promptement.

FRÉDÉRIC, *à part.*

O ciel! quand on saura qui je suis!

(*Haut.*)

Un instant.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Non, non, suivez-nous sur-le-champ.

(*Au moment où ils vont l'entraîner, la porte de l'hôtel de Saldorf s'ouvre; deux domestiques en sortent au bruit; puis paraît M. de Saldorf.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, SALDORF.

SALDORF.

Quel est ce bruit? la terrible soirée!
Pour reposer on n'a pas un instant.

(*Apercevant la patrouille qui entoure Frédéric, et qui va l'emmener.*)

Mais c'est Fritz qu'en guerrier je vois ici paraître.
Qu'as-tu donc fait?

FRITZ.

Un coup de maître.

SALDORF.

Et ce captif?

FRITZ.

C'est un fripon.

SALDORF.

Où l'as-tu pris?

FRITZ.

A la fenêtre.

SALDORF.

D'où venait-il?

FRITZ.

De ce balcon.

SALDORF.

Mais c'est chez moi, c'est ma maison!
Je veux le voir. Qui peut-il être?

(*Le regardant.*)

C'est Frédéric!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Tout est perdu!
Par son mari me voilà reconnu.

SALDORF, *riant.*

Ah! l'aventure est singulière!

(*A Fritz.*)

Mais je me charge de l'affaire.

(*Bas, à Frédéric, qu'il prend à part.*)

Je suis au fait. Comment! fripon,
Vous descendiez de ce balcon,
De la chambre où repose une jeune ouvrière!

FRÉDÉRIC, *à part.*

O ciel!

SALDORF.

Qui, je le vois, a déjà su vous plaire.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Que dit-il?

SALDORF.

Allons donc, entre nous, sans façon,
Convenez-en.

FRÉDÉRIC, *troublé.*

Moi, je ne dis pas non.
Mais c'était...

SALDORF, *gaiement.*

Oh! c'était à bonne intention!

(*A demi-voix.*)

Car c'est toujours ainsi. C'est bon! c'est bon!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

O moment plein de charmes!
Je renais au bonheur.
Pour mon cœur plus d'alarmes,
J'ai sauvé son honneur.

SALDORF.

Dissipez vos alarmes,
Bientôt, heureux vainqueur,
Vous reverrez les charmes
Qui touchent votre cœur.

FRITZ ET LA PATROUILLE.

Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes
Et pour nous quel honneur!

SALDORF, *à Fritz.*

Noble guerrier dont j'aime la vaillance,
De ce voleur je me rends caution.
(*Lui donnant la main.*)
Je le connais, c'est un ami.

FRITZ, *étonné.*

C'est donc
Un voleur de bonne maison?

SALDORF.

Oui, sans doute.
(*A part, regardant Fritz.*)
Mais quand j'y pense,
Pauvre garçon! cet ange d'innocence
Est celle que demain il devait épouser!

FRITZ, *le regardant.*

Qu'avez-vous donc?

SALDORF, *gaiement.*

Moi? rien.
(*Lui frappant sur l'épaule.*)
Tu peux te reposer;
L'aurore, qui bientôt s'avance,
De la retraite a donné le signal;
Chacun se retire du bal.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; TOUTES LES PERSONNES DU BAL, *suivies de* VALETS *qui portent des flambeaux.*

LE CHŒUR.

Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Emeut encor mon souvenir.

ENSEMBLE.

SALDORF, *regardant Fritz.*

Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.

FRÉDÉRIC, *regardant le balcon.*

O doux objet de mon hommage!
O mon unique souvenir!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.

FRITZ.

Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage,
Dépêchons-nous d'aller dormir.

LA PATROUILLE.

Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir,
Retournons dans notre ménage;
Dépêchons-nous d'aller dormir.

LES OUVRIÈRES, *paraissant à gauche, aux croisées qui donnent sur la rue.*

Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

La voiture
De monsieur le baron.

SALDORF, *à part.*

Cette aventure
Servira dans l'occasion.

UN AUTRE LAQUAIS.

La voiture
De monsieur le marquis.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah! je le jure,
De frayeur encor j'en frémis!

LE LAQUAIS.

Le tilbury d' monsieur le chevalier.

TOUS.

Ah! quelle nuit heureuse!

LA PATROUILLE ET LES OUVRIÈRES.

Ah! quelle nuit affreuse!
Impossible de sommeiller.

LE LAQUAIS.

La dormeuse
De monsieur le conseiller.

CHŒUR GÉNÉRAL.

LES GENS DU BAL.

Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Emeut encor mon souvenir.

FRITZ.

Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage,
Dépêchons-nous d'aller dormir.

SALDORF.

Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.

FRÉDÉRIC.

O doux objet de mon hommage!
O mon unique souvenir!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.

LA PATROUILLE.

Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir.
Retournons dans notre ménage,
Et dépêchons-nous de dormir.

LES OUVRIÈRES, *aux fenêtres.*

Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment, on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les jardins de l'hôtel de Saldorf. A gauche du spectateur, un pavillon qui communique aux appartements; une croisée fermée par une persienne fait face aux spectateurs. Au lever du rideau, et sur le premier plan, des jeunes filles forment plusieurs contredanses, tandis que d'autres, au fond du théâtre, jouent à la balançoire ou à d'autres jeux. A droite, un

orchestre. Un buffet dressé et couvert de rafraîchissements.

—

SCENE PREMIERE.

MADAME CHARLOTTE, MINA, TOUTES LES JEUNES FILLES DU MAGASIN, *occupées à danser;* FRITZ ET HENRIETTE, *en habit de mariés, le bouquet au côté;* M. DE SALDORF, *parcourant tous les groupes, et parlant à tout le monde.*

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

SALDORF.

De ces jeunes fillettes
Que j'aime l'enjouement!
D'honneur, rien n'est charmant
Comme un bal de grisettes!
Dansez donc, mes amours,
Dansez, dansez toujours.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

(A la fin de ce chœur, et pendant que Fritz commence une figure, Henriette fait signe à madame Charlotte de prendre sa place, et entre dans le pavillon à gauche, vers lequel ses yeux se sont souvent tournés avec inquiétude.)

SALDORF.

Dans mon hôtel, un bal champêtre!
C'est charmant
Pour un chambellan!
Je m'amuse, c'est singulier,
Comme un simple particulier.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage, etc.

MADAME CHARLOTTE, *dansant en face de Fritz qui s'arrête.*

Mais allez donc, vous n'allez pas.

FRITZ.

Je n'en peux plus, hélas!

MADAME CHARLOTTE.

Quoi! le marié se repose!

TOUTES LES PETITES FILLES, *se moquant de lui.*

Le marié qui déjà se repose!

FRITZ.

Oui, oui, Mesdames, et pour cause;
On n'a pas de cœur à danser
Lorsque, hélas! on vient de passer
Sous les armes la nuit tout entière!

(A madame Charlotte, se tâtant les bras et les jambes.)

Je suis rompu, brisé, ma chère,
Dans toutes les dimensions.

MADAME CHARLOTTE.

Eh bien! chantez, nous valserons.

FRITZ.

Ah! dès qu'il faut rester sur place,
Je le veux bien.

SALDORF.

Cela délasse.

FRITZ.

Je vais vous dire un air de notre sol,
Une valse du Tyrol.

PREMIER COUPLET.

Montagnard ou berger,
Votre sort peut changer;
Comme moi dans la garde
Il faut vous engager.
Quel état fortuné
Vous sera destiné!
Vous aurez la cocarde
Et l'habit galonné.
Non, non, vraiment! m'engager?
Je crains trop le danger.
Mieux vaut encor vivre et rester berger.
Dans mon hameau restons sans cesse;
Son aspect fait battre mon cœur :
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Loin du danger, loin du combat,
Plus de bonheur et moins d'éclat.
Sachons à la richesse
Préférer notre état.
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est bien plus sûr et moins trompeur :
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

DEUXIÈME COUPLET.

FRITZ.

Dans les champs de l'honneur
Brillera ta valeur.
Là, pour que l'on parvienne,
Il ne faut que du cœur.
On obtient le chevron,
Et de simple dragon
On devient capitaine,
Au doux son du canon.
Non, j'aime peu le fracas;
Le canon peut, hélas!
Me prendre en traître; adieu, jambes et bras.
Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Un soldat, franc luron,
Sans chagrin, sans façon,
Est toujours sûr de plaire
Dans chaque garnison.
De séjour en séjour,
Et d'amour en amour,
Toujours un militaire
Est payé de retour.
— Oui, dès qu'il part dans les camps,
Gare les accidents!
On prend sa place, et malheur aux absents!
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est bien plus sûr et moins trompeur
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE *sortant du pavillon à gauche.*

HENRIETTE.

Quel bruit! quelle rumeur soudaine!

SALDORF.

Eh! oui, je l'oubliais, ma femme a la migraine;
Taisons-nous

HENRIETTE.

Non, vraiment;
Madame ne veut pas interrompre la fête;
Mais pour elle du moins chantons plus doucement.

SALDORF.

S'il est ainsi, belle Henriette,
Donnez l'exemple en ce moment.

CANON A TROIS VOIX.

HENRIETTE, FRITZ ET MADAME CHARLOTTE.

Où trouver le bonheur?
Est-ce en la richesse?
Où trouver le bonheur?
Est-ce en la grandeur?
Loin de vous il fuira;
Car ce n'est pas là
Qu'on le trouvera.
D'un objet
Qui nous plait
Fixer la tendresse:
Ce secret, le voilà,
Le bonheur est là.

SALDORF ET LE CHŒUR, *regardant Henriette.*

Sa grâce enchanteresse
Charme et séduit nos yeux.
Fritz a sa tendresse;
Que Fritz est heureux!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE NOTAIRE.

SALDORF.

Mais qui vient là? c'est monsieur le notaire.

TOUS, *se retournant.*

Le notaire!

SALDORF.

Personnage très-nécessaire,
Mais peu divertissant.
(*Aux jeunes filles et à madame Charlotte.*)
Aussi, mes chers amours,
Dans ces jardins promenez-vous toujours,
Pendant que nous allons parler dot et douaire,
Et dresser le contrat dans la forme ordinaire.
(*Au notaire.*)
Nous passons chez ma femme.
(*Lui montrant la porte du pavillon.*)
Allons, Monsieur, entrons
Fritz, tu viendras, nous t'attendons.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

(*Elles sortent toutes en courant et en dansant, et disparaissent dans les bosquets; Saldorf et le notaire entrent dans le pavillon à gauche.*)

SCENE IV.

FRITZ, HENRIETTE, *restant seuls en scène.*

HENRIETTE. Eh bien! monsieur Fritz, vous ne suivez pas M. le baron? vous n'allez pas à ce contrat? c'est vous que cela regarde; car moi je n'y entends rien.

FRITZ. Oui, cela vous ennuierait, nous allons le rédiger, l'écrire; et puis on vous appellera pour la lecture et surtout pour la signature, ce qui ne sera pas long, car tout ce que j'ai je vous le donne; mais auparavant j'étais bien aise de rester un instant avec vous; on ne peut pas s'aimer quand il y a tant de monde, (*Faisant un geste de douleur.*) Aïe! les épaules!

HENRIETTE. Qu'est-ce donc?

FRITZ. Rien! dans une heure nous serons mariés, mariés pour toujours; et puis il faut croire que je ne serai pas de garde tous les jours. (*On appelle du pavillon.*) Monsieur Fritz.

FRITZ. On y va! Adieu, ma petite femme.

HENRIETTE. Adieu, Fritz; adieu, mon ami... (*Le regardant sortir.*) Ah! je m'en veux de ne pas l'aimer encore autant qu'il le mérite.

SCENE V.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part.* Oui, je lui ai juré de partir; mais après la scène d'hier, le puis-je sans savoir au moins de ses nouvelles?

HENRIETTE. Monsieur Frédéric!

FRÉDÉRIC. Henriette! c'est le ciel qui me la fait rencontrer.

HENRIETTE. Vous dans ces lieux!

FRÉDÉRIC. Voilà plusieurs fois que M. de Saldorf m'a fait l'honneur de m'inviter, et je venais lui rendre ma visite, ainsi qu'à Madame; est-elle visible?

HENRIETTE. Non, Monsieur, elle est souffrante.

FRÉDÉRIC, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Je ne demande pas à la voir; mais dis-lui que je suis venu m'informer de ses nouvelles, je t'en prie, je t'en supplie.

HENRIETTE. Rassurez-vous, il n'y a pas de danger.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Vraiment! (*A part.*) Je respire. (*Haut.*) C'est égal, vas-y toujours.

HENRIETTE. Tout à l'heure, Monsieur, car, dans ce moment, madame de Saldorf est occupée; elle assiste, ainsi que son mari, à la rédaction d'un contrat.

FRÉDÉRIC. D'un contrat! et lequel?

HENRIETTE. Le mien, Monsieur.

FRÉDÉRIC, *la regardant.* En effet, je n'avais pas encore remarqué ce costume; comment! Henriette, tu te maries?

HENRIETTE. Oui, vraiment. Hier soir vous étiez si pressé, vous aviez tant de chagrins, que je n'ai pas osé vous parler de mon bonheur; mais aujourd'hui, vous voilà, et en l'absence de mon père, qui, faible et souffrant, n'a pu quitter le pays, j'espère bien que vous daignerez assister à mon mariage, que vous me ferez cet honneur?

FRÉDÉRIC. Oui, ma chère enfant, oui, ma bonne Henriette, et de grand cœur. Que je suis coupable de t'avoir négligée à ce point! Pardonne-moi; depuis mon retour j'ai eu tant de tourments! Qui épouses-tu? quel est ton mari?

HENRIETTE. Monsieur Fritz, un tapissier.

FRÉDÉRIC. Un pareil mariage...

HENRIETTE. Eh! que puis-je désirer de mieux?

FRÉDÉRIC. Toi, si jolie, si distinguée, et avec l'éducation, les talents que t'a donnés madame de Saldorf!

HENRIETTE. Ma bienfaitrice m'a traitée comme son enfant, et c'est peut-être un tort; car toutes ses bontés n'empêchaient point que je ne fusse la fille d'un simple soldat, et ce que je puis faire de mieux est d'épouser mon égal; mon mari est un excellent homme, qui m'aime beaucoup, que j'aime aussi, qui me rendra heureuse: vous voyez donc bien que c'est un bon mariage! et bientôt, monsieur le comte, j'espère que vous ferez comme nous.

FRÉDÉRIC. Moi!

HENRIETTE. Oui, sans doute, il faut vous marier.

FRÉDÉRIC. Jamais! cela n'est pas possible.

HENRIETTE. Pourquoi donc? J'ignore vos chagrins et ne puis les partager; mais, croyez-moi, il n'est point d'éternelles douleurs; et avec votre nom, vos richesses, qui ne serait heureuse et fière de vous appartenir?

FRÉDÉRIC. Bonne Henriette, c'est toi qui me consoles; toi, du moins, tu seras toujours mon amie.

HENRIETTE. Dame! je suis la plus ancienne, la première en date! Allons, mon jeune maître, du courage; qui plus que vous mérite d'être heureux?.. (*En souriant.*) Cela

viendra. Vous ferez un beau mariage, vous prendrez ici un bel hôtel, et vous donnerez votre pratique à mon mari.

FRÉDÉRIC. Chère Henriette!.. j'espère bien mieux faire que cela pour vous. C'est à moi de te doter.

HENRIETTE. Ma bienfaitrice s'est chargée de ce soin.

FRÉDÉRIC. Je serai de moitié avec elle. Je vais en parler tout à l'heure à M. de Saldorf; mais en attendant...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Aux jours heureux que mon cœur se rappelle,
J'ai vu par toi mon printemps embelli.
O toi, qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
(*Otant une chaîne d'or qui est à son cou.*)
De ma mère reçois ce souvenir chéri!
Je jure ici devant Dieu, devant elle,
D'être toujours ton frère et ton ami.
(*Sur la ritournelle de l'air il passe la chaîne au cou d'Henriette.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Que tous tes jours s'écoulent sans nuage,
Que de ton cœur le chagrin soit banni!
Et si jamais sur toi vient à gronder l'orage,
Près de moi viens chercher un asile, un abri.
(*L'embrassant sur le front.*)
De mes serments reçois ici le gage,
C'est le baiser d'un frère et d'un ami.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, *qui est sorti du pavillon avant la fin du second couplet.*

SALDORF, *à part.* Frédéric et la mariée! ne les dérangeons pas.

HENRIETTE, *un peu émue.* Je vous laisse; je vais signer le contrat, et en même temps je dirai à madame de Saldorf que vous êtes ici. (*Elle sort.*)

SALDORF, *attend qu'elle soit sortie, et pousse un éclat de rire.* A merveille. J'espère que je suis discret.

FRÉDÉRIC, *à part.* Dieu! M. de Saldorf! (*Haut.*) Vous voyez, Monsieur, que j'ai été sensible à vos reproches, que je me rends à votre invitation.

SALDORF. A d'autres, mon cher ami; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire; je sais pour qui vous venez ici.

FRÉDÉRIC. O ciel!

SALDORF. Et ce n'est pas pour moi.

FRÉDÉRIC. Vous pourriez supposer?..

SALDORF. Des suppositions? vous êtes bien bon, je n'en suis plus là, j'ai des preuves.

FRÉDÉRIC, *vivement.* Et moi je puis vous attester...

SALDORF. N'allez-vous pas dissimuler avec moi? Je vous ai vu tout à l'heure, ici même, embrasser la mariée.

FRÉDÉRIC, *étonné et troublé.* Henriette? eh bien! quel rapport?.. et qu'est-ce que cela fait?

SALDORF. Parbleu, à vous, cela ne fait rien; mais à Fritz, à cet honnête tapissier, qui n'était pas là comme hier pour vous arrêter.

FRÉDÉRIC. Que dites-vous?

SALDORF. Il se fâcherait et il aurait raison, parce qu'il faut des principes.

FRÉDÉRIC. En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas...

SALDORF, *riant.* Admirable! sur ma parole! il a déjà oublié son aventure de cette nuit. Il ne se rappelle plus que la jeune héroïne de chez qui il sortait si mystérieusement, cette beauté si prude et si sévère, c'était la belle Henriette.

FRÉDÉRIC. Qui a osé dire?

SALDORF. Vous-même qui me l'avez avoué.

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!

SALDORF. Est-ce vrai? ou n'est-ce pas vrai? Eh! mais qu'avez-vous donc? vous voilà tout troublé! Vous y tenez donc beaucoup?

FRÉDÉRIC. Ah! plus que je ne puis vous le dire, et l'idée seule de l'avoir compromise sera pour moi un remords éternel.

SALDORF. Y pensez-vous?

FRÉDÉRIC. C'est à vous que je me confie, Monsieur; je vous le demande, je vous en conjure, au nom du ciel, que ce secret reste à jamais entre nous!

SALDORF. Eh! mais, mon cher, remettez-vous! Je vois en effet que vous êtes bien amoureux, car la tête n'y est plus. Je n'en dirai rien à personne, je vous le jure sur l'honneur.

FRÉDÉRIC. J'y compte, et me voilà plus tranquille.

SALDORF, *à part.* Mais, par exemple, j'en profiterai.

FRÉDÉRIC. Après cela, Monsieur, je puis vous jurer que vous êtes dans l'erreur sur son compte, que l'affection que j'ai pour elle est ce qu'il y a de plus pur au monde.

SALDORF. C'est toujours comme cela.

FRÉDÉRIC. Qu'on n'a rien à lui reprocher.

SALDORF. Cela va sans dire, témoin ce baiser de tout à l'heure. Et tenez, tenez, la voilà encore qui vous cherche et qui voudrait vous parler.

FRÉDÉRIC. Monsieur, je vous jure encore...

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une lettre à la main.* Monsieur Frédéric. (*A part.*) Dieu! M. de Saldorf!

SALDORF, *bas, à Frédéric.* On ne s'attendait pas à me trouver ici, et cette lettre qu'on tenait à la main, et qu'on vient de cacher, vous doutez-vous pour qui elle était destinée?..

FRÉDÉRIC. Monsieur, de grâce... (*A part.*) Ah! que devenir?..

SALDORF. Et puis, c'est singulier; cette chaîne d'or qui brille à son cou ressemble exactement à celle que vous portiez hier; mais ne craignez rien, j'ai promis d'être discret, et je le prouve en m'en allant. Adieu, mon cher Frédéric, à charge de revanche. Une autre fois ne craignez pas d'avoir confiance en vos amis. (*Il rentre dans le pavillon.*)

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, HENRIETTE.

HENRIETTE. Eh! mais, monsieur Frédéric, comme vous êtes agité! Votre main est tremblante.

FRÉDÉRIC. Moi! non, vous vous trompez! Que me voulez-vous? Que veniez-vous me dire?

HENRIETTE. Eh! mais, qu'avez-vous donc contre moi?. vous ne me tutoyez pas?

FRÉDÉRIC, *à part.* Je n'ose plus, je n'ose pas la regarder. Pauvre enfant! (*Haut.*) Henriette, Henriette, ne m'en voulez pas.

HENRIETTE. Et de quoi donc?

FRÉDÉRIC, *revenant à lui.* Rien, pardon. Que venais-tu m'annoncer?

HENRIETTE. J'ai dit à Madame que vous étiez ici; mais ce qui m'effraie, c'est que maintenant elle est beaucoup plus mal que je ne croyais.

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!

HENRIETTE. Elle a cependant voulu vous écrire, pour vous demander un service.

FRÉDÉRIC. A moi!

HENRIETTE. Oui, quelqu'un de bien malheureux pour qui elle implore votre pitié à l'insu de M. le baron; car elle m'a dit de vous remettre ce billet, sans lui en parler: le voilà; (*Frédéric le prend vivement.*) il ne contient

que quelques lignes, et encore, après les avoir écrites, elle s'est trouvée dans un état affreux.

FRÉDÉRIC. Malheureuse que je suis!

HENRIETTE, *regardant du côté du pavillon.* Lisez vite, car j'aperçois M. de Saldorf; il cause avec Fritz mon mari.

FRÉDÉRIC, *lisant le billet pendant qu'Henriette regarde du côté du pavillon.* «Que s'est-il passé cette nuit, après votre départ? Quelle est cette arrestation dont j'ai entendu parler? je veux tout savoir. Si mon nom a été prononcé dans cette affaire, s'il me faut perdre le seul bien qui me reste, si mon honneur est compromis, je n'ai plus qu'à mourir, et tel est mon dessein.» Et c'est moi, moi qui en serais la cause! «Je ne puis ni ne dois plus vous voir; mais tantôt, à deux heures, je serai dans le pavillon du jardin, derrière la jalousie; jetez-y votre réponse, et après, si mes jours vous sont chers, quittez-moi pour jamais!»

HENRIETTE. Eh bien! la réponse?

FRÉDÉRIC. Je vais la faire, et je la lui enverrai. (*A part.*) Oui, à deux heures. (*Montrant la fenêtre du pavillon.*) Elle sera là, j'y viendrai.

HENRIETTE, *regardant toujours à gauche.* Voici M. de Saldorf.

FRÉDÉRIC. Adieu, adieu, Henriette. (*Il s'enfuit par la droite.*)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, *puis* FRITZ ET SALDORF.

HENRIETTE. Qu'il a l'air malheureux! et pourquoi donc? Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui je voie souffrir tous ceux que j'aime?

FRITZ, *entrant et causant avec de Saldorf.* Maintenant que tout est écrit, que tout est signé, je vous demande pourquoi nous ne partons pas pour l'église?

SALDORF. Parce qu'on doit nous avertir quand tout sera prêt. Madame Charlotte et ses demoiselles doivent venir prendre la mariée en grande cérémonie.

FRITZ. Des cérémonies! je trouve qu'il y en a déjà trop comme cela, il n'en faut pas tant.

HENRIETTE. Allons, monsieur Fritz, de la patience.

FRITZ. Ça vous est bien aisé à dire; mais moi, qui me vois au moment d'épouser la plus belle fille de la ville... car, regardez-la donc, monsieur le baron; elle est jolie comme ça, avec cet air modeste et les yeux baissés!

SALDORF, *à part.* Pauvre garçon!

FRITZ. Et puis c'te parure, qui lui va si bien! Qu'est-ce que c'est que cette chaîne d'or que je ne vous connaissais pas?..

HENRIETTE. On vient de me la donner.

FRITZ. Et qui donc?

SALDORF. C'est moi.

HENRIETTE, *étonnée.* Vous, Monsieur!

SALDORF, *à demi-voix.* Taisez-vous donc. (*Vivement et passant près de Fritz.*) Et en outre, j'ai quelque chose à dire à Henriette; ainsi, fais-moi le plaisir d'aller donner le coup d'œil du maître, de voir si rien ne manque au repas de noce...

FRITZ. J'aime mieux qu'il y manque quelque chose, et rester ici.

SALDORF. Et pourquoi?

FRITZ. Parce que je ne serai pas fâché d'entendre ce que vous avez à dire à ma femme en particulier.

SALDORF. C'est elle seule que cela regarde; ce sont des avis, des conseils que ma femme voulait lui donner; et comme elle est malade, c'est moi qui la remplace, c'est moi qu'elle charge de ce soin : ainsi, laisse-nous.

HENRIETTE, *souriant.* Eh! oui, sans doute; n'avez-vous pas confiance?..

FRITZ. Si vraiment, confiance tout entière; aussi, je m'en vais.

SALDORF, *se retournant et l'apercevant.* Où donc?

FRITZ. Savoir des nouvelles de Madame, car ce pavillon mène à ses appartements.

SALDORF. Eh bien! tu n'es pas parti?

FRITZ. Si vraiment, je m'en vais. (*A part.*) Je m'en vais écouter. (*Fritz entre dans le pavillon.*)

TRIO.

(*Fritz dans le pavillon. Saldorf et Henriette sur le devant du théâtre.*)

SALDORF.

Près d'entrer en ménage,
Écoutez, mon enfant,
D'un ami tendre et sage
Le conseil bien prudent.

HENRIETTE.

Près d'entrer en ménage,
Mon cœur reconnaissant
D'un ami tendre et sage
Suivra l'avis prudent.

FRITZ, *ouvrant la jalousie du pavillon, et paraissant à la fenêtre qui fait face aux spectateurs.*

D'ici je puis entendre
Ce qu'il lui vent apprendre.

SALDORF.

Il faut aimer votre mari.

FRITZ, *à part.*

C'est bien! c'est très-bien jusqu'ici!

SALDORF.

Mais ses amis doivent aussi,
Mon enfant, devenir les vôtres.

FRITZ, *à part.*

Conseil qui me semble suspect

HENRIETTE.

J'ai pour eux le plus grand respect.

FRITZ, *à part.*

Très-bien!

SALDORF.

Ils veulent plus encore.

HENRIETTE.

De tout mon cœur je les honore.

SALDORF.

Il m'en faut un gage bien doux;
Et cette main...

HENRIETTE.

Que faites-vous?

FRITZ, *à part.*

Veille sur moi, dieu des époux!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

O ciel! je crains d'entendre,
Et ses regards et ses discours!
Mais de lui comment me défendre?
A quel moyen avoir recours?

SALDORF.

Ne dirait-on pas, à l'entendre,
Qu'elle a toujours fui les amours?
Mais, quoique prude, l'on est tendre.
Allons, continuons toujours.

FRITZ, *à part.*

O ciel! ô ciel! je crains d'entendre
Et ses regards et ses discours;
Mais je suis là pour la défendre
Et pour venir à son secours.

HENRIETTE, *voulant sortir.*

Souffrez, Monsieur, que je vous quitte.

SALDORF, *la retenant.*

Non, vraiment, encore un instant.

FRITZ, *à part.*

Sur sa vertu, sur son mérite,
Je suis bien tranquille à présent.

SALDORF.

Si j'étais moins discret, ma chère,
M'offensant de vos cruautés,
Je dirais... mais je dois me taire...
Que j'en sais qui sont mieux traités.

HENRIETTE, *étonnée.*

Que dites-vous?

FRITZ, *à part.*

Dieu! quel mystère!

SALDORF.

Oui, ce Fritz que vous épouses,
N'est pas celui que votre cœur préfère.

FRITZ, *à part.*

Il est donc vrai!

HENRIETTE.

Quoi! Monsieur, vous osez!..

SALDORF.

Point d'éclat. Je sais tout. Je connais, chère amie,
Ce jeune homme qui, cette nuit,
Près de vous s'est glissé sans bruit.

HENRIETTE.

Quelle indigne calomnie!

FRITZ, *à part.*

Quelle perfidie!

SALDORF.

J'en fus témoin. Oui, j'ai vu l'imprudent,
Ce Frédéric, sortir de votre appartement.

FRITZ. Frédéric! (*Il referme la jalousie, s'élance vers la porte, et au moment où il sort du pavillon pâle et tremblant de colère, il voit, en face de lui, madame Charlotte et tout le chœur qui l'entoure en lui offrant des bouquets.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, SALDORF, TOUS LES GENS DE LA NOCE, MADAME CHARLOTTE, MINA ET SES JEUNES COMPAGNES, *tenant des bouquets.*

CHŒUR, *entourant Fritz et Henriette.*

Voici l'instant du mariage.
Quel jour heureux! quels doux moments!
Jeunes époux qu'amour engage,
Venez former ces nœuds charmants.

SALDORF.

Enfin, rien ne manque à la fête.

TOUTES LES JEUNES FILLES, *offrant des bouquets à Fritz et à Henriette.*

Partons, la noce est prête.

HENRIETTE, *se retournant et apercevant Fritz.*

Vous voilà! Qu'avez-vous? D'où vient cette pâleur?

MADAME CHARLOTTE.

Est-ce un effet de son bonheur?

FRITZ, *à madame Charlotte.*

On me trahit.

MADAME CHARLOTTE.

Est-ce possible?

FRITZ.

On me trompait.

SALDORF.

Y penses-tu?

FRITZ.

Je sais tout, j'ai tout entendu.

MADAME CHARLOTTE.

Tromper un cœur tendre et sensible!

FRITZ.

Je sais qu'un jeune homme, un amant,
Est sorti cette nuit de son appartement.

(*Les compagnes d'Henriette, qui sont autour d'elle, à la droite des spectateurs, s'éloignent en ce moment, et passent toutes à gauche, du côté du pavillon.*)

ENSEMBLE.

FRITZ.

Après un tel outrage,
De mon aveugle rage
Redoutez les effets.
Non, plus de mariage;
J'y renonce à jamais.

HENRIETTE.

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui m'outrage
Suspendez les effets.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Quel malheur! quel dommage!
Il la croyait si sage!
Je vois qu'il est au fait.
C'est quelque bavardage
Qui rompt son mariage.
Je fus pourtant discret!

MADAME CHARLOTTE ET LES OUVRIÈRES.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage
Faire de pareils traits!
Avec cet air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais!

MINA

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui l'outrage
Suspendez les effets.
Si modeste et si sage!
Non, non, à cet outrage
Je ne croirai jamais.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC.

(*En ce moment on entend sonner deux heures à l'horloge de l'hôtel, et les gens de la noce, qui sont tous groupés à gauche, aperçoivent Frédéric que Fritz leur montre, et qui sort du bosquet à droite. A mesure qu'il redescend le théâtre, ils passent derrière lui et l'entourent.*)

FRÉDÉRIC, *à part, se dirigeant du côté du pavillon.*

Voici l'heure du rendez-vous.
Dieu! que de monde!
(*Apercevant Saldorf.*)
O ciel! et son époux...

FRITZ, *montrant Frédéric.*

Oser venir encore! Ah! quelle audace extrême!
Cet amant, ce rival qu'elle aime,
Il est devant vos yeux,
Le voici!

TOUS, *quittant la gauche du théâtre et achevant de passer à droite derrière Frédéric, de manière à laisser la fenêtre du pavillon entièrement en vue aux spectateurs.*

Grands dieux!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Rien n'égale ma rage!
L'auteur de mon outrage,
Enfin je le connais!
Non, plus de mariage;
Au serment qui m'engage
Je renonce à jamais.

HENRIETTE.

Que dit-il? quel langage!
A cet excès d'outrage

Je ne croirai jamais.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Pauvre enfant! quel dommage!

(*Montrant Fritz.*)

Mais aussi quelle rage
A parler l'obligeait?
Rompre son mariage,
Et le nœud qui l'engage,
Malgré moi je l'ai fait!

FRÉDÉRIC.

Que dit-il? quel langage!
Quoi! c'est moi qui l'outrage?
O funeste secret!
Je romps son mariage,
Et le nœud qui l'engage
Malheureux, qu'ai-je fait?

MADAME CHARLOTTE ET LE CHOEUR.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage,
Faire de pareils traits!
Avec un air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais?

MINA.

Que dit-il? quel langage!
Ah! mon Dieu! quel dommage!
Leurs soupçons étaient vrais;
Elle, autrefois si sage!
Comment d'un tel outrage
Se consoler jamais?

FRÉDÉRIC, *passant près de Saldorf.*

Arrêtez! c'est une imposture!

HENRIETTE ET MINA, *avec joie.*

Vous l'entendez!

FRITZ, *montrant Saldorf.*

Il l'a dit, je le jure.

FRÉDÉRIC.

C'est une erreur; oui, je l'atteste ici.

SALDORF, *quittant sa place qui est à l'extrême droite, et passant devant tout le monde pour aller près de Frédéric.*

Mais alors de chez qui sortiez-vous donc ainsi?

FRÉDÉRIC, *troublé.*

De chez qui?

SALDORF.

Répondez.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Juste ciel! que lui dire?

(*En ce moment, la jalousie du pavillon s'entr'ouvre, mais sans qu'on puisse voir la personne qui est derrière. On aperçoit seulement l'extrémité d'une écharpe bleue qui passe par-dessous la croisée. Frédéric, qui regarde de ce côté, aperçoit le mouvement de la jalousie, et croit voir madame de Saldorf.*)

Elle écoute, elle est là. Si je parle, elle expire!

SALDORF, *avec force.*

De quel appartement veniez-vous donc?

FRÉDÉRIC, *hors de lui, et regardant tour à tour du côté d'Henriette et du côté de la jalousie.*

Eh bien!

TOUS.

Parlez, parlez.

(*En ce moment, la jalousie se referme comme si la personne qui l'entr'ouvrait n'avait plus la force de la tenir et tombait en faiblesse. Frédéric veut s'élancer de ce côté.*)

SALDORF, *avec force.*

De quel appartement?

TOUS, *croyant qu'il veut s'échapper, et le retenant.*

Parlez.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! eh bien!

(*Il cache sa tête dans sa main, et étendant l'autre du côté d'Henriette, il dit :*)

C'était du sien!

(*Henriette pousse un cri, et Mina, qui est derrière elle, la reçoit dans ses bras au moment où elle tombe évanouie. Pendant le reste du final, Mina et plusieurs de ses compagnes portent Henriette sur une chaise au milieu du théâtre, sur le second plan. A gauche de ce groupe, les gens de la noce qui sont redescendus devant la fenêtre du pavillon qu'ils cachent en ce moment. A droite, un autre groupe, formé par Fritz, madame Charlotte et les autres compagnes d'Henriette. Frédéric est sur le premier plan, à droite d'Henriette; Saldorf à sa gauche. Plusieurs des jeunes ouvrières qui entourent Henriette entrent dans le pavillon pour chercher des sels qu'elles lui font respirer; puis, voyant que tous leurs secours sont inutiles, elles vont chercher deux domestiques en livrée qui sortent du pavillon, et qui emportent Henriette dans leurs bras. Tout ce mouvement est fait pendant le commencement du final, et au moment où Henriette disparaît, les trois groupes indiqués ci-dessus se réunissent et n'en forment plus qu'un.*)

ENSEMBLE.

MADAME CHARLOTTE, *aux jeunes ouvrières.*

Ah! quelle horreur! ah! quel scandale!
Profitez de cette leçon.
Dieu quel outrage à la morale!
Et quel affront pour la maison!

FRÉDÉRIC.

C'est fait de moi! Non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison.
Secret funeste! erreur fatale!
Pour mes remords point de pardon.

SALDORF.

J'en suis fâché pour la morale,
Et puis pour ce pauvre garçon.
Mais tais-toi donc, point de scandale,
Il faut se faire une raison.

FRITZ.

J'en étais sûr, non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison.

Je maudis sa beauté fatale;
Pour ses forfaits point de pardon.

(*Madame Charlotte entraîne Fritz, et Frédéric reste sur le devant du théâtre, se cachant la tête dans ses mains, et absorbé dans sa douleur.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un magasin de modes très-élégant, fermé par des vitrages qui donnent sur la rue. Porte au fond et deux portes latérales; à droite du spectateur, un guéridon en acajou, et dessus, tout ce qu'il faut pour écrire. A droite et à gauche, des comptoirs en acajou et des étoffes déployées, des voiles, des cachemires.

SCENE PREMIERE.

MADAME CHARLOTTE, FRITZ, *assis près du comptoir à droite.*

MADAME CHARLOTTE, *entrant par la porte à gauche.* Quel événement! j'en suis encore indignée! compromettre la réputation, l'honneur de ma maison! car cela se répandra, j'en suis sûre; la vertu des lingères et des modistes a déjà en tant de peine à s'établir, qu'une pareille aventure n'est pas faite pour augmenter la confiance.

FRITZ, *toujours assis.* Je n'en puis revenir encore.

MADAME CHARLOTTE. Eh bien! mon pauvre monsieur Fritz...

FRITZ. Eh bien! madame Charlotte, qu'en dites-vous?

MADAME CHARLOTTE. Je dis que cela ne m'étonne pas, que je l'avais toujours prévu; mais j'étais dans une si singulière position! Une jeune veuve, votre voisine, maîtresse comme vous de ma liberté, et d'une fortune indépendante, vous auriez pu me supposer des idées! A moi, des idées, grand Dieu! voilà pourquoi je ne vous disais rien de mes soupçons.

FRITZ. Vous m'en parliez toute la journée.

MADAME CHARLOTTE. C'était donc malgré moi, et vous voyez si j'avais tort. Une demoiselle de comptoir, élevée comme une princesse; la lecture, le dessin, la musique; toujours dans l'hôtel de ce chambellan où madame de Saldorf l'avait prise pour demoiselle d'honneur, et je vous demande comme ce titre lui allait bien!

FRITZ. Deux amants à la fois!

MADAME CHARLOTTE. Elevée dans le grand monde, elle en a pris les manières. Il faut dire aussi, pour l'excuser, car moi je ne demanderais pas mieux, qu'il était bien difficile de résister au comte de Lowenstein : un jeune seigneur si brave, si riche, si généreux! car hier, dans un instant qu'il est resté ici, il a acheté pour deux ou trois mille florins de tissus et de cachemires qu'on ne lui a même pas encore envoyés. Et vous pensez bien que ce sont là des moyens de séduction, même auprès de grandes dames qui y sont faites; à plus forte raison avec des vertus qui n'en ont pas l'habitude.

FRITZ. Eh morbleu! qu'importe? il n'en est pas moins vrai qu'avec tout cela je suis abandonné, que je suis!.. Enfin, madame Charlotte, je suis trahi, c'est un fait.

MADAME CHARLOTTE. Je ne dis pas non.

FRITZ. Et ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que cette perfide, je l'aimais autrefois. Eh bien! depuis sa trahison, je crois que je l'aime encore plus!

MADAME CHARLOTTE. Eh mon Dieu! ces pauvres hommes sont toujours comme cela.

FRITZ. C'est comme une fièvre, avec des redoublements de rage; et vous, qui vous y connaissez mieux que moi, qu'est-ce qu'il y a à faire dans ces états-là?

MADAME CHARLOTTE. Il y a bien des partis à prendre.

FRITZ. Mais enfin, si vous étiez à ma place, que feriez-vous?

MADAME CHARLOTTE. Ce que je ferais?

DUO.

Bannissant la tristesse,
Bannissant les regrets,
J'oublirais ma tendresse,
Et gaîment j'en rirais.

FRITZ.

Vous croyez qu'il faut rire?

MADAME CHARLOTTE.

Il faut rire avec nous,
Et puis surtout vous dire...

FRITZ.

Voyons, que diriez-vous?

MADAME CHARLOTTE.

Je me dirais : Lorsque l'on est aimable,
Jeune, riche et galant,
Un accident semblable
N'a rien de désolant.

FRITZ.

Lorsque l'on est aimable, etc.

MADAME CHARLOTTE.

Fuyant une traîtresse
Indigne de mon cœur,
Près d'une autre maîtresse,
Pour trouver le bonheur,
J'offrirais ma tendresse,
Ma fortune et ma main.

FRITZ.

Ma fortune et ma main?

MADAME CHARLOTTE.

Rien qu'à cette nouvelle,
Je vois votre infidèle
Expirer de chagrin!

FRITZ.

Expirer de chagrin!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, cœur volage,
Ce mariage
Où l'on m'engage
Va te punir.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, du courage!
Cette volage
Qui vous outrage,
Il faut la punir.

FRITZ.

Mais où trouver cette autre belle,
Si sage et surtout si fidèle?

MADAME CHARLOTTE.

Oh! c'est facile, en cherchant bien.

FRITZ.

Pour moi, je cherche et ne vois rien.

MADAME CHARLOTTE, *baissant les yeux.*

Il est mainte femme sensible
Qui peut-être, depuis longtemps,
Esclave d'un devoir pénible,
Cache ses secrets sentiments.

FRITZ.

Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

MADAME CHARLOTTE.

Oui, son âme pudique et fière
Aima mieux souffrir et se taire.

FRITZ.

O comble de vertu!
Mais dans le doute, hélas! encor je flotte,
Et je ne puis croire à tant de bonheur.
Vous m'aimeriez, vous, madame Charlotte?

MADAME CHARLOTTE.

Ah! j'ai trahi le secret de mon cœur!

FRITZ.

Eh bien! tant mieux, l'occasion est belle,
C'est le moyen d'oublier l'infidèle.
Pour la punir, je prétends, devant elle,
Vous épouser, quand j'en devrais mourir,
Oui, oui, oui, quand j'en devrais mourir!

ENSEMBLE

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE, *pâle et les yeux baissés, entrant par la porte à droite.*

FRITZ. La voici!

MADAME CHARLOTTE. Comment! Mademoiselle, après ce qui s'est passé, vous osez encore vous présenter dans une maison aussi respectable!

HENRIETTE, *relevant la tête avec dignité.* Je n'ai rien fait, Madame, qui puisse vous donner le droit de me traiter ainsi; ce n'est pas vous qu'il m'importe de persuader, c'est monsieur Fritz.

FRITZ. Moi!

HENRIETTE. Je vous jure, Monsieur, par ce qu'il y a de plus saint au monde, que je ne vous ai pas trompé, que je n'ai point trahi mes devoirs.

FRITZ. Eh! comment M. le comte de Lowenstein, que ce matin vous me peigniez si noble et si généreux, pourrait-il vous accuser lui-même?

HENRIETTE. Je l'ai entendu, et je ne puis le croire encore.

MADAME CHARLOTTE. Quand il aurait gardé le silence, il est des faits qui parlent d'eux-mêmes; car enfin cette chaîne d'or que M. Frédéric portait hier, n'est-ce pas lui qui vous l'a donnée?

HENRIETTE. C'est vrai.

FRITZ. Et pourquoi l'avez-vous acceptée? et pourquoi M. de Saldorf soutenait-il qu'elle venait de lui? Vous vous entendiez donc tous pour me tromper, pour me trahir! c'était un complot général!

HENRIETTE. Toutes les apparences sont contre moi, j'en conviens; et Madame et tout le monde ont le droit de m'accuser. Mais vous, peut-être, vous ne le deviez pas.

FRITZ. Et pourquoi cela?

HENRIETTE. Vous m'aimiez, disiez-vous; vous vouliez mériter mon estime, mon amour. Eh bien! tout m'accable, tout m'abandonne; je suis sans protecteur, sans appui; je n'ai pour moi que ma propre conscience, que le témoignage de mon cœur; je n'ai point d'autres preuves à vous donner; êtes-vous assez généreux pour y croire, pour me défendre seul contre l'opinion qui m'accuse?

FRITZ. Mam'selle Henriette!

HENRIETTE. Vous n'aurez point à vous en repentir, je vous le jure; c'est acquérir à ma reconnaissance des droits éternels, c'est m'enchaîner à vous par un bienfait, que ma vie entière pourrait à peine acquitter. Oui, Fritz, je ne vous ai point trompé, je suis digne de vous, je l'atteste devant Dieu qui m'entend. Me croyez-vous!

FRITZ. Mais, écoutez donc

MADAME CHARLOTTE, *bas, à Fritz.* Seriez-vous encore sa dupe?

HENRIETTE. Répondez; au fond du cœur, me croyez-vous?

FRITZ, *hésitant et regardant madame Charlotte.* Eh bien! eh bien, non!

HENRIETTE, *froidement.* Il suffit. Il ne m'importe plus maintenant de vous convaincre, et toute affection est éteinte en mon cœur.

FRITZ. Oui, perfide! oui, vous l'avez voulu; je reprends ma foi pour l'offrir à quelqu'un qui en fût plus digne que vous, à madame Charlotte, dont j'ai méconnu la tendresse; c'est elle que j'aime, que j'épouse.

MADAME CHARLOTTE. Pour vous, Mademoiselle, je vous donne encore jusqu'à ce soir; d'ici là vous pouvez chercher un autre asile, et je m'en vais écrire à votre père pour lui apprendre les motifs de votre départ.

HENRIETTE. Mon père! (*Ils sortent.*)

SCENE III.

HENRIETTE, *seule*. Mon père! a-t-elle dit.

RÉCITATIF.

De quels nouveaux malheurs vient-on m'épouvanter?
Qu'ai-je fait pour les mériter?

AIR.

Un ciel serein et sans nuage
Ne m'annonçait que d'heureux jours,
Et ma vie, exempte d'orage,
S'écoulait paisible en son cours.

Soudain éclate avec furie
L'orage que j'avais bravé :
L'honneur, le repos de ma vie,
Hélas! ils m'ont tout enlevé!

Je n'ai plus d'amis sur la terre,
Chacun me fuit avec effroi,
Et peut-être de mon vieux père
Les bras vont se fermer pour moi!

Dieu puissant que j'implore,
Toi qui lis dans mon cœur,
Toi seul me reste encore,
Deviens mon protecteur!

SCENE IV.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE, *l'apercevant et jetant un cri*. O ciel! (*Elle s'enfuit à l'autre bout du théâtre.*) Vous, Monsieur! vous l'auteur de tous mes maux! qui vous amène en ces lieux? que vous manque-t-il encore? est-ce le spectacle de ma douleur et la vue de mes larmes?

FRÉDÉRIC, *les yeux baissés et parlant lentement et avec peine*. Henriette, je suis un malheureux que le remords accable, qui n'ose lever les yeux sur vous, qui n'ose même implorer à vos pieds une grâce qu'il est indigne d'obtenir. J'ai détruit votre bonheur, celui de Fritz.

HENRIETTE, *de même*. Il m'abandonne aussi! il en épouse une autre; je ne lui en veux pas. Puisqu'il a pu vous croire, il ne me méritait pas, et je ne puis aimer longtemps ceux que je n'estime plus!

FRÉDÉRIC. Ah! vous prononcez mon arrêt! mais vous ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais ce que je souffre, ni les tourments que j'éprouve.

HENRIETTE. Et quels sont-ils? Pour vous rendre le bonheur, pour adoucir vos chagrins, j'aurais sacrifié ma vie; mais mon honneur, mais celui de mon père! pouvais-je vous les donner?

FRÉDÉRIC. Écoute. (*Regardant autour de lui et à voix basse.*) Telle est l'horreur de mon sort, que je ne puis réparer mon crime sans en commettre un nouveau, sans mériter aux yeux du monde et aux miens les reproches que tu m'adresses.

HENRIETTE. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Que je suis seul coupable, et que c'est à moi de m'en punir. J'irai loin de vous, loin de ma patrie, chercher la mort que j'ai méritée.

HENRIETTE, *avec tendresse*. Frédéric!

FRÉDÉRIC. Mais ces lieux que je quitte, tu ne peux y rester après l'éclat d'aujourd'hui! Retourne vers ton vieux père, qui jadis a sauvé le mien, porte-lui cet écrit, cherchez tous deux dans un asile éloigné le repos et le bonheur; tu peux encore le retrouver, toi! (*A voix basse.*) tu n'as rien à te reprocher.

HENRIETTE. Cet écrit doit-il au moins me justifier à ses yeux?

FRÉDÉRIC. Cet acte est pour toi seule, il t'appartient. Décidé à mourir, je n'ai plus besoin de rien, et je t'abandonne dès ce moment tous mes biens, tout ce que je possède.

HENRIETTE, *le repoussant*. Et vous pouvez croire?..

FRÉDÉRIC, *d'un air suppliant*. Ah! ne m'accablez pas. Ne me refusez pas le seul moyen que le ciel m'offre encore de réparer mon crime.

HENRIETTE, *avec fierté et jetant l'écrit loin d'elle*. Ce ne sont point vos trésors qu'il me faut; c'est la vérité, la vérité tout entière, qui seule peut me justifier à tous les yeux! Refuserez-vous une pauvre fille qui vous demande à genoux de lui rendre l'honneur?

DUO.

HENRIETTE.

Au nom du Dieu tout-puissant,
Du Dieu qui nous entend,
Ici je vous implore!

FRÉDÉRIC.

Ah! rien n'égale mon tourment!

HENRIETTE.

Ce matin vous disiez encore :

(*Reprise du motif de la romance du second acte.*)

« Oui, toi qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
« De ma mère reçois ce souvenir chéri! »

FRÉDÉRIC, *troublé*.

O ciel!

HENRIETTE.

« Je jure ici devant Dieu, devant elle,
« D'être toujours ton frère, ton ami! »

FRÉDÉRIC, *cachant sa tête dans ses mains*.

Ah! malheureux!

HENRIETTE, *lui montrant la chaîne qui est à son cou*.

De votre mère
Ce souvenir, le voici.

FRÉDÉRIC, *hors de lui*.

Mon Dieu! que dois-je faire?

HENRIETTE.

Ah! rendez-moi mon frère,
Rendez-moi mon ami.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Il balance, il hésite.
Que la voix de l'honneur
Arrive à votre cœur!

FRÉDÉRIC.

Ah! quel trouble m'agite!
Et l'amour et l'honneur
Se disputent mon cœur.

FRÉDÉRIC, *dans le dernier trouble*.

Je n'y résiste plus. O justice suprême!
S'il faut pour te sauver perdre tout ce que j'aime,
Et moi-même avec elle. Apprends donc, tu le veux,
Apprends donc mon secret.

HENRIETTE.

Achevez!

FRÉDÉRIC, *apercevant Saldorf qui entre.*

Ah! grands dieux!

Saldorf! qu'allais-je faire? (*Bas, à Henriette.*) Je ne puis, ce secret n'est pas le mien; mais je te sauverai, je le jure. Adieu, je reviens. (*Il sort.*)

SCENE V.

HENRIETTE, SALDORF, *qui est entré à la fin de la scène précédente.*

SALDORF. M. le comte! mon cher Frédéric! Eh bien! il disparaît sans me parler, sans vouloir m'entendre! il est fâché contre moi, et j'en suis désolé! Aussi je venais me justifier auprès de lui, et auprès de toi, ma chère Henriette.

HENRIETTE. Vous, Monsieur!

SALDORF. Eh! oui, j'avais juré au comte de Lowenstein de ne jamais parler de ce qu'il m'avait confié, et c'était bien mon dessein; mais ce hasard que je ne pouvais prévoir, ce jaloux de Fritz qui nous écoutait... et puis, j'en conviens, j'ai eu tort, j'ai peut-être forcé le comte de Lowenstein à parler plus qu'il n'aurait voulu; mais c'est que je suis susceptible en diable sur le point d'honneur, et qu'il m'était venu un instant une idée... si absurde... (*Apercevant le papier qui est à terre.*) Eh! mais, qu'est-ce que je vois là? quel est ce papier? une donation en bonne forme, signée du comte de Lowenstein! (*Lisant.*) Donner à cette petite fille une somme aussi énorme! décidément il en est fou, il en perd la tête. (*A Henriette.*) Tiens, mon enfant, voilà qui est à toi, qui est en ton nom.

HENRIETTE, *le repoussant de la main.* Je le sais, Monsieur, et je l'ai déjà refusé.

SALDORF. Et pourquoi?

HENRIETTE, C'est que l'accepter, serait avouer que je suis coupable, (*Prenant le papier des mains de Saldorf et le déchirant.*) et je vous le répète, Monsieur, je ne le suis pas.

SALDORF, *riant.* C'est très-bien! et je le concevrais, si ces demoiselles, ou si Fritz était là... (*Regardant autour de lui.*) à moins qu'il ne nous écoute encore! (*A demi-voix.*) Mais entre nous deux, à moi, qui suis au fait, tu peux bien avouer...

HENRIETTE. Et quoi donc?

SALDORF. Avouer ce qui en est. Car enfin, ne nous fâchons pas, j'étais là quand on l'a arrêté au moment où il descendait du balcon.

HENRIETTE, *étonnée.* Quel balcon?

SALDORF. Celui de mon hôtel, le balcon au premier, qui donne sur la chambre où tu as passé la nuit.

HENRIETTE. Mais je n'ai point passé la nuit à l'hôtel.

SALDORF. Que dis-tu?

HENRIETTE. Madame de Saldorf m'a renvoyée avant minuit. Elle a voulu rester seule: et moi, sans que personne me vit, je suis rentrée à la maison, d'où je ne suis sorti que ce matin.

SALDORF. O ciel! et pour qui donc alors Frédéric allait-il cette nuit dans mon hôtel?

HENRIETTE. Qu'entends-je?

SALDORF. Il n'y avait que ma femme, elle y était seule, elle avait voulu y rester seule! c'était pour le recevoir, elle l'attendait! plus de doute!

HENRIETTE, *à part.* Malheureuse! qu'ai-je fait? (*Allant à Saldorf.*) Monsieur!

SALDORF, *furieux.* Laisse-moi.

DUO.

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur;
Je punirai le séducteur.

HENRIETTE, *à part.*

Pour les sauver que puis-je faire?
Inspire-moi, Dieu tutélaire!
Comment, hélas! toucher son cœur?
Comment désarmer sa fureur?

HENRIETTE, *à part.*

Je connais donc enfin ce funeste mystère!

SALDORF, *qui s'est mis à la table et qui écrit.*

« Je sais tout, mon outrage et votre trahison;
« J'abandonne à jamais une épouse coupable,
« Je brise tous nos nœuds; mais d'un affront semblable
« Votre sang aujourd'hui doit me rendre raison.
« Je vous attends.»

(*Il ferme la lettre.*)

HENRIETTE, *à part.*

Ah! leur perte est jurée!
Ma bienfaitrice, hélas! déshonorée,
Frédéric expirant! O remords superflus!
Et c'est moi qui les ai perdus!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Pour les sauver que puis-je faire!
Inspire-moi, Dieu tutélaire!
Comment leur rendre le bonheur?

(*Montrant Saldorf.*)

Et comment tromper sa fureur?

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur:
Je punirai le séducteur;
Courons punir le séducteur.

(*Il va pour sortir, et Henriette qui le retient le ramène au bord du théâtre.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, FRITZ, MINA, ET PLUSIEURS DEMOISELLES DU MAGASIN, *sortant de la porte à gauche et s'arrêtant au fond pour écouter.*

MADAME CHARLOTTE.

Eh! mais, quel bruit fait-on chez nous?

FRITZ.

C'est Henriette; taisez-vous.

HENRIETTE, *retenant Saldorf.*
Un seul instant écoutez-moi.
SALDORF.
Non, je cours le punir, l'honneur m'en fait la loi.
HENRIETTE.
Gardez-vous d'écouter l'erreur qui vous abuse.
SALDORF.
Une erreur, dites-vous? quand, d'après vos récits...
HENRIETTE.
Pour me justifier je cherchais une excuse;
Et vous tromper alors pouvait m'être permis.
Mais l'honneur me défend de souffrir qu'on accuse
Une autre d'un forfait que moi seule ai commis.
SALDORF, *avec joie.*
Quoi! ma femme?..
HENRIETTE, *à voix basse.*
N'est point coupable.
SALDORF.
Et Frédéric?
HENRIETTE, *de même.*
Il a ma foi.
SALDORF.
Ce rendez-vous?
HENRIETTE, *de même.*
Était pour moi.
SALDORF.
Et celle qu'il aime?..
HENRIETTE, *de même.*
C'est moi;
C'est moi seule, c'est moi;
Je le confie à votre foi.
FRITZ, MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES, *restées au fond du théâtre, s'avançant en ce moment.*
O trahison épouvantable!
Elle convient de son forfait!
HENRIETTE, *avec effroi.*
O ciel! on m'écoutait!
FRITZ.
Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme,
Craignez le courroux qui m'enflamme!
Elle en convient! ah! quelle horreur!
Non, rien n'égale ma fureur!
MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES.
Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme!
On peut aimer au fond de l'âme;
Mais en convenir, quelle horreur!
Rien n'excuse une telle erreur.
SALDORF, *à part.*
Le calme rentre dans mon âme!
Ai-je pu soupçonner ma femme?
Je ris de ma propre fureur,
Et je reviens de mon erreur.
HENRIETTE, *dans le dernier accablement.*
Grand Dieu! toi qui lis dans mon âme!
C'est ton appui que je réclame;
Car je sens défaillir mon cœur,
Et je succombe à mon malheur!
FRITZ, *à madame Charlotte.*
Ah! je n'ai plus de doute en ma fureur jalouse!
Et c'est vous, à présent, oui, c'est vous que j'épouse.
MADAME CHARLOTTE.
Mais, après de pareils aveux,
Comment la garder en ces lieux?

ENSEMBLE.
SALDORF.
Ah! que je plains son sort affreux!
C'est un arrêt trop rigoureux.
MADAME CHARLOTTE.
Oui, je l'exige, je le veux;
Sortez à l'instant de ces lieux.
FRITZ ET LE CHOEUR.
Après de semblables aveux,
Sortez à l'instant de ces lieux.
HENRIETTE, *pâle et tremblante.*
Fuyons, fuyons loin de ces lieux;
Cachons ma honte à tous les yeux.

(*On lui ouvre un passage. Elle va pour sortir par la porte du fond, lorsque Frédéric paraît et la ramène par la main.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. La chasser! et pourquoi? Qui l'oserait, quand je prends sa défense?

FRITZ. Sa défense!.. Ah bien! oui, il n'est plus temps, elle a tout avoué.

FRÉDÉRIC, *étonné.* Que dites-vous?

SALDORF, *le prenant à part, et à voix basse.* Oui, mon cher, et ce que vous pouvez faire de mieux maintenant, c'est de vous taire; car le pauvre enfant est convenue de tout, fort heureusement pour moi qui, sur quelques mots mal interprétés, allais me brûler la cervelle avec vous.

FRÉDÉRIC, *cachant son trouble.* Se peut-il! (*S'approchant d'Henriette avec confusion et respect.*) Comment! Henriette, vous avez dit?..

HENRIETTE, *se levant du fauteuil où elle était tombée et se soutenant à peine.* Oui, Monsieur; qu'importe la perte d'une pauvre fille? Je devais trop à ma bienfaitrice pour la laisser soupçonner; dites-lui que je n'oublierai jamais ses bontés; mais maintenant (*A voix basse et avec une expression douloureuse.*) je crois que nous sommes quittes!

FRÉDÉRIC. Mais moi, Henriette, je ne le suis pas envers vous, et je dois témoignage à la vérité. (*A haute voix.*) Oui, je l'aimais, j'en conviens; mais j'atteste que, toujours vertueuse, Henriette n'a rien à se reprocher, et qu'elle n'a d'autre tort que mon amour qui l'a compromise. (*S'approchant d'elle.*) Ce matin, Henriette, ces richesses, ces trésors que je vous offrais pour réparer ma faute, vous les avez repoussés.

FRITZ ET MADAME CHARLOTTE. Serait-il vrai!

SALDORF. J'en ai été le témoin.

FRÉDÉRIC. Eh bien! je vous les offre encore. Les refuserez-vous de la main d'un époux?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.
Grand Dieu! lui, son époux!
HENRIETTE, *éperdue et tombant dans le fauteuil qui est près d'elle.*
Vous, Frédéric! que dites-vous?
FRÉDÉRIC.
(*Reprise de la romance du deuxième acte.*)
O toi qui fus toujours ma sœur et mon amie,

J'avais juré de protéger ta vie.
Pour protecteur accepte ton époux!

HENRIETTE.

De respect, de reconnaissance,
C'est moi qui tombe à vos genoux.

FRITZ, *à madame Charlotte.*

Avais-je tort d'être jaloux?

MADAME CHARLOTTE.

Former une telle alliance!
Jamais un tel bonheur ne nous arriverait!

FREDERIC, *à Henriette.*

Ta bienfaitrice approuve mon projet
Que je venais de lui faire connaître.
Partons, elle nous attend.

SALDORF.

La noblesse crira peut-être;
Mais franchement, oui, franchement,
Il ne pouvait faire autrement.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Elle est comtesse! ah! quel honneur!
Chantons, célébrons leur bonheur.

FIN DE LA FIANCÉE.





LE TÉMOIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 21 septembre 1820.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET XAVIER.



Personnages.

M. DE VERMEUIL, général de division.
ADÈLE, sa nièce.
VICTOR DE SÉRIGNY, son neveu.
SAINT-FIRMIN, jeune militaire.
ERNEST.
M. COURTOIS.
PICARD, valet de Vermeuil.
TOM, jockey de Victor.

La scène se passe à la porte Maillot.

Le théâtre représente une auberge à gauche et une auberge à droite. Au fond, une grille, et dans le lointain le chemin de Neuilly.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VERMEUIL, ADÈLE, PICARD.

VERMEUIL, *parlant à la cantonade*. Là, doucement; tiens-le en main, et prends garde qu'il ne se câbre; ce garçon-là est bien le plus mauvais écuyer... (*A Picard.*) Ah! te voilà, Picard? y a-t-il longtemps que tu es arrivé?

PICARD. Voilà un quart d'heure, mon général, que moi et la calèche sommes à la porte Maillot, au rendez-vous que vous m'avez indiqué; je vais faire avancer.

VERMEUIL. Non, ce n'est pas la peine. Va nous attendre au bout de la grande avenue, nous irons encore jusque-là à cheval; le temps est superbe, et d'ailleurs nous ne serons pas fâchés de nous arrêter ici pour déjeuner, n'est-ce pas, ma chère Adèle? (*Picard sort.*)

ADÈLE. Comme vous voudrez, mon oncle.

VERMEUIL. Il faut prendre des forces, surtout quand on a dix lieues à faire avant le dîner; car je te mène à Vermeuil, chez ma sœur; te voilà bien contente, n'est-ce pas?

ADÈLE. Comment! mon oncle, nous ne retournerons pas dîner à Paris? et Victor, mon cousin, qui doit venir à cinq heures.

VERMEUIL. Ma foi, je n'en savais rien.

ADÈLE. Mais moi je le savais. (*Embarrassée.*) Il m'avait donné à entendre que, comme il y avait longtemps qu'il ne vous avait vu...

VERMEUIL. Oui, hier au soir.

ADÈLE. N'importe, il ne saura que penser.

VERMEUIL. Oh! quand il ne te verra pas revenir ici d'aujourd'hui ni demain, ni de toute la semaine, il se doutera bien que tu es absente.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

ADÈLE.
De moi que voulez-vous qu'il pense?
VERMEUIL.
Il pensera ce qu'il voudra.
ADÈLE.
Que fera-t-il en mon absence?
VERMEUIL.
Avec le temps tout s'oubliera.
ADÈLE.
Ainsi pour notre mariage
Tous nos projets seront déçus.
VERMEUIL.
Tu le verras quand il deviendra sage.
ADÈLE.
Ah! c'est affreux, je ne le verrai plus.

Mais comment pouvez-vous le réduire ainsi au désespoir, vous qui connaissez sa tête, sa vivacité?

VERMEUIL. Et voilà justement pourquoi je veux qu'il s'éloigne; tu connais mes projets: je suis riche, je suis garçon, tout mon espoir est de vous unir un jour; mais puis-je, dis-moi, confier le soin de ton bonheur à un fou, à un écervelé, qui sort du collége et qui mène déjà un train... Il crève tous mes chevaux, et c'est un luxe, une dépense... jetant son argent par les fenêtres.

ADÈLE. Il est si généreux!

VERMEUIL. Oui, à mes dépens, car c'est toujours moi qui paye; mais qu'il signe encore une seule lettre de change. .

ADÈLE. Cela ne lui arrivera plus, il est si bon, si doux!

VERMEUIL. Oui, il ne passe pas une semaine sans se battre! un jeune homme charmant, l'orgueil de sa famille, l'espoir de son pays, qui court exposer sa vie; qui, au moindre mot, est toujours l'épée à la main.

ADÈLE. Le pauvre garçon en est assez souvent puni! toujours blessé.

VERMEUIL. C'est très-heureux pour lui; car, avec sa fureur des duels, s'il était adroit, je ne le reverrais de ma vie. Au surplus, voici les conditions que je lui ai notifiées ce matin par écrit: dans quinze jours nous partons pour l'armée; si d'ici là il y a un seul coup d'épée donné ou une amorce de brûlée, plus de mariage.

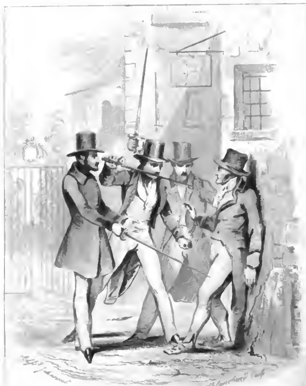
ADÈLE. Comment! mon oncle. (*A part.*) Ah! mon Dieu! s'il connaissait la dispute d'hier au soir sous mon balcon. (*Haut.*) Mais enfin, vous qui parlez, ne dirait-on





I

VI
tien
garç
Ah!
PI
et la
que
VI
tenc
jusq
nou
ner,
AI
VI
on
Ver
ce p
A
dîne
heu
V
A
vait
qu'i
V
A
V
d'at
dou



TOUS TROIS

EN GARDE EN GARDE DEFENDEZ VOUS

Le Roman ...







pas que vous n'aves jamais en d'affaire d'bonneur; si j'ai honne mémoire cependaut...

VERMEUIL. Il ne s'agit pas de cela, Mademoiselle; si j'ai fail des sottises dans ma jeunesse, ce n'est pas une raison pour autoriser celles de Victor; d'ailleurs, depuis quinse ans que je suis bonoré du grade de géuérai, mes principes sont invariables, je me dispute avec tont le monde, et je ne me bats qu'avec l'ennemi.

AIR du vaudeville du *Piége.*

Je soutiens qu'il n'est pas permis
De venger ses propres injures;
Moi j'ai vengé celles de mon pays,
Et je puis montrer mes blessures:
Au champ d'honneur j'ai su les acquérir,
Et celles-là, tu peux m'en croire,
On les reçoit avec plaisir,
Et l'on s'en souvient avec gloire.

ADÈLE. Mais enfin, mon oncle...

VERMAUIL. Ah! corbleu! finissous.

AIR: *Dans l'Olympe je m'installe.*

Qu'à l'instant on m'accompagne,
Moi, je pense qu'aujourd'hui,
Le meilleur plan de campagne
Est d'éviter l'ennemi.

ADÈLE.

Mais un seul moment.

VERMEUIL.

J'enrage!
Eh! bon Dieu, que de façons!
On ferait plutôt, je gage,
Manœuvrer dix escadrons.

ENSEMBLE.

Qu'à l'instant, etc.

ADÈLE, *à part.*

Il veut que je l'accompagne;
Peut-on se conduire ainsi?
M'emmener à la campagne
Quand mon cousin reste ici.

(*Ils entrent dans l'auberge à droite*

SCENE II.

COURTOIS, *sortant de l'auberge à gauche.* Adieu, Messieurs, adieu, mes braves; là, c'est ça. Embrassesvous encore! les voilà les meilleurs amis du monde; il faut avouer que j'ai mené cela chaudement. Le café, le dessert, la liqueur; plus je réfléchis, et plus je m'applaudis de l'état philanthropique que j'ai embrassé! J'étais confondu dans la classe nombreuse des oisifs de la capitale: badaud ordinaire; le matin, aux Tuileries; le soir, au Palais-Royal; j'ai passé quinze ans de ma vie à aller méthodiquement du café de la Rotonde à la terrasse du bord de l'eau. Que diable! j'ai senti à la fin que cela ne pouvait me mener à rien, et j'ai donné à mes promenades quotidiennes et stériles un but d'utilité publique; je me suis établi en permanence à la porte Maillot, près le bois de Boulogne, et je puis dire que depuis que j'exerce, il ne s'est pas donné un seul rendez-vous où je n'aie été pour quelque chose. Faut-il un témoin? voilà, voilà: M. Courtois, rue de la Paix. Il est tant de gens qui bronilient les affaires; moi, je les arrange, je ne me bats avec personne, mais je déjeune avec tout le monde.

AIR: *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Par moi de jeunes téméraires
Rentrent au sentier du devoir;
Et je conserve ainsi des pères
Aux enfants qu'ils doivent avoir.
A cette mutuelle assurance,
Certes, nous devons tous gagner,
Moi j'assure leur existence...
Pour qu'ils m'assurent à dîner.

Qu'est-ce que je demande, des duels, des duels, et encore des duels! il faut que tout le monde vive! D'ailleurs, il est possible que d'un moment à l'autre je me retire des affaires! que ma lettre de change soit seulement payée; dix mille francs! excellente opération que j'ai faite là en déjeunant! je l'ai eue pour moitié; ils ont beau dire, c'est une bonne signature. (*Il lit.*) Victor de Sérigny, un jeune homme, un mineur, il est vrai, mais le neveu du général Vermeuil; je connais cette famille-là de réputation; en attendant il faudrait songer à mon dîner et à mon souper, et je ne vois pas qu'il en soit question, car tout ici est d'une tranquillité... (*On entend du bruit.*) Hein! qu'est-ce que c'est? n'est-ce pas un embarras de voitures?

SCENE III.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, *à la cantonade.* C'est bon, c'est bon; fais seulement ranger le cabriolet! cet imbécile de Tom va le mettre en travers. Personne encore.

COURTOIS, *à part.* Ça ne m'a pas l'air d'un client.

VICTOR, *regardant autour de lui.* Allons, je serai le premier au rendez-vous. (*Vivement.*) Est-on plus malheureux? en rentrant chez moi, pour prendre mes armes, je trouve cette lettre de mon oncle. Au premier duel, plus de mariage; et d'un autre côté, ce fat que j'ai provoqué hier au soir; aussi pourquoi s'avise-t-il d'aller chanter sous les fenêtres de ma cousine? Il m'a donné son nom, je lui ai donné le mien, et c'est ici qu'est le rendez-vous! M. de Saint-Firmin, capitaine... Saint-Firmin, je ne le connais pas, et l'obscurité m'a empêché de le distinguer! si c'était ce monsieur que j'aperçois là!

COURTOIS, *à part.* Comme il me regarde! aurait-il besoin de ma médiation? je crois que je puis toujours saluer sans me compromettre. (*Ils se rendent mutuellement le salut.*)

VICTOR, *regardant Courtois.* Non, ce n'est pas cela, il est impossible que cette figure-là soit une mauvaise tête, tournure pacifique. (*Tirant sa montre.*) Et je serai venu trop tôt! Pourvu que mon oncle n'en sache rien! Si j'étais vainqueur, encore passe; mais, selon ma louable habitude, si je suis blessé, comment lui cacher... et je perdrai la main de ma cousine pour une étourderie, pour une inconséquence; oh! maudite tête, je jure bien que dorénavant...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, TOM.

TOM, *à la cantonade.* Oui, vous êtes un brutal, et mon maître ne laissera pas insulter ses gens.

VICTOR. Qu'y a-t-il donc?

TOM.

AIR: *Tout le long de la rivière.*

C'est un monsieur fort impoli,
Qui menant mal son tilbury,
Vient d'accrocher votre voiture:
J' dis gare, il m' répond une injure,

Puis veut fouetter votre cheval;
Mais par bonheur pour le pauvre animal,
C'est un maladroit qui frapp' votre monture
Tout le long, le long, le long de ma figure. (*bis.*)

Il l'a attrapée depuis là jusque-là. Voyez comme il l'aurait abîmé.

COURTOIS, *passant au milieu et s'interposant.* Un instant, un instant, Monsieur, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là?

VICTOR. Que voulez-vous dire?

COURTOIS. Eh! sans doute, on se fâche pour des riens; je me charge de terminer cela à l'amiable.

VICTOR, *vivement.* Comment, est-ce que vous croyez que je suis insulté?

COURTOIS, *d'un air de doute.* Eh! oh!

VICTOR, *s'échauffant.* Vous avez beau le cacher, je vois que c'est votre opinion.

COURTOIS. Hum!

VICTOR, *s'échauffant toujours.* Au fait, vous avez raison; injurier mes gens, oser les frapper, c'est s'attaquer à moi; et je le souffrirais! non, morbleu! et nous allons voir...

COURTOIS. Mais un instant, jeune homme, un instant; que diable! vous prenez feu...

VICTOR. Oh! non, Monsieur, c'est inutile, je n'entends pas raison sur cet article-là; on n'a qu'à laisser passer une offense comme celle-là, le dernier freluquet se croirait en droit... Au fait, ce coup de fouet, c'est moi qui l'ai reçu.

TOM. Ça, c'est bien sûr, car moi je n'y suis pour rien.

VICTOR. Dis-moi, le reconnaîtrais-tu?

TOM. Parbleu! ses traits sont gravés là; il vient d'entrer aux Joux Chevaleresques.

VICTOR. Eh bien! dis-lui... (*Se fouillant.*) Non, j'ai là une carte; tiens! donne-lui mon nom, et dis-lui que je l'attends ici même le plus tôt possible, et que je lui apprendrai à maltraiter mes gens.

TOM. Oui, Monsieur, j'y vais. (*A part.*) V'là un maître, au moins.

VICTOR. Ah! mon Dieu, et à cinq heures ma cousine qui m'attend... Ecoute : sur-le-champ tu retourneras à Paris, à l'hôtel de mon oncle; tâche de parler à ma cousine, et dis-lui qu'une affaire indispensable m'empêche aujourd'hui de dîner avec elle; car j'allais oublier ce dîner-là...

AIR : *Vivent les Gascons.*

Dans ce lieu, moi je vais rester;
Corbleu! l'aventure est unique.
Le pauvre Tom, le maltraiter,
N'est-ce pas aussi m'insulter?

TOM.

J'aim' les gens d'humeur pacifique;
Si c' maladroit, si ce brutal,
Frapp' toujours aussi sur son ch'val,
J' plains joliment son domestique.

ENSEMBLE.

Dans ce lieu, etc.

SCENE V.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, *avec une colère concentrée.* Ah! ils s'entendent tous pour m'attaquer, m'insulter; morbleu! je suis d'une humeur... et le monsieur au tilbury s'en ressentira.

COURTOIS. Comment, Monsieur! vous persistez dans votre dessein? et vous croyez que je souffrirai...

VICTOR. Il le faudra bien.

COURTOIS. Non, jeune homme! non! il est de mon devoir et de mon état de m'y opposer! Risquer ainsi ses jours sans aucune précaution; vous n'avez pas seulement de témoin.

VICTOR. Il est vrai, mais qu'importe!

COURTOIS. Je vous en servirai plutôt.

VICTOR. Monsieur!

COURTOIS. Oh! il faut que tout se passe dans les règles, et ce serait le premier duel!..

VICTOR. Un duel, dites-vous? (*A part.*) Et l'autre, et la lettre de mon oncle!

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Cette aventure me désole,
Moi qui de tout temps fus jaloux
D'être fidèle à ma parole,
Et surtout à mes rendez-vous.
Ah! de ce jour je crains l'issue;
De moi, grand Dieu! que dira-t-on?
Je vais, si le premier me tue,
Manquer de parole au second.

Et Adèle, et ma jolie cousine, que va-t-elle penser? (*A Courtois.*) Monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme, vous m'avez offert vos services : daignez m'en rendre un bien grand.

COURTOIS. Mais je vous l'ai déjà dit, je me charge de votre affaire.

VICTOR. Eh! non, Monsieur, ce n'est pas cela : voyez-vous, la journée s'annonce mal, je ne suis pas en veine aujourd'hui; et l'on ne sait pas ce qui peut arriver; en cas d'accident, oserais-je vous prier de remettre à son adresse la lettre que je vais écrire?

COURTOIS. Eh! mon Dieu, Monsieur, avec plaisir. Adieu, mon jeune ami; allez écrire votre lettre. (*Victor entre dans l'auberge à gauche.*)

SCÈNE VI.

COURTOIS, *seul.* Est-il étonnant! il croit que cela ira là; on voit bien qu'il ne connaît pas mes talents conciliateurs. Bonne occasion que j'ai trouvée là; ça m'a l'air d'un jeune homme comme il faut, et il fera bien les choses. Parbleu! si j'ai de bons yeux, je crois que voilà notre adverse partie. Diable! bonne tournure, tenue d'officier.

SCENE VII.

COURTOIS, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN. C'est bien ici notre rendez-vous, et il me tarde de faire connaissance avec ce M. Victor, et de savoir s'il sera ce matin aussi impertinent qu'hier au soir. Empêcher les gens de chanter en plein air, par exemple!

COURTOIS, *saluant.* Monsieur, d'après le motif qui vous amène, et que j'ai pénétré, ma démarche ne doit point vous étonner.

SAINT-FIRMIN. Comment, Monsieur, vous sauriez...

COURTOIS. Oui, jeune homme, je sais tout; il n'y a ici que nous deux, et nous pouvons parler à cœur ouvert. Que diable! entre braves gens, on peut s'entendre; voyons, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là?

SAINT-FIRMIN. J'entends : Monsieur est le parent, peut-être même le père!

COURTOIS. Du tout, je suis là-dedans tout à fait désinté-

ressé, pour vous autant que pour lui; mais moi, qui ai connaissance de l'affaire, je ne dois pas souffrir que pour une bagatelle...

SAINT-FIRMIN. Une bagatelle! savez-vous que j'ai été insulté?

COURTOIS. Insulté! jusqu'à un certain point, car il me semble que c'est vous qui au contraire..

SAINT-FIRMIN. Du tout, Monsieur, c'est lui; je le soutiens..

COURTOIS. Ah! c'est lui. Eh bien! d'accord; c'est pour cela même qu'il serait plus généreux à vous de faire les premiers pas.

SAINT-FIRMIN. Jamais!

COURTOIS. Jamais... eh bien! soit; mais si chacun faisait la moitié du chemin?

SAINT-FIRMIN. Non...

COURTOIS. Non... eh bien! à la bonne heure; mais enfin, s'il vous faisait faire des excuses?

SAINT-FIRMIN. Des excuses!..

COURTOIS. Oui, par son domestique.

SAINT-FIRMIN. Par son domestique! et pourquoi pas lui-même?

COURTOIS. Que diable aussi, il faut être raisonnable; il a peut-être eu tort de vous provoquer, mais il ne peut pas vous demander pardon de ce que vous avez donné un coup de fouet à son jockey.

SAINT-FIRMIN. Qu'est-ce que vous me parlez de coup de fouet? il n'y a pas un mot de tout cela : je passe hier soir dans une rue de Paris; je venais de souper en ville; j'entends le son d'une harpe, et l'on exécute d'une manière délicieuse une romance dont je connais les paroles. Ma foi, je ne résiste pas à la tentation de chanter avec accompagnement; j'entonne le premier couplet, lorsqu'un monsieur paraît à la fenêtre, m'ordonne de cesser; je chante plus fort, il m'insulte; je lui réponds, rendez-vous pour aujourd'hui, et me voilà...

COURTOIS. Ah çà! mais c'est une autre affaire.

SAINT-FIRMIN. Eh! sans doute.

COURTOIS. Ça n'empêche pas, j'en suis toujours pour ce que j'ai dit; o'y aurait-il pas moyen? car enfin, en fait de musique, il ne s'agit que de s'entendre; moi, là-dedans, mon opinion n'est pas suspecte; je n'ai jamais aimé la musique, et je ne sais pas une note; ainsi ce n'est que le désir de vous être utile, et de servir la cause de l'humanité, dont je me déclare le champion.

SAINT-FIRMIN. Parbleu! voilà un original.

COURTOIS. Où est votre témoin?

SAINT-FIRMIN. J'ai fait prévenir un de mes amis, qui sans doute n'était pas chez lui, car je ne le vois pas; mais ça m'est égal; moi, je suis toujours sûr de mon coup, ainsi...

COURTOIS. Non pas, non pas, mon cher, cela ne peut pas se passer ainsi; je ne suis pas homme à vous laisser dans l'embarras, et je vous offre mes services.

SAINT-FIRMIN. Je ne sais comment vous remercier; mais j'espère...

AIR du vaudeville de *Comment faire.*

Nous aurons bientôt triomphé;
Mais avant cette heureuse chance,
Entrons, nous pourrons au café
Faire plus ample connaissance.
Au billard peut-on vous mener?

COURTOIS.

J'ai le jeu sûr, et la main prompte.

SAINT-FIRMIN.

Le petit verre...

COURTOIS.

Avant dîner,
Allons, c'est toujours un à-compte.

ENSEMBLE.

Nous aurons bientôt triomphé, etc.

(Il entre avec Saint-Firmin dans l'auberge à droite; au même moment Ernest arrive par le fond.)

SCENE VIII.

ERNEST, *tenant à la main une carte.* Il faut convenir que l'aventure est impayable. (*Lisant.*) « *Victor de Sérigny.* » Ce monsieur m'envoie sa carte; mais c'est très-malhonnête, ça; en pareil cas on fait ses visites soi-même, et je me propose de lui donner une leçon de politesse. Malgré ça, (*S'avançant avec confiance.*) il n'y a ici personne; je peux convenir que j'ai tort, mais je n'ai pas pu m'empêcher de couper la figure à son domestique; c'est une idée que j'ai eue.

COURTOIS, *paraissant au balcon extérieur et s'asseyant à une table ronde sur laquelle on met deux petits verres.* — *Au garçon.* Remplissez les deux! mon jeune ami est dans la salle du billard, où il s'est mis de la poule; mais c'est lui qui paie. (*Buvant.*) Pas mauvais; j'ai choisi l'absinthe, parce que c'est digestif. (*Apercevant Ernest.*) Serait-ce un troisième?

ERNEST, *regardant autour de lui.* Je ne vois pas mon partner, et en conscience il devrait être ici pour me recevoir. Moi, j'étais là aux Jeux Chevaleresques, avec deux femmes charmantes que je mène dîner à ma petite maison de l'allée des Veuves.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Oui, j'en conviens, ce cartel téméraire
M'eût enchanté dans tout autre moment,
Car on m'oublie, et j'ai beau faire,
C'est tout au plus si l'on me croit vivant.
J'aime l'éclat, partout je fais des dettes,
Eh bien! l'on n'en est pas instruit :
Mais parlez-moi des affaires secrètes,
Au moins ça fait du bruit.

Mais encore faut-il qu'il y ait du monde; et personne ici, pas seulement de témoin...

COURTOIS, *qui a entendu les derniers mots, avale son deuxième verre et crie du haut du balcon :* Voilà, voilà, Monsieur, je suis à vous; c'est qu'il y a une dispute à la poule · c'est l'affaire de deux minutes.

SCENE IX.

ERNEST, M. DE VERMEUIL.

ERNEST. Hein! qui est-ce qui a parlé? Ma foi, je ne vois personne; et c'est jouer de malheur, à la porte Maillot.

VERMEUIL, *sortant de l'auberge à droite, et parlant à son domestique.* C'est bon; le reste pour le garçon; dis à ma nièce qu'elle m'attende un instant.

ERNEST, *le regardant.* Un militaire décoré, voilà l'homme qu'il me faut. (*A Vermeuil qu'il salue.*) Pardon, Monsieur, si je vous dérange de vos affaires pour vous présenter une pétition qui va peut-être vous paraître inconvenante.

VERMEUIL. Comment donc, Monsieur, si je puis vous être utile...

ERNEST. Oh! c'est un rien, une misère, une affaire d'hon-

neur qui vient de m'arriver par occasion; j'ai besoin d'un second; je suis officier, au surplus, pas en activité, il est vrai; mais j'ai des droits, et si Monsieur voulait me servir de témoin, à charge de revanche.

VERMEUIL, *à part et en colère*. Morbleu! (*Haut.*) C'est à moi que vous vous adressez. Apprenez que je me croirais aussi coupable que vous, si j'assistais à un pareil combat; oui, corbleu, si j'étais votre parent ou votre ami, vous ne vous battriez pas : ou ce serait avec moi; je n'aime pas les duels, moi, Monsieur.

ERNEST. Parbleu! ni moi non plus, et en fait de duel...

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Je ne veux que le strict nécessaire;
J'aime mieux consacrer mes instants
A réduire une beauté sévère.
Mais un fat m'insulte, et je l'attends;
Oui, souvent ces réduits solitaires
Ont pu me voir m'égarer un peu loin;
Mais c'était pour certaines affaires
Où l'on n'a pas besoin de témoin.

Cependant il est de ces invitations qu'on ne peut pas refuser; un monsieur fort aimable que je ne connais pas, et qui m'envoie son nom.

VERMEUIL. Comment! qui vous envoie...

ERNEST. Ah! mon Dieu, oui! tout se perfectionne; autrefois on faisait ses défis soi-même; à présent on envoie sa carte; voyez plutôt. (*Lui donnnant la carte.*) « *Victor de Sérigny*, rue des Saints-Pères. »

VERMEUIL. Victor; c'est bien lui! Voilà donc le cas qu'il fait de mes avis. (*A Ernest.*) Vous avez raison, Monsieur, c'est un jeune homme à qui il faut donner une leçon : vous dites que c'est ici le rendez-vous!

ERNEST. Eh! mon Dieu, oui! d'ici à une demi-heure.

VERMEUIL, *à haute voix*. Vous pouvez compter sur moi, Monsieur, je serai votre témoin.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; COURTOIS, *qui a entendu les derniers mots.*

COURTOIS. Son témoin; là, ce que c'est que d'arriver trop tard; une affaire que l'on m'a soufflée...

VERMEUIL, *à Ernest*. Mais encore, comment cela est-il arrivé?

ERNEST. Que sais-je, moi; embarras de voitures; je suis extrêmement vif, mon cheval l'est aussi, et tout à l'heure, à la porte Maillot, un cabriolet...

COURTOIS. Eh! mon Dieu! c'est notre homme au tilbury. (*S'avançant et se mêlant à la conversation.*) Messieurs, je connais l'affaire; j'y suis même pour quelque chose...

VERMEUIL, *le regardant attentivement*. Que voulez-vous dire?

COURTOIS. C'est moi qui suis le témoin du cabriolet.

VERMEUIL, *à part*. Comment! c'est là un des camarades de mon neveu; il choisit drôlement ses seconds.

COURTOIS, *saluant M. de Vermeuil*. Je vois que Monsieur est celui du tilbury, et entre confrères...

ERNEST, *vivement*. Je vais à deux pas; ma petite maison de l'allée des Veuves, où je prendrai mes armes; je vous retrouverai ici...

COURTOIS. C'est bon! c'est bon! faites comme vous voudrez, vous pouvez être tranquille; Monsieur est votre témoin, je suis celui de l'adversaire, cela nous regarde maintenant; ce n'est plus votre affaire, c'est la nôtre.

ERNEST. Oh! ne craignez rien pour moi, je suis sûr de mon coup. (*Il sort.*)

SCENE XI.

COURTOIS, VERMEUIL.

COURTOIS. Sûr de mon coup! c'est comme celui de tout à l'heure; c'est drôle, ils sont tous sûrs de leurs coups, tous! heureusement que nous sommes là, ce qui est encore plus sûr! (*A Vermeuil.*) Dites-moi, maintenant que nous sommes seuls, n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

VERMEUIL. Que voulez-vous dire?

COURTOIS, *avec sentiment*. Eh! sans doute : est-ce que vous auriez le cœur de laisser ces deux jeunes gens... Songez donc à notre... à nos devoirs : enfin, je suis témoin; vous l'êtes aussi...

VERMEUIL. Eh bien!

COURTOIS. Eh bien! je vous déclare que nous sommes indignes d'en exercer les honorables fonctions, si, dans une demi-heure, nous n'avons pas forcé ces jeunes gens à s'embrasser et à déjeuner ensemble.

VERMEUIL. Monsieur!

COURTOIS, *à part*. Il y mord.

VERMEUIL, *à part*. Je m'étais trompé, c'est un brave homme. (*Haut.*) Je m'associe à votre projet, pourvu toutefois que tout se passe dans les règles.

COURTOIS. Parbleu! c'est bien mon intention : voyons un peu qu'est-ce que nous pourrions exiger d'eux.

VERMEUIL. Mais qu'ils se conduisent en gens d'honneur.

COURTOIS. Sans doute; qu'ils fassent bien les choses; dîner à dix francs par tête, le café, la liqueur...

VERMEUIL. Plaît-il! vous parlez...

COURTOIS. Du dîner. Il paraît que Monsieur ignore les usages; je vais vous dire comment cela se passe.

AIR *de la Galopade.*

Par état et par goût,
Je sais tout,
J'entends tout;
Sentinelle
Toujours fidèle,
Si je vois
Deux grivois
S'enfoncer dans le bois,
Je les suis soudain en tapinois.

Mais souvent par hasard,
J'arrive, hélas! trop tard,
Et de loin je les voi
Aller dîner sans moi.
Chut! j'entends près de là
Une, deux, ah! ah! ah!
J'y cours vite,
L'âme interdite;
Deux amants furieux
S'égorgent pour les yeux
D'une Agnès qui les trompe tous deux.

Souvent c'est un époux,
Qui, dans un rendez-vous,
A vu certain malheur
Obscurcir son honneur.
Allons, dis-je au mari,
Soyez donc plus poli;
Cette affaire
Est une misère;
Pour si peu,

Prendre feu,
Et se mettre au cercueil!
Ah! grands dieux! que de femmes en deuil

(MINEUR.)

Si l'un d'eux se mutine,
Je lui parle à l'instant
De sa sœur, sa cousine,
Sa mère, son enfant;
Je l'attendris sur l'heure,
Par mes talents heureux;
Car je pleure
Quand je veux.

Enfin,
Si le destin
Fait qu'il soit orphelin,
Et qu'il n'ait ni père
Ni mère,
A mes fiers combattants,
Par des signes frappants,
Je prouve qu'ils sont tous deux parents.
Avec un peu d'aplomb,
Je ferais le Lapon
Et le Chinois... cousins,
Même issus de germains :
Je tonne, je séduis,
J'entraîne, j'éblouis,
O puissance
De l'éloquence!
Un traiteur,
Par bonheur,
Est tout près,
Et la paix
Chez lui va se signer à leurs frais.

Garçon, cinq couverts.

Vous êtes tous les deux...

Des huitres.

Des rivaux généreux...

Deux lapins.

Et ces exploits nouveaux...

Du champagne.

Font de vous deux héros...

A la glace. Du rhum, du rhum pour le coup du milieu.

Tôt, tôt, tôt,
Servez chaud,
Tin, tin, tin,
Verre en main
Tout s'oublie,
Et se pacifie,
Par un poulet truffé,
L'accord est réchauffé,
Et l'on s'embrasse enfin au café.

VERMEUIL. De sorte que vous n'avez pas d'autre état?

COURTOIS. Non, Monsieur, je m'y suis voué tout entier, quels qu'en soient les inconvénients, les dangers.

VERMEUIL. Ah! il y a des dangers.

COURTOIS. Parbleu! et le chapitre des indigestions; aujourd'hui, par exemple, je m'y attends bien.

VERMEUIL. Comment! ce n'est pas seulement avec Victor que vous êtes engagé?

COURTOIS. Victor, dites-vous? je ne le connais pas.

VERMEUIL. Comment! vous ne le connaissez pas? et c'est celui dont vous êtes le témoin; Victor de Sérigny.

COURTOIS, *avec terreur*. Victor de Sérigny... attendez donc... Sérigny, justement... c'est l'homme de ma lettre de change. (*Vivement, à Vermeuil.*) Un jeune homme... un mineur, qui a des dettes, et un oncle estimable.

VERMEUIL. Oui, des dettes; il fera bien de vivre pour les acquitter, car son oncle ne paiera jamais rien.

COURTOIS, *à part*. Ah! mon Dieu! et mon placement. (*Haut.*) Monsieur, il ne faut pas que ce jeune homme-là se batte, nous ne devons pas le souffrir, c'est servir la cause de l'humanité, c'est défendre les principes, c'est... ah! mon Dieu! je l'entends... Je vous en prie, aidez-moi à le persuader, à le désarmer; vous m'avez promis votre appui.

VERMEUIL, *froidement*. Non, non, ce n'est pas dans ce moment qu'il faut qu'il me voie; plus tard je serai à lui, at à vous, Monsieur. (*Il salue, et rentre dans l'auberge.*)

SCENE XII.

COURTOIS, *puis* VICTOR.

COURTOIS. Quel cœur sec et barbare, et qu'il était peu digne des fonctions honorables et conservatrices auxquelles il est appelé! O mon éloquence! ne m'abandonne pas, le voilà; heureusement il a déjà l'air plus calme.

VICTOR, *tranquillement*. Je viens, Monsieur, vous rappeler votre promesse.

COURTOIS, *tremblant*. Comment, jeune homme, vous persistez toujours?

VICTOR. Oh! non, Monsieur, je viens de faire des réflexions bien salutaires; j'ai juré que ce serait aujourd'hui la dernière fois de ma vie que je me battrais, ainsi il faut en finir.

COURTOIS. Et si cela finit mal pour nous, Monsieur? (*A part.*) S'il savait que son adversaire est sûr de son coup.

VICTOR. Alors, vous porterez cette lettre à ma cousine.

COURTOIS. Ah! vous avez une cousine?

VICTOR. Vous verrez comme elle est jolie.

COURTOIS. Elle est jolie! et vous vous battez, jeune insensé!

VICTOR. Vous lui remettrez cette lettre; vous lui direz que jusqu'au dernier soupir, Victor de Sérigny...

COURTOIS. C'est bien lui, plus de doute, il y a identité! (*Le regardant douloureusement.*) Victor de Sérigny!

VICTOR. Eh bien! oui; qu'y a-t-il d'étonnant?

COURTOIS. Ce qu'il y a d'étonnant! Apprenez, Monsieur, que quand on s'appelle ainsi on ne se bat pas...

VICTOR. Comment?

COURTOIS. L'espoir sans doute d'une noble maison, songez donc à la douleur de vos amis.

VICTOR. Ils se consoleront.

COURTOIS. De votre famille!

VICTOR. Que vous importe?

COURTOIS. Et s'il faut encore des considérations plus majeures; il est impossible que vous n'ayez pas quelques créanciers, vous devez en avoir.

VICTOR, *avec dépit*. Certainement, j'en ai, et vous m'y faites penser; parbleu! je serais enchanté de leur jouer ce tour-là.

COURTOIS, *à part*. Déclarons-nous; peut-être que l'humanité, la sensibilité...

VICTOR. Je ne dois qu'à des juifs, des usuriers, des fripons; j'en voudrais voir un seul devant moi, pour me donner le plaisir de l'étrangler moi-même, avant de mourir.

COURTOIS, *à part*. Dissimulons. (*Haut.*) Je vous deman-

derai seulement si vous... si vous êtes aussi sûr de votre coup?

VICTOR. Moi, je suis la maladresse même, et je ne sais seulement pas quelles armes choisiront mes adversaires : celui d'hier au soir, je crois que c'est à l'épée, mais l'autre, j'ignore...

COURTOIS. Celui d'hier au soir, est-ce que vous en auriez deux, par hasard?

VICTOR. Et voilà une heure que je vous le dis ; un impertinent qui s'est avisé de chanter sous les fenêtres de ma cousine.

COURTOIS, *à part*. Ah! mon Dieu! c'est mon homme aux petits verres; encore un qui est sûr de son coup. (*A Victor*.) C'est fait de nous, Monsieur, nous sommes morts.

VICTOR. Comment, nous sommes morts?

COURTOIS, *à part*. Et moi qui suis aussi son témoin, je vous le demande, comment vais-je me tirer de là...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, TOM.

TOM, *arrivant, tout essoufflé*. Ah! Monsieur, si je n'ai pas crevé un cheval, peu s'en faut; vingt-cinq minutes pour aller d'ici à l'hôtel et pour en revenir.

VICTOR. Eh bien! as-tu vu ma cousine? lui as-tu parlé? est-elle inquiète de mon absence?.. mais réponds donc, bourreau!

TOM, *soupirant*. Votre cousine, Monsieur; armez-vous de courage!

VICTOR. Comment?

COURTOIS. Encore un événement.

TOM. Tout l'hôtel est sens dessus dessous; on ne sait ce que Mademoiselle est devenue!

VICTOR, *troublé*. Elle n'était pas chez mon oncle?

TOM. Non, Monsieur... disparue depuis sept heures du matin, et il faut que ce soit quelque chose de bien terrible; car j'ai interrogé toute la maison : impossible d'en tirer un seul mot.

VICTOR. Et la femme de chambre n'a pu t'instruire?..

TOM. Si fait, Monsieur... des demi-mots... Enfin...

VICTOR. Enfin...

TOM. Enfin, Monsieur, je croirais que Mademoiselle est enlevée.

VICTOR. Enlevée! ma cousine! et mon oncle?..

TOM. Parti aussi depuis quelques heures, pour l'avenue de Neuilly.

VICTOR. Il sera à sa poursuite. Je le trouverai, je le tuerai.

COURTOIS. Et qui?

VICTOR. Le ravisseur, quel qu'il soit...

COURTOIS. Et de trois... Ah çà! tâchez donc de connaître une seule des personnes avec qui vous vous battez.

VICTOR. L'avenue de Neuilly! Eh mais! c'est de ce côté. (*A Courtois*.) Et vous ne quittez pas cette place, vous n'avez rien vu?

COURTOIS, *à part*. Ah! quelle idée. (*Haut*.) Si fait, pardonnez-moi, je crois me rappeler... (*A part*.) Et nos deux adversaires qui vont arriver; il n'y a que ce moyen.

VICTOR, *avec impatience*. Et vous ne me le dites pas... mais parlez donc, je vous en conjure.

COURTOIS, *cherchant*. Attendez, attendez que je me remette sur la voie; nous disons que c'est votre cousine, la nièce de monsieur votre oncle, une jeune personne fort agréable.

VICTOR. Charmante!

COURTOIS. C'est cela; une mise élégante; elle avait l'air bien affligé...

VICTOR. Mais vous l'avez donc vue, encore une fois?

COURTOIS. Certainement, avec un jeune officier, dans une calèche. (*A part*.) Il n'y a que ce moyen-là de le faire partir.

VICTOR. Avec un officier! vite, Tom, à cheval.

TOM. Voilà, Monsieur.

VICTOR, *agité*.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne*.

Courons sur les pas du perfide
Qui veut détruire mon bonheur,
Bientôt dans ma course rapide,
J'aurai puni le ravisseur. (*Bis*.)
Si je perds celle qui m'est chère,
Si mon espoir doit me tromper,
Je sais ce qui me reste à faire.
(*Portant la main sur les pistolets que Tom tient*.)

COURTOIS.

Allons, je ne puis l'échapper.

ENSEMBLE.

Courons } sur les pas du perfide, etc.
Courez }
(*Il sort avec Tom*.)

SCENE XIV.

COURTOIS, *seul*. Qu'est-ce qu'il dit donc? je sais ce qui me reste à faire, c'est qu'il en est capable. (*Il regarde du côté où il est sorti*.) Ah! mon Dieu! il franchit les fossés; il va se casser le cou à présent : ce garçon-là me fait des révolutions! là... (*Revenant*.) Ah! que d'événements! moi, je désirais des affaires, en voilà-t-il assez, qui se compliquent, qui se croisent. Dans un autre moment j'y aurais vu une perspective superbe, des suites succulentes; mais dans l'agitation où je suis, je vous demande si ça peut me profiter. Me voilà toujours maître du champ de bataille; mais s'il revient, ils renoueront l'affaire : s'il y avait moyen de l'arranger une fois pour toutes...

SCENE XV.

COURTOIS, SAINT-FIRMIN, *d'un côté, son épée sous le bras*; ERNEST, *de l'autre côté, tenant aussi son épée*.

SAINT-FIRMIN. Eh bien! mon cher témoin, ce M. Victor se fait bien attendre. (*Apercevant Ernest*.) Eh, mais! c'est peut-être lui.

COURTOIS, *cherchant*. C'est possible, attendez, je vais le savoir. (*Il s'approche d'Ernest qu'il salue*.)

ERNEST. Ah çà! mon cher, c'est une horreur, votre M. Victor se moque donc de moi.

COURTOIS, *bas*. Monsieur, vous l'accusez à tort...

ERNEST, *à lui-même, regardant Firmin*. Ah! c'est donc lui?

COURTOIS, *hésitant*. Mais...

SAINT-FIRMIN. Eh bien!

COURTOIS. C'est lui. (*A part*.) Oh! ma lettre de change! (*Ernest et Saint-Firmin se saluent*.)

COURTOIS, *se plaçant entre eux*. A moi maintenant... Ah çà! mes bons amis, nous voilà en présence, expliquons-

nons :-est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là?

ERNEST. Qu'est-ce que c'est? arranger...

SAINT-FIRMIN, *tirant l'épée.* Voilà, je pense, la meilleure manière...

COURTOIS, *à part.* Ah! mon Dieu! quelles têtes. (*Saint-Firmin et Ernest s'approchent, Courtois se précipite entre eux.*) Arrêtez, arrêtez, au nom de l'humanité, écoutez-moi. (*Courtois les prend sous le bras avec vivacité; Victor paraît dans le fond couvert de poussière et suivi de Picard.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, PICARD.

VICTOR, *à Picard.* Ma foi, mon cher Picard, je t'ai rencontré bien à propos; tu es sûr que ma cousine est là?.. conduis-moi vite...

SAINT-FIRMIN ET ERNEST, *repoussant Courtois.* Tous vos discours sont inutiles.

COURTOIS. Mais, imprudents que vous êtes, vous n'avez seulement pas de second témoin.

VICTOR, *prêt à entrer dans l'auberge.* Hein! que vois-je? deux jeunes gens l'épée à la main, et mon homme... Ah çà! il est donc fourré dans toutes les querelles. (*S'avançant.*) Pardon, Messieurs. (*Picard entre dans l'auberge.*)

COURTOIS, *voyant Victor.* Ouf!.. à l'autre maintenant; c'est le diable qui le ramène.

VICTOR, *à Saint-Firmin et à Ernest.* Il vous manque un témoin, Messieurs, et je n'ai jamais laissé deux braves dans l'embarras.

COURTOIS. Ah! l'enragé, quand je me sang et eau pour le tirer d'affaire.

SAINT-FIRMIN, *à Victor.* Mille grâces, Monsieur; mais je m'en rapporte à la bonne foi de M. Victor. (*Montrant Ernest.*)

ERNEST, *à Saint-Firmin.* M. Victor! mais c'est vous.

SAINT-FIRMIN Non, parbleu! c'est vous-même.

VICTOR. Victor! un moment, Messieurs; c'est moi!

SAINT-FIRMIN. Vous?

COURTOIS. Aye, aye, gare les explications!

VICTOR. Qui donc a pu causer cette étrange méprise?

SAINT-FIRMIN, *montrant Courtois.* C'est Monsieur.

ERNEST C'est lui.

VICTOR, *furieux, à Courtois.* Il m'en rendra raison.

TOUS TROIS.

En garde, (*bis.*)
Craignez notre juste courroux,
En garde, (*bis.*)
Défendez-vous.

COURTOIS.

Qui, moi, me battre! je n'ai garde;
Pour qu'avec vous je me hasarde,
Il me faut un témoin aussi.
(*A part.*)
Et je suis bien loin, Dieu merci!
De m'en servir ici.

TOUS TROIS.

En garde, etc.

(*Les trois épées sont dirigées contre Courtois, qui se retire très-effrayé.*)

COURTOIS, *troublé.* Messieurs, n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, VERMEUIL, ADÈLE, PICARD.

VERMEUIL *paraît au bruit que fait Courtois; il donne la main à Adèle; ils s'arrêtent en voyant Victor, qui ne les aperçoit pas.*

VICTOR. Non, non. (*Laissant tomber son épée.*) Ciel!.. mon oncle!

SAINT-FIRMIN. Mon ancien général!

VERMEUIL. Fort bien, Monsieur, trois duels à la fois.

ADÈLE. Ah! Victor, est-ce là ce que vous m'aviez promis?..

VICTOR. Et ma cousine aussi; je suis perdu!

COURTOIS. C'est mon bon ange qui les envoie.

VICTOR, *embarrassé.* Mon cher oncle, je vous jure que c'est bien malgré moi... une fatalité...

ERNEST, *à Vermeuil.* J'ignorais, Monsieur, que vous fussiez l'oncle; je n'aurais pas pris la liberté de m'adresser à vous pour me servir de second.

VERMEUIL. Pourquoi donc, Monsieur, je vous en servirai.

ERNEST. Contre votre neveu?

VERMEUIL. Sans doute. (*A Saint-Firmin.*) Et à Saint-Firmin aussi.

SAINT-FIRMIN. Mon général...

VICTOR. Que veut-il dire?

ADÈLE. Eh bien! mon oncle qui s'en mêle aussi!

COURTOIS, *à part.* C'est un gâte-métier que cet homme-là...

VERMEUIL. Seulement, Messieurs, je me flatte que mon expérience et mon grade me mériteront assez votre confiance, pour que vous me laissiez maître du lieu et du choix des armes. (*Saint-Firmin et Ernest s'inclinent.*)

VICTOR. Mon oncle!..

VERMEUIL. Oh! ne craignez rien, je ne vous empêcherai pas de vous battre; au contraire...

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

VERMEUIL. La campagne va s'ouvrir; dans quinze jours nous partons pour l'armée. (*A Saint-Firmin et à Ernest.*) Messieurs, vous serez tous trois à côté de moi, et nous verrons celui qui se montrera le mieux; depuis vingt ans, voilà comme je termine mes affaires d'honneur.

SAINT-FIRMIN ET ERNEST, *vivement.* Général, nous acceptons.

ADÈLE. Ah! je respire.

COURTOIS. Et moi je suis sauvé... (*A part.*) parce qu'avec de tels sentiments et un tel oncle, il est impossible que ma lettre de change... Je la présenterai demain.

VERMEUIL. Pour toi, Victor...

AIR : *A soixante ans.*

Pour mériter de nouveau mon estime,
Pour obtenir ce cœur qui t'est promis,
Dans un combat plus légitime,
Va vers ton prince et ton pays.
De tes torts envers la patrie
Ton bras peut t'absoudre aujourd'hui;
Oui, ta valeur peut t'absoudre aujourd'hui;
Et s'il est vrai que le feu purifie,
Ah! c'est surtout le feu de l'ennemi.

TOUS.

Oui, s'il est vrai que le feu, etc.

COURTOIS, *à Vermeuil.* Ah çà! permettez; vous nous

enlevez ces jeunes gens; vous allez faire la guerre; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là?

VERMEUIL. Avec l'ennemi! non, Monsieur; ce sont les seules que nous n'arrangeons jamais.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Le sort { nous / vous } réconcilie,
Ne songeons plus en ce jour
Qu'à partager { notre / votre } vie
Entre la gloire et l'amour.

COURTOIS, *au public.*

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Par les traits lancés du parterre,
Quelques auteurs à mort furent blessés,
Ils ont payé tous les frais de la guerre,
Dieu fasse paix aux pauvres trépassés!
Mais aujourd'hui plus de lutte ennemie,
Si quelque bruit...
(*S'avançant.*)
Voilà, voilà.
(*Parlant au parterre.*)

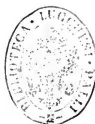
Voyons, Messieurs; un moment.

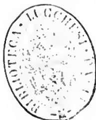
N'aurions-nous pas un moyen, je vous prie,
D'arranger cette affaire-là?

CHOEUR.

Le sort nous réconcilie, etc.

FIN DE LE TÉMOIN.




BIBLIOTECA · LUCCHESI











UNE MONOMANIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 août 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. PAUL DUPORT.

Personnages.

GAUTHIER.
ÉMILE DESGAUDINS, son neveu.
MAUGIRON.
MADEMOISELLE PALMYRE MAUGIRON, sa sœur.
HENRIETTE MAUGIRON, fille de Maugiron.
HECTOR DESVIGNETTES, cousin de Maugiron.

La scène est à la campagne de Maugiron, à une demi-lieue de Paris.

Le théâtre représente un salon; porte au fond et portes latérales. Une table sur le devant à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAUTHIER, MAUGIRON, MADEMOISELLE MAUGIRON.

MAUGIRON, *entrant par le fond avec Gauthier qu'il tient par la main*. Par ici, venez donc. (*Appelant.*) Palmyre! Palmyre!

MADEMOISELLE MAUGIRON, *entrant par la porte à gauche de l'acteur*. Eh bien! mon frère.

MAUGIRON. Tu ne te doutes pas, regarde... C'est lui, ce cher Gauthier, notre vieil ami, qui arrive de sa terre de Colmar.

GAUTHIER. Et qui, à une demi-lieue de Paris, n'a pas voulu passer si près de votre campagne sans que sa première visite fût pour vous. Pardon de tomber ainsi à l'improviste.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Comment, pardon!.. C'est si aimable!.. D'abord, moi, j'adore les surprises, les coups de hasard, et généralement toutes les catastrophes inattendues.

GAUTHIER, *souriant*. Bien obligé! Ah çà, mon cher Maugiron, je vais tout de suite au fait. Puis-je espérer la main de ta fille pour mon neveu?.. Comme je le disais dans ma dernière, outre un fort joli patrimoine, et une place dans les Domaines, que je lui ai fait obtenir, il aura toute ma fortune que je lui assure dans le contrat... parce que je le regarde comme mon enfant; je l'aime comme mon fils, c'est toute ma famille.

MAUGIRON, *à demi-voix*. C'est bien, mon ami, c'est bien... Nous parlerons de cela.

GAUTHIER. Est-ce que tu hésites?

MAUGIRON. Non pas moi. Mais voilà ma sœur à qui j'ai montré ta lettre.

GAUTHIER. Et qui refuse?

MAUGIRON. Non pas, nous en préserve le ciel!

GAUTHIER. Eh bien! alors, qu'est-ce que vous dites donc?

MADEMOISELLE MAUGIRON. Je dis qu'une demande si brusque, si heurtée...

GAUTHIER, *passant au milieu*. Il me semble qu'entre grands parents, il n'y a pas besoin de diplomatie. Je ne suis pas un prince, je suis un receveur. Voilà mon neveu Émile Desgaudins... Dix-huit ans, cent mille écus de dot, un bon enfant, un joli garçon. En voulez-vous?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge*.

Il faut d'abord qu'on le voie, et qu'on l'aime.
GAUTHIER.
C'est juste... prenez quinze jours,
Je n'ai que ça de congé.
MADEMOISELLE MAUGIRON.
Quel blasphème!
Ciel! à jour fixe il cite les amours!
GAUTHIER.
Quand tout s'accorde, âge, rang et fortune.
MADEMOISELLE MAUGIRON.
Je ne connais que l'inclination;
Et que ma nièce enfin s'y prête ou non,
Il faudra bien qu'elle en ait une.

GAUTHIER. Soit, en se dépêchant.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Ce n'est pas possible avec ma nièce, qui a l'esprit le plus lent, le plus froid, le plus terre-à-terre. Je n'ai jamais pu l'exalter, ni exciter son enthousiasme; et excepté les soins du ménage, tenir une maison, régler les dépenses et les revenus, nous soigner quand nous sommes malades, et nous distraire avec son piano, quand nous nous portons bien; elle n'est absolument bonne à rien du tout, ça me désole.

GAUTHIER. Et moi ça m'enchante! Une femme de bon sens... voilà celle que je préfère.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Monsieur, est-ce pour m'insulter?

GAUTHIER. Du tout, ce n'est qu'à cause de mon neveu... pour mettre un peu de raison dans ses idées, il ne faut pas moins d'un pareil contre-poids.

MAUGIRON. Comment?

GAUTHIER. Eh! mon Dieu, oui, c'est un aveu que je vous dois, et si ça peut lui concilier l'appui de votre sœur, sa folie au moins une fois aura été bonne à quelque chose.

MADEMOISELLE MAUGIRON, *vivement*. Quoi! il serait?..

GAUTHIER. Perdu dans les papillons noirs, engoué des doctrines du jour, des bizarreries à la mode, et pour comble de mal, ces exagérations qui, de la part des inventeurs, ne sont qu'un simple jeu d'esprit, un caprice de la pensée... ne s'avise-t-il pas, lui, de les prendre au sérieux, et d'en faire la règle de sa conduite et de ses sentiments!

MAUGIRON. Pas possible!

MADEMOISELLE MAUGIRON. Preuve d'une âme vierge et candide.

GAUTHIER. Oh! candide, beaucoup trop; car à quoi bon l'étude et la lecture, si ce n'est pour former le jugement et faire voir le monde tel qu'il est? Pauvre garçon! voilà à peine un an que je l'ai quitté, et ses dernières lettres m'ont causé une frayeur, au point que j'en ai avancé mon voyage. Figurez-vous un vague, un sombre, un dégoût de la vie réelle: cette frénésie d'idéalisme, cette mélancolie épileptique, enfin toute la fantasmagorie lugubre qu'on trouve maintenant plus amusante que notre gaieté française.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Et on a raison. Vous qui parlez, soutiendrez-vous que les chefs de la littérature actuelle sont sans talent, sans génie!

GAUTHIER. Au contraire, ils en ont, et beaucoup! c'est là le malheur! pourraient-ils donner cours à tant de sophismes, et battre monnaie d'extravagances, si la forme cachait avec moins d'art le faux et le vide du fond?

MADEMOISELLE MAUGIRON. Extravagant, soit; mais admirable.

GAUTHIER.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène?*

L'admirable tient à l'utile,
On ne saurait les séparer, je crois;
Les plus beaux dons d'une veine fertile
N'ont de prix que par leur emploi,
Ils n'ont de prix que par leur bon emploi.
Oui, je choisis pour lumière et pour guide
Le flambeau qui vient m'éclairer;
Et non le feu follet perfide
Qui n'a d'éclat que pour mieux m'égarer.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Je vous vois venir... avec vos vieux auteurs, n'est-ce pas?

GAUTHIER. Eh bien! oui, mes vieux amis de collége. Dût-on me traiter de *ganache* et de *rococo*, peu m'importe... Saine morale, raison, naturel, connaissance de la société et du cœur humain... en un mot, leçons pour bien penser et bien vivre, voilà ce que je trouve chez eux, et je m'en contente... (*A Maugiron.*) Maugiron aussi, j'en suis sûr.

MAUGIRON. C'est-à-dire, mon ami, depuis qu'on m'a prouvé que leurs idées étaient trop en arrière, je ne les goûte plus.

GAUTHIER. Quoi! vous ici... *tu quoque* pour les novateurs?

MAUGIRON. Ah! c'est différent ceux-là, leurs idées sont trop en avant, je ne les goûte pas encore.

GAUTHIER. Que faites-vous donc?

MAUGIRON. Je garde un terme moyen, une espèce de juste milieu littéraire : je ne lis plus aucun ouvrage, et je ne vais plus aux spectacles.

GAUTHIER. Voilà! c'est l'histoire du public! Qu'on se plaigne à présent de son indifférence. A qui la faute? en vain tous les grands et les petits journaux lui crient chaque matin : « Entrez, entrez, Messieurs, prenez « vos places; tout Paris voudra voir cette nou- « veauté. » Tout Paris reste chez lui, et se dit comme moi :

PREMIER COUPLET.

AIR du *Galoubet*.

Je n'irai pas; (*bis*.)
Le soir quand mon dîner s'achève,
Je veux des plaisirs délicats,
Des jeux par qui l'esprit s'élève;
Mais aller... en place de Grève!
Je n'irai pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je n'irai pas; (*bis*.)
Je suis bourgeois, époux et père...
Et quoiqu'à l'abri des faux pas,
Ma femme, à voir tant d'adultère,
Peut apprendre comme il faut faire...
Je n'irai pas.

MADEMOISELLE MAUGIRON, *en colère*. C'est trop fort! Quelle injustice! Pourtant, Monsieur, vous conviendrez...

GAUTHIER. De tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle Maugiron, si vous vous mettez en colère comme jadis, vous savez, en 1803, lorsque vous refusâtes ma main, parce que je m'étais permis de rire du roman de Werther.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Sans doute : le moyen de vivre avec un homme qui déclare qu'il ne se tuera jamais!

GAUTHIER. Non, on n'en a pas le droit.

MADEMOISELLE MAUGIRON. C'est celui des grandes passions malheureuses.

GAUTHIER. Allons donc!

MADEMOISELLE MAUGIRON.

AIR du vaudeville de *l'Intérieur d'une Étude*.

La tombe leur sert de refuge.
GAUTHIER.
Envoyons-les à Charenton,
MADEMOISELLE MAUGIRON.
Ciel!...
GAUTHIER.
Que votre frère en soit juge,
J'y consens.
MADEMOISELLE MAUGIRON.
Parlez, Maugiron.
GAUTHIER.
Voyons, quel parti faut-il suivre?
MADEMOISELLE MAUGIRON.
Lorsque l'amour vous brûle à petit feu?
GAUTHIER.
Faut-il mourir?
MADEMOISELLE MAUGIRON.
Ou faut-il vivre?
MAUGIRON, *qui a passé entre eux deux*.
Il faut prendre un juste milieu.
MADEMOISELLE MAUGIRON.
Faut-il mourir?
GAUTHIER.
Ou faut-il vivre?
MAUGIRON.
Il faut prendre un juste milieu.

SCÈNE II.

Les précédents, HECTOR, DESVIGNETTES.

HECTOR, *à la cantonade*. James, dételle Zélia, et promène-la doucement, pour qu'elle ne se refroidisse pas.
GAUTHIER. Quel est ce jeune fashionable?
MAUGIRON. Un de nos cousins... un protégé de ma sœur.
MADEMOISELLE MAUGIRON. M. Hector Desvignettes.
HECTOR, *présentant un ballot de livres à mademoiselle Maugiron*. Voici, belle cousine, un nouveau tribut que je viens vous offrir.
MADEMOISELLE MAUGIRON. Vos derniers ouvrages.
HECTOR. Précisément.
GAUTHIER. Monsieur Desvignettes est auteur?
HECTOR. Mieux que ça, Monsieur, je suis éditeur, je suis lancé dans la librairie, la haute librairie! celle qui domine l'époque; car franchement, c'est moi qui ai fait la littérature actuelle telle qu'elle est, je peux m'en vanter.
GAUTHIER. Il n'y a pas de quoi.
HECTOR. C'est moi qui ai ressuscité le moyen âge.

AIR : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Avec du vieux on fait du neuf,
Vive treize cent neuf!
La littérature ici-bas,
Grâce à nous, je l'espère,
Vient de faire un grand pas.
GAUTHIER, *à part*.
Un grand pas en arrière.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Toutes vos publications ont un succès... Votre dernier roman, surtout, m'a fait frissonner! j'en étais toute pâle.
HECTOR. Vous êtes bien bonne.
MADEMOISELLE MAUGIRON. Non, vrai, c'était épouvantable!
HECTOR, *d'un air modeste*. Vous me flattez, trois meurtres et un viol.
MAUGIRON. C'était déjà bien honnête.
HECTOR, *avec satisfaction*. Il y en a le double dans celui-ci; vous en serez contente. Et puis nous venons de lancer un nouveau journal hebdomadaire, dans le genre à la mode, le CAUCHEMAR... revue qui paraîtra tous les dimanches.
GAUTHIER. Ce sera gai.
HECTOR. Vous avez là le premier numéro que je vous recommande : il est enchanteur. *Le râle d'un pendu*, saynette. — *Ode d'un amant aux vers qui rongent le cadavre de sa fiancée*. Et puis le dernier acte d'un drame encore plus osé que tout ce qu'on a mis au théâtre : *Le frère prêtre et la sœur morte*, ou *l'inceste dans la tombe*.
GAUTHIER. Dans la...
HECTOR. Dans la tombe! la scène se passe dans la tombe.
GAUTHIER. Et nous sommes en France! au dix-neuvième siècle!
HECTOR. Oui, Monsieur, la poésie ténébreuse, la littérature cadavéreuse! il n'y a plus que celle-là où l'on trouve encore de la vie et de la fraîcheur. Nous laissons reposer l'adultère, qui est bien usé... on en a mis partout, et nous exploitons actuellement l'inceste; c'est une idée qui est de moi, et que j'ai donnée aux jeunes littérateurs qui travaillent sous mes ordres.
GAUTHIER. Comment! Monsieur, c'est la jeunesse qui imagine et décrit des forfaits pareils?
HECTOR. Oui, Monsieur, des jeunes gens charmants, qui sortent du collège. Il y a surtout un petit blond de dix-huit ans, des yeux bleus, une physionomie de demoiselle, il est étonnant pour les atrocités! Il a, dans ce moment, un double assassinat délicieux, qu'il m'a promis pour la fin du mois. Nous en avons fait le plan ensemble, en déjeunant au café Tortoni.
GAUTHIER. Ces gens-là mangent?
HECTOR. Très-bien... ce sont de bons vivants.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

La lyre en mains, pleins de mélancolie,
Astres mourants, pâles soleils!
Ils vont quitter l'horizon de la vie...
Mais hors de là .. gras, joufflus et vermeils.
Du plaisir seul ils suivent les conseils.
Il faut les voir, quand le champagne fume,
Quelle gaîté! quel feu dans leurs discours!
Et quel esprit!
GAUTHIER.
Ils en ont donc?
HECTOR.
Toujours.
GAUTHIER.
Tant qu'ils ne tiennent pas la plume.

HECTOR. Et si vous les aviez entendus hier à dîner chez moi; au milieu du punch et du vin de Porto, c'étaient des éclats de rire, des coq-à-l'âne, des calembourgs!
GAUTHIER. Et vous pouvez vivre au milieu de cette atmosphère de crimes?
HECTOR. Je ne vis que de ça, et je vis très-bien, car mes affaires vont à merveille. J'ai de bon vin en cave, de l'or en caisse! vingt auteurs nouveaux dans mes magasins, et trois chevaux anglais dans mon écurie... C'est le moment de s'établir, de faire un bon mariage, et j'espère bien que le cousin Maugiron se décidera en ma faveur. (*Il remonte la scène.*)
GAUTHIER, *à Maugiron*. Monsieur est un prétendant?
MAUGIRON. Je n'ai rien promis; mais c'est ma sœur qui l'encourage.
MADEMOISELLE MAUGIRON. Sans me prononcer, parce que plus il y aura de concurrents, et plus ma nièce aura de chances pour une grande passion.
MAUGIRON. Taisez-vous donc, car la voici.

SCÈNE III.

Les précédents, HENRIETTE.

HENRIETTE. Bonjour, mon papa. (*Apercevant Hector.*) Ah! notre cousin Hector! vient-il déjeuner avec nous?
HECTOR. Non, cousine, je vais au château de Bréval porter quelques ouvrages que j'ai là, dans mon tilbury; mais soyez tranquille, je reviendrai pour le dîner.
GAUTHIER, *à Maugiron, après avoir regardé Henriette*. J'aurai là une charmante nièce... allons, Maugiron, une présentation officielle, qui me mette en droit de faire la cour... pour le compte de mon neveu.
HENRIETTE. Quoi! Monsieur serait...

MAUGIRON. Notre vieil ami Gauthier... tu sais, dont je t'ai montré la lettre.

GAUTHIER, *à Maugiron.*

AIR de *Julie.*

En la voyant et si fraîche et si belle,
J'ai du dépit, vraiment, d'être aussi vieux.
(*Passant auprès d'Henriette, qui baisse les yeux.*)
Quoi! pour cela rougir, Mademoiselle,
Et me dérober vos beaux yeux?
Si devant ceux que charme tant de grâce,
Vous persistez à les baisser,
Il vous faudra désormais renoncer
A regarder personne en face.

MAUGIRON. Comment! Gauthier, un madrigal!

HECTOR. Littérature ancienne.

GAUTHIER. Un madrigal d'oncle.

HENRIETTE. Que je trouve fort aimable.

MADEMOISELLE MAUGIRON. A propos d'homme aimable, et notre hôte, est-ce qu'il n'est pas encore descendu?

HENRIETTE. Pardon, ma tante; il se promène dans le jardin.

MAUGIRON. Tu l'as vu?

HENRIETTE. Par hasard, en allant cueillir des fleurs pour la chambre de ma tante.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Et, dis-nous, ce généreux inconnu s'est-il un peu remis des dangers qu'il a courus pour moi?

GAUTHIER. Des dangers!.. un inconnu!.. que signifie?..

HECTOR. Est-ce qu'il y a un roman là-dedans?

MAUGIRON. Oh non! une aventure de deux lignes.

HECTOR. C'est égal, avec des marges et des vignettes, j'en ferai un volume.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Vous avez raison, et je m'en vais vous conter... (*Elle passe auprès de Gauthier. Henriette s'éloigne et va auprès de la table.*)

MAUGIRON. Ça n'en finirait pas... elle se promenait hier dans notre petit batelet, au bord de la rivière, trois pieds d'eau.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Trois pieds de vase. (*Henriette remonte la scène.*)

MAUGIRON, *avec impatience.* Ça n'y fait rien.

HECTOR. Si vraiment; c'est plus noir, c'est plus sombre.

MAUGIRON. Le bateau a un peu dérivé, elle a eu peur, elle a crié... un jeune homme qui se promenait en pantalon blanc, et un livre à la main, s'est élancé dans l'eau jusqu'aux genoux.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Jusqu'à la ceinture.

MAUGIRON. A ramené le bateau à bord.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Et voulait s'éloigner, je ne l'ai pas voulu; je l'ai amené ici, pour proclamer son courage et ma reconnaissance; ma nièce l'a remercié; mon frère lui a prêté un pantalon et une robe de chambre; et moi, pour qui il venait de s'enrhumer, je l'ai forcé d'accepter l'hospitalité pendant la nuit.

GAUTHIER. Sans lui demander son nom?

MADEMOISELLE MAUGIRON. M'avait-il demandé le mien quand j'étais dans la vase?

GAUTHIER. Beau mérite!.. se jeter dans l'eau au mois d'août, ça ne peut jamais lui compter que pour un bain.

MADEMOISELLE MAUGIRON, *avec indignation.* Ah! ce mot-là est d'un homme bien sec!.. et je me flatte, moi, que nous recevrons souvent ce nouvel ami.

GAUTHIER. Que vous ne connaissez pas.

MADEMOISELLE MAUGIRON, *prenant sur la table un livre mouillé.* Je ne le connais que trop; voilà le livre qu'il portait sur lui... les poésies de Joseph Delorme, soulignées aux endroits les plus navrants. (*Henriette a repris sa place auprès de sa tante.*)

HECTOR. C'est un des nôtres.

GAUTHIER. Belle garantie!

MADEMOISELLE MAUGIRON. Cela nous garantit du moins une sensibilité exquise, une mélancolie profonde, un dégoût amer de la vie.

HENRIETTE, *vivement.* Ma tante a raison; car tout à l'heure j'ai causé avec lui au jardin, et il y a tant de tristesse et de douceur dans son regard et dans sa voix! on dirait qu'il a beaucoup souffert, mais c'est une raison pour le plaindre, et non pour le soupçonner, et il ne faudrait plus se fier à personne s'il y avait la moindre fausseté en lui.

GAUTHIER, *l'observant, à part.* Aïe, aïe!..

MADEMOISELLE MAUGIRON. Très-bien, ma nièce; enfin tu t'exaltes.

HENRIETTE. Ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais commis une inconséquence?

GAUTHIER, *à part.* Mon pauvre Emile! il est temps qu'il arrive. (*Haut.*) Ah çà! je vous demande la permission de revenir bientôt avec mon neveu, pour le présenter à sa prétendue.

HECTOR. Sa prétendue!..

GAUTHIER. Oui, Monsieur; Emile Desgaudins, mon neveu, qui, si vous voulez bien le permettre, demande aussi à se mettre sur les rangs, pour faire sa cour à Mademoiselle.

HECTOR, *allant vivement auprès de Gauthier.* Emile Desgaudins?.. Attendez donc... celui qui avait une place dans les Domaines.

GAUTHIER. Précisément.

HECTOR. Qui faisait aussi des poésies vaporeuses?

GAUTHIER. Je n'en sais rien.

HECTOR. Je le sais; car j'ai de lui un manuscrit.

GAUTHIER. Vous le connaissez?

HECTOR. Je ne l'ai jamais vu; mais si je n'ai pas d'autre rival à craindre...

GAUTHIER. Qu'est-ce à dire?

HECTOR. Rien, Monsieur; depuis quand l'avez-vous vu?

GAUTHIER. Il y a un an, à peu près; et j'arrive de Colmar.

HECTOR. C'est donc cela... (*Lui serrant la main.*) Pauvre homme!

GAUTHIER. Et en quoi, s'il vous plaît?

HECTOR. Je ne dirai pas un mot de plus, il y a des choses qu'on sait toujours assez tôt; je demande seulement que, dans le cas où M. Emile Desgaudins n'épouserait pas, ce soit moi, Hector Desvignettes... Votre parole, à vous, et à Monsieur, cela me suffit; et je suis sûr de mon fait. Adieu, mes chers parents... adieu, ma jolie fiancée!.. (*A Gauthier, d'un ton pénétré.*) Mon cher monsieur... ah!.. (*Brusquement.*) Je vais déjeuner au château de Bréval, et je reviens dîner ici. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MAUGIRON, GAUTHIER, MADEMOISELLE MAUGIRON, HENRIETTE.

MAUGIRON. Qu'est-ce que ça veut dire?.. est-ce que ton neveu serait disparu?

MADEMOISELLE MAUGIRON. Est-ce qu'il serait marié?

HENRIETTE, *à part.* Ah! comme cela se trouverait bien!

GAUTHIER. Laissez-moi donc tranquille, je craindrais plutôt qu'il ne fût devenu fou; car lorsque je me rappelle le style de sa dernière lettre... du reste, je vais le savoir; car il n'y a qu'une demi-lieue d'ici à Paris, et j'y cours.

MAUGIRON. Et moi, je ne souffrirai pas que tu nous quittes; tu déjeuneras avec nous.

GAUTHIER. Et mon neveu?

MAUGIRON. Ecris-lui de venir ici te rejoindre; un de mes gens montera à cheval, et avant deux heures tu auras réponse.

GAUTHIER. A la bonne heure; je vais écrire.

MAUGIRON. Moi, faire seller un cheval. (*Il sort.*)

HENRIETTE. Moi, presser le déjeuner. (*Elle sort.*)

MADEMOISELLE MAUGIRON, *tenant le volume.* Et moi, achever de lire les notes tracées au crayon par ce jeune homme. Ah! il y en a une, surtout... un proverbe indien: *Il vaut mieux être endormi qu'éveillé, couché que debout, et mort que vivant.* — C'est sublime!.. (*Elle sort.*)

GAUTHIER, *pendant que mademoiselle Maugiron sort.* Toujours ses idées!.. Elle y tient; ce qui me rassure, c'est que, chez elle, ça ne va pas jusqu'à la consomption.

SCÈNE V.

GAUTHIER, *seul.* Hâtons-nous d'écrire, car ce M. Desvignettes m'a effrayé avec ses phrases entrecoupées et inintelligibles. Cela vient peut-être de l'habitude qu'il a d'en lire tous les jours; ça se gagne!.. D'un autre côté, j'ai bien fait de rester, parce qu'au moins j'observerai par moi-même le nouveau venu; je ne sais, mais à la manière dont la jeune personne prenait sa défense... Dame!.. elle a beau être naturellement raisonnable, avec un père qui n'a jamais d'opinion, et une tante qui n'en a que de fausses... Moi, je me défie de tout ce qui a une tournure romanesque, surtout dans les maisons où il y a de riches héritières à marier; et le plus sûr est qu'Emile se dépêche. (*Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.*) Pauvre garçon! Au moins, lui, dans son genre, il est de bonne foi; c'est ce qui me fait le plus de peine.

SCÈNE VI.

ÉMILE, GAUTHIER, *à la table, écrivant.*

ÉMILE, *entrant agité.* Ah! un prétendu pour elle!.. qu'on va chercher à Paris, qui sera ici dans deux heures!.. que m'importe? Moi, je n'y serai plus... il faut m'éloigner, accomplir une résolution, malgré moi retardée d'un jour... et c'est un jour de trop; car, hier, je me sentais plus décidé, mieux affermi; aucune arrière-pensée, aucun regret... excepté pour mon pauvre oncle! au lieu qu'en ce moment, j'ignore ce que j'éprouve! ce n'est plus comme naguère, de l'indifférence, un vague ennui... Non, c'est comme du dépit, de la jalousie... Eh bien! tant mieux! au moins il y aura un motif à faire ce que je vais faire, et c'est une consolation.

GAUTHIER, *mettant l'adresse.* Voilà... à monsieur, monsieur Emile Desgaudins.

ÉMILE, *se retournant.* Hein! plaît-il?.. qui m'a nommé?.. (*Courant à Gauthier.*) Mon oncle!..

GAUTHIER, *l'embrassant.* Mon neveu!.. mon cher enfant... (*Gaiement.*) Allons, une reconnaissance!.. c'est la fatalité, la maison... on y est voué au roman.

ÉMILE. Vous ici!.. par quel hasard?

GAUTHIER. C'est la question que j'allais te faire.

ÉMILE. Oh! moi, une circonstance imprévue...

GAUTHIER. Attends donc; est-ce que ce serait toi, qui, hier au soir, dans la rivière?..

ÉMILE. Vous savez déjà?..

GAUTHIER. Je te fais compliment, mon garçon.

AIR du *Piége.*

Quoi! bravement arracher au trépas
Une beauté de cette consistance!
Et l'enlever, à la nage, en tes bras...
Ah! j'admire la jeune France!
Tout est chez elle et plus fort et plus grand,
Et ses vertus sont bien plus éclatantes...
Nous enlevions les nièces seulement,
Et vous enlevez les grand'tantes.

Dis-moi, qu'est-ce que tu venais donc faire sur le bord de l'eau?

ÉMILE, *à part.* Dieu! cachons-lui... (*Haut.*) Une promenade... promenade solitaire.

GAUTHIER. Tu te troubles, tu baisses les yeux, ce n'est pas ça... Hein! fripon, c'était peut-être un rendez-vous... quelque petite grisette que tu attendais?

ÉMILE, *vivement.* Vous pourriez croire...

GAUTHIER. Il n'y a pas de mal; j'aime mieux cela que de te voir sombre et ennuyeux comme un roman nouveau; je te passerais plutôt trois maîtresses sans amour, qu'un seul chagrin sans raison; mais malgré cela, et quelque piquante que soit ta nouvelle conquête, il ne faut plus y penser, parce que quand on va se marier...

ÉMILE, *avec dédain.* Me marier!

GAUTHIER. Certainement.

ÉMILE, *lui prenant la main.* Oui, je sais que c'étaient là vos projets... mais il faut y renoncer, je ne me marierai pas.

GAUTHIER. C'est ce que nous verrons; et quand tu sauras quelle est celle qu'on te destine...

ÉMILE. Cela ne me fera pas changer d'idée... (*Avec un soupir.*) et à présent, moins que jamais.

GAUTHIER. Moi, je crois le contraire, et je suis persuadé que la fille de la maison... cette jolie petite Henriette.

ÉMILE, *vivement.* Henriette?.. que dites-vous?.. Quoi! ce serait?..

GAUTHIER. Elle-même.

ÉMILE. Et le prétendu qu'on veut faire venir?

GAUTHIER. C'est toi.

ÉMILE, *lui sautant au cou.* Ah! mon oncle! mon cher oncle!.. je suis heureux!.. (*S'arrachant de ses bras.*) Non, non, au contraire; je suis le plus malheureux des hommes; et l'on ne vit jamais une fatalité pareille.

GAUTHIER. Qu'est-ce qu'il te prend donc?

ÉMILE. Si vous saviez... si... (*Regardant par la porte à gauche.*) Ah! mon Dieu! je les vois!

GAUTHIER, *regardant de même.* Eh! oui, au bord de cette allée, ton beau-père et ta prétendue, je vais te présenter.

ÉMILE. Non, non, gardez-vous-en bien; qu'ils ne sachent pas encore qui je suis.

GAUTHIER. Et pourquoi cela?.. il vaut mieux être à

leurs yeux Emile Desgaudins, mon neveu, qu'un héros mystérieux que personne ne connaît.

ÉMILE. Plus tard, je ne dis pas; mais dans ce moment, je vous supplie...

GAUTHIER. Pour filer le roman; n'est-ce pas? votre serviteur; moi, je vais tout de suite au dernier volume, et je pense comme mon ami Boileau.

« J'aimerais mieux cent fois qu'il déclinât son nom,
« Qu'il dit : je suis Oreste, ou bien Agamemnon. »

Ou Emile Desgaudins.

ÉMILE, *avec chaleur*. Eh bien! mon oncle, si vous tenez à ce mariage, apprenez qu'en me nommant, vous pouvez le faire manquer.

GAUTHIER. Qu'est-ce que tu me dis là?.. et quel est ce mystère?

ÉMILE. Il faut avant tout que j'envoie à Paris; ou plutôt que j'y coure moi-même pour empêcher, s'il en est temps encore...

GAUTHIER. Empêcher quoi?

ÉMILE. On vient, silence, et songez à ce que je vous ai dit.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE; MAUGIRON, *tenant un journal*; MADEMOISELLE MAUGIRON, *tenant un cahier de la* Revue de Paris.

HENRIETTE, *entrant avec Maugiron*. Mais je vous répète, mon père, que le déjeuner est servi.

MAUGIRON, *avec impatience*. Et tu me dis cela au moment où mes journaux arrivent.

HENRIETTE. Je vais toujours faire le thé avec ma tante, n'est-il pas vrai?

MADEMOISELLE MAUGIRON. Mais laisse-moi donc achever ma *Revue de Paris*, le héros qui s'était tué respire encore.

HENRIETTE. C'est fort heureux.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Et on va le disséquer vivant, c'est charmant.

HENRIETTE. Alors nous allons vous attendre dans la salle à manger avec ces messieurs, et si monsieur Gauthier veut me donner la main.

GAUTHIER. Avec plaisir, ma jolie nièce.

HENRIETTE, *à Emile*. Est-ce que Monsieur serait indisposé? est-ce qu'il serait plus souffrant?

ÉMILE, *s'inclinant*. Non, Mademoiselle.

GAUTHIER, *bas, à Emile*. Vois quelle bonté! quel touchant intérêt! elle te trouve très-bien, j'en suis sûr; et ne pas oser lui dire : « C'est mon neveu.... »

ÉMILE, *suppliant, à voix basse*. De grâce!..

GAUTHIER, *de même*. Que le diable t'emporte. (*Offrant sa main à Henriette*.) Allons, Mademoiselle. (*Ils font quelques pas pour sortir*.)

MAUGIRON, *qui lit son journal*. « Nous apprenons « à l'instant qu'un jeune homme, connu dans les sa- « lons par quelques essais poétiques, et chef de bureau « dans les Domaines, M. Emile Desgaudins... »

GAUTHIER, *qui sortait avec Henriette, entendant le nom de son neveu, s'arrête et dit* : Mon neveu!

ÉMILE, *à part*. O ciel!

MAUGIRON, *poussant un cri*. Ah! mon Dieu!

TOUS. Qu'y a-t-il donc?

MADEMOISELLE MAUGIRON, *qui a saisi le journal*. Ah! c'est affreux, c'est horrible! (*Elle laisse tomber le journal*.)

GAUTHIER, *s'emparant du journal*. Je saurai ce que ça signifie.

MAUGIRON. Otez-lui le journal, tenez-lui les mains. (*Tout le monde s'empresse autour de Gauthier*.) Eh! non, morbleu! je connaîtrai la vérité. (*Lisant avec émotion*.) « Chef de bureau dans les Domaines, « M. Emile Desgaudins est sorti hier de Paris sous « prétexte d'une promenade, et a mis fin à ses jours, « en se précipitant dans la Seine. »

HENRIETTE. Ah! le pauvre jeune homme!

GAUTHIER, *regardant tour à tour le journal et son neveu qui lui fait signe de se taire*. Il est mort, c'est imprimé... c'est dans le journal.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Plus de doute.

MAUGIRON, *à Gauthier*. Ah! mon cher ami, que vous devez être malheureux!

GAUTHIER. Malheureux!.. moi, malheureux, je suis furieux, je ne me possède plus.

MADEMOISELLE MAUGIRON. L'excès de la douleur.

GAUTHIER. Eh! non, morbleu! (*Regardant Emile*.) Mais enfin, nous saurons, je l'espère, les causes d'une pareille extravagance.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Extravagance!

GAUTHIER. Laissez-moi, de grâce, laissez-moi un instant.

MAUGIRON. Je conçois qu'on a besoin d'être seul.

GAUTHIER. Oui, allez déjeuner, je vous rejoins tout à l'heure; car j'ai une faim d'enfer.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Vous avez faim? vous pourriez manger?

GAUTHIER. Je le crois bien.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Cet oncle-là est d'une insensibilité... Mais en général, tous les oncles de l'ancien régime...

GAUTHIER.

AIR : *Rendez-moi mon léger bateau.*

Je vous prie, ici laissez-moi,
(*Montrant Emile*.)
Hors Monsieur, dont j'espère
Quelque mot qui m'éclaire...
ÉMILE.
J'attends vos ordres.
GAUTHIER, *à part*.
Sur ma foi!
Mort ou vif, tu diras pourquoi.

ENSEMBLE.

MAUGIRON, MADEMOISELLE MAUGIRON, HENRIETTE.
Juste ciel! dans un tel malheur
Montrer si peu d'alarmes!
Ne pas verser de larmes!
Ce sang-froid dans un tel malheur!
Je lui croyais un meilleur cœur.
GAUTHIER.
Quelle aurait été ma douleur!
Que j'aurais eu d'alarmes!
Qu'il m'eût coûté de larmes!
Si le bruit d'un pareil malheur
Eût loin de lui frappé mon cœur!
ÉMILE.
Tout s'unit pour mon malheur!
Tout accroît mes alarmes.
Au moment plein de charmes
Où j'entrevois le bonheur,
Il fuit comme un songe trompeur.

(*Maugiron, mademoiselle Maugiron sortent par la porte à droite*.)

SCÈNE VIII.

ÉMILE, GAUTHIER.

GAUTHIER. Je respire enfin, et toi aussi, grâce au ciel! j'ai tenu ma parole, j'ai gardé le silence. Mais maintenant, feu monsieur mon neveu, vous allez m'expliquer comment un journal a pu insérer un pareil article, dont je suis encore tout tremblant, quoique j'eusse la réfutation là, devant mes yeux.

ÉMILE. Ah! n'accusez que moi; car c'est moi-même qui, hier, avais envoyé cette note.

GAUTHIER. Toi-même! as-tu perdu la tête? Et pourquoi?

ÉMILE. C'est que... je n'ose vous l'avouer... J'étais sorti hier soir de Paris, avec la ferme résolution d'exécuter ce que j'avais écrit.

GAUTHIER. Est-il possible! Au lieu de venir à moi, de m'avouer tes fautes, car tu en as commis, je le vois, tu as joué!

ÉMILE. Non, mon oncle, jamais.

GAUTHIER. Tu as compromis ton nom, ta signature! Des dettes d'honneur.

ÉMILE. Du tout, je n'ai besoin de rien, j'ai une fortune qui me suffit, et au delà.

GAUTHIER. Tu as donc des chagrins?

ÉMILE. Pas précisément.

GAUTHIER. C'est donc une passion?

ÉMILE. Je n'en ai que depuis hier, depuis que j'ai vu Henriette.

GAUTHIER. Et il ne tient qu'à toi de l'épouser demain, après-demain, quand tu voudras.

ÉMILE. J'en conviens.

GAUTHIER. Eh bien! alors! qu'est-ce qui te manque?

ÉMILE. Rien, absolument rien, voilà mon malheur. Mais comment empêcher ces idées vagues, ce dégoût de la vie, ce besoin du néant que je trouvais partout autour de moi.

GAUTHIER. Je comprends. Voilà le fruit de tes lectures, de ces productions nouvelles qui ne respirent que le sang et le meurtre!

ÉMILE. Quelle est votre erreur! et comment pouvez-vous soupçonner leurs intentions?

GAUTHIER. Elles sont assez claires. Le meurtre, l'adultère et le suicide, sont, d'après eux, les plus belles choses du monde... ils aiment qu'on se tue!

ÉMILE. Dans les livres.

GAUTHIER. Ah! voilà... Il serait bien commode de pouvoir soulever l'imagination à son aise, et de lui dire ensuite : Tu n'iras pas plus loin; mais c'est qu'on ne sépare pas ainsi la pensée de l'action; c'est qu'à force de familiariser l'esprit avec la théorie, on finit par l'entraîner jusqu'à la pratique! et comment, en lisant tant de monstruosités, un cœur jeune et crédule comprendrait-il le but et la dignité de la vie, qu'on ne lui présente que sous le plus sinistre aspect!.. Il se dégoûte, il s'effraie, il se lasse de tout, et bientôt de lui-même; alors il faut en finir; sa pensée était d'un fou, son action est d'un insensé; grande preuve que tout s'enchaîne dans nos facultés; que la vérité est une, en morale comme en littérature; et que pour mettre du bon sens et de la règle dans sa conduite, il faut d'abord en mettre dans ses idées.

ÉMILE. Mes idées. Eh bien! oui, j'en avais une qui me poursuivait sans cesse, et dont vous ne pourrez, malgré vous, blâmer le noble motif: il m'était insupportable de vivre obscur, ignoré; et qu'est-ce que c'est, me disais-je, que de végéter dans un bureau, d'être employé, commis, sous-chef dans les Domaines?

GAUTHIER. Sous-chef à cinq mille francs, c'est déjà une fort belle place.

ÉMILE. Oui, pour celui que ne dévorent point une imagination active et des rêves ardents de renommée! Mais moi, tout venait me désenchanter et détruire mes illusions, tout, jusqu'au nom que je porte. Y a-t-il rien au monde de plus vulgaire et de moins poétique... M. Desgaudins?.. « Qui est ce jeune « homme qui entre dans ces salons?.. c'est M. Des- « gaudins. »

GAUTHIER.

AIR des *Scythes*.

Eh mais! ce nom fut celui de ton père,
Un honnête homme, estimé de chacun;
Qui déploya dans sa longue carrière
Talent, mérite, et surtout en eut un
Que tu n'as pas... celui du sens commun.
Bon employé, sa place fut remplie
Avec honneur... car lui ne s'est tué
Qu'en travaillant... et pour quitter la vie,
Il attendit, qu'on l'eût destitué...
Il attendit, pour sortir de la vie,
Que de là-haut on l'eût destitué.
Oui, Monsieur, qu'on l'eût destitué.

ÉMILE. D'accord, et je ne rougis pas de son nom; mais je me dis seulement : « Soyez donc un grand homme, quand vous vous nommez Desgaudins! »

GAUTHIER. Et où est la nécessité que tu sois un grand homme? Sois un bon administrateur des Domaines, c'est tout ce qu'il te faut.

ÉMILE. Je ne le pouvais pas, il me fallait de la supériorité, de la gloire.

GAUTHIER. Il ne peut pourtant pas y avoir de la gloire pour tout le monde. Et si tous ceux qui ne sont pas les premiers se tuaient à cause de cela, l'univers finirait par être réduit à un seul homme.

ÉMILE. Vous pouvez avoir raison aujourd'hui; mais hier, dans ma fièvre, dans mon délire, voulant à tout prix faire du bruit dans le monde, sinon par ma vie, au moins par ma mort... je l'avais arrangée la plus dramatique possible; j'avais composé à ce sujet des vers que j'avais envoyés à un ami intime, pour qu'il les lût en secret à tout Paris; j'avais écrit aux journaux... Que voulez-vous? je n'ai qu'une excuse! une justification : c'était plus fort que moi, c'était une idée fixe, une monomanie.

GAUTHIER. Ta justification, dis-tu? Mais si on admet une fois celle-là, elle va servir à toutes les bassesses, à tous les crimes.

ÉMILE, *étonné*. Mon oncle!..

GAUTHIER. Celui qui vient de se dégrader par un vol, te dira : Je suis monomane.

ÉMILE, *indigné*. Mon oncle!

GAUTHIER. L'assassin qui frappe une victime désarmée, crie au jury : Je suis monomane.

ÉMILE, *avec horreur*. Ah! mon oncle!

GAUTHIER. Et toi-même, abusé par un pareil sophisme, tu cédais à ton délire, en le croyant légitime. Ah! il serait bien temps qu'on s'entendît une bonne fois pour mettre un terme à ces exagérations-là et aux calamités qu'elles entraînent. Naguère encore, la France n'en a-t-elle pas vu avec effroi un douloureux exemple?.. Deux jeunes gens, deux amis, frères de talents et de succès, à qui la vie, au bout des pre-

miers obstacles, n'offrait que bonheur en perspective, déjà l'orgueil de leur famille, peut-être un jour la gloire de leur pays, en une seule nuit, tous deux!!! Quel cœur ne s'est ému à cette nouvelle? qui n'en a frémi? qui n'a reconnu là un symptôme de la maladie du siècle? O jeunes gens! jeunes gens! vous, notre appui, notre espoir, vous qui avez montré tous les genres de courage, ayez encore maintenant le plus rare, mais le plus indispensable de tous, celui de la raison.

ÉMILE. Je l'aurai, mon oncle, je l'aurai, je ne vous quitte plus; je ne veux plus suivre que vos conseils.

GAUTHIER. Je te retrouve donc, mon Emile, mon fils. Ah! que je suis heureux! mais je t'en prie, à l'avenir, ne me donne plus de bonheur comme ça.

ÉMILE. Non, mon oncle, parlez, ordonnez.

GAUTHIER.

AIR du vaudeville du *Baiser au Porteur*.

Eh bien! ce que d'abord j'ordonne,
C'est de te fixer ici-bas
Près d'une charmante personne
A qui nous ne parlerons pas
De ces beaux projets de trépas...
Oui, des enfants, une femme jolie
De tous tes maux vont bientôt te guérir...
Ainsi, l'amour t'aura rendu la vie,
Et le bonheur te la fera chérir.

Ah çà! maintenant que le roman est fini, je peux t'avouer pour mon neveu et te présenter comme tel.

ÉMILE. Pas encore, je vous prie, parce que ce qui vient de se passer ce matin... Un homme qu'on dit mort et puis qui revient, cela me donnerait aux yeux d'Henriette une teinte de ridicule qui peut nuire à un amant qui n'est pas aimé.

GAUTHIER. Et tu veux être sûr auparavant...

ÉMILE. Oui, mon oncle.

GAUTHIER, *prêt à sortir*. A la bonne heure, je me tairai encore avec la fille, mais avec le père, c'est différent.

ÉMILE. Un mot encore.

GAUTHIER. Non pas, je meurs de faim; si j'attendais plus longtemps, ce serait un véritable suicide, et tu connais mes principes. (*Apercevant Hector qui entre.*) Ah! monsieur Hector Desvignettes, déjà de retour! (*Bas.*) C'est un jeune libraire qui est ton rival, je t'en préviens! et je te laisse avec lui, car moi, je te l'ai dit, je tombe en défaillance.

HECTOR, *d'un air pénétré*. Je vois à son air défait, que Monsieur sait enfin la fatale nouvelle.

GAUTHIER. Oui, Monsieur. (*A part.*) Je comprends maintenant pourquoi ce matin il était si sûr de son fait, le pauvre jeune homme! (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IX.

ÉMILE, HECTOR.

HECTOR, *le regardant sortir*. Infortuné vieillard, il éprouve un malheur auquel je prends la part la plus vive.

ÉMILE. Vraiment?

HECTOR. Pour lui, car pour son neveu, il paraît que c'était bien peu de chose.

ÉMILE. Monsieur!

HECTOR. Vous le connaissiez?

ÉMILE. Oui, Monsieur.

HECTOR. C'est différent, c'est une grande perte; mais il paraît qu'il ne pouvait pas vivre, et que sa mélancolie tenait à un défaut de nature, à un vice de conformation qu'il n'osait pas avouer; elle est si bizarre, la nature...

ÉMILE. Tuez-vous donc, pour faire parler de vous, et pour en faire parler ainsi!..

HECTOR. Du reste, le pauvre jeune homme, je lui ai trop d'obligations pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

ÉMILE, *vivement*. Vous avez eu quelques relations avec lui?

HECTOR. Aucunes, mais il vient, sans le savoir, d'assurer mon mariage; j'ai déjà la promesse de la tante, à qui je viens de parler, et le consentement du père ne peut me manquer.

ÉMILE. Vous pourriez vous tromper.

HECTOR. Je ne le crois pas.

ÉMILE. J'ai cependant idée que la nouvelle de cette mort est au moins prématurée.

HECTOR. C'est impossible, j'ai là des preuves évidentes, matérielles.

ÉMILE. Voilà qui est fort!

HECTOR. D'abord, tous les journaux l'annoncent aujourd'hui.

ÉMILE. Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus.

HECTOR. Ensuite, j'ai rencontré ce matin, deux ou trois personnes enchantées qui déjà demandent sa place.

ÉMILE, *à part*. Voilà les regrets que j'inspire.

HECTOR. Et puis enfin, il avait adressé hier à un de ses amis intimes, une pièce de vers, intitulée : *Mes adieux à la vie*; trois ou quatre cents alexandrins, où il déclare qu'il va se tuer sur-le-champ, sans desemparer, et qu'il faut être bien lâche pour hésiter.

ÉMILE. Et son ami vous a montré ce dithyrambe?

HECTOR. Mieux que cela, il est venu ce matin chez moi, pour me le vendre, avec un recueil de ses œuvres.

ÉMILE. Le vendre! un ami intime! Et de quel droit?

HECTOR. Du droit de succession... on le lui avait donné... il en dispose; et c'est remplir les intentions du donateur, qui n'avait composé ces vers que pour jouir d'un triomphe posthume que nous allons lui arranger dans les journaux.

ÉMILE, *à part*. C'est fait de moi!

HECTOR. J'ai payé cela le billet de mille francs, ce qui n'est pas cher, grâce aux circonstances favorables qu'on peut exploiter... J'ai déjà dans l'idée une vignette charmante, des branches de cyprès, puis un saule pleureur, une tombe entr'ouverte, une jolie tombe!.. La couverture du livre sera feuille morte, et on lira dessus : *Aux mânes de notre ami.*

ÉMILE. Que vous ne connaissez pas.

HECTOR. Qu'est-ce que ça me fait?

ÉMILE. Que vous n'avez jamais ni vu, ni approché.

HECTOR. La mort rapproche tout... Et puisque vous l'avez rencontré quelquefois, si vous voulez me donner une petite note nécrologique... ce que nous appelons *jeter des fleurs sur sa tombe.*

ÉMILE. Il ne manquerait plus que cela; Monsieur, vous me rendrez ces vers qui lui appartiennent.

HECTOR. Ils sont à moi, je les ai payés; et rien ne m'empêchera de les imprimer.

ÉMILE. Si, cependant, il existait encore?

HECTOR. Il ne le peut pas.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oser le dire est une calomnie.

ÉMILE.
Vivre, après tout, n'est-il donc plus permis?
HECTOR.
Non pas à lui; morbleu! je l'en défie,
Et vous seriez bientôt de mon avis,
Si vous aviez lu ses derniers écrits.
Pour le suicide à sa verve il s'y livre,
Et tous ses vers sont si forts et si vrais.
Que je soutiens, Monsieur, qu'on ne peut vivre
Après les avoir faits.

ÉMILE. Monsieur...

HECTOR. Certainement, ou ce serait trop drôle; tout le monde s'égaierait à ses dépens... au lieu d'un succès de larmes, ce serait un succès de rire, et mon édition s'enlèverait encore plus vite. Du reste, ils sont sous presse.

ÉMILE. O ciel!

HECTOR. Et dès que j'en aurai une épreuve, je vous la montrerai. Mais, pardon, le consentement des grands parents n'empêche pas de faire la cour à la prétendue, et je cours auprès de ma belle cousine... nous nous reverrons à dîner... et puis, j'espère bien que vous serez au nombre de mes souscripteurs; j'y compte, au nom de notre ami, de notre malheureux ami!.. (*Regardant Émile qui paraît accablé.*) Il pleure, respectons sa douleur!.. Sainte amitié!.. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

ÉMILE, *seul.* Il a raison!.. me voilà raillé, bafoué, montré au doigt... Un rire inextinguible éclatera à ma vue... je n'oserai plus me montrer nulle part... il n'y a pas moyen de vivre ainsi... plutôt la mort que le ridicule; et je cours à l'instant... Dieu! c'est Henriette!

SCÈNE XI.

ÉMILE; HENRIETTE, *sortant de l'appartement à droite.*

HENRIETTE. Comment! Monsieur, est-ce que vous partez?

ÉMILE. Oui, Mademoiselle, je suis obligé de vous quitter, bien malgré moi, je vous assure; mais une affaire indispensable...

HENRIETTE. Que l'on peut remettre, je l'espère.

ÉMILE. Je l'ai déjà remise une fois.

HENRIETTE. Raison de plus; vous voyez bien que vous pouvez la retarder encore... et mon père, et m... ma tante vous en sauront tant de gré.

ÉMILE. Et vous, Mademoiselle?

HENRIETTE, *naïvement.* Moi aussi.

ÉMILE, *avec embarras.* Certainement... alors il me serait bien doux de vous obéir... mais peut-être ma présence déplaira-t-elle ici à quelqu'un qui tout à l'heure vous cherchait.

HENRIETTE. Qui donc?

ÉMILE. M. Hector, votre cousin, qui désirait, à ce qu'il m'a dit, se trouver seul avec vous.

HENRIETTE, *avec naïveté.* Restez, ça l'empêchera.

ÉMILE, *à part, avec joie.* Ah! elle a raison!.. je reste encore... Encore un instant de bonheur!.. (*Haut.*) Vous ne l'aimez donc pas?

HENRIETTE. Si fait, c'est mon parent.

ÉMILE. Et si, comme il me l'a annoncé, il avait l'idée de devenir votre mari?

HENRIETTE. J'aimerais mieux qu'il n'eût pas cette idée-là.

ÉMILE. Que vous êtes bonne!

HENRIETTE. Non, vraiment, c'est mal; et je suis peut-être injuste envers lui... Mais je ne sais, quand il n'y aurait que cette précipitation à prendre la place d'un infortuné.

ÉMILE. Votre prétendu... vous le regrettez, Mademoiselle?

HENRIETTE. Oui, surtout à présent; pauvre jeune homme! comment ne pas plaindre sa destinée!

ÉMILE. Je serais plutôt tenté de l'envier; car enfin, moi, à sa place, vous m'accorderiez aussi un regret...

HENRIETTE, *vivement, et avec frayeur.* Mais, je ne veux pas vous regretter.

ÉMILE. Comme lui.

HENRIETTE, *d'un ton de reproche.* Lui... quelle différence!.. je ne le connaissais pas.

ÉMILE. Mais moi, vous ne me connaissez pas davantage.

HENRIETTE. Si, vraiment; tout à l'heure M. Gauthier, l'oncle du malheureux... M. Gauthier m'a parlé de vous avec tant de chaleur et d'intérêt, qu'il en avait presque oublié la perte de son neveu.

ÉMILE. Vraiment!

HENRIETTE. Et moi qui ce matin le prenais pour un cœur insensible... c'est un parfait honnête homme, qui vous connaît bien, qui nous a vanté votre bon cœur, votre esprit, vos talents; il nous a même parlé de votre fortune, ce qui ne nous regarde pas, et ne nous importe guère.

ÉMILE, *à part.* Mon pauvre oncle!.. il a avancé mes affaires.

HENRIETTE. Enfin, il a été jusqu'à me dire qu'après son neveu, vous étiez le seul au bonheur duquel il voulût s'intéresser; et qu'il transportait désormais sur vous toutes ses espérances, tous ses projets.

PREMIER COUPLET.

ÉMILE.

AIR du *Bouquet de bal* (de madame DUCHAMBGE).

Et vous l'écoutiez sans colère,
Quand il formait de pareils vœux!
HENRIETTE, *baissant les yeux.*
Mais c'est un ami de mon père,
C'est le mien.
ÉMILE.
Je suis trop heureux!
Le sort n'a plus rien qui m'effraie,
Que sur moi maint railleur s'égaie!
Au lieu de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.

ENSEMBLE.

ÉMILE.
Au lieu de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.
HENRIETTE, *à part.*
A l'espoir qui brille en ses yeux,
Moi je crois comprendre ses vœux.

DEUXIÈME COUPLET.

HENRIETTE.
Mais qu'avez-vous donc, je vous prie?
ÉMILE.
Plus je regarde tant d'attraits,
Et plus j'abjure ma folie...

(*A part.*)
Que de bonheur j'abandonnais!
J'allais, pour de vaines alarmes,
A d'autres laisser tant de charmes...
Non... loin de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.

ENSEMBLE.

ÉMILE.
Au lieu de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.

HENRIETTE.
A l'espoir qui brille en ses yeux,
Moi je crois comprendre ses vœux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; MAUGIRON ET HECTOR, *entrant en riant.*

MAUGIRON. Ah! mes amis!.. ah! ah!.. l'aventure est charmante! et je vous la dis comme je viens de l'apprendre, à condition que vous garderez le secret... ah! ah! ah! le jeune Émile Desgaudins...

TOUS. Eh bien?

MAUGIRON. Il n'est pas mort. (*Mouvement.*)

ÉMILE ET HENRIETTE. O ciel!

HECTOR. Allons, c'est un prétendant qui revient.

HENRIETTE. Et comment se fait-il?..

MAUGIRON. Il voulait quitter la vie, c'était son dessein, il avait écrit d'avance aux journaux... et puis au moment...

ÉMILE. Je suis au supplice.

MAUGIRON. Il a réfléchi.

HECTOR. Bah! c'est drôle!

ÉMILE, *avec colère.* Monsieur...

MAUGIRON. Drôle! n'est-il pas vrai? très-drôle, surtout pour mon ami Gauthier, qui retrouve un neveu; moi, un gendre... et ma fille un excellent parti.

HECTOR, *à Henriette.* Et vous consentiriez!..

HENRIETTE. Non, mon cousin.

ÉMILE, *avec effroi.* O ciel!

HENRIETTE, *à Émile.* Rassurez-vous... (*Haut.*) Je dois, mon père, respecter vos volontés; mais vous ne voudrez pas me contraindre à une union désormais impossible.

MAUGIRON. Et pourquoi?.. puisque le prétendu existe.

HENRIETTE, *avec impatience.* Eh bien!.. eh bien!.. c'est justement pour cela; non pas que je ne sois enchantée de l'événement qui le rend à sa famille et à ses amis; mais vous voulez à coup sûr, me donner un mari que je puisse honorer, respecter... et ce nouveau Werther, qui veut, qui ne veut pas, qui envoie des billets de faire part, et qui change d'idée... je trouve, comme vous, l'aventure si drôle, que je ne pourrai jamais le regarder sans y penser et sans lui rire au nez. (*Hector et Henriette se mettent à rire.*)

ENSEMBLE.

AIR de *la Tentation.*

MAUGIRON, HECTOR, HENRIETTE.
O la bonne folie!
Il faut bien qu'on en rie;
Car jamais tragédie
N'a fini plus gaîment.
Voyez-le, quand d'avance
Vers la tombe il s'élance,
S'arrêter par prudence,
Pour vivre longuement.

ÉMILE.
De moi souffrir qu'on rie!
Cette honte inouïe,
Elle est pour ma folie
Un juste châtiment.
Ah! c'est trop de souffrance.
Leur gaîté qui m'offense,
M'avertit par avance
Du destin qui m'attend.

(*Hector, Henriette et Maugiron sortent par la porte à droite.*)

SCÈNE XIII.

ÉMILE, *seul.* C'est mon arrêt! Rien ne peut m'y soustraire... j'aurais pu braver le jugement du monde... mais celui d'Henriette!.. mais penser qu'elle me méprise, et qu'à ses yeux je suis à jamais voué au ridicule!.. il n'y a plus à balancer; et pour mon honneur, pour ne pas en avoir le démenti... quoique ce soit ennuyeux, désespérant, que je n'en aie jamais eu moins d'envie... n'importe!.. ils verront si je suis un lâche, ils verront si j'ai peur de mourir... allons... (*Il va pour sortir et s'arrête.*) Mais mon oncle, lui qui a tant fait pour moi, qui m'eût sauvé, si c'eût été possible... passer à ses yeux pour un ingrat!.. l'abandonner, sans qu'un dernier souvenir, sans qu'une seule excuse m'obtienne mon pardon... écrivons... Mais que lui dire pour m'excuser... que j'étais sans espoir, que je n'étais pas aimé... (*Il se met à la table et écrit.*) « Pitié! pitié pour moi, mon oncle!.. je « m'immole à une passion sans espoir... plaignez-moi... « je n'étais pas aimé. » — Mais c'est que je l'étais, j'en suis sûr... (*Il se lève.*) j'en ai toutes les preuves... et se tuer, malgré cela!.. c'est d'un stupide!.. il y a de quoi en devenir fou... raison de plus pour ne pas réfléchir. (*Il se remet à la table et écrit avec vivacité.*) Oui, la vérité tout entière;.. il faut la dire à sa dernière heure... et puis, c'est encore ce qu'il y a de plus vraisemblable... quoique... enfin... (*Il plie et cachete la lettre.*) Par qui faire remettre?.. (*Un domestique traverse l'appartement.*) Justement un domestique. (*Il lui fait signe.*) Mon ami, un mot; où est M. Gauthier?

LE DOMESTIQUE. Dans le salon, où il fait un piquet avec M. Maugiron.

ÉMILE. Tenez, remettez-lui cette lettre qui arrive à l'instant pour lui de Paris. (*Le domestique sort.*) Et moi, ne perdons pas de temps... il est midi, et dans cinq minutes, j'aurai débarrassé la terre de l'être le plus sot et le plus ennuyé de mourir qu'il y ait au monde!.. courons... Adieu, Henriette, c'est pour toi que je me sacrifie.

SCÈNE XIV.

ÉMILE; MADEMOISELLE MAUGIRON ET HENRIETTE, *qui sont entrées à la fin de la scène, et qui entendent ces derniers mots.*

HENRIETTE. O ciel! qu'ai-je entendu!

MADEMOISELLE MAUGIRON, *le retenant par le bras.* Où courez-vous, jeune insensé? où courez-vous?

ÉMILE. Eh quoi!.. vous étiez là?

HENRIETTE. Oui, Monsieur; ces mots qui vous sont échappés... et le désordre, le trouble où vous êtes... en faut-il davantage pour deviner vos projets?

MADEMOISELLE MAUGIRON. Et pourquoi, je vous le demande?

HENRIETTE. Oui, Monsieur; pourquoi?.. mais répondez donc.

ÉMILE, *à part.* Et rien, rien à répondre... (*Haut.*) Eh bien! Mademoiselle, je vous aimais; et ce nouveau rival... ce prétendu...

MADEMOISELLE MAUGIRON, *vivement.* Le neveu de M. Gauthier!.. rassurez-vous, elle ne peut pas le souffrir; elle me l'a dit.

HENRIETTE. Ce ne peut donc pas être là le motif; il y en a d'autres.

ÉMILE, *vivement.* Certainement; et M. Hector, votre cousin...

HENRIETTE. Je lui ai déclaré à lui-même, que je ne l'épouserais jamais.

ÉMILE, *avec embarras.* Ah! mon Dieu!.. (*Haut.*) Malheureusement, cela ne suffit pas; et si je veux m'ôter la vie, c'est que je suis sûr que monsieur votre père ne consentira jamais.

HENRIETTE. Il vient de me promettre de ne pas contrarier mon choix.

ÉMILE. Alors c'est donc madame votre tante.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Je consens, malheureux jeune homme, je consens.

ÉMILE, *désespéré.* C'est fini, ils ne me laisseront pas un seul prétexte.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Je sais que c'est un peu prompt, que c'est contraire aux principes; mais puisqu'il n'y a plus d'autre moyen de le décider à vivre... jeune inconnu, tombez à ses pieds, et nommez-vous.

ÉMILE. Me nommer!.. je ne le puis...

MADEMOISELLE MAUGIRON. Quel mystère!

ÉMILE. Me nommer, ce serait changer son affection en haine, ce serait la forcer à me fuir.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Je frémis!.. Dieu!.. si c'était comme dans Richard d'Arlington, le fils du... (*Elle pousse un cri en détournant la tête.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MAUGIRON.

MAUGIRON, *entrant tout effaré.* Ah! mes amis!.. mes chers amis!.. cette fois, je ne ris plus... J'étais dans le salon à achever un piquet avec ce pauvre M. Gauthier... Le domestique lui apporte une lettre de Paris... « Comment, s'écrie-t-il, l'écriture de mon neveu!.. » Il l'ouvre, regarde, pâlit, et tout à coup...

ÉMILE. Achevez.

MAUGIRON. Il manque de tomber sans connaissance.

ÉMILE. Oh! c'est moi qui le tue... je vole... (*Tout le monde s'est précipité vers la porte du fond. Gauthier paraît.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; GAUTHIER, *il entre pâle et défait, jette un regard sur Émile, qui baisse les yeux, et reste consterné.*

HENRIETTE. Ah! Monsieur! Dieu soit loué!.. Vous voilà... qu'est-il donc arrivé?.. et votre neveu?

GAUTHIER, *froidement.* Je n'en ai plus.

TOUS, *excepté Émile.* O ciel!

HENRIETTE. Malheureux jeune homme!

GAUTHIER. Tous nos liens sont brisés; je devais l'oublier, je l'ai fait, n'en parlons plus.

MADEMOISELLE MAUGIRON. Si peu de sensibilité!

GAUTHIER. Et pourquoi en aurais-je plus pour lui qu'il n'en a montré pour moi?.. S'est-il inquiété de la douleur que me causerait sa perte?.. A-t-il songé qu'il me laissait seul au monde, sans appui, sans consolations? Heureusement, j'ai du courage, moi; je ne suis pas un lâche, je sais supporter les revers, même sans les avoir mérités.

HENRIETTE, *à Émile qui cache sa tête dans ses mains.* Ah! cela vous émeut!.. cela vous fait rougir!.. c'est bien heureux.

MAUGIRON. Qu'y a-t-il donc?

HENRIETTE, *à Gauthier.* Que votre neveu n'est pas seul coupable; car voilà Monsieur, que vous aimiez, que vous estimiez... Eh bien! tout à l'heure nous l'avons arrêté au moment...

MADEMOISELLE MAUGIRON. Où il allait en faire autant.

MAUGIRON. Lui aussi! est-il possible! Ah çà! mais se tuer va donc devenir la fureur de la jeunesse actuelle? elle ne pourra plus vivre sans cela!

MADEMOISELLE MAUGIRON. Comme en Allemagne, une association pour le...

HENRIETTE, *avec une émotion excessive.* Quelle horreur! et dans quel temps vivons-nous? partout des images de sang et de désolation! n'entendre parler que de meurtres! Ah! c'est trop, mon cœur se soulève, je souffre, j'aurais besoin de pleurer.

GAUTHIER, *la pressant sur son cœur.* Venez, mon enfant, venez... vous, du moins, vous êtes bonne et sensible... ce n'est pas vous qui voudriez, sans motifs, déchirer le cœur de ceux qui vous aiment.

HENRIETTE, *étonnée.* Sans motifs!..

GAUTHIER. Oui, car mon neveu n'en avait aucun. Lisez, lisez plutôt vous-même cette lettre, où il m'annonce de sang-froid qu'il est revenu à son premier dessein.

HENRIETTE, *prenant le papier.* Ah! mon Dieu! (*Regardant Émile.*) Écoutez, Monsieur, écoutez bien. (*Lisant.*) « Mon bienfaiteur, mon second père. Après « l'éclat qui a suivi ma folie, je ne pourrais plus « m'offrir sans honte aux yeux de celle que j'aime... « vivant, je serais ridicule à ses yeux; mort, elle me « plaindra peut-être, et elle se dira du moins qu'elle « n'avait pas distingué un lâche .. Adieu, pardonnez-« moi, et parlez-lui quelquefois d'un insensé qui « meurt en faisant des vœux pour elle et pour vous. »

GAUTHIER. Des vœux pour moi! quand il me brise le cœur.

HENRIETTE. Quoi! ce serait là l'unique motif?.. Pauvre jeune homme! et comment juge-t-il celle dont il se croit aimé? Elle aurait donc bien peu de délicatesse pour se plaire à lui rappeler un souvenir affreux.

ÉMILE, *à part.* Qu'entends-je! (*Haut.*) Eh quoi! Mademoiselle, dans une position semblable, vous ne le mépriseriez pas? vous l'aimeriez encore?

HENRIETTE, *avec émotion.* Cent fois davantage; je lui dirais: « Venez à mes pieds chercher votre pardon. »

ÉMILE, *tombant à ses genoux.* Ah! m'y voilà!

HENRIETTE. Dieu! que vois-je!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, HECTOR, *entrant dans ce moment par la porte à gauche, et tenant une brochure.*

HECTOR. Qu'est-ce que cela?

ÉMILE. Un coupable, un malheureux.

HECTOR. Quoi! ce serait là l'infortuné?..

ÉMILE. Mon oncle! mon oncle! ne ferez-vous pas comme elle? ne me pardonnerez-vous pas aussi?

GAUTHIER. Jamais... je vous l'ai dit: vous n'êtes qu'un ingrat.

ÉMILE. Moi? un ingrat! Vous pouvez le penser? Eh bien! puisque rien ne peut vous fléchir, puisque vous êtes inexorable, je n'ai plus qu'un parti à prendre...

GAUTHIER. Te tuer, n'est-il pas vrai?

ÉMILE. Je ferai plus, je renoncerai à celle que j'aime... Oui, abjurant un funeste délire, et éclairé enfin sur mes véritables devoirs, je vivrai, mais je vivrai malheureux: plus d'union, plus de mariage! vous en serez cause, et en me voyant vivre et souffrir par vous et pour vous, vous vous demanderez encore si je ne suis qu'un ingrat.

GAUTHIER. Non, non, tu ne l'es plus, et puisque tu abjures tes torts, puisque tu ne veux plus déserter le poste où le devoir t'a placé, je pardonne. (*Il l'embrasse.*) Je te rends le cœur de ton oncle, son amitié... (*A Maugiron.*) et son héritage.

MAUGIRON. A la bonne heure... Dénoûment classique.

HECTOR. Quoi! c'est là l'oncle? et Monsieur est le neveu défunt qui revient de la tombe...

MADEMOISELLE MAUGIRON. Pour épouser...

ÉMILE. Et pour apprendre à vivre à ceux à qui cela ne conviendrait pas.

HECTOR, *lui tendant la main*. Touchez là, cousin, nous n'aurons pas de disputes là-dessus.

GAUTHIER. Et vous, jeunesse exaltée qu'égarent de fausses doctrines, je vous dirai, s'il m'est permis d'en revenir à mes vieux auteurs, et de les citer encore: « S'il te reste au fond du cœur quelque sentiment « de vertu, viens; que je t'apprenne à aimer la vie... « Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en « toi-même: Que je lasse encore une bonne action « avant de mourir. Puis va chercher quelque indigent « à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque « opprimé à défendre... Si cette considération te re- « tient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, « après-demain, toute la vie... Si elle ne te retient « pas, meurs, tu n'es qu'un méchant. »

MAUGIRON. C'est du Jean-Jacques.

HECTOR. Drôle de sytle, auquel on n'est plus fait chez nous.

GAUTHIER. Je crois bien, vous n'en imprimez plus comme ça.

TOUS EN CHŒUR.

AIR: *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le galment;
Narguons celui qui doit suivre,
Et ne songeons qu'au présent.

VAUDEVILLE.

AIR: *Gai, gai, mariez-vous.*

GAUTHIER.

Gai, gai, ne mourons pas,
Cette vie
Est si jolie!
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS EN CHŒUR.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

GAUTHIER.

Tant que Dieu nous donnera
Amis et douce compagne,
Tant qu'à l'homme il restera
Les truffes et le champagne,
Gai, gai, ne mourons pas,
Cette vie
Est si jolie!
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

MAUGIRON.

Depuis vingt ans, même avant,
J'ai vu des gens que j'honore,
Qui changeaient du rouge au blanc,
Et du blanc au tricolore. .
Gai, gai, ne mourons pas,
Pour voir s'ils changent encore,
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

J'ai vu mes auteurs chéris,
Massacrer nonne et grand-prêtre,
Cuire et manger en salmis
L'enfant qui venait de naître;
Gai, gai, ne mourons pas,
Ils iront plus loin peut-être,
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

ÉMILE.

Tout va mal, on le prétend,
Et la France se fait vieille;
Plus de héros, de talent,
Le canon même sommeille.
Gai, gai, ne mourons pas,
Il se peut qu'il se réveille;
Gai, gai, ne mourons pas,
Nous lui devrons des soldats.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

HECTOR.

Si nous avons su déjà
Échapper à la diète,
A l'émeute, au choléra,
Aux docteurs, à leur lancette...
Gai, gai, ne mourons pas,
Attendons tous la comète;
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

HENRIETTE, *au public*.

L'auteur a voulu prouver
Qu'on doit vivre... gens honnêtes,
Daignez ici l'approuver,
Et bon public que vous êtes...
Gai, gai, ne mourez pas,
Pour que vivent nos recettes;
Gai, gai, ne mourez pas.
Et vers nous tournez vos pas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

FIN DE UNE MONOMANIE.




BIBLIOTECA
PALII

le
e.

ent

Par
!..
ice
ne
ar-
ie!
ins
ans

les
un
s ce

la

né-

ans

on-

lè-
sur

era
ens
ar-







LA FAVORITE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 16 mai 1831.

Personnages.

LORD SUNDERLAND.
MISS RÉGINALD, sa sœur.
COVERLY, ancien marin.
SIR ROBERT, propriétaire puritain.
ARTHUR, neveu de Sunderland.
MISS CLARENCE, pupille de sir Robert.
KETTLY, femme de chambre de Clarence.
GENS DU CHATEAU.
DOMESTIQUES.

La scène se passe dans le Cumberland, au château de Sunderland.

Le théâtre représente une salle gothique du château de lord Sunderland. Porte au fond, deux portes latérales. Sur le premier plan, à droite de l'acteur, une grande croisée. Du côté opposé, une table avec écritoire, papier, plumes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD SUNDERLAND, MISS RÉGINALD, ET COVERLY *sont autour d'une petite table ronde; miss Réginald lit une gazette; lord Sunderland et Coverly fument, et boivent de temps en temps un verre de punch.*

COVERLY. Et toute la cour, qui voyage, est à Carlisle.

SUNDERLAND, *à miss Réginald.* A deux lieues de mon château... Vous en êtes bien sûre, ma sœur.

MISS RÉGINALD. C'est la gazette qui le dit.

PREMIER COUPLET.

AIR : *C'est des bêtis's d'aimer comm' ça* (de M. L'HUILLIER.)

« Hier, la nouvelle est constante
« On prétend que Sa Majesté
« Donnait une fête charmante,
« Où chacun lui fut présenté. »
Par le journal c'est attesté.
« On a dansé la nuit entière
« Des menuets, des petits pas. »

COVERLY.

Des menuets, des petits pas!

SUNDERLAND.

S'est-on bien amusé, ma chère?

MISS RÉGINALD.

La gazette n'en parle pas.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND, *prenant la gazette et lisant.*

« Miss Arabelle était absente,
« Au bal elle n'a point paru;
« Et notre reine était brillante
« D'attraits, de grâce et de vertu.
« Attentif et galant près d'elle,
« Le prince admirait ses appas. »

COVERLY.

Le prince admirait ses appas!

MISS RÉGINALD.

Mais leur est-il toujours fidèle?

SUNDERLAND.

La gazette n'en parle pas.
Non... elle n'en parle pas.

Mais ce que je vois de certain, c'est qu'ils amusent à la cour... ils s'amusent sans nous!

COVERLY. Le roi Jacques si près de ce château! Par saint George! si son mauvais génie pouvait l'y amener!..

MISS RÉGINALD. Il n'aura garde... Quelle différence d'avec feu son auguste frère, S. M. Charles II, qui ne faisait pas un voyage dans le Cumberland sans s'arrêter dans ce château!.. Mais aussi, quelle galanterie! que d'exploits brillants!.. on lui a connu au moins deux cents maîtresses. (*Baissant les yeux.*) Sans compter celles qu'on ne connaissait pas.

SUNDERLAND. Et sous son règne, quels bals! quelles fêtes! quels banquets! c'était là un souverain!.. un cœur... et un estomac vraiment royal!.. Mais sous ce nouveau règne, on ne sait pas vivre.

MISS RÉGINALD. On supprime toutes les places de la cour.

COVERLY. On renvoie tous les gens de tête et de mérite.

SUNDERLAND. On nous destitue, on nous exile dans nos terres; moi, ancien maître des cérémonies!

COVERLY. Moi, ancien soldat parlementaire!

MISS RÉGINALD. Moi, ancienne demoiselle d'honneur!

SUNDERLAND. Cela ne peut pas aller ainsi.

COVERLY. Cela ne peut pas durer.

MISS RÉGINALD. Il nous faut un autre roi. (*Ils se lèvent. Lord Sunderland enlève la table, et la place sur le côté à gauche.*)

COVERLY. A quoi bon? celui-là ou un autre, ce sera toujours la même chose, il y aura toujours des gens plus riches que moi; car je n'ai pas un schelling! Parlez-moi du lord Protecteur, de feu Cromwell...

Air du vaudeville de *l'Ecu de six francs.*

Il n'était pas très-monarchique;
Mais quel honnête homme!

MISS RÉGINALD.

Allez-vous
Nous vanter ce temps anarchique?

COVERLY.

C'était là le bon temps pour nous,
Oui, c'était le bon temps pour nous!
Car les plus riches à la ronde
Étaient ceux qu'on voyait sans bien...
On ne pouvait leur prendre rien,
Ils pouvaient prendre à tout le monde.

Avec ma bonne épée, j'étais reçu et choyé partout; votre beau château de Sunderland m'aurait convenu, je m'y installais, et vous aviez la bonté de vous en aller en criant : *Vive Cromwell!*.. et chapeau bas, encore; sinon, je faisais sauter le chapeau, et souvent la tête avec. On était heureux alors! on était libre!

MISS RÉGINALD, *à part*. Dieu! que ces gens-là ont mauvais ton!

COVERLY. Maintenant, des shériffs, des constables, des lois, tout l'attirail de la tyrannie. Pauvre Angleterre! où en es-tu réduite!

MISS RÉGINALD, *mystérieusement*. Cela changera peut-être bientôt.

COVERLY. Vous croyez?

MISS RÉGINALD. Je l'espère; et comme on peut se confier à vous, comme vous êtes un homme de cœur...

SUNDERLAND. Dont nous avons peut-être besoin, je vous ai invité à venir prendre le punch, ce soir, avec nous.

COVERLY. Comme vous voudrez, mon voisin; je ne refuse jamais. Vous êtes riches, vous autres, et nous ne le sommes pas, c'est notre part que vous avez; alors les dîners que vous me donnez souvent, l'argent que vous me prêtez quelquefois, j'accepte sans façon, parce que cela tend à rétablir l'équilibre .. (*Lui tendant la main.*) Et l'égalité avant tout : voilà comme je suis.

SUNDERLAND. Vous êtes bien honnête.

COVERLY. Eh bien! vous disiez donc...

SUNDERLAND. Que nous passons ici, entre amis, notre temps à conspirer.

COVERLY. Ça ne peut pas nuire.

MISS RÉGINALD. Et cela occupe. (*On frappe en dehors, à la porte du fond.*)

SUNDERLAND. Ah! mon Dieu! qui peut frapper ainsi?

MISS RÉGINALD. Je suis toute tremblante.

SUNDERLAND. Si c'étaient des émissaires du roi? (*On frappe de nouveau.*)

ROBERT, *en dehors*. Ouvrez-moi donc!

MISS RÉGINALD, *allant ouvrir*. C'est sir Robert, un des nôtres.

COVERLY. Le seigneur du château voisin; ce vieil avare puritain que je ne puis souffrir.

SUNDERLAND. Ni moi non plus!.. nous ne sommes jamais d'accord; mais quand on conspire, ça ne fait rien. (*Pendant ce temps, miss Réginald a été ouvrir la porte du fond, et est entré sir Robert, qui l'a saluée.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ROBERT.

ROBERT. Qu'aviez-vous donc à me faire ainsi attendre?.. savez-vous que ça commençait à me faire peur!

SUNDERLAND. Parbleu! vous nous l'avez bien rendu. Qui vous amène à cette heure?

ROBERT. D'importantes nouvelles, et je venais... (*Apercevant Coverly.*) Que vois-je? le capitaine Coverly! (*Bas.*) Que faites-vous ici de ce vieux soldat de Cromwell?

SUNDERLAND, *bas*. Il est à notre solde, et peut nous servir. (*Haut.*) Et vous pouvez hardiment parler devant lui, c'est un brave.

ROBERT. A la bonne heure. Vous saurez que miss Clarence, ma nièce, était liée autrefois avec mademoiselle Hyde, avant qu'elle ne devînt duchesse d'York, et par suite reine d'Angleterre. C'est par elle que j'ai fait adresser mes demandes. (*Coverly est allé s'asseoir auprès de la petite table à gauche.*)

MISS RÉGINALD. A la reine?

ROBERT. A la reine elle-même, qui, par égard pour son amie d'enfance, a daigné y prendre le plus vif intérêt et a parlé de nous au roi.

SUNDERLAND. Quel bonheur!

COVERLY, *de sa place*. Qu'est-ce que cela signifie? (*Il boit et fume.*)

SUNDERLAND. On vous le dira, mon cher ami, vous ne pourriez pas comprendre. (*A sir Robert.*) Eh bien! achevez...

ROBERT. Eh bien!.. le roi avait compris que des mécontents tels que vous pouvaient devenir redoutables, et loin de repousser nos prétentions, il était prêt à rendre à votre sœur sa place de dame d'atours, à vous donner à vous une des charges de sa maison et il allait signer ma nomination de trésorier de sa cassette, lorsque est venue se jeter à la traverse miss Arabelle Churchill.

SUNDERLAND. Miss Arabelle!.. qu'est-ce que c'est?

ROBERT. Vous ne la connaissez pas?

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD. Nullement.

ROBERT. La personne qui, dans ce moment, a le plus de crédit à la cour, la femme la plus jolie, la plus adroite, la plus séduisante, et dont les charmes ont fasciné les yeux du roi, la favorite, en un mot.

MISS RÉGINALD. Il aurait une maîtresse!

ROBERT. Il en a une.

MISS RÉGINALD ET SUNDERLAND. Quelle indignité!

MISS RÉGINALD. Et c'est elle qui l'emporte sur nous!

SUNDERLAND. Et sur la reine!

ROBERT. Sur tout le monde. Vous ne vous imaginez pas jusqu'où va son pouvoir; elle dispose à son gré des honneurs, des titres, des emplois; jusqu'à son frère, le petit Churchill, un simple officier, qu'elle prétend faire nommer duc de Marlborough, et elle en viendra à bout, si elle veut. C'est elle qui a persuadé au roi que nous étions des ambitieux finis, usés, des gens nuls, dont on n'avait rien à craindre.

SUNDERLAND. C'est ce que nous verrons.

ROBERT. Et tant qu'elle sera la maîtresse du roi, tant qu'elle occupera cette place, nous ne pourrons point ravoir les nôtres.

MISS RÉGINALD. Il faut la renverser.

SUNDERLAND. Il le faut; guerre à mort!

TOUS TROIS. Nous le jurons!

SUNDERLAND, *à Coverly*. Et vous, capitaine?

COVERLY, *se levant et prenant place à la gauche de Sunderland*. Je ne comprends pas; mais c'est égal, dès qu'il faut renverser, je suis là, renversons tout.

SUNDERLAND. A la bonne heure. Il s'agit maintenant de savoir comment s'y prendre.

MISS RÉGINALD. Il faudrait de l'adresse.

ROBERT. De l'esprit.

COVERLY. Cela ne me regarde plus.

ROBERT. Nous avons laissé passer le bon moment pour lui nuire; car depuis une semaine elle était en voyage : elle est allée à Keswick visiter ses environs pittoresques et la cataracte de Lowdore.

SUNDERLAND. Vous avez raison; on aurait pu profiter de cette absence.

MISS RÉGINALD. Et quand revient-elle?

ROBERT. Ce soir même, elle est attendue à Carlisle, où elle doit rejoindre le roi.

SUNDERLAND, *réfléchissant*. Venant de Keswick, elle doit passer par ici.

MISS RÉGINALD. Qu'importe?

SUNDERLAND. Si on savait à quelle heure?

ROBERT. A sept heures précises, à ce que m'a dit William, le maître de poste, chez qui les relais sont commandés.

SUNDERLAND, *vivement*. Attendez!

TOUS. Qu'est-ce donc?

SUNDERLAND, *passant entre sir Robert et miss Réginald*. Un projet, un nouveau projet, qui est d'une force de conception... et si ce n'était la crainte de se compromettre...

MISS RÉGINALD ET ROBERT. Parlez.

SUNDERLAND. Non, décidément, ça me fait peur; c'est trop hardi.

COVERLY, *brusquement*. C'est ce qu'il faut; voilà les expéditions que j'aime.

SUNDERLAND. Il est de fait que nous avons là le capitaine, et que ce n'est pas nous, c'est lui qui se met en avant.

COVERLY. C'est le poste que je préfère. Eh bien! voyons, par saint Cromwell, achevez.

TOUS. Ecoutons.

SUNDERLAND, *après avoir regardé autour de lui et fait signe à sir Robert et à miss Réginald d'aller fermer les portes*. Lady Arabelle est notre ennemie... mortelle... déclarée... Il faut donc l'éloigner de la cour... l'en éloigner à jamais.

TOUS. C'est dit.

SUNDERLAND. Elle passera ce soir, à sept heures, en voiture de poste, au pied du château; à sept heures, dans cette saison, la nuit est complète.

TOUS. Eh bien?

SUNDERLAND. Caché par les roches qui bordent la grande route, le capitaine ira l'attendre.

COVERLY. C'est dit: et, fussent-ils une douzaine, je vous réponds que ma bonne épée...

SUNDERLAND, *allant à Coverly*. Lui ôter la vie!

COVERLY, *tranquillement*. Eh bien! est-ce que ce n'est pas vous qui disiez...

SUNDERLAND, *avec effroi*. Eh! non, sans doute, il ne s'agit que de l'enlever.

COVERLY, *froidement*. Comme vous voudrez; comme ça, ou autrement, ça m'est égal.

MISS RÉGINALD, *à demi-voix*. En vérité, cet homme-là me fait peur.

ROBERT, *de même*. Et à moi aussi. (*Haut.*) L'enlever, c'est déjà bien assez; et encore, je me demande: à quoi cela servira-t-il?

MISS RÉGINALD. Oui, mon frère, à quoi?

SUNDERLAND. Vous me le demandez, et vous vous mêlez de conspirer! Vous ne comprenez pas, esprits inférieurs et conjurés subalternes, qu'en la retenant prisonnière ici, dans ce château, sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, sans qu'elle sache elle-même quels sont ses geôliers, nous profitons de son absence à la cour, pour nous avancer et pour lui nuire!

MISS RÉGINALD. Mais que dira le roi de sa disparition?

SUNDERLAND. C'est là le coup de maître; est-il si difficile de faire courir le bruit qu'un noble inconnu, un beau jeune homme l'a enlevée, de son consentement, et que tous les deux sont passés en France ou ailleurs?

MISS RÉGINALD. Il a raison.

SUNDERLAND.

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Il faut partout en semer la nouvelle;
Et lorsqu'au roi chacun répétera
Que sa maîtresse est perfide, infidèle,
A le croire il commencera,
Et tout le monde aussitôt le croira.
Car à la cour, où chacun se redoute,
En politique aussi bien qu'en amours,
La trahison, en cas de doute,
Se présume toujours.

MISS RÉGINALD. Il a raison.

SUNDERLAND. Et d'ici à quinze jours, ou trois semaines, que d'événements peuvent arriver! Le roi ne peut-il pas l'oublier... ou choisir une autre maîtresse qui nous sera plus favorable?

MISS RÉGINALD. Quand nous devrions la lui donner nous-mêmes.

ROBERT. A merveille, voilà que cela marche.

SUNDERLAND. Ma sœur et moi, nous attendrons ici la prisonnière et disposerons tout pour la recevoir; vous, sir Robert, vous irez, pendant ce temps, avec le capitaine...

ROBERT. Impossible, il faut que je me rende ce soir à Carlisle, pour mon mariage; car je me marie demain.

SUNDERLAND. Est-il possible!.. et avec qui?

ROBERT. Avec une personne dont je vous parlais tout à l'heure, miss Clarence, ma pupille, que j'ai fait revenir récemment de Londres; car le testament de son père me nomme son époux.

SUNDERLAND. C'est bien le moment de se marier!

ROBERT. C'est toujours le moment de faire une bonne affaire. Trente mille livres sterling de revenu. Il y a là-dedans de quoi payer bien des conspirations.

COVERLY. Maintenant surtout qu'elles sont pour rien.

ROBERT. Et puis ce voyage ne vous sera pas inutile; j'examinerai, j'interrogerai; je saurai ce qui se passe, ce qu'on aura dit à Carlisle de la disparition de la favorite; et dans la nuit, à mon retour, je vous apporterai des nouvelles.

SUNDERLAND. A la bonne heure.

ROBERT, *à part*. Je ne suis pas fâché de m'en aller, parce qu'au moins, si cela ne réussit pas, je n'y suis pour rien, je n'y ai pas assisté. (*Haut.*) Mais vous, capitaine, que je ne vous retienne pas.

COVERLY. C'est dit; deux sons de cor vous apprendront la réussite de l'expédition. Quant au billet de cinquante livres sterling que je vous ai souscrit, nous en allumerons ma pipe.

SUNDERLAND. Comment! cinquante livres sterling...

COVERLY. Et de plus, cinquante autres pour mes peines.

SUNDERLAND. Il lui faut toujours de l'argent.

COVERLY. Comment! est-ce que vous trouvez...

SUNDERLAND. Eh bien! nous verrons, mon cher, nous verrons. (*Aux autres.*) Mais quoi qu'il arrive, mes amis...

MISS RÉGINALD. Fidélité à nos serments.

SUNDERLAND. Ne séparons jamais nos intérêts.

ROBERT. Point d'alliance avec la favorite.

TOUS. Jamais.

MISS RÉGINALD. En la renversant, c'est au prince lui-même que nous rendons service.

ROBERT. Et nos places, que nous retrouvons.

COVERLY. Et les intérêts du pays, corbleu! le pays, Messieurs.

SUNDERLAND. Le pays avant tout.

QUATUOR.

(Air: *Amour sacré de la patrie* (de la Muette.)

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Viens m'inspirer en ce moment.
Rends-nous l'audace et l'énergie,
Mes places et mon traitement.

(*On entend une cloche en dehors.*)

MISS RÉGINALD.

Mais qui peut venir à cette heure?

ROBERT, *courant à la fenêtre.*

Un officier du roi.

SUNDERLAND.

Chez moi... dans ma demeure?
C'est fait de nous.

MISS RÉGINALD, *à la fenêtre.*

Que vois-je! Arthur, notre neveu!

SUNDERLAND.

(*Aux autres.*)

Qui l'amène? Gardez qu'il vous voie en ce lieu.
Partez, que le ciel vous conduise;
Du succès de notre entreprise
Dépend le salut général.

ROBERT.

Voilà notre fortune faite,
Je reviens au trésor royal.

SUNDERLAND.

Moi, je règle encor l'étiquette.

COVERLY.

Et moi, je suis grand amiral.

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Inspire-nous en ce moment.
Rends-nous l'ardeur et l'énergie,
Mes places et mon traitement.

(*Ils sortent tous par le fond, excepté Sunderland; et au même instant entre, par la droite, Arthur, introduit par un domestique auquel il donne son manteau.*)

SCÈNE III.

SUNDERLAND, ARTHUR.

ARTHUR. Eh! bonjour, mon cher oncle.

SUNDERLAND. Arriver à une pareille heure dans mon château, et sans m'en prévenir!

ARTHUR. Est-ce qu'on sait jamais le matin ce qu'on fera le soir? surtout quand on est soldat... état libre et indépendant, où l'on est maître... d'obéir à tout le monde... et notre régiment va prendre garnison à Carlisle.

SUNDERLAND. A Carlisle!..

ARTHUR. Oui, on parle de quelques bruits, de quelques agitations que voudraient faire naître des mécontents. (*Voyant un geste de son oncle.*) N'ayez pas peur, je suis là, et je vous réponds que s'ils bougent... Aussi, passant près de votre château, je me suis dit: Je vais aller rassurer mon oncle, lui demander à souper et à coucher.

SUNDERLAND, *à part.* Quel contre-temps!

ARTHUR. Je ne vous ai pas amené plusieurs de mes amis qui voulaient m'accompagner.

SUNDERLAND, *à part.* Il ne manquait plus que cela. (*Haut.*) Vous avez très-bien fait... comment les recevoir?

ARTHUR. Comment? c'est vous que cela regarde: si un ancien maître des cérémonies ne s'entendait pas en réception!.. Je leur avais vanté les antiquités de ce château; ma tante Réginald, qui régnait sous l'autre règne... et vous surtout, mon cher oncle, philosophe en retraite, qui supportez votre disgrâce avec un courage héroïque, ce qui, du reste, ne m'étonne pas; car vous me disiez toujours autrefois que vous ne teniez pas aux places, aux dignités.

SUNDERLAND. Oui, Monsieur, cela peut être vrai, tant qu'on les occupe, mais dès qu'on ne les a plus, c'est bien différent. Après cela, si je gémis de mon inaction, c'est moins pour moi, dont la fortune est faite, que pour le prince et pour l'État. Ce n'est pas en un jour qu'on fait un maître des cérémonies. Savez-vous par combien de travaux j'avais acheté mon expérience et mes talents? Savez-vous à combien de cortéges je me suis trouvé? à combien de grands dîners j'ai assisté, de ma personne?.. Sans compter les travaux de la composition... Cette superbe cantate qu'on a chantée lors du couronnement... de qui était-elle? de moi, paroles et musique. (*Il chante.*)

« D'où partent ces cris d'allégresse?
« Où court ce peuple qui s'empresse? »

ARTHUR. Oui, mais des gens qui ont de la mémoire ont cru remarquer que cette cantate avait déjà servi pour le dernier roi, et même auparavant pour le lord Protecteur.

SUNDERLAND. Est-ce ma faute si je fais des vers qui restent?.. et puis de tout temps il y aura toujours *des cris d'allégresse, et du peuple qui s'empresse.* Et vous, mon neveu, vous devriez être indigné, comme moi, d'une disgrâce qui m'empêche de vous pousser et de vous être utile.

ARTHUR. De ce côté-là, mon cher oncle je vous rends justice.

Air du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Lorsque la fortune fidèle
Jadis vous plaçait près du roi,
Jamais, mon cœur me le rappelle,
Mon oncle ne fit rien pour moi.
Mais depuis qu'il n'est plus en place,
Il est, mon cœur l'a bien jugé,
Toujours le même... et la disgrâce
Au moins ne vous a pas changé.

SUNDERLAND. Monsieur...

ARTHUR. Je ne vous en fais pas de reproche; je ne vous demande rien qu'à souper, et il semble même que vous ayez bien de la peine à vous y décider.

SUNDERLAND, *troublé.* Moi, du tout... (*A part.*) S'il allait se douter de quelque chose! (*Haut.*) Je ne pourrai peut-être pas te tenir compagnie, mais on te servira, dans ta chambre, un chevreuil excellent et du vin de *Porto*, de plus un bon lit où tu feras bien de te coucher de bonne heure: car tu dois être fatigué et avoir besoin de dormir.

ARTHUR. Du tout, mon oncle, je ne dors plus.

SUNDERLAND, *à part.* Ah! mon Dieu! il nous entendra. (*Haut, à Arthur.*) Et pourquoi ne dormez-vous pas?

ARTHUR. Pourquoi... pourquoi?.. c'est mon secret... c'est qu'il y a quelque chose qui me tourmente, qui m'agite et qui fait que je ne puis demeurer en place, ni rester un instant où je suis.

SUNDERLAND, *à part.* Quel bonheur! s'il pouvait s'en aller. (*Haut.*) C'est tout naturel, à votre âge, le besoin de changer de lieu, le désir de voyager...

ARTHUR, *vivement.* Justement! voyager, mais pour cela, il me faudrait ce que je n'ai pas, parce que la bourse d'un lieutenant...

SUNDERLAND. Quoi! n'est-ce que cela? combien te faut-il?

ARTHUR. Laissez donc... vous voulez rire.

SUNDERLAND. Non vraiment! combien te faut-il?

ARTHUR. Vous m'effrayez, vous êtes indisposé.

SUNDERLAND. Quelle idée! je veux, puisque cela t'est nécessaire, que tu puisses partir dès demain.

ARTHUR. Dès ce soir, après souper.

SUNDERLAND. Et pour cela tu me demandes...

ARTHUR. Cent guinées.

SUNDERLAND, *lui donnant une bourse*. Les voici, et même quelques-unes de plus.

ARTHUR, *comme s'il rêvait*. Est-il possible!.. ah çà, mon oncle, qu'est-ce qu'il vous prend donc? (*Ouvrant la bourse.*) Laissez-moi voir, je vous prie. (*Regardant les pièces d'or.*) Oui, vraiment, c'est de l'or.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien* (DE L'OPÉRA-COMIQUE).

Premier or qu'un oncle chéri
M'ait donné depuis mon enfance,
Combien mon gousset est ravi
De faire votre connaissance!
(*A Sunderland.*)
Que le soin du remboursement
Ne fasse naître aucun nuage;
Car, je vous en fais le serment,
Je vous le rendrai (*bis*) sur votre héritage.

Et après une telle générosité, je serais bien ingrat d'avoir des secrets pour vous. Apprenez donc que je suis amoureux, amoureux à en perdre la tête. Vous me demanderez comment?

SUNDERLAND. Non, mon ami...

ARTHUR. C'est égal, il faut que je vous le dise; j'ai besoin d'en parler, l'amour est bavard, et la joie aussi... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, je me trouvais à Brighton, et me promenais par hasard au bord de la mer. Je crus apercevoir de loin des jeunes filles du pays, qui, bien exactement enveloppées de leurs larges manteaux de laine, prenaient entre elles le plaisir du bain. Discrètement je m'éloignais, non sans avoir envie de retourner quelquefois la tête, lorsque j'entends plusieurs cris... La mer montait alors, et un vent léger qui l'agitait avait sans doute effrayé les jeunes baigneuses; car toutes s'enfuyaient, excepté une seule, qui, tremblante à l'aspect des vagues, restait immobile et courait risque d'être engloutie.

SUNDERLAND. Je devine! le dénoûment de rigueur... tu voles à son secours, tu la ramènes à bord.

ARTHUR. En héros désintéressé; car, seulement alors, je jetai les yeux sur ma jeune Néréide, qui était évanouie dans mes bras... Imaginez-vous, mon oncle, une figure de roman, de ces visages qu'on peut lire quelquefois, mais qu'on ne voit jamais; et quand je l'eus transportée à l'auberge voisine, avec quelle voix enchanteresse elle demanda le nom de son libérateur! J'avais à peine répondu : « Arthur Seymour, « enseigne dans les gardes du roi, » que ses compagnes arrivèrent; il fallut me retirer, et le soir seulement, il me fut permis de m'informer de ses nouvelles, de passer auprès d'elle toute une soirée; mais soit caprice de sa part, soit que le service que j'avais eu le bonheur de lui rendre, la fît rougir de reconnaissance, elle voulut rester inconnue, et elle partit, sans que j'aie pu soupçonner qui elle était.

SUNDERLAND. La belle avance!

ARTHUR. Vous jugez que, de ce moment, je ne pensais plus qu'à elle, et quelques semaines après, j'allais à Oxford rejoindre mon régiment, seul, à pied, sur la grande route... quand je dis seul, toujours avec elle, avec son image, qui ne me quittait pas... quand voici des nuages de poussière, des piqueurs, des jockeys, gare! gare! Je me retourne avec cet air de mauvaise humeur que prennent volontiers les piétons qu'on écrase. C'étaient plusieurs voitures de la cour, et dans l'une d'elles, carrosse à six chevaux, j'aperçois ma jeune dame, qui m'adresse de la main et du regard un salut enchanteur.

SUNDERLAND. Ah! mon Dieu! c'était la reine.

ARTHUR. J'en ai eu peur... heureusement le portrait de Sa Majesté, que j'ai vu depuis, est venu me rassurer; mais le plus singulier, c'est que, depuis ce moment, tout m'a réussi; je me suis distingué, je suis monté en grade; j'ai été nommé lieutenant; vous m'avez prêté de l'argent!.. enfin, une foule d'événements plus extraordinaires les uns que les autres!.. Mais plus de nouvelles de ma belle inconnue, et maintenant que, grâce à vous, me voilà en fonds, je vais parcourir l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, jusqu'à ce que je la retrouve.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert*.

Déjà le sort qui me seconde
Deux fois m'offrit ses traits si doux;
Sur la terre ainsi que sur l'onde...
Et le troisième rendez-vous
Encor plus incompréhensible,
Peut avoir lieu l'un de ces jours.

SUNDERLAND.

Dans le ciel même...

ARTHUR.

C'est possible,
Les amoureux y sont toujours.

Et dès demain je vais à Carlisle demander un congé au colonel, ou au général, au roi lui-même, s'il le faut.

SUNDERLAND, *avec intention*. Ou, ce qui vaut encore mieux, à miss Arabelle Churchill, à laquelle on ne peut rien refuser.

ARTHUR. Oui, c'est ce qu'on m'a dit; mais plutôt mourir que de rien devoir à de pareils moyens, et s'il n'y a que moi qui lui demande...

SUNDERLAND. La connaissez-vous, Arthur?.. et est-elle réellement aussi bien qu'on le dit?

ARTHUR. Je l'ignore; je suis toujours en garnison, je ne l'ai jamais rencontrée; mais l'empire qu'elle exerce sur notre souverain atteste assez le pouvoir de ses charmes. Il ne pardonne pas la moindre offense contre celle qu'il aime.

SUNDERLAND, *à part*. Ah! mon Dieu!

ARTHUR. Malheur à qui oserait s'attaquer à elle! le ressentiment du roi serait terrible. On me l'a dit, du moins. Du reste, si vous tenez à avoir des détails, vous en aurez demain, par mes amis, qui la connaissent.

SUNDERLAND. Et qui donc?

ARTHUR. Ces jeunes officiers dont je vous parlais... Ne les amenant pas ce soir, je les ai invités pour demain à déjeuner... j'ai pensé que cela vous arrangerait mieux, et puis ils ne sont qu'une douzaine.

SUNDERLAND. Une douzaine!... c'est fait de moi.

ARTHUR. Qu'est-ce donc?

SUNDERLAND. Rien... (*A part.*) Maudit projet que j'ai en là... chienne d'expédition!.... si elle pouvait manquer!.. (*On entend en dehors deux sons de cor.*) C'est

fait de moi!.. e n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IV.

SUNDERLAND, MISS RÉGINALD, ARTHUR.

MISS RÉGINALD, *entrant vivement, et s'approchant de Sunderland, lui dit à demi-voix.* C'est fini, il n'y a plus à reculer.

SUNDERLAND, *à part.* C'est bien ce qui m'effraie.

ARTHUR. Bonsoir, ma chère tante.

MISS RÉGINALD. C'est bon, c'est bon, je suis à vous tout à l'heure. J'ai besoin de m'entendre avec mon frère.

ARTHUR. Si c'est pour mon souper, vous me ferez plaisir; et je vous laisse là-dessus toute liberté. (*Il va regarder les portraits qui décorent l'appartement.*)

MISS RÉGINALD, *pendant ce temps, à demi-voix et vivement à Sunderland.* Tout s'est passé le mieux du monde. Les chevaux étaient conduits par un seul postillon, un jockey qui, tout effrayé, a mis pied à terre, s'est enfui à travers champs, et a laissé la voiture à la disposition du capitaine, qui a tourné bride, et vient d'entrer avec sa capture dans la grande cour, dont les portes se sont refermées.

SUNDERLAND. Bonté de Dieu! qu'allons-nous devenir?

MISS RÉGINALD. D'où vient cet effroi?.. est-ce qu'Arthur la connaîtrait?

SUNDERLAND. En aucune façon; mais une douzaine d'officiers de ses amis, qui arrivent demain, et qui ne connaissent qu'elle. Je ne veux pas la garder un instant de plus.

MISS RÉGINALD. Il fallait penser à cela d'abord.

SUNDERLAND. Je ne pense qu'après.

ARTHUR, *venant à la droite de Sunderland.* Eh bien! eh bien! est-ce que vous vous disputez là, en famille?

SUNDERLAND. Non, du tout. (*A part.*) Et être obligé de se contraindre!.. ne pas oser avoir peur tout à son aise!.. (*Haut.*) Ah! mon neveu, mon cher neveu! (*Bas, à miss Réginald.*) Une autre idée qui me vient. (*Un domestique entre, et range l'appartement.*)

MISS RÉGINALD, *à voix basse.* Prenez garde... pensez d'abord.

SUNDERLAND, *de même.* Je n'en ai pas le temps. (*Haut, à Arthur.*) Es-tu homme à me rendre un service, un éminent service?

ARTHUR. Après votre conduite généreuse, je me ferais tuer pour vous... (*Vivement.*) Mais après souper, parce qu'à jeun, voyez-vous, je ne vaux pas grand'chose.

SUNDERLAND, *au domestique qui est dans l'appartement.* Qu'on serve sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE. Oui, Milord. (*Il sort.*)

SUNDERLAND, *à Arthur.* Tu souperas, mon ami, tu souperas pour deux, car moi, cela me serait impossible.

ARTHUR. Je tâcherai, mon cher oncle. Et pendant que l'on sert, dites-moi toujours ce dont il s'agit.

SUNDERLAND. Tu veux voyager dès demain, dès ce soir: tu me l'as promis.

ARTHUR. Certainement.

SUNDERLAND. Et tu n'as pas d'itinéraire arrêté?

ARTHUR. Aucun.,. peu importe par où je le commencerai.

SUNDERLAND. A merveille. Maintenant, une autre question... mais réponds-moi franchement. Aimes-tu les jolies femmes?

ARTHUR, *étonné.* Cette question...

MISS RÉGINALD, *bas, à Sunderland.* Y pensez-vous?

SUNDERLAND, *bas.* Ça ne vous regarde pas. (*Haut, à Arthur.*) Tu les aimes, je le vois; j'en suis sûr.

ARTHUR, *avec impatience.* Eh! oui, mon oncle, mais comme je vous le disais, pas à jeun.

SUNDERLAND. Ne t'impatiente pas, on va servir... Et si, par exemple, comme tu n'as pas de compagnon de voyage, je te donnais à conduire une personne charmante dont tu serais le chevalier...

ARTHUR. Moi!

SUNDERLAND. Oui, pendant deux ou trois cents lieues... qu'est-ce que tu en dis?

ARTHUR. Je dis que probablement je lui ferais la cour, et cela ne vous conviendrait peut-être pas.

SUNDERLAND. Du tout, cela me serait égal.

ARTHUR. Vraiment. (*Entre le domestique, qui annonce qu'on a servi.*)

SUNDERLAND. Tu es servi... viens... l'on va tout t'expliquer.. (*Bas, à miss Réginald.*) Vous voyez que, par ce moyen, elle ne reste pas ici, au château, sous notre responsabilité, qu'elle part réellement avec un jeune homme, un beau jeune homme. (*On entend encore le son du cor.*)

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

AIR : *Berce, berce, bonne grand'mère.*

Écoutons... c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la; prudence et mystère;
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR, *à Sunderland.*

Dépêchons-nous, la faim me te commande...

SUNDERLAND.

Viens, tu seras mon héritier.

ARTHUR.

C'est bien;
Mais je me meurs, et pour peu que j'attende,
C'est vous bientôt qui deviendrez le mien.

ENSEMBLE.

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

Hâtons-nous... c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la; prudence et mystère!
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR.

Hâtons-nous... ô destin prospère!
Ce repas sourit à mes yeux;
Qu'il paraisse, et galment, j'espère,
Je m'en vais m'en donner pour deux.

(*Sunderland, Arthur et miss Réginald sortent par la porte à droite, et sur la ritournelle de ce morceau, entrent par le fond, Coverly, deux hommes armés, puis miss Clarence et Kettly.*)

SCÈNE V.

COVERLY, MISS CLARENCE, KETTLY, DEUX HOMMES ARMÉS, *qui restent aux deux côtés de la porte.*

COVERLY, *brusquement.* Allons! entrez, et rassurez-vous.

MISS CLARENCE. Où nous conduisez-vous?.. et de quel droit?

COVERLY. Vous le saurez; asseyez-vous. (*Voyant qu'elle reste debout.*) Eh bien! est-ce que je vous fais peur?

MISS CLARENCE, *cherchant à se rassurer.* Oh! non, certainement, je n'ai pas peur...

KETTLY. Mais si on y était sujette, ce serait une belle occasion; rien que la vue de Monsieur... ou la figure de ses compagnons...

COVERLY, *durement.* Silence. (*Aux deux hommes.*) Et vous, sortez, et veillez en dehors.

MISS CLARENCE, *à Kettly.* Tais-toi donc!

COVERLY. Le conseil supérieur a prononcé, et vous connaîtrez tout à l'heure sa déclaration... En attendant, je dois vous séparer de votre compagne.

MISS CLARENCE. M'ôter Kettly, et pour quelle raison?

COVERLY, *avec colère.* Corbleu!.. Milady...

MISS CLARENCE. C'est différent, Milord; je ne savais pas cela, mais que va-t-il nous arriver!.. de quoi suis-je coupable?

COVERLY. Vous le saurez. Il ne sera fait aucun mal à votre fille de chambre.

MISS CLARENCE. Ah! que je vous remercie.

COVERLY. Quant à vous, c'est différent... la position où vous êtes réclame des précautions, dont la rigueur ne doit pas vous étonner.

MISS CLARENCE. Au moins, Monsieur... et par pitié...

COVERLY, *montrant la porte.* Cela ne mo regarde pas.

KETTLY, *courant à miss Clarence.* Ah! ma pauvre maîtresse!

MISS CLARENCE, *la rassurant.* Allons, allons, du courage; tu vois bien qu'il en faut.

COVERLY, *lui montrant la porte.* Eh bien! qu'est-ce que j'ai dit?

KETTLY. Voilà, Monsieur, voilà... je me rends à votre invitation. (*Kettly sort la première, Coverly après. On entend fermer les portes du fond, et tirer les verrous.*)

SCÈNE VI.

MISS CLARENCE, *seule.* C'est une caverne de brigands! Je ne dis rien : mais je commence à avoir peur. Il est certain que quelque grand danger me menace, qu'on en veut à mes jours!.. mais pourquoi?.. Voyons, raisonnons, et ne nous laissons pas intimider sans motifs. En quelles mains suis-je tombée?.. qui pourrait m'en vouloir, à moi, pauvre fille, qui n'ai jamais offensé personne, excepté sir Robert, mon tuteur, que je n'aime pas, que je ne peux pas aimer? Et, malgré le testament de mon père, qui le nomme mon mari, malgré ses droits, il m'a semblé que j'avais celui d'être libre, de disposer de mon cœur et de ma main... et quand la reine, mon amie, ma compagne d'enfance, est à Carlisle, à cinq lieues de nous, est-ce un crime d'aller réclamer près d'elle asile et protection? (*Joignant les mains et ayant l'air de prier.*) Peut-être aussi, mon Dieu, je dois l'avouer, est-il au fond de mon cœur quelque autre sentiment que, malgré moi... (*S'interrompant.*) Je ne dis pas non; c'est possible... mais ce n'est pas une raison pour me tuer. (*Écoutant.*) O ciel! on a parlé dans la chambre à côté... et par cette porte, qui est restée ouverte, si je pouvais... (*Elle s'approche avec précaution de la porte à droite, regarde et s'écrie avec joie.*) Qu'ai-je vu!.. est-il possible!.. non, non, je ne me trompe pas; c'est bien lui... sir Arthur, ce jeune homme, qui déjà m'a sauvé la vie... Ah! je respire... je n'ai plus rien à craindre, il est là.

AIR : *Paris et le village.*

En te sachant dans ce château
Où le hasard seul nous rassemble,
J'éprouve un trouble tout nouveau;
Et de ce moment il me semble
Qu'à mes périls loin de songer,
Je suis... et ne peux te comprendre,
Heureuse, hélas! d'être en danger,
Afin qu'il puisse me défendre...
Je suis heureuse d'un danger
Qui lui permet de me défendre.

Le voilà... C'est singulier, je n'ai plus peur, et je tremble. (*S'asseyant auprès de la table.*) Allons, allons, remettons-nous pour jouir de sa surprise et de sa joie.

SCÈNE VII.

MISS CLARENCE, *assise auprès de la table,* ARTHUR, *sortant de la porte à droite.*

ARTHUR, *à part et riant.* Voilà par exemple une singulière commission... mais avant de promettre, je veux toujours voir, cela n'engage à rien. (*Au fond et pendant que miss Clarence lui tourne le dos.*) C'est donc là cette favorite toute-puissante, cette beauté redoutable qui fait tourner la tête à notre pauvre souverain. Sans être roi, je serai plus brave que lui; et je défie miss Arabelle et ses charmes de faire sur moi la moindre impression... (*La regardant.*) Grand Dieu!

MISS CLARENCE, *à part, avec joie.* Il m'a reconnue...

ARTHUR. Quoi! Madame, c'est vous!

MISS CLARENCE, *se levant.* Oui, Monsieur. Je ne puis m'expliquer pourquoi on m'a arrêtée la nuit, sur la grande route, lorsque je me rendais tranquillement à Carlisle... j'ignore pourquoi l'on m'a conduite en ces lieux, et quels périls m'environnent... mais je vous vois; votre vue me rassure... et vous ne me refuserez pas votre protection.

ARTHUR. Madame... (*A part.*) C'en est fait de mes illusions.

MISS CLARENCE. D'où vient votre embarras? ai-je eu tort de compter sur votre secours?

ARTHUR, *avec embarras.* Non certainement; mais il ne dépend pas de moi, je ne suis pas maître en ces lieux.

MISS CLARENCE. Qu'entends-je!

ARTHUR, *avec dépit.* D'ailleurs, que serait ma protection auprès de celle qui vous est acquise? vous trouverez toujours des chevaliers, des courtisans prêts à vous défendre : il n'y a ni mérite ni courage à cela; il y en aurait, au contraire, à braver votre pouvoir, à se ranger au nombre de vos ennemis.

MISS CLARENCE. Et vous aussi; vous, monsieur Arthur! Que vous ai-je fait? pourquoi m'en voulez-vous?

ARTHUR. Je vous en veux de mes rêves de bonheur que vous avez dissipés; je vous en veux de ces charmes que j'admire, et qui excitent ma colère, et qui me rendraient furieux contre moi, contre vous, contre une autre personne encore que je dois respecter, mais que je hais maintenant, que je hais du fond de mon cœur.

MISS CLARENCE. En vérité, vous m'effrayez; et je ne vous comprends pas.

ARTHUR. Oui, une telle franchise doit vous étonner; pardon, Madame, pardon d'avoir osé vous parler ainsi; je reviens à moi-même, à la raison, et dois vous apprendre qu'il est dans ce château des personnes qui vous en veulent, ou qui du moins pensent en avoir le droit.

MISS CLARENCE. Et pourquoi? et quelles sont-elles?

ARTHUR. Je ne puis vous les dénoncer, je leur dois le secret; mais elles voulaient m'associer à leur ressentiment. Je n'ai pas besoin de vous dire que, maintenant plus que jamais, je m'y refuse; et c'est pour y rester tout à fait étranger que je m'éloigne; je pars.

MISS CLARENCE, *à part, avec indignation.* M'abandonner ainsi!.. quelle indignité! (*Haut, à Arthur qui s'éloignait.*) Un mot encore, Monsieur, et je ne vous retiens plus. J'avais compté sur votre générosité, je vous en demande pardon; et dans la crainte de vous compromettre...

ARTHUR, *revenant et vivement.* Oh! si ce n'est que cela...

MISS CLARENCE. Je ne vous demande rien pour moi; mais pour une jeune fille qui m'accompagnait, et dont on m'a séparée: puis-je espérer que par votre protection elle me sera rendue?

ARTHUR. Vous allez la revoir, je vous le promets. Adieu, Madame. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

MISS CLARENCE, *seule.* Je n'en puis revenir encore!.. et je ne sais si je veille! Il me fuit, il m'abandonne lâchement; lui que tantôt j'implorais tout bas, et qu'au moment du danger j'appelais à mon secours! lui!.. oh! non, ce n'est pas lui, celui que j'avais rêvé si brave, si généreux; c'en est un autre; qu'il parte, qu'il s'éloigne, je ne l'aime plus, et maintenant, quoi qu'il arrive, je n'ai plus rien à craindre. (*Avec dépit.*) Que je retombe entre les mains de sir Robert!.. qu'on me force à mourir ou à l'épouser, tant mieux, ce sera bien fait, c'est comme on voudra, et tout m'est égal. (*La porte du fond s'ouvre.*) C'est Kettly; allons, il faut lui rendre justice, dès qu'il ne s'agit pas de moi, il tient ses promesses.

SCÈNE IX.

MISS CLARENCE, KETTLY.

MISS CLARENCE. Te voilà! je te revois! viens à mon aide, je sois bien malheureuse.

KETTLY. Pas tant que vous croyez; d'abord un beau jeune homme, un militaire, a donné ordre à vos gardiens de me laisser passer. Je puis aller et venir en liberté dans tout le château, et j'en profite pour vous apporter des nouvelles, oh! mais des nouvelles incroyables, il n'y a que celles-là de bonnes.

MISS CLARENCE. Dis-les vite.

KETTLY. J'attendais dans la salle d'armes, où j'allais être interrogée par le seigneur châtelain, et puis sa sœur, une grosse châtelaine, lorsque est arrivé le capitaine Coverly, ce gentilhomme de grand chemin, qui a arrêté notre voiture. Et on n'était pas du même avis, et on s'est disputé, et il leur demandait...

MISS CLARENCE. Quoi donc?

KETTLY. De l'argent, beaucoup d'argent, il paraît qu'il y tient. Ils disaient tout cela, à cause de moi, non pas en bon anglais, mais en patois irlandais; et moi, qui justement suis du canton de Donuegal, je n'en ai pas perdu un mot. Il y a donc une grande dame, une dame de la cour, qui est leur ennemie mortelle, et ils vous ont arrêtée à sa place.

MISS CLARENCE. Est-il possible!

KETTLY. Miss Arabelle...

MISS CLARENCE. La favorite, la maîtresse du roi!

KETTLY.

AIR de *Oui et non.*

Est-il possible! et dans ces lieux
Ils osent vous prendre pour elle!
Mais c'est terrible... c'est affreux
Pour une honnête demoiselle.
Et je n' voudrais pas, quant à moi,
Souffrant de telles injustices,
Prendre les charges d'un emploi
Dont une autre a les bénéfices.

(*Pendant ce couplet, miss Clarence est allée au fond du théâtre, et a examiné l'appartement avec attention; elle redescend, et se trouve à la fin du couplet à la gauche de Kettly.*)

Et vous devez être indignée.

MISS CLARENCE, *avec joie et vivement.* Au contraire; attends, attends; sir Arthur partageait sans doute leur erreur.

KETTLY. Qui, sir Arthur?

MISS CLARENCE, *avec impatience.* Ce jeune homme, ce militaire qui m'a traitée si froidement, qui refusait de me secourir, et presque de m'entendre.

KETTLY. C'est bien mal.

MISS CLARENCE. Non, non; c'est très-bien, et je comprends son dépit, sa colère; il aurait dû me traiter encore plus mal; mais c'était déjà bien ainsi, et je l'en remercie, et je l'en aime davantage.

KETTLY. Qu'avez-vous donc?

MISS CLARENCE. Rien... je suis contente, je le retrouve. Pauvre jeune homme!.. c'est si aimable à lui!.. Imagine-toi qu'il est furieux, et c'est ce qui me rend si heureuse. Mais il ne faut pas que ce bonheur-là dure trop longtemps, et je vais le désabuser, lui dire qui je suis...

KETTLY. Gardez-vous-en bien; car je ne vous ai point tout appris. Nous sommes ici dans le château de lord Sunderland.

MISS CLARENCE. Lord Sunderland, l'ami de sir Robert, mon tuteur!

KETTLY. Celui dont il nous parle sans cesse, et qu'il vient visiter tous les jours. Il paraît même qu'aujourd'hui, et avant de se rendre à Carlisle, sir Robert s'est arrêté ici, et qu'il doit y revenir dans deux heures; on l'attend.

MISS CLARENCE. C'est fait de moi! Nous sommes venues nous livrer entre ses mains, et juste au moment où cet hymen, où cet esclavage me paraît plus horrible que jamais.

KETTLY. Et en quoi donc?

MISS CLARENCE. Et pour retomber au pouvoir de sir Robert!.. Non certainement, je ne dirai pas qui je suis: je m'en garderai bien.

KETTLY. Ils vont alors continuer à vous prendre pour la favorite.

MISS CLARENCE. M'en préserve le ciel!

KETTLY. Il faut cependant choisir; être à leurs yeux miss Arabelle ou miss Clarence. Voyez ce que vous voulez.

MISS CLARENCE, *avec impatience.* Je voudrais... je voudrais n'être ni l'une ni l'autre. Quel embarras! quel tourment! Qu'est-ce que tu me conseilles?

KETTLY. Dame! Mademoiselle, je n'ose pas. L'essentiel, c'est que nous nous remettions en route.

MISS CLARENCE. Plût au ciel! (*Elle s'assied auprès de la table.*)

KETTLY. Et il me semble que, pour commander et vous faire obéir, le nom de la favorite aura toujours plus de crédit que le vôtre.

MISS CLARENCE. Tu crois!

KETTLY. Quand vous devriez leur faire à tous de belles promesses, qu'est-ce que cela coûte? Les tiendra qui pourra. Mais vous ne saurez jamais mentir.

MISS CLARENCE. Mieux que tu ne crois; j'ai été trois mois à la cour.

KETTLY. Ah! c'est vrai.

MISS CLARENCE. Et lorsque j'étais demoiselle d'honneur de la reine, je me rappelle que lord Sunderland et miss Réginald, sa sœur, étaient ce qu'on appelait des mécontents, des amis du bien public, qui demandaient toujours quelque chose pour eux.

KETTLY. Vous voyez bien.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Allons, reprenez confiance.
MISS CLARENCE.
Tu le veux, je suis ton conseil.
Mais c'est bien hardi, quand j'y pense,
D'usurper un poste pareil.
(*Elle écrit.*)
KETTLY.
Rassurez-vous sur ce chapitre.
Comm' tant de gens qu'on voit placer,
De l'emploi vous n'avez que l' titre,
Vous n'êt's pas forcé' d'exercer.

MISS CLARENCE, *se levant et allant à Kettly.* Tiens, puisque, grâce à M. Arthur, tu as la liberté de te promener dans le château, voici d'abord ces deux lignes (*Elle lui donne un papier.*) qu'il faut remettre en secret à miss Réginald... et puis le capitaine Coverly. Je ne connais pas... mais d'après ce que tu m'as dit, on peut toujours... (*Elle tire de son portefeuille un papier qu'elle met dans une lettre.*) Voici pour lui.

KETTLY, *regardant vers le fond, à droite.* C'est lord Sunderland.

MISS CLARENCE. Tu en es sûre? Le plus redoutable de tous. (*A part, et cherchant à se donner du courage.*) Allons, allons; qu'est-ce que c'est donc que de trembler ainsi? Il ne peut rien m'arriver de pire; prenons courage, et un air de dignité: rappelons-nous comment faisait la reine, cela ressemblera peut-être à celle qui la remplace.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; SUNDERLAND, *entrant par la porte à droite.*

SUNDERLAND, *à Kettly.* Jeune fille, laissez-nous. (*Kettly s'approche de miss Clarence, et lui parle bas.*) Laissez-nous. (*Kettly sort. Sunderland s'approche de miss Clarence, qu'il salue plusieurs fois avec respect.*)

MISS CLARENCE, *cherchant à prendre de l'assurance.* De quel droit, Monsieur, s'est-on permis de m'amener en ce château? Et qui êtes-vous?

SUNDERLAND. Il n'est pas nécessaire que vous le sachiez. Tout ce que je puis vous apprendre, belle lady, c'est que vous n'êtes pas ici parmi vos meilleurs amis.

AIR du *Baiser au porteur.*

Loin de la cour, où chacun nous réclame,
Inaperçus nous vivons, grâce à vous;
Le roi ne voit que par vos yeux, Madame;
Vos yeux se détournent de nous,
Oui, vos beaux yeux se détournent de nous.
Ils étaient, si j'en crois mon zèle,
Trop dangereux... et sans rien ménager,
De mon prince, en sujet fidèle,
Je dois éloigner le danger.

Aussi le parti en est pris, on vous conduira cette nuit, sous bonne escorte, au port de Whitehaven, de là vous passerez sur le continent, et de là... Mais dans ce moment il est inutile de vous en dire davantage.

MISS CLARENCE. Ah! mon Dieu!

SUNDERLAND. C'était un parent à moi, un jeune homme, qui devait vous conduire; il refuse.

MISS CLARENCE, *à part.* Le maladroit!

SUNDERLAND. Et j'ai choisi pour chef de l'entreprise un homme incorruptible et sévère que vous essaieriez en vain de séduire.

MISS CLARENCE, *hésitant.* Le capitaine Coverly?

SUNDERLAND, *étonné.* Qui vous l'a dit, et comment savez-vous?

MISS CLARENCE. L'habitude que j'ai de deviner. Croyez-vous franchement que j'ignore où je suis, et que je ne connaisse pas mes ennemis, (*Le regardant fixement.*) à commencer par milord Sunderland?

SUNDERLAND. O ciel! c'est fait de moi.

MISS CLARENCE, *à part, l'observant.* Il tremble, cela me rassure.

SUNDERLAND. Eh bien! oui, Madame; puisque les qualités sont connues, je n'ai plus rien à ménager, et vous savez mieux que personne si, moi, ancien maître des cérémonies, actuellement en retraite, je dois vous en vouloir.

MISS CLARENCE. Et en quoi, s'il vous plaît?

SUNDERLAND. J'ai usé mes jours et mes nuits au service de l'État, j'ai passé quarante ans de ma vie au milieu des bals, des concerts, des fêtes de toute espèce; et après une carrière aussi agitée, on me prie de me reposer. C'est indigne!

MISS CLARENCE. Sans doute; mais est-ce une raison pour vous perdre à jamais?

SUNDERLAND. Milady...

MISS CLARENCE. Écoutez-moi, Milord, les instants sont précieux. Je suis en votre pouvoir, c'est vrai; mais notre jockey, notre postillon, qui vous est échappé, est déjà arrivé au village voisin, où il aura donné l'alarme. Dans ce moment peut-être on est en marche.

SUNDERLAND. O ciel!

MISS CLARENCE. Et vous aurez travaillé, non pour vous, mais pour ceux qui auront l'esprit de me secourir et de me délivrer. Pourquoi voulez-vous leur laisser cet honneur, et leur donner à la reconnaissance du roi des titres qu'il vous est facile d'acquérir vous-même?

SUNDERLAND. Que dites-vous?

MISS CLARENCE. Que je vous parle dans votre intérêt, et dans le mien. Je ne veux pas feindre; j'y mettrai de la franchise. Eh bien! oui, j'ai le plus grand intérêt à arriver ce soir à Carlisle; me retenir, ne servira en rien vos projets, qui finiront toujours par être découverts; et à moi, une heure de retard peut renverser toutes mes espérances.

SUNDERLAND. Qu'entends-je!

MISS CLARENCE. Je vous dis mon secret, j'ai confiance en vous; et si, à l'insu de vos compagnons, vous vou-

lez me permettre de repartir à l'instant-même.....

SUNDERLAND. Après notre serment, une telle idée...

MISS CLARENCE. Est moins dangereuse qu'une conspiration, et vous rapportera davantage; c'est vous qui serez mon chevalier; vous me conduirez, vous ne me quitterez pas, nous arriverons ensemble à Carlisle, au palais; je vous présente à la reine... non; je veux dire au roi, et je lui dis: « Voilà mon défenseur, mon « libérateur, celui qui, cette nuit, a bravé tous les « dangers pour me soustraire aux complots de mes « ennemis. »

SUNDERLAND. Je comprends bien qu'un pareil service... et certainement, si ce n'était...

MISS CLARENCE. Votre serment?

SUNDERLAND. Du tout, ce n'est pas cela; mais...

AIR: *Le beau Lycas aimait Thémire.*

PREMIER COUPLET.

Encor faut-il des garanties!...
Si, par vous, je redevenais
Grand-maître des cérémonies...

MISS CLARENCE.

J'en parlerai... je le promets.

SUNDERLAND.

Un traitement en conséquence,
Un peu plus fort qu'il ne l'était,
Le double de ce qu'il était...

MISS CLARENCE.

Comptez-y... l'on vous le promet.
(*A part.*)
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND.

Pour être sûr qu'on me pardonne,
Je voudrais bien, outre cela,
L'ordre du Bain.

MISS CLARENCE.

Je vous le donne.
Je donne tout ce qu'il voudra...

SUNDERLAND.

De plus... en signe d'alliance,
Et si Milady le permet...
(*Il lui prend la main.*)

MISS CLARENCE, *la retirant d'abord.*

Que faites-vous?
(*A part, et se laissant baiser la main.*)
Mais en effet,
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

(*Haut et vivement.*) Mais partons, de grâce; faites qu'on me rende ma voiture, mes chevaux, ma fille de chambre, et qu'avant une demi-heure, nous soyons tous en route.

SUNDERLAND. C'est tout ce que je demande; mais comment tromper la surveillance des autres personnes qui habitent ce château? et ils ne sont pas les seuls; nous pouvons rencontrer dans notre fuite sir Robert, qui revient ce soir de Carlisle.

MISS CLARENCE, *effrayée.* Sir Robert!

SUNDERLAND. Un de nos voisins, homme dangereux, animé des plus mauvaises intentions, non-seulement contre vous, mais contre le roi lui-même.

MISS CLARENCE. En êtes-vous bien sûr?

SUNDERLAND. Je n'étais pour rien là-dedans; je vous le prouverai par des lettres mêmes qu'il m'écrivait pour me gagner. Silence! c'est miss Réginald, ma sœur; rentrez là, dans cet appartement. (*Lui indiquant la chambre à gauche.*)

MISS CLARENCE. Oui, Monsieur, oui.

SUNDERLAND. Fidélité à toute épreuve; et dès qu'il en sera temps, j'irai vous chercher pour vous conduire moi-même; moi-même, entendez-vous?

MISS CLARENCE, *à part.* Lui-même. Allons, il me semble que ce n'est pas mal, et que la véritable n'aurait pas fait mieux. (*Haut.*) Adieu! (*Elle entre dans la chambre à gauche, en faisant un signe d'intelligence à Sunderland, qui met la main droite sur son cœur, et étend l'autre en guise de serment.*)

SCÈNE XI.

MISS RÉGINALD, *entrant par la porte à droite, en rêvant et tenant un papier, qu'elle cache aussitôt*; SUNDERLAND.

MISS RÉGINALD. Rien que deux lignes, mais elles sont claires et positives: « La place de première dame d'a« tours, si, d'ici à une heure, et à l'insu de tout « le monde, je suis délivrée par vous. » (*Réfléchissant.*) C'est une femme d'esprit et de tête, qui a calculé sa position, ses adversaires, et qui ne voit, dans ce château, que moi de femme avec qui elle puisse s'entendre. Mais comment?.. (*Apercevant Sunderland.*) Dieu! c'est mon frère!

SUNDERLAND, *à part.* Qu'elle a l'air sombre et rêveur! (*Haut.*) Eh bien! ma sœur, toujours dans vos idées de vengeance?

MISS RÉGINALD. Certainement.

SUNDERLAND, *à part.* Caractère inflexible!.. J'en étais sûr; rien à faire de ce côté, et il faut aviser à d'autres moyens. (*Miss Réginald est à droite du théâtre, Sunderland au milieu, et ils réfléchissent tous les deux séparément et sans se parler.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; COVERLY, *entrant par le fond, à gauche.*

COVERLY, *réfléchissant aussi.* Une place de capitaine, une gratification; et pour commencer, un billet de cent livres sterling; je l'ai vu, il est là. Je ne tiens pas plus à celle-là qu'à une autre, mais les autres promettent, et celle-là paie d'avance; principes qui cadrent avec les miens, et quand on s'entend sur un principe, c'est tout.

SUNDERLAND, *à part.* C'est cet infâme Coverly!

MISS RÉGINALD, *à part.* Cet enragé patriote!

COVERLY. Eh bien! mes voisins, me voici prêt à partir avec notre prisonnière, comme nous en sommes convenus. Où est-elle?

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD. O ciel!

COVERLY. Mais dépêchons; car je suis pressé, et je n'ai pas de temps à perdre.

MISS RÉGINALD, *bas, à son frère.* Ne la laissez pas partir avec cet homme féroce.

SUNDERLAND. C'est bien mon intention.

COVERLY. Eh bien! corbleu! qu'avez-vous à vous consulter? est-ce que vous hésitez? est-ce que vous reculeriez, par hasard? si je le savais!..

SUNDERLAND. Au contraire, je suis décidé! et plus que jamais invariable dans mon opinion; seulement j'ai changé d'idée.

COVERLY ET MISS RÉGINALD. Comment cela?

SUNDERLAND. C'est une entreprise trop périlleuse et trop importante pour que je ne m'en charge pas moi-même. Je conduirai miss Arabelle, et je supporterai seul les dangers.

COVERLY. C'est-à-dire qu'on se défie de moi !.. du capitaine Coverly!.. J'en suis fâché, corbleu!.. mais c'était une affaire convenue, décidée; et quand je devrais être pendu, je me suis arrangé pour cela, j'y compte; et par ma bonne épée! c'est moi qui emmène la prisonnière.

SUNDERLAND. Du tout, c'est moi.

COVERLY. C'est ce que nous verrons.

SUNDERLAND. C'est moi qui suis le maître.

MISS RÉGINALD, *passant entre eux deux*. Eh! Messieurs, pour vous mettre d'accord, n'est-il pas plus convenable que ce soit moi, une femme, qui parte avec elle? Un domestique armé nous suivra; deux femmes qui voyagent excitent moins de soupçons; et puis les mœurs, la décence...

COVERLY. Est-ce que j'y tiens?

MISS RÉGINALD. Il n'y tient pas!

SUNDERLAND. Eh! ma sœur, il s'agit bien de mœurs dans une conspiration! Il s'agit que c'est à moi de commander, car c'est moi qui paye.

AIR de *Cendrillon*.

Oui du complot je suis le chef réel,
Par mon argent; sinon je le retire.
COVERLY.
Ça m'est égal... moi, gratis je conspire.
MISS RÉGINALD.
Ne prendrai rien, ce n'est pas naturel.
SUNDERLAND.
Lui qui vendait ses services si cher!
COVERLY.
Pour conspirer rien ne m'effraie.
Pour conspirer j'irais jusqu'en enfer.
SUNDERLAND, *à part*.
Il faut donc que l'enfer le paie!

ENSEMBLE.
C'est moi, c'est moi, j'en atteste le ciel,
Qui dois ici l'enlever pour mon compte;
Je l'ai juré, je le veux, et j'y compte,
Ou pour moi c'est un affront personnel.

SUNDERLAND. Silence! c'est mon neveu! qu'il ne puisse soupçonner que le désordre est dans nos rangs.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR.

ARTHUR, *vivement*. Mon oncle, j'ai à vous parler.

SUNDERLAND. Parle tout haut, nous n'avons rien de caché les uns pour les autres; la franchise avant tout.

ARTHUR. Eh bien! j'ai refusé d'abord la proposition que vous m'avez faite d'enlever miss Arabelle; mais depuis, j'ai réfléchi, et ne fût-ce que pour me venger d'elle, je suis du complot, je partage votre ressentiment, et je suis prêt à partir à l'instant même. Disposez de moi, me voilà.

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD. Et lui aussi!

COVERLY. C'est comme un fait exprès.

SUNDERLAND. Tout le monde veut l'enlever.

ARTHUR. Vous pouvez vous en rapporter à moi du soin de la surveiller. Je ne la quitte plus, ni le jour, ni la... et l'on m'ôtera plutôt la vie, que de l'arracher de mes mains.

SUNDERLAND, *à part*. Est-ce que mon neveu se douterait de quelque chose, et qu'il voudrait aussi faire son chemin? (*Haut, à Arthur.*) Il suffit, Monsieur, il suffit. (*A part.*) Les jeunes gens sont d'une ambition! (*Haut.*) On n'a pas besoin de votre aide.

MISS RÉGINALD. Ni de vos conseils.

ARTHUR. Que voulez-vous dire?

SUNDERLAND. Que nous avons sur notre prisonnière d'autres idées.

MISS RÉGINALD. Plus certaines.

COVERLY. Plus expéditives; et c'est moi qui me charge de les mettre à exécution.

SUNDERLAND, *lui imposant silence*. Capitaine!

ARTHUR. O ciel! vous voulez attenter à ses jours?

TOUS TROIS. Nous!

ARTHUR, *à Sunderland et à miss Réginald*. Oui, je devine vos intentions, vos projets; mais je vous déclare, moi, quoique je sois celui de tous qui aie le plus à me plaindre d'elle, que je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait le moindre mal, le moindre outrage. Vous m'entendez, capitaine?

COVERLY. Eh! qui vous parle de cela?

SUNDERLAND. De quoi vous inquiétez-vous?

ARTHUR. Eh bien! s'il faut vous le dire...

AIR de *Turenne*.

Eh bien! je l'aime, je l'adore,
Et sans espoir...
SUNDERLAND.
C'est une fausseté,
Car vous avez d'autres projets encore.
ARTHUR.
Que dites vous?
SUNDERLAND.
La vérité.
(*Passant auprès de miss Réginald.*)
Sans respect pour la royauté,
Pour se pousser, pour se produire,
Il est capable...
ARTHUR.
Êtes-vous fou?
SUNDERLAND.
Oui, j'en suis sûr... Voyez jusqu'où
L'ambition peut vous conduire!

Mais, par bonheur, j'ai une idée.

MISS RÉGINALD. J'en ai une.

COVERLY. Moi aussi.

SUNDERLAND. Trois idées qui, en les combinant, pourraient bien n'en faire qu'une. (*A demi-voix aux deux autres, montrant la porte à gauche.*) Miss Arabelle est là.

MISS RÉGINALD ET COVERLY. Elle est là.

SUNDERLAND. Attendez-moi. (*A part, et s'avançant sur le bord du théâtre.*) Mieux vaut partager l'honneur que de le laisser tout entier à un jeune homme, à un étourdi. (*Haut, à Arthur, avec dignité.*) Restez ici, Monsieur, restez, je vous l'ordonne, par toute l'autorité d'un oncle et d'un propriétaire qui veut être maître chez lui. C'est à nous de décider du sort de notre captive... c'est ce que nous allons faire : et après cela, vous recevrez nos ordres. (*Pendant cette dernière phrase, Coverly d'abord, ensuite miss Réginald, sont entrés dans l'appartement à gauche; Sunderland continue à part en regardant Arthur.*) Ah! tu as de l'ambition!.. ah! tu veux te pousser même aux dépens de ton oncle et de ton souverain légitime... Eh bien! je te pousserai... et de façon à te faire tomber... (*Haut.*)

Attends mes ordres, ce ne sera pas long. (*Il entre aussi dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XIV.

ARTHUR, *seul*. Ses ordres!.. peu m'importe... je n'en recevrai que de moi et de ma conscience... non que je soupçonne mon oncle... il n'est que faible, mais sa faiblesse même le met dans la dépendance de ce Coverly qui est capable de tout. Par bonheur, je suis là, et s'il tente d'exécuter son projet, s'il menace seulement miss Arabelle... une femme sans défense... une femme que j'aime!.. Non, non, je ne veux plus l'aimer, et elle est bien heureuse d'être en danger, sans cela!.. Mais je dois avant tout la défendre, la protéger, la rendre à la liberté... et puis, après cela, je la détesterai à mon aise, et sans crainte; car dans ce moment je tremble pour elle. On parle dans cet appartement... (*Désignant celui où miss Clarence est entrée.*) j'ai cru distinguer sa voix; oui, je la connais trop bien pour m'y tromper. Courons à son secours. (*La porte s'ouvre, miss Clarence paraît.*) Dieu! c'est elle!

SCÈNE XV.

ARTHUR, MISS CLARENCE.

MISS CLARENCE, *sortant de l'appartement à gauche*. Je respire, nous sommes tous d'accord, la paix est signée... (*Montrant une lettre qu'elle tient.*) un peu aux dépens de sir Robert, mon tuteur. Malheur aux absents! Et de tout le château, il n'y a plus maintenant que sir Arthur à gagner... (*Elle aperçoit Arthur qui va regarder au fond, et ferme la porte à gauche.*) et je ne crois pas que ce soit bien difficile.

ARTHUR, *revenant près d'elle, et à voix basse*. Ce matin, Madame, quand j'ai refusé de vous servir, j'ignorais les dangers qui vous menaçaient. Je les connais, ils sont très-grands.

MISS CLARENCE, *souriant*. Vous croyez?

ARTHUR. On a juré votre perte, mais vous avez des défenseurs... vous en aurez, du moins, tant que j'existerai... Venez...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Votre aspect double mon courage.
Je réponds de votre destin;
Je saurai m'ouvrir un passage,
Fût-ce les armes à la main.

MISS CLARENCE.

Quoi! braver un péril certain!

ARTHUR.

Qu'importe, si je vous délivre!..
Oui, désormais je dois vous fuir;
Et si pour vous je ne peux vivre,
Pour vous du moins je peux mourir.

MISS CLARENCE. Le ciel m'est témoin que je ne vous en demande pas tant... et vous pouvez compter sur ma reconnaissance, si vous consentez seulement à me ramener à Carlisle.

ARTHUR. Moi! vous y laisser retourner!.. ne l'espérez pas.

MISS CLARENCE. Et pourquoi donc?

ARTHUR. N'est-ce pas là qu'est la cour?.. n'est-ce pas là qu'un rival vous attend?.. Jamais, jamais... vous n'irez pas, je m'y oppose.

MISS CLARENCE. Il est le seul maintenant!.. (*Avec joie, et prête à s'oublier.*) Monsieur Arthur... (*Se reprenant.*) Monsieur, vous êtes un bon et honnête jeune homme. Vous n'êtes pas avide, ambitieux, comme tant d'autres, et c'est rare, je vous en estime davantage; mais je ne perds pas l'espérance de vous ranger de mon parti.

ARTHUR. Je vous le répète, je repousse toutes vos offres.

MISS CLARENCE, *souriant*. Quoi! toutes?

ARTHUR. Oui, Madame.

MISS CLARENCE. J'ai bien envie d'essayer. Et si je vous disais : « Je suis jeune, je suis riche, j'espère bientôt être libre et maîtresse de ma main, la voulez-vous? »

ARTHUR. O ciel!

MISS CLARENCE, *riant*. C'est une supposition; mais si je parlais ainsi, que répondriez-vous?

ARTHUR. Ne me le demandez pas.

MISS CLARENCE. Vous hésitez?

ARTHUR. Non, je n'hésiterais pas un instant... j'en mourrais peut-être, mais je refuserais.

MISS CLARENCE, *avec joie*. Ah! que je vous remercie!

ARTHUR, *étonné*. Que voulez-vous dire?

MISS CLARENCE. Que je ne vous en aurais jamais cru capable... et c'est une action qui me touche, qui m'émeut jusqu'aux larmes. Vous en serez récompensé, je vous le promets, et pour commencer, je veux vous donner un bon conseil. Ne vous mêlez jamais d'aucun complot, surtout avec de vieux courtisans, qui ont conspiré sous tous les régimes.

ARTHUR. Et pourquoi?

MISS CLARENCE. Vous seriez toujours dupe de votre franchise, de votre générosité; et ces dangers que vous aurez cru partager avec eux... ils sauront s'en retirer, en vous y laissant exposé.

ARTHUR, *avec impatience*. Eh! Madame... (*On entend un bruit de musique en dehors.*) Écoutez... entendez-vous ces pas... ce bruit confus?.. Ils viennent... pour vous immoler peut-être.

MISS CLARENCE, *souriant*. Je ne crois pas.

ARTHUR. Vous avez négligé mes avis, mais je saurai du moins mourir en vous défendant... Venez... venez... (*Il la prend par la main, tire son épée et se met devant elle.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS. *Les trois portes du fond s'ouvrent à la fois, et l'on aperçoit la galerie extérieure richement illuminée. En même temps* SUNDERLAND *entre par la porte du milieu, suivi d'une partie des gens du château,* MISS REGINALD ET KETTLY, *par la droite, suivies de toutes les femmes, et* COVERLY, *par la gauche, avec d'autres hommes. Ils tiennent tous des bouquets à la main.*

CHŒUR.

AIR du *Dieu et la Bayadère.*

Rendons hommage à la plus belle,
Et, soumis à sa loi,
Amis, célébrons celle
Qu'adore notre roi.

(*A un signal donné par Sunderland, on élève une couronne de fleurs sur la tête de miss Clarence. Miss Réginald, à sa gauche, et une jeune fille, à sa droite, lui présentent une corbeille de fleurs, tandis que*

toutes les jeunes filles s'avancent pour lui offrir leurs bouquets.)

MISS CLARENCE, *remerciant tout le monde.* C'est bien, c'est bien... (*A part.*) Mais n'oublions pas le danger qui nous menace, et avant le retour de mon tuteur, hâtons-nous de partir.

SUNDERLAND. Je ne doute pas, belle milady, que le bruit de votre disparition ne soit déjà parvenu jusqu'à la cour; mais quand on saura que nous avons arrêté votre voiture, et dételé vos chevaux... pourquoi?.. pour vous conduire en ce château, où une petite fête impromptue vous était préparée, je ne doute pas que le roi lui-même ne rende justice à l'imagination de son premier maître des cérémonies...

MISS CLARENCE, *voulant partir.* Certainement... mais...

SUNDERLAND, *la retenant.* Et si, avant le repas que nous avons fait préparer, Milady voulait entendre une cantate nouvelle que je viens de composer en son honneur...

MISS CLARENCE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!

SUNDERLAND, *prenant un cahier de musique, et chantant.*

« D'où partent ces cris d'allégresse?..
« Où court ce peuple qui s'empresse?.. »

ARTHUR, *à part.* Encore celle-là... Il n'en sait donc qu'une?

SUNDERLAND, *continuant.*

« Où court ce peuple qui s'empresse?.. »

MISS CLARENCE, *l'interrompant.* Pardon de vous interrompre; mais quelque plaisir que me promette la fête que vous avez bien voulu improviser en mon honneur, il faut que je parte à l'instant.

MISS RÉGINALD ET COVERLY. Quoi! Madame...

MISS CLARENCE. Je vous l'ai dit... Il faut que je sois aujourd'hui même à Carlisle... Les plus grands intérêts m'y appellent.

SUNDERLAND. C'est inutile. J'ai voulu prévenir vos vœux.

MISS CLARENCE. Que dit-il?

SUNDERLAND. Vous vouliez aller retrouver le roi, et c'est lui-même qui viendra.

MISS CLARENCE, KETTLY ET ARTHUR. Grand Dieu!

SUNDERLAND. Un homme à cheval, expédié par moi... doit avoir annoncé à Sa Majesté que la beauté qu'il aime a daigné accepter l'hospitalité dans mon domaine, et je ne doute point que demain, de grand matin, ou peut-être même cette nuit... Et quel honneur pour mon château, si...

MISS CLARENCE, *à Kettly.* C'est fait de nous!

ARTHUR, *passant auprès de Sunderland.* Et vous croyez que je souffrirai...

SUNDERLAND, *à Arthur et à mi-voix.* Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous, et craignez la colère du roi... Oser aimer sa maîtresse!

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Oser attaquer un rival
Qui porte, par droit d'héritage,
Et couronne et bandeau royal!..
Apprenez, Monsieur, c'est l'usage,
Qu'un front qui déjà
Porte tout ceta
N'en veut pas avoir davantage,
N'en demande pas davantage.

ARTHUR. Qu'il le veuille ou non, cela m'est bien égal. Je mettrai plutôt le feu au château.

MISS CLARENCE, *vivement, à Arthur.* Rassurez-vous, je pars. (*A Sunderland.*) Oui, Monsieur, partons à l'instant. Je l'exige, je le veux.

SUNDERLAND. C'est différent. (*A part.*) Mais c'est absurde. Ils vont se croiser en route. Tandis que, comme je l'avais arrangé, ils étaient sûrs de se rencontrer. (*Prenant la main de miss Clarence.*) Partons, belle dame, partons. (*Ils vont pour sortir; sir Robert paraît à la porte du fond.*)

MISS CLARENCE, *avec effroi.* Sir Robert, mon tuteur! Il est trop tard. (*Elle revient sur le devant du théâtre.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ROBERT.

ROBERT. Me voici, me voici, mes amis... J'arrive de Carlisle, où j'ai terminé toutes les affaires relatives à mon mariage... Et de plus, je vous apporte des nouvelles, de bonnes nouvelles.

SUNDERLAND. Nous en avons, je crois, de meilleures encore.

ROBERT. J'en doute, car je viens d'apprendre d'une source certaine que notre ennemie mortelle... que la favorite...

TOUS. Eh bien!

ROBERT, *avec joie.* Est décidément disgraciée...

MISS RÉGINALD, COVERLY ET SUNDERLAND, *avec effroi.* O ciel!

ARTHUR, *regardant miss Clarence, qui reste immobile.* C'est étonnant, cela ne lui fait rien.

ROBERT, *continuant avec joie.* C'est la reine, notre auguste reine qui l'emporte... Et miss Arabelle doit avoir en ce moment reçu l'ordre d'exil, qui l'éloigne à jamais de la cour.

MISS RÉGINALD. Quelle indignité!

COVERLY. Quelle injustice!

SUNDERLAND. Quel pouvoir arbitraire! disgracier une femme pareille, une femme charmante!

COVERLY. Toutes les qualités.

MISS RÉGINALD. Toutes les vertus.

SUNDERLAND. Mais la partie n'est pas perdue, nous le jurons.

COVERLY ET MISS RÉGINALD. Nous le jurons tous.

ROBERT. Sont-ils étonnants!.. Et à qui donc?

SUNDERLAND. A miss Arabelle... à la favorite... (*Se reprenant.*) à l'ex-favorite, qui est dans ce château... et que voici là devant vos yeux. (*Lui montrant miss Clarence.*)

ROBERT, *la regardant.* Miss Clarence, ma pupille!

TOUS, *avec étonnement.* Sa pupille!

ARTHUR, *hors de lui.* Serait-il vrai!.. (*A Robert.*) En êtes-vous bien sûr?

ROBERT. Si j'en suis sûr! Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme?.. (*A miss Clarence.*) Et vous, Mademoiselle, que je croyais renfermée dans mon château... où alliez-vous ainsi, à une heure pareille?

MISS CLARENCE, *passant auprès de sir Robert.* Me jeter aux pieds de la reine, mon ancienne compagne, mon amie... et réclamer sa protection contre une tyrannie que je redoutais et que je ne crains plus maintenant: car je suis au fait de la conspiration, j'en étais... et vous aviez, vous particulièrement, mon cher tuteur, des projets que la cour n'approuverait guère, et dont lord Sunderland m'a fourni les preuves.

ROBERT, *à Sunderland.* Vous, mon voisin!

MISS CLARENCE. Rassurez-vous, je ne les garderai pas. (*Les donnant à Arthur.*) Tenez, Arthur, je vous les confie. Et, en échange, demandez à sir Robert, mon oncle et mon tuteur, ce que vous voudrez... ce qui vous conviendra.

ARTHUR. Quoi! vous daigneriez m'offrir...

MISS CLARENCE. Je n'offre rien, vous me refuseriez... Mais je ne vous empêche pas de demander.

ROBERT, *brusquement*. Est-ce que j'ai jamais eu l'idée de la contraindre? Qu'elle retourne à la cour, près de la reine, sa protectrice. Et puisque maintenant, dit-on, c'est elle qui est toute-puissante... (*Il passe à la gauche de Coverly.*)

SUNDERLAND, *passant entre sir Robert et miss Clarence*. Qu'elle continue auprès de sa souveraine le brillant emploi que nous lui supposions auprès du souverain; cela reviendra exactement au même, si miss Clarence se souvient de ses promesses et n'oublie pas ses amis.

MISS CLARENCE. Je n'oublierai pas que je vous aurai dû ma liberté, mon bonheur... et pour que vous ne conspiriez plus, s'il ne tient qu'à moi, je vous le jure, vous serez nommés, dès demain, (*A Coverly.*) vous, capitaine; (*A miss Réginald.*) vous, dame d'atours; (*A Sunderland.*) vous, grand maître des cérémonies... (*Se retournant vers Arthur.*) Et vous, Monsieur, que vous donnerai-je?

ARTHUR. Ah! je n'ose rien demander.

MISS CLARENCE. Vous êtes le seul, et, comme je vous l'ai dit, cela mérite récompense. (*Lui tendant la main.*) La voulez-vous? (*Arthur, sans lui répondre, tombe à ses genoux, et saisit sa main qu'il presse contre ses lèvres.*)

AIR du *Hussard de Felsheim.*

CHŒUR.

Rendons hommage à la plus belle,
Et que l'hymen, charmant leurs jours,
De ce couple heureux et fidèle
Couronne à la fin les amours.

SUNDERLAND.

D'où partent ces cris d'allégresse
Qui font retentir ce séjour?
Où court ce peuple qui s'empresse?
Il chante l'hymen et l'amour.

MISS CLARENCE, *au public.*

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Dans ce séjour que d'aujourd'hui j'habite,
Une étrangère a besoin de soutien;
S'il ne fallait, pour être favorite,
Former qu'un vœu, je dirais bien le mien.
De ce public, notre suprême arbitre,
Je voudrais l'être, et soumise à ses lois,
Lorsque aujourd'hui je n'en ai que le titre,
Puissé-je un jour en acquérir les droits...
Vous seuls, Messieurs, vous seuls pouvez donner ces droits.

FIN DE LA FAVORITE.



GUIMBARDINI.

AH ! C'EN EST TROP ! ARRETEZ MON PRINCE

Imp.ie Gellée Rue de la Bucherie 1 Paris

831.

ène,

e la
tout
ré-

idée
ème

; et
les

cé-

son,
pa-
rand
me-
e la
uis-
da-
ler,
sang
qui
in.)

as ;
uis,
ieu-
s la

t de
ja-
!

mis

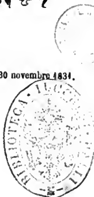


LE SOPRANO

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 30 novembre 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.



Personnages.

LE CARDINAL DE TRIVOGLIO.	GIANINO.
LE PRINCE DE FORLI, son neveu.	GUIMBARDINI.
GERTRUDE.	UN DOMESTIQUE.
	DOMESTIQUES.

La scène se passe à Rome, dans le palais du cardinal.

Le théâtre représente un superbe appartement orné de peintures, de vases, statues, etc. Sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIMBARDINI, *seul, tirant sa montre.* Le cardinal ne paraît pas, ni personne de sa maison! c'est que je lui prouverais bien qu'un artiste n'est pas fait pour attendre, si ce n'étaient les deux heures un quart d'antichambre que j'ai déjà faites, et qui seraient tout à fait en pure perte. J'ai déjà regardé tous les tableaux, toutes les gravures, et je vais être obligé de recommencer. Quel beau palais!.. quels beaux meubles!.. c'est ici qu'habite la richesse; et moi, qui depuis si longtemps cours après elle, moi, Guimbardini, musicien distingué, à qui la scélérate tient toujours la dragée si haute, qu'il n'y a pas de gamme ascendante qui y puisse arriver.

AIR de *Rien de trop.*

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut...
A chaque air, à chaque sonate,
Je crois enfin toucher au but :
Mais la fortune est une ingrate!
J'ai beau la poursuivre en chantant,
A m'éviter elle s'applique,
Et je crois que décidément
Elle n'aime pas la musique.

Et de toutes mes avances il ne me reste que ma fierté, apanage du véritable artiste qui n'en a pas d'autre. (*Regardant vers la droite.*) Qu'est-ce que je vois là? une femme! (*Saluant plusieurs fois.*) c'est par elles qu'on parvient.

SCÈNE II.

GERTRUDE, GUIMBARDINI.

GERTRUDE. Quel est cet original-là?

GUIMBARDINI. Je vois que Madame est de la maison.

GERTRUDE. Femme de charge de son éminence, rien que cela.

GUIMBARDINI. On disait bien que le cardinal était un homme de goût, et cela me rassure; qui aime la beauté doit aimer les arts, tout cela se touche, tout cela est de la même famille; c'est à ce titre que je réclamerai la protection de la signora.

GERTRUDE. Que voulez-vous?

GUIMBARDINI. Une audience que je lui ai demandée déjà plusieurs fois par écrit, et je venais moi-même chercher une réponse.

GERTRUDE. Que vous attendez?..

GUIMBARDINI. Depuis deux heures vingt minutes; et quoique, par état, j'aie l'habitude de compter les pauses, je trouve la tenue un peu longue.

GERTRUDE. Monsieur est, à ce que je vois...

GUIMBARDINI. Guimbardini, artiste, organiste, et célèbre compositeur, élève de Pergolèse.

GERTRUDE. Vraiment!

GUIMBARDINI. J'ai été élevé, nourri dans sa maison, fils de sa cuisinière, la servante maîtresse, *serva padrona*; j'avais quatre ans quand il est mort, ce grand homme, et chez lui, je tournais déjà la broche en mesure, la mesure à quatre temps. Le sentiment de la musique, tout le monde l'avait dans la maison. Puissant génie! toi qui fus mon maître, d'autres disent davantage, c'est possible! je n'en ai jamais été plus fier, ni ma mère non plus; mais cela expliquerait ce sang musical qui coule dans mes veines, et cette fièvre qui ne me quitte pas, voyez plutôt... (*Il lui prend la main.*)

GERTRUDE, *retirant la sienne.* Monsieur!..

GUIMBARDINI. N'ayez pas peur, cela ne se gagne pas; bien plus, ça ne fait rien gagner, car voilà où j'en suis, musicien jusqu'au bout des doigts, des chants heureux, un orchestre superbe, vingt partitions dans la tête, et pas un sou dans la poche.

GERTRUDE. Et comment cela se fait-il?

GUIMBARDINI. La fatalité! J'ai dix opéras, autant de messes, *Te Deum, de Profundis, et cætera*, je n'ai jamais pu en faire entendre une seule note, jamais!

GERTRUDE. Est-il possible!

GUIMBARDINI, *tristement.* Ils n'ont pas voulu. J'ai mis

les opéras en messes, les messes en opéras, et il ne s'est pas rencontré un seul directeur de spectacle assez hardi pour les recevoir et pour les jouer.

AIR du vaudeville du *Baiser au porteur.*

Et cependant quel orchestre magique !
Bassons, clairons, tamtam... et dans les chœurs,
Quel tintamarre ! Enfin à ma musique
Rien ne manquait, rien que des auditeurs.
Il ne manquait rien que des auditeurs !
Monde ignorant ! insensible aux merveilles !
Je n'ai donc pu, c'est à se dépiter,
Dans ce grand siècle, où l'on voit tant d'oreilles,
En trouver deux pour m'écouter.

GERTRUDE. Est-ce malheureux !

GUIMBARDINI. Pour mon siècle ! oui, signora ; aussi, emportant ma gloire en portefeuille, et sachant que Monseigneur venait de renvoyer l'organiste attaché à sa maison, j'ose me mettre sur les rangs, en demandant seulement la faveur de vous faire entendre une fugue que j'ai là et que je compte vous dédier.

GERTRUDE. A moi ?

GUIMBARDINI. Oui, signora.

GERTRUDE. Au fait, moi qui voulais apprendre le piano, sans que cela me coûtât rien, voilà une occasion.

GUIMBARDINI. Admirable ! et si, par votre protection, je puis être admis dans le palais de Monseigneur, comptez que mon zèle, mon dévouement... toujours à vos ordres, toujours prêt à vous accompagner... au piano, comme ailleurs.

GERTRUDE. Je ne dis pas non, nous verrons. J'avais autrefois du pouvoir sur Monseigneur, il ne faisait rien sans me consulter ; mais depuis que son neveu, le prince de Forli, est venu s'établir dans ce palais, il ne voit que lui, n'aime que lui : les neveux font toujours du tort aux gouvernantes.

GUIMBARDINI. Surtout dans le clergé.

AIR de *Julie.*

Raison de plus : près de son éminence,
Un homme à vous ferait très-bien ;
C'est bon d'avoir, en toute circonstance,
Un allié... fût-ce un musicien !..
Oui, vous verriez, par mes soins bénévoles,
Tous vos discours soutenus, approuvés...
La musique, vous le savez,
Fait souvent passer les paroles.

GERTRUDE. C'est possible ; et si j'étais sûre que vos bonnes mœurs... votre probité...

GUIMBARDINI. Droit comme une gamme naturelle.

GERTRUDE. Où étiez-vous dernièrement ?

GUIMBARDINI. A Velletri, organiste de la paroisse ; dans la semaine, j'enseignais la musique aux jeunes filles et aux enfants de chœur, et je touchais l'orgue le dimanche.

GERTRUDE. Et pourquoi avez-vous quitté cette ville ?

GUIMBARDINI. Pour un motif, un motif musical. Il y avait à Velletri un grand jeune homme, beau brun, un serpent de la paroisse, qui était amoureux d'une de mes élèves, une petite femme charmante que je venais d'épouser !.. Je n'ai jamais aimé les serpents.

GERTRUDE. Comment ! vous êtes marié ? Vous ne savez donc pas qu'on ne reçoit point de femme au palais-cardinal ?

GUIMBARDINI. Rassurez-vous, je l'ai perdue.

GERTRUDE. A la bonne heure.

GUIMBARDINI. Je puis le dire ; car je ne sais ce qu'elle est devenue. (*Il chante.*)

« J'ai perdu mon Eurydice,
« Rien n'égale ma douleur.

Mais, si aucune femme n'est admise, comment se fait-il que vous, signora ?..

GERTRUDE. Je dis aucune femme, à moins qu'elle ne soit d'un âge... quarante ans pour le moins.

GUIMBARDINI. A ce compte, signora, vous qui me parliez de probité, vous avez trompé son éminence.

GERTRUDE, *souriant.* Vraiment ?

GUIMBARDINI. Je m'y connais à la minute, et à l'heure ; et vous avancez de dix bonnes années au moins.

GERTRUDE. Il est charmant monsieur l'organiste.

Air : *Quelle aimable et douce folie.*

Mais partez... car je crois entendre
La voix de Monseigneur... c'est lui !
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI, *à part.*

L'ouverture n'est pas mauvaise...
Et pourvu, *caro maestre*,
Que l'introduction leur plaise,
Mon succès ira *crescendo.*

ENSEMBLE.

GERTRUDE.

Mais partez... car je crois entendre
La voix de Monseigneur... c'est lui !
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI.

Bientôt ici je vais me rendre,
Vous me présenterez à lui...
(*A part, montrant Gertrude.*)
A quoi ne puis-je pas m'attendre
Avec un si solide appui ?

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

LE CARDINAL, GERTRUDE.

LE CARDINAL, *entrant par la droite.* C'est inimaginable, et je ne sais pas comment je vais sortir de là. (*A son domestique, qui le suit.*) Qu'on mette mes chevaux. (*Le domestique sort.*)

GERTRUDE. Il a l'air agité.

LE CARDINAL. Ah ! c'est vous, ma chère madame Gertrude ?

GERTRUDE. Est-ce que votre éminence va sortir ?

LE CARDINAL. Je vais au Vatican.

GERTRUDE. De si bonne heure !

LE CARDINAL. Il le faut bien, les affaires, j'en suis accablé ; et puis, cela va mal, je n'ai pas d'appétit.

GERTRUDE. Monseigneur a si bien dîné hier !

LE CARDINAL. Je n'ai pas d'appétit ce matin ; et le mouvement, le grand air, me disposeront peut-être à déjeuner. On servira à mon retour.

GERTRUDE. Oui, Monseigneur. Mais votre éminence est dans un état de préoccupation qui m'inquiète.

LE CARDINAL. Oui, oui, c'est vrai ; je rêve, je pense ; je ne suis pas dans mon état naturel ; et moi qui aime à digérer tranquillement, et sans que rien me tourmente, je me trouve, grâce au prince de Forli, mon neveu, dans un embarras dont je ne sais comment me tirer.

GERTRUDE. Et comment cela !

LE CARDINAL. Imaginez-vous... car je vous dis tout, ma bonne madame Gertrude, surtout quand ça va mal... imaginez-vous que j'avais médité pour lui, depuis longtemps, un mariage magnifique, la nièce du cardinal Cagliari, qui est si influent au sacré collège; car moi je ne pense qu'à mon neveu, et à son bonheur. Le cardinal me faisait nommer secrétaire d'Etat, et au prochain conclave, en réunissant nos votes, que Dieu prolonge les jours de notre souverain actuel!.. mais il est bien vieux, bien cassé; on a parlé d'un catarrhe, et même de deux médecins appelés hier près de Sa Sainteté!.. enfin, il y a des espérances.

GERTRUDE, *avec joie et explosion*. Est-il possible!

LE CARDINAL, *la modérant*. Taisez-vous, taisez-vous, mon enfant; il ne faut pas avoir de mauvaises pensées, cela porte malheur. Et pour en revenir à ce mariage, mon neveu m'avait dit : « Faites comme pour vous, « mon oncle, cela m'est égal. » Alors j'avais été en avant, tout avait été conclu hier entre nous; le cardinal, sa nièce, et jusqu'à Sa Sainteté qui a donné son agrément; il ne manque qu'un consentement, un seul, celui de mon neveu, et ce matin il refuse, il ne veut plus entendre parler de mariage.

GERTRUDE. Et qu'est-ce qu'il objecte?

LE CARDINAL. Que la prétendue est laide! c'est possible; je ne demande pas qu'il l'adore, mais qu'il l'épouse.

GERTRUDE. C'est juste, et dès que cela vous rend service... mais ne pourrait-on pas le gagner par la persuasion et la douceur?

LE CARDINAL. Est-ce que je ne fais pas tout pour lui? est-ce que je lui refuse rien? Il a voulu une meute, des chevaux anglais, il n'a eu qu'à parler; il a désiré une *villa*, une maison de campagne, une galerie de tableaux, je les lui ai données : et tout cela, sur les revenus de l'Eglise.

GERTRUDE. Quelle bonté! quelle générosité!

LE CARDINAL. Hier encore, il paraît qu'on a entendu au Vatican, devant le pape, un soprano magnifique, une voix admirable, dont il est revenu ravi, enthousiasmé! Selon lui, il n'y a jamais eu rien de pareil; et dans son amour pour les arts, il m'a persuadé, moi, que je devais les encourager, les protéger, et offrir à ce jeune artiste un logement ici, dans mon propre palais.

GERTRUDE. Et vous y avez consenti?

LE CARDINAL. Il l'a bien fallu. Je fais tout ce qu'il veut, pour être le maître, car je donnerais tout au monde à celui qui le déciderait à ce mariage; mais tout a été inutile, et je ne sais maintenant quel moyen employer.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Un jeune homme qui a reçu une invitation de Monseigneur demande à lui parler, il signor Gianino.

LE CARDINAL. C'est notre soprano. J'ai bien le temps de le recevoir, moi qui vais au Vatican; chargez-vous de ce soin, ma chère madame Gertrude.

GERTRUDE. Moi, Monseigneur? Je ne peux pas souffrir ces gens-là.

LE CARDINAL. D'où vient?

GERTRUDE. Je ne sais... je ne peux pas expliquer à Monseigneur.

LE CARDINAL. Si, si... je vous comprends; mais priez-le seulement de déjeuner ici, avec moi et mon neveu.

GERTRUDE. Si votre éminence l'exige?

LE CARDINAL. Sans doute. (*Au domestique.*) Les chevaux sont mis?

LE DOMESTIQUE. Oui, Monseigneur.

LE CARDINAL. Mes gants violets! (*Le domestique les donne à Gertrude, qui les présente au cardinal.*) Je reviendrai bientôt; un déjeuner léger. (*Il fait un pas pour sortir et revient.*) Ah! je n'y pensais plus, car mon neveu me fait oublier : on servira cette truite dont je n'ai mangé hier que la moitié; elle était excellente.

GERTRUDE. Oui, Monseigneur.

LE CARDINAL. Une truite du lac de Genève. Quel dommage que ce soit un canton protestant! De si bon poisson! Adieu, adieu! Ah! ma pauvre Gertrude, je suis bien tourmenté! (*Il va pour sortir. Revenant.*) Sauce genevoise, entendez-vous? (*Il sort par le fond; le domestique le suit.*)

SCÈNE V.

GERTRUDE, *seule*. Faire les honneurs du palais au signor Gianino! Encore un qui vient s'établir chez nous, encore un qui voudra s'emparer de l'esprit de Monseigneur, et le gouverner aussi : c'était déjà bien assez de moi et de son majordome. Celui-là est un si honnête homme, qui s'enrichit de son côté, moi du mien; et nous aurions déjà fait une fin, si ce n'était Monseigneur qui ne veut pas qu'on se marie chez lui : il tient tant aux mœurs! Ah! voilà notre nouveau commensal, ce beau chérubin.

SCÈNE VI.

GERTRUDE, GIANINO.

GIANINO, *timidement*. On m'a dit, Madame, que monseigneur le cardinal de Trivoglio était sorti.

GERTRUDE, *brusquement*. Oui, signor; il vous prie de l'attendre, et de déjeuner ici avec son neveu. Voilà ma commission faite. Adieu. (*Elle va pour sortir.*)

GIANINO, *timidement*. Un mot, de grâce, signora.

GERTRUDE. Quelle voix douce! Que ces gens-là ont un air câlin!

GIANINO. Je suis si heureux de rencontrer ici une personne telle que vous, une femme!

GERTRUDE. Qu'est-ce que cela lui fait, je vous le demande?

GIANINO, *de même*. Une personne, enfin, de qui je puisse recevoir des renseignements et des conseils.

GERTRUDE, *avec aigreur*. Des conseils! vous n'en avez pas besoin. Protégé par le prince, reçu par son oncle, vous voilà déjà de la maison.

GIANINO. C'est que justement je voudrais ne pas en être.

GERTRUDE. Est-il possible!

GIANINO. Et je ne sais comment refuser.

GERTRUDE, *avec affection*. Parlez, mon enfant, parlez sans crainte : car il est vraiment gentil, ce petit signor; et malgré soi on s'intéresse à lui. Vous disiez donc, mon bel enfant...

GIANINO. Que seul, sans amis, sans protection dans cette ville, je suis trop heureux d'avoir celle du cardinal de Trivoglio, qui m'arrive je ne sais comment, et que je tiendrais beaucoup à conserver. Mais, d'un autre côté, il m'offre dès aujourd'hui un appartement ici, près de lui, dans son palais; et il m'est impossible d'accepter.

GERTRUDE. Et pourquoi donc?

GIANINO. Faut-il tout vous dire?

GERTRUDE. Certainement.

GIANINO. Et vous ne me trahirez pas ?.. Ce serait bien mal.

GERTRUDE. Je n'ai jamais trahi personne, je vous prie de le croire.

GIANINO. C'est qu'il y va de mon sort, de mon repos.

GERTRUDE. Soyez tranquille. Eh bien ?

GIANINO. Eh bien ! signora... c'est que je suis une femme.

GERTRUDE. Bonté de Dieu !

GIANETTA, *à mi-voix*. Silence, je vous prie.

GERTRUDE. Et que signifie un pareil mystère ?

GIANETTA. Oh ! je vais tout vous raconter. Pauvre villageoise, orpheline, je n'avais de ressource qu'une assez belle voix, à ce que tout le monde disait. Un musicien qui m'avait donné des leçons me proposa de m'épouser ; et le matin même de notre mariage, nous quittâmes le pays, et nous partîmes ensemble dans un petit voiturin qu'il avait loué. Nous traversions les campagnes de Naples, le jour tombait, et nous approchions de l'endroit où nous devions coucher ; mon mari et le conducteur montaient une côte à pied, et s'entretenaient d'histoires de brigands, lorsque près de nous partent deux coups de fusil : le conducteur se précipite à travers champs ; mon mari en fait autant, sans réfléchir, sans penser à moi, qui étais restée dans la voiture !.. et le cheval, effrayé par le bruit et surtout par mes cris, m'emporte au grand galop, et sans s'arrêter, à plus d'une demi-lieue.

GERTRUDE. Dieu ! que j'aurais eu peur !

GIANETTA. Pas plus que moi. Et ce qui redoublait encore mon effroi, c'est que j'entendais derrière la voiture les pas de plusieurs personnes qui me poursuivaient, et qui saisirent enfin la bride du cheval ; ils étaient deux, à pied, et armés de fusils.

GERTRUDE. Ah ! les infâmes brigands !

GIANETTA. Du tout, c'étaient des jeunes gens... de très-jolies figures... des manières très-distinguées ; ils furent rejoints un instant après par une meute et par des piqueurs, car c'était en chassant dans la montagne qu'ils avaient tiré ces deux coups de fusil qui avaient fait prendre le mors aux dents à mon cheval.

GERTRUDE. Et à votre mari.

GIANETTA. Précisément ! Et jugez de leur surprise, en me voyant la nuit, seule dans cette voiture, et en habit de mariée. A ma prière, on alluma des flambeaux, on parcourut la montagne, on battit les bois dans tous les sens, point de nouvelles de mon mari ! impossible de le retrouver ; et l'un de ces jeunes gens qu'on appelait monseigneur, et qui avait l'air de commander aux autres, m'offrit de me conduire jusqu'à la prochaine *villa*. Il était minuit, et dans ce bois j'avais froid, j'avais peur, et j'acceptai ; nous arrivâmes à une maison de campagne délicieuse, c'était la sienne !

GERTRUDE. Ah ! ah !..

GIANETTA. On me donna l'appartement de sa sœur ; des tentures, des tableaux magnifiques !.. Moi qui sortais de mon village, je n'avais jamais rien vu de si beau ; des femmes s'empressèrent de me servir, de prévenir tous mes vœux ; et puis le prince, c'était un prince italien, était pour moi si soumis, si respectueux, que je ne pensais plus à avoir peur, je ne pensais plus à rien.

GERTRUDE. Qu'à votre mari.

GIANETTA. Oh ! toujours !.. Mais le prince devenait si aimable, si galant, que je voulus absolument partir ; il ne le voulait pas, et il avait un air si malheureux... il me suppliait avec tant d'instance de rester encore un jour, que cela me faisait de la peine ; un pauvre jeune homme qui est à vos pieds, et qui pleure !.. si vous saviez comme c'est terrible.

GERTRUDE. Je le sais, signora. (*Se reprenant.*) Je l'ai su, du moins.

GIANETTA. Et ne sachant comment faire pour lui résister, craignant de ne pas en avoir le courage, je m'échappai la nuit, et sans l'en prévenir, par une petite porte du parc dont j'avais pris la clé. Mais, en arrivant à Rome, j'avais épuisé ma dernière pièce de monnaie, et je me trouvai seule, sans ressource, et ne connaissant personne.

GERTRUDE. Pauvre jeune fille !

GIANETTA. L'hôtesse chez laquelle j'étais entrée, sans savoir comment je la paierais, me demanda ce que je comptais faire. Je lui répondis que j'avais une belle voix, que j'étais musicienne, et qu'en m'adressant au maître de chapelle de Sa Sainteté, peut-être m'admettrait-il dans la musique particulière ; mais jugez de mon désespoir ! elle m'apprit qu'aucune cantatrice ne pouvait se faire entendre devant le pape et les cardinaux.

GERTRUDE. C'est vrai.

GIANETTA. Ce fut alors, et voyant ma misère, qu'il vint une idée à mon hôtesse : elle me conseilla de prendre des habits d'homme, et de me présenter comme soprano. Moi je ne savais pas ce que c'était ; et je craignais de ne pas réussir.

GERTRUDE. Rien de plus facile ; il n'y a rien à faire qu'à chanter.

GIANETTA. C'est ce qu'elle me dit ; et je l'ai bien vu ; car hier soir, où j'ai été admise pour la première fois à me faire entendre au Vatican, devant la plus brillante société de Rome, j'ai eu un succès fou, des applaudissements, des transports, un enthousiasme... et j'étais tellement émue, que, voulant les remercier, j'ai manqué faire la révérence.

GERTRUDE. Quelle imprudence !

GIANETTA. Et les directeurs de Rome et de Naples qui m'offraient chacun dix mille écus ; enfin, le cardinal de Trivoglio qui se déclare mon patron, mon protecteur, et qui veut, qui exige absolument que j'accepte un appartement dans son palais. Voilà où j'en suis ; et maintenant que vous savez tout, qu'est-ce qu'il faut faire ?

GERTRUDE. Ce qu'il faut faire ? Avant tout, ma chère enfant, gardez avec soin un secret d'où dépend votre fortune, et acceptez d'abord la protection et le déjeuner de Monseigneur : cela n'engage en rien.

GIANETTA. Vous croyez ?

GERTRUDE. Pour le reste, cela me regarde ; je vais en causer avec le majordome de Monseigneur, le signor Scaramella, qui m'est dévoué.

GIANETTA. Vous êtes bien sûre de lui ?

GERTRUDE. Comme de moi-même ; et quand tous les deux nous voulons quelque chose, Monseigneur le veut aussi. Nous le ferons renoncer à cette idée de vous loger au palais, d'autant qu'elle ne vient pas de lui. Mais du silence ! car s'il y avait le moindre éclat, tout serait perdu, et l'on ne pourrait plus... Voici son éminence et le prince son neveu.

SCÈNE VII.

GIANETTA, GERTRUDE, LE CARDINAL, LE PRINCE DE FORLI.

(*Le cardinal et le prince entrent en causant à gauche du théâtre.*)

AIR : *Mais pour qu'enfin l'hymen couronne* (du PHILTRE.)

LE CARDINAL, *au prince.*
Pour repousser cette alliance,
Quels sont donc tes motifs secrets?
Dis-m'en un seul.

LE PRINCE, *à son oncle.*
Eh mais!
Ma répugnance.

GIANETTA, *de l'autre côté, apercevant le prince.*
Que vois-je, ô ciel!

GERTRUDE, *bas.*
Quoi donc?

GIANETTA, *de même.*
C'est lui.

GERTRUDE, *bas.*
Comment! le prince de Forli?

GIANETTA, *bas.*
Oui, ce jeune inconnu qui me reçut chez lui.

GERTRUDE, *bas.*
Et qui vous adorait?

GIANETTA.
Sans doute.

GERTRUDE.
Taisez-vous.
Un mot nous perdrait tous.
(*Haut, et s'adressant au cardinal, qui a toujours causé bas avec son neveu.*)
Monseigneur, vous voyez ce jeune soprano
Que vous attendiez.

LE PRINCE, *se retournant vivement.*
Gianino!
C'est lui qu'hier... oui vraiment... c'est bien lui.
A son aspect mon cœur a tressailli.

ENSEMBLE.

GIANETTA, *à part.*
Ah! malgré moi combien sa vue
Vient agiter mon âme émue!
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta.*
Je sens combien, à cette vue,
Votre âme, hélas! doit être émue;
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE, *à part.*
Ah! malgré moi, combien sa vue
Vient agiter mon âme émue!
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL, *à part.*
Mais de son trouble, à cette vue,
Vraiment mon âme est confondue;
Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

LE CARDINAL, *à son neveu.*
Eh bien! eh bien!
Qu'as-tu donc?

LE PRINCE, *regardant toujours Gianetta.*
Rien.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta.*
Tenez-vous bien.

GIANETTA, *à part.*
Cachons-nous bien.

LE PRINCE, *avec émotion, et regardant toujours Gianetta.*
Je suis ému de souvenir,
Car à l'entendre hier, j'éprouvais un plaisir...

ENSEMBLE.

GIANETTA.
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE.
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE.
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL.
Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

(*Pendant la fin de cet ensemble, deux domestiques ont apporté une table servie qu'ils ont placée à droite du théâtre.*)

GIANETTA, *au prince.* Quoi! Monseigneur était hier à mon début?

LE PRINCE, *à part.* Et la voix aussi!.. c'est inconcevable, ou plutôt je cherche moi-même à m'abuser, car je la vois partout. (*Haut, et passant auprès de Gianetta.*) Oui, Gianino, oui, j'étais à votre début, et ce cri involontaire que je n'ai pu retenir à votre première apparition...

GIANETTA. C'était vous?

LE CARDINAL. Avant même qu'il n'eût chanté... Voilà le vrai dilettante!

LE PRINCE. Et si vous saviez, mon oncle, quel talent! quelle expression! quelle voix suave et légère! Il a été sublime. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Gianino, votre main... Vous avez en moi un admirateur, un ami, je vous le jure. Eh mais! vous tremblez!

GIANETTA. Non, mon prince.

LE PRINCE. Quand vous me connaîtrez mieux, vous ne serez pas étonné de l'intérêt que je vous porte... J'aime les arts, comme tout ce que j'aime... et avec ardeur, avec passion... Vous logerez dans ce palais, chez mon oncle...

GIANETTA. Permettez...

LE PRINCE. C'est convenu, vous ne sortirez pas d'ici; et en échange de notre amitié, tout ce que nous vous demandons, c'est une cavatine par jour. Moi, d'abord, je parle de vous à tout le monde, et j'ai déjà arrangé un concert par souscription : dix piastres par tête!.. et on s'arrachera les billets, je m'en charge. Et puis n'oubliez pas qu'aujourd'hui à midi, vous avez répétition du *Stabat.* J'irai, je veux vous entendre.

LE CARDINAL, *à Gertrude.* La musique lui fera perdre la tête, c'est sûr.

GERTRUDE, *à mi-voix.* Laissez-le faire. C'est par le seul Gianino que nous pourrons obtenir son consentement à cette alliance.

LE CARDINAL, *à mi-voix.* Vous croyez? c'est tout ce que je désire. Ça et le déjeuner...

GERTRUDE, *montrant la table qu'on a apportée.* On vient de le servir... (*Un domestique place à gauche une petite table, sur laquelle sont des bouteilles, dans des vases à rafraîchir.*)

LE CARDINAL. Qu'on ne s'occupe plus de rien. Mon

neveu, mon neveu, mettons-nous à table. Mon neveu à ma droite; notre jeune virtuose, ici, près de moi.

GERTRUDE. Monseigneur n'a pas sa chancelière?

LE CARDINAL. C'est vrai.

GERTRUDE, *derrière lui et lui plaçant un oreiller sur son fauteuil*. Et Monseigneur est mieux quand il est appuyé.

LE CARDINAL. C'est bien, c'est bien. Cette bonne madame Gertrude pense à tout.

GERTRUDE. Oh! mon Dieu! non, car j'oubliais que j'avais une grâce à vous demander.

LE CARDINAL. Est-elle adroite! elle sait bien qu'il y a des moments où je ne peux rien refuser.

GERTRUDE. C'est un pauvre diable qui demande au palais-cardinal la place d'organiste vacante, et qui, avant tout, prie Monseigneur de vouloir bien l'entendre.

LE CARDINAL. A la bonne heure, cela n'empêche pas de déjeuner. Et puis, en présence du signor et de mon neveu, il sera jugé par des connaisseurs... Fais-le entrer.

GERTRUDE. Oui, éminence... (*Allant auprès du cardinal.*) Je prie seulement Monseigneur de manger lentement, cela lui vaut mieux. (*Elle sort.*)

LE CARDINAL, *à son neveu*. Qu'est-ce qu'il fait celui-là, les yeux et la fourchette en l'air?.. est-ce que c'est là la place d'une fourchette?

LE PRINCE, *regardant toujours Gianetta*. Je n'en reviens pas, Gianino; je ne vous avais vu qu'hier, et de loin, mais maintenant, plus je vous regarde, plus il me semble...

GIANETTA, *à part*. Ah! mon Dieu!.. Veillons sur moi, et que rien ne puisse lui faire soupçonner...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUIMBARDINI, *amené par* GERTRUDE.

(*Le cardinal est au milieu de la table. Gianetta à sa gauche, et tournant le dos à Guimbardini qui entre.*)

GERTRUDE, *à Guimbardini*. Approchez... Monseigneur est bien disposé... et cela durera tant qu'il sera à table.

GUIMBARDINI. Alors j'ai le temps.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta*. Redoublez de prudence, je vais parler à Scaramella et je reviens... (*S'approchant du cardinal et lui présentant Guimbardini.*) Monseigneur, voilà... (*Elle fait signe à Guimbardini de s'approcher, et sort.*)

LE CARDINAL, *à Guimbardini*. Asseyez-vous, signor... là... (*Lui montrant un fauteuil du côté opposé à la table.*) Nous sommes à vous tout à l'heure.

GUIMBARDINI, *s'incline, et va s'asseoir, pendant que les trois autres continuent à manger*. (*A part.*) J'ai cru qu'il allait m'inviter. (*Le regardant.*) Sont-ils heureux, ces gens-là! se voir dans un bon fauteuil près d'une bonne table, toutes les douceurs de la vie; il n'est pas difficile comme cela d'avoir du génie... (*Montrant une bouteille qui est sur la petite table à gauche.*) Je suis sûr qu'il y en a dans cette bouteille de *lacryma christi!* J'y puiserais deux ou trois cavatines, et autant de *Requiem*... (*Regardant l'autre table.*) Et dans cet immense pâté... que de choses j'y trouverais! Mais le génie qui est à jeun est bientôt à sec. Dieu! comme ils mangent!.. Je crois qu'ils m'ont oublié.

LE CARDINAL, *tendant son verre*. A boire.

GUIMBARDINI, *prenant vivement une bouteille qui est près de lui, va, et verse à boire au cardinal*. Voici.

LE CARDINAL. Quoi! vous-même, maestro!.. c'est trop de bonté. Quel est votre nom?

GUIMBARDINI. Signor Guimbardini. (*Il va remettre la bouteille sur la table.*)

GIANETTA, *à part*. Mon mari! et devant le prince... devant le cardinal... Comment faire?

LE PRINCE. Qu'avez-vous donc?

GIANETTA. Rien... (*A part.*) Attendons, et tâchons de ne pas nous trahir.

LE CARDINAL. Guimbardini... j'ai quelque idée... attendez donc, n'est-ce pas vous qui m'avez présenté plusieurs pétitions?

GUIMBARDINI, *s'inclinant*. Deux par jour, régulièrement, depuis une semaine, éminence.

LE CARDINAL. Belle écriture, une main remarquable.

GUIMBARDINI. Le doigté est assez agréable.

LE CARDINAL. Vous êtes, dites-vous, pianiste, organiste?

LE PRINCE. Et vous avez du talent?

GUIMBARDINI. Du talent, Monseigneur, du talent!.. j'en ai, j'ose le dire, plein mes poches... (*Tirant plusieurs rouleaux de papier.*) car j'ai là des messes, des opéras, qui parlent... qui crient pour moi, et qui ne peuvent pas se faire entendre... le siècle est sourd.

LE PRINCE. Et vous avez quelque antécédent, quelque recommandation?

GUIMBARDINI. Elève de Pergolèse, et je puis dire que Cimarosa m'a dû ses plus beaux ouvrages.

LE PRINCE. Comment cela?

GUIMBARDINI. J'étais son accordeur de piano.

LE CARDINAL. Voilà des titres.

GUIMBARDINI. J'arrivais chez ce grand maître et je lui disais: « Eh bien! mon cher; » car nous nous traitions sans façon... la familiarité du talent, « Eh bien, mon « cher, comment cela va-t-il? — Cela ne va pas... je « n'ai pas de chant... pas d'inspiration. Voilà un air « *del Matrimonio* que je ne peux pas achever... » Je regardais le clavecin... je crois bien... trois cordes cassées... je retroussais mes manches, (*Faisant le geste d'accorder un clavecin.*) la, la, la, — allez, maintenant; il s'y remettait, et trouvait son air... Il en a dix comme cela, qu'il a composés à nous deux, mais j'en ai d'autres à moi tout seul... et si Monseigneur voulait seulement en entendre un petit... un *piccolo*.

LE CARDINAL. Volontiers.

GUIMBARDINI, *tout ému*. Est-il possible! c'est la première fois... (*Cherchant dans ses papiers.*) On va donc enfin me connaître et écouter un de mes airs jusqu'au bout... moi qui n'ai jamais pu en achever un.

LE PRINCE, *tirant sa montre*. Qu'il ne soit pas long, car à midi nous avons une répétition... Du reste, donnez-nous ce que vous avez de mieux.

GUIMBARDINI. Tout ce que j'ai est ce qu'il y a de mieux.. Mais j'aurais entre autres un morceau qui, malheureusement, est à deux voix, basse-taille et haute-contre; sans cela... je vous garantis que c'est un morceau délirant!.. c'est à en perdre la tête. Rien que la ritournelle vous met dans un état...

LE PRINCE. N'est-ce que cela?.. Voici un artiste distingué, la plus belle voix d'Italie, notre premier soprano.

GUIMBARDINI. Un soprano! c'est différent. Quel honneur pour moi et pour ma musique!.. c'est un duo de mon opéra d'*Abufar!*

LE PRINCE, *se levant*. Abufar!

GUIMBARDINI. Abufar épris de sa sœur... C'est moi qui fais Abufar...

LE CARDINAL, *mangeant.* Ahufar. je connais...
GUIMBARDINI. Et voici la partie du seigneur soprano.
LE PRINCE. Donnez... donnez.

GUIMBARDINI, *chantant la ritournelle.*
La, la, la, la, la, la,
(*Pendant la ritournelle, le cardinal et le prince vont s'asseoir sur le devant du théâtre, tandis que les domestiques enlèvent la table.*)
Ah! quelle douce ivresse!
Quel trouble pour mon cœur!
Objet de ma tendresse,
C'est elle! c'est ma sœur!
(*Levant les yeux sur Gianetta.*)
Que vois-je! ô ciel! est-ce une erreur?

LE PRINCE.
Que dit-il donc?

GUIMBARDINI.
Moi, rien, si fait... c'est-à-dire... pardon...
Ses yeux... sa voix... ses traits... Oh! non!..
C'est ma sœur... c'est ma femme!..
Je ne saurais m'y retrouver!
Encore un morceau, sur mon âme,
Que je ne saurais achever.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL ET LE PRINCE.
Ah! c'est insupportable!
Cette musique est détestable...
Vraiment, vraiment,
Cet homme n'est qu'un ignorant.

GIANETTA, *à part.*
Ah! quel effroi m'accable!
Quelle colère épouvantable!
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI, *à part.*
Ah! c'est épouvantable!
Ce doute n'est pas supportable!
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI. Pardon, Monseigneur, ça me prend à la gorge... je ne puis continuer, à cause de mes moyens, qui sont absents.

LE PRINCE. Nous n'avons pas envie d'attendre qu'ils reviennent; car il faut nous rendre à la répétition, voici l'heure.

GIANETTA. *troublée, et regardant Guimbardini.* Oui; mais je voudrais auparavant... (*A part.*) Impossible de lui expliquer...

LE PRINCE. Allons, allons, ma voiture est en bas... il faut de l'exactitude... le maestro se fâcherait...

GUIMBARDINI, *étourdi.* Le maestro... la répétition... est-ce que, sans le savoir, j'aurais épousé un soprano?.. c'est impossible... il y a là-dessous quelque machination diabolique... (*Haut, et s'approchant du cardinal.*) Je demande à Monseigneur un instant d'audience particulière... (*A mi-voix.*) pour lui révéler un mystère... un ténébreux mystère.

GIANETTA, *à part.* O ciel!.. tout est perdu!

LE CARDINAL, *à Guimbardini.* Je suis à vous.

LE PRINCE. C'est bien, nous vous laissons... Venez, mon cher Gianino, j'ai besoin d'entendre de bonne musique, pour me dédommager de Monsieur.

GUIMBARDINI, *à part.* Merci.

GIANETTA, *qui a fait inutilement des signes à Guimbardini.* Il ne me comprend pas. Courons vite à cette répétition, et revenons tout lui avouer. (*Elle sort avec le prince, en faisant toujours des signes à Guimbardini.*)

SCÈNE IX.

LE CARDINAL, GUIMBARDINI.

GUIMBARDINI, *à part.* Il me fait des signes... décidément, c'est bien elle. Arrivera ce qu'il pourra! je ne puis pas digérer un pareil affront. Mari d'un soprano! c'est déshonorant! je vais déclarer que c'est ma femme.

LE CARDINAL. Eh bien! signor, que me voulez-vous?

GUIMBARDINI, *avec mystère.* Pardon, éminence... Nous sommes seuls?

LE CARDINAL. Vous le voyez.

GUIMBARDINI, *regardant la porte.* Personne ne peut nous entendre?

LE CARDINAL. Eh! bon Dieu! que de précautions!

GUIMBARDINI. C'est qu'effectivement on ne peut en trop prendre pour une chose aussi délicate. (*Baissant la voix.*) Vous connaissez parfaitement ce jeune soprano?

LE CARDINAL. C'est-à-dire je le connais... je sais qu'il s'est fait entendre hier avec un grand succès, et qu'il doit avoir du talent, car on lui offre un traitement de dix mille écus.

GUIMBARDINI. Hein!.. dix mille écus!.. comme soprano!..

LE CARDINAL. Comme soprano... Je crois qu'il doit signer aujourd'hui.

GUIMBARDINI, *à part. Santa Maria!..* quelle fortune pour le ménage!.. nous n'aurons jamais été si riches... quelle bêtise j'allais faire!

LE CARDINAL. Eh bien! qu'aviez-vous à me dire?

GUIMBARDINI. Moi, Monseigneur?.. rien...

LE CARDINAL. Comment?

GUIMBARDINI. Rien absolument... si ce n'est qu'on vous a dit l'exacte vérité sur ce jeune virtuose... personne plus que lui ne mérite la protection et les bienfaits de votre éminence... c'est un grand et magnifique soprano.

LE CARDINAL. Vrai?

GUIMBARDINI. C'est-à-dire que c'est le premier soprano de l'Italie... je dirai même le plus extraordinaire.

LE CARDINAL. Vous l'avez donc entendu?

GUIMBARDINI. Plus de cent fois. A Velletri, on ne parlait que d'elle.

LE CARDINAL. D'elle!

GUIMBARDINI, *se reprenant.* De sa voix... oui, Monseigneur... et je puis vous certifier...

LE CARDINAL. C'est bien. Mais ce n'est pas cela que vous vouliez m'apprendre....

GUIMBARDINI, *embarrassé.* Ah! je m'en vais vous dire... et ça vous expliquera son trouble et le mien, car vous avez dû vous apercevoir qu'en nous reconnaissant, nous avons eu un moment de... Voilà ce que c'est, Monseigneur... il devait jouer dans un opéra de moi, *il Matrimonio interrotto*, le Mariage interrompu... un ouvrage sur lequel je comptais... et il s'en est allé... Il est parti le jour de la première représentation.

LE CARDINAL. C'était désagréable pour vous.

GUIMBARDINI. Très-désagréable. Alors il croit peut-être que je lui en veux; il se trompe, mon Dieu!.. entre artistes, il faut se passer tant de choses...

LE CARDINAL, *impatienté.* Tout cela est fort bien; mais ça ne m'apprend pas ce que vous me vouliez.

GUIMBARDINI. Ce que je voulais à Monseigneur... si fait... c'est tout simple, c'est que votre éminence daigne nous raccommoder, qu'elle daigne lui dire que tout ce qu'il a fait est bien fait, que ça me convient,

que ça m'arrange; que je ne suis pas fâché... au contraire, je suis content que ce jeune homme ait un traitement de dix mille écus, et que tout ce que je demande, c'est que désormais nous vivions en bonne intelligence.

LE CARDINAL, *souriant*. Et qu'il reprenne votre opéra.

GUIMBARDINI. Le Mariage interrompu!.. Mais je compte bien qu'il y aura une reprise, surtout si Monseigneur daigne m'attacher à sa maison.

LE CARDINAL. Oh! cela c'est différent! d'après l'échantillon que vous nous avez donné... Vous n'avez pas pu seulement achever ce morceau.

GUIMBARDINI. Cela tient à la fatalité qui ne me permet jamais de rien achever... mais je m'en rapporte au soprano lui-même.

LE CARDINAL, *avec bonhomie*. Nous verrons: si effectivement il répond de vous, et que cela convienne à mon neveu et à madame Gertrude...

GUIMBARDINI. Vivat! me voilà en pied.

LE PRINCE, *en dehors*. Eh non, non ce sera très-bien.

GUIMBARDINI. Chut! c'est le prince, cet aimable protecteur des arts.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE.

LE PRINCE, *à la cantonade*. Eh non! vous dis-je, ce sera très-bien ainsi.

LE CARDINAL. A qui en as-tu donc, mon neveu?

LE PRINCE. A madame Gertrude, qui se fait des monstres de tout. Je ne sais comment elle s'est arrangée; mais l'appartement que vous destiniez à Gianino n'est pas même prêt, et si le hasard ne m'avait fait quitter la répétition, on parlait déjà de renvoyer le pauvre garçon à sa mauvaise petite auberge.

LE CARDINAL. Mais dame! si on ne peut pas le loger.

GUIMBARDINI, *d'un air dégagé*. Ça doit être facile dans un palais aussi vaste.

LE PRINCE. C'est déjà fait, j'ai donné ordre à mon valet de chambre de le mettre à côté de moi, dans mon appartement.

GUIMBARDINI, *à part*. Hein!.. qu'est-ce que c'est!.. dans son appartement?

LE CARDINAL. Mais ça te gênera.

LE PRINCE. C'est ce que madame Gertrude prétendait; car elle trouve des difficultés à tout. Enfin, j'ai été obligé de lui dire que je le voulais.

GUIMBARDINI, *à part*. Oui, mais je ne le veux pas, moi! Ma femme près d'un jeune homme aussi vif, aussi impétueux... Cet aimable protecteur des arts n'aurait qu'à avoir quelque soupçon.

LE PRINCE. C'est charmant! nous ferons de la musique dès le matin; et il sera tout porté pour me donner ma leçon de chant.

GUIMBARDINI, *à part*. Par exemple!

LE CARDINAL, *impatienté*. Eh bon Dieu! quelle rage de musique! et surtout quel engouement, quel enthousiasme pour ce cher Gianino!.. (*A Guimbardini.*) Imaginez-vous qu'il ne peut pas en être séparé un instant.

GUIMBARDINI, *inquiet*. Vraiment!

LE PRINCE. Vous êtes étonné?.. Vous le seriez bien plus encore, si vous saviez que ce n'est pas pour lui que je l'aime.

GUIMBARDINI. Pour son talent?

LE PRINCE. Du tout... Vous allez me trouver romanesque, bizarre, ridicule... mais apprenez que mon amitié pour Gianino vient d'une ressemblance si extraordinaire...

TOUS DEUX. Une ressemblance!..

LE PRINCE. Oui, ce sont les mêmes traits, la même physionomie que celle d'une petite femme charmante que je rencontrai seule, un soir, dans la forêt près de ma villa.

LE CARDINAL. Seule!

LE PRINCE. Une nouvelle mariée qui venait de perdre son mari.

GUIMBARDINI, *à part*. Ah! mon Dieu!

LE CARDINAL. Une veuve?

LE PRINCE. A peu près.

GUIMBARDINI, *à part*. C'était ma femme.

LE PRINCE. Elle pleurait, elle était sans guide, sans appui, et avec cela, si jolie...

AIR de *Partie et Revanche.*

Fleur ravissante, enchanteresse,
Il me semble que je la vois;
Malheur au voyageur qui laisse
Une rose au milieu des bois!
Ab! c'est une imprudence extrême!
Et la sauvant d'un funeste destin,
Aujourd'hui cueillons-la nous-même,
D'autres la cueilleront demain.

GUIMBARDINI, *à part*. C'est comme à Velletri... Encore un serpent... (*Au prince.*) Quoi! vous auriez osé?..

LE PRINCE. Lui offrir un asile! Je la conduisis chez moi... elle y resta trois jours.

GUIMBARDINI, *à part*. Trois jours!.. je suis perdu.

LE PRINCE. Je n'ai pas besoin de vous dire que je la respectai comme ma sœur.

GUIMBARDINI, *involontairement*. Ça n'est pas vrai.

LE PRINCE. Hein?

GUIMBARDINI, *d'un air agréable et contraint*. Je dis, Monseigneur, que vous faites le modeste, parce qu'il est impossible qu'un prince aussi aimable...

LE PRINCE. Non, vrai... je te le dirais. Entre nous, seulement le troisième jour...

GUIMBARDINI. Voyez-vous?

LE PRINCE. Emporté par une passion... je ne dis pas...

GUIMBARDINI. Ouf!

LE CARDINAL, *avec pudeur*. Mon neveu, je vous prie de gazer.

LE PRINCE. Oh! ne craignez rien, mon oncle; elle s'était échappée, et, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu la revoir.

GUIMBARDINI, *à part*. Je respire!.. (*Levant les yeux au ciel.*) Digne émule de Lucrèce, va, dernier reste des vertus antiques, et de la pudeur romaine!

LE PRINCE. Mais, jugez de mon bonheur, de mon émotion, en retrouvant dans les traits de Gianino ceux de mon inconnue.

LE CARDINAL. Vraiment!

LE PRINCE. Oh mais! c'est à un point... sa voix surtout, sa voix me la rappelle... Aussi je le ferai chanter toute la journée.

LE CARDINAL. Et c'est pour un pareil roman que tu refuses des avantages réels.

GUIMBARDINI, *au prince*. Oh! oui, vous aviez bien tort de refuser des avantages...

LE CARDINAL. Une femme qu'il ne reverra jamais.

LE PRINCE, *vivement*. Si, mon oncle, je la retrouve-

rai, mon cœur me le dit, et rien ne pourra plus m'en séparer.

LE CARDINAL, *étourdi*. A-t-on jamais vu...

GUIMBARDINI, *s'excitant*. Permettez, il peut y avoir des empêchements.

LE CARDINAL. C'est vrai, il peut y avoir des empêchements.

LE PRINCE. Aucun.

GUIMBARDINI. Vous avez parlé d'un mari.

LE PRINCE. Oh! il est mort.

GUIMBARDINI. Peut-être que non.

LE PRINCE. Alors, c'est tout comme... car, si je le rencontre, je le tue. Elle sera veuve, et je l'épouse.

GUIMBARDINI, *à part*. Je ne peux pas rester dans cette maison.

LE CARDINAL. L'épouser! et tu crois que je souffrirais...

LE PRINCE. Oui, mon oncle; je vous déclare que je n'en veux pas d'autre. Et tenez, en entrant, je viens de voir, dans le premier salon, le notaire du cardinal Cagliari qui vous attendait, un contrat à la main.

LE CARDINAL, *à part*. Ah! mon Dieu! c'est vrai, pour arrêter les articles... (*Haut*.) Est-ce que tu lui aurais dit?..

LE PRINCE. Rien, car cela ne me regarde pas, c'est votre affaire. Mais je vous préviens que je n'ai pas changé d'avis.

AIR du *Valet de Chambre*.

LE CARDINAL.

Allons, allons point de colère,
Et calme ces transports bouillants;
Je vais parler à ce notaire,
(*A part*.)
Et tâcher de gagner du temps.

LE PRINCE.

Et moi de ce pas je surveille
Le logement de notre ami :
Je veux qu'il s'y trouve à merveille,
Et qu'il ne sorte pas d'ici.

GUIMBARDINI.

Comment prévenir la tempête?
Des deux côtés s'offre un affront;
Et je ne puis sauver ma tête,
Hélas! qu'aux dépens de mon front.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL, *à part*.

Je crois que j'en perdrai la tête,
Comment finira tout ceci?

LE PRINCE.

D'honneur, je me fais une fête
D'être toujours auprès de lui.

GUIMBARDINI.

Je crois que j'en perdrai la tête.
Comment finira tout ceci?

(*Le cardinal sort d'un côté et le prince de l'autre.*)

SCÈNE XI.

GUIMBARDINI, *seul*. Et moi je ne sais plus ce que j'ai à faire. es Médées se brouillent! ma tête est en feu. J'étais à cent lieues de me douter... D'après ce que j'ai entendu, je crois que je puis être tranquille pour le passé. (*S'essuyant le front*.) Mais l'avenir est gros de catastrophes. Pauvre femme! Aussi, je me disais : Ce n'est pas naturel qu'un prince aime la musique à ce point-là... Et l'on croit que je resterai les bras croisés!.. Un élève de Pergolèse... Du tout; je tiens à la fortune; mais l'honneur avant tout, si ça se peut. Je crierai, je ferai du bruit. Je ne suis pas musicien pour rien.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

La jalousie, en sa fureur,
Forme un *crescendo* dans mon âme;
Et si notre prince amateur
Se mêle d'enlever ma femme...
D'autres s'en mêleront, hélas!
Et l'hymen, à ce qu'il me semble,
Est un duo qui ne doit pas
Finir par un morceau d'ensemble.

(*Avec colère*.)

Aussi nous verrons... (*Se radoucissant*.) C'est-à-dire, nous verrons... allons doucement, et mettons des sourdines. Le neveu a une tête romaine, un vrai César. Il vaut mieux avertir le cardinal. C'est cela... un acte de courage... un billet anonyme... (*Il va à la table à gauche, et écrit très-vite, sans s'asseoir*.) « Prenez garde, Monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. » (*Pliant le papier*.) Comme cela, je le défie de la garder ici, et le prince ne la voyant plus... Mais comment faire parvenir...

GERTRUDE, *en dehors*. Le bréviaire de Monseigneur? Son bréviaire? il doit être au salon.

GUIMBARDINI. Son bréviaire! O idée lumineuse! (*Il glisse le papier dans le bréviaire qui est sur la table*.) Il le lit donc quelquefois!

SCÈNE XII.

GUIMBARDINI, GERTRUDE, UN VALET.

GERTRUDE, *au valet*. Je vous dis que je l'ai vu. Eh! tenez, sur cette table. (*Elle prend le bréviaire et le donne au valet*.) Portez-le vite. (*Le valet sort avec le bréviaire*.)

GUIMBARDINI, *à part*. Le voilà parti... ce n'est pas maladroit. (*Haut*.) Eh mais! madame Gertrude, comme vous paraissez agitée!

GERTRUDE. Ah! ce n'est pas sans raison, monsieur l'organiste. Ce pauvre Gianino ..

GUIMBARDINI. Que lui est-il arrivé? Est-ce qu'on aurait découvert la vérité?

GERTRUDE. Comment, vous savez donc?

GUIMBARDINI. Il m'a tout avoué, c'est une femme.

GERTRUDE, *effrayée*. Silence!.. Bonté divine!.. que Monseigneur, que personne au monde ne puisse soupçonner un pareil secret.

GUIMBARDINI, *intrigué*. Pourquoi donc?

GERTRUDE. Au fait, puisque vous avez sa confiance... Imaginez-vous, je quitte le signor Scaramella, le majordome de Monseigneur, que je voulais consulter là-dessus, parce que je le consulte sur tout. « Sur votre « tête, m'a-t-il dit, dame Gertrude, ne vous mêlez « pas de ça; pareille affaire est arrivée, il y a quelques « années. Une cantatrice avait paru devant le saint- « père et les cardinaux, sous des habits d'homme; « on le sut. Elle et son mari, qui avait été son com- « plice, furent jetés dans le château Saint-Ange, « (*Baissant la voix*.) et on n'est pas sûr qu'ils en soient « jamais sortis. »

GUIMBARDINI, *tremblant*. Au... au château Saint-Ange... et le... mari aussi?

GERTRUDE. Oh! lui... il était plus coupable d'avoir eu courage...

GUIMBARDINI, *à part.* Miséricorde! me voilà bien!.. Et moi qui ai attesté au cardinal que c'était... Heureusement qu'on ne sait pas que je suis le mari, et que rien ne peut me découvrir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GIANETTA.

GIANETTA, *avec empressement.* Ah! mon ami, je vous revois! Vous avez dû comprendre ma position; je ne pouvais, devant le cardinal et son neveu, vous expliquer...

GUIMBARDINI, *lui faisant signe de se taire.* Hum! brrrr...

GIANETTA. Mais enfin, je suis libre... et puisque le hasard vous rend à ma tendresse...

GERTRUDE, *étonnée.* Comment?

GIANETTA. Eh! sans doute... c'est lui... c'est mon mari.

GUIMBARDINI, *à part.* Voila le coup d'archet parti! diables de femmes!

GERTRUDE. Votre mari?

GUIMBARDINI, *d'un air froid.* Qu'est-ce que c'est? Permettez, mon cher monsieur, c'est-à-dire signora, vous me prenez pour un autre, je ne vous connais pas.

GIANETTA. Comment?

GUIMBARDINI, *bas, à sa femme.* Ne dites rien, vous saurez pourquoi, chère amie.

GERTRUDE. Vous ne le connaissez pas, et vous venez de m'assurer...

GUIMBARDINI, *embarrassé.* Oui, que l'on m'avait confié, c'est vrai; mais personnellement, je n'y suis pour rien.

GIANETTA, *émue.* Comment! Monsieur, vous n'êtes pas mon mari?

GUIMBARDINI. Je ne l'ai jamais été, je puis le jurer... (*Bas, à Gianetta et passant à sa droite.*) Calme-toi; je suis forcé devant le monde... Femme adorée, je t'aime plus que jamais.

AIR des *Amazones.*

(*A part.*)

C'est fait de moi! quel embarras j'éprouve!
Beauté fatale, et source de mes pleurs...
Que je la perde ou que je la retrouve,
L'hymen pour moi n'offre que des malheurs;
J'ai débuté d'abord par des voleurs...
Je la revois... encor nouvel orage!
De la prison me voilà menacé...
Comment doit donc finir ce mariage? } (*bis.*)
Moi qui n'ai pas encore commencé. }
Je n'ai pas, je n'ai pas commencé. (*bis.*)

Aussi, il n'y a qu'un moyen de sortir de là... Je m'en vas... (*Il fait quelques pas vers la porte.*)

GIANETTA, *les larmes aux yeux.* Quelle indignité! m'abandonner une seconde fois quand j'ai tant besoin de conseil... quand le prince... encore tout à l'heure...

GUIMBARDINI, *qui s'éloignait, revient promptement, et se place entre Gianetta et Gertrude.* Hein! le prince!.. Qu'est-ce qu'il y a?

GIANETTA, *avec dépit.* C'est inutile, puisque vous n'êtes pas mon mari!

GUIMBARDINI. Si fait... je veux savoir...

GERTRUDE. Vous voulez?.. Mais alors, vous avez donc des droits?

GUIMBARDINI. Aucun, c'est-à-dire que dans son intérêt... (*Bas, à Gianetta.*) Chère amie, de la mesure, de la mesure, je t'en supplie. (*Haut.*) Parce que moi d'abord... c'est tout simple... une jeune femme... l'humanité... la sensibilité... le château Saint-Ange... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

GERTRUDE. C'est Monseigneur.

SCÈNE XIV.

GIANETTA, LE CARDINAL, GERTRUDE, GUIMBARDINI.

LE CARDINAL. Par le Vatican! il faut qu'il y ait des gens bien pervers et bien audacieux.

GERTRUDE. Qu'est-ce donc, Monseigneur?

LE CARDINAL. Une infamie dont je suis révolté... un billet anonyme.

GUIMBARDINI, *à part.* Imbécile! c'est le mien.. heureusement qu'on ne peut deviner...

LE CARDINAL, *lisant.* « Prenez garde, Monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. »

GERTRUDE. O ciel!

GIANETTA, *à part.* Je suis perdue...

LE CARDINAL. Soyez tranquille, je n'en crois pas un mot. J'ai des yeux, Dieu merci, et il faut que l'on compte étrangement sur ma crédulité. Mais je saurai quel motif a eu l'insolent...

GERTRUDE. Vous savez qui c'est?

LE CARDINAL, *jetant un regard sur Guimbardini.* Oui, je le connais...

GUIMBARDINI, *à part. Oimè!*

LE CARDINAL. Et voyez l'ingratitude!.. c'est un homme qu'à votre considération seule, je venais d'accueillir, de placer... Par bonheur j'avais reçu de lui plusieurs pétitions. J'en avais encore une sur moi, et en comparant l'écriture...

GUIMBARDINI, *à part.* Oh! maladroit!

LE CARDINAL, *le montrant.* En un mot, c'est Monsieur.

LES DEUX FEMMES. Lui?

GIANETTA. Quoi! c'est lui qui m'accuse?

GERTRUDE. L'organiste!.. il est donc ici pour brouiller tout le monde...

LE CARDINAL, *passant auprès de Guimbardini.* Répondez, malheureux.

GUIMBARDINI. Monseigneur...

LE CARDINAL. Répondez... Comment avez-vous écrit ces deux lignes?

GUIMBARDINI, *troublé.* Je ne sais, Monseigneur... Machinalement... pour essayer une plume que je venais de tailler.

TOUS, *se récriant.* Ah!

LE CARDINAL. Il faut cependant qu'il y ait eu un motif.

GUIMBARDINI. Aucun.

LE CARDINAL. Alors, vous êtes un calomniateur.

GUIMBARDINI. Du tout.

LE CARDINAL. Alors, prouvez ce que vous avancez.

GUIMBARDINI, *effrayé.* Comment?

LE CARDINAL. Sinon, je vous fais appréhender au corps.

LES DEUX FEMMES. Monseigneur...

LE CARDINAL. La dignité de ma maison l'exige... En prison, s'il ne parle pas.

GUIMBARDINI, *à part.* Et au château Saint-Ange, si je parle!.. Il est impossible de se trouver dans une plus fausse position!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

LE VALET, *tenant un papier*. Monseigneur, le notaire du cardinal Cagliari vous rapporte le contrat. Il dit qu'on a passé par tout ce que vous vouliez, et qu'il y manque plus que votre signature et celle du prince.

LE CARDINAL, *prenant le contrat qu'il froisse avec colère*. Voilà pour m'achever... Moi qui espérais que cela traînerait en longueur... et l'autre qui ne veut pas : tout se réunit contre moi.

GERTRUDE. Monseigneur en fera une maladie.

LE CARDINAL. Ça m'est égal... je le déshériterai. Mais en attendant, je me vengerai sur quelqu'un. (*Montrant Guimbardini.*) Celui-là sera pendu. Qu'on avertisse le barigel.

GIANETTA, *passant auprès du cardinal*. Arrêtez, Monseigneur... Vous ne savez pas tout encore.

LE CARDINAL. Quelque nouveau méfait dont il s'est rendu coupable ?

GIANETTA. Justement.

GUIMBARDINI, *à part*. O vengeance d'une femme !

LE CARDINAL. Parle vite.

GIANETTA. Je le voudrais aussi... mais je ne puis vous en faire l'aveu, que si vous m'accordez une grâce.

LE CARDINAL, *avec colère*. La sienne, peut-être ?

GIANETTA. Du tout... celle d'un autre.

LE CARDINAL. Celle de personne. Je suis trop en colère... on n'obtiendra rien de moi.

GIANETTA. Pas même si je décidais votre neveu à vous obéir, à signer ce contrat?

LE CARDINAL. Ce contrat! ah! si tu y parvenais, Gianino... tout ce que tu voudras... tout ce que tu exigeras, je te l'accorde d'avance.

GIANETTA. Donnez-moi ce papier.

LE CARDINAL, *lui donnant le contrat*. Comment t'y prendras-tu ?

GIANETTA. Cela me regarde.

GUIMBARDINI, *à part*. Ah ! mon Dieu ! j'ai bien peur que cela ne me regarde aussi.

GIANETTA.

AIR : *Enfin c'est à mon tour* (du PHILTRE).

Reposez-vous sur moi,
Car j'entends le prince qui s'avance;
Il va céder... oui, je le crol,
Mais qu'on le laisse seul avec mol.

GUIMBARDINI.

Seuls! ah! je me meurs d'effroi.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta*.

Se peut-il?

GIANETTA, *bas*.

Comptez sur ma prudence.

LE CARDINAL.

Laissons-les... venez, suivez-mol.

GUIMBARDINI, *tout troublé*.

Mais un moment, ah! quel supplice!
Pauvre Orphée! où te pendre, hélas?
Comment sauver ton Eurydice?
Ma chère, ne plaisantons pas.

LE CARDINAL, *à son neveu qui paraît, et lui montrant Gianetta*.

Ingrat, puisque ton cœur hésite,
Je te laisse, reste avec lui,
Suis ses conseils, suis-les bien vite,
Ou ne reparais plus ici.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, *étonné*.

Mais quel trouble en leurs yeux!
Qu'ont-ils donc, et quel est ce mystère?
Puisqu'il le faut, seuls dans ces lieux,
J'y consens, demeurons tous les deux.
(*Regardant son oncle.*)
Mais je lis dans ses yeux,
C'est en vain qu'en ce jour il espère
De mon cœur apaiser les feux.

GIANETTA, *à part*.

Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère;
Oui, d'un époux très-soupçonneux
Je saurai punir les torts affreux.
Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère;
(*Regardant le prince avec un soupir.*)
Que lui, du moins, il soit heureux!

GUIMBARDINI, *hors de lui*.

Laissez-moi donc... fatal mystère!
Vous espérez que sous mes yeux...
Morbleu! j'étouffe de colère,
Et ne veux plus quitter ces lieux.

LE CARDINAL ET GERTRUDE, *à part*.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais un espoir brille à mes yeux..,
Ne disons rien, laissons- { le / la } faire,
Et sur-le-champ quittons ces lieux.

(*Le cardinal et Gertrude sortent, et entraînent Guimbardini, qui résiste.*)

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, GIANETTA.

LE PRINCE, *après un moment de silence*. Eh ! bon Dieu! qu'est-ce que cela signifie, et de quoi dois-tu donc me parler?

GIANETTA, *timidement*. Ne le devinez-vous pas, Monseigneur? Ce mariage auquel vous avez consenti hier, et que vous refusez aujourd'hui.

LE PRINCE. C'est vrai, hier, cela m'était égal.., mais, je le l'ai dit ce matin, depuis que ta vue a rappelé en moi des souvenirs...

GIANETTA. Une femme que vous avez à peine vue, que vous ne reverrez jamais.

LE PRINCE. Et c'est ce qui me désole. Sans cela, je ne dis pas. Mais, en attendant, j'aime à retrouver ces pensées, ces illusions qui m'occupaient près d'elle. J'aime surtout à me rappeler ce jour où pressant sur mes lèvres sa main qu'elle m'avait abandonnée...

GIANETTA, *vivement*. Que vous aviez prise, Monseigneur.

LE PRINCE, *étonné*. O ciel ! qui vous a dit?.. je n'ai pourtant confié à personne...

GIANETTA, *embarrassée*. Eh mais! qui voulez-vous qui m'en ait instruit, si ce n'est elle-même?

LE PRINCE. Elle! vous l'avez donc vue?.. vous la connaissez donc ?

GIANETTA, *hésitant*. Puisqu'il n'est plus possible de vous cacher la vérité, puisqu'il faut avouer... eh bien! Monseigneur, cette ressemblance qui vous a tant frappé, ne vous a-t-elle pas appris?..

LE PRINCE, *vivement*. Quoi donc?

GIANETTA. Que c'était ma sœur.

LE PRINCE. Ta sœur!.. il serait vrai !.. oui, oui, j'au-

rais dû le deviner, et je m'étonne maintenant d'avoir attribué au hasard... (*Avec joie.*) Ta sœur!.. ah! Gianino! que je suis heureux de pouvoir enfin parler d'elle! Dis-moi quel est son sort? quand la verrai-je? qu'est-elle devenue?.. sait-elle que, depuis notre séparation, je n'ai pas cessé de penser à elle, que je ne puis l'oublier?

GIANETTA. Il le faut, cependant.

LE PRINCE. L'oublier!.. moi?..

GIANETTA. C'est elle qui vous en supplie, pour son repos, pour sa tranquillité. Quel espoir pouvez-vous encore conserver?.. songez qu'elle est mariée à un homme qu'elle aime, qu'elle chérit.

LE PRINCE. Oh! pour cela, c'est ce qui te trompe, elle ne l'aime pas; je l'ai vu aisément dans le peu d'instants que j'ai passés près d'elle.

GIANETTA, *vivement.* Si Monsieur, son mari mérite son estime, son affection.

LE PRINCE, *d'un ton de reproche.* Ah! Gianino! c'est mal; tu es plus pour ton beau-frère que pour moi.

GIANETTA, *involontairement.* Oh! non, je vous jure.

LE PRINCE, *à demi-voix.* Eh bien! alors, dis-moi où elle est.

GIANETTA. Je ne le puis, elle me l'a défendu.

LE PRINCE, *très-pressant.* Je t'en conjure, je te le demande à genoux; si tu as quelque affection pour moi. Je ne veux rien qui puisse l'affliger, lui déplaire; mais quand elle saura combien je l'aime, combien j'ai souffert loin d'elle, il est impossible qu'elle me refuse quelque pitié.

GIANETTA. Monseigneur...

LE PRINCE. S'il faut renoncer à elle, si elle me l'ordonne, eh bien! j'y souscrirai; mais au moins, que je l'entende, que je la voie...

GIANETTA. Eh quoi! pour la revoir un seul instant?..

LE PRINCE. Je donnerais ma fortune, ma vie...

GIANETTA. Nous n'en demandons pas tant. Consentez à ce que votre oncle souhaite, signez ce contrat, et je vous promets que vous la reverrez.

LE PRINCE. Je la reverrai? tu me le promets.

GIANETTA. Je vous le jure.

LE PRINCE. Et bientôt.

GIANETTA. Dès demain.

LE PRINCE, *vivement.* Donne-moi ce contrat. (*Il le prend et court vivement à la table.*)

GIANETTA. Il serait vrai?

LE PRINCE.

AIR du *Matelot* (de MADAME DUCHAMBGE).

Oui, ce mot seul m'a donné du courage,
Et tu le vois, je signe aveuglément;
En d'autres nœuds pour jamais je m'engage,
Mais songe bien à tenir ton serment.
Que je la voie, et pour moi tout s'oublie,
Que je la voie!.. et dis bien à ta sœur,
Que mon espoir, ma liberté, ma vie,
J'ai tout donné pour un jour de bonheur!

GIANETTA, *essuyant une larme.* Elle le saura, Monseigneur.

LE PRINCE, *la voyant essuyer une larme.* Eh mais! comme tu es ému!.. qu'as-tu donc!

GIANETTA, *se remettant.* Rien, je pensais à ma sœur! oui, vous méritez son amitié, la mienne; elle doit être touchée d'un amour si noble, si généreux; et vous en serez récompensé. (*Lui tendant la main.*) Vous la verrez dès aujourd'hui.

LE PRINCE, *transporté.* Aujourd'hui!.. (*Lui sautant au cou et l'embrassant.*) Ah! mon ami, mon cher ami!

GIANETTA, *se débattant.* Eh bien! Monseigneur...

GUIMBARDINI, *au fond.* Oh! quelle dissonance!

LE PRINCE, *enchanté.* Je n'ai plus rien à désirer. (*Gianetta sort.*)

SCÈNE XVII.

GUIMBARDINI, LE PRINCE.

GUIMBARDINI, *au fond.* Je n'ai plus rien à désirer... je crois que c'est assez clair.

LE PRINCE, *voulant suivre Gianetta.* Mais pourquoi t'échapper?

GUIMBARDINI, *s'élançant pour l'arrêter.* Ah! c'en est trop, arrêtez, mon prince.

LE PRINCE, *voulant s'en débarrasser.* De quoi se mêle-t-il, celui-là? Veux-tu bien me laisser?

GUIMBARDINI, *hors de lui.* Du tout, je m'attache à vos pas, dût-on m'emprisonner, me torturer,.. dût-on ne jamais représenter un opéra de moi, je ne souffrirai pas que vous suiviez ma femme.

LE PRINCE. Ta femme!

GUIMBARDINI. Ou le soprano, comme vous voudrez.

LE PRINCE. Que dis-tu?.. quoi! Gianino...

GUIMBARDINI. Est une femme.

LE PRINCE, *frappé.* Une femme!..

GUIMBARDINI. C'est ça, faites donc l'étonné! comme si vous ne le saviez pas.

LE PRINCE. Non, je te jure. Comment! malheureux, tu ne pouvais pas me le dire plus tôt.

GUIMBARDINI. Est-ce que je le savais? est-ce que j'en suis sûr encore? est-ce que je sais moi-même qui je suis? musicien et mari sans pouvoir être ni l'un ni l'autre, ayant à la fois deux états sans en exercer aucun, épris de la gloire, amant de ma femme; et en hymen comme en musique, forcé de garder l'anonyme.

LE PRINCE. Maladroit que tu es! pourquoi d'abord ne pas te faire connaître à moi, à moi seul!

GUIMBARDINI. A vous, qui menaciez de tuer le mari de Gianetta, s'il se présentait à vos yeux.

LE PRINCE. Quelle folie! et à quoi bon? maintenant surtout que je suis lié, enchaîné à jamais... Apprends que Gianetta, par ruse, par adresse, ou plutôt par vertu, vient de me marier à une autre.

GUIMBARDINI, *avec joie.* Marié! vous, mon prince! vous êtes des nôtres... que je sois le premier à vous féliciter... à féliciter un confrère... un illustre confrère!..

LE PRINCE. Il ne manquait plus que cela. Il va me faire des compliments.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE CARDINAL.

LE CARDINAL, *avec joie.* Mon neveu, mon cher neveu, que je t'embrasse! je ne me sens pas de joie, je viens de recevoir le contrat, signé de toi. Le cardinal Cagliari était justement dans mon cabinet, il l'a emporté... tout est fini; et ce soir je vous donnerai moi-même la bénédiction nuptiale.

LE PRINCE. Et Gianino?

LE CARDINAL, *attendri.* Ah! le pauvre enfant! quel bon naturel! Il était si touché de mon bonheur, qu'il en avait les larmes aux yeux... ma foi! je n'y ai pas tenu, je lui ai sauté au cou.

GUIMBARDINI. Comment! lui aussi!

LE CARDINAL. Je lui devais bien ça.

GUIMBARDINI. Je vous dis que quand l'étoile s'en mêle...

LE PRINCE. Mais où est-il? qu'est-il devenu?

LE CARDINAL. Il m'a laissé pour s'acquitter envers toi, pour tenir, m'a-t-il dit, une promesse qu'il t'a faite. Je croyais le trouver ici.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; GIANETTA, *en femme, précédée de* GERTRUDE.

LE CARDINAL. Que vois-je? une femme!

LE PRINCE, *vivement*. C'est elle, c'est mon inconnue.

GIANETTA, *montrant Guimbardini*. Ou plutôt la femme de Monsieur.

GUIMBARDINI, *regardant le cardinal*. C'est-à-dire... c'est selon... je ne suis plus eunuque.

GIANETTA, *souriant*. Ne craignez rien, il n'y a plus de danger, car nous partons à l'instant pour Naples.

LE PRINCE. Pour Naples?

GIANETTA. Où j'ai un engagement encore plus beau que celui que l'on m'offrait ici.

GUIMBARDINI. Encore plus beau! Femme adorée, je te retrouve enfin, ce n'est pas sans peine et sans peur!

LE CARDINAL, *un peu confus*. C'était une femme!.. et moi, qui dans ma joie... (*Les yeux au ciel.*) Ce que c'est que de nous!

GIANETTA, *s'approchant timidement du cardinal*. Monseigneur, j'ai causé bien du trouble dans cette maison; mais si j'ai été assez heureuse pour seconder vos desseins, pour toute grâce, je vous demande votre protection. Si mon secret était découvert, daignez étouffer les poursuites.

LE CARDINAL. J'y suis trop intéressé moi-même. Vous entendez, Gertrude, le plus grand silence.

GERTRUDE. Est-ce que je parle jamais, Monseigneur?

GIANETTA, *émue, et regardant le prince à la dérobée*. Du reste, je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé chez Monseigneur, et l'amitié qu'on m'y a témoignée.

GUIMBARDINI. Certainement, nous n'oublierons jamais ses bontés, moi particulièrement.

LE PRINCE, *regardant Gianetta*. Comment donc, un homme de talent! car il paraît décidément qu'il en a beaucoup, et qu'on ne lui rend pas justice... Oubliez ce que je vous ai dit, mon cher ami, je n'y pense plus

GUIMBARDINI. A la bonne heure.

LE PRINCE. Ne voyez en moi qu'un patron, un protecteur; on aura soin de vous, on vous poussera, on vous fera faire des opéras, on les fera représenter.

GUIMBARDINI, *avec joie*. Je serai donc joué!.. Au moins, il sait réparer ses torts.

LE PRINCE. Quant à moi, cher oncle, vous m'avez promis que, dès que je vous aurais obéi, je pourrais entreprendre mes voyages.

LE CARDINAL. C'est juste, mon ami, te voilà marié, tu es parfaitement libre.

LE PRINCE. C'est bien, je pars demain, et je commence par Naples.

GERTRUDE. Par Naples?

LE PRINCE. Je veux assister aux débuts de Gianetta, aux triomphes de son mari.

GUIMBARDINI. Quelle bonté!

LE PRINCE. Les arts consolent de tout, et font tout oublier... Je ne suis plus qu'artiste.

GUIMBARDINI, *montrant sa femme*. Nous aussi... nous serons deux.

LE PRINCE, *lui tendant la main*. Nous serons trois.

GUIMBARDINI, *la lui serrant*. Quel bonheur!

AIR : *Accourez tous, venez m'entendre.* (du PHILTRE).

GUIMBARDINI.

Vous viendrez tous, ma réussite
De vous seuls, Messieurs, dépendra;
Accourez tous, je vous invite
A ma noce, à mon opéra.
Vous m'entendrez; mon orchestre en vaut mille;
Flûtes, bassons, clairons, tambours, serpents,
J'ai de tout;
(*Au public.*)
Il est inutile
(*Faisant le geste du sifflet.*)
D'apporter d'autres instruments.
Accourez tous; ma réussite
De vous seuls, Messieurs, dépendra;
Accourez tous, je vous invite
A ma noce, à mon opéra.

TOUS.

Ah! quel honneur! il nous invite
A sa noce, à son opéra.

FIN DE LE SOPRANO.

LE CHAPERON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 6 février 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. PAUL DUPORT.

Personnages.

DE PRESLE, colonel.	DELPHINE, sa sœur.
ANTÉNOR JOUSSE.	
MADAME DE TRENEUIL, jeune veuve.	UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, chez madame de Treneuil.

Le théâtre représente un salon. Deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'intérieur, la porte à gauche celle de l'appartement de madame de Treneuil ; une table auprès de cette porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE TRENEUIL, *puis* DELPHINE.

MADAME DE TRENEUIL, *devant la table, et écrivant.* Oui, je l'ai juré, oui, je l'ai signé, cette lettre partira aujourd'hui; ensuite, et aussitôt après le mariage de ma sœur...

DELPHINE, *entrant, à la cantonade.* Courez, dépêchez-vous... d'autres fleurs... on arrivera déjà, que je n'aurai pas achevé ma toilette...

MADAME DE TRENEUIL, *se levant.* Quoi donc, Delphine?

DELPHINE. Ah! ma sœur, une contrariété affreuse ; j'en ai presque pleuré. Si l'on savait ce que parfois le plaisir nous coûte de peine! Figure-toi les fleurs de ma coiffure qui n'allaient pas avec les bouquets de ma robe... aussi c'est ta faute, quand tu m'abandonnes à moi-même, je ne fais que des étourderies... Ah çà!.. mais toi aussi, en voilà une. (*Regardant madame de Treneuil, qui est en demi-deuil.*)

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Pourquoi donc être ainsi parée?
Ce costume ne convient plus,
Lorsque chez toi ce bal, cette journée,
Rassemble tous mes prétendus;
Quand mon choix, par cette alliance,
Va couronner tous leurs désirs,
Te mettre ainsi, c'est paraître d'avance
Porter le deuil de mes plaisirs.

MADAME DE TRENEUIL. Non vraiment; mais tous ces jeunes gens qui te font la cour se croiraient peut-être obligés à inviter la maîtresse de la maison; au lieu que mon costume les en dispense; c'est comme si je portais écrit : « Messieurs, ne faites pas attention à moi ; allez tout droit à ma sœur. »

DELPHINE. Que je te plains d'être si raisonnable! se priver d'une contredanse... une contredanse!.. Oh! pour moi, je n'imagine pas de bonheur plus parfait, c'est si vif, si animé ! la pensée va deux fois plus vite ; légère comme nos pas, et c'est si amusant! surtout quand on est, comme moi, une demoiselle à marier... n'y eût-il que cette réflexion qui se présente involontairement; la main qui presse la mienne avec tant de douceur est celle peut-être qui doit me conduire à l'autel; ce cavalier si aimable, si attentif, toujours penché vers mon oreille, pour m'adresser de jolis riens, voilà, peut-être, celui que j'aimerai!.. et dire cela à chaque fois qu'on change de danseur, vois-tu, ça produit une variété d'émotions dont on ne pourrait jamais se lasser.

MADAME DE TRENEUIL. Qu'entends-je? et que signifient de pareilles idées? vous, de la coquetterie, Delphine ?

DELPHINE. Comment! ce serait là de la coquetterie? alors voilà deux mois que je suis coquette sans le savoir, et à présent que j'en ai pris l'habitude, comment donc faire?

MADAME DE TRENEUIL. Se hâter de faire un choix : car moi qui suis ta sœur aînée, ta tutrice; moi qui ai promis à mon père mourant de te servir de mère et de te marier, je suis obligée de te conduire dans des bals, dans des assemblées qui m'ennuient à la mort, et toujours auprès de toi, obligée d'écouter tous les hommages, compliments et déclarations qui te sont adressés.

DELPHINE. C'est tout naturel, vous êtes mon chaperon.

MADAME DE TRENEUIL, *souriant.* Oui, l'on appelle ainsi dans le monde celles qui, comme moi, ont une jeune fille sous leur garde.

DELPHINE. Un drôle de nom qui me fait toujours penser au Petit Chaperon Rouge.

MADAME DE TRENEUIL.

AIR du vaudeville du *Baiser au Porteur.*

Oui, de la ruse et de la médisance
Du méchant, du loup ravisseur,
Savoir préserver l'innocence,
D'un chaperon c'est l'emploi protecteur;
Tel est le mien... je veille sur ma sœur



I



Le

je
jo
m

ch
n'

pl

j'e
pl
m
m
d
Al
de

je
ol
q
p
n

p


BIBLIOTECA




BIBLIOTECA

Garder autrui! dangereux privilége!
Souvent moi-même, en dépit de ce nom,
J'aurais besoin, lorsque je le protége,
Qu'on protégeât le chaperon.

DELPHINE. Oh! je sais pourquoi tu dis cela.

MADAME DE TRENEUIL. Comment?

DELPHINE. Mon Dieu! oui, l'autre jour, au bal, chez M. Dorvilé, ce jeune homme qui te poursuivait si vivement, et qui s'est emparé, malgré toi, de ton bouquet, que tu avais laissé tomber, qu'il a bien fallu lui laisser.

MADAME DE TRENEUIL. Sans doute, et sous peine de faire scandale, car tous les yeux étaient fixés sur nous; et avec un fat, un présomptueux comme celui-là, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire... Tiens, tu peuxne pas t'imaginer ce que ma position a de faux et de pénible, et il me tarde que tu te sois décidee, pour quitter Paris et rentrer dans la retraite.

DELPHINE. Eh bien! ma sœur, je ne voulais pas en convenir, mais voilà peut-être encore un des motifs qui retarderont mon choix, parce que je me dis : Une fois mariée, établie dans le monde, je n'aurai plus besoin de chaperon, et ma sœur le quittera. Oh! tu ne et trompais pas, c'est mon plaisir que j'y cherche, et voilà pourquoi je t'y retiens.

MADAME DE TRENEUIL, *avec amitié*. Voilà de tes mots quand je veux te faire des reproches. Mais voyons, parlons raison, car c'est elle, et non pas moi, qui te fait un devoir de te prononcer: il me semblait que parmi tous tes adorateurs tu avais distingué M. Anténor.

DELPHINE. Oh! je les distingue tous; mais celui-là a l'air de m'aimer davantage.

MADAME DE TRENEUIL. Et tu l'aimes aussi, je l'ai vu, j'en suis sûre... sage, modeste, d'un excellent naturel.

DELPHINE. N'est-ce pas? avec lui, une femme serait maîtresse absolue.

MADAME DE TRENEUIL. Il a peu de fortune, mais des espérances... attaché à une des premières maisons de banque de Paris, héritier d'un oncle très-riche, un des hauts dignitaires du clergé; et puisqu'il t'aime beaucoup, et que tu l'aimes un peu...

DELPHINE. Mon Dieu! ce n'est pas une raison, parce qu'enfin je n'aurais qu'à le prendre aujourd'hui, et qu'il s'en présentât demain un plus aimable, vois où j'en serais.

MADAME DE TRENEUIL. Delphine, y penses-tu?

DELPHINE. Mais, toi qui parles... toi, qui n'as que vingt ans, et qui es veuve...

AIR du *Piége*.

Toi, si jolie, et qu'entre nous,
Avec amour en tous lieux on contemple,
Pourquoi ne pas choisir un autre époux
Et me donner le bon exemple?
Puisqu'en effet, si je t'en crois,
Se marier est si bien dans le monde,
Ce qui fut bien une première fois,
Ne peut être mal la seconde.

MADAME DE TRENEUIL. Ne parlons pas de cela. (*Montrant la table.*) Je m'occupais là d'un autre projet, qui doit assurer mon repos et mon bonheur.

DELPHINE. Comme tu me dis cela! est-ce que tu ne serais pas heureuse? Ah! ne parle pas ainsi, car cette idée-là va me faire pleurer, et j'aurais toute la soirée les yeux rouges; juge pour un bal!.. tous mes prétendus me trouveraient laide, et ça n'avancerait pas mon mariage : car, vois-tu, à cause de toi, et pour me punir, je veux me marier tout de suite; pas plus tard que ce soir, mon choix sera fait; je vais le p.ser mûrement pendant les contredanses! et je te promets d'être invariablement fixée, quand on commencera la galope.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Delphine*. Les fleurs que Mademoiselle a envoyé prendre chez Batton sont dans sa chambre.

DELPHINE. J'y cours bien vite.

LE DOMESTIQUE, *à madame de Treneuil*. Il y a eu bas quelqu'un qui demande si Madame peut le recevoir : M. de Presle.

MADAME DE TRENEUIL. M. de Presle celui à qui ma famille a eu tant d'obligations! (*Au domestique.*) Faites monter. (*Le domestique sort. Madame de Treneuil passe à droite.*)

DELPHINE. Ce nom-là!.. ah! j'y suis, un jeune homme qui, avant-hier, s'était assis près de moi, chez madame Dorvilé; tu sais, cette soirée où est arrivée l'histoire du bouquet.

MADAME DE TRENEUIL. C'est vrai; il en a été témoin.

DELPHINE. Et puis il a disparu tout d'un coup, et on ne l'a plus revu de la soirée; j'en ai été fâchée.

MADAME DE TRENEUIL. Est-ce que tu avais des vues sur lui?

DELPHINE. Pour la concurrence, c'était un de plus, et d'après tout le bien que j'ai entendu dire de lui : un officier brave, spirituel, riche, qui a refusé la fille d'un pair de France avant *la loi*. Toutes ces demoiselles disaient tout haut qu'il a une passion dans le cœur; et chacune m'a dit ensuite tout bas que c'était pour elle. Comme il t'a parlé longtemps, et avec un air d'intérêt!

MADAME DE TRENEUIL. Oui, nous nous étions vus souvent avant mon mariage, et il y a tant de charme dans ces souvenirs de la première jeunesse...

DELPHINE. Oh! je ne te questionne pas : est-ce que tu devines ce qui l'amène?

MADAME DE TRENEUIL. Moi? non.

DELPHINE. Enfin, on le saura, puisqu'il vient de lui-même, il te dira pourquoi; il ne partira pas sans s'expliquer.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur de Presle. (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

DE PRESLE. Pardon, Madame, je crains bien d'être doublement indiscret; car vous n'êtes pas seule.

MADAME DE TRENEUIL. C'est ma sœur.

DE PRESLE. Ah! oui, je me rappelle... c'est Mademoiselle que vous m'avez montrée avant-hier, à cette soirée, et qui éclipsait par sa grâce toutes ses jeunes compagnes.

DELPHINE, *à part*. Il m'a remarquée; j'en étais sûre.

MADAME DE TRENEUIL. Sans votre disparition subite, Monsieur, j'aurais satisfait à votre demande, en lui présentant le fils d'un ancien ami de notre famille.

DE PRESLE. Une circonstance imprévue que j'ai vivement regrettée... Trop heureux s'il m'est permis de réparer ma perte.

DELPHINE, *à part.* Nous y voilà.

LE DOMESTIQUE, *rentrant, à Delphine.* Le commis de Batton a dit qu'il était pressé, et si Mademoiselle veut choisir les fleurs pour ce soir. .

DELPHINE. Oui, je vais y aller... (*A part.*) Quel ennui! je serais peut-être mieux en cheveux; mais non... de jolies fleurs; et puis, il vient de me voir ainsi; cela ne changera. (*Lui faisant la révérence.*) Monsieur... (*A part.*) Il est fâché que je parte. (*Elle sort.*)

DE PRESLE, *à part.* Je suis enchanté que la petite sœur nous laisse.

MADAME DE TRENEUIL, *au domestique.* Dès qu'on arrivera, faites entrer dans le grand salon, et avertissez-moi; allez. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

DE PRESLE. J'ai mal pris mon temps, Madame; à ces ordres, à ces apprêts, je vois que vous attendez du monde.

MADAME DE TRENEUIL. Quelques amis, une réunion bien modeste : une soirée de veuve, on dansera au piano; et si vous n'êtes pas effrayé...

DE PRESLE. De rester auprès de vous? j'accepte avec empressement, et néanmoins avec un peu de regret, Madame.

MADAME DE TRENEUIL. Comment?

DE PRESLE. Me voilà forcé d'ajourner ce que j'avais à vous dire; car il s'agit d'un sujet trop important pour en parler au milieu d'un bal.

MADAME DE TRENEUIL. Savez-vous que vous excitez mon intérêt? et puisqu'on n'arrive pas encore, voyons, deux mots seulement; eh bien, Monsieur?

DE PRESLE. Eh! quoi! Madame, à mon embarras, vous n'avez pas deviné que je viens mettre entre vos mains le sort de ma vie entière.

MADAME DE TRENEUIL, *à part.* Encore un parti pour ma sœur; elle s'en doutait, la coquette; écoutons; c'est mon état; eh bien?

DE PRESLE. Avant d'entrer ici, tout me semblait facile, et maintenant tout m'alarme; comment réussir à vous intéresser en ma faveur?.. Les paroles, les phrases d'usage, expriment si mal un sentiment vrai; du moins vous me saurez gré, je l'espère, de n'avoir recouru à aucune médiation... Madame Dorvilé, d'autres amies, ne m'auraient pas refusé leur; eh bien! je n'en ai pas voulu, Madame, c'est à vous seule que je m'adresse; ma cause ne sera plaidée que devant vous, et que par moi; si je m'y prends mal, n'importe... dans ma gaucherie même, vous verrez l'émotion d'un cœur bien épris, et vous en serez peut-être attendrie.

MADAME DE TRENEUIL, *avec un sourire bienveillant.* Le fait est que, depuis deux mois, voilà bien des déclarations que j'entends.

DE PRESLE. Ciel!

MADAME DE TRENEUIL. Mais il y a dans la vôtre un naturel, un abandon qui persuadent.

DE PRESLE. Ah! vous me rendez le courage; et quand je pense que même avant votre mariage... que depuis trois ans, sans avoir osé vous le dire, je vous aimais...

MADAME DE TRENEUIL. Moi, Monsieur! comment! c'est à moi que vous vous adressez?

DE PRESLE.

AIR du *Matelot* (de MADAME DUCHAMBGE).

Eh quoi! cet aveu vous étonne?

MADAME DE TRENEUIL.

De l'attendre j'étais si loin...
Vous ne m'aviez nommé personne.

DE PRESLE.

J'ai cru n'en avoir pas besoin.
Me parlant sans cesse à mot-même
D'un sentiment et si vif et si doux,
Il me semblait que dire : *J'aime*,
Suffisait pour dire : C'est vous.

MADAME DE TRENEUIL. J'ai cru qu'il s'agissait de ma sœur.

DE PRESLE. Et vous m'approuviez?

MADAME DE TRENEUIL. J'étais flattée pour Delphine d'une recherche aussi honorable, d'un parti aussi brillant.

DE PRESLE. Et ces vœux ne vous semblent plus ni honorables, ni désirables, depuis que vous savez que c'est à vous qu'ils s'adressent?

MADAME DE TRENEUIL. Je ne dis pas cela.

DE PRESLE. Vous le pensez, du moins; d'autres hommages ont prévenu le mien : je suis puni du respect que m'inspiraient vos vertus, de ce respect qui, pendant que vous étiez liée à un autre, m'a condamné au silence, m'a forcé à fuir votre vue. Mais enfin, et bien loin d'ici, du fond de l'Allemagne, j'apprends que vous êtes libre; j'accours, et j'hésitais encore à me déclarer; mais, par bonheur, on prétend que des revers, des malheurs, ont presque anéanti la fortune de M. de Treneuil et la vôtre : j'ai été plus brave alors; et je venais vous offrir des richesses que, pour la première fois, je me sentais heureux de posséder, et votre refus renverse tous mes projets, toutes mes espérances.

MADAME DE TRENEUIL. Calmez-vous, de grâce...

DE PRESLE. Non, Madame; non, je vois que vous en aimez un autre... Son nom, de grâce, dites-moi son nom.

MADAME DE TRENEUIL.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Personne!.. je n'aime personne,
Je l'atteste, je le promets!

DE PRESLE.

Ah! grand Dieu! que vous êtes bonne!
Insensé!.. je vous accusais,
Déjà je me désespérais.
Mais non; j'avais tort de me plaindre;
De qui pourrais-je être jaloux,
Si pour rivaux je ne dois craindre
Que ceux qui sont dignes de vous?

MADAME DE TRENEUIL. Nul autre, Monsieur, ne le serait sans doute que vous, sans la résolution que j'ai prise de ne point me remarier... résolution que rien ne peut changer.

DE PRESLE. Et moi j'espère que le temps, que mes soins, que mon amour...

MADAME DE TRENEUIL, *froidement.* Ne le croyez pas, Monsieur : vous êtes trop galant homme, vous avez trop de droits à mon estime, pour que je veuille vous abuser; et à vous seul, et sous le sceau du secret, je veux bien confier ma situation... Pendant trois ans qu'a duré mon mariage, j'ai été la plus malheureuse des femmes, non pas que M. de Treneuil ne m'aimât beaucoup; mais une jalousie aveugle, effrénée, dont

lui-même gémissait, a empoisonné tous les instants de sa vie; elle lui a fait négliger le soin de ses affaires et de sa fortune; elle a hâté ses derniers moments, et lui a même survécu.

DE PRESLE. Que dites-vous?

MADAME DE TRENEUIL. Prêt à mourir, il m'a fait jurer qu'après lui je ne serais jamais à un autre; et il est mort en emportant ce serment.

DE PRESLE. Quelle horreur!

MADAME DE TRENEUIL. Eh! pourquoi donc?.. si cette dernière marque d'amour lui a prouvé la sincérité de ma tendresse, l'injustice de ses soupçons, si elle a adouci ses derniers moments, je n'ai fait que mon devoir, et je m'en félicite.

DE PRESLE. Abuser de la foi du serment, pour enchaîner votre avenir!

MADAME DE TRENEUIL. Enchaîner!.. il le serait sans cela: car j'aime peu le monde, où je n'ai trouvé que des chagrins; et je suis décidée à le quitter.

DE PRESLE. Est-il possible!

MADAME DE TRENEUIL. Le repos et la solitude conviennent seuls à mes goûts, à mon caractère, à mes serments; et aussitôt après le mariage de ma sœur, je compte me retirer à l'abbaye de Miremont.

DE PRESLE. Vous n'exécuterez pas un semblable projet.

MADAME DE TRENEUIL. C'est déjà fait à moitié, car voici la lettre que j'écrivais ce matin à la supérieure, en lui annonçant ma prochaine arrivée.

DE PRESLE. Ce n'est pas possible, vous réfléchirez; vous déchirerez cette lettre.

MADAME DE TRENEUIL. Vous ne me connaissez pas, Monsieur. (*Appelant.*) André.

DE PRESLE. Que voulez-vous faire?

MADAME DE TRENEUIL. Vous prouver que quand j'ai pris une résolution que je crois sage et raisonnable, rien ne m'empêche de l'exécuter. (*Au domestique qui entre.*) Portez cette lettre à l'instant même à la poste. (*Le domestique sort.*)

DE PRESLE, *avec colère.* Madame, voilà qui est affreux!

MADAME DE TRENEUIL, *offensée.* Monsieur!

DE PRESLE. Oui, sans doute, et puisque vous me réduisez au désespoir, je dois vous sauver d'une résolution que vous regretteriez plus tard; je m'attache à vous, je ne vous quitte pas... à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de la persévérance. Vous verrez sans cesse celui que vous rendez si malheureux; il sera là, devant vos yeux, comme un reproche continuel.

MADAME DE TRENEUIL. Monsieur!..

DE PRESLE. Et si cet amour dont je vous poursuis vous déplaît, vous gêne, vous contrarie... Eh bien! tant mieux, je ne serai pas le seul à souffrir, vous serez comme moi, vous ne pourrez vous en défaire, vous y serez condamnée.

MADAME DE TRENEUIL. C'en est trop...

DE PRESLE. Eh quoi! Madame...

MADAME DE TRENEUIL. Oui, Monsieur; et puisque la voix de l'amitié, puisque celle de la raison ne peuvent rien sur vous, il faut se résoudre à se séparer, à ne plus se voir, à se priver même de vos visites.

DE PRESLE. O ciel! vous me renvoyez, vous me chassez.

MADAME DE TRENEUIL. Non, sans doute; mais c'est vous qui m'obligez à ne plus vous recevoir. Adieu, Monsieur. (*Elle lui fait la révérence, et entre dans son appartement.*)

SCÈNE V.

DE PRESLE, *seul.* Oui, sans doute, je partirai, je m'éloignerai, à l'instant même, pour me venger, pour la forcer à me céder; mon honneur y est engagé. Mais comment y parvenir? ce qu'elle m'a appris est terrible, car je la connais; et avec ses principes, un tel serment est un obstacle invincible. C'est-à-dire, invincible, tout peut se vaincre, tout peut s'oublier, quand on aime, mais c'est qu'elle ne m'aime pas encore; il faut donc, avant tout, se faire aimer, à force de soins et de tendresse, d'assiduité. (*Avec dépit.*) De l'assiduité!.. et je ne peux plus même la voir, elle ne me recevra plus; sa porte m'est défendue! c'est une gaucherie que j'ai faite là... Quitter la partie, c'est la perdre; et à quelque prix que ce soit, il faut trouver moyen de m'introduire de nouveau chez elle, d'y être admis, de m'y installer... oui, sans doute... mais si je sais comment m'y prendre...

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, DE PRESLE.

ANTÉNOR, *à la cantonade.* Non, non, ne dérangez pas ces dames, j'attendrai... c'est une des prérogatives de mon état de prétendu... Eh mais! n'est-ce pas M. le comte de Presle?

DE PRESLE. Anténor Jousse! mon ancien camarade de collège, que depuis quatre ans je n'avais pas rencontré une seule fois dans le monde.

ANTÉNOR. C'est que pendant ce temps, mon cher ami, j'en ai été tout à fait retranché et séquestré. J'étais entré au grand séminaire.

DE PRESLE. C'est donc vrai? je croyais qu'on le disait pour se moquer de toi.

ANTÉNOR. Non vraiment; moi, je n'ai jamais eu d'ambition; mais ma mère en avait, et comme c'était alors le seul moyen de parvenir.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Sous l'empire, où régnait la gloire,
Dans les dragons je dus être englobé;
Quand régna la soutane noire,
Elle voulut de moi faire un abbé.

DE PRESLE.

Et maintenant, où quiconque pérore,
Monte sans peine aux grandeurs de l'Etat,
Si ta mère vivait encore,
Infortuné, tu serais avocat,
Mon pauvre ami, tu serais avocat.

ANTÉNOR. C'est probable: je n'aurais pas pu échapper les robes noires; mais alors, mon oncle, qui est évêque, devait me pousser et me protéger; j'aurais fait mon chemin, c'est-à-dire, non, parce que je n'avais pas de vocation: dans mes rêves, et même tout éveillé, je pensais toujours à un bon ménage, à une femme, à des enfants; c'était mal! cela m'aurait perdu... et à la mort de ma pauvre mère, j'ai quitté la soutane et je suis entré chez un agent de change pour faire mon salut.

DE PRESLE. Est-il possible!

ANTÉNOR. Oui, mon ami; il vaut mieux être un bon négociant qu'un mauvais...

DE PRESLE. Tu as raison; quelque état que l'on choisisse, l'essentiel est de l'exercer en honnête homme...

ANTÉNOR. Mon patron m'a pris en affection; il voulait même me donner un intérêt dans sa charge, et alors ma fortune serait faite; mais pour cela il faudrait cent mille écus, et tout mon patrimoine réuni fait à peine le tiers de cette somme.

DE PRESLE. N'as-tu pas des amis qui seront trop heureux de venir à ton secours?

ANTÉNOR. Est-il possible!

DE PRESLE. Moi, tout le premier: j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut, et si cela peut t'obliger, je te prête les deux cent mille francs qui te manquent.

ANTÉNOR. Ah! mon ami! mon cher ami! c'est étonnant, on nous enseignait là-bas que la société était perfide, le monde corrompu... Moi, depuis que j'y suis, je ne trouve que loyauté, générosité, désintéressement, parmi les hommes.

DE PRESLE. Fasse le ciel que tes illusions continuent! Tu acceptes donc?

ANTÉNOR. C'est-à-dire, je ne refuse pas; mais, vois-tu, j'ai écrit à mon oncle l'évêque, qui est fort riche, comme tu sais, pour le prier de m'avancer cette somme; je n'ai pas encore reçu sa réponse, qui, j'en suis sûr, sera favorable; et il aurait droit de se fâcher, ce bon oncle, si d'ici là je m'adressais à d'autres qu'à lui.

DE PRESLE. C'est juste.

ANTÉNOR. Mais je t'en garde la même reconnaissance; et je proclamerai partout ton amitié, ta générosité.

DE PRESLE. Du tout: tu me feras le plaisir de n'en rien dire; ou nous nous fâcherons. Mais tu aurais un autre moyen de me rendre service.

ANTÉNOR. Lequel, mon ami!

DE PRESLE. Apprends-moi comment tu es reçu dans cette maison, et sur quel pied tu y viens?

ANTÉNOR. J'y viens dans un but légitime; mes idées de mariage me tiennent toujours, surtout depuis que j'ai vu mademoiselle Delphine, la sœur de madame de Treneuil, une jeune personne charmante.

DE PRESLE. C'est possible, je n'ai pas remarqué.

ANTÉNOR. Ne me dis pas cela, cela me ferait de la peine pour toi; moi, je n'en dors pas, j'ai des vertiges, des extases, j'en perds la tête, je m'embrouille dans mes *reports* et dans mes *fin courant;* et je ne conçois au monde de félicité que par elle.

DE PRESLE. Pauvre garçon! et tes vœux sont-ils bien accueillis? te voit-elle avec plaisir?

ANTÉNOR. Je n'en sais rien, mais elle rit quand elle me voit, c'est toujours cela... elle est si bonne!

AIR d'*Aristippe*.

Je suis toujours des traits de sa folie
Dédommagé par son bon cœur;
A la moindre plaisanterie
Toujours succède une faveur;
Un mot piquant me vaut une douceur.
Chacun me plaint d'un bonheur qu'on ignore.
Je laisse dire... et de moi, Dieu merci!
Pour peu qu'elle se moque encore,
Je suis sûr d'être son mari.

DE PRESLE. Je comprends.

ANTÉNOR. C'est pour elle que j'ai appris la musique, pour elle que j'ai appris la valse et la galope; et depuis ce temps-là elle m'a donné de l'espoir.

DE PRESLE. Je t'en fais compliment.

ANTÉNOR. Oui, mais nous sommes tant de danseurs, c'est-à-dire tant de concurrents...

DE PRESLE. Comment cela?

ANTÉNOR. Madame de Treneuil, pour laisser à sa sœur toute liberté dans son choix, s'est fait une loi et un devoir de recevoir chez elle tous ceux qui s'annoncent comme prétendants.

DE PRESLE. Est-il possible?

ANTÉNOR. Oui, mon ami; d'ici à ce que sa sœur se décide, tous sont admis; il y a de quoi faire une contredanse à seize.

DE PRESLE, *vivement*. Dieu! que c'est heureux!

ANTÉNOR. Et pourquoi?

DE PRESLE. Parce que plus il y aura de concurrents, et plus tu auras de gloire à l'emporter.

ANTÉNOR. Je ne tiens pas à la gloire.

DE PRESLE. Tu as tort; et je ne sais comment te remercier de l'idée... non, de la nouvelle que tu viens de me donner. Tu es un brave et honnête garçon qui en tout temps, peux compter sur moi.

ANTÉNOR, *le serrant dans ses bras*. J'y compte, mon ami, j'y compte; et, entre nous, c'est à la vie et à la mort.

DE PRESLE. Tais-toi donc, voilà ces dames.

ANTÉNOR. C'est vrai.

DE PRESLE. Présente-moi à elles, je t'en prie.

ANTÉNOR. De tout mon cœur.

SCÈNE VII.

DE PRESLE, ANTÉNOR; DELPHINE, *en parure de bal;* MADAME DE TRENEUIL.

MADAME DE TRENEUIL, *à part, apercevant de Presle*. Comment! encore ici, après un congé aussi formel! je ne le reconnais pas là. (*Anténor et de Presle s'inclinent.*)

ANTÉNOR, *prenant de Presle par la main*. Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Presle; mon ancien camarade, un militaire des plus distingués.

DE PRESLE, *passant entre Anténor et Delphine*. Mon ami Anténor est trop bon: il ne fallait pas moins que son patronage et sa recommandation pour oser vous adresser une demande qui me semble, à moi, toute naturelle, et que vous trouverez peut-être bien téméraire.

DELPHINE. Et laquelle, Monsieur?

DE PRESLE. Je sais que de nombreux prétendants aspirent à la main de Mademoiselle; et, sans aucun droit, je dirai même plus, sans aucun espoir, je viens cependant me mettre sur les rangs.

DELPHINE ET MADAME DE TRENEUIL. Est-il possible!

ANTÉNOR, *s'éloignant de de Presle*. Quelle trahison!

DELPHINE. Et c'est M. Anténor qui nous le présente! voilà, par exemple, une confiance...

ANTÉNOR. Du tout, Mademoiselle.

DE PRESLE. Je m'attendais bien à l'accueil peu favorable que je reçois.

DELPHINE. Vous auriez tort, Monsieur, d'interpréter en mauvaise part la surprise que me cause votre recherche, trop honorable, du reste, pour qu'on puisse s'en formaliser.

ANTÉNOR. Encore un qu'on admet! et être trompé ainsi par un ami de collége!

DE PRESLE. Écoute donc, on est rivaux en amour... et cela n'empêche pas l'amitié. (*Il lui tend la main.*)

ANTÉNOR. Laissez-moi, je ne veux plus rien de vous, et je ne croirai plus désormais à l'amitié des hommes. (*Regardant madame de Treneuil.*) Je ne croirai qu'à celle des femmes. (*Il remonte vers le haut du théâtre.*)

MADAME DE TRENEUIL, *passant entre Delphine et de Presle*. Si quelqu'un ici a le droit de s'étonner d'une pareille démarche, il me semble, Monsieur, que c'est moi.

DE PRESLE. Du tout, Madame, car c'est vous qui en

êtes cause : ce sont vos avis, vos conseils, qui m'y ont déterminé.

ANTÉNOR, *venant entre madame de Treneuil et Delphine. A madame de Treneuil.* Et vous aussi, Madame, vous qui sembliez me porter quelque intérêt !

DE PRESLE, *à madame de Treneuil.* J'ai écouté la voix de la raison, la vôtre, Madame.

ANTÉNOR, *à Delphine.* Et c'est par raison qu'il vous aime?

DE PRESLE. Oui, mon ami, une raison impérieuse.

MADAME DE TRENEUIL. La seconde fois que vous voyez ma sœur.

DE PRESLE, *galamment.* Eh mais! une seule aurait suffi.

MADAME DE TRENEUIL. Mais songez donc, Monsieur...

DE PRESLE. Que vous laissez, m'a-t-on dit, la concurrence libre à tout le monde, et que j'aurais lieu, Madame, de vous supposer (*En appuyant.*) des raisons toutes personnelles, si vous m'accordiez le privilége de l'exclusion.

MADAME DE TRENEUIL, *à part.* C'est-à-dire qu'il va me croire jalouse. (*Haut.*) Je ne dis plus rien, Monsieur; que ma sœur prononce, mais qu'elle prononce sur-le-champ.

DE PRESLE. Ce n'est ni juste ni raisonnable; je n'ai pas, (*Regardant Anténor.*) comme bien des gens, un mérite évident, et qui saute aux yeux; le mien, si toutefois j'en ai, est difficile à découvrir; il lui faut le temps de se faire connaître, et il faut au moins que Mademoiselle me permette comme aux autres de lui faire ma cour.

DELPHINE, *passant auprès de sa sœur.* Il me semble, ma sœur, qu'on ne peut pas empêcher...

ANTÉNOR. Eh bien! qu'il se dépêche, et que cela finisse.

DE PRESLE, *froidement.* Je commencerai dès que mon rival ne sera plus là; on ne peut pas exiger que je fasse ma déclaration devant témoin.

DELPHINE. C'est juste.

MADAME DE TRENEUIL. C'est-à-dire que nous sommes de trop.

DE PRESLE, *la retenant.* Non, Madame, je connais trop les convenances; votre présence est de droit et de rigueur : vous êtes la tutrice, le chaperon de Mademoiselle; et, à ce titre, vous ne pouvez pas faire autrement que d'écouter ma déclaration d'amour.

ANTÉNOR, *à madame de Treneuil, qui fait un geste d'impatience.* Oui, Madame, j'aime mieux que vous soyez là... Je serai plus tranquille, et puisqu'il faut que je m'en aille...

DE PRESLE. Sans rancune, mon ami Anténor.

ANTÉNOR. Si, Monsieur : car moi je ne suis pas comme vous, je ne vous prends pas en traître; et je vous déclare que si je peux trouver quelque bon moyen de vous nuire...

DE PRESLE. C'est toujours comme cela entre amis.

ANTÉNOR, *hésitant à s'en aller.* Sans adieu, Madame; et vous, Mademoiselle, je me recommande à vous, il va vous parler mieux que moi.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Je sais qu'il est plus éloquent,
Il sait mieux plaire et mieux séduire;
Il a plus d'esprit, de talent.

DE PRESLE, *à part, et riant.*

Si c'est ainsi qu'il croit me nuire...

ANTÉNOR.

Il va, comme futur mari,
Vanter son amour, sa constance ;
Mais tout ce qu'il va dire ici,
Songez que c'est moi qui le pense.

(*A de Presle, avec fierté, en sortant.*)

Adieu, Monsieur. (*Il entre chez madame de Treneuil.*)

SCÈNE VIII.

DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL, DELPHINE.

DELPHINE. Ce pauvre Anténor ! il me fait de la peine, mais ce n'est pas un mal qu'il ait quelque inquiétude : sans cela, il serait trop tranquille et trop sûr de son fait.

MADAME DE TRENEUIL. Maintenant, Monsieur, vous êtes satisfait; j'espère qu'au moins vous ne me retiendrez pas plus longtemps.

DE PRESLE. Je tâcherai, Madame, sans toutefois en répondre; car vous sentez que l'exposé d'une passion, ça demande toujours quelques développements. Je sais bien que ces sortes de choses ne sont guère amusantes, quand on ne les écoute pas pour son compte; mais lorsque c'est par état, et qu'il y a nécessité...

MADAME DE TRENEUIL. Oh! peu m'importe, je n'ai pas besoin d'entendre, et j'ai là mon ouvrage. (*Elle va s'asseoir auprès de la table.*)

DE PRESLE. Votre ouvrage! à merveille, Madame, je n'y pensais pas; mais cela me mettra tout à fait à mon aise.

DELPHINE, *à part, pendant que madame de Treneuil s'assied.* Je suis curieuse de voir comment il va me faire la cour; un militaire dont on vante l'esprit, ça doit être amusant. (*Elle s'assied à côté de sa sœur, et les yeux baissés.*)

DE PRESLE, *s'assied auprès de Delphine, et après quelques instants de silence.* Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire est bien simple : je désire être admis au nombre de vos prétendants.

DELPHINE, *après un silence.* (*A part.*) Comment! voilà tout... les autres qui me faisaient de si jolies phrases. (*Haut.*) Monsieur, est-ce là le seul motif?

DE PRESLE. Une telle question prouve la candeur et l'ingénuité de votre âme; car de la manière dont je me présente, ma réponse ne peut pas être douteuse. Je suis amoureux, Mademoiselle : dans ma position, c'est de rigueur.

DELPHINE. Amoureux?

DE PRESLE, *avec expression.* Ah! oui, l'on peut m'en croire; et je ne serais pas ici, je le jure, si je n'y avais été entraîné par un penchant irrésistible.

DELPHINE, *à part.* Allons, c'est un peu mieux. (*Haut.*) Mais ce penchant a été bien prompt, car vous me connaissez à peine; et si j'étais sûre que vous fussiez sincère...

DE PRESLE. Je m'y engage.

DELPHINE. Je vous demanderais à quelle circonstance je dois attribuer votre amour pour moi.

MADAME DE TRENEUIL, *bas.* Delphine...

DELPHINE, *bas.* Mais dame, ma sœur, il faut bien prendre des informations; c'est un soin qui vous regardait. Je fais là votre ouvrage.

DE PRESLE. Un autre, Mademoiselle, vous parlerait de ces coups soudains de la sympathie, si familiers dans les romans et au théâtre; mais ce sont là des moyens tellement prodigués, qu'on n'y croit plus guère aujourd'hui. Moi, c'est différent : cet amour que je

vous témoigne, Mademoiselle, l'idée m'en est venue en pensant à madame votre sœur.

DELPHINE. A ma sœur...

MADAME DE TRENEUIL, *se levant*. Monsieur, que voulez-vous dire? oubliez-vous?..

DE PRESLE, *se levant*. Pardon, Madame. N'oubliez pas vous-même, de grâce, que vous n'êtes ici qu'un témoin impartial et désintéressé. Comme chaperon, vous regardez, vous écoutez; mais voilà tout. Je suis seul juge des moyens que j'emploie pour faire la cour à Mademoiselle; et celui-là n'est peut-être pas le moins naturel et le moins persuasif. (*Il se rassied.*) Oui, Mademoiselle, je me suis dit: Une jeune personne élevée sous l'influence d'un pareil exemple, formée à l'école de tant de vertus et de qualités, recevant à chaque instant du jour ces impressions dont il est impossible de se défendre... mais ce doit être un modèle de raison, d'amabilité, de grâce; ce doit être la perfection même! je ne me suis pas trompé, Mademoiselle; et vous concevez maintenant que j'ai d'excellentes raisons pour me dire amoureux de vous.

DELPHINE, *bas, à madame de Treneuil*. Ma sœur, remerciez-le donc, il me semble que ça vous regarde plus que moi.

DE PRESLE, *regardant avec passion madame de Treneuil qui baisse les yeux*. Oui, Mademoiselle, car jamais je n'ai aimé comme aujourd'hui.

DELPHINE. Comment! Monsieur, vous avez aimé déjà?

DE PRESLE. Oui, Mademoiselle.

DELPHINE. Par exemple.

MADAME DE TRENEUIL, *se levant*. Monsieur, une telle confidence, à ma sœur?

DE PRESLE. Et pourquoi non, Madame? Oui, Mademoiselle, c'est par ma franchise que je veux vous intéresser à moi, et en ce moment surtout, j'en ai besoin plus que vous ne pouvez le croire; écoutez-moi d'abord, vous jugerez après. Une jeune personne: je ne vous dirai rien de ses qualités, de ses grâces, vous l'auriez trop vite nommée...

DELPHINE. Je la connais donc?

DE PRESLE. Vous devez la connaître.

DELPHINE, *à part*. Ah! voyons si je devinerai.

DE PRESLE. Depuis longtemps je l'adorais, et c'était pour la mériter que j'étais parti pour l'armée; nous étions à la veille d'un combat décisif, et je me disais « Demain, je serai mort, ou digne d'elle. » Comprenez mon désespoir: une lettre fatale m'informe de son prochain mariage! Eperdu, hors de moi, je voulais partir, déserter mon poste. Ce sang que je devais à mes frères d'armes, c'est pour elle, c'est pour la disputer à un rival, que j'aurais voulu le verser; mais l'honneur, le devoir! hélas!.. Quelques jours après, j'avais revu mon pays, je volais auprès d'elle; il était trop tard.

DELPHINE. Trop tard! elle était mariée... et vous l'aimiez?

DE PRESLE. Oui, Mademoiselle, autant que possible; je le croyais du moins. Eh bien! je vous dirai avec la même franchise, et vous devez me croire, que l'amour que j'éprouvais alors n'était rien... (*Regardant madame de Treneuil.*) auprès de celui que j'éprouve aujourd'hui.

DELPHINE. Est-il possible!

DE PRESLE. Quelle différence! il fallait rougir autrefois de ma passion, il fallait la cacher à tous les yeux, mais maintenant celle que j'aime est libre; je puis avouer un amour dont je suis fier; et quels que soient les moyens que j'emploie pour l'obtenir, ils ont un but trop pur et trop légitime pour qu'elle puisse m'en vouloir.

DELPHINE. Non certainement, Monsieur, je ne vous en veux point de chercher à me faire la cour... (*On se lève.*) et tout ce que vous me dites là... est tout à fait bien, pour les paroles. (*A part.*) Il n'y a que les gestes et les regards. C'est singulier, il n'a pas l'air de tourner les yeux vers moi.

DE PRESLE. Eh bien! Mademoiselle?

DELPHINE. Tenez, Monsieur, il y a dans vos discours quelque chose qui a l'air d'être vrai, et qui intéresse; qui fait qu'on voudrait vous savoir heureux, qu'on se reprocherait de vous laisser dans l'incertitude, et voilà pourquoi, quoique cela me fasse de la peine, je vous avouerai tout de suite... que quant à moi...

DE PRESLE. Ah! Mademoiselle, si c'est un refus que vous me réservez, daignez le suspendre encore. Je sais bien qu'on ne peut pas aimer en un jour, et à la première vue. Ainsi, je ne vous presse pas, prenez du temps, tout le temps qu'il faudra.

AIR: *Traitant l'amour sans pitié.*

Je ne veux que soupirer,
Et longtemps, amant sensible...
Oh! le plus longtemps possible,
Permettez-moi d'espérer.
C'est par le temps, la constance,
Les épreuves, la souffrance,
Qu'on peut, du moins je le pense,
Mériter le nom d'époux!..
Laissez-moi donc, je vous prie,
Vous aimer toute la vie,
Pour être digne de vous.

DELPHINE. Toute la vie... c'est un peu long.

DE PRESLE. Ça m'est égal... la seule faveur que je réclame, c'est la liberté de revenir, de vous voir quelquefois, tous les jours, le matin, le soir, à votre convenance et de ne vous parler que devant votre sœur, toujours devant elle.

MADAME DE TRENEUIL. Monsieur...

DE PRESLE, *à genoux, à Delphine*. Accordez-moi cette permission; et en revanche, je m'engage à ne rien vous demander de plus.

DELPHINE. Mais relevez-vous, Monsieur, relevez-vous.

DE PRESLE. Vous consentez?.. Ah! que je suis heureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ANTÉNOR.

ANTÉNOR. Dieu! que vois-je! et qu'entends-je!

DE PRESLE. On me permet d'espérer... voilà tout. C'est là ce qui te fâche?

ANTÉNOR. D'abord, Monsieur, je vous prierai de supprimer ces familiarités-là, parce qu'enfin comme je ne vous tutoie plus...

DE PRESLE. C'est juste.

ANTÉNOR. Et en outre, je vous préviens que je vais parler contre vous, et pour faire connaître à Mademoiselle la personne à qui elle permet d'espérer, je ne dirai qu'une seule chose, mais horrible, mais épouvantable... que je viens d'apprendre à l'instant.

MADAME DE TRENEUIL, *avec émotion*. Qu'entends-je!

DE PRESLE. J'allais partir... mais je reste... je ne serai pas fâché d'avoir quelques renseignements sur mon compte.

ANTÉNOR. Comme ce n'est pas pour vous que je les ai pris, je ne suis pas obligé de vous les donner.

DE PRESLE. Il me semble cependant que, quand on accuse, ce doit être en face.

DELPHINE. C'est juste!

DE PRESLE. Quant à moi, je m'engage envers mon adversaire à ne pas l'interrompre; qu'il lance contre moi son réquisitoire, je m'assieds là, muet, immobile, et fort de mon innocence. (*Il s'assied dans un fauteuil.*)

DELPHINE, *à part.* Par exemple, voilà qui excite ma curiosité. (*Haut, à Anténor.*) Allons, parlez donc.

MADAME DE TRENEUIL. Parlez, Anténor.

ANTÉNOR. A cet empressement, je vois bien qu'on est maintenant pour lui: vous aussi, madame de Treneuil! Il vous a séduite, mais cela ne durera pas, quand je vous dirai que lui, qui recherche Mademoiselle en mariage, il aime une autre femme.

DELPHINE. Est-il possible!

ANTÉNOR. Et qu'il s'est battu pour elle, la semaine dernière, à la suite d'un bal; on vient de le dire dans le salon; et s'il ose le nier, j'ai un moyen de le confondre, en vous montrant la blessure qu'il a reçue.

MADAME DE TRENEUIL, *avec émotion.* O ciel! une blessure!

ANTÉNOR. Vous voilà, comme moi, Madame, effrayée d'abord, parce qu'on a beau haïr ses amis, le premier mouvement est pour eux; mais rassurez-vous, presque rien, une égratignure à la main droite: c'est une permission du ciel, tout juste ce qu'il fallait pour rendre témoignage à la vérité.

DELPHINE. Moi, qui m'étais attendrie, qui le croyais la franchise même. (*Anténor et Delphine remontent jusqu'au haut du théâtre.*)

MADAME DE TRENEUIL, *à de Presle.* Vous avez entendu, Monsieur?

DE PRESLE, *se levant avec le plus grand sang-froid.* Parfaitement, Madame.

MADAME DE TRENEUIL. Quant à moi, tout cela me serait bien indifférent; mais, comme tutrice de ma sœur, comme obligée de veiller à son avenir, je ne puis me dispenser de vous interroger; qu'avez-vous à répondre?

DE PRESLE. Que dans le récit d'Anténor, de M. Anténor, il entre beaucoup d'exagération; des faits mal présentés, plus mal interprétés encore; et qu'après tout, j'espère être jugé sur ma conduite ultérieure, et non pas sur les rapports toujours suspects d'un rival, qui ne cherche à me perdre dans votre esprit que pour diminuer la concurrence. (*Il se rassied.*)

ANTÉNOR. Voilà ce qui vous trompe, Monsieur. Je n'ai agi que pour le bonheur de mademoiselle Delphine, son bonheur à venir; car moi je n'ai plus de prétentions, je me retire.

MADAME DE TRENEUIL. Que dites-vous?

ANTÉNOR. Qu'en me mettant sur les rangs pour épouser Mademoiselle, qui a cent mille écus de dot, j'espérais lui apporter une fortune égale à la sienne; mais je comptais pour cela sur mon bon oncle l'évêque, à qui j'avais demandé deux cent mille francs; et je reçois de lui, à l'instant...

MADAME DE TRENEUIL. Cette somme?

ANTÉNOR. Non, une lettre, où il refuse de m'envoyer cet argent.

MADAME DE TRENEUIL. Est-il possible!

ANTÉNOR. Du reste, il m'envoie sa bénédiction; mais vous sentez que cela ne suffit pas pour épouser celle qu'on aime.

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Ainsi, je pars, Mademoiselle;
Recevez mes derniers adieux;
Puisqu'un autre hymen vous appelle,
Puissiez-vous faire un choix heureux!
Par les grands airs craignez d'être éblouie,
Cherchez surtout candeur et bonne foi;
Enfin, prenez un mari comme moi,
Afin d'être toujours chérie.

DELPHINE, *le retenant.* Monsieur Anténor, vous qui êtes si bon, vous seriez malheureux! Oh! non, j'ai pu être légère, frivole; maintenant je me le reprocherais; et quoique vous soyez presque sans fortune, si ma sœur y consent, il me semble que c'est vous que je préfère.

ANTÉNOR, *hors de lui.* Est-il possible!

DE PRESLE, *passant entre Delphine et Anténor.* Permettez, permettez; vous n'en êtes pas encore sûre.

ANTÉNOR. Comment cela?

DE PRESLE. Mademoiselle a dit: *il me semble*... expression pleine de tact, de prudence et de raison.

ANTÉNOR. Il ne s'agit pas de raison, puisqu'elle me préfère...

DE PRESLE. Pour le moment!.. premier moment d'enthousiasme et de sensibilité, qui ne prouve rien; il faut attendre le temps et la réflexion.

MADAME DE TRENEUIL. Mais il me semble, à moi, que ma sœur vous a dit assez nettement...

DELPHINE. Oui, Monsieur.

DE PRESLE. Non, Mademoiselle.

DELPHINE, *avec impatience.* Et je vous répète encore...

DE PRESLE. Vous n'en savez rien vous-même.

ANTÉNOR. Est-il obstiné!

DELPHINE. Il ne me croira pas.

DE PRESLE. Non, sans doute, tant que votre sœur sera là. (*A madame de Treneuil.*) Oui, Madame, vous exercez sur votre sœur une influence à laquelle Mademoiselle cède sans le savoir; votre présence lui dicte ce qu'il faut dire.

ANTÉNOR. Je vous dis que non.

DE PRESLE. Je vous dis que si.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Voici des dames qui arrivent au salon.

MADAME DE TRENEUIL. Je vais les recevoir. Anténor, Delphine, vous me suivrez. (*Elle sort.*)

DE PRESLE, *continuant toujours.* Et je suis bien sûr que si je restais seulement cinq minutes avec Mademoiselle, je la ferais changer d'idée.

DELPHINE. Est-il possible!

ANTÉNOR, *vivement, à Delphine.* Mademoiselle veut-elle me permettre de lui offrir la main?

DELPHINE. Vous avez peur?

ANTÉNOR. Moi! après ce que je vous ai dit de lui, après ce que vous avez fait pour moi... oh! non, plus de défiance.

DE PRESLE. Eh bien! alors...

ANTÉNOR. Eh bien!..

DE PRESLE, *lui faisant signe de partir.* Eh bien!..

ANTÉNOR. Eh bien! oui, et pour humilier son amour-propre, pour qu'il soit bien persuadé de votre indifférence, j'accorde les cinq minutes, ne fût-ce que pour lui prouver qu'on ne le craint pas; et puis je serai là, et les portes du salon seront ouvertes.

DELPHINE. Puisque vous le voulez, et pour vous faire plaisir, j'accepte. (*A part.*) Que peut-il avoir à me dire? (*Haut, à Anténor.*) Mais vous n'oubliez pas que nous ouvrons le bal ensemble.

ANTÉNOR.

AIR du *Premier Prix.*

Oh! je reviendrai tout de suite,
Au premier coup d'archet.

DELPHINE.

C'est bien.

ANTÉNOR, *à de Presle.*

Vous le voyez, moi je vous quitte.

DELPHINE.

Mais allez donc...

ANTÉNOR.

Je ne crains rien!
Oui, quoiqu'à mon apprentissage,
Je veux me montrer désormais
Digne d'entrer en mariage;
Et pour le prouver je m'en vais.

SCÈNE XI.

DELPHINE, DE PRESLE.

DE PRESLE, *regardant autour de lui si personne ne peut l'entendre.* Personne...

DELPHINE. Non, Monsieur, et maintenant que ma sœur n'est plus là, et que je ne suis plus, comme vous le disiez, sous son influence, je vous répète de moi-même...

DE PRESLE, *gaiement.* Que vous ne m'aimez pas.

DELPHINE. Oui, Monsieur; qu'avez-vous à dire à cela?

DE PRESLE. Que je le savais, et que j'en suis enchanté.

DELPHINE. Eh bien! par exemple...

DE PRESLE. Et maintenant que je n'ai plus d'espoir, je déclare à vous, mais à vous seule, qu'Anténor peut disposer de ma fortune; moi qui ne suis pas son oncle, mais qui suis son ami, je l'établirai, je lui prêterai tout ce qu'il faut.

DELPHINE. Et tout cela en ma faveur: c'est de l'héroïsme. Pauvre jeune homme! vous êtes donc bien amoureux de moi?

DE PRESLE. Pas du tout...

DELPHINE. Qu'entends-je!

DE PRESLE. Eh quoi! à travers l'ambiguïté obligée de mes paroles, était-il donc si difficile de voir à qui elles s'adressaient?

DELPHINE. A ma sœur. Eh bien! vrai, je m'en suis doutée un moment; et si vous l'épousiez, que je serais heureuse!

DE PRESLE. Il y a tant d'obstacles.

DELPHINE. Je le sais bien.

DE PRESLE. Vous seule pouvez m'aider à les vaincre.

DELPHINE. Parlez, disposez de moi; je serai si contente de faire votre bonheur, celui de ma sœur!

DE PRESLE. Et celui d'Anténor...

DELPHINE. Les deux noces à la fois!.. Que faut-il faire?

DE PRESLE. Déclarer tout haut, et sans hésitation, que vous m'aimez, que vous m'acceptez pour mari.

DELPHINE. A la bonne heure... Je préviendrai Anténor.

DE PRESLE. Du tout, je m'y oppose.

DELPHINE. Mais songez donc... Le tourmenter encore...

DE PRESLE. Tant mieux. J'ai besoin de sa rage et de ses fureurs; ça entre dans mon plan d'attaque.

DELPHINE. Je lui dirai de gémir... de s'emporter.

DE PRESLE. Il n'a pas assez de sang-froid pour cela; et à la gaucherie de sa colère, votre sœur devinerait... Enfin je ne veux que vous pour auxiliaire.

DELPHINE. Pauvre Anténor! je ne pourrai jamais lui faire un pareil chagrin.

DE PRESLE. Alors, c'est que vous ne l'aimez pas, puisque c'est le seul moyen d'assurer son mariage et sa fortune.

DELPHINE. J'entends bien. Au moins, sera-ce long?

DE PRESLE. Le moins que je pourrai; et si vous me secondez bien...

DELPHINE, *avec effort.* Me voilà prête.

DE PRESLE. Bien vrai, ma jolie belle-sœur?

DELPHINE. Oui.

DE PRESLE. Point de faiblesse!

DELPHINE. Non.

AIR de *Renaud de Montauban.*

DE PRESLE.

Commençons donc; je les entends.

DELPHINE.

Je tremble!..

DE PRESLE.

Quel enfantillage!

DELPHINE.

Vous le voulez?

DE PRESLE.

Il le faut.

DELPHINE.

J'y consens.
De le tromper ayons donc le courage!
Et puis, au fait, c'est pour son bien.

DE PRESLE.

C'est trop juste, et combien de belles
A leurs amants sont infidèles,
Sans que ça leur rapporte rien,
Sans que cela rapporte rien.

SCÈNE XII.

ANTÉNOR, DELPHINE, DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL.

ANTÉNOR, *à Delphine, allant auprès d'elle.* Mademoiselle, voici bientôt la première contredanse, je venais vous en avertir.

MADAME DE TRENEUIL, *à Delphine.* Et moi, je viens te chercher; on te demande de tous côtés, et je ne m'attendais pas à te trouver seule ici avec Monsieur.

ANTÉNOR. Ne la grondez pas, de grâce, c'est moi qui en suis cause.

MADAME DE TRENEUIL. Vous, Anténor?

DE PRESLE. Oui, Madame; et je dois remercier ce cher ami du service qu'il vient de me rendre: il m'a permis d'éclairer Mademoiselle sur ses véritables sentiments.

ANTÉNOR. Que dit-il?

DE PRESLE. J'étais bien sûr qu'un mouvement de sensibilité spontanée avait seul dicté son premier choix; mais la réflexion devait m'être favorable.

ANTÉNOR. Qu'est-ce que j'apprends là?.. Mais non, ce n'est pas possible!

MADAME DE TRENEUIL. Delphine, serait-il vrai?

DELPHINE, *baissant les yeux et hésitant.* Ma sœur...

DE PRESLE, *bas.* Songez à votre promesse.

MADAME DE TRENEUIL. Eh bien?

DE PRESLE, *poussant Delphine.* Allons donc...

DELPHINE. Eh bien! je croyais que d'abord... J'eu

conviens... Mais ce que Monsieur vient de me dire m'a décidée en sa faveur.

ANTÉNOR ET MADAME DE TRENEUIL. Ciel!

DE PRESLE, *à madame de Treneuil*. Vous voyez, je ne lui fais pas dire.

ANTÉNOR, *allant à de Presle*. Monsieur, cela ne se passera pas ainsi, et nous verrons.

LES DAMES. Monsieur Anténor...

ANTÉNOR. Non, non, il ne faut pas croire qu'à cause de mon ancien état...

DE PRESLE. Plaire à coups de pistolet, joli système.

ANTÉNOR. Il a raison!.. et moi qui les ai laissés ensemble cinq minutes! cinq minutes, pas davantage. (*Regardant alternativement Delphine et de Presle qui se font des signes.*) Et des signes d'intelligence... Je suis anéanti... et c'est d'autant plus mal à vous, Mademoiselle, que si vous m'aviez dit cela seulement il y a un quart d'heure, je ne m'étais pas encore arrangé pour être heureux, il n'y aurait pas eu de contre-coup, et peut-être plus tard, l'absence, la résignation, et de bonnes lectures... Mais à présent!.. Ah! j'en mourrai.

DELPHINE, *à part*. Là! juste ce que j'avais prévu!

MADAME DE TRENEUIL. Anténor, mon ami. (*De Presle passe à la droite de Delphine.*)

ANTÉNOR. Non, Madame, pourquoi vous attendrir sur mes infortunes? Ne prenez pas cette peine-là; je commence à m'y faire: dans la même journée, un ami d'abord; ensuite un oncle, et puis une amante. Il n'y a que vous, Madame, vous seule qui ne changiez pas, qui ne changerez jamais, et que rien ne pourra séduire. Aussi, dorénavant, amitié, parenté, amour, je ne croirai plus à rien, qu'à votre bonté, qu'à votre générosité. Je vais chercher mon chapeau.

DELPHINE, *à part*. Dieu!... (*Haut et vivement.*) Anténor!...

DE PRESLE, *bas*. Imprudente!

ANTÉNOR, *se retournant*. Vous me rappelez, Mademoiselle?

DELPHINE. Moi? non. (*Prélude dans la coulisse par la porte qui est restée ouverte.*) Ah! si fait, le prélude de la contredanse... (*Bas, à Presle, d'une voix suppliante.*) Rien que cela.

(*Il lui fait un léger signe de consentement, et lui rappelle ensuite qu'elle doit se taire, par un geste rapide, auquel elle répond par un clin d'œil.*)

ANTÉNOR. Quoi! vous exigez encore?...

DELPHINE.

Air de la *Galope*.

Oui, si je ne m'abuse,
Voici le premier air;
Allons, s'il me refuse,
Il me le paira cher.

ANTÉNOR.

A souffrir cet outrage
Je saurai m'efforcer:
Oui, j'aurai du courage,
Et je m'en vais danser.

ENSEMBLE.

DELPHINE.

Oui, de la contredanse
Voici le gai refrain;
Et je crois que la danse
Bannira son chagrin.

MADAME DE TRENEUIL.

Il me brave, il m'offense;
Je l'éloignais en vain;

Croit-il par sa présence,
Détruire mon dessein?

DE PRESLE.

Son cœur, de résistance,
Contre moi s'arme en vain,
Et ma persévérance
Changera son dessein.

ANTÉNOR.

Pour moi, plus d'espérance,
Mon malheur est certain;
Et cette contredanse
Est un nouveau chagrin.

(*Anténor donne la main à Delphine, et sort avec elle; la porte se referme, et on cesse d'entendre la musique.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

(*De Presle a suivi Anténor et Delphine, et au moment d'entrer dans le salon, il s'arrête, et, s'inclinant, il dit à madame de Treneuil:*)

DE PRESLE. Vous me permettrez, Madame, de les suivre... dans mon intérêt...

MADAME DE TRENEUIL. Un mot, de grâce, Monsieur.

DE PRESLE, *à part et revenant*. On ne me renvoie plus, on me retient.

MADAME DE TRENEUIL. J'ai une explication à vous demander sur votre conduite, qui, d'un bout à l'autre, me paraît une énigme inexplicable.

DE PRESLE, *froidement*. Rien de plus simple, Madame. Repoussé par vous, je me suis adressé à votre sœur. Je lui ai fait la cour, et je suis décidé à l'épouser.

MADAME DE TRENEUIL. A l'épouser! Et si je l'instruis des aveux que vous m'avez faits aujourd'hui même?

DE PRESLE. Vous le pouvez, Madame; cette menace m'alarme peu. Si j'ai su prendre quelque ascendant sur elle, vous ne le détruirez pas par là. On se fie à ceux qu'on aime; on n'a pas de peine à s'en croire véritablement aimé, et alors (*Avec expression.*) on ne leur oppose plus une longue résistance.

MADAME DE TRENEUIL. Eh quoi! tirer avantage de la crédulité d'une jeune fille!

DE PRESLE. Et à qui la faute, si ce n'est à vous qui m'y forcez?

MADAME DE TRENEUIL. Ah! vous en convenez. Vous l'avez trompée.

DE PRESLE. Madame...

MADAME DE TRENEUIL. Et puis-je savoir par quelle magie, quel pouvoir merveilleux vous avez acquis ce prompt ascendant dont vous êtes si fier?

DE PRESLE. Une magie toute simple, l'accent de la vérité.

MADAME DE TRENEUIL. De la vérité?

DE PRESLE. Oui, Madame, en suppliant votre sœur. Comme votre image est toujours présente à ma pensée, je me suis involontairement figuré que c'était à vous que je m'adressais; et, une fois que j'ai eu fait ce premier effort d'imagination, le reste m'a été facile. J'ai mis tant de feu dans l'expression de mes sentiments, je lui ai peint avec des couleurs si vives le désespoir qui m'attendait, s'il fallait vivre loin de vous... je veux dire loin d'elle... que cette jeune personne n'a pas pu s'empêcher d'être attendrie, en se voyant aimée à ce point-là.

MADAME DE TRENEUIL. Aimée! à merveille. Monsieur

par ce récit vous essayez encore de me faire croire à une passion impérieuse, irrésistible: cela est bon pour ma sœur... mais, pour moi, je n'ignore pas que cette prétendue passion vous laisse quelques intervalles de loisir. Car j'hésitais à vous en reparler, attendu que, quant à moi, je vous le répète, rien ne m'est plus indifférent. Mais enfin, une intrigue amoureuse, un duel l'autre semaine... (*De Presle, sans lui répondre, tire un bouquet fané de son sein, et l'y replace aussitôt.*) Que vois-je? Ah! de Presle! (*Elle se cache la tête dans les mains. Il l'observe. Un silence. Elle reprend avec beaucoup d'émotion :*) Quoi! c'est pour ravoir ce bouquet, dont un fat s'était emparé, que vous avez exposé vos jours?

Air : *Simple soldat.*

Quelle folie! ô ciel! si javais su...
Mais j'en vois une encor bien plus à craindre
Dans le projet que vous avez conçu,
Par un dépit que le temps peut éteindre...
Vous de ma sœur vouloir être l'époux!
C'est aux regrets vouer votre existence;
Et maintenant ce n'est plus par courroux
Que je persiste à parler contre vous,
Monsieur, c'est par reconnaissance.

DE PRESLE. Vous êtes bien bonne, Madame, de vous intéresser à mon sort: ce n'est pas votre habitude.

MADAME DE TRENEUIL. Eh! Monsieur, si ce n'est pour vous, c'est pour le bonheur de Delphine, auquel vous ne pensez pas.

DE PRESLE. Et mais! je vous ferai le même reproche, et avec plus juste raison; car c'est vous que cela regarde plus que moi. Comme sa tutrice, vous êtes responsable; et son malheur, puisque c'en est un de m'appartenir, vous ne devez l'attribuer qu'à vous seule, à vous qui, d'un mot, pouviez l'empêcher.

MADAME DE TRENEUIL. Moi! et comment?...

DE PRESLE. En vous dévouant pour elle.

MADAME DE TRENEUIL. Monsieur!...

DE PRESLE. Je sais ce qu'un tel parti a de pénible pour vous; mais sans cela, où serait le mérite? où serait le sacrifice?... Je vous l'ai dit, Madame : ou votre mari, ou votre beau-frère; ou le malheur de votre sœur, ou le vôtre; choisissez.

MADAME DE TRENEUIL. Ni l'un, ni l'autre; car ma sœur ne peut se marier sans mon consentement, et je le refuse.

DE PRESLE. Contraindre son penchant!

MADAME DE TRENEUIL. J'aime mieux sa douleur aujourd'hui que ses reproches plus tard. Et comme sœur, comme tutrice, je l'obligerai bien à m'obéir.

DE PRESLE. De la tyrannie!... Cela porte malheur, Madame; et dès que vous sortez de l'ordre légal, dès que vous tombez dans le despotisme, je sais les moyens qui me restent, et j'y aurai recours. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE XIV.

MADAME DE TRENEUIL, *seule.*

Peut-on pousser plus loin l'audace! me braver à ce point! Il s'en repentira! Il ne sait pas le service qu'il vient de me rendre. Oui, ce n'est plus par un scrupule exagéré peut-être, c'est pour lui... pour lui seul que je refuse... et cela vaut mieux. Je pourrais me croire dégagée d'un serment arraché à la faiblesse ou à la crainte, je pourrais oublier toutes mes résolutions, je serais prête à me remarier, que tout autre aurait sur lui la préférence... Je le dis sans dépit, sans colère, car je n'en ai plus; je suis tranquille; et si ce n'étaient les craintes que m'inspire l'avenir de ma sœur... Est-ce qu'en réalité elle l'aimerait à ce point-là? Au fait, c'est possible: une jeune personne à qui on répète qu'on l'aime éperdument, ne peut s'empêcher d'être émue. Moi-même, tout à l'heure, je ne sais ce que j'éprouvais; et s'il faut qu'il ait produit le même effet sur Delphine, comment m'y prendrai-je pour la détacher de lui? Voilà surtout ce qui est affreux de sa part! c'est ce calcul de me réduire au rôle d'esclave avec lui, ou de tyran avec ma sœur! Cela est indigne! cela révolte! Et il y a des moments où l'on pleurerait d'être isolée, sans défense, où l'on voudrait à tout prix avoir un appui, un vengeur. Ah! il était le mien auparavant; au lieu de m'outrager, il me protégeait. Et cette blessure, ce duel, ce bouquet!... Allons, allons, ne pensons plus à cela; car je dois le haïr, et peut-être n'en aurai-je plus le courage...

SCÈNE XV.

MADAME DE TRENEUIL, ANTÉNOR.

ANTÉNOR. Ah! Madame, si vous saviez, quel complot! quel tissu d'horreurs!

MADAME DE TRENEUIL. Qu'avez-vous donc?

ANTÉNOR. Je viens de les voir tous les deux... Ils dansaient.

MADAME DE TRENEUIL. N'est-ce que cela?

ANTÉNOR. Oh! vous n'y êtes pas. Je me suis glissé doucement derrière eux. J'ai cru d'abord que M. de Presle m'avait vu; mais non, grâce au ciel! et la preuve, c'est qu'il continuait à lui parler avec feu; il lui disait : « Oui, votre sœur s'oppose formellement à « notre union. »

MADAME DE TRENEUIL. C'est vrai.

ANTÉNOR. Ah! je vous remercie! Non, au contraire, c'est cela qui sera cause de tout, car M. de Presle ajoutait : « Il ne nous reste plus d'autre moyen qu'un « enlèvement, et ce soir, après le bal... »

MADAME DE TRENEUIL. Et qu'a répondu Delphine?

ANTÉNOR. Elle a répondu... je ne puis le croire encore, elle a répondu : « J'allais vous le proposer. » En ce moment, elle se retournait pour balancer, elle m'a aperçu; elle a achevé tranquillement sa figure; et moi, ne sachant plus celle que j'avais à faire, j'accours, me voilà : je ne sais où donner de la tête; je ferai quelque malheur, c'est sûr, car je ne laisserai pas enlever mademoiselle Delphine.

MADAME DE TRENEUIL. Elle vient de ce côté, c'est elle.

ANTÉNOR. Ah! mon Dieu! Madame, soutenez-moi. Voilà la fièvre qui me prend. J'ai froid.

MADAME DE TRENEUIL. Laissez-moi l'interroger par degrés, avec ménagement. Vous, surtout, pas un mot.

ANTÉNOR. Ah! je voudrais parler, que je ne pourrais pas. (*Il va s'asseoir auprès du guéridon.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, DELPHINE.

DELPHINE, *à part.* Les voilà... à présent je suis au fait de mon rôle, et bien aguerrie contre ses reproches et sa colère.

MADAME DE TRENEUIL. Tu viens de danser, Delphine?

DELPHINE. Oui, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL. Et avec qui, ma chère enfant?

DELPHINE. Mais...

MADAME DE TRENEUIL. Tu hésites... tu te caches de moi, ta meilleure amie.

DELPHINE, *à part*. Ah! si elle y met cette douceur-là.

MADAME DE TRENEUIL. Eh bien! réponds.

ANTÉNOR. Ah! mon Dieu! Mademoiselle, pourquoi ne pas le nommer? on sait bien que c'est lui, M. de Presle; il ne vous quitte plus, il est toujours là.

MADAME DE TRENEUIL. Anténor!..

ANTÉNOR, *se levant*. Oui, Madame, oui, je vous ai promis de me taire; aussi je ne dirai rien, ça ne me regarde pas: qu'il propose à Mademoiselle de l'enlever, qu'elle y consente, ça m'est bien égal; quand on n'aime plus les personnes...

MADAME DE TRENEUIL. Il se pourrait! tu aurais eu la faiblesse?..

DELPHINE. Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai tort; mais tant qu'il me parlera, qu'il me pressera, je ne pourrai pas lui résister: c'est plus fort que moi, tous les raisonnements n'y pourraient rien. (*Affectant de pleurer.*) Ça ne servirait qu'à me faire pleurer davantage. (*Elle cherche des yeux son mouchoir, qu'elle a laissé sur le guéridon; Anténor le saisit avec empressement et le lui présente.*)

ANTÉNOR. Le voilà, Mademoiselle. (*A part.*) J'en aurais plus besoin qu'elle.

MADAME DE TRENEUIL. Malheureuse enfant! mais comment a-t-il pris cet empire sur toi?

DELPHINE, *avec intention*. Eh! le moyen de ne pas être sensible à son hommage: n'est-il pas brave, aimable, spirituel? (*En ce moment Anténor passe à la droite de madame de Treneuil.*)

MADAME DE TRENEUIL. Je ne dis pas non; mais. .

DELPHINE. Je ne vous parle pas de son rang et de sa fortune; mais n'a-t-il pas un mérite éclatant, l'estime et les suffrages de tout le monde?

MADAME DE TRENEUIL. Je ne dis pas non; mais...

ANTÉNOR, *bas, à madame de Treneuil*. Mais pourquoi en convenir?

DELPHINE. Vous avouez donc, avec moi, que jamais personne n'a été plus digne d'être aimé, n'est-ce pas, ma sœur?

AIR: *Que d'embellissements nouveaux.*

Et voir un amant sans défaut,
Qui devant vous pleure, soupire,
Et ne demande qu'un seul mot
Afin d'apaiser son martyre...
Dites-moi donc par quel moyen
Refuser sans être inhumaine..
Ce mot qui fera tant de bien,
Et qui coûte si peu de peine?

Dame! il m'aime tant!

MADAME DE TRENEUIL. Eh! c'est là que je t'arrête; s'il t'avait trompée?

DELPHINE. Oh! non, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL. S'il ne t'épousait que par dépit?.. s'il en aimait une autre?..

DELPHINE. Lui! je ne le croirai jamais.

ANTÉNOR. Quel aveuglement!

MADAME DE TRENEUIL. Si on te le prouvait?

DELPHINE. Ce n'est pas possible.

MADAME DE TRENEUIL. Si, moi qui te parle, je n'avais qu'un mot à dire pour le détacher de toi, pour l'amener à mes pieds?

DELPHINE. Vous, ma sœur! Ah! je voudrais bien voir cela.

MADAME DE TRENEUIL. Eh bien! tu le verras, pour un moment seulement, et pour te préserver du danger que tu cours.

ANTÉNOR. Oui, Madame, c'est un devoir...

DELPHINE. Oh! je ne crains rien, et je vous en défie...

MADAME DE TRENEUIL. Ah! tu m'en défies... c'est bien malgré moi que j'aurai recours à la ruse, à la tromperie; mais ton intérêt le veut... Le voici... Je suis d'une colère... vous allez voir, Mademoiselle.

ANTÉNOR. Oui, Mademoiselle, vous allez voir.

DELPHINE, *à part*. Je ne puis pas le prévenir; mais n'importe, une fois qu'il l'aura prise au mot...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE.

MADAME DE TRENEUIL. Venez, venez, Monsieur, nous connaissons vos projets.

ANTÉNOR. On les connaît.

DE PRESLE. Ce n'est pas difficile, Madame; je ne les cache à personne.

MADAME DE TRENEUIL. Ne cherchez pas de détours. Vous l'emportez, Monsieur, je dois m'avouer vaincue; j'avais promis à mon père d'assurer l'avenir de sa seconde fille, de tout sacrifier pour elle, jusqu'aux promesses qui m'étaient les plus chères, jusqu'à mon propre bonheur; grâce à vous, il ne me reste plus que ce moyen-là de tenir ma parole! eh bien! puisqu'on m'y force; puisque pour l'arracher à la séduction, je dois m'immoler moi-même, je me rappelle ce que vous m'avez dit tout à l'heure: voilà ma main. (*Elle la lui présente.*)

DE PRESLE. Je ne l'accepte pas, Madame.

MADAME DE TRENEUIL. Comment?

ANTÉNOR. Encore cela?

DELPHINE, *à part*. Ah! mon Dieu! à force de feindre de l'amour pour moi, est-ce que ça serait devenu vrai? Pauvre Anténor!

MADAME DE TRENEUIL, *se remettant à peine de son trouble*. Quoi! Monsieur... (*Avec dépit.*) un refus! après tant d'instances? Ainsi, vous m'avez trompée, moi... nous tous!.. et dans quel but?

ANTÉNOR. Le plaisir de faire de la peine... Il n'en a pas d'autre.

MADAME DE TRENEUIL. Répondez donc, Monsieur.

DE PRESLE. Et que vous dirai-je, quand je me vois si mal jugé par vous? Pouviez-vous croire que je voudrais d'une main que le cœur ne suivrait pas... que je me contenterais de ne lire dans vos yeux que la haine en échange de ma tendresse; d'enchaîner à mon sort une victime au lieu d'une amie; de savoir enfin que je vous ai vouée pour jamais au malheur?.. (*Vivement.*) Oh! vous venez de le dire, et par là vous avez presque fait en un moment ce que n'avaient pu faire ni le temps, ni la séparation, ni la perte de toute espérance. Ah! si je vous avais obtenue de vous-même, si mon amour pour vous avait triomphé d'un vain scrupule, d'un serment nul aux yeux de Dieu et des hommes; si un seul mot échappé du cœur, un geste, un regard, m'avait appris que je ne vous suis pas indifférent; ah! Julie! c'est alors qu'à l'ivresse, au délire de ma joie, vous auriez connu tout votre empire. Tantôt même, en venant à vous, à quelles illusions je me livrais! Ce bouquet, ce gage

que j'ai payé de mon sang... Je me disais : Qu'elle ne le voie pas, qu'elle ignore tout; et si mes vœux sont exaucés, le jour de notre union, comme je jouirai de sa surprise, en lui offrant cette preuve de mon dévouement, cet emblème plus beau, plus digne d'elle que tous les bouquets de mariée. Ce jour-là, elle le portera pour moi, et ensuite il ne me quittera plus. Vain espoir! maintenant je vous le rends; reprenez-le, il ne peut plus rester sur mon sein : car, pour l'y placer encore, il faudrait l'avoir reçu des mains de l'amour ; tenez, Madame... (*Il le lui présente.*)

MADAME DE TRENEUIL, *après avoir hésité un instant.* Ah! gardez-le!

DE PRESLE, *tombant à ses pieds.* Qu'entends-je?

DELPHINE. Ma sœur!

ANTÉNOR, *passant auprès de Delphine et à sa gauche.* Ah! c'est bien fait, Mademoiselle, vous aussi, on vous trahit!.. ça vous apprendra.

DELPHINE, *sautant de joie.* Que je suis contente!.. mon petit Anténor, vous voilà agent de change; voilà votre fortune faite. Remerciez votre beau-frère; car il l'est... ce n'est pas sans peine...

ANTÉNOR. Plait-il? Qu'est-ce qu'il lui prend? Oh! mon Dieu! il l'a tant séduite, que de désespoir elle en perd la raison.

DELPHINE. Du tout, ni la raison, ni mon amitié pour vous, car je n'ai pas changé un seul instant.

ANTÉNOR. Qu'entends-je? quoi! de Presle!.. Ah! je devine, et à présent je crois aux amis, aux femmes, à tout.

MADAME DE TRENEUIL, *à Delphine.* Tu étais donc du complot?

DELPHINE. Dame! vous deviez faire mon mariage; eh bien! c'est moi qui fais le vôtre. (*On entend la musique.*)

DELPHINE, *à Anténor.* La musique; vite, vite, Anténor, et vos gants!

MADAME DE TRENEUIL.

AIR de *la Galope.*

D'un premier mariage
Oubliant les tourments,
De nouveau je m'engage,
Malgré tous mes serments;
J'attends votre suffrage;
Ah! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux!

ENSEMBLE.

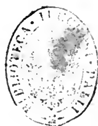
MADAME DE TRENEUIL.

J'attends votre suffrage :
Ah! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux!

DELPHINE ET LES AUTRES.

Ah! par votre suffrage,
Puisse, au gré de ses vœux,
Son second mariage
Avoir un sort heureux!

FIN DE LE CHAPERON.





ME QUITTERA PLUS

Imp. Gatteaux Rue de la Bucherie 1 Paris

La Famille Riquebourg Ch. XII



:1.



parte-
oite.

fallait

tête.
ant le
m'est
faute
nent;
I. Ri-
t tout
ur les
ıe suis
:, que
ule ta
ienne,
ıns un

;

,

z prise

re, les
is plus
ıous ne
monde
encore
es dans
ottaient
ne per-
hamp :





LA FAMILLE RIQUEBOURG

OU

LE MARIAGE MAL ASSORTI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 janvier 1831.



Personnages.

M. RIQUEBOURG, négociant.
MADAME RIQUEBOURG (Hortense), sa femme.
GEORGE, son neveu.
ÉLISE, sa nièce.
LE VICOMTE D'HEREMBERG.
LAPIERRE, domestique de Riquebourg.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Riquebourg.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Riquebourg; l'autre, celle des bureaux de M. Riquebourg. Une table auprès de la porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, *auprès de la table*: RIQUEBOURG, *debout, donnant des billets de banque à un domestique.*

RIQUEBOURG. Cent, et deux cents, en bons sur le trésor... (*A Lapierre.*) Porte ces deux cent mille francs-là à Dampierre, mon caissier: ce sont les premiers fonds pour son voyage. (*Lapierre sort.*)

ÉLISE. Il part donc toujours? un jeune marié!

RIQUEBOURG. Oui, mam'selle ma nièce, avec votre permission, aujourd'hui même, à quatre heures, en route pour Nantes; et de là à la Havane: roule cocher. Eh! eh! c'te diligence-là ne te plairait guère, à ce que je vois?

ÉLISE. Non, vraiment.

RIQUEBOURG. Qu'est-ce que tu fais là?

ÉLISE. J'étudie, mon oncle, ma leçon d'histoire et d'italien.

RIQUEBOURG. D' l'italien, quelle bêtise? du français, je ne dis pas; ça peut servir en France, et encore, moi qui te parle, la moitié du temps, je m'en passe. (*Élise quitte la table et vient auprès de son oncle.*) Ça ne m'a pas empêché de faire fortune; au contraire.

Air du vaudeville de *l'Intérieur d'une Etude.*

On dit qu'autrefois d' la noblesse
C'était l'usage, et de ma main,
Comm' négociant, j'écris sans cesse:
Quartier d'Antin, ou Saint-Germain.
Dans les deux faubourgs on m'estime,
Et chacun d'eux m'y voit en beau:
Mon style est de l'ancien régime,
Et ma fortune est du nouveau.

ÉLISE. Une fortune si extraordinaire! et dire qu'autrefois vous n'aviez rien!

RIQUEBOURG. C'était là le bon temps! je me vois encore quand j'étais garçon de magasin à Marseille, sous ce beau ciel du Midi: il y faisait chaud, je m'en vante, et tellement chaud, que dans ce temps-là il ne fallait pas grand'chose pour m'échauffer les oreilles.

ÉLISE. Oh! vous avez toujours été mauvaise tête.

RIQUEBOURG. C'est vrai, bon enfant, mais lâchant le coup de poing avec facilité. C'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes habitudes: et encore, faute d'occasions, je finirai par me rouiller entièrement; car maintenant tout me cède, tout m'obéit. « M. Riquebourg par-ci, M. Riquebourg par-là. » C'est tout naturel. A force de vendre des marchandises pour les autres, j'en ai vendu pour mon compte; et je me suis tellement lancé dans les vins et les eaux-de-vie, que j'ai fini, comme on dit, par faire ma pelotte. Roule ta bosse, mon garçon, et j'ai si bien fait rouler la mienne, que du port de Marseille je me suis trouvé dans un bel hôtel de la rue Caumartin.

Air du vaudeville de *Turenne.*

Avec quelqu's millions dans mes poches;
Et je m' suis dit, les voyant s'amasser:
J' les ai gagnés, grâce au ciel, sans reproche;
Tâchons d' même d' les dépenser.

ÉLISE.

Qui mieux que vous, sut jamais les placer?
Tous ces trésors, fruits de vos soins prospères,
Vous les donnez à tous ceux qui n'ont rien.

RIQUEBOURG.

C'est assez juste, et l'on doit bien
Quelqu' chose à ses anciens confrères.

ÉLISE. Et toute votre famille que vous avez prise avec vous!

RIQUEBOURG. Par malheur il n'en reste guère, les braves gens ne vivent pas longtemps; je n'avais plus d'autres parents que toi et ton cousin George, nous ne pouvions pas manger ça à nous trois; et tout le monde me disait: « Marie-toi, Riquebourg, tu n'as encore que quarante-cinq ans: n'écoule pas tes années dans l'indifférence et le célibat. » Et ces idées me trottaient dans la tête, quand un jour j'aperçois une jeune personne; ah! dame, celle-là, je me dis sur-le-champ:

«Voilà! c'est là le numéro qu'il me faut; je n'en veux pas d'autre.» Mais, par malheur, c'était une comtesse! une famille qui n'en finissait plus; ce qu'il y avait de plus huppé et de plus fier dans le grand faubourg.

ÉLISE. C'était désolant.

RIQUEBOURG. Je crois bien; mais bientôt d'autres informations m'arrivèrent; j'appris qu'ils avaient été ruinés à la révolution! à la première... et ça me rendit courage; je me dis: Les millions en avant. (*Souriant.*) Ils ne furent point repoussés par la famille; au contraire, car, quoi qu'on en dise, les millions et les titres, ça va bien ensemble, et dès ce jour seulement je commençai à être fier de la fortune que j'avais gagnée. Je rentrai chez moi, j'ouvris ma caisse, et regardant avec orgueil mon or et mes billets de banque, je me dis: «Il y a donc du mérite là-dedans, puisque je leur dois mon bonheur, puisqu'ils me donnent pour femme la plus jolie et la plus aimable fille de Paris.»

ÉLISE. C'est bien vrai.

RIQUEBOURG. N'est-ce pas? que de vertus! que d'esprit! et elle a la bonté de m'aimer, moi qui ne suis qu'une bête auprès d'elle, moi qui, comme je le disais tout à l'heure, n'a d'autre mérite que ma fortune. Aussi, je m'en console en mettant tout mon mérite à sa disposition. Par exemple, il n'y a qu'une chose qui m'ait coûté pour lui plaire, c'est de ne plus faire ce qu'ils appellent des *cuirs*. A-t-il fallu du temps et de l'habitude! c'est la seule tyrannie que ma femme ait exercée sur moi. M'empêcher de placer des *t* et des *s* à ma volonté, c'était si absurde! car enfin, c'est moi qui parle: je les mets où je veux, je suis chez moi d'ailleurs; et cependant, même dans mon salon, je voyais tous ces beaux messieurs qui riaient aussi, sarpebleu!..

ÉLISE. Mon oncle!

RIQUEBOURG. N'aie donc pas peur, ma femme n'est pas là! et quand je jurerais un peu le matin, à moi tout seul, je n'ai que ce moment-là. Aussi, j'ai pris en haine tous ces gens comme il faut, barons, ducs et marquis.

ÉLISE. Il y en a cependant qui sont si bien, et si aimables.

RIQUEBOURG Tu en connais?

ÉLISE. Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG. C'est possible: tu as, comme je le disais tout à l'heure, des connaissances que je n'ai pas; mais sois tranquille, si je te marie jamais, ce ne sera pas de ce coté-là.

ÉLISE. Que dites-vous?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LAPIERRE, *sortant de l'appartement de madame Riquebourg.*

LAPIERRE. Madame fait dire à Mademoiselle de passer chez elle.

ÉLISE. Et moi, qui m'amuse là à causer.

RIQUEBOURG. Qu'est-ce que ça fait! reste encore.

ÉLISE Je le voudrais; mais ma tante qui m'attend pour ma leçon de géographie et d'histoire, car c'est elle qui s'est chargée de mon éducation; il y a deux ans, quand vous m'avez fait venir du pays, tout le monde se moquait de moi: j'étais si gauche, ne sachant pas dire un mot sans faire une faute!

RIQUEBOURG. Voilà comme je t'aimais! nous pouvions causer ensemble.

ÉLISE. Oui; mais tant que j'étais ainsi, qui m'aurait épousée? Ma tante me disait toujours que mon avenir en dépendait; qu'il n'y avait pas en ménage de bonheur possible quand un des deux avait à rougir de l'autre, et comme maintenant, dans la société, tout le monde avait des connaissances et de l'instruction...

RIQUEBOURG. Laisse-moi donc tranquille; tu crois peut-être que c'est avec de la géographie ou de l'histoire que tu trouveras un mari!

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

A quoi bon app'ler à ton aide
Et ta science et son fatras?
Avec de l'or, et j'en possède,
Avec un' dot, et tu l'auras,
Tu n' manqu'ras pas, tu peux m'en croire,
D'épouseurs... et ça, mon enfant,
Ce n'est pas un cont', c'est de l'histoire,
L'histoire de Franc' d'à présent.

Du reste, chacun est libre, fais comme tu voudras. (*Elise va s'asseoir devant la table.*) Mais je suis altéré d'avoir parlé. Lapierre, donne-moi un petit verre.

LAPIERRE. Comment, Monsieur?

RIQUEBOURG. Rhum ou eau-de-vie, comme tu voudras, pourvu que ce soit du sec. (*Sur un signe d'Elise, Lapierre hésite.*) Eh bien! est-ce que tu ne m'entends pas? (*Lapierre sort.*)

ÉLISE, *qui pendant ce temps a pris ses livres et ses cahiers, passe à la gauche de Riquebourg.* Y pensez-vous mon oncle? Le docteur qui vous a défendu de prendre la moindre liqueur.

RIQUEBOURG. Bah! Est-ce que je crois à tout cela!

ÉLISE. Il a pourtant bien dit...

RIQUEBOURG. Oui, oui, ils disent tous que j'ai la même maladie que mon père; ce n'est pas vrai. Et si c'était, raison de plus... le pauvre cher homme était la sobriété même, ainsi que mon grand-père; ça ne les a pas empêchés tous deux de mourir à cinquante ans.

AIR du *Baiser au Porteur.*

Tu vois donc bien qu' c'est une duperie,
Pendant qu' j'y suis, je veux vivre avant tout.
(*Lapierre rentre avec un porte-liqueurs qu'il pose sur la table.*)
Moi, je chéris le rhum et l'eau-de-vie
Par reconnaissance et par goût.
Dans les liqueurs j'ai, négociant honnête,
Fait ma fortune, et je peux te l' jurer,
Sans que les un's m'aient fait tourner la tête,
Et sans qu' jamais l'autre ait pu m'enivrer.
(*On entend sonner au dehors.*)

Tiens, voilà que l'on sonne chez ta tante.

ÉLISE. J'y vais. (*Elle va pour entrer dans la chambre à droite.*)

RIQUEBOURG, *à Elise qui est sur le seuil de la porte.* Et surtout ne lui parle pas de ces bêtises du docteur; elle n'en sait rien, et ça l'effraierait.

ÉLISE. Oui, mon oncle. (*Elle entre dans la chambre à droite.*)

RIQUEBOURG. Et puis ça me ferait mettre de l'eau dans mon vin, ce que je ne veux pas, parce qu'il faut jouir. (*A Lapierre.*) Verse tout plein, attendu que la vie passe (*L'avalant.*) comme un petit verre.

LAPIERRE. C'est là de la philosophie.

RIQUEBOURG. De la philosophie au rhum! Voilà

comme je l'aime. Verse encore. Qu'est-ce que tu dis de cela? (*Lui montrant son verre.*)

LAPIERRE, *passant sa langue sur ses lèvres*. Que ça ne doit pas être mauvais.

RIQUEBOURG. Eh bien! imbécile, prends-en un, et trinque avec moi.

LAPIERRE, *honteux*. Ah! notre maître!

RIQUEBOURG. Allons donc! je n'aime pas qu'on me réplique... (*Lapierre prend un verre et l'emplit.*) A ta santé.

LAPIERRE. A la vôtre. (*A part.*) V'là-t-il un bon maître! Il n'est pas fier, celui-là!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE D'HEREMBERG, *puis* GEORGE.

LE VICOMTE, *parlant au fond*. Eh bien! viens donc, et monte plus vite, puisque c'est toi qui me présentes.

RIQUEBOURG, *achevant son verre*. Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE, *à Riquebourg*. Votre maîtresse est-elle visible?

RIQUEBOURG. Ma maîtresse!

LE VICOMTE. Oui, madame de Riquebourg; veuillez m'annoncer.

RIQUEBOURG, *furieux*. Vous annoncer!

GEORGE, *entrant*. Bonjour, mon cher oncle.

LE VICOMTE, *à part, avec étonnement*. Son oncle! qu'est-ce que j'ai fait là!

GEORGE, *présentant son oncle au vicomte*. Monsieur Riquebourg. (*A son oncle.*) Monsieur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG. Un vicomte, j'aurais dû m'en douter.

GEORGE. Il s'est trouvé, la saison dernière, avec ma tante et ma cousine aux eaux d'Aix.

LE VICOMTE. Où j'ai eu le bonheur de rendre quelques services à ces dames.

RIQUEBOURG. C'est vrai, ma femme me l'a écrit.

LE VICOMTE. Et j'ai trouvé ici, à mon retour, une invitation dont je venais la remercier.

RIQUEBOURG. Dès que cela plaît à ma femme. (*A George.*) Dis-moi, George, où diable as tu fait cette connaissance-là?

GEORGE. C'est un ancien ami, un camarade d'études: nous étions ensemble à l'École polytechnique.

RIQUEBOURG. Vraiment! c'est dommage que ce soit un vicomte. N'importe; il ne faut pas avoir de préjugés, (*Il passe entre George et le vicomte.*) et dès que vous êtes l'ami de mon neveu, soyez le bienvenu, et si vous voulez prendre quelque chose, un petit verre.

LE VICOMTE, *à part, riant*. Le petit verre est admirable.

GEORGE, *bas, à Riquebourg*. Mon oncle, ça ne se fait pas.

RIQUEBOURG, *bas, à George*. Tu crois, c'est possible: car ce monsieur a un air... (*Haut, à Lapierre.*) Ote-moi tout ça. (*Lapierre sort avec le porte-liqueurs. Au vicomte.*) Pardon, Monsieur, de mon honnêteté. Je vous laisse avec mon neveu. Vous êtes ici chez lui, car George est le fils de la maison; c'est notre enfant.

GEORGE. Mon cher oncle!

RIQUEBOURG. C'est moi qui l'ai élevé, et j'en suis fier, et à tous ceux qui ont l'air de se moquer de moi, je leur dis: « Si je suis un ignorant, mon neveu ne l'est pas. » Comme ce monsieur qui, l'autre jour, avait l'air de me plaisanter, parce que je n'entendais pas une phrase de latin qu'il m'avait lâchée. Si tu avais été là, tu vous l'aurais rembarré, n'est-ce pas? Tu lui aurais parlé grec, tu sais le grec?

GEORGE. Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG. A la bonne heure, aussi quand je t'ai là auprès de moi, je ne crains rien, je défie tout le monde; et pour bien faire, tu ne devrais jamais me quitter. Mais depuis quelque temps, tu nous négliges, ça nous fait de la peine à tous.

GEORGE. Vraiment!

RIQUEBOURG. Et puis, je te trouve triste et changé.

GEORGE, *s'efforçant de rire*. Non, mon oncle.

RIQUEBOURG. C'te bêtise, je ne le vois peut-être pas!

LE VICOMTE. Monsieur a raison, et hier, à l'Opéra, tu avais un air malheureux et si abattu, que je t'ai cru malade; qu'est-ce que cela veut dire? et qu'est-ce qui te tourmente?

GEORGE. J'avais beaucoup travaillé.

RIQUEBOURG. Voilà le mal, il se tuera avec ses mathématiques. Il est trop sage, je lui voudrais quelque bon défaut, ça occupe. (*A George.*) Veux-tu des chevaux, des jockeys? Si tu n'as pas d'argent, il ne faut pas que ça t'arrête: je suis là.

GEORGE. La pension que vous me faites n'est que trop considérable.

RIQUEBOURG, *secouant la tête*. Peut-être aussi qu'il y a autre chose. Tu étais hier à l'Opéra, triste et rêveur; est-ce que par hasard de ce côté-là?.. Hein? dame! mon garçon, c'est cher, mais c'est égal, je serai censé n'en rien voir.

GEORGE.

AIR des *Frères de lait*.

Un tel soupçon et m'outrage et me blesse.

RIQUEBOURG.

Comm' tu voudras; on n'en convient jamais.
Je sais c' que c'est que les foll's d' jeunesse;
Tout comme un autre autrefois j' m'en donnais:
J' n'en peux plus faire, et ce sont mes regrets.
Mais, les payant pour un neveu que j'aime,
D'un doux souv'nir peut-être encore ému,
Je m' persuad'rai que j' les ai fait's moi-même,
Et qu' mon bon temps est revenu.

GEORGE. Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG. Enfin, ça te regarde. Je vais avertir ma femme qu'il y a un vicomte qui la demande. Il se peut, malgré ça, qu'elle ne soit pas visible, car, depuis quelque temps, elle est souffrante. Mais nous sommes gens de revue. Votre serviteur de tout mon cœur (*Il entre dans la chambre de madame Riquebourg.*)

SCENE IV.

GEORGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Comment, mon ami, c'est là M. Riquebourg, ce négociant si riche, si considéré, et dont sa femme me faisait un si grand éloge?

GEORGE. Oui, certes, c'est un brave et honnête homme, à qui je dois tout, et pour qui je donnerais mon sang.

LE VICOMTE. Je le sais, car je me rappelle l'affaire que tu as eue pour lui avec ce monsieur qui riait à ses dépens, et qui ne s'en avisera plus. Mais quand je pense à sa femme, dont le bon ton et les manières distinguées...

GEORGE. Ce sont là ses moindres qualités, et il est

impossible de voir plus de vertu unie à plus de raison! Mariée par l'ordre de ses parents, dont cette union assurait la fortune, à un homme dont les habitudes et les manières ne pouvaient sympathiser avec les siennes, elle ne s'est point dissimulé les difficultés de sa position. Elle a su en triompher; et, où d'autres n'auraient vu que le devoir, elle a su trouver le bonheur.

LE VICOMTE. Vraiment!

GEORGE. Tout en souffrant, peut-être, du ton et des manières de son mari, elle n'a point le tort d'en rougir. Elle le couvre de toute sa dignité, l'ennoblit à tous les yeux, et elle a pour lui tant d'estime, qu'elle force les autres à en avoir.

AIR du *Piége*.

Dans le monde il en est ainsi :
Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont sa femme donne l'exemple.

LE VICOMTE. Elle l'aime donc?

GEORGE. Oui, sans doute; car elle aime, avant tout, son devoir.

LE VICOMTE. Et tu crois qu'elle est heureuse?

GEORGE. Dieu seul le sait. Mais elle semble l'être, et elle l'est en effet. Je sais bien que mon oncle est, parfois, brusque et colère, s'emportant aisément, s'apaisant de même. En un mot, c'est tout à fait l'homme du peuple, avec ses élans généreux et ses défauts habituels. Mais il est si bon pour sa femme; il a tant d'amour pour elle! Oui, oui, c'est à coup sûr un bon ménage! Et puis, il y a en elle un charme indéfinissable qui rend heureux tout ce qui l'entoure.

LE VICOMTE. A qui le dis-tu? J'ai passé, l'été dernier, trois mois auprès d'elle, et je t'avoue qu'à la première vue, la tête m'en a tourné.

GEORGE. Il serait possible!

LE VICOMTE. Eh bien! qu'est-ce qui te prend? Ne veux-tu pas empêcher qu'on adore ta tante? Tu aurais du mal: car je n'étais pas le seul. Tout ce qu'il y avait aux eaux d'aimable et de brillant n'a pas cessé de lui faire une cour assidue. Quant à moi, plus sage qu'eux tous, j'ai vu, dès les premiers jours, que je perdrais mon temps, qu'il n'y avait rien à faire, et prudemment je me suis retiré.

GEORGE, *lui prenant la main*. Ce cher Léon.

LE VICOMTE, *riant*. Tu as l'air de m'en remercier, et je n'y ai pas de mérite. D'abord elle m'en a su gré : j'ai gagné quelque chose dans son estime, ce qui était déjà me payer, et au delà, et puis ensuite, au lieu d'une passion insensée qui m'aurait rendu coupable ou malheureux, j'ai trouvé près d'une autre cet amour pur et véritable que nul remords ne trouble, que nulle crainte n'empoisonne, et qui, désormais, fera le charme et le bonheur de ma vie; en un mot, je veux me marier.

GEORGE. Toi, mon ami? je t'en fais compliment, et plus encore à celle que tu as choisie.

LE VICOMTE. Eh mais! tu la connais.

GEORGE. Moi?

LE VICOMTE. Oui, et peut-être n'est-ce pas sans intérêt personnel que je te raconte tout cela. Il y a deux ans, j'avais rencontré dans quelques salons une jeune personne charmante, mais sans éducation, sans tournure, tout à fait étrangère aux manières du monde, où, s'il faut le dire, elle était même un objet ridicule; car j'étais le seul qui, plusieurs fois, eût pris sa défense; et depuis, j'ignorais ce qu'elle était devenue, lorsque, cette année, aux eaux d'Aix, je la retrouve; et imagine-toi, mon ami, de la grâce, de l'aisance, une tenue parfaite, et, sans avoir rien perdu de sa naïveté première, l'esprit le plus fin et le plus délicat. Deux années de soins et d'études avaient opéré cette métamorphose; et ce qui m'a touché jusqu'au fond du cœur, c'est qu'il m'a été facile de voir que le désir de me plaire avait été la cause d'un tel changement.

GEORGE. Il serait vrai?

LE VICOMTE. Oui; cela et l'exemple, l'amitié et les soins de ta tante.

GEORGE. Comment! ce serait Elise, ma cousine?

LE VICOMTE. Oui, mon ami, c'est elle.

GEORGE. Et tu songerais à l'épouser! toi, jeune, riche, et d'une illustre naissance?

LE VICOMTE. Et pourquoi pas?

GEORGE. Ah! c'est mille fois trop d'honneur pour nous! et jamais je n'aurais osé rêver pour ma cousine, pour ma sœur, une alliance pareille. Mais il faut que tu saches que mon oncle, que le travail, l'industrie, ont conduit à une immense fortune, mon oncle, qui est maintenant un des premiers négociants de Paris, a été autrefois, à Marseille, simple commis, simple garçon de magasin.

LE VICOMTE. Je ne le savais pas, et je me reproche d'avoir ri tout à l'heure à ses dépens : partir de si bas pour arriver si haut, il faut du mérite pour ça. Pardon, mon ami, je le respecterai maintenant.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Gloire à celui qui doit tout à lui-même,
Et qui se fait et son sort et sa part;
Pour bien juger les gens, c'est un système,
On pense au but, moi je pense au départ.
Du grand Condé j'admire le courage;
Mais il était né prince et général...
Vaut-il celui qui, quittant son village,
S'en va soldat et revient maréchal?
Vaut-il celui qui, loin de son village,
S'en va soldat et revient maréchal?

GEORGE. Quoi! cela ne te fait pas changer de sentiment?

LE VICOMTE. Plaisantes-tu? Ne sommes-nous pas camarades? n'avons-nous pas étudié ensemble?

GEORGE. Mais ta famille?...

LE VICOMTE. Ma famille pense comme moi. A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance : le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera? qui commandera demain? Toi, moi, si nos talents nous en rendent dignes; car les talents, l'instruction, fixent seuls les rangs; et maintenant il n'y a que deux classes dans la société : ceux qui ont reçu de l'éducation et ceux qui n'en ont pas. C'est là seulement qu'il y a mésalliance, c'est là qu'il y a malheur. Mais, grâce aux nouveaux charmes dont brille ta cousine, nous n'en sommes plus là; et j'arrive avec ma demande en mariage, que j'avais faite par écrit, c'est plus sûr.

GEORGE. Ah! mon ami, que de reconnaissance!

LE VICOMTE. J'espère que mon exemple t'encouragera, que tu chasseras ces idées sombres qui t'ab-

sorbent et t'attristent, et que, comme moi, tu feras un bon choix et un bon mariage.

GEORGE, *soupirant*. Moi, c'est bien différent, ce n'est pas possible; il n'y a pas de bonheur pour moi.

LE VICOMTE. Et pourquoi donc?

GEORGE. Ah! si tu savais, si je pouvais t'avouer!.. Tais-toi. (*Regardant du côté de l'appartement de madame Riquebourg.*) Voilà ma famille; je te laisse avec elle.

SCÈNE V.

RIQUEBOURG, HORTENSE, LE VICOMTE, GEORGE.

HORTENSE. Mille pardons, monsieur le vicomte, de vous avoir fait attendre; je n'espérais pas votre visite de si bonne heure.

LE VICOMTE. En effet, c'est agir avec bien peu de cérémonie, et je vous dois des excuses.

HORTENSE. Moi, je vous dois des remerciments; c'est nous traiter en amis.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

J'approuve fort un semblable système,
Et mon mari qui pense comme nous,
Me le disait tout à l'heure à moi-même.
LE VICOMTE, *à Riquebourg.*
Serait-il vrai?.. que c'est aimable à vous!
RIQUEBOURG, *avec embarras.*
Vous êt's bien bon...
(*A part, montrant sa femme.*)
En vérité, j' l'admire;
Car, pour mon compte, elle a soin de placer
De jolis mots, que j'ai l' plaisir de dire
Sans avoir eu la peine d' les penser.

HORTENSE, *apercevant George, qui a pris son chapeau, mais qui n'est pas encore parti.* Bonjour, George; nous vous avons attendu hier à dîner, vous n'êtes pas venu; cela nous a inquiétés.

GEORGE. Ah! ma tante!

RIQUEBOURG, *à George*. Quand je te disais : tu lui as fait de la peine; et puis, on ne conçoit plus rien à ta bizarrerie. Je comptais sur toi, le soir, pour la conduire au bal en tête-à-tête.

GEORGE. Je n'ai pas pu.

RIQUEBOURG. Laisse-moi donc; au moment où je donnais la main à ma femme, qui était superbe, j'ai aperçu Monsieur, debout dans la rue, qui regardait monter en voiture, par une pluie battante. Et pourquoi? pour aller avec Monsieur (*Montrant le vicomte.*) soupirer à l'Opéra.

GEORGE. Ne le croyez pas.

HORTENSE, *s'efforçant de sourire*. Et quand ce serait vrai, où est le mal? Vous me croyez donc bien sévère! Écoutez, George, quand vous serez heureux, je ne vous demanderai rien, (*Montrant le vicomte.*) cela regarde Monsieur; mais dès que vous avez des peines, du chagrin, je les réclame; c'est moi qui dois être votre confidente; c'est le privilége des tantes : elles ne sont bonnes qu'à cela.

GEORGE. Ah! Madame.

RIQUEBOURG. Voilà parler; et puisque enfin tu es notre fils, notre enfant, attendu que je n'en ai pas eu de ma femme... ce n'est pas ma faute...

HORTENSE. Monsieur...

RIQUEBOURG. Je dis ça, parce qu'on pourrait croire...

HORTENSE, *s'empressant de l'interrompre, et se retournant vers le vicomte*. Monsieur le vicomte nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

LE VICOMTE. Trop heureux d'accepter.

RIQUEBOURG. Nous irons au spectacle en famille. George, tu donneras le bras à ta tante.

HORTENSE. Pourquoi le gêner? Il aimerait peut-être mieux aller à l'Opéra.

GEORGE. Ah! vous ne le pensez pas.

LE VICOMTE. C'est le jour des *Bouffes*, et si ma loge peut être agréable à ces dames...

RIQUEBOURG. Non pas à moi.

AIR de *Calpigi*.

Dès que j'arrive, il faut qu' j'y dorme;
J' n'y vais qu' pour vous et pour ld femme;
(*A Hortense.*)
Mais j' veux m'amuser aujourd'hui,
Et nous irons chez Franconi;
C'est mon spectacle favori;
Le seul où j'entends à merveille...
Le seul où jamais je n' sommeille.
LE VICOMTE.
A cause du mérite?
RIQUEBOURG.
Non...
A cause des coups de canon.

HORTENSE. Soit, comme vous voudrez, Monsieur; ce qui vous amusera sera ce qui me plaira le plus. George, voulez-vous dire qu'on nous envoie chercher une loge?

GEORGE. J'irai moi-même, si vous le voulez.

LE VICOMTE. J'ai ma voiture en bas, et je peux te conduire.

GEORGE, *bas, au vicomte*. Et ta demande?

LE VICOMTE, *de même*. Je n'ose pas, tant que ton oncle est là.

GEORGE, *de même*. Allons donc.

LE VICOMTE, *à Hortense*. N'osant espérer que vous seriez visible d'aussi bonne heure, j'avais pris, Madame, la liberté de vous écrire.

RIQUEBOURG. Comment?

LE VICOMTE. Ainsi qu'à vous, Monsieur, pour vous adresser une demande qui m'intéresse beaucoup.

RIQUEBOURG. Une demande, à moi?

LE VICOMTE. Et comme je veux vous laisser la liberté d'y réfléchir, (*Lui donnant la lettre.*) je la remets entre vos mains, et, tantôt, en me rendant à votre invitation, je viendrai savoir la réponse. (*A George.*) Partons, mon ami.

AIR du *Siége de Corinthe*.

Ce jour doit m'être favorable,
Pour moi tout semble réuni :
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.
HORTENSE.
Oh! du spectacle, ici, je vous délivre,
N'ayez pas peur; car, en hôtes civils,
Nous vous laissons libre.
LE VICOMTE.
Je veux vous suivre
Et partager ce soir tous vos périls.
LE VICOMTE ET GEORGE, *en sortant.*
Ce jour doit { m'être / t'être } favorable,
Pour { moi / toi } tout semble réuni,
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

SCÈNE VI.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

HORTENSE, *regardant la lettre.* Qu'est-ce que cela veut dire?

RIQUEBOURG, *la lui donnant.* C'est à toi qu'elle est adressée, et je ne lis jamais les lettres de ma femme, parce qu'on dit que ça porte malheur.

HORTENSE, *avec joie.* O ciel! qui se serait douté?.. c'est notre nièce Élise qu'il demande en mariage.

RIQUEBOURG, *avec humeur.* Eh bien! par exemple...

HORTENSE, *étonnée.* Eh quoi! n'êtes-vous pas enchanté, comme moi, d'une alliance aussi honorable?

RIQUEBOURG. Du tout.

HORTENSE. Et pourquoi?

RIQUEBOURG. Je ne te dirai pas que, par goût et par affection, je n'aime pas les seigneurs, ça serait une bêtise; parce qu'enfin un homme en vaut un autre: il y a de braves gens partout, et celui-là, ce n'est pas sa faute s'il est vicomte; mais je te dirai que ma nièce aura cinq cent mille francs de dot, que depuis longtemps j'ai mis de côté, et je ne me serais pas donné tant de mal pour enrichir un étranger.

HORTENSE. Le vicomte est riche.

RIQUEBOURG. Lui ou tout autre, qu'importe? Ce n'est pas un des miens, et je veux qu'e que j'ai gagné à la sueur de mon front ne sorte pas de la famille, c'est à eux, ça leur appartient, ils l'auront, et je ne connais qu'un mari qui convienne à Élise, c'est George, c'est mon neveu.

HORTENSE. Que dites-vous?

RIQUEBOURG. Y a-t-il au monde un plus honnête homme, un plus brave garçon? Si tu l'avais v comme moi, sous le feu du canon?

HORTENSE. Comme vous! et quand donc?

RIQUEBOURG. Pardon, je ne voulais pas te le dire, mais, en ton absence, lors de ces derniers événements, quand on mitraillait le peuple, je me suis dit: « Le peuple! j'en suis, ça me regarde. » J'ai fermé ma maison, mes magasins; et avec mes ouvriers et mes commis je me lançais, sans ordre, au hasard, où il y avait des coups de fusil, car je ne suis pas fort sur la tactique; lorsque je vois arriver au galop un petit jeune homme en habit bleu, qui se met à notre tête, donne des ordres; je regarde, c'était George, que je croyais renfermé à l'École. C'était mon neveu qui criait: *En avant! marche!..* Ce gaillard-là faisait marcher son oncle. Corbleu! je l'ai suivi; il nous a bien menés! et on ne veut pas que je donne ma nièce à mon neveu, à mon général!

HORTENSE. Si, mon ami, si, je trouve cela tout naturel. Ce pauvre George! mais cependant...

RIQUEBOURG. Cependant... cependant .. il n'y a pas d'objection qui tienne, ça a toujours été mon idée, et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que, depuis longtemps, j'ai remarqué une chose qui m'a chagriné.

HORTENSE. Et qu'est-ce que c'est donc?

RIQUEBOURG. Tu sais combien j'aime George; c'est mon soutien, mon appui, c'est, après toi, ce que j'ai de plus cher au monde. Et comme tu es une bonne femme, tu l'aimes parce que je l'aime, pour me faire plaisir; mais cela n'est pas de toi-même, ce n'est pas comme je voudrais

HORTENSE. Que dites-vous?

RIQUEBOURG. Oui, tu te retiens, et il ne faudrait pas, il faudrait être comme moi; tu as peur de lui faire une caresse, de lui faire amitié. Des fois tu le traites avec cérémonie, et d'autres fois tu ne le traites pas bien du tout.

HORTENSE. Moi!

RIQUEBOURG. Je t'en donnerai des preuves. Par exemple: restant à Paris, pour mes affaires, je désirais qu'il t'accompagnât dans ton voyage, tu as mieux aimé partir seule avec ta nièce et une femme de chambre. Je ne t'ai pas contrariée, parce qu'avant tout tu es la maîtresse; mais cela m'a fait de la peine et à lui aussi.

HORTENSE. Vous croyez?..

RIQUEBOURG. Ah dame! il n'est pas démonstratif, il ne fait pas de phrases, celui-là; il ne dit rien; mais il agit; et je sais au fond du cœur combien il nous aime tous deux. Pendant le temps que j'ai été malade, il s'est mis à la tête de ma maison; et, quoique ce ne fût pas son état, il s'y entendait aussi bien que moi, ça allait mieux que si j'y avais été; car il a ce que je n'ai plus, de la jeunesse et de l'activité, et surtout un zèle pour mes intérêts... Et pour toi, est-il possible d'être plus aimable, plus attentif? Toujours à tes ordres; il se ferait tuer pour t'avoir une loge d'Opéra, ou une invitation de bal! Voilà ce qu'il nous faut pour être tout à fait heureux chez nous. Cela vaut mieux, j'espère, qu'un inconnu, qu'un étranger, et, dès aujourd'hui, pour commencer, il faut que tu en parles à George.

HORTENSE, *troublée.* Moi!

RIQUEBOURG. Sans doute; il est toujours de ton avis, il fait toujours ce que tu désires, il te sera facile de le décider.

HORTENSE, *de même.* Je l'essaierai du moins.

RIQUEBOURG. Il le faut, on je croirai que tu as quelque arrière-pensée en faveur de ce vicomte que tu protèges.

HORTENSE. Vous pourriez croire?..

RIQUEBOURG. Oui. Tu as toujours eu un petit penchant pour les gens de qualité, c'est tout naturel, tu en es; moi je n'en suis pas.

HORTENSE. Mon ami!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; GEORGE, *qui entre tout rêveur et reste au fond.*

RIQUEBOURG. Tiens! le voilà, toujours sombre et rêveur! Qu'a-t-il donc? (*L'appelant.*) George!..

GEORGE, *sortant de sa rêverie.* Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG. Arrive, mon garçon, ta tante a à te parler.

GEORGE, *vivement.* Il serait vrai! Me voici.

RIQUEBOURG, *souriant.* Ah! ça t'a réveillé! J'ai des ordres à donner à Dampierre, mon commis, qui part ce soir.

GEORGE. Je le sais. Pour cet établissement que vous voulez former à la Havane.

RIQUEBOURG. Oui, mon garçon.

GEORGE. Une belle entreprise, qui, bien menée, doit réussir.

RIQUEBOURG. Je l'espère. Mais j'en ai une autre qui me tient encore plus à cœur. Nous venons de nous occuper, avec ma femme, de ton avenir, de ton bonheur. Elle te dira cela. Cause avec ta tante, entends-tu, cause avec elle. (*Il rentre dans ses bureaux.*)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGE.

GEORGE, *étonné, et regardant sortir son oncle.* Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle?

HORTENSE. Ce qu'il a, George? il veut vous marier.

GEORGE. Ah! c'est là ce qu'il appelle mon bonheur! J'espère du moins qu'il ne me rendra pas heureux malgré moi; et comme je n'y consens pas...

HORTENSE. Quoi! sans connaître celle qu'on vous destine?

GEORGE, *avec amertume.* Je ne doute pas qu'elle ne soit riche, jeune, aimable, parfaite, en un mot: c'est vous qui avez daigné la choisir; mais quelle qu'elle soit, je la refuse, je n'en veux pas. Point d'amour, point de mariage, jamais. Je veux rester comme je suis.

HORTENSE. Vous êtes donc bien heureux?

GEORGE. Moi!.. Je suis le plus malheureux des hommes.

HORTENSE, *vivement.* Et pourquoi?

GEORGE. Je ne sais; une fièvre lente me consume et me tue. Sans espoir, sans avenir, cette vie que je commence à peine, me semble déjà finie.

HORTENSE. Et quelle carrière, cependant, promet d'être plus brillante? Aimé, estimé de tous, les honneurs vous attendent, la gloire vous appelle, et le désir de servir votre pays n'excite-t-il pas votre ambition?

GEORGE. De l'ambition! je n'en ai plus. A quoi bon acquérir de la gloire, des honneurs? Pour qui? A qui les offrir? Qui s'intéresse à moi?

HORTENSE. Et nous, Monsieur, nous, vos amis et vos parents?

GEORGE. Oui, je le sais, vous m'aimez bien.

HORTENSE. Alors, et si vous le croyez, pourquoi parler ainsi? Il m'appartient peu, je le sais, de vous adresser des conseils; mais si mon âge m'interdit ce droit, mon amitié, peut être, me le donne. Voyons, confiez-moi tout; je suis votre tante et votre amie.

GEORGE. Eh bien! oui, votre confiance attire la mienne, vous seule connaîtrez le fardeau qui me pèse; j'aime, sans espoir d'être aimé! bien mieux, sans vouloir jamais l'être; car si je l'étais, je fuirais au bout du monde.

HORTENSE. Insensé! Vous avez pu livrer votre cœur à une passion coupable!

GEORGE. Coupable! qui vous l'a dit?

HORTENSE. Les tourments que vous souffrez; car un attachement pur et légitime ne donne que du bonheur. Mais faites un instant un retour sur vous-même: où un pareil amour peut-il vous conduire?

GEORGE Ah! vous n'avez jamais aimé, vous qui me faites une pareille demande; où il peut me conduire? à aimer, à souffrir; et ces tourments-là sont le bonheur de ma vie. Loin de m'y soustraire, je les cherche, je les désire, et dernièrement, ce que mon oncle ne sait pas, on m'avait nommé à une place superbe, que j'ai refusée... Il fallait m'éloigner d'elle, il fallait quitter Paris.

HORTENSE, *avec émotion.* Ah! c'est là qu'elle habite?

GEORGE. Oui, Madame, bien loin d'ici.

HORTENSE. Et vous n'avez jamais songé à son repos, que vous pouviez troubler; à sa vie, que vous pouviez rendre misérable?

GEORGE.

AIR: *Le choix que fait tout le village.*

Ah! si jamais je le croyais, Madame,
Si cet amour si cruel et si doux
Pouvait troubler le repos de son âme...
C'est impossible .. ainsi rassurez-vous.
Pour que sur moi descende sa pensée,
Pour abaisser jusque sur moi ses yeux,
Par ses vertus elle est trop haut placée,
Et, grâce au ciel, je suis seul malheureux.

HORTENSE. Si vous l'êtes, c'est que vous le voulez, c'est que vous vous livrez sans cesse au danger, au lieu de le fuir ou de le braver. Je ne suis qu'une femme, et bien faible, sans doute! mais si jamais, pour mon malheur, j'avais à combattre des sentiments pareils aux vôtres, loin d'y céder lâchement, j'en mourrais peut-être, mais j'en triompherais. Auriez-vous moins de courage? et faut-il que ce soit moi qui vous donne des leçons de force et d'énergie? Allons, George, allons, mon ami, croyez-moi, il n'est point de chagrin si profond que la raison ne puisse adoucir, point d'infortune si grande que notre cœur ne puisse supporter et vaincre! Je vous offre mon aide, mon secours; et si vous êtes ce que je crois, si vous êtes digne de mon estime, vous suivrez mes conseils.

GEORGE. Parlez.

HORTENSE. Votre oncle voulait vous faire épouser Elise.

GEORGE. Elise! ma cousine? c'est impossible, un autre en est épris, le vicomte d'Herembert, mon ami.

HORTENSE.

AIR de *Téniers.*

C'est ce qu'il faut d'abord faire connaître
A votre oncle.

GEORGE.
Je lui dirai.

HORTENSE.
Et puis, il est d'autres partis peut-être..

GEORGE.
Pour moi, jamais... je l'ai juré.
N'espérant rien de celle que j'adore,
Je veux toujours, en mes soins assidus,
Lui conserver un amour qu'elle ignore,
Et des serments qu'elle n'a pas reçus.

HORTENSE. Eh bien! il est un autre parti plus facile, qui assurera votre tranquillité, et la sienne peut-être. Cette place qu'on vous offrait, et qui vous éloigne de Paris, il faut l'accepter.

GEORGE. Me priver de sa présence, de mon bonheur! et que vous ai-je fait pour me donner un pareil conseil?

HORTENSE. Il faut pourtant le suivre; mon amitié est à ce prix, choisissez... Eh bien!

GEORGE. Y renoncer, jamais!

HORTENSE. Je vous croyais digne de m'entendre, je vous laisse à vous-même, et n'ai rien à vous dire. (*George s'éloigne; mais au moment de sortir, il jette un coup d'œil sur Hortense, qui ne le regarde plus. Il soupire et sort.*) Ah! que c'est mal à lui!

SCÈNE IX.

HORTENSE, *seule.*

AIR: *O mon ange! veille sur moi.*

D'où vient que son départ me trouble, m'inquiète?

Fuyons son souvenir... je le veux... je ne puis...
(*Elle s'assied près de la table.*)
Présent, je le redoute ; absent, je le regrette;
Je rougis à sa vue, à son nom je rougis...
Il ne m'a jamais dit quelle est celle qu'il aime;
Je devrais l'ignorer, et cependant je croi,
Je la connais trop bien... Hélas! contre moi-même,
O moi-même! protége-moi.

(*Elle reste près de la table, la tête appuyée dans ses mains et plongée dans ses réflexions.*)

SCÈNE X.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, *sortant de la chambre à gauche, à la cantonade.* Allons donc, qu'est-ce que c'est qu'un pareil enfantillage?

HORTENSE, *l'entendant.* Mon mari.

RIQUEBOURG, *se parlant à lui-même.* Est-ce qu'un homme doit être ainsi?

HORTENSE. Qu'y a-t-il?

RIQUEBOURG. C'est ce Dampierre qui, pendant que je lui parle de vins de France, de sucre et de café, s'avise d'avoir la larme à l'œil.

HORTENSE. Et pourquoi?

RIQUEBOURG. Il ne m'écoutait pas, il pensait à sa femme et à son enfant qu'il va quitter. Que diable! il faut être à ce qu'on fait; il y a temps pour tout. Je n'empêche pas qu'on soit sensible, le soir, après le bureau! Aussi, maintenant, me voilà tout à toi. Eh bien! tu as vu George: à quand la noce? Est-il décidé?

HORTENSE, *troublée.* Pas encore tout à fait... mais plus tard, j'espère...

RIQUEBOURG, *gaiement.* A la bonne heure, pourvu que ça vienne; d'autant qu'à présent je suis moins pressé, grâce à une idée qui m'est venue.

HORTENSE. Comment?

RIQUEBOURG. Le départ de Dampierre me laisse trop d'ouvrage, et j'ai imaginé de prendre avec moi mon neveu, qui, à son âge, ne fait rien.

HORTENSE, *à part.* O ciel!

RIQUEBOURG. Comme mon associé, il habitera ici, chez nous, auprès de sa cousine, de sa future; il ne nous quittera plus.

HORTENSE, *à part.* C'est fait de moi! (*Haut.*) Et vous croyez qu'il acceptera?

RIQUEBOURG. J'en suis sûr; car c'est me rendre service. Il m'aidera au bureau, dans mes travaux, dans mes affaires. Et ici, dans notre intérieur, ce sera pour nous une société de tous les instants; en mon absence au moins, tu ne seras plus seule; ça te dissipera, ça t'égaiera, maintenant surtout, que tu es souvent souffrante.

HORTENSE. J'en conviens; et je crois que je le serais moins, si vous aviez daigné m'accorder ce que déjà je vous ai plusieurs fois demandé.

RIQUEBOURG, *étonné.* Comment, ce dont tu me parlais encore l'autre jour?

HORTENSE. Eh bien! oui; permettez-moi de quitter Paris, et d'aller passer quelques mois dans votre terre de Plinville, que nous n'avons pas vue depuis longtemps.

RIQUEBOURG. Quelle diable d'idée! Mais quand une fois les femmes en ont une en tête! Depuis le commencement de l'hiver, il lui a pris un amour de campagne... Voilà trois ou quatre fois qu'elle me presse de partir, par un temps affreux, au mois de décembre.

HORTENSE. Que m'importe? Je n'y tiens pas.

RIQUEBOURG. Et moi, j'y tiens; est-ce que je peux ainsi, toute l'année, me séparer de toi? Déjà, cet été, quand tu as été aux eaux, que nous étions ici, mon neveu et moi, que tu nous avais laissés veufs, nous ne savions que devenir; cette maison est si grande, quand tu n'y es pas! il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur; il me semble que tu aies tout emporté.

HORTENSE, *avec tendresse.* Eh bien! venez avec moi.

RIQUEBOURG. Avec toi! certainement que j'irais, si ça se pouvait; mais mon commerce, mais mes affaires me retiennent ici, je ne peux pas quitter; et quand j'ai bien travaillé toute la journée, il faut que le soir je te retrouve là, près de moi. Ça me console de tout, ça me réjouit, ça me... Enfin, j'ai besoin de toi, je ne peux vivre sans ça, ça m'est impossible.

HORTENSE. Cependant, si je vous suis chère, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Je souffre ici.

RIQUEBOURG. Si c'était pour ta santé, je n'hésiterais pas; mais les docteurs s'y opposent, ils disent que ça te tuera.

HORTENSE. N'importe, laissez-moi partir.

RIQUEBOURG. Et qu'est-ce qui te presse? qu'est-ce qui t'y oblige?

HORTENSE. Il le faut.

RIQUEBOURG. Et pourquoi?

HORTENSE. N'avez-vous pas assez de confiance en votre femme pour vous en rapporter à elle du soin de ce qui est convenable ou nécessaire?

RIQUEBOURG. Si vraiment.

HORTENSE. Eh bien! alors, ne me demandez rien; fiez-vous à moi et laissez-moi m'éloigner.

RIQUEBOURG. Non, morbleu! Je ne conçois pas une insistance pareille; et il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'en connaîtrai le motif; je le veux, je l'exige.

HORTENSE. Je ne puis le dire.

RIQUEBOURG. Eh bien! je n'accorde rien; tu ne me quitteras pas, tu resteras.

HORTENSE, *dans le plus grand trouble.* O mon Dieu! il n'est donc pas d'autre moyen; je n'en connais pas du moins.

RIQUEBOURG. Que dites-vous?

HORTENSE. Qu'attachée à vous, à mes devoirs, j'ai cru longtemps que rien de ce qui leur était étranger ne pouvait jamais faire impression sur moi; je m'étais trompée. Il est des affections qui ne dépendent ni de notre cœur, ni de votre volonté, qu'on ne peut empêcher de naître, et contre lesquelles on n'est point en garde; car lorsqu'on commence à les craindre... elles existent déjà.

RIQUEBOURG. Comment!

HORTENSE. Non que vous deviez vous alarmer, et que ce cœur ait cessé de vous appartenir; il est à vous par le devoir, par l'estime, par la reconnaissance; et grâce au ciel, je suis digne de vous; je n'ai aucun reproche à me faire, mais peut-être n'en serait-il pas toujours ainsi. Vous êtes mon meilleur ami, mon guide, mon protecteur; venez à mon aide, permettez-moi de m'éloigner, de céder à des craintes chimériques peut-être! mais que font naître le sentiment de mes devoirs et l'affection que je vous porte.

RIQUEBOURG. Que viens-je d'entendre! Il est quelqu'un que vous aimeriez?

HORTENSE, *baissant les yeux.* Non, mais je le crains

peut-être! (*Vivement.*) Il ne le sait pas, il ne le saura jamais, et c'est pour en être plus sûre que je veux fuir.

RIQUEBOURG. Ce quelqu'un, quel est-il?

HORTENSE. Que vous importe?

RIQUEBOURG. Et pouquoi l'aimez-vous?

HORTENSE. Je n'ai pas dit cela.

RIQUEBOURG, *hors de lui.* Et moi, j'en suis sûr; il fallait l'empêcher, il ne fallait pas le souffrir; on se commande, on est toujours maître de soi.

HORTENSE. L'êtes-vous dans ce moment?

RIQUEBOURG. C'est différent; ce n'est pas de l'amour que j'ai, c'est de la rage!.. contre vous, contre tout le monde.

HORTENSE. Que pouvais-je faire cependant, sinon de tout avouer? J'ai donc eu tort d'avoir confiance en vous, de vous prendre pour conseil et pour ami, d'implorer votre protection?

RIQUEBOURG. Non, non; vous avez bien fait, c'est moi qui perds la raison; et quoique jamais peut-être on n'ait fait un pareil aveu à un mari, je crois en vous; vous êtes une honnête femme, que j'estime, que je respecte... c'est à lui seul que j'en veux. Quel est son nom? quel est-il? nommez-le-moi, je suis sûr que je le connais, que je l'abhorre, que je l'ai toujours détesté, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, *annonçant.* Monsieur le vicomte d'Hemberg.

HORTENSE. Le vicomte! Ah! mon Dieu! il vient pour cette réponse.

RIQUEBOURG. Je suis bien en train de la faire; qu'il s'en aille!

HORTENSE. Une pareille impolitesse! c'est impossible; mais le recevoir, lui expliquer votre refus... Je ne puis en ce moment. (*A Lapierre.*) Priez-le de m'attendre au salon; où tout à l'heure j'irai le rejoindre... dites-lui que des occupations... que ma toilette...

LAPIERRE. Oui, Madame. (*Il sort.*)

RIQUEBOURG. Voilà bien des façons, pour un vicomte! (*A part.*) Ah! mon Dieu! si c'était... Oui, c'est lui... j'en suis sûr, maintenant.

HORTENSE. Qu'avez-vous?

RIQUEBOURG. Rien... je n'ai rien... laissez-moi... Rentrez. (*Hortense va pour sortir par la porte du fond. Riquebourg lui montrant celle de son appartement à droite.*) Là, dans votre appartement.

HORTENSE. Qu'est-ce que cela signifie?

RIQUEBOURG, *modérant sa colère.* Je veux que vous me laissiez, je le veux.

HORTENSE. Ah! vous m'effrayez; j'obéis, Monsieur, j'obéis. (*Elle entre dans son appartement.*)

SCÈNE XII.

RIQUEBOURG, *seul.* Oui, oui, c'est lui; ce doit être lui... je le saurai, je lui ferai un affront devant tout le monde entier, s'il le faut, je lui demanderai pourquoi il aime ma femme; pourquoi il en est aimé! Oh! je ne crains pas le bruit, ça m'est égal; et si ça ne lui convient pas, eh bien, je le tuerai! ou bien il me tuera. Et dans ce moment-ci, il n'y aura pas grand mal; il est là, au salon, qui attend ma femme! ce n'est pas elle qu'il verra, c'est moi; allons. (*Il fait un pas pour sortir; en ce moment entre George.*)

SCÈNE XIII.

GEORGE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG. Ah! George, te voilà!

GEORGE. Qu'avez-vous donc?

RIQUEBOURG. Je suis heureux de te voir, de t'embrasser. Adieu, mon ami.

GEORGE. Et où allez-vous donc?

RIQUEBOURG. Je vais me venger.

GEORGE. Et de qui? au nom du ciel, modérez-vous, pas de bruit, pas d'éclat. Qui vous a offensé? parlez.

RIQUEBOURG. Je le voudrais; mais je ne le puis, je ne l'ose; et pourtant, morbleu! à qui demander conseil? à qui confier mes chagrins, si ce n'est à mon seul ami?

GEORGE. Des chagrins! Et qui peut les causer!

RIQUEBOURG. Celle que j'aime le plus au monde, ma femme! Tu sais si j'en suis épris! Eh bien! au sein même de notre ménage, dans l'intimité, jamais je n'ai eu un moment de vrai bonheur, jamais je n'ai pu la regarder comme mon égale; je ne sais quelle supériorité me tenait à distance, et m'imposait, je n'osais l'aimer; et pour comble de maux, malgré ses soins à me plaire, je sentais qu'ici elle n'était pas heureuse; que, dans le monde, elle rougissait de moi.

GEORGE. Qu'osez-vous dire?

RIQUEBOURG. Oui, mon plus grand désespoir est de m'avouer que je suis au-dessous d'elle, que je ne la mérite pas. Pourquoi l'ont-ils sacrifiée? Pourquoi, en échange de ma fortune, me l'ont-ils donnée? J'aurais pris pour compagne une femme élevée comme moi, qui, mon égale en tout, ne m'aurait pas méprisé.

GEORGE. Ah! quelle idée!

RIQUEBOURG. Elle eût eu pour moi de l'estime, du respect, de l'amour peut-être.

GEORGE. Et qu'avez-vous à désirer dans celle que vous avez choisie? Pouvez-vous douter de son affection?

RIQUEBOURG. Eh bien, oui! aujourd'hui j'en doute; et maintenant j'y pense, comment en serait-il autrement? Je me regarde et me rends justice. Dans ce monde dont elle est entourée, n'ont-ils pas tous de l'éducation, de l'esprit, des talents? Ne sont-ils pas tous plus jeunes, plus aimables que moi?

GEORGE. Et vous supposeriez qu'Hortense, que la vertu même, voudrait vous tromper?

RIQUEBOURG. Me tromper! Non, ce n'est pas cela que je veux dire; au contraire, je ne me plains que de sa franchise. Pourquoi a-t-elle eu en moi tant de confiance? ou pourquoi ne l'a-t-elle pas eue tout entière? (*A demi-voix.*) Car c'est elle, c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle préférait, qu'elle aimait quelqu'un.

GEORGE, *avec colère, et hors de lui.* Qu'entends-je, ô ciel! Et vous l'avez souffert! et vous le souffrez encore!

RIQUEBOURG. Eh bien! tu vois, toi qui, tout à l'heure, me recommandais la modération.

GEORGE. C'est que ce n'est pas à vous, c'est à moi de punir un pareil outrage.

RIQUEBOURG, *le retenant.* George, mon ami!

GEORGE. Laissez-moi, je suis furieux!

RIQUEBOURG. Vous resterez ici, je l'exige, je le veux.

GEORGE. Vous me retenez en vain; son nom, dites-moi son nom.

RIQUEBOURG. Eh bien! voilà justement ce que je ne

sais pas, ce qu'elle refuse de m'avouer. Mais il y a apparence que c'est ce vicomte d'Heremberg.

GEORGE. Lui!

RIQUEBOURG. Et c'est pour en être plus sûr que j'allais le lui demander.

GEORGE. Y pensez-vous? compromettre ainsi votre femme! Et puis, vous êtes dans l'erreur; le vicomte a d'autres idées, d'autres vues... je le crois du moins. Et du côté d'Hortense, qui peut vous faire soupçonner?..

RIQUEBOURG. Ecoute; c'est quelqu'un qu'elle craint, qu'elle veut fuir. Une ou deux fois, déjà, elle m'avait parlé de s'éloigner, mais vaguement, faiblement. Aujourd'hui, c'est avec instance, avec prière, à l'instant même! Il faut donc qu'aujourd'hui, ce matin, dans l'instant, il y ait quelqu'un dont la vue ou la présence ait appelé ces sentiments dans son cœur, et l'ait décidée à me faire un pareil aveu.

GEORGE. O ciel!

RIQUEBOURG. Est-ce que tu saurais?..

GEORGE. Non, non.

RIQUEBOURG. Eh bien! moi, je le saurai. Il faudra bien qu'elle me dise son nom, ou bien malheur à elle! Elle ne sait pas de quoi je suis capable.

GEORGE. De grâce, calmez-vous.

RIQUEBOURG. Oui, tu as raison; c'est le moyen de tout gâter, et je sens que je m'y prendrais mal. Mais toi, qui es notre ami à tous deux, tu auras plus de pouvoir ou plus d'esprit que moi. Il faut que tu lui parles.

GEORGE. Moi!

RIQUEBOURG. Dans son intérêt à elle-même, conseille-lui de me le dire. Si elle y consent, il n'est rien que je ne fasse pour elle; mais si elle refuse, fais-lui comprendre que la paix de notre ménage, que notre avenir, que tout notre bonheur en dépend. Enfin, mon garçon, je me fie à toi; arrange ça pour le mieux. Tu me le promets? J'y compte. Adieu! (*Il rentre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XIV.

GEORGE, *seul*. Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve! Mais, malgré moi, et pendant qu'il me parlait, une idée s'est glissée en mon cœur; une idée qui, de tous les hommes, me rendrait le plus heureux, ou le plus malheureux, peut-être!.. Non, non, ce n'est pas possible! Je ne veux, je ne dois pas m'y arrêter.

AIR d'*Aristippe*.

Envers un oncle, un ami véritable,
Quel crime, hélas! serait le mien!
Et pourquoi donc?.. en quoi suis-je coupable?
Je ne veux rien, je n'attends rien.
Tous mes devoirs, je les connais trop bien.
Et d'être aimé si j'avais l'espérance,
Si cet amour n'était point une erreur...
J'aurais bientôt expié cette offense,
Et, je le sens, j'en mourrais de bonheur.

(*Il va pour sortir, et, au moment où il est près de la porte du fond, il voit Hortense qui sort de son appartement.*)

C'est elle!

SCÈNE XV.

HORTENSE, GEORGE.

HORTENSE. Je meurs d'inquiétude... Mon mari... Il faut que je le voie... O ciel! c'est George! (*Tombant sur un fauteuil près de la table.*) Mon Dieu! que devenir!

GEORGE, *courant à elle*. Ma tante! qu'avez-vous?

HORTENSE. Rien, Monsieur; je ne demande rien, qu'à être seule.

GEORGE. Puis-je vous laisser dans l'état où je vous vois?

HORTENSE, *s'efforçant de sourire*. Rassurez-vous, je ne souffre pas. Je venais d'avoir avec votre oncle une explication, où moi seule j'avais tort, sans doute.

GEORGE. Je ne pense pas.

HORTENSE, *étonnée*. Et qui vous l'a dit?

GEORGE. Lui-même, qui me confiait tout à l'heure le sujet de ses peines.

HORTENSE. A vous?.. O mon Dieu! (*Se reprenant, et cherchant à cacher son trouble.*) J'espère, George, que, connaissant comme moi le caractère de votre oncle, que sa vivacité emporte souvent loin des justes bornes, vous n'ajouterez pas foi à des idées dont lui-même reconnaîtra bientôt la fausseté.

GEORGE. Je ne crois rien, sinon que vous méritez les respects du monde entier, et que vous êtes ce que la vertu a créé de plus noble et de plus parfait.

HORTENSE. Je ne mérite point de tels éloges.

GEORGE. Et mille fois plus encore.

HORTENSE. Et d'où le savez-vous?

GEORGE. Tout le dit, tout me le prouve; et, bien différent de ce que j'étais ce matin, je tenterai désormais, non de vous égaler, c'est impossible, mais du moins de vous suivre et de vous imiter.

HORTENSE. Que dites-vous?

GEORGE. Que je puis mourir maintenant. J'ai épuisé en un instant tout le bonheur que je pouvais éprouver sur terre. Je n'ai plus rien à envier, rien à désirer. Dites-moi seulement que mon cœur a deviné le vôtre.

HORTENSE, *effrayée, se levant*. Ah! je me serai trahie!

GEORGE. Non, votre secret est à vous; il vous appartient; vous n'avez rien dit, je ne sais rien, et j'ai pu m'abuser sans doute encore, tant que votre bouche n'a pas détruit ou confirmé mes soupçons. Mais quoi que vous prononciez, j'oublierai tout, je vous le jure, tout, excepté l'honneur et la reconnaissance.

HORTENSE. Eh bien! prouvez-le-moi.

GEORGE. Soumis à vos ordres, je les attends.

HORTENSE. Vous me disiez ce matin : « Si j'étais aimé, je fuirais à l'autre bout du monde. »

GEORGE. Je l'ai dit, c'est vrai.

HORTENSE. Eh bien! partez.

GEORGE, *voulant se précipiter vers elle*. Ah! qu'ai-je entendu!

HORTENSE, *l'arrêtant de loin*. Pas un mot de plus. Je connais mes devoirs, vous connaissez les vôtres; quoi que j'ordonne, vous m'avez promis d'obéir; et si vous hésitiez un instant, vous ne seriez plus à craindre pour moi.

GEORGE. J'obéirai. Il n'est point de sort si rigoureux que je n'affronte. J'ai maintenant du bonheur pour toute ma vie. C'est mon oncle!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, *à George*. Eh bien! lui as-tu parlé? L'as-tu determinée enfin à tout m'apprendre, à ne plus avoir de secrets pour moi?

HORTENSE. Oui, j'y suis decidée, je dirai tout.

RIQUEBOURG. Ah! mon cher George! que je te remercie! (*Passant entre George et Hortense. A Hortense.*) En revanche, je te promets tout ce que tu voudras; parle, impose tes conditions; pourvu que je sache son nom, je consens à tout. Eh bien?

HORTENSE. Eh bien, vos soupçons s'étaient portés tout à l'heure sur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG. C'est vrai, et je le crois encore.

HORTENSE. Silence! c'est lui. (*En ce moment entre le vicomte donnant la main à Elise.*)

HORTENSE, *continuant*. Pour vous prouver à quel point vous vous abusiez, et pour bannir à jamais de votre esprit de semblables idées, j'exige d'abord que vous consentiez à son mariage avec Elise, qu'il aime, et dont il est aimé.

RIQUEBOURG. Moi! y consentir...

HORTENSE. Manquez-vous déjà à votre parole?

RIQUEBOURG. Non. Mais cela regarde mon neveu, à qui je la destine, et qui, j'espère, ne souffrira pas.. (*Le vicomte regarde George, qui lui prend la main et le tranquillise.*)

HORTENSE. George m'a donné son aveu. Demandez-lui.

RIQUEBOURG. Est-il vrai?

GEORGE. Oui, mon oncle. (*Bas, au vicomte.*) Je te l'avais bien dit.

LE VICOMTE, *à George*. Ah! mon ami!

ÉLISE. Ah! mon cousin!

RIQUEBOURG, *à George*. Et toi aussi! elle t'a donc ensorcelé? Enfin, puisque je l'ai promis, qu'elle abuse de ma parole...

GEORGE. Pour faire des heureux.

RIQUEBOURG, *à George*. Qu'ils le soient, s'ils peuvent, et puisque tu me restes, j'ai de quoi me consoler. (*A Hortense.*) Est-ce tout?

HORTENSE. Non. Elise n'est pas la seule pour qui j'ai à demander. J'ai aussi à vous parler en faveur de George.

RIQUEBOURG. Et que ne parle-t-il lui même?

HORTENSE. Il n'ose pas, et m'en a chargée.

RIQUEBOURG, *étonné*. Est-ce possible! et qu'est-ce donc?

HORTENSE. Il est naturel qu'à son âge il cherche à s'éclairer, à s'instruire, et dès longtemps il avait des projets de voyage.

RIQUEBOURG, *avec colère*. Des voyages! qu'est-ce que cela signifie?

HORTENSE. Voilà justement ce qui l'empêchait de vous en parler, la crainte de vous fâcher, et cependant, c'est cette idée-là qui le tourmente, qui le rend malheureux, et si vous l'aimez, vous ne résisterez point à ses prières et aux miennes.

GEORGE. Oui, mon oncle, il le faut, et si vous me refusez,..

RIQUEBOURG. Tu oserais partir malgré moi! (*A demi-voix.*) Comment! George, tu veux me quitter? C'est toi qui as pu concevoir une pareille pensée! et qu'est ce que je deviendrai? (*Regardant Hortense.*). A qui confierai-je mes chagrins? qui m'aidera à me consoler? Et toi-même, qu'est-ce que ces idées de jeunesse, ce vague désir de voir du pays, ce besoin de changer de lieu? En trouveras-tu où tu sois plus aimé qu'ici? Est-ce que moi et ta tante ne te rendons pas heureux?.. Eh bien! nous redoublerons de soins, de tendresse, je ne te demande en échange que toi, que ta présence; reste avec moi, mon fils, ne me quitte pas.

GEORGE. Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG. Il cède, il est attendri... (*Au vicomte, à Elise.*) Mes amis, aidez-moi... (*A Hortense.*) Et toi aussi, car tu es là, tu ne dis rien; il semble que tu veuilles le voir partir, que tu le pousses dehors!

GEORGE. N'insistez pas, mon oncle; car, plus vous m'accablez de bontés, plus je sens que je dois persister dans mes projets.

RIQUEBOURG. Que dis-tu?

GEORGE. Par là, du moins, je puis m'acquitter envers vous; ce voyage ne vous sera pas inutile. Au lieu d'un commis, au lieu de Dampierre, qui ne servirait que faiblement vos intérêts, c'est moi qui m'en occuperai, je prendrai sa place.

RIQUEBOURG, HORTENSE ET ÉLISE. Ciel!

RIQUEBOURG. Tu veux partir pour la Havane?

GEORGE. Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG. Et les dangers de la traversée! et ceux du climat! si tu ... ais malade, si...

GEORGE, *à part, avec joie*. Qu'importe? Je suis aimé.

RIQUEBOURG. Et quand même tu échapperais à tous les périls... Dans quelques années, à ton retour, si le docteur avait raison, si tu ne me trouvais plus?

GEORGE. Que dites-vous?

RIQUEBOURG. C'est possible, il me l'a dit; et tu n'aurais donc pas été là pour me fermer les yeux?

GEORGE. Mon oncle!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, *à Riquebourg*. Monsieur, M. Dampierre fait demander vos derniers ordres; car la chaise de poste est dans la cour, tout attelée, et prête à partir.

GEORGE, *à Lapierre*. Et Dampierre, où est-il?

LAPIERRE. En bas, avec sa jeune femme, qui pleure, qui se désole.

GEORGE, *à part*. Encore un heureux que je ferai! (*A Lapierre.*) Dis-lui qu'il reste, que je prends sa place.

LAPIERRE. Vous, Monsieur!

GEORGE. Va vite. (*Lapierre sort.*)

RIQUEBOURG. Ainsi donc, rien ne peut te retenir?

GEORGE, *leur tendant la main à tous*. Adieu tout ce que j'aime, adieu tout ce qui m'est cher.

HORTENSE. George, vous êtes un brave, un honnête garçon.

RIQUEBOURG. Parbleu! qui est-ce qui en doute? (*Regardant Hortense pendant qu'elle se détourne.*) Ah! elle pleure aussi, c'est bien heureux! j'ai cru qu'elle le verrait partir sans lui donner un regret.

GEORGE, *à Riquebourg*. Adieu, mon oncle, mon père!

RIQUEBOURG. Ah! l'ingrat... (*Il détourne la tête du côté d'Elise et du vicomte, et remonte la scène avec eux, pendant que George s'approche d'Hortense.*)

GEORGE, *à Hortense*. Ai-je fait mon devoir?

HORTENSE. Oui. (*Riquebourg s'assied sur le fauteuil, et paraît accablé de douleur; le vicomte et Elise, auprès de lui, cherchent à le consoler.*)

GEORGE, *avec joie*. Et je vous le dois, et je pars heureux, sans remords, sans regrets. (*Hortense, sans lui rien dire, lui tend la main.*)

GEORGE, *lui baisant la main*. Ah! (*Prenant le mou-*

choir qu'elle tenait.) Mouillé de vos larmes, il ne me quittera plus; le voulez-vous? (*Hortense lui abandonne le mouchoir, George le met dans son sein, et courant vers le fond.*) Adieu, pensez à moi, soyez heureux. (*Il sort, Elise et le vicomte sortent après lui.*)

RIQUEBOURG, *lui tendant les bras.* George! mon ami! (*Musique. — Resté seul avec Hortense, après un moment de silence, il se lève et s'approche d'elle.*) Vous l'avez voulu, je vous ai obéi en tout; j'ai consenti à leur mariage, et plus encore, à son départ... Maintenant, votre promesse, je la réclame. (*Avec une colère concentrée.*) Celui que vous aimez, quel est-il? (*On entend dans la cour le roulement d'une voiture qui part; ce bruit fait tressaillir Riquebourg, qui porte la main sur son cœur.*) Parlez, où est-il?

HORTENSE, *étendant le bras du côté de la voiture.* Il est parti. (*Riquebourg pousse un cri, et reste la tête appuyée dans ses mains.*)

FIN DE LA FAMILLE RIQUEBOURG.



LE COMTE,

VRAI DIEU MADAME
PEUT-ON VOUS AIMER ASSEZ?

Comte Ory Scène XIX



Imp. Gellée ... de la Bucherie à Paris

s



nuit,

ıps.
[sez!
bras-
z?

, une
ne.

uille,
e.)

ique).



LE COMTE ORY

ANECDOTE DU XI[e] SIÈCLE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 décembre 1816.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

PRÉFACE.

Le comte Ory était fameux dans le moyen âge. On voit encore en Touraine et sur les bords de la Loire les ruines de ce couvent de Formoustiers qui fut, dit-on, le théâtre de ses galantes entreprises. Du reste, on ne connaît point l'époque précise où vécut le comte Ory; son historien n'a parlé que de ses exploits consignés dans cette ancienne légende que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, et qui a fourni le sujet de la pièce que l'on va lire.

LE COMTE ORY.

BALLADE.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la chasse n'aime rien que la beauté,
Et la bombance, les combats et la gaîté.

Le comte Ory disait, pour s'égayer,
Qu'il voulait prendre le couvent de Formoustiers
Pour plaire aux nonnes et pour se désennuyer.

— Holà! mon page, venez me conseiller :
Que faut-il faire pour dans ce couvent entrer?
L'amour me berce, et je n'en puis sommeiller.

— Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et puis en nonnes il vous les faut habiller,
Puis à nuit close au couvent il faut aller.

Holà! qui frappe? qui mène si grand bruit?
— Ce sont des nonnes qui ne marchent que de nuit.
Tant sont en crainte de ce maudit comte Ory.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis :
Soyez, Mesdames, bienvenues en ce logis ;
Mais comment faire pour trouver quatorze lits?

Chaque nonette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères offre la moitié du sien;
Soit, dit l'abbesse, sœur Colette aura le mien.

Or, sœur Colette, c'était le comte Ory
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraîche et dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pied d'enfant,
La gente abbesse ne comptait pas vingt printemps.

Tous deux ensemble dans le lit bien pressés,
— Ciel! dit l'abbesse... Ah! comme vous m'embrasses!
— Vrai Dieu! Madame peut-on vous aimer assez?

— Holà! mes nonnes, venez me secourir,
Croix et bannière, eau bénite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit comte Ory.

Cessez, Madame, cessez donc de crier;
Laissez en place eau bénite et bénitier,
Toutes vos nonnes ont chacune un chevalier.

Neuf mois ensuite, vers le mois de janvier,
L'histoire ajoute comme un fait très-singulier,
Que chaque nonne eut un petit chevalier.

Personnages.

ALOISE, comtesse de Formoustiers, jeune veuve.
URSULE, demoiselle d'honneur d'Aloïse.
RAGONDE, dame d'atours d'Aloïse.
LE COMTE ORY, seigneur châtelain.
ISOLIER, page du comte.
CLAIRE ET AUTRES DAMES DE LA SUITE D'ALOÏSE.
CHEVALIERS DE LA SUITE DU COMTE.

La scène se passe dans le château de Formoustiers.

Le théâtre représente un salon gothique avec trois portes de fond et deux latérales. Sur le premier plan à droite, une cheminée sur laquelle brûle une lampe; sur le premier à gauche, un balcon saillant donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, URSULE, DAME RAGONDE, *dames d'honneur de la comtesse.*

(*Au lever du rideau, toutes les dames, différemment groupées, et travaillant à divers ouvrages d'aiguille, écoutent dame Ragonde, qui achève une histoire.*)

RAGONDE.

AIR de *M. Guénée* (de l'Académie royale de musique).

« Quoi! répond-elle à l'ermite,

« Dans vos pieux séjours,
« Par vos soins on guérit vite
« Du mal que l'on nomme amour?
« — Ma fille, venez, courage! »
Alors, le cœur plein d'émoi,
Lise entre dans l'ermitage;
Mais jugez de son effroi :
Ce saint anachorète,
Ce dévot, ce prophète,
C'était lui, c'est encor lui, } (*Bis.*)
C'est le comte Ory.

TOUTES LES DAMES.

Eh quoi! Mesdames, c'était lui,
C'était ce méchant comte Ory?

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.

DEUXIÈME COUPLET.

Fier d'une brillante écharpe,
Si voyez beau damoisel;
Si voyez avec sa harpe
Accourir gai ménestrel;
Si voyez berger fidèle,
Ou bien chevalier galant,
Qui dit que vous êtes belle
Et jure d'être constant :
Fuyez, fuyez, pauvrettes.
N'écoutez ces fleurettes :
Car c'est lui, c'est encor lui, } (*Bis.*)
C'est le comte Ory.

TOUTES LES DAMES.

Le ciel nous préserve de lui.
Fuyons ce méchant comte Ory.

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.

URSULE. Ah! mon Dieu, le vilain homme que ce comte Ory! Pourtant on dit qu'il est charmant.

RAGONDE. Voyez le grand mérite! Il est charmant, sans doute il est charmant; c'est le seigneur le plus élégant, toujours brillant, toujours paré : il n'a que cela à faire.

URSULE, *à la comtesse.* Mais, Madame, comment n'a-t-il pas suivi son père et tous les autres seigneurs de la province, qui combattent maintenant les Sarrasins?

LA COMTESSE. On dit que lors de leur départ, retenu par une fièvre ardente, qui faisait craindre pour ses jours...

RAGONDE. Bah! est-ce que ces mauvais sujets-là meurent jamais? Voyez-les à nos genoux; à les en croire, ils expirent toujours, et ils ne s'en portent que mieux; c'est comme nous quand nous nous trouvons mal.

URSULE. Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien le voir une fois dans ma vie, ce comte Ory.

CLAIRE. Et moi aussi.

RAGONDE. Miséricorde! et votre serment? N'avons-nous pas juré à nos maris de vivre toutes renfermées dans le château de Formoustiers, jusqu'à l'époque de leur retour?

URSULE. Moi l'oublier! eh, mon Dieu! je me le répète tous les jours!

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Ils partirent, quelles douleurs!
Nous restâmes dans ces tourelles.

CLAIRE.

Ils promirent d'être vainqueurs;
Nous jurâmes d'être fidèles.

LA COMTESSE.

Leur valeur et notre vertu
Seront dignes l'une de l'autre...

RAGONDE, *soupirant.*

Oui; mais leur serment n'a pas dû
Leur coûter autant que le nôtre.

CLAIRE. Depuis trois ans, n'avoir pas seulement vu l'ombre d'un homme!

RAGONDE. Il est vrai qu'aucun ne pénètre ici; et l'on se croirait dans un monastère, sans les caquets de ces dames, la médisance et les romans.

TOUTES. Comment donc, dame Ragonde?

LA COMTESSE, *se levant.* Eh bien! Mesdames, je crains qu'en devisant ainsi, vous n'ayez oublié l'heure du souper. La nuit est close depuis longtemps.

RAGONDE. Madame la comtesse a raison. Allons, Mesdames, descendons au réfectoire.

TOUTES EN CHŒUR.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Toi qui vois notre souffrance,
Juste ciel que je bénis,
Donne-nous la patience
D'attendre encor nos maris!
Viens, soutiens notre constance,
D'elle dépend la vertu.
Dès qu'on perd la patience
Le reste est bientôt perdu.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, URSULE.

LA COMTESSE. Eh bien! Ursule, vous ne les suivez pas?

URSULE. Oh! non, Madame; je n'ai point d'appétit depuis qu'on m'a dit que la guerre était finie, et que nos maris pouvaient arriver d'un jour à l'autre.

LA COMTESSE. Eh! qui vous a dit cela?

URSULE, *baissant les yeux.* Oh! je le sais de bonne part... c'est-à-dire, je présume.

LA COMTESSE. Voilà pourtant trois mois que je n'ai reçu de nouvelles du comte de Formoustiers, mon frère.

URSULE. Ni moi de Gombaud, mon fiancé; mais tant mieux. Je parierais qu'ils veulent nous surprendre. Pauvre Gombaud!

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Quittant l'objet de ses amours,
Que son adieu fut doux et tendre!
Hélas! je crois encore entendre
Les premiers mots de son discours!
Le clairon sonna : quel martyre!
Il se tut; et je crois pourtant
Que ce qui lui restait à dire
Était le plus intéressant.

LA COMTESSE. Plains-toi donc, l'espoir au moins te reste, mais moi! veuve à mon âge!.. et de quel époux!

AIR : *Rions, chantons, aimons, buvons.*

Sur ton sort je t'entends gémir.
Entre nous quelle différence!
Le veuvage est le souvenir...
L'amour est plus; c'est l'espérance.

URSULE.
L'état de veuve a son plaisir,
Si j'en crois votre expérience,
Lorsqu'on garde le souvenir,
Et qu'on ne perd pas l'espérance.

LA COMTESSE. Que veux-tu dire, l'espérance?

URSULE. Oui, Madame, votre petit cousin Isolier, le page de ce terrible comte Ory.

LA COMTESSE. Bon! Isolier, un enfant! D'ailleurs c'était le parent, le pupille de mon mari, qui l'aimait beaucoup! Et si j'ai consenti à le revoir, c'était par égard pour la mémoire du défunt! Tu sais, du reste, combien il me respecte.

URSULE. Comment donc, Madame, il me disait encore hier: « Ma chère Ursule, tu ne sais pas... vous « ne savez pas; » car il me respecte aussi beaucoup, Madame, « combien j'idolâtre ma belle cousine! »

LA COMTESSE, *vivement*. Il a dit cela? (*Se reprenant.*) Eh bien! il n'aurait jamais osé m'en dire autant.

URSULE. Écoutez donc, Madame, il est en bien mauvaise école auprès de ce comte Ory; et il faut qu'il possède un bien bon naturel pour n'être pas plus mauvais sujet qu'il n'est.

LA COMTESSE. Oh! voilà qui est décidé; ces dames d'ailleurs se croiraient autorisées par mon exemple; et je ne le recevrai plus; je le lui ai même déjà signifié, et s'il osait jamais... (*On entend frapper en dehors.*)

URSULE. Madame! on frappe à la petite porte de la tourelle; si c'était lui!.. (*Ouvrant la croisée du balcon.*) Ah! quel temps affreux!

ISOLIER, *en dehors*. Ursule, est-ce toi?

URSULE. Oui, c'est moi. (*A la comtesse.*) Madame, que faut-il faire? il a déjà attaché son cheval sous un arbre.

LA COMTESSE. Dis-lui que je ne puis...

URSULE. Ah! Madame, il a l'air d'avoir bien froid.

LA COMTESSE, *vivement*. Il a bien froid. Mais aussi quelle audace! malgré ma défense! faites-le monter, Ursule; je vais lui parler. Tiens, descends par le petit escalier. Voici la clé.

URSULE. J'y vais, Madame.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, *seule*. Ursule a raison, la pluie tombe par torrents; et en conscience, on ne peut pas le laisser dehors ce pauvre enfant.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Il me souvient qu'inflexible et sévère,
En m'enfermant dans ce séjour,
Je fis le serment téméraire
De n'y laisser jamais entrer l'amour.
Oui, je jurai, redoutant ses outrages,
De lui fermer mon cœur et mon castel;
Mais en faisant ce serment solennel,
Je ne songeais pas aux orages.

Mon Dieu! qu'Ursule est lente! (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! elle lui ouvre. Eh! mais je crois qu'il l'embrasse. Ne vous gênez pas, Monsieur; je me repens maintenant de lui avoir ouvert: uh! oui, je m'en repens. Le voici; il n'est plus temps.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, URSULE, ISOLIER.

ISOLIER, *mettant un genou en terre*. Bonjour, ma belle, ma bonne, ma divine cousine!

LA COMTESSE. Votre cousine est très en colère contre vous, Monsieur; j'ai à vous gronder. Mon Dieu! comme il a froid? Chauffez-vous, Monsieur, chauffez-vous. Je vous trouve bien hardi! comment! malgré ma défense?.. Dis donc, Ursule, il a peut-être faim? N'est-ce pas, Monsieur, que vous avez faim? Eh! vite, Ursule! ces conserves qui sont sur mon oratoire. (*Ursule sort.*)

ISOLIER. Ma bonne cousine!

LA COMTESSE. Oui, Monsieur, je vous enverrai Ursule pour vous ouvrir désormais. La pauvre petite!

ISOLIER. Comment, vous avez vu?

LA COMTESSE. Oui, j'ai vu qu'avec votre apparente timidité, vous étiez le digne élève de votre maître.

URSULE, *rentrant*. Tenez, beau chevalier! (*Isolier se met à table; la comtesse est à côté de lui, le sert et le regarde manger. — Ursule debout lui verse à boire.*)

LA COMTESSE. Aussi, a-t-on jamais vu courir les grands chemins à cette heure-ci?

ISOLIER, *la bouche pleine*. C'est un message important dont j'étais chargé.

LA COMTESSE. Encore quelque nouveau tour de ce méchant comte?

ISOLIER. Oh! non, c'est au contraire une lettre pour lui, et qui pourra bien... (*A part.*) Diable! taisons-nous. (*Haut.*) C'était le plus long de passer par ici, (*Regardant la comtesse.*) mais c'était le plus beau!

URSULE. Oui, le plus beau, de la pluie à verse.

ISOLIER. Bah! en venant on ne la sent pas; c'est quand je m'en irai!..

LA COMTESSE, *le contrefaisant*. Quand je m'en irai... Avec cet air câlin, qui ne le prendrait pour l'ingénuité même? Eh bien! c'est là le digne conseiller et souvent le compagnon des tours félons que le perfide comte joue aux femmes.

ISOLIER. Vous le savez, c'est mon père qui m'a placé, en partant, auprès du jeune comte; et si ce n'était ses déloyautés en amour, il ne pouvait me choisir plus noble seigneur.

AIR de la romance du *Comte Ory*.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la gloire, n'aime rien que la beauté,
Et la bombance, les combats et la gaîté.

D'ailleurs,

AIR : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Brave, généreux et galant,
Preux chevalier et noble prince,
On craint ses exploits... et pourtant
On le chérit dans la province.
Il voudrait, il le dit tout haut,
Voir chacun heureux à la ronde;
Et même, hélas! son seul défaut
Est de vouloir se mêler trop
Du bonheur de tout le monde.

(*En confidence.*) Mais vous ne savez pas? aujourd'hui je le crois amoureux.

LA COMTESSE. Amoureux? Est-ce qu'il est jamais autrement?

ISOLIER. Oh! cette fois, c'est sérieusement. Imaginez-vous que ce matin il me fait appeler.

AIR du *Pot de Fleurs.*

« Holà ! dit-il, holà! mon page,
« Ici venez me conseiller;
« A mon cœur rendez le courage,
« Amour me berce, et ne puis sommeiller.
« — Hélas! seigneur, vos tourments sont les nôtres,
« Et l'amour, sensible à nos maux,
« Vous prive à la fin du repos
« Dont vous avez privé les autres? »

J'ignore le nom de sa belle, car, pour la première fois, il a été discret : mais il paraît qu'elle est surveillée par un jaloux ou renfermée dans quelque moutier, car ce pauvre comte ne savait comment pénétrer près d'elle, et c'est sur cela qu'il me consultait.

LA COMTESSE. Comment, Monsieur?..

ISOLIER. Oh! je lui ai donné une idée; je suis sûr qu'elle vous divertira. Sire, lui ai-je dit, il faut prendre...

LA COMTESSE. C'est bon, c'est bon; je vous dispense des détails : encore quelque perfidie...

URSULE, *à part*. Ah! quel dommage!

LA COMTESSE. Ecoutez donc! j'entends du bruit dans les corridors.

URSULE. Ce sont ces dames qui rentrent après le souper.

LA COMTESSE. Comment! il est déjà si tard? Allons, allons, Monsieur, vite, il faut vous retirer.

ISOLIER. Comment, ma belle cousine?..

LA COMTESSE. Vous devriez être déjà bien loin. Tenez, prenez ces fruits, prenez encore ces gâteaux. Bonsoir, encore une fois, bonsoir. Ursule, ouvre-lui la porte, et viens me rejoindre aussitôt. (*Elle sort par une des portes latérales.*)

SCENE V.

ISOLIER, URSULE.

URSULE. Vous vous en allez donc, monsieur Isolier?

ISOLIER. Il le faut bien.

URSULE, *à voix basse*. Bah! puisque vous voilà, quelques minutes de plus ou de moins... Si vous m'acheviez cette histoire du comte Ory, que tout à l'heure vous aviez commencée, que je la sache seulement.

ISOLIER. Oui, pour aller la redire.

URSULE. Non; je l'oublierai tout de suite.

ISOLIER. Imagine-toi que je lui conseillai, pour entrer dans ce moutier, de prendre parmi ses chevaliers... (*On entend frapper à coups précipités.*) Qui peut, à pareille heure, venir vous rendre visite? (*Le bruit redouble.*)

URSULE. C'est à la grande porte du château ; je cours voir ce que c'est. Mon Dieu! que je suis malheureuse! Je ne saurai encore rien. Tenez, Monsieur, descendez vite par cet escalier; surtout tirez la porte sur vous, et qu'on ne vous revoie plus. Demain vous m'achèverez l'histoire, n'est-ce pas? Allons, partez, et ne revenez jamais. (*Elle sort par la porte du fond. On continue de frapper.*)

SCENE VI.

ISOLIER, *seul*. Voilà qui est singulier! Ceci se rapporterait-il aux dépêches dont je suis chargé? Oh! non; il est impossible qu'avant minuit... (*Il regarde à la fenêtre à droite.*) Que de lumières dans la cour! Toutes ces dames se serrent l'une contre l'autre; elles n'osent ouvrir. Si je descendais... non, craignons de compromettre ma belle cousine! Mais si c'était quelque aventure? si ma cousine était menacée? si on attaquait le château? oh! non, je ne suis pas assez heureux pour cela. J'entends monter; c'est Ursule.

SCENE VII.

ISOLIER, URSULE, *entrant précipitamment.*

URSULE. Comment! encore ici, Monsieur?

ISOLIER. Pouvais-je partir sans savoir la cause de tout ce bruit? tu vas m'expliquer...

URSULE. Non, Monsieur. Hâtez-vous de vous retirer, et laissez-moi entrer chez Madame.

ISOLIER. Bah! quand on y est, quelques minutes de plus ou de moins...

URSULE. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, c'est encore un nouveau tour de votre maître : de malheureuses pèlerines qu'il poursuit, et qui nous demandent l'hospitalité.

AIR. *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Je viens en bas de les trouver :
Si vous voyiez leur contenance!
Elles me priaient de sauver
Leur honneur et leur innocence.
De frayeur mon cœur hésitait,
Mais la pitié fut la plus forte :
On ne peut, par le temps qu'il fait,
Laisser l'innocence à la porte.

ISOLIER. Et combien sont-elles?

URSULE. Quatorze; je les ai comptées.

ISOLIER, *étonné*. Quatorze! et tu les as fait entrer?

URSULE. Sans doute; elles sont en bas, dans le parloir.

ISOLIER. Ici, dans le château?

URSULE. Oui; elles attendent ce que Madame va décider de leur sort. Allons, vous voilà instruit, laissez-moi entrer, et hâtez-vous de vous retirer. Surtout, fermez les deux portes sur vous. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCENE VIII.

ISOLIER, *seul*. Me retirer! il s'agit bien de cela maintenant. Ah! malheureux! qu'ai-je fait? Oui, tout me le dit, voilà l'effet de mes conseils. Ce déguisement, c'est moi qui en ai donné l'idée. Le comte et ses dévoués serviteurs sont maintenant dans cette enceinte, dans le castel de ma belle cousine. Je ne me doutais pas, il est vrai, que ce fût là cette beauté dont il était amoureux. Grands dieux! que faire? Infortuné! et pourquoi me plaindre? je suis trop heureux, au contraire, de ne pas être parti; peut-être trouverai-je le moyen de déjouer les projets du comte, d'empêcher l'entrevue qu'il désire avec tant d'ardeur; car s'il la voit, qui sait? Ma cousine m'aime, mais elle est femme : le rang du comte, l'offre de sa main, peuvent l'éblouir!.. Non, veillons sur ma belle cousine, sur mon seigneur, et montrons-nous le digne page du comte Ory! On vient. Prévenir ma cousine ne servirait à rien. Le comte n'est pas homme à s'éloigner si la ruse ne l'y force. Cachons-nous sur ce

balcon; et tenons-nous prêt à tout événement. (*Il entre sur le balcon et referme la croisée.*)

SCENE IX.

URSULE, *sortant de l'appartement de la comtesse.* LA COMTESSE.

URSULE. Oui, Madame, on va leur offrir le meilleur repas possible.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, DAME RAGONDE.

URSULE. Eh bien! dame Ragonde, que font nos pèlerines?

RAGONDE. Ah! ma chère! elles avaient grand besoin du bon feu que je leur ai fait allumer dans le parloir. Il fait un temps affreux.

LA COMTESSE, *à part.* Pauvre Isolier!

RAGONDE. Je crois que la frayeur les a rendues muettes, car elles ne disent pas un mot.

LA COMTESSE. Quatorze femmes! Et leurs figures? car je n'ai pas eu le temps de les examiner.

RAGONDE. Leurs figures? figures extrêmement respectables, regards pleins d'expression.

URSULE. Allons, ne perdons pas de temps; je vais sur-le-champ leur faire servir à souper: après tant de fatigues, elles doivent en avoir bon besoin.

SCENE XI.

RAGONDE, *seule.* Mais voyez pourtant quel malheur d'être femme, d'être belle, à quoi nous sommes exposées! Ah! perfide comte Ory!.. si je te rencontrais... si nous nous voyions face à face, tu passerais un mauvais moment: comme je te traiterais!.. (*Faisant un geste pour imposer respect.*) Monsieur!..

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Mainte beauté que je voi
Demande, au siècle où nous sommes,
Comment éloigner les hommes...
Hé! mon Dieu! regardez-moi :
Pour n'être point méconnue,
Il me suffit à leur vue
D'une certaine tenue,
D'un certain je ne sais quoi.
Aussi je ne les crains guères :
Toujours les plus téméraires
Ont reculé devant moi.

SCENE XII.

RAGONDE, LE COMTE ORY; *il porte une robe de pèlerine et s'appuie sur un bourdon.*

RAGONDE. Ah! voici une de nos pèlerines; celle qui regarde avec tant d'expression.

LE COMTE. Pardon, ma belle demoiselle, d'oser m'adresser à vous aussi librement.

RAGONDE, *à part.* Ma belle demoiselle! Qu'elle est aimable!

LE COMTE. N'êtes-vous point la maîtresse de ce château?

RAGONDE. Vous êtes trop bonne : dame d'honneur, tout au plus. Mon nom est Ragonde.

LE COMTE. Hé bien! vertueuse Ragonde, pourriez-vous me faire parler à votre maîtresse?

RAGONDE. Impossible, ma belle dame; la comtesse ne peut voir personne.

LE COMTE, *à part.* Ah diable!.. (*Haut.*) Dites-lui que ce sont des pèlerines qui reviennent de la Terre-Sainte.

RAGONDE. De la Terre-Sainte! sauriez-vous, par hasard, des nouvelles de nos maris?

LE COMTE. De vos maris?.. justement; ce sont de leurs nouvelles que j'apporte.

RAGONDE. Ah! je cours sur-le-champ; je le dis à madame la comtesse, à tout le monde. De nos maris! quel bonheur! Madame, un peu de patience; la joie, l'émotion... Je reviens à l'instant.

SCENE XIII.

LE COMTE, *seul.* Je vais donc la voir cette superbe dame! cette belle cousine dont Isolier m'a tant de fois parlé! Pauvre Isolier! il était loin de se douter que son conseil extravagant me conduirait en ces lieux. C'est que toutes ces petites femmes sont charmantes. J'étais venu ici avec les intentions les plus raisonnables, et je ne sais déjà quelles idées... J'ai laissé mes compagnons, ou plutôt mes compagnes, dans le parloir; et j'accours ici savoir quel destin me prépare l'Amour, prêt à profiter de toutes les chances qu'il me présentera pour toucher le cœur de cette fière comtesse, et pour l'obliger enfin à me pardonner la ruse qui m'a conduit à ses pieds. Encore cette folie; dans peu de jours le retour de mon père peut me forcer à la sagesse.

AIR de la cavatine de *don Juan* (MOZART).

Vive la folie
Par qui ma vie
Fut embellie,
Entends mes vœux.
Si mon délire
Ici m'attire,
C'est pour te dire
Derniers adieux.
J'en fais promesse,
Belle comtesse,
Sage maîtresse
De ce séjour;
Quand ma tendresse
A toi s'adresse,
Vers la sagesse
C'est un retour.
Vive la folie
Par qui ma vie, etc.

Mais quel bruit! Dieu me pardonne, ce sont ces dames qui parlent toutes ensemble.

SCENE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, RAGONDE; TOUTES LES DAMES, *excepté* URSULE.

AIR : *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

CHŒUR.

Quoi! vous apportez ici,
Noble et gentille pèlerine,
Quoi! vous apportez ici
Des nouvelles de mon mari!

PREMIÈRE DAME.
Revient-il près de sa belle?
RAGONDE.
Est-il frais et bien portant?
DEUXIÈME DAME.
A-t-il battu l'infidèle?
CLAIRE, *à voix basse.*
Est-il constant?
TOUTES.
Vous que le ciel guide ici,
Parlez, gentille pèlerine,
Parlez, donnez-nous ici
Des nouvelles de mon mari.

LE COMTE, *regardant la comtesse.* Isolier avait raison, elle est charmante.

LA COMTESSE. Est-il vrai, Madame, que la guerre soit terminée, et que les seigneurs de cette province se disposent à revenir en France?

LE COMTE. La guerre est terminée, Mesdames, mais non les exploits de vos maris; il leur reste encore trop à faire pour que vous puissiez compter sur leur prompt retour. Si cela continue, ils convertiront toute l'Asie.

RAGONDE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

AIR : *Les fillettes au village* (de M. HIP. DE LA MARRE).

Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.
Pour leur croyance divine
Les belles n'ont plus d'effroi.
Et sultane et pèlerine,
Ils soumettront tout, je croi... (*Bis.*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.
Du grand soudan de Syrie
Ils ont pris tout le sérail...
Voulant par une œuvre pie
Le convertir en détail.
Ils y restent, j'imagine,
Par zèle pour notre loi... (*Bis.*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

TOUTES.

AIR du vaudeville de l'*Ecu de six francs.*

Quoi! nos maris, est-il possible?
Voyez, les traîtres, les ingrats!
PREMIÈRE DAME.
Le mien pour une autre est sensible.
RAGONDE.
Eh quoi! le mien ne revient pas?
CLAIRE, *à une autre dame.*
Toi qui depuis longtemps soupires...
RAGONDE.
Hélas! nos époux, je le voi,
Seront les soutiens de la foi,
Et nous en sommes les martyres.

LA COMTESSE. Nous comptions sur leur retour pour nous soustraire aux poursuites de ce terrible comte Ory.

RAGONDE, *au comte.* Terrible, c'est le mot, vous le savez par expérience.

LE COMTE. Oui, je sais plus que personne de quoi il est capable. (*A la comtesse.*) Mais qu'avons-nous besoin de protecteurs, Mesdames; notre sexe ne peut-il se défendre par lui-même?

AIR : *Restez, restez, troupe jolie* (de DOCHE).

Formons une étroite alliance;
Liguons-nous toutes contre lui,
Et pour punir son arrogance,
Abaissons ce fier ennemi.
Oui, de vous seule il peut dépendre
Que tous ses torts soient expiés,
Et si nous pouvions nous entendre,
Il serait bien vite à vos pieds.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; URSULE, *puis les autres* DAMES.

LA COMTESSE, *à Ursule.* Eh bien! mes ordres ont-ils été exécutés?

URSULE. Oui, Madame : quand toutes nos pèlerines ont été bien réchauffées, on les a fait passer dans le réfectoire; nous les examinions à travers les vitraux. Grands dieux! quel appétit! les pauvres femmes, elles dévorent!

LE COMTE, *à part.* Les traîtres! ils vont me trahir.

URSULE. Elles sont tellement reconnaissantes de notre accueil, qu'au moment où je suis entrée, elles voulaient toutes m'embrasser.

LE COMTE, *à part.* Je l'aurais parié, morbleu!

LA COMTESSE. Mais vous, Madame, vous ne partagez point leur repas?

LE COMTE. La crainte et l'émotion m'ont ôté l'appétit.

LA COMTESSE. Votre situation me fait faire une réflexion qui m'embarrasse.

LE COMTE. Laquelle?

LA COMTESSE. Comptez-vous sur-le-champ vous remettre en route?

LE COMTE. Mais, Madame, à moins de risquer de retomber entre les mains du méchant comte, nous ne pouvons...

LA COMTESSE. Je le sens bien, mais comment faire pour loger ainsi tant de monde?

URSULE. Mais, Madame, nul inconvénient : nous veillerons avec ces dames; elles doivent savoir de belles histoires, et cela est si divertissant!

LE COMTE, *à part.* C'est charmant.

AIR : *Beaux Damoiseaux et Demoiselles* (du *Prince troubadour*, de MÉHUL.)

Oui, noble dame et bachelettes,
Vous dirai mieux qu'un ménestrel
Tençons et récits d'amourettes,
Car j'en sais beaucoup, grâce au ciel!
Vous conterai récits de guerre,
Vous conterai joyeux refrain...
Enfin, si Dieu m'aide, j'espère
Vous en conter jusqu'à demain.
TOUTES.
Nous en conter jusqu'à demain!

LE COMTE. Mais dans ce moment, je ne vous cache pas que je suis un peu fatigué, et qu'un instant de repos...

RAGONDE. Chacune de nous peut offrir l'hospitalité à ces dames, moi d'abord, si Madame veut accepter.

LE COMTE, *à part.* Je suis perdu!..

LA COMTESSE, *à part.* Non, je veux être pour ma part dans cette bonne action; et puisque Madame a besoin de repos, (*Prenant une lampe des mains d'une dame, et la présentant au comte.*) suivez ce corridor, au bout duquel se trouve un cabinet attenant à mon appartement. Dame Ragonde, indiquez à cette aimable personne.

RAGONDE. Volontiers; venez, Madame.

LE COMTE.

AIR : *Un moment de gêne* (des RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.)

Bonsoir, noble dame;
Croyez qu'en mon âme
N'oublierai jamais
D'aussi doux bienfaits.
Et bientôt peut-être
Avec loyauté
Saurai reconnaître
L'hospitalité.

CHŒUR.

Oui, le ciel peut-être,
Dans sa bonté,
Saura reconnaître
L'hospitalité.

(*Le comte sort avec Ragonde par la porte à gauche.*)

SCENE XVI.

LA COMTESSE, URSULE; TOUTES LES DAMES.

URSULE. C'est bien la personne la plus douce, la plus aimable!..

LA COMTESSE. Avec toute son amabilité, je lui trouve une figure singulière!

URSULE. Il est vrai qu'elle n'est point de la première jeunesse.

LA COMTESSE. Non, je veux dire dans ses manières.

URSULE. Ecoutez donc, ces pauvres femmes...

AIR du *Verre*.

A leur âge c'est naturel!
Si d'abord vous les aviez vues;
A peine d'un effroi mortel
Sont-elles encore revenues.
La poursuite de tels amants
Doit donner de l'inquiétude,
Surtout lorsque depuis longtemps
On en a perdu l'habitude!

LA COMTESSE. De là vient sans doute cet air contraint et ce maintien embarrassé que j'avais remarqués d'abord. (*Ragonde entre.*)

URSULE. Et si vous voyiez les autres, Madame, c'est bien pire encore. Ce comte Ory ne doute de rien.

RAGONDE. Quel homme!

LA COMTESSE. Heureusement, nous n'en avons rien à craindre.

URSULE. D'ailleurs nous venons de faire une bonne action, et cela doit porter bonheur.

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

Prenons confiance,
Car, dans sa bonté,
Le ciel récompense
L'hospitalité.
Rentrons en silence, etc.

(*Elles sortent.*)

SCENE XVII.

LA COMTESSE, URSULE.

URSULE, *sur le point de partir.* Madame veut-elle accepter mes services? (*Allant chercher une robe dans le fond.*) Comme Madame est bien ainsi! Ah! pauvre Isolier! où es-tu?

ISOLIER, *entr'ouvrant la fenêtre du balcon.* On s'occupe de moi!

LA COMTESSE. Que voulez-vous dire?

URSULE. Je dis qu'il donnerait bien des choses pour être à ma place.

LA COMTESSE. Quelle folie!

URSULE. Lui, Madame, il serait trop heureux; et je suis sûre qu'au prix de tout son sang...

LA COMTESSE. C'est bon, retirez-vous.

URSULE. Je me retire. (*Revenant sur ses pas.*) Madame, vous avez reçu des nouvelles de l'armée! Est-ce qu'on ne sait pas quand reviennent nos maris?

LA COMTESSE. Mon Dieu non. Tous les soirs vous me faites la même demande.

URSULE, *tristement.* Bonsoir, Madame.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, ISOLIER, *caché.*

LA COMTESSE. Enfin me voilà seule, et je puis donc m'occuper de lui. Ce pauvre Isolier! dans quel état il doit être arrivé au château! Qu'il m'en a coûté de le renvoyer par un temps aussi affreux!

ISOLIER. Bonne cousine!

LA COMTESSE. Aussi, que mon frère revienne, et j'espère bien qu'il ne s'en ira plus. Comme il m'aime! comme il braverait tout pour moi!.. jusqu'à la colère de son maître!

ISOLIER. C'est ce que je fais. (*Sortant du balcon.*)

LA COMTESSE. Ce n'est pas lui qui serait jamais audacieux ni mauvais sujet. Jamais il ne voudrait compromettre... (*L'apercevant et jetant un cri.*) Ah! qu'ai-je vu?

ISOLIER, *mystérieusement.* Chut! c'est moi.

LA COMTESSE. Malheureux! vous ici! Que venez-vous faire? me perdre?..

ISOLIER. Vous sauver!

LA COMTESSE. Ingrat! dans quel embarras vous me mettez!..

ISOLIER. Je viens vous en tirer.

LA COMTESSE. Vous! comment?

ISOLIER. Chut! parlons bas. (*Il va écouter à la porte du corridor.*) Je n'entends rien.

LA COMTESSE. Que signifie?..

ISOLIER. Savez-vous à qui vous avez donné l'hospitalité?

LA COMTESSE. A des pèlerines infortunées, poursuivies par le comte Ory

ISOLIER. Non, au comte Ory lui-même.

LA COMTESSE. O ciel! quel affreux danger!

ISOLIER. Ne nous alarmons pas, et voyons avant tout...

LA COMTESSE. Il faut fermer cette porte.

ISOLIER. Faible obstacle pour lui.

LA COMTESSE. Grands dieux! j'entends marcher dans le corridor.

ISOLIER. Si nous pouvions seulement gagner du temps, jusqu'à minuit... Nous sommes sauvés!

LA COMTESSE. Que voulez-vous dire?

ISOLIER. Je n'ai ni le temps ni le pouvoir de m'expliquer. On vient. (*Il souffle la lampe.*)

LA COMTESSE. Que faites-vous?

ISOLIER. Je vous sauve. (*Il s'empare de la mantille que vient de quitter la comtesse.*) Moi, sur ce fauteuil; vous derrière : chargez-vous seulement des réponses.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, *en habit de chevalier.*

LE COMTE. Me voici dans l'appartement de la comtesse. Quelle obscurité!

AIR : *Che zoave zefiretto* (MOZART).

Approchons-nous en silence.
ISOLIER, *à la comtesse.*
Silence!..
LA COMTESSE.
Silence!
LE COMTE.
Mon projet réussira. (*Bis.*)
ISOLIER.
Mon projet réussira...
LE COMTE.
De l'adresse et de la prudence.
ISOLIER, *à la comtesse.*
Prudence!..
LA COMTESSE.
Prudence!
ISOLIER.
L'Amour nous protégera.
LE COMTE.
L'Amour me protégera.
(*Isolier fait signe à la comtesse de parler.*)

LA COMTESSE. Qui va là?

LE COMTE. Comme sa voix est émue! C'est moi, cette pauvre pèlerine à qui vous avez donné l'hospitalité.

LA COMTESSE. Vous m'avez fait une frayeur! j'en tremble encore.

LE COMTE. Pas plus que moi, je vous jure : c'est même cela qui m'amène. Je n'ai pu rester dans mon appartement. Il semble qu'à deux on ait moins peur.

ISOLIER, *à part.* Oui, quand on est deux.

LE COMTE. Et j'ai même besoin de savoir que vous êtes là, auprès de moi. (*Rencontrant Isolier.*)

AIR : *Sans être belle on est aimable* (d'AMBROISE).

Est-ce bien vous?
LA COMTESSE, *répondant.*
Oui, c'est moi-même.
LE COMTE.
Hélas! ma frayeur est extrême...
(*Prenant la main d'Isolier.*)
Elle se dissipe soudain...
Depuis que je sens cette main.
LA COMTESSE, *à part.*
Eh! mais, il croit tenir ma main.
LE COMTE.
Mon cœur à se calmer commence.
LA COMTESSE, *à part.*
La frayeur fait battre le mien.
LE COMTE, *serrant sur son cœur la main d'Isolier.*
Enfin, elle est en ma puissance.
ISOLIER, *à part.*
Comme il me tient!
LE COMTE, *à part.*
Ah! je la tien.
LA COMTESSE, *à part.*
Je puis la lui laisser, je pense;
Son bonheur ne me coûte rien.
TOUS TROIS.
Ah! je la / le } tien.

LA COMTESSE. Maintenant, n'est-ce pas, vous pouvez rentrer dans votre appartement!

LE COMTE. Non, cela me serait impossible; je ne sais quel charme me retient en ces lieux.

LA COMTESSE. Que dites-vous?

LE COMTE. Oui, je vous abusais : vous voyez en moi le plus tendre et le plus fidèle des amants.

LA COMTESSE. Grands dieux!

LE COMTE, *retenant Isolier dans le fauteuil.* Ne cherchez point à vous éloigner. Pouvez-vous douter de mon respect, de ma soumission? Je vous ai vue ce matin, et votre aspect seul a décidé de mon retour à la vertu.

LA COMTESSE. A la vertu!

LE COMTE. Oui, tout m'est possible si vous me permettez de vous revoir.

LA COMTESSE. Me revoir!

LE COMTE. On le peut sans danger, sans indiscrétion. J'ai déjà remarqué au bout de ce corridor une secrète issue.

ISOLIER, *à part.* Il n'a pas perdu de temps.

LA COMTESSE. Et qui vous a donné le droit de vous introduire avec cette audace?

LE COMTE. Mon amour, vos cruautés. Mais, je vous l'avoue, l'idée d'une pareille ruse ne me serait jamais venue; c'est un de mes conseillers, un page, un mauvais sujet...

LA COMTESSE, *à Isolier.* Comment, Monsieur?

ISOLIER. Ce n'est pas vrai. (*La comtesse lui ferme la bouche avec la main.*)

LE COMTE. Pourriez-vous m'en croire capable? moi! le comte Ory?

AIR de la romance du *Comte Ory.*

Ah! de mon âme
A la fin connaissez
La vive flamme.
(*Il baise la main d'Isolier, qui, dans le même moment, baise celle de la comtesse.*)
LA COMTESSE.
Ah! comme vous me pressez!
LE COMTE, *avec expression.*
Vrai Dieu! Madame,
Peut-on vous aimer assez?..
(*On entend un grand bruit au dehors.*)

Qu'entends-je? (*Le comte rentre dans le corridor et Isolier sur le balcon.*)

SCENE XX.

LE COMTE, ISOLIER, *cachés;* RAGONDE, URSULE, LES AUTRES DAMES, *arrivant par le fond avec des flambeaux.*

AIR : *Ah! quel scandale!*

CHŒUR.
Ah! quel scandale abominable!
Ah! quelle horrible trahison!
Vit-on jamais rien de semblable?
LA COMTESSE.
Répondez-moi, qu'avez-vous donc?

RAGONDE. Madame, ces pèlerines...

LA COMTESSE. Eh bien! où sont-elles?

RAGONDE. Elles sortent de table; mais qui s'en serait jamais douté?

AIR du *Calife de Bagdad.*

Ah! qui jamais pourrait le croire?

Quelle honte pour ce saint lieu !
En passant près du réfectoire,
J'entends : *Morbleu, sanbleu, parbleu!*
Lors je m'approche avec mystère :
Ces dames buvaient à plein verre,
En criant : Guerre à la beauté,
Vivent l'amour et la gaîté!

LA COMTESSE. Guerre à la beauté!

RAGONDE. J'ai compris quel danger me menaçait; j'ai été sur-le-champ prévenir ces dames, et nous accourons toutes. Tenez, ne les entendez-vous pas? (*On entend en dehors.*)

Chantons le vin et la beauté;
Vivent l'amour et la gaîté !

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; CHEVALIERS DE LA SUITE DU COMTE ORY, *paraissant à la porte du fond. Leur robe de pèlerine est entr'ouverte et laisse voir leurs habits de chevaliers.*

CHŒUR DE FEMMES, *se pressant autour de la comtesse.*

Grands dieux! hélas! protégez-nous.

CHŒUR DES HOMMES.

Belles, pourquoi nous fuyez-vous?
Vous nous voyez à vos genoux.

(*Ils font un pas vers elles. L'horloge du château annonce minuit, et l'on entend sonner le beffroi. Ils s'arrêtent tous étonnés.*)

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE, *sortant du corridor.*

LE COMTE. D'où vient ce bruit? Serions-nous menacés?

ISOLIER, *sortant du balcon en face.* C'est minuit, et nous sommes sauvés!

LE COMTE. Que vois-je? Isolier en ces lieux!

ISOLIER. Vous y êtes bien, Monseigneur; il faut venir vous y chercher : c'est une lettre que, depuis plusieurs heures, je suis chargé de vous remettre.

LE COMTE. Mais, Dieu me pardonne, tu es arrivé par la fenêtre!

ISOLIER. On doit tout braver, Monseigneur, pour le service de son prince!

LE COMTE. Fripon! Voyons de qui est cette lettre.

ISOLIER. De monseigneur votre auguste père.

LE COMTE. De mon père! (*Lisant.*) « Mon cher comte, « je serai au château cette nuit même. (*A part.*) Cette « nuit! Tous les gentilhommes de mon vasselage et « le brave comte de Formoustiers arriveront à mi- « nuit dans leurs castels, dans le dessein de causer à « leurs nobles dames une douce surprise. »

TOUTES LES DAMES. A minuit! Ce sont eux!

URSULE, *sautant de joie.* C'est mon mari!

LE COMTE, *poursuivant.* « Quant à moi, qui n'ai pas « les mêmes motifs pour me cacher, je t'envoie par « Isolier la nouvelle de mon arrivée. » Grands dieux! que pensera-t-il en ne me trouvant pas au château?

ISOLIER. Mon prince, voulez-vous que je vous donne un conseil?

LE COMTE. C'est ton habitude.

ISOLIER. Vous avez déjà eu l'adresse de remarquer au fond de ce corridor une secrète issue...

LE COMTE. Comment?

ISOLIER. Elle donne sur la campagne.

LE COMTE. Ah! traître, tu sais...

ISOLIER. Entendez-vous le beffroi? Laissez les maris faire leur entrée triomphale, et donnez à votre compagnie l'exemple d'une sage retraite.

LE COMTE. Tu pourrais avoir raison, et tu vas nous guider.

ISOLIER. Mon prince, j'aurai soin de fermer la porte sur vous. Le comte Formoustiers est mon cousin, et je dois rester pour le recevoir.

LE COMTE. Je devine une partie de la vérité. Allons, Mesdames, au revoir; adieu, charmante comtesse : nous n'aimons pas plus à rencontrer des frères que des maris. Mais je n'oublierai point certain baiser...

ISOLIER. Las! Monseigneur! je n'étais pas digne de cette précieuse faveur.

LE COMTE. Comment! c'était toi? Ah! pauvre comte! à qui t'es-tu joué? (*A voix basse.*) Mesdames, je vous demande le secret, et promets de le garder.

AIR du vaudeville du *Mameluk.*

Oui, sans bruit et sans escorte,
Pendant que chaque mari
Entrera par cette porte,
Nous, sortons par celle-ci...
Ne bougez, troupe craintive.
Nous sommes faits à cela.
Sitôt que l'Hymen arrive,
Prudemment l'Amour s'en va.

AIR de *la Sorbonne.*

Vous pourtant,
Croyez-m'en,
Ayez la prudence
De ne point en faire part;
Gardez le silence,
Car
Que chez lui
Un mari
Trouve un téméraire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix!

URSULE.

Quel bonheur!
Ouvrons-leur;
Vite, ouvrons, Madame.
Pourtant quand on vient si tard
On prévient sa femme,
Car
On peut voir
Tout en noir...

RAGONDE.

En France, ma chère,
Un époux arrive... mais
Sait toujours se taire.
Paix!

LA COMTESSE.

Quand pour nous
Nos époux
Sont si débonnaires,
N'allez pas à notre égard
Etre plus sévères,
Car :
Que l'auteur
Par malheur
N'ait pas su vous plaire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix.

FIN DE LE COMTE ORY.



PHILIPPE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 avril 1830.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET BAYARD.

Personnages.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
MATHILDE, sa nièce.
M. DE BEAUVOISIS.
PHILIPPE, intendant de mademoiselle d'Harville.
FRÉDÉRIC.
JOSEPH, domestique de mademoiselle d'Harville.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe dans l'hôtel de mademoiselle d'Harville.

Le théâtre représente un bel appartement; porte au fond, et deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Mathilde; celle qui est à gauche est la porte de la chambre de Frédéric. A droite, sur le devant, une grande table couverte d'un riche tapis, et sur laquelle se trouvent une cassette, un encrier, etc. A gauche, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, MATHILDE. *Elles sont assises; mademoiselle d'Harville travaille à de la tapisserie. Mathilde lui fait la lecture.*

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Eh bien! Mathilde, vous ne lisez plus?

MATHILDE. C'est que je réfléchis, ma tante.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et à quoi, s'il vous plaît?

MATHILDE. Mais à ce roman. C'est singulier! ce Tom Jones, que M. Alworthy et sa sœur élèvent avec tant de bonté, c'est absolument comme M. Frédéric, que vous avez recueilli dès son enfance, dont vous avez pris soin, et qui n'a jamais connu ses parents.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ah! c'est possible, il y a quelque rapport.

MATHILDE. Voulez-vous que je continue, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *prenant le livre*. Non, mon enfant; cela vous fatigue, et puis voici bientôt l'heure du déjeuner.

MATHILDE. C'est dommage, j'aurais été curieuse de savoir ce que devient Tom Jones; il est si bon, si aimable... comme M. Frédéric.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Vous êtes bien jeune, Mathilde; écoutez-moi, et parlons raison, si c'est possible. Vous prenez beaucoup d'intérêt à Frédéric, et il le mérite, sans doute, à quelques égards; mais une jeune personne comme vous doit s'observer davantage.

MATHILDE. Ma tante!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je voulais vous parler de cela, il y a quelques jours. Nous étions allées, la veille, à l'Opéra, j'avais reçu Frédéric dans ma loge; je lui avais fait cet honneur; nous avions avec nous M. le vicomte de Beauvoisis, mon neveu. Le vicomte, malgré quelques petits travers qui tiennent à la jeunesse, réunit les plus brillantes qualités; je vous dis cela entre nous, Mathilde, pour que vous le reteniez. J'ai des projets dont nous parlerons plus tard. Pour en revenir à l'Opéra, vous ne fîtes que rire et causer avec Frédéric. On ne rit point à l'Opéra, ma nièce. Et en sortant, c'est encore le bras de Frédéric qui fut accepté par vous, sans égard pour le vicomte, qui vous offrait le sien. (*Elle se lève.*)

AIR : Vaudeville de la *Somnambule*.

Ce n'est pas bien, ce n'est pas convenable;
A votre rang, Mathilde, il faut songer.

MATHILDE.

J'ai cru pouvoir, suis-je donc si blâmable!
Le consoler, sans déroger.
Il est si bon!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Soit, mais, je le répète,
En fait d'amour, d'amitié, de bonheur,
Il faut encor consulter l'étiquette.

MATHILDE.

Moi, je n'aurais consulté que mon cœur.

Frédéric est si reconnaissant de vos bontés, il vous aime tant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je le crois, Mathilde, j'ai besoin de le croire; et cependant, sans parler ici de mon rang, je ne trouve pas en lui ces égards, ces attentions que j'ai le droit d'attendre, peut-être, d'un jeune homme qui me doit tout. Logé dans mon hôtel, mon salon lui est ouvert; il peut venir s'y former au ton et aux manières de la bonne compagnie. Eh bien, non; à peine s'il paraît le soir chez moi...

MATHILDE. Écoutez donc, ma tante, il faut être juste, votre salon, c'est bien beau, mais ce n'est guère amusant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Comment, Mademoiselle?

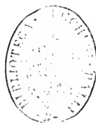
MATHILDE. Pour un jeune homme, je veux dire; n'entendre parler que de l'ancienneté de notre race, des hauts faits des d'Harville... moi-même, qui suis de la famille, je vous assure que quelquefois...

FRISTERIL.

JE N'OSE LEVER LES YEUX

Imp.ie Godart R. de la Bucherie 1 Paris





MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ma nièce...

MATHILDE. A plus forte raison ce pauvre Frédéric, qui est jeune, impatient, étourdi; car sa tête est légère, j'en conviens; mais son cœur est si bon! Elevés ensemble, ici, sous vos yeux, je connais ses sentiments pour vous; je sais à quel point il vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. En êtes-vous sûre, Mathilde?

MATHILDE. Eh! tenez; ce jour où vos chevaux s'emportèrent, mon cousin de Beauvoisis appelait du secours, mais Frédéric se jeta au-devant des chevaux, au risque d'être renversé, il les retint, il vous sauva peut-être! et pour ne pas vous alarmer, par la vue de ses habits déchirés, de ses mains meurtries, il s'échappa en me recommandant le silence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et vous avez eu tort, Mademoiselle. Comment! je n'en ai rien su! Frédéric...

MATHILDE. Entre nous, je crois que votre rang l'intimide un peu. « Ah! » me dit-il souvent, parce qu'il cause avec moi...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ah!

MATHILDE. Oui, il paraît qu'il ne me trouve pas l'air si imposant qu'à vous. « Ah! disait-il, que n'ai-je l'occasion de prouver ma reconnaissance à ma bienfaitrice! je donnerais mon sang, je donnerais ma vie pour elle! si du moins elle était mariée, je me serais dévoué au service de son époux, je l'aurais suivi à l'armée, je me serais fait tuer pour lui. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Il disait cela?

MATHILDE. Oui, ma tante, et cela m'a fait faire une réflexion qui ne m'était pas encore venue. Pourquoi donc ne vous êtes-vous jamais mariée?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *un peu surprise*. Ah! pourquoi? voilà bien la question d'un enfant.

MATHILDE. Il me semble cependant que, lorsqu'on a un beau nom!..

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Lorsqu'on a un beau nom, ma nièce, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de le garder. Je reconnais bien là les idées de ma sœur, de votre mère, qui, au lieu de suivre mon exemple, a choisi dans une classe inférieure un mari qui était riche, mais pas autre chose.

MATHILDE. C'est vrai, on dit que mon père était millionnaire et roturier; mais il aimait tant ma mère, il l'a rendue si heureuse!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ce n'est pas une excuse, Mademoiselle; le bonheur ne justifie pas une faute.

MATHILDE, *d'un ton caressant*. Sans cette faute, cependant, vous n'auriez pas auprès de vous une nièce qui vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *l'embrassant*. C'est vrai, mon enfant. Ah! l'on vient; sans doute M. Frédéric, que j'ai fait demander, et qui tarde bien. Non, c'est Philippe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE, *tenant à la main des papiers et des journaux*.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'est-ce que c'est?

PHILIPPE, *à mademoiselle d'Harville*. Les lettres et les journaux de Mademoiselle, et les comptes du mois; car c'est aujourd'hui le 1er. (*Il lui présente les papiers.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE. C'est bien, je n'ai pas besoin de lire.

MATHILDE. On peut s'en rapporter à Philippe, ce n'est pas un intendant comme un autre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Oui, c'est un honnête homme, et de plus, un habile et dévoué serviteur. Grâce à lui, on me croit deux fois plus riche que je ne le suis; je fais des dépenses énormes, je n'ai jamais de dettes, et toujours de l'argent comptant.

PHILIPPE. Je n'y ai pas grand mérite: pourvu qu'on se souvienne seulement que deux et deux ne font jamais que quatre, ce n'est pas malin d'être intendant; je sais bien qu'anciennement ce n'était pas comme cela.

AIR du *Piége*.

Tous ces fripons d'intendants d'autrefois
Vous ruinaient d'une ardeur peu commune.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

On n'en a plus, et cependant je vois
Qu'en dissipe bien sa fortune.

PHILIPPE.

D'accord, je sais qu'en la mange souvent
Avec une vitesse extrême;
Mais du moins on a maintenant
L'esprit de la manger soi-même.

(*Il présente un registre à mademoiselle d'Harville.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE. C'est inutile, Philippe.

PHILIPPE. Mademoiselle veut toujours signer sans lire; ce sont les usages d'autrefois. Lisez, lisez, il le faut: qu'est-ce que c'est donc que ça? (*Mademoiselle d'Harville passe auprès de la table, et s'assied pour examiner les papiers que Philippe lui a présentés.*)

MATHILDE. C'est drôle, il n'y a que lui qui gronde ma tante, et elle ne se fâche pas. Ces vieux serviteurs ont des priviléges.

PHILIPPE, *passant auprès de Mathilde*. J'ai tort, sans doute; mais, voyez-vous, Mademoiselle, un ancien militaire ne peut pas parler comme un gentilhomme de la chambre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'est-ce que je vois là! (*Lisant.*) « Secours donnés par Mademoiselle, six mille francs. » (*A Philippe.*) C'est plus du double des mois ordinaires.

PHILIPPE. Mademoiselle est si bonne, et l'hiver est si rigoureux!

AIR: *Dans un castel dame de haut lignage.*

A vos désirs j'obéissais d'avance.
Dans vos salons, de tous ces grands seigneurs
Quand votre nom attire l'affluence,
Pour ses bienfaits on le bénit ailleurs.
Si votre hôtel est connu d' la noblesse,
Par l'indulgence il l'est aussi;
Et si quelqu'un ignorait votre adresse,
Le premier pauvr' lui dirait: « C'est ici. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE *se lève et continue de lire.* Des ouvriers... d'anciens militaires...

PHILIPPE. Des camarades à moi qui servaient dans l'armée de Rhin et Moselle. Il faut faire quelque chose pour ceux qui y étaient, Mademoiselle: car c'est sous leurs tentes que bien des gens, qui valaient mieux que moi, ont trouvé asile et protection.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *passant entre Philippe et Mathilde*. C'est vrai, c'est Philippe qui, dans ce temps-là, nous a aidées à passer la frontière.

MATHILDE. Je comprends alors votre reconnaissance, votre affection pour lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Achevons. (*Lisant.*) « Pour la pension de Frédéric, cinq cents francs. » (*A Philippe.*) C'est beaucoup pour un mois.

PHILIPPE. C'est bien peu, Mademoiselle; puisque vous l'avez élevé et protégé, il faut achever votre ouvrage, il faut qu'il s'instruise, qu'il ait des maîtres; il a besoin d'avoir du mérite, lui qui n'a pas de fortune...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. C'est ce qu'il faudrait souvent lui répéter. Je vous ai placé près de lui, Philippe, comme un guide, comme un ami; et j'ai à me plaindre de lui, de vous, peut-être: vous le gâtez, vous n'avez pas pour lui toute la sévérité nécessaire; souvent il rentre bien tard.

PHILIPPE, *embarrassé*. Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je ne l'ai pas vu hier soir.

PHILIPPE. Ah! mon Dieu!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ce matin, je lui ai fait dire de descendre, et il n'a pas encore paru.

PHILIPPE. Il était sorti de très-bonne heure, pour son droit, pour une conférence... je ne sais pas au juste... il travaille tant, que souvent il passe la nuit.

MATHILDE. Voyez-vous, ma tante, il finira par se rendre malade.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *vivement*. Voilà ce que je n'entends pas; je ne veux pas qu'il travaille tant, je le lui défendrai.

PHILIPPE, *à part*. Ce n'est pas la peine.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *allant à la table, et prenant dans la cassette une bourse qu'elle remet à Philippe*. Tenez, Philippe, voilà son trimestre; vous le lui donnerez de ma part, en lui recommandant l'ordre, l'économie et la bonne conduite.

PHILIPPE. Oui, Mademoiselle; mais vous, en revanche, ayez un peu d'indulgence.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Il est léger, mais plein d'honneur et d'âme :
Je m'y connais, et je vous en réponds.
Pour des miser's quand je vois qu'on te blâme,
Moi, je l'excuse, et j'ai bien mes raisons.
Oui, maintenant, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Pour un jeune homm' j' suis toujours indulgent,
Car je soupire, et je m' dis : A sa place,
Le diabl' m'emport' si j' n'en f'rais pas autant!
Pardon, Mam'sell', mais j'en f'rais tout autant.

BEAUVOISIS, *en dehors*. On n'a pas encore déjeuné, c'est bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ah! c'est mon neveu que j'entends.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS, *en négligé très-élégant.*

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur le vicomte d'Harville de Beauvoisis. (*Philippe est auprès de la table, occupé à ranger les papiers.*)

BEAUVOISIS, *baisant la main à mademoiselle d'Harville*. Bonjour, chère tante; bonjour, ma jolie cousine. Je suis bien matinal, n'est-ce pas? Je n'en reviens point de me trouver debout à peu près comme tout le monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Comment avez-vous donc fait?

BEAUVOISIS. Je m'y suis pris d'avance, je ne me suis pas couché.

PHILIPPE, *à part*. On ne lui demandera pas de l'ordre à celui-là.

MATHILDE. Voilà une belle conduite, monsieur de Beauvoisis.

BEAUVOISIS. Vous avez raison; mais il y tant de bals cet hiver... les nuits sont trop courtes, et la vie aussi.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *à Beauvoisis*. Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas? (*A Mathilde.*) Mathilde, voyez, donnez des ordres, qu'on se dépêche de nous servir. (*Elle s'assied auprès de la table.*)

MATHILDE. Oui, ma tante; j'y vais. (*Saluant Beauvoisis.*) Mon cousin... (*Bas, à Philippe.*) Adieu, Philippe. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, BEAUVOISIS. *Mademoiselle d'Harville est assise auprès de la table, Philippe est à sa droite; elle signe de loin en loin des papiers que Philippe dépose sur la table.*

BEAUVOISIS. Je suis venu vous demander à déjeuner en famille; d'abord, mon aimable tante, pour vous présenter mes hommages, et puis pour vous remercier. Vous avez vu Aaron?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je le vois beaucoup trop souvent.

BEAUVOISIS. Ce n'est pas ma faute, les chevaux anglais sont hors de prix. Moi, les chevaux et l'Opéra, voilà ce qui me ruine.

PHILIPPE. Monsieur change si souvent!

BEAUVOISIS. C'est vrai, c'est ce que je me dis tous les jours; je dépense un argent fou, à moi et à ma tante; mais que voulez-vous?

AIR : *Du fleuve de la vie.*

L'argent n'est rien, il faut qu'on brille,
Que dans Paris on soit cité;
Pour faire honneur à ma famille,
Je dépense avec dignité.
Sous des titres comme les nôtres,
Il est noble, il est de bon goût
De ne jamais compter...

PHILIPPE.

Surtout
Quand c'est l'argent des autres.

BEAUVOISIS. C'est le seul moyen de se faire remarquer. Si nous avions une bonne guerre, ce serait bien plus économique. Je ferais parler de moi, ou je me ferais tuer; et cela ne vous coûterait pas si cher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Exposer vos jours! vous, le dernier des d'Harville! Non, mon neveu, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je vous dirai que vous vous devez à vous-même et à votre famille plus de tenue, plus de modération. Qu'est-ce que cette aventure dont on parlait hier dans les salons?

BEAUVOISIS. Quoi! vous sauriez?.. Cela vous a inquiétée?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Beaucoup.

BEAUVOISIS. Vous connaissez cependant mon adresse, et puis, cette fois, je n'avais pas tort. J'avais remarqué à l'Opéra... car je suis un fidèle... Nous sommes toujours là, moi, ou ma lorgnette, en gants blancs, balcon des premières, à droite, c'est mon côté, vous savez. J'avais remarqué une jeune élève de Terpsichore, oh! une taille! un regard céleste, un coude-pied ravissant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Mon neveu!...

BEAUVOISIS. N'ayez donc pas peur, j'ai du tact, je sais gazer. Autrefois, nous dansions sans déroger; par conséquent les danseuses, ça nous revient; ce n'est pas noble, mais c'est gentil; par malheur, c'est léger, et on voulait me persuader que j'avais un rival.

PHILIPPE. Pas possible.

BEAUVOISIS. Je fus comme Philippe, je ne voulus pas le croire; mais de ce temps-ci, il y a tant d'invraisemblance... Je cours chez ma divinité, qui était, dit-on, dans son boudoir. Je veux tourner le bouton, votre serviteur; la porte était fermée en dedans, et j'entends une voix de basse-taille qui me crie: « Qui est là? »

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ah! mon Dieu!

BEAUVOISIS. Il n'y avait plus moyen d'en douter; un autre aurait fait du bruit, de l'éclat; moi, pas du tout, et, ne pouvant remettre ma carte à ce monsieur, je me suis contenté d'écrire au crayon sur la porte: « L'amant de ma maîtresse est un fat; je l'at-« tends au bois...

« *Signé* D'HARVILLE DE BEAUVOISIS. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et il est venu?

BEAUVOISIS. Mieux que ça, il en est venu trois. Il paraît qu'ils avaient tous pris connaissance de mon épître, qui, par le fait, est devenue une circulaire.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *se levant*. Et vous vous êtes battu?

BEAUVOISIS. Sur-le-champ, avec mes trois partners J'ai blessé l'un, désarmé l'autre, et j'ai déjeuné avec le troisième, un aimable jeune homme, le fils d'un pair de France, qui n'a pas voulu me quitter: car les duels, c'est charmant; on se fait des amis à la vie et à la mort. Celui-ci m'a conduit le soir dans une société délicieuse, un rout, un cercle, comme on voudra, où, par parenthèse, j'ai trouvé votre ami Frédéric.

PHILIPPE. Frédéric?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'est-ce que vous dites là?

PHILIPPE. Monsieur le vicomte se trompe, ça ne se peut pas.

BEAUVOISIS. Je me trompe si peu que je lui ai parlé, parce que j'ai été fort étonné de le trouver là; et quand je suis sorti, à six heures du matin, il y était encore.

PHILIPPE, *à part*. Que le ciel le confonde!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *regardant Philippe*. Ah! il était sorti, ce matin, pour travailler, pour... (*Mouvement de Philippe.*) C'est bien. (*A Beauvoisis.*) Et cette maison est-elle convenable?

BEAUVOISIS. Hum! hum! tout au plus.

PHILIPPE. M. le vicomte y était.

BEAUVOISIS. Oh! moi, mon cher, c'est différent, nous allons partout; mais un pauvre diable qui n'a pas un sou à lui, ça peut devenir très-inquiétant: voilà tout ce que je dirai, je ne veux pas lui faire du tort.

PHILIPPE. Eh! mon Dieu! parlez et n'en laissez point croire plus qu'il n'y en a. Quand il serait allé dans cette maison pour son plaisir, pour une danseuse, (*Mouvement de Beauvoisis.*) que sais-je?.. eh! pourquoi pas? ma foi, à son âge...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Philippe, monsieur le vicomte ne vous a point adressé la parole.

BEAUVOISIS. C'est vrai, mais M. Philippe la prend assez volontiers. Il a de l'éloquence, ce qui est du luxe dans un intendant; cela doit vous coûter bien plus cher.

PHILIPPE. Morbleu!..

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Philippe, taisez-vous, vous vous oubliez. (*A Beauvoisis.*) Venez, mon neveu; et surtout, devant Mathilde, pas de récit, pas d'aventure; au moment de lui faire part de nos projets, vos folies...

BEAUVOISIS. Bah! qu'est-ce que cela lui fait, tant que je suis garçon? une fois marié...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Vous serez plus sage, j'espère.

BEAUVOISIS. Certainement, je ne les dirai plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *bas, à Philippe*. Je suis mécontente. (*A Beauvoisis.*) Mon neveu, votre bras. (*En s'en allant, à Philippe.*) Très-mécontente. (*Elle sort avec Beauvoisis par le fond.*)

SCENE V.

PHILIPPE, *seul*. Très-mécontente, voilà le grand mot: après ça, il n'y a plus rien à dire; ce bavard, avec ses histoires, et son air de mépris..... mépriser Frédéric! il a des torts, c'est possible; mais ça regarde Mademoiselle, ça me regarde. (*Pesant la bourse qu'il tient.*) Pauvre garçon! son trimestre, ce n'est pas lourd; et cette fois-ci, pas de supplément à espérer, c'est le cas de venir à son secours sans qu'il s'en doute. (*Il regarde autour de lui, et fouille dans sa poche.*) J'ai justement là quelques petites épargnes que j'allais placer; je ne suis pas un richard, mais enfin, avec un peu d'ordre, on a toujours quelques cartouches au service de ses amis. (*Il prend un rouleau de napoléons.*) Il trouvera sa paie un peu allongée; mais il croira que c'est Mademoiselle. (*Il met quelques pièces d'or dans la bourse.*) Où diable peut-il avoir passé la nuit? ne pas rentrer, nous donner de l'inquiétude, c'est très-mal; je suis d'une colère... (*Versant tout le rouleau dans la bourse.*) Bah! il faut tout mettre, c'est plus tôt fait. (*Il va vers la gauche.*)

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, JOSEPH, PHILIPPE.

FRÉDÉRIC, *à Joseph, dans le fond*. Oui, va, que personne ne te voie! ce billet sur son panier à ouvrage, ou dans son carton; tiens, voilà ma dernière pièce d'or. (*Joseph entre dans l'appartement de Mathilde.*)

PHILIPPE. C'est lui.

FRÉDÉRIC, *posant son chapeau et sa cravache sur la table à droite*. Elle saura tout, mais quand je serai loin. (*Il traverse le théâtre, et va se jeter dans un fauteuil près du guéridon.*)

PHILIPPE, *qui est au fond à droite, l'observant et se rapprochant*. Comme le voilà défait, abattu! on dirait qu'il vient de faire cent lieues de marche forcée; pauvre enfant!

FRÉDÉRIC. Elle me plaindra peut-être. (*Apercevant Philippe.*) Ah! Philippe!.

PHILIPPE, *changeant de ton*. Vous voilà donc enfin! morbleu! n'avez-vous pas de honte?..

FRÉDÉRIC. Ah! je t'en prie, fais-moi grâce de tes remontrances, je ne suis pas en humeur de les entendre.

PHILIPPE. Et vous les entendrez pourtant. Qu'est-ce que ça signifie une vie comme celle-là? Nous donner de l'inquiétude à tous! à moi surtout, et à Mademoiselle.

FRÉDÉRIC, *se levant vivement*. Mademoiselle! dis-tu? Eh! quoi, Philippe, elle saurait?..

PHILIPPE. Elle sait tout; j'ai eu beau mentir pour vous excuser, ce qui ne me serait pas arrivé pour moi-même, elle n'a rien voulu entendre; elle est furieuse contre vous.

FRÉDÉRIC. Allons, il ne manquait plus que cela! j'aurais tout bravé, je prenais mon parti; mais sa co-

lère... Ah! jamais... moi qui donnerais ma vie pour lui épargner un regret, un chagrin...

PHILIPPE. A la bonne heure; mais est-ce que vous ne craignez pas aussi de me faire de la peine, à moi, votre soutien, qui, absent ou présent, suis toujours là pour vous surveiller, pour vous défendre? Vous n'avez donc pas d'amitié pour moi?

FRÉDÉRIC. Si fait, Philippe; pardonne-moi, je suis un fou, un ingrat; mais non, tiens, je suis malheureux, voilà tout.

PHILIPPE. Vous êtes malheureux! (*S'arrêtant plus froidement.* Je comprends, vous avez fait quelques sottises?..

FRÉDÉRIC. Une seule d'abord qui m'en a fait commettre vingt autres.

PHILIPPE. C'est beaucoup pour commencer, mais allons par ordre.

FRÉDÉRIC. Je suis amoureux.

PHILIPPE. Amoureux? Eh bien, il n'y a pas de mal; il faut l'être quelquefois, pourvu que chaque fois ça ne dure pas longtemps.

FRÉDÉRIC. Mais c'est d'une personne si fort au-dessus de moi!..

PHILIPPE. Bah! quand on est jeune, et assez bien, il n'y a plus de distance; et cette personne?..

FRÉDÉRIC. Ah! si tu savais... mais non, je voudrais me le cacher à moi-même. Ah! Philippe, qu'il est cruel de sentir au fond du cœur qu'on pourrait se distinguer, qu'on serait capable d'arriver...

AIR : Vaudeville du *Baiser au porteur*.

Et voir sans cesse un obstacle invincible;
Un mur d'airain, qu'on ne peut surmonter,
Être *sans nom! sans nom*, ce mot terrible,
Je crois toujours l'entendre répéter.

PHILIPPE.

Cela doit-il vous arrêter?
L'honneur est tout, il suffit qu'on le suive,
C'est là le but; et le monde aujourd'hui
Demande comment on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.
On demande comme on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.

FRÉDÉRIC. Tu as beau dire, c'est une humiliation qui me pèse. Tous ces jeunes gens qui viennent ici semblent ne me voir qu'avec dédain. Aussi, je n'y puis plus rester; cette maison m'est devenue insupportable, le découragement m'a pris, je ne sais quelles extravagances m'ont passé par la tête, une rage de fortune; il me semblait que ce serait une compensation, une espèce de mérite, j'en vois tant qui n'ont que celui-là! et j'ai joué de désespoir.

PHILIPPE. Vous avez joué!

FRÉDÉRIC. Comme un fou, comme un furieux.

PHILIPPE, *lui serrant la main.* Vous! Ah! Frédéric, c'est mal, c'est très-mal; je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez perdu.

FRÉDÉRIC. Plus que je ne puis payer.

PHILIPPE. Je devrais vous gronder; mais ça viendra plus tard, et vous n'y perdrez rien. Allons au plus pressé. (*Il tire de sa poche la bourse que lui a remise mademoiselle d'Harville, et la présente à Frédéric.*) Voilà le trimestre : il arrive à propos.

FRÉDÉRIC, *sans le regarder, et à lui-même.* Le trimestre, ah! ça ne suffit pas.

PHILIPPE. Voyez, je crois qu'il y a plus qu'à l'ordinaire... (*Il lui met la bourse dans la main.*) C'est Mademoiselle qui me l'a remis pour vous, avec une mercuriale que vous avez trop méritée. (*A part.*) J'ai bien fait de penser au supplément.

FRÉDÉRIC. Allons, c'est toujours un à-compte.

PHILIPPE. Comment, un à-compte!

FRÉDÉRIC. Ah! oui, apprends donc que j'ai joué ou parié toute la nuit contre M. de Beauvoisis, que je ne peux pas souffrir; j'aurais été bien aise de l'emporter sur lui, mais pas du tout, il a eu un bonheur aussi insolent que sa figure. J'ai perdu onze mille francs.

PHILIPPE. Onze mille francs! miséricorde!

FRÉDÉRIC. Oui, onze mille francs, que j'ai empruntés à mes voisins, à mes amis! au maître de la maison. Il faut que je les rende aujourd'hui même, et tu vois bien que je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

PHILIPPE. Hein!

AIR des *Amazones*.

Y pensez-vous? Quel est donc ce langage?
J'en suis encor tout tremblant.

FRÉDÉRIC.

Mais aussi
Quand le malheur me poursuit...

PHILIPPE.

Du courage,
Et n'allez pas fuir devant l'ennemi;
Non, n'allez pas fuir devant l'ennemi.
Restez, morbleu!

FRÉDÉRIC.

Moi, que je vive encore!
Ah! dans le monde, aux yeux d'un créancier,
Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Eh non, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Du tout, il faut payer.
Avant tout, Monsieur, il faut payer.

FRÉDÉRIC. Et comment payer onze mille francs?

PHILIPPE. Je n'en sais rien, c'est embarrassant; il n'y a pas d'économies qui puissent y suffire.

FRÉDÉRIC. J'ai couru chez tous mes amis.

PHILIPPE. Bah! les amis, quand il faut prêter, ils sont loin. Il n'y a qu'une personne qui puisse vous tirer de là.

FRÉDÉRIC. Mademoiselle d'Harville, ma protectrice.

PHILIPPE. Il faut tout lui avouer.

FRÉDÉRIC. Je n'oserai jamais; je l'aime beaucoup, mais j'en ai si peur...

PHILIPPE. C'est égal, morbleu! Du courage, il faut en passer par là; ce sera votre punition. Justement la voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE D'HARVILLE. *Frédéric et Philippe remontent le théâtre et se tiennent au fond à gauche.*

FRÉDÉRIC. Tu ne nous quitteras pas, n'est-il pas vrai?

PHILIPPE. Soyez donc tranquille. Je suis là, en corps de réserve pour vous soutenir. (*Mademoiselle d'Harville entre, elle marche lentement, et descend le théâtre sans voir Frédéric ni Philippe.*)

FRÉDÉRIC, *à Philippe*. Elle ne nous voit pas, elle est préoccupée, et elle a un air si sévère...

PHILIPPE. Je connais cet air-là; avancez, et ne tremblez pas.

FRÉDÉRIC *fait quelques pas et recule*. Non, je n'oserai jamais, c'est plus fort fort que moi, et plutôt mourir. (*Il s'enfuit dans sa chambre dont il ferme la porte.*)

PHILIPPE. Allons donc. (*Regardant autour de lui, et le voyant partir.*) Eh bien! il s'enfuit, et me laisse seul exposé au danger.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *levant les yeux*. Ah! c'est vous, Philippe! Frédéric a-t-il enfin reparu?

PHILIPPE. Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. J'espère que vous lui avez parlé. (*Voyant que Philippe regarde de tous côtés.*) Quoi donc? Que regardez-vous?

PHILIPPE. Si personne ne vient, (*Il se rapproche.*) parce que je suis bien aise de ne pas être interrompu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPE. Il y a, Mademoiselle, un petit malheur, peu de chose. Dame! la jeunesse, c'est un moment de fièvre qui dure plus ou moins; et quand l'accès est passé, ce qui malheureusement arrive toujours trop tôt...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Où voulez-vous en venir?

PHILIPPE. Voici, Mademoiselle. (*Baissant la voix.*) L'enfant a joué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Frédéric!

PHILIPPE. Oui, Mademoiselle, il a joué, il a perdu, il doit de l'argent. (*A part.*) Là! coup sur coup, c'est plus vite passé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Que me dites-vous là? cette maison où mon neveu l'a rencontré...

PHILIPPE. C'était une maison de jeu, mais dans le grand genre, bonne société; aussi l'enfant a beaucoup perdu, et maintenant, Mademoiselle, il faut payer.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Payer! et vous croyez que j'y consentirai, moi? que j'encouragerai un pareil désordre? que j'acquitterai une dette de jeu?

PHILIPPE. Oui, Mademoiselle, onze mille francs.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Eh! qu'importe la somme? ai-je coutume de compter pour du bien à faire, un service à rendre? j'y mets quelque noblesse, j'y crois; mais après une pareille conduite, non, Philippe, non, mon parti est pris, je ne paierai rien.

PHILIPPE, *s'animant*. Vous ne paierez rien?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Non, sans doute; eh! que dirait ma famille, que dirait le monde, si la fortune des d'Harville ne servait qu'à réparer les sottises d'un étourdi?

PHILIPPE. Votre famille! le monde! vous les craignez trop, Mademoiselle; vous leur avez déjà sacrifié tant de choses!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Philippe!

PHILIPPE. Ne craignez rien, ce que je vous ai promis, je ne l'oublierai pas; mais il faut que chacun fasse son devoir; songez donc que ce pauvre jeune homme n'a que vous au monde, et si vous l'abandonnez, si vous souffrez qu'il soit déshonoré, il a du cœur, cet enfant, il se tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. O ciel!

PHILIPPE. Il y est décidé. Que voulez-vous, il ne tient pas à la vie; comme il me disait tout à l'heure : « Je suis « seul, sans parents, sans espérances; je dois tout à « la pitié. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Il disait cela?

PHILIPPE. Oui, et bien d'autres choses qui m'ont fait venir les larmes aux yeux. Pauvre garçon! je le regardais et je me disais à part moi... (*Mouvement de mademoiselle d'Harville.*) Rien, Mademoiselle, rien du tout; mais j'avais le cœur serré. Oh! vous ne sentez pas cela, vous; vous êtes tranquille, heureuse.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Heureuse! moi! non, Philippe, non, je ne le suis pas.

PHILIPPE. Laissez-donc, Mademoiselle! Dans vos salons, entourée de ce monde qui vous honore, de votre famille que vous dirigez selon votre plaisir...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Au fond du cœur, croyez-vous donc que je ne sente rien de plus? mais je dois à tous ceux qui m'entourent des leçons, des exemples.

PHILIPPE. Comment, Mademoiselle!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je paierai tout, je m'y engage; mais n'en parlez à personne, ne le dites pas à lui-même.

PHILIPPE. Pourquoi donc! vous avez peur qu'il ne vous aime trop?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ah! pouvez-vous le penser? mais mon neveu pourrait s'étonner, se plaindre; vous savez qu'il doit être mon héritier.

PHILIPPE. Raison de plus pour bien traiter ce pauvre Frédéric pendant que vous y êtes. Et d'abord, il ne doit plus être exposé à retomber dans une pareille faute. Pour cela, il faut qu'il soit content. Sa pension n'est pas assez forte.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Vous croyez? Eh bien, Philippe, on peut l'augmenter.

PHILIPPE. Oui, du double. Après ça, tous ses camarades ont des chevaux, des équipages. (*Mouvement de mademoiselle d'Harville.*) Je ne suis pas exigeant, mais il me semble que quand vous lui donneriez un joli cheval de selle, avec un domestique pour l'accompagner...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. En vérité, Philippe, vous êtes d'une exigence...

PHILIPPE. Dame! écoutez donc, Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. C'est bien, achetez ce cheval, tout ce qu'il faudra, mais soyez économe.

PHILIPPE. Suffit; je prendrai ce qu'il y a de plus cher; et quand il sera dessus, vous m'en direz des nouvelles. Le gaillard! savez-vous qu'il est très-bien, au moins? Vous n'y faites pas attention; mais l'autre jour, aux Tuileries, il y avait des dames, mais de belles dames, qui le regardaient passer, et qui disaient entre elles : « Tournure distinguée! joli cavalier! »

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *avec joie*. Vraiment!

PHILIPPE. Oui, Mademoiselle, oui, elles l'ont dit; il ne l'a pas entendu, lui; mais moi qui l'accompagnais, je n'en ai pas perdu un mot; et ça me faisait plaisir.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. En effet, il a une physionomie...

PHILIPPE. Fort agréable, j'ose le dire; et s'il était un peu encouragé, si vous lui adressiez de temps en temps un petit mot d'amitié... Tenez, Mademoiselle, vous êtes trop sévère avec lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Moi!

PHILIPPE. Il est là, tout tremblant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Là! Frédéric!

PHILIPPE.

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu?*

Si vous-même daigniez lui dire
Que vous pardonnez cette fois...

Allons, votre cœur te désire
Autant que le mien, je le vois.
MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Mais êtes-vous sûr que personne?..
PHILIPPE.
Non, non, personne ici n' perte ses pas,
Et vous pouvez être indulgente et bonne;
Ne craignez rien, on ne vous verra pas.

(*Mademoiselle d'Harville s'assied auprès de la table; Philippe va à la porte de la chambre de Frédéric, et lui fait signe d'approcher.*)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, FRÉDÉRIC, PHILIPPE.

PHILIPPE, *bas, à Frédéric.* Venez, j'ai parlé, ça va bien.

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas possible.

PHILIPPE. Si fait, soyez gentil, et remerciez-la.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Ah! Frédéric, approchez.

PHILIPPE, *le poussant.* Approchez donc, plus près encore.

FRÉDÉRIC, *à part.* Je tremble.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je sais tout, Monsieur. (*Mouvement de Frédéric.*) Rassurez-vous, je n'ajouterai pas aux reproches que vous vous faites sans doute; je réparerai votre folie; mais que cette leçon ne soit pas perdue.

FRÉDÉRIC. Je ne l'oublierai de ma vie, ni vos bontés non plus, Madame.

PHILIPPE, *bas.* C'est ça. (*Il passe auprès de la table à la droite de mademoiselle d'Harville.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Frédéric, ne devenez pas joueur, je vous en prie.

FRÉDÉRIC. Jamais, Madame, jamais. (*A part.*) Je n'en reviens pas... tant de bonté...

PHILIPPE. Il ne jouera plus, Mademoiselle; c'est bon pour une fois.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Vous me feriez bien de la peine.

FRÉDÉRIC. Ah! je mourrais plutôt que de rien faire qui pût déplaire à Madame; quand je songe à tous les bienfaits dont on m'a comblé dans cette maison, moi qui n'avais personne au monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *lui tendant la main.* Vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas, tant que vous serez digne d'eux.

PHILIPPE. Il le sera toujours, j'en réponds.

FRÉDÉRIC, *baisant avec transport la main de mademoiselle d'Harville.* Oh! toujours. (*Mademoiselle d'Harville se détourne avec émotion.*)

PHILIPPE, *bas, à mademoiselle d'Harville.* C'est bien ça, Mademoiselle. (*A part.*) A sa place, il me semble que moi, je l'aurais déjà... (*Il fait le mouvement d'embrasser.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et vos travaux, vos études, où en êtes-vous? songez-vous à vous faire un état, un nom?

FRÉDÉRIC. Je n'ai plus qu'à prêter mon serment d'avocat.

PHILIPPE. Là! voyez-vous, il est avocat! et il n'en disait rien.

FRÉDÉRIC. C'est si peu de chose, tant qu'on ne s'est pas distingué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Il a raison.

PHILIPPE. Il paraît que c'est difficile, et que, dans ce régiment-là, les chevrons ne viennent pas vite; mais c'est égal, c'est toujours fort joli d'être avocat à son âge; n'est-ce pas, Mademoiselle?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Sans doute; c'est un titre. J'ai vu des avocats qui étaient reçus dans les meilleures maisons; cela peut mener à quelque chose.

PHILIPPE. Je crois bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *observant Frédéric. A part.*) Oui, Philippe disait vrai; il n'est pas mal: bonne tournure, air distingué. (*Philippe vient auprès de Frédéric à sa gauche. Elle se lève. Haut, à Frédéric.*) Ecoutez-moi, Frédéric, je m'occupe de votre avenir, de votre bonheur; je ne vous demande que de n'y point mettre obstacle par votre conduite.

FRÉDÉRIC. Ah! parlez; décidez de mon sort: trop heureux de vous consacrer ma vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Voilà qui me satisfait; je ne trouverai donc en vous nul obstacle à mes volontés?

FRÉDÉRIC. Que je perde tous mes droits à vos bontés si j'hésite un instant à vous obéir.

PHILIPPE. Je suis sa caution.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Eh bien! Frédéric, j'ai en vue pour vous un établissement fort honorable, une étude qui vaut, dit-on, deux cent mille francs.

FRÉDÉRIC, *s'inclinant.* Ah! Madame!..

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Celle de Desmarets, mon avoué; il vous la cède pour rien.

PHILIPPE. Pas possible!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. C'est la dot de sa fille, jeune personne charmante et très-bien élevée, qu'il vous donne en mariage.

FRÉDÉRIC. O ciel!

TRIO.

Musique de M. Heudier.

ENSEMBLE.
FRÉDÉRIC.
Sort fatal, destin contraire!
Cet arrêt me désespère;
Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère?
PHILIPPE.
Sort heureux! destin prospère!
Lorsque son cœur moins sévère
A nos vœux n'est plus contraire,
Pourquoi gémir et vous taire?
MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Quel embarras! quel mystère!
Lorsque mon cœur moins sévère
Vous assure un sort prospère,
Pourquoi gémir et vous taire?
(*A Frédéric.*)
Vous gardez le silence.
FRÉDÉRIC, *hésitant.*
Pardon, je ne puis accepter.
PHILIPPE, *bas.*
O ciel! quelle imprudence!
MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Que dit-il?
FRÉDÉRIC.
Daignez m'écouter.
MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Non, Monsieur, à mes vœux
Il faut souscrire, je le veux.
Cet hymen...
FRÉDÉRIC.
Non, jamais:
Ah! plutôt perdre vos bienfaits!
ENSEMBLE.
FRÉDÉRIC.
Sort fatal! destin contraire!

Cet arrêt me désespère;
Mais que résoudre, que faire,
Pnur éviter sa colère,
Peur éviter sa colère?

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET PHILIPPE.

A { mes } vœux être contraire!

Ah! redoutez { ma / sa } colère!..
Que veut dire ce mystère?
Mais parlez, c'est trop vous taire,

Ou redoutez { ma / sa } colère.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE, *accourant au bruit.*

MATHILDE. Ah! mon Dieu! ma tante, qu'est-ce donc? comme vous avez l'air fâché!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *regardant Frédéric.* Il me semble que j'ai quelque droit de l'être.

MATHILDE. Contre M. Frédéric!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Sans doute; et vous, Mademoiselle, qui prenez toujours son parti, je ne sais pas, dans cette occasion, comment vous pourrez le justifier. Refuser un mariage superbe!

PHILIPPE. Une étude de deux cent mille francs!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Une jeune personne charmante!

MATHILDE. Serait-il vrai, monsieur Frédéric?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et pour quelle raison?

FRÉDÉRIC. Si je ne me croyais plus libre, si mon cœur était engagé?..

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Quoi! c'est cela?

PHILIPPE. Oui, Mademoiselle, je l'avais oublié, il est amoureux.

FRÉDÉRIC. Pour mon malheur! mais cela ne me donne pas le droit, en me mariant, de faire celui d'une autre.

MATHILDE. Ma tante, c'est au moins d'un honnête homme, et vous ne pouvez le forcer...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. D'être raisonnable? si, vraiment! finissons.

AIR de *Téniers.*

Je veux connaître cette belle.
(A Philippe.)
A vous, peut-être, il le dira.

PHILIPPE, *à Frédéric.*
Répondez, Monsieur, quelle est-elle?

FRÉDÉRIC.
Non, non, personne ici ne le saura.
N'insistez pas sur un sujet semblable.
Oui, malgré moi, pour mon tourment,
Je puis l'aimer, et sans être coupable;
Je le serais en la nommant.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS.

BEAUVOISIS. Eh bien! où est donc tout le monde? on me laisse seul. Je vous cherchais, ma jolie cousine...

MATHILDE. Vraiment!

BEAUVOISIS. Moi, qui m'endors dès que je ne fais rien, je m'amusais à feuilleter votre carton de dessins, des choses ravissantes, lorsque tombe à mes pieds cette lettre toute cachetée.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Une lettre!

BEAUVOISIS. Adressée à Mathilde.

FRÉDÉRIC, *dans le plus grand trouble.* C'est la mienne!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'est-ce que cela signifie?

MATHILDE. Je l'ignore, ma tante; voyez vous-même.

PHILIPPE, *bas, à Frédéric qui fait un mouvement.* Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, *de même.* C'est fait de moi!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.* Une déclaration! Signé FRÉDÉRIC.

BEAUVOISIS, MATHILDE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE. Frédéric!

AIR : *A nos serments l'honneur t'engage* (de LA MUETTE).

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET BEAUVOISIS.
Dieu! qu'ai-je lu!
Quelle insolence!
C'est l'indulgence
Qui l'a perdu.

PHILIPPE ET MATHILDE.
Qu'ai-je entendu!
Quelle imprudence!
Plus d'espérance,
Tout est perdu!

FRÉDÉRIC, *à part.*
Qu'ai-je entendu!
Plus d'espérance!
Mon imprudence
A tout perdu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
M'outrager ainsi!

BEAUVOISIS.
Quelle audace!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Manquer à ma famille!

BEAUVOISIS.
Oublier ce qu'il est!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
A mes bontés voilà le prix qu'il réservait!

FRÉDÉRIC.
Ah! de grâce...

BEAUVOISIS.
Il fallait le tenir à sa place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Il suffit! de ces lieux qu'il s'éloigne à l'instant.

MATHILDE.
Que dites-vous, ô ciel!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *regardant sa nièce et Philippe.*
J'espère maintenant
Que personne, chez moi, n'osera le défendre.
(Mathilde baisse les yeux.)

FRÉDÉRIC.
Ah! Madame, daignez m'entendre.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET BEAUVOISIS.
Dieu! qu'ai-je lu! etc.

PHILIPPE ET MATHILDE.
Qu'ai-je entendu! etc.

FRÉDÉRIC, *à part.*
Qu'ai-je entendu! etc.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'il sorte de mon hôtel. *(A Beauvoisis.)* Tenez, vicomte, voici la clé de mon secrétaire; allez, faites un bon sur mon banquier d'une année de pension.

FRÉDÉRIC. Et je pourrais encore accepter vos bienfaits!

PHILIPPE, *bas, à Frédéric.* Taisez-vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Rentrez, Mathilde, dans votre appartement; et vous, Philippe, suivez-moi. (*Philippe veut lui parler.*) Et pas un mot. (*Beauvoisis sort le premier; mademoiselle d'Harville, avant de sortir, ordonne du geste à Mathilde de rentrer chez elle; Frédéric et Philippe implorent mademoiselle d'Harville, qui les regarde d'un air courroucé, et sort; Philippe la suit. Mathilde est seule à droite auprès de la porte de son appartement.*)

SCENE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

MATHILDE, *prête à entrer*. Ah! l'imprudent! (*Au moment où elle va rentrer, Frédéric passe à sa droite pour l'arrêter.*)

FRÉDÉRIC. Ah! Mademoiselle, un mot, de grâce.

MATHILDE, *toujours pres de la porte*. Impossible.

FRÉDÉRIC. Au nom du ciel! daignez m'écouter.

MATHILDE, *de même*. Je ne le puis plus maintenant, et ma tante... monsieur de Beauvoisis.

FRÉDÉRIC, *regardant par la porte du fond, et revenant à la gauche de Mathilde*. Peu m'importe leur colère; c'est la vôtre que je redoute: et quand un mot pourrait me justifier...

MATHILDE. Vous justifier! ah! je le voudrais.

FRÉDÉRIC. Ce secret eût dû mourir avec moi, je le sais; et quand je l'ai trahi, c'est que j'étais décidé à vous fuir à jamais, à m'ôter la vie.

MATHILDE. Que dit-il?

FREDERIC. Seul parti qui me reste maintenant.

MATHILDE, *s'approchant vivement*. O ciel! monsieur Frédéric! (*Se reprenant sur un ton plus timide.*) Je n'ai le droit de rien exiger de vous; mais si vous m'avez offensée, si vous tenez à votre pardon, renoncez à de telles idées, conservez-vous pour vos amis.

FRÉDÉRIC. Des amis! je n'en ai plus.

MATHILDE. Ah! plus que vous ne croyez.

FRÉDÉRIC, *se jetant à ses pieds*. Qu'entends-je! ah! Mathilde!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; BEAUVOISIS, *entrant par le fond, une traite à la main.*

BEAUVOISIS, *les apercevant*. Qu'est-ce que c'est que ça?

MATHILDE, *poussant un cri*. Ah! (*Elle se sauve dans son appartement.*)

BEAUVOISIS, *riant*. Admirable! et voilà qui est du dernier pathétique. Heureusement que la scène n'avait pas d'autre témoin que moi.

FRÉDÉRIC. Monsieur...

BEAUVOISIS. Il suffit; je veux bien ne pas en parler à ma tante, qui, sans doute, vous retirerait ses derniers bienfaits. (*Lui présentant une lettre de change.*) Les voici; prenez et partez. Prenez, vous dis-je.

FRÉDÉRIC. Jamais; la main qui me les offre suffirait pour me les faire refuser.

BEAUVOISIS. Qu'est-ce à dire?

FRÉDÉRIC. Que je dois respect à ma bienfaitrice; mais à vous, Monsieur, je ne vous dois rien, et je vous demanderai de quel droit vous vous êtes permis...

BEAUVOISIS, *riant*. De vous surprendre aux pieds de ma cousine?

FRÉDÉRIC. Non, Monsieur, mais de vous emparer d'une lettre qui n'était pas pour vous; c'est une action... une action indigne d'un galant homme. Je ne sais pas si je me fais entendre.

BEAUVOISIS. Ah! permettez, ce n'est pas bien, monsieur Frédéric: parce que vous êtes sans importance, sans état dans le monde, vous abusez de vos avantages pour m'insulter. Ce n'est pas généreux.

AIR de *Lantara*.

Je ne saurais, en conscience,
Accepter un pareil rival.

FRÉDÉRIC.

Oui, votre nom, votre naissance
Rendraient le combat inégal.

BEAUVOISIS.

Ah! vous me comprenez fort mal.
Parler ici de rang et de distance
N'est plus de mode, et n'est pas mon dessein.
Car maintenant, avec ou sans naissance,
Tous sont égaux les armes à la main.

Je voulais seulement vous parler de votre position dans cette maison.

FRÉDÉRIC. Je n'y suis plus, on m'en bannit.

BEAUVOISIS. Vous devez du moins vous la rappeler.

FRÉDÉRIC. Vous me l'avez fait oublier. J'ai reçu les bienfaits de la tante, et les outrages du neveu; nous sommes quittes, et si vous n'êtes point un lâche...

BEAUVOISIS, *étonné*. Monsieur...

AIR: *Le regret, la douleur* (de LÉOCADIE).

ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'en est trop, mon honneur
Doit punir cet outrage:
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Il vous faut, je le gage,
Donner une leçon;
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai dit, mon honneur
Punira cet outrage.
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Vous avez, je le gage,
Besoin d'une leçon;
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

BEAUVOISIS.

Votre attente, Monsieur, ne sera point trompée.
Votre arme?

FRÉDÉRIC.

C'est égal.

BEAUVOISIS.

L'épée.

FRÉDÉRIC.

Oui, soit, l'épée.

BEAUVOISIS.

Votre témoin?

FRÉDÉRIC.

Je n'en ai pas besoin.

BEAUVOISIS.

Le lieu?

FRÉDÉRIC.

Le Bois.

BEAUVOISIS.

Et l'heure?

FRÉDÉRIC.

Sur-le-champ.

BEAUVOISIS.

Soit, j'y consens.

FRÉDÉRIC.

Je vous suis à l'instant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'est assez, mon honneur
Doit punir cet outrage, etc.

FRÉDÉRIC.

C'est assez, mon honneur
Punira cet outrage, etc.

(*Beauvoisis sort.*)

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, *seul.* C'est bien; il est adroit, je ne le suis pas; ce sera plus tôt fini, je serai délivré d'une existence qui m'est à charge. Et puisque je ne puis plus voir Mathilde, puisque, aujourd'hui même, il faut quitter ces lieux...

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, PHILIPPE.

PHILIPPE, *qui est entré avant les derniers mots.* Les quitter! pas encore.

FRÉDÉRIC. Que dis-tu?

PHILIPPE. Je viens de parler pour vous.

FRÉDÉRIC. On te l'avait défendu.

PHILIPPE. Ecoutez-moi; vous avez eu de grands torts: le premier, d'aimer mademoiselle Mathilde; le second, de lui écrire; et le troisième, surtout, de ne pas m'en avoir parlé.

FRÉDÉRIC. A toi?

PHILIPPE. Oui, sans doute; c'est une idée comme une autre, et si elle m'était venue plus tôt, on aurait agi en conséquence.

FRÉDÉRIC. Y penses-tu?

PHILIPPE. Si j'y pense! apprenez que depuis vingt-cinq ans je n'ai point passé un jour sans penser à votre avancement, à votre avenir; et vous n'aurez jamais autant d'ambition que j'en ai pour vous.

FRÉDÉRIC. Mon cher Philippe!

PHILIPPE. Mais pour arriver, il faut se laisser conduire et me laisser faire. Vous restez, vous ne partez plus.

FRÉDÉRIC. Il serait possible! et comment as-tu pu l'obtenir?

PHILIPPE. A deux conditions dont j'ai répondu.

FRÉDÉRIC, *vivement.* Et que je ratifie d'avance.

PHILIPPE. D'abord, que vous éviterez mademoiselle Mathilde, et que vous ne lui répéterez jamais un seul mot de ce que vous lui avez écrit.

FRÉDÉRIC. Ah! mon Dieu! c'est déjà fait.

PHILIPPE, *sévèrement.* Qu'est-ce que c'est?

FRÉDÉRIC. Rien; et la seconde condition?

PHILIPPE. C'est de ménager M. de Beauvoisis, de vous mettre bien avec lui; et pour commencer, comme il a droit d'être offensé de la lettre de ce matin, mademoiselle d'Harville exige qu'à ce sujet vous fassiez quelques excuses à son neveu.

FRÉDÉRIC. Des excuses! à mon rival! à l'auteur de ma disgrâce! à un homme qui a passé sa vie à m'abreuver d'outrages! des excuses! je vais me battre avec lui.

PHILIPPE. Vous battre!

FRÉDÉRIC.

AIR d'*Aristippe.*

Oui, dût ma mort être certaine,
Je n'écoute que mon courroux.
J'ai sa parole, il a la mienne,
Et nous avons pris rendez-vous?

PHILIPPE.

Quoi! vous avez pris rendez-vous?

FRÉDÉRIC.

Le premier il faut qu'il m'y trouve.
(*Le regardant.*)
Mais tu trembles! est-ce d'effroi?

PHILIPPE, *ému.*

Oui, c'est possible, car j'éprouve
Ce que jamais je n'éprouvai pour moi.

(*Avec plus d'émotion.*) Vous battre! vous qui savez à peine tenir une épée?

FRÉDÉRIC. N'importe.

PHILIPPE. Et lui, qui ne se bat jamais qu'à coup sûr!

FRÉDÉRIC. Ça m'est égal.

PHILIPPE. C'est courir à un péril certain.

FRÉDÉRIC. Eh bien! que mon sort s'accomplisse! qu'ai-je à faire ici-bas? Jeté seul sur la terre, m'ignorant moi-même, et rougissant peut-être de me connaître... sans parents, sans famille...

PHILIPPE. Et moi, je ne suis donc rien pour vous?

FRÉDÉRIC, *vivement, et lui prenant la main.* Si, si, je me trompe; toi, toi seul, Philippe, tu m'aimais, je le sais; en ce moment même tu es ému, tes yeux sont mouillés de pleurs.

PHILIPPE, *très-ému.* Eh bien! au nom de ce long attachement, par ces larmes que vos dangers m'arrachent, renoncez à ce funeste dessein.

FRÉDÉRIC. Y renoncer!

PHILIPPE, *avec âme.* Frédéric, mon ami! mon enfant! je vous en supplie, je vous le demande à genoux, non pour mademoiselle d'Harville, dont vous voulez si mal reconnaître les bienfaits, non pour Mathilde, que vous allez rendre mille fois plus malheureuse, mais pour moi, pour votre vieux Philippe, qui vous a vu naître, qui vous a porté dans ses bras; oubliez les propos d'un étourdi, d'un fou.

FRÉDÉRIC. Les oublier! non, jamais.

PHILIPPE. Quel était le sujet de la dispute?

FRÉDÉRIC, *avec force.* Je n'en sais rien, mais il faut que je me venge.

PHILIPPE. Que vous a-t-il dit?

FRÉDÉRIC, *hors de lui.* Je n'en sais rien, mais il faut que je me venge de lui, de son amour, de son mariage avec Mathilde. L'heure approche; vite, Philippe, mon épée.

PHILIPPE, *froidement.* Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC. Comment!

PHILIPPE. Vous n'irez pas.

FRÉDÉRIC. Qu'oses-tu dire?

PHILIPPE. Que, puisque vous êtes sourd à mes prières, à la voix de l'amitié, puisque vous oubliez tous vos devoirs, je remplirai les miens; vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC. Et qui pourrait m'en empêcher?

PHILIPPE. Moi, qui vous consigne.

FRÉDÉRIC. C'est ce que nous allons voir. (*Il va prendre sur la table ses gants, son chapeau et sa cravache, qu'il a déposés à sa première entrée; pendant ce mouvement, Philippe est allé fermer la porte du fond, dont il a retiré la clé.*)

FRÉDÉRIC *se retourne et l'aperçoit.* Comment! tu oserais?..

PHILIPPE. Vous sauver malgré vous; oui, Monsieur, je vous ai dit que vous ne sortiriez pas, et vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC. Quelle audace! (*D'une voix émue.*) Philippe, rendez-moi cette clé.

PHILIPPE. Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC, *s'emportant*. Crains ma fureur.

PHILIPPE, *d'un ton impérieux*. Je ne crains rien, et je vous défends...

FRÉDÉRIC, *hors de lui*. Me défendre! c'en est trop, et une telle insolence...

PHILIPPE, *voulant le retenir*. Arrêtez!

FRÉDÉRIC, *levant sa cravache*. Sera châtiée par moi.

PHILIPPE. Malheureux! frappe donc ton père!

FRÉDÉRIC. Mon père!.. (*Il laisse tomber sa cravache.*)

PHILIPPE.

AIR : *Époux imprudent! fils rebelle!*

Oui, je le suis, oui, j'en atteste
Cet amour que j'avais pour toi;
Oui, voilà ce secret funeste
Qui devait mourir avec moi;
Ce secret dont je fus victime,
Je l'avais gardé jusqu'ici
Pour ton bonheur, et j' l'ai trahi,
Ingrat, pour t'épargner un crime,
Afin de t'épargner un crime.

FRÉDÉRIC. Je n'ose lever les yeux.

PHILIPPE. Tu rougis sans doute de devoir le jour à un valet.

FRÉDÉRIC. Jamais, jamais; ne le pensez pas.

PHILIPPE. Je n'ai qu'un mot à te dire : ce valet était soldat quand tu es venu au monde; plein d'ardeur et de courage, une carrière brillante s'ouvrait devant moi, car alors on se faisait tuer, ou on devenait général. Eh bien! gloire, avenir, fortune, jusqu'à l'espoir de mourir sur un champ de bataille, j'ai tout sacrifié; pour rester près de mon fils, pour veiller sur sa jeunesse, je n'ai pas craint de m'exposer aux dédains, de m'abaisser à l'emploi le plus vil, de devenir ton serviteur! (*Mouvement de Frédéric.*) Je n'en ai pas rougi, moi; je me disais : « Il m'aimera, n'importe comment; et cela me suffit. »

FRÉDÉRIC. Ah! comment payer tant de bienfaits? comment expier mes torts? (*Il se jette dans ses bras.*) Mon père! (*Avec amour.*) Ah! que ce nom fait de bien; qu'il est doux à prononcer! j'ai un ami, une famille! je ne suis plus seul. (*Il embrasse de nouveau Philippe, qui le presse tendrement dans ses bras.*)

PHILIPPE, *s'essuyant les yeux*. Cher enfant, calme-toi.

FRÉDÉRIC. Mais, de grâce, daignez m'expliquer...

PHILIPPE. Pas un mot de plus sur ce mystère; une promesse sacrée, un serment; que personne ne puisse soupçonner que je l'ai trahi! Mais maintenant refuseras-tu encore de m'obéir?

FRÉDÉRIC, *vivement*. Non, non, je suis prêt, parlez.

PHILIPPE.

AIR de *Turenne*.

Puisqu'à mes vœux tu consens à te rendre,
A l'instant même rentre chez toi.

FRÉDÉRIC.

Y pensez-vous? il va m'attendre.

PHILIPPE.

N'as-tu pas confiance en moi?

FRÉDÉRIC.

Oh! oui, sans doute, oui, je vous croi :
Mais vous devez comprendre mieux qu'un autre
Qu'en ce moment, avec bien plus d'ardeur,
Je dois tenir à venger mon honneur,
Puisqu'à présent il est le vôtre.

PHILIPPE. Cela me regarde; un soldat sait aussi bien que toi ce que l'honneur demande.

FRÉDÉRIC, *à part*. Grand Dieu! et cette porte est la seule... impossible de m'échapper. (*Haut.*) De grâce...

PHILIPPE. Rentre, te dis-je, Frédéric, je t'en prie.

FRÉDÉRIC, *hésitant*. Mon père!

PHILIPPE, *avec dignité*. Je vous l'ordonne.

FRÉDÉRIC, *accablé*. J'obéis. (*Il s'incline avec respect, et rentre dans sa chambre. Philippe le suit des yeux.*)

SCENE XV.

PHILIPPE, *seul. Il va remettre la clé à la porte*. Oui, je devine tout ce qu'il doit souffrir, et je l'en aime davantage! mais on ne me privera pas du seul bien qui me reste, et je dois avant tout... Voici Mademoiselle.

SCENE XVI.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Eh bien, Philippe, l'avez-vous vu? lui avez-vous signifié mes ordres?

PHILIPPE, *montrant la porte à gauche*. Parlez bas, Madame, il est là.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Là! (*Regardant Philippe.*) Que s'est-il donc passé? Vos traits sont bouleversés.

PHILIPPE. Je suis arrivé à temps, il allait se battre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *effrayée*. Se battre!

PHILIPPE. Avec votre neveu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. O ciel! il fallait le lui défendre.

PHILIPPE. C'est ce que j'ai fait, je l'ai consigné dans sa chambre, et jusqu'à nouvel ordre il n'y a rien à craindre; mais en me servant de mon autorité, il a bien fallu lui prouver que j'en avais le droit, il sait que je suis son père.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Grand Dieu!

PHILIPPE. Rassurez-vous, il n'en sait pas davantage: le reste du secret ne m'appartenait pas, je l'ai respecté. Mais il ne faut pas s'abuser, Madame; les demi-mesures ne mèneraient à rien, ces jeunes gens se sont défiés, et plus tard...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Malgré votre défense?

PHILIPPE. A leur âge, quand on a de l'honneur, la défense de se battre n'en donne que plus d'envie. Je sais ce que j'éprouvais, ce que j'éprouve encore à l'idée d'un affront; il n'y a qu'un moyen d'empêcher ce malheur, et vous seule pouvez l'empêcher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Moi, Philippe?

PHILIPPE. En faisant disparaître entre eux tout motif de querelle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et comment?

PHILIPPE. Frédéric aime votre nièce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *avec impatience*. Je le sais.

PHILIPPE. M. de Beauvoisis n'aime que sa dot; il lui sera facile d'y renoncer, et d'abjurer tout projet de vengeance, si vous le lui ordonnez. Quant à Frédéric, je réponds de lui, s'il obtient la main de Mathilde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *vivement*. La main de Mathilde, qu'osez-vous dire?

PHILIPPE, *froidement*. Il le faut, Madame.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Vous avez pu croire que je consentirais à une pareille union?

PHILIPPE. Il le faut, vous dis-je.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Vous n'y pensez pas, Philippe; m'abaisser à ce point! donner des armes contre moi!

PHILIPPE. Eh! qu'importe? il y va de la vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je trouverai un autre moyen de sauver votre fils; mais je ne puis accorder ma nièce à un jeune homme obscur.

PHILIPPE. Je vous le demande comme une grâce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Non, vous dis-je. (*Avec hauteur.*) Finissons, Philippe; c'est oublier étrangement ce que vous me devez, et qui vous êtes.

PHILIPPE, *avec une indignation concentrée*. Qui je suis! c'est vous qui l'oubliez; mais je vous le rappellerai.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *inquiète*. Philippe!

PHILIPPE, *lui prenant la main*. Écoutez-moi. Lorsqu'un arrêt de proscription frappait et vous et votre famille; lorsque seule, séparée d'une mère chérie, vous alliez payer de votre tête l'éclat de votre nom, où vîntes-vous chercher un refuge? sous la tente d'un soldat, sous la mienne, car alors ce n'était que là que l'on trouvait la pitié! et des milliers de cœurs généreux battaient sous le modeste uniforme. Je vous reçus, je vous cachai, au risque de ma vie.

AIR: *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Pour vous sauver en ce moment d'horreur,
Sur mes dangers je devins insensible,
Et ces dangers même avaient pour mon cœur
Je ne sais quoi de doux et de terrible.
Alors, vous le rappelez-vous?
Il n'était plus de rang ni de distance;
Le trépas nous menaçait tous;
Et quand la mort est si proche de nous,
Déjà l'égalité commence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *se cachant la figure*. Philippe!

PHILIPPE, *continuant*. Oui, j'étais jeune, j'étais brave; mais je n'étais rien... qu'un soldat... vous l'avez oublié un moment; et de ce jour votre sauveur est devenu votre esclave.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *effrayée, et montrant la porte de Frédéric*. Plus bas, de grâce.

PHILIPPE. Alors, ému de vos regrets, de votre désespoir, je me soumis à tout; plus tard, pour rendre le calme à votre conscience, vous voulûtes un mariage, j'y ai souscrit. Pour le monde, pour votre orgueil, vous avez exigé qu'il fût secret, j'y ai consenti. Et votre époux ignoré, confondu dans la foule de vos gens, n'a jamais laissé échapper une plainte, un murmure. (*Avec une émotion profonde.*) Savez-vous cependant ce que je vous sacrifiais? je ne vous l'ai jamais dit, Madame; mais, au fond de mon village, près de mon vieux père, une jeune fille, douce, modeste, attendait le retour du pauvre soldat! elle avait reçu mes serments; elle m'aimait, elle était fière de moi, celle-là, et mon bonheur eût été son ouvrage. Eh bien! je lui écrivis que je l'avais oubliée, que je ne l'aimais plus, qu'elle ne me reverrait jamais! Bien plus, pour rester près de mon fils, je me résignai à le voir orphelin, élevé par pitié dans la maison de sa mère, qui, pour cacher sa faute, le prive de ses droits; je me condamnai à ne jamais le serrer dans mes bras, à ne l'aimer qu'en secret, à la dérobée; et pour prix de tant de courage, je ne vous demande qu'une chose, qu'une seule, le bonheur de votre enfant, et vous me le refusez!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je le fais à regret; mais je le dois, et je suis surprise d'un pareil éclat; après vingt-cinq ans de silence, je ne m'attendais pas que vous, Philippe, vous auriez une prétention qui peut m'enlever en un jour ce que j'ai de plus cher au monde, l'estime et la considération de tous ceux qui m'environnent. Le mariage de Mathilde et de Frédéric me les ferait perdre sans retour; car il m'accuserait d'oubli de mon rang, de ma naissance; il trahirait une faiblesse dont on chercherait la cause, et que la malignité aurait bientôt expliquée; et si cette faute que je déplore depuis si longtemps, si ce fatal secret étaient connus, oh! dieux! je frémis d'y penser, je n'y survivrais pas, Philippe! Ainsi brisons là, je vous prie, ne m'en parlez plus, ce mariage est impossible, et ne se fera jamais.

PHILIPPE. Jamais?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *voulant sortir*. Laissez-moi.

PHILIPPE, *la retenant avec force*. Non, Madame, je ne vous quitte pas; j'ai pu me sacrifier à votre repos, à votre vanité; mais en échange de tant de supplices, de tant d'humiliations, il me faut le bonheur de mon fils, il me le faut; je le veux, et je l'obtiendrai par tous les moyens, même ceux que vous redoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'entends-je! et votre devoir, vos serments!

PHILIPPE. Vous qui parlez, tenez-vous les vôtres?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *apercevant Joseph*. On vient; silence, je vous en conjure. (*Philippe reprend sur-le-champ une contenance respectueuse. Mademoiselle d'Harville s'éloigne et descend vers la gauche du théâtre.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH. Monsieur Philippe...

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'est-ce qu'il y a, Joseph?

JOSEPH. Pardon, Mademoiselle; c'est monsieur Philippe que je cherchais.

PHILIPPE. Moi!

JOSEPH. Pour vous remettre ce papier que le concierge vient de monter; si j'avais su que Mademoiselle était ici, je ne me serais pas permis...

PHILIPPE, *recevant la lettre et la regardant*. Eh mais! il n'y a pas d'adresse.

JOSEPH. Oh! c'est égal, c'est bien pour vous, c'est un commissionnaire qui l'a apporté, il y a un quart d'heure, en disant de vous le remettre sur-le-champ.

PHILIPPE, *étonné*. C'est singulier.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *faisant signe à Joseph de sortir*. Il suffit. Allez, Joseph. (*Joseph sort.*)

SCÈNE XVIII.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

PHILIPPE, *ouvrant le billet*. Je ne sais pourquoi ce message me trouble, et je ne puis deviner... (*Il jette les yeux sur les premières lignes et pousse un cri.*) Ah!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qu'est-ce donc?

PHILIPPE. Frédéric! il serait vrai! (*Il laisse échapper la lettre, et se précipite dans la chambre de Frédéric.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Frédéric! que dit-il? et quel nouveau malheur?... (*Elle ramasse la lettre et lit rapidement.*) « Mon ami, mon père, pardon, si je vous « désobéis; mais à présent, moins que jamais, je ne « puis vivre avec opprobre. Fils d'un soldat, personne « n'aura le droit de m'appeler un lâche; l'heure a « sonné, adieu; dans un instant, je serai vengé, ou je « n'existerai plus. » (*Allant vers Philippe.*) Est-il possible! Frédéric!

PHILIPPE, *revenant pâle et les traits décomposés*. C'en est fait, la fenêtre qui donne sur la cour était ouverte, il s'est échappé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. O ciel!

PHILIPPE. Il est parti, et peut-être, en ce moment... (*Avec des sanglots.*) Mon fils! mon fils!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *le soutenant*. Philippe!

PHILIPPE, *tombant dans un fauteuil*. Je ne le verrai plus, il le tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *agitée*. Non, non; il est encore temps de les arrêter, il faut courir.

PHILIPPE. Et de quel côté? où sont-ils maintenant?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je ne sais, mais n'importe, il faut les retrouver. Ah! (*Courant à la porte du fond qu'elle ouvre avec précipitation, et appelant.*) Marcel! Joseph! Baptiste! (*Elle court prendre la sonnette sur la table et sonne en continuant d'appeler.*) Marcel! Joseph! venez tous, venez vite.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; JOSEPH, PLUSIEURS DOMESTIQUES *dans le fond; ensuite* MATHILDE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Mon neveu, où est-il?

JOSEPH. M le vicomte? il a quitté l'hôtel depuis longtemps.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et Frédéric, l'avez-vous vu sortir?

JOSEPH. Oui, Mademoiselle, j'étais à la porte; il est monté dans un cabriolet de place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Quel chemin a-t-il pris?

JOSEPH. Je ne sais, je n'ai pas fait attention.

MATHILDE, *entrant*. Qu'est-ce donc, ma tante? qu'y a-t-il?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Rien, chère amie; c'est M. de Beauvoisis à qui je voudrais parler sur-le-champ. (*Aux domestiques.*) Que tous mes gens montent à cheval, qu'ils courent chez mon neveu, chez ses amis; qu'on le trouve, quelque part qu'il soit; qu'on lui dise que je l'attends; que je veux le voir, tout de suite, à l'instant; allez, et songez à l'amener avec vous. (*Les domestiques sortent.*)

MATHILDE. Eh! mon Dieu, ma tante! je ne vous ai jamais vue dans une inquiétude pareille pour M. de Beauvoisis; c'est donc bien important?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Oui, laissez-moi, je vous en prie, je le veux; ne puis-je être seule?

MATHILDE. Je m'en vais, ma tante, je m'en vais, Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XX.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *allant à Philippe qui est resté assis et accablé par la douleur*. Philippe, mon ami, revenez à vous, il nous sera rendu.

PHILIPPE. Non, il n'a que du courage; et son adversaire... ah! mon pressentiment ne me trompe pas, je ne le verrai plus!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *en larmes*. Frédéric! notre fils!

PHILIPPE, *la regardant, et lentement*. Voilà la première fois que ce mot vous échappe; votre fils! ah! vous pleurez maintenant! il est trop tard! vous pleurez...

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *dans le plus grand trouble*. Eh bien! oui, dût ma honte éclater à tous les yeux, je l'aime de tout l'amour d'une mère! Que de fois mes bras se sont ouverts pour le presser sur mon sein, pour l'appeler mon fils! et se sont fermés de désespoir. Ah! Philippe! si tu avais pu lire dans mon cœur, si tu avais connu ses angoisses, ses combats, tu m'aurais pardonné; ma seule consolation était de m'occuper de lui, de préparer son avenir, de lui former une fortune.

PHILIPPE, *avec amertume*. Une fortune, de l'argent; oui, vous croyez, vous autres, que ça tient lieu de tout. (*Il se lève.*) C'est une mère qu'il fallait lui donner.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *d'un ton suppliant*. Epargnez-moi.

PHILIPPE. Vous l'aimiez! il n'en a rien su.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *suppliant*. Philippe!

PHILIPPE. Il mourra, sans avoir reçu un embrassement de sa mère.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Philippe!

PHILIPPE, *avec force*. C'est votre orgueil, c'est vous qui l'avez tué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *se cachant la figure*. Ah! Dieu! non, non, il ne mourra pas, le ciel aura pitié de nous. Mathilde, ma fortune, ma vie; je donne tout, si l'on me rend mon Frédéric, si l'on me rend mon fils.

PHILIPPE. Il est bien temps. (*Après un moment de silence.*) Ecoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *regardant Philippe, qui prête l'oreille du côté de la rue*. Eh bien! qu'avez-vous?

PHILIPPE. Chut! écoutez, c'est le bruit d'une voiture.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *avec anxiété*. Elle s'arrête à ma porte. (*Ils se regardent en silence, et se donnent la main pour se soutenir. Mademoiselle d'Harville, tremblante, à Philippe.*) Eh bien! pourquoi trembler? c'est lui, c'est Frédéric.

PHILIPPE, *d'une voix éteinte*. Que l'on ramène expirant, peut-être.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. C'est trop souffrir, je veux savoir à l'instant... (*Elle s'élance vers la porte et rencontre Mathilde.*)

SCENE XXI.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, MATHILDE, PHILIPPE.

MATHILDE, *entrant vivement, et avec joie*. Ma tante, ma tante; rassurez-vous; le voici.

PHILIPPE ET MADEMOISELLE D'HARVILLE. Qui donc?

MATHILDE, *avec joie*. Votre neveu, monsieur de Beauvoisis.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *tombant dans un fauteuil*. Ah! je succombe.

MATHILDE. Comment! vous ne demandiez que lui, et quand il arrive... Ah! mon Dieu! venez à son secours, monsieur Philippe. (*Le regardant.*) Ah! vous me faites peur.

PHILIPPE. Il vient, dites-vous; tant mieux, il me

tuera, ou j'aurai sa vie. (*Il remonte la scène, Mathilde cherche à l'arrêter.*)

MATHILDE. Philippe!

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Arrêtez! (*Beauvoisis paraît à la porte du fond.*)

TOUS. C'est lui!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; BEAUVOISIS.

PHILIPPE, *accablé.* Il est seul! plus de doute.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Je me meurs.

BEAUVOISIS, *gaiement.* Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? vous voilà tous pâles et consternés. (*S'approchant de mademoiselle d'Harville.*) Vous saviez donc?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Nous savions tout.

BEAUVOISIS. Et vous aviez peur pour moi? Quelle bonté! Calmez-vous, ma chère tante; me voilà.

PHILIPPE, *allant à lui avec douleur.* Et Frédéric?

MATHILDE, *avec effroi.* Frédéric.

PHILIPPE, *avec rage.* Sortons.

BEAUVOISIS, *étonné.* Hein! qu'est-ce qu'il y a?

PHILIPPE, *de même.* Suivez-moi.

BEAUVOISIS. Pour aller à son secours? c'est inutile, sa blessure n'est presque rien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Que dites-vous?

MATHILDE. Sa blessure?

PHILIPPE, *avec joie.* Il n'est que blessé?

BEAUVOISIS. Très-légèrement, contre mon habitude.

TOUS. Est-il possible?

PHILIPPE, *prêt à l'embrasser.* Ah! Monsieur, ne me trompez-vous pas?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Vous ne l'avez pas tué?

BEAUVOISIS. Moi! par exemple! S'il avait été de ma force, il y avait mille à parier contre un que cela lui serait arrivé; mais comme c'est un maladroit qui n'y entend rien, c'est lui, au contraire, qui a failli me...

PHILIPPE. Comment?

BEAUVOISIS. Je l'avais d'abord blessé à la main... une égratignure, une misère... et je m'arrêtai, en lui disant : « C'est bien, Monsieur, en voilà assez. — « Assez! s'est-il écrié en reprenant son épée; non « pas, s'il vous plait : il faut que l'un de nous reste « sur la place, défendez-vous! » Et il se précipite sur moi, comme un furieux, sans grâce, sans méthode, ce qui est insoutenable pour quelqu'un qui se bat par principes; et au moment où je lui crie en riant de mieux tenir son épée, il me fait sauter la mienne.

PHILIPPE. Il vous a désarmé!

BEAUVOISIS. Contre toutes les règles.

AIR de *la Sentinelle*.

Mais j'en conviens, lors, en homme d'honneur
Il s'est conduit; et s'il n'est pas habile,
Ses procédés égalent sa valeur.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *à part.*

Je reconnais là le sang des d'Harville.

BEAUVOISIS.

« Oui, je voulais qu'un de nous succombât,
« M'a-t-il dit : mais, quelles que soient nos haines,
« Tout finit avec le combat. »

PHILIPPE, *à part.*

J' me reconnais. Du vieux soldat
Le sang coule aussi dans ses veines.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC, *le poignet entouré d'un mouchoir noir.*

TOUS, *courant au-devant de lui.* Frédéric!

FRÉDÉRIC, *se jetant dans les bras de Philippe.* Mon ami, mon p...

PHILIPPE, *l'interrompant.* C'est bien; c'est bien. (*A part, le regardant avec orgueil.*) Mon fils! c'est là mon fils.

FRÉDÉRIC. Vous me pardonnez..

MATHILDE, *qui s'est approchée.* Non pas moi, Monsieur, nous avoir fait une telle frayeur!

FRÉDÉRIC. Mathilde!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *à part, et seule à l'autre bout du théâtre.* Et moi, il ne me dit rien, il ne croit pas me devoir de consolations! (*Haut, et passant entre Beauvoisis et Mathilde.*) Frédéric!

FRÉDÉRIC, *avec respect.* Ah! pardon, Madame, ce n'est qu'en tremblant que j'ose reparaître devant vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *d'une voix émue.* Pourquoi donc? Croyez-vous que je n'aie pas partagé les inquiétudes que vous donniez tous deux? N'y allait-il pas de ce que j'ai de plus cher au monde? (*Elle regarde Philippe.*)

BEAUVOISIS, *s'inclinant.* Vous êtes bien bonne, ma tante. Il est sûr qu'il a rendu là un grand service à la famille...

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *saisissant son idée.* Oui; aussi, nous devons le reconnaître d'une manière digne de nous. Mon neveu, nous avions parlé plusieurs fois de votre mariage avec Mathilde; mais j'ai cru découvrir le fond de sa pensée.

MATHILDE. A moi, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Oui! j'ai cru voir que, comme sa mère, elle préférait un mariage d'inclination à un mariage de convenance; et, pour acquitter les dettes de la famille, j'ai résolu, si elle y consentait, de la donner à qui vous devez la vie.

FRÉDÉRIC ET MATHILDE. Il serait vrai! quel bonheur!

BEAUVOISIS, *à part.* Par égard pour moi, une héritière de quatre-vingt mille livres de rente! Décidément ma tante m'aime trop. (*En ce moment Philippe passe auprès de mademoiselle d'Harville.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *à Philippe, qui est venu auprès d'elle.* Et de plus, je ferai pour Frédéric ce que je dois faire. (*Bas.*) Mais après moi, Philippe.

PHILIPPE, *la regardant.* Mais qu'avez-vous?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *bas.* Que je voudrais l'embrasser!

PHILIPPE, *bas.* Eh bien! qui vous en empêche?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *bas.* Je n'ose pas.

PHILIPPE, *bas.* Vous n'osez pas! vous devez être bien malheureuse! (*A Frédéric.*) Eh bien! mon... mon cher,.. monsieur Frédéric, vous voilà avec une belle fortune, une jolie femme. Comment! vous ne remerciez pas celle à qui vous devez tout cela!

FRÉDÉRIC, *baisant les mains de mademoiselle d'Harville.* Ah! ma vie entière ne suffira pas...

PHILIPPE, *le poussant.* Eh non! morbleu! pas ainsi; dans ses bras; Mademoiselle le permet. (*Mademoiselle d'Harville l'embrasse avec la plus vive émotion.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Philippe, vous les suivrez.

PHILIPPE. Oui, Mademoiselle, je ne les quitte plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE. Et quant à votre fortune...

PHILIPPE, *avec âme.* Moi! je n'ai plus besoin de rien; je suis heureux et plus riche que vous tous. (*Lui montrant son fils et Mathilde.*) Regardez.

FIN DE PHILIPPE.



LES HÉRITIERS DE CRAC

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 juillet 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

LE BARON DE CRAC.
GABRIELLE, sa fille.
GERMEUIL, son neveu.
ROSALIE, suivante de Gabrielle.
VALSAIN, colonel.
LA JEUNESSE.
GOUSPIGNAC, petit domestique de M. de Crac.

La scène se passe aux environs de Pézénas, dans le château de Crac.

Le théâtre représente un vieux salon gothiquement meublé. Porte au fond; portes latérales. Une table sur le devant de la scène, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, GABRIELLE, GERMEUIL.

GERMEUIL. Oui, Mademoiselle, votre conduite est fort étrange. Je fais tout ce qu'il faut pour être adoré, et à peine avez-vous seulement une espèce de passion. Arrangez-vous, mais je ne puis m'habituer à ne pas être aimé.

GABRIELLE, *froidement*. Mais je vous aime: interrogez Rosalie.

ROSALIE. Moi, Mademoiselle, je n'en sais rien, jé bous assure.

GABRIELLE. Tu me le disais encore ce matin. Je t'ai demandé si j'aimais mon cousin; tu m'as dit oui; moi, je t'ai crue. M'aurais-tu trompée. Ce serait bien mal.

GERMEUIL. Eh! Mademoiselle, c'est votre cœur et non Rosalie qu'il faut interroger. Quand on a fait comme moi le voyage de Paris, on n'aime pas à se vanter; mais avez-vous dans la province un jeune homme qui ait cette tournure élégante et facile? ces manières aisées, ces grâces naturelles? Je n'en suis pas plus fier, je sais que tout cela n'est pas moi, et qu'il n'y a qu'un sot qui puisse tirer vanité d'avantages aussi fragiles. Mais enfin, comparez, et j'ose croire que le résultat ne sera pas à mon désavantage. Que m'opposez-vous? Est-ce le futur époux que M. de Crac, votre père, vous destine, et qu'on attend aujourd'hui? Quelque rustre! un M. de Flourvac, un procureur que personne ne connaît, pas même votre père!

ROSALIE. Jé sais qu'il bante lé mérite et les grands viens du futur; mais parce qué botre père lé dit, cé n'est point uné raison Il a bérité en horrur, et passé dans lé pays pour lé plus grand havleur. (*Passant entre Gabrielle et Germeuil.*) Enfin cette croix d'or dé la défunte, il mé l'a donnée; mais bous né sabez pas à quelle condition?

AIR de *l'Ecu de six francs*.

C'est pour attestor, quand il coute,
La vérité de ses récits;
Depuis ce moment, je suis prompte
A me montrer de son avis,
D'autres, suivant d'anciens usages,
Prennent des gens pour les servir;
Moi je suis ici pour mentir,
Et je ne vole pas mes gages.

Aussi, quand il bous a parlé du futur, j'ai dit qué jé le connaissais, qu'il était charmant, et jé né l'ai pas bu.

GABRIELLE. N'importe, c'est le fils d'un ami de mon père.

ROSALIE. D'accord; mais vos amis doivent passer avant les siens, eh donc! vous aimez Germeuil et vous l'épousez.

GABRIELLE. Mais, Rosalie.

ROSALIE. Si vous ne l'aimez pas, vous serez madame de Flourvac.

GABRIELLE. Je l'aime bien un peu; mais...

ROSALIE. Ou bien vous resterez toujours fille.

GABRIELLE, *vivement*. Voilà qui est décidé; je l'aime tout à fait; mais comment refuser cet époux?

ROSALIE. Rien dé plus simple. Dans toutes les comédies du mondé, uné jeuné personné, qui a des principes, a toujours un amant dont elle veut... ses parents lui en offrent un autre dont elle ne beut pas. On ne connaît jamais lé prétendu qui est toujours un sot, un invécille, et qui descend toujours du ciel ou dé la patache; c'est de rigur. On connaît veaucoup l'amant préféré qui est toujours un fort veau jeune homme. Surbient un balet intrigant, une souvrette havile qui trompe lé père, unit les enfants, et renvoie lé niais dans sa probince. On fait la noce, on récompense la soubrette, et la pière est finie. Boilà, depuis M. de Pourceaugnac jusqu'à nos jours, lé plan dé toutes les comédies. Demandez à Mossu.

GERMEUIL. Ah! mon Dieu, oui! et monsieur votre père nous traite en écoliers.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Un valet, un amant, un père,
Des rivaux qui sont abusés.







Cela se voit partout, ma chère,
Ce sont des sujets trop usés :
Ces sujets-là sont vraiment trop usés,
Le neuf me plairait davantage.

ROSALIE.

Mais tout est vu, tout est traité :
Il est si rare en fait de mariage
De trouver dé la neubeauté.

Laissons benir le prétendu, et jé bous réponds du succès. Mossu de Crac est mentur, et pourtant erédule; il sé dit vrabe, et a peur de son ombre; il ne croit pas aux rébenants, mais il en a une frayeur terrivle, et dans ce bieux château, abec quelques chaînes et quelques esprits, ou même sans esprits, on peut faire un très-veau mélodrame. Je m'en charge.

AIR polonais.

Oui,
Je vous offre aujourd'hui,
Mes amis, mon appui tutélaire;
Tromper tuteurs et parents,
De tout temps,
Ce fut mon passe-temps.
Je suis en faveur,
Et près de monsieur votre père,
D'un succès flatteur
Je vous réponds, sur mon honneur;
J'en fais le serment.

GERMEUIL.

Sur ton honneur, fort bien, ma chère;
Mais dis-moi pourtant
Qui répondra du répondant?

ENSEMBLE.

ROSALIE.

Oui,
Je vous offre aujourd'hui, etc., etc.

GABRIELLE.

Près de mon père, aujourd'hui,
Son appui
Nous sera nécessaire :
Tromper tuteurs et parents,
De tout temps,
Ce fut son passe-temps.

GERMEUIL.

Oui,
Près de son père aujourd'hui; etc., etc.

ROSALIE. Mais boici mossu botré père.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE CRAC, *une ligne et un panier à la main.*

M. DE CRAC.

AIR : *Ah! le bel oiseau, maman!*

D'être ceinte d'un laurier,
Je crois que ma ligne
Est digne;
J'apporte dans ce panier,
Certain plat de mon métier,
A parler sans vanité,
J'ai la main assez heureuse,
Ma pêche est, en vérité,
La pêche miraculeuse.

ENSEMBLE.

D'être ceinte d'un laurier, etc.

GERMEUIL. Comment! Monsieur, vous avez pris tout cela à la ligne?

M. DE CRAC. J'en prends ordinairement vien d'autres. Un jour, jé me rappelle... Demandez à Rosalie.

ROSALIE. C'est vrai, j'y étais.

M. DE CRAC. Mais aujourd'hui c'est encore pire; c'est d'un seul coup qué j'ai pêché ces deux cents goujons. C'est un brochet que j'ai pris, qui venait sans doute d'en faire son déjeuner, dé sorte qu'en l'ouvrant...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC. Mossu, il y a là-bas un paysan qui dit que bous lui debez un brochet et un plat de goujons dont il réclame le paiement.

M. DE CRAC. C'est von... tais-toi; c'est lé pétit garçon qui tenait le panier pendant qué jé pêchais. Qu'on le fasse dîner à la cuisine abec les restes dé mes gens. (*Gouspignac sort.*)

GABRIELLE. Mais, mon père, cette pêche dont vous parliez tout à l'heure, ce n'est donc pas vrai?

M. DE CRAC. Et qu'est-ce que ça fait?

GABRIELLE. Comment! ce que ça fait?

M. DE CRAC. Ça ne fait rien dans notre famille. (*Germeuil passe auprès de Gabrielle.*)

AIR de *Turenne.*

Par son esprit, sa verve peu commune,
(*Otant son chapeau.*)
Monsieur de Crac, à qui je dois le jour,
En mentant, jadis fit fortune;
Je voudrais bien l'imiter à mon tour...
Mais au palais, à la chambre, à la cour,
Dans cet art, tant de monde brille,
Qu'à chaque instant je vais, sans y songer,
Pour saluer maint et maint étranger
Que je crois de notre famille.

Mais que bois-je! point de toilette? Et lé futur arribe à midi; son domestique nous l'a annoncé hier.

GERMEUIL.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

Y penses-vous?.. mon aimable cousine
N'a pas besoin de tant d'apprêts;
C'est à l'époux qu'on lui destine,
S'il veut plaire, à faire des frais.

ROSALIE.

Et s'il n'est pas content de la future,
D'autres, bravant le préjugé,
Seront enchantés, je vous jure,
De la trouver en négligé.

M. DE CRAC. Errur, ma chère, la parure fait tout. J'ai un certain havit de satin rosé qui m'a balu, jé né sais combien de conquètes... (*A Germeuil.*) Si ma fille n'était pas là, je t'en dirais de velles.

GERMEUIL, *à part.* Comme il mentirait!

M. DE CRAC. C'est qué tel qué bous me boyez, jé suis encore très-aimable. Demandez à Rosalie.

ROSALIE. Moi, Mossu, jé l'ai entendu dire; mais jé n'en sais rien.

M. DE CRAC. Friponne, tu dissimules.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

En me formant, dame nature,
De tous ses dons me fit présent;
J'eus, à vingt ans, d'Adonis la figure,
Je suis un Hercule à present.
(*Rosalie rit.*)
Dès que la veauté le regarde,
De Crac, soudain, sait prouver ce qu'il vaut...

(*Caressant Rosalie.*)

ROSALIE.

Ah! finissez, Moussu, ou prenez garde,
Je vais vous prendre au mot.

(*Pendant ce couplet, Germeuil et Gabrielle remontent le théâtre, et causent ensemble.*)

M. DE CRAC, *à part.* Diable! elle connaît mon faible. Allons, à botre miroir, moi, abec mon havit, une perruque, jé serai en état de recevoir mon gendre, ce pauvre Flourvac! j'ai fait placer une bedette sur la tourelle, et l'on sonnera du cornet à bouquin, dès qué quelqu'un paraîtra dans la campagne. Le pont-levis est baissé, et tous mes bassaux sous les armes...

ROSALIE. Lé concierge et le jardinier.

M. DE CRAC. Feront feu à son arrivée; de sorte qu'il fera son entrée dans un tourvillon de poudre et de poussière.

ROSALIE. Cela sera fort agréable... Eh mais! que nous veut Gouspignac?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC.

AIR : *Le port Mahon est pris.*

Moussu, grande nouvelle!
Sachez qu'à l'instant la sentinelle
A bu de la tourelle
Benir près du canal
Un cheval!

GERMEUIL.

Un cheval!

GABRIELLE.

Un cheval!

ROSALIE.

Un cheval!

M. DE CRAC.

Un cheval!

GOUSPIGNAC.

Vers ce noble manoir,
Il vient, comme on peut voir,
De franchir la distance,
Avec vraiment tant de pétulance,
Qué maintenant je pense,
Il est au pied du mur,
Le futur.

GERMEUIL.

Le futur!

GABRIELLE.

Le futur!

ROSALIE.

Le futur!

M. DE CRAC.

Le futur!

(*Germeuil, Gabrielle et Rosalie sortent.*)

M. DE CRAC, *à Gouspignac.* Eh! donc, pourquoi n'aije pas entendu le coup de fusil?

GOUSPIGNAC. J'ai fait tout ce que j'ai pu; mais il n'a jamais boulu partir.

M. DE CRAC. C'est un malhur. Eh bien! tu bas l'introduire. (*Gouspignac va pour sortir. — M. de Crac le rappelle.*) Ah! tu iras abertir tous mes bassaux. (*Même jeu de scène.*) Et puis tu biendras me friser. (*Même jeu.*) Ah! et puis tu iras réciter mon petit compliment. (*M. de Crac sort.*)

SCÈNE V.

GOUSPIGNAC, VALSAIN, *en habit bourgeois.*

GOUSPIGNAC. Monsu, botre beau-père ba benir dans l'instant; il bous prie d'attendre dans cette salle. J'ai l'honneur d'être, Monsu, botre petit serbiteur. (*Il sort en saluant Valsain.*)

SCÈNE VI.

VALSAIN, *seul.* Ils me prennent pour le futur! la méprise est assez vraisemblable. Je me suis chargé d'une jolie commission. Ces gens-là sont sans doute dans la joie; ils attendent avec impatience un gendre, et j'irai leur apprendre... D'ailleurs, obligé de fuir, à la suite d'une affaire d'honneur, je ne saurais trop tôt gagner la frontière, et il faudrait ici m'arrêter, raconter...

AIR : *Restez, troupe jolie.*

S'il faut parler avec franchise,
Je redoute un tel entretien;
Et puisqu'il faut qu'on les instruise...
(*Voyant de l'encre et du papier sur une table.*)
Écrire, est le meilleur moyen.
Ce fut, sans doute, un ami tendre,
Qui, pour ménager la douleur,
Aux yeux imagina d'apprendre
Ce qu'il craignait de dire au cœur.
(*Il se met à la table qui est à gauche du théâtre.*)

« Je suis le colonel Valsain : une affaire qui serait « trop longue à vous expliquer, m'obligeait à passer « chez mon père, que je n'avais pas vu depuis dix ans. « Je rencontre en route un homme d'assez mauvaise « mine, un procureur, qui m'apprend qu'il allait à Pé« zenas épouser votre fille; nous nous arrêtons à l'au« berge des *Trois Rois*, et là... » (*Se levant.*) Je ne sais trop comment lui dire le reste. Son gendre, le plus grand ladre de la terre, s'échauffe tellement avec notre hôtesse sur le prix du souper, qu'en rentrant, il lui prend un coup de sang! A peine a-t-il eu le temps de me charger d'aller au château... Mais qu'entends-je? m'aurait-on suivi? Déjà, près d'ici, j'ai pensé me trouver dans la même auberge avec le gouverneur de la province qui, sans doute a mon signalement.

SCÈNE VII.

GOUSPIGNAC, VALSAIN, LE CONCIERGE ET LE JARDINIER, PAYSANS ET PAYSANNES *portant des bouquets.*

CHŒUR.

AIR : *Filles du hameau.*

Amis, rendons honnur
An gendre
Que Monsoignur
Vient de prendre.
Célébrons le bonhur
Que nous promet notre nouveau seignur!

GOUSPIGNAC, *avec des gants et un bouquet.*

De Chine à Tombac,
De Rome à Cognac,
Nul n'a plus de tact,
Que moussu Flourvac.
Par un doux mic-mac,
La gentille Crac
Apparaît, et crac...
Son cœur fait tic-tac,
Guiaqu', guiaqu', moussu Flourvac,

Qui fasse, crac,
Aux cœurs fairo tic-tac.

CHŒUR.

Gniaqu', gniaqu', etc., etc.

VALSAIN. Allons, on me prend décidément pour Flourvac.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec volubilité*. Vien, fort vien, mes enfants! (*Il fait signe aux paysans de se retirer.*) Pardon, mon gendre, de bous aboir fait attendre; souffrez qué jé bous embrasse. Plus jé bous regarde... eh! c'est vien lui, voilà tous les traits de feu son père, et jé l'aurais reconnu entré mille. Jé crois cependant que bous ressemblez aussi à mon nebeu Germeuil. A moins qué cé ne soit plutôt à un de nos anciens boisins. Oui, c'est vien cela. A cé june Valsain qui, depuis dix ans, est à la guerre, charmant june homme; vrabe comme mon épée, immensément riche.

VALSAIN. Mais, Monsieur...

M. DE CRAC. Et mes fleurs, mes vouquets, qu'en dites-bous? Lé compliment du petit, charmant, n'est-ce pas? il était de moi; et mon château dé Crac, que bous en semble? les velles tourelles! comme elles sont noires! et des boûtes, des souterrains! nous y abonsquelquefois des purs à faire plaisir. Croyez-bous que l'intendant de la probince boulait m'acheter ce château, pour en faire une résidence royale? demandez à Rosalie; bous lui demandcrez...

VALSAIN. Mais, Monsieur, souffrez que...

M. DE CRAC, *l'interrompant vivement*. On m'en offrait cinq cent mille francs, six cent mille même; je n'ai pas boulu; j'ai bingt autres châteaux...

VALSAIN, *à part*. Il n'en a pas un.

M. DE CRAC. Mais jé tiens à celui-ci, à cause de l'arrondissement où il est situé, arrondissement qui m'a nommé à la députation.

VALSAIN. Vous, député! je n'en savais rien.

M. DE CRAC. C'est tout comme... je l'ai manqué de si peu.

VALSAIN. D'une voix, peut-être?

M. DE CRAC. D'une demi-voix.

VALSAIN. Comment ça?

M. DE CRAC. L'électeur qui faisait le bulletin décisif a été frappé d'une paralysie à la main droite, au moment où il avait écrit la moitié de mon nom, C, R.

VALSAIN. Il fallait réclamer.

M. DE CRAC. C'est ce que j'ai fait, en protestant de mon zèle, de mon désintéressement.

AIR du vaudeville du *Premier Prix*.

Sur mes sentiments très-fidèles,
Sur mes talents, ma probité,
J'ai dit des paroles fort belles,
Des paroles de député,
Avec cet accent qui réveille,
Avec l'accent qui part du cœur.

VALSAIN. Eh bien?

M. DE CRAC.

Les paroles ont fait merveille,
Mais l'accent m'a porté malheur.

Ah çà! bous goûtez avec nous! J'entends ma fille, sa toilette est terminée, et je bais bous présenter. (*A part.*) Je suis enchanté du maintien, des sentiments et de la conversation de mon gendre.

VALSAIN, *à part*. Allons, ce pauvre de Crac n'est pas changé; je suis fâché de m'en aller, j'ai du plaisir à le voir.

SCÈNE IX.

ROSALIE, GERMEUIL, GABRIELLE, M. DE CRAC, VALSAIN.

AIR d'*Adolphe et Clara*.

M. DE CRAC.

C'est que ma fille
Est vraiment gentille,
Chacun l'adore, et voudrait, j'en suis sûr,
Pouvoir entrer dans la famille,
Et faire ici le rôle du futur.

ROSALIE ET GERMEUIL.

Sur le futur ne jetez point les yeux,
Prenez surtout l'air le plus dédaigneux.

M. DE CRAC.

Allons, avancez-vous, mon gendre,
Prenez un air galant et tendre.

GABRIELLE.

Quel air a-t-il?

ROSALIE.

Tout l'air d'un gendre.

GERMEUIL.

Son habit, son habit, surtout,
Est loin d'être du dernier goût.

M. DE CRAC, *à Germeuil*.

Abancez. (*A Gabrielle.*) Abance.

GABRIELLE.

Ah! je tremble!

VALSAIN.

Oui, je tremble.

M. DE CRAC, *les mettant en face l'un de l'autre*.

Que vous en semble?
Ai-je bon goût.

VALSAIN ET GABRIELLE, *se regardant*. Que vois-je!

ENSEMBLE.

GABRIELLE ET VALSAIN.

Mais il n'est pas mal du tout.
Mais elle n'est pas mal du tout.

VALSAIN.

C'est que sa fille
Est vraiment fort gentille.
Elle doit être aimable, j'en suis sûr,
Et puisqu'on veut me voir de la famille,
Ma foi, je reste et je fais le futur.

GERMEUIL ET ROSALIE.

Nous trouverons un moyen prompt et sûr,
Pour nous priver de monsieur le futur.

ENSEMBLE.

GERMEUIL, ROSALIE.

Dissimulons avec finesse,
Comptez toujours sur { ma / sa } tendresse;
Je vous promets que mon adresse
Chassera ce nouvel amant.

GABRIELLE.

Mais il a l'air doux et sensible,
Quoi, c'est là, serait-il possible,
Ce futur qu'on dit si terrible?
On le prendrait pour son amant.

M. DE CRAC.

Ils vont s'aimer à la folie,

Ma fille lui paraît jolie,
Et lé futur, jé lé parie,
A déjà le cœur d'un amant.

VALSAIN.

Je sens que c'est une folie,
Mais la future est si jolie,
Ma foi, puisque chacun m'en prie,
Je reste et je suis son amant.

M. DE CRAC, *faisant passer Gabrielle auprès de Valsain.*
Allons, mon gendre, embrassez donc ma fille,
Entre futurs un baiser est permis.
(*Il les force à s'embrasser.*)

VALSAIN.

Décidément, je suis de la famille,
Ah! que pour moi ce baiser a de prix.

GABRIELLE.

Vraiment, malgré moi j'obéis.

GERMEUIL, *à part.*

Morbleu, j'enrage! Ah! quelle audace!

ROSALIE ET VALSAIN.

Mais c'est son époux qui l'embrasse,
Il ordonne, il faut qu'on embrasse.

M. DE CRAC.

Ils sé sont plu; j'en étais sûr.

ENSEMBLE.

GERMEUIL, ROSALIE.

Dissimulons, etc, etc.

GABRIELLE.

Mais, etc., etc.

M. DE CRAC.

Ils vont, etc., etc.

M. DE CRAC. Comment! mon cher Flourvac, n'abez-bous pas abec bous botre la Jeunesse, l'antique domestique du papa?

VALSAIN. Ah! la Jeunesse? je l'ai laissé à Tartas; il viendra aujourd'hui.

M. DE CRAC. Fort vien. Je bous présente Germeuil, mon neveu, qui descend du fameux monssu de Crac, dont il est héritier comme nous, héritier collatéral. Le jeune homme du meilleur ton; la coquéluche de toutes les femmes de Tartas, Cacellas, Pézénas, Carpentras, et de la vanlieue.

VALSAIN. Mon cher cousin, enchanté. Je serai trop heureux de profiter de vos leçons.

GERMEUIL. De mes leçons! Prenez donc garde, cousin, ce que vous dites est d'une maladresse... Ce n'est que de ma cousine que vous devez prendre des leçons. (*Galamment.*) Qui mieux qu'elle peut instruire dans l'art d'aimer?

VALSAIN. L'art d'aimer m'est inutile; c'est l'art de plaire dont j'aurais besoin, et je ne puis mieux m'adresser qu'à vous.

GABRIELLE, *à part.* Mais il s'exprime fort bien.

VALSAIN.

AIR *nouveau de M. Allan.*

Contre l'amour en vain l'on veut combattre,
Vous paraissez, il est déjà vainqueur;
Heureux celui qui doit avoir ce cœur,
Mais plus heureux celui qui le fait battre.

M. DE CRAC. Ah çà! mon gendre, point de gêne ici, chacun son goût, ma fille fait de la musique; moi, je suis chasseur, et mon nebeu fait des armes. Bous pouvez choisir parmi tous ces amusements.

VALSAIN. Mais je les choisis tous. Je chante avec Mademoiselle, je chasse avec le beau-père, et je me bats avec le cousin.

GABRIELLE. Germeuil n'en fait pas tant.

M. DE CRAC. Et les veillées donc, je bous conterai mes exploits, ou vien des histoires de rébénants... Croyez-bous aux histoires dé rébénants?

VALSAIN. Parbleu, si j'y crois! j'en fais.

M. DE CRAC. Ma fille! Rosalie! le goûter. (*Rosalie sort.*) Elle est charmante, ma fille; elle a été élebée dans une maison d'éducation à Paris. Quatre mille francs de pension, et cependant elle baque aux soins du ménage. (*Gabrielle et Germeuil s'éloignent. — M. de Crac tirant Valsain à l'écart.*) Telle que bous la boyez, les plus hauts partis de la probince se sont présentés pour elle. (*En confidence.*) Le préfet de Carpentras, (*Rosalie rentre avec Gouspignac. — Ils disposent la table pour le goûter.*) le directeur des douanes me l'abait demandée pour son fils; Rosalie bous le dira.

VALSAIN. Pardon, mais ce dernier n'a qu'une fille, et même d'un certain âge.

M. DE CRAC. Bous croyez? C'est alors pour le fils de sa fille... Mais, tenez, le général Valsain, l'homme le plus riche du pays, briguait mon alliance, et son fils le colonel m'a écrit dernièrement une lettre charmante... Rosalie l'a lue.

VALSAIN. En êtes-vous bien sûr? (*A part.*) Je l'ignorais.

M. DE CRAC. Comment, sûr! Jé bous montrerai la lettre.

VALSAIN. Et vous avez refusé?

M. DE CRAC. Non; c'est qué le june homme est mort. Une affaire terrible, un duel qu'il a eu dernièrement.

VALSAIN. Je croyais au contraire qu'il avait tué son homme.

M. DE CRAC. Errur, errur, je bous l'affirme, et bous le confirme. Mais boici le goûter. (*A Rosalie.*) A-t-on été au marché? (*Ils se placent à table dans l'ordre suivant: M. de Crac, Germeuil, Gabrielle, Valsain. — Rosalie reste debout auprès de M. de Crac.*)

M. DE CRAC.

AIR du *Hussard de Felsheim.*

De ce goûter que je bous donne,
Mon jardin seul a fait les frais,
Et pour moi, Bacchus et Pomone
Sont prodigues de leurs bienfaits;
Eh! saudis! quelle maigre chère!..

GOUSPIGNAC.

C'est là l'ordinaire du repas.

M. DE CRAC.

Mais qu'importe? veux-tu té taire,
Les amoureux ne mangent pas.

ENSEMBLE.

A ce goûter { que l'on vous / que je vous / que l'on me } donne,
Va présider la bonne humeur;
Le plaisir toujours assaisonne
Un repas offert de bon cœur.

M. DE CRAC. A propos; bous êtes benu en posse? Je bais toujours la posse. Jé mé rappelle entre autres une abenture, la plus particulière qui soit jamais arribée. Nous galopions sur la grande route, près de Versas, quand il vint un coup dé bent tellement fort, qué les chebaux, la boiture et moi, nous nous troubons transportés à trois lieues de là, poste et demie.

TOUS. Ah! pour celui-là...

M. DE CRAC. Attendez, cé n'est rien, le plus plaisant, c'est qu'on voulait me faire payer poste entière, comme si les chevaux abaient fait la route à pied. Non, parole d'honnur! Demandez à Rosalie, elle y était.

ROSALIE, *détachant la croix d'or qu'elle a au cou.* Ah! pour celle-là, Mossu... j'aime mieux vous la rendre.

VALSAIN. Que dit-elle donc?

M. DE CRAC. Rien, rien; c'est qu'elle aime à rire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC. Moussu, jé bénais bous dire.

M. DE CRAC, *à Valsain.* C'est un petit élève; je lui montre la langue française; jé lé forme sur la prononciation; il n'a presque plus l'accent. Il est d'une des vonnes familles du pays. Allons, Gouspignac, parlez haut.

GOUSPIGNAC. C'est qué j'ai bu des gens de maubaise mine rôder autour du châtos.

VALSAIN, *à part.* Est-ce à moi qu'on en voudrait?

M. DE CRAC, *à Gouspignac.* Plus bas, plus bas.

GOUSPIGNAC, *très-haut.* Et comme la semaine dernière nous avons renboyé ces créanciers qui benaient saisir le châtos.

M. DE CRAC, *se levant et allant à Gouspignac.* Taisez-bous, taisez-bous. Le châtos! Est-ce ainsi quéjé bous ai appris à parler? (*Gouspignac sort. — A part.*) Boyons ce que cé peut être. (*Haut.*) Je bais chez le notaire, et j'espère qué cé soir bous direz adieu à botre liverté. (*Il sort.*)

VALSAIN, *à part.* Il ne croit pas peut-être si bien dire. (*Haut.*) Je vous suis. (*A part.*) Tâchons de savoir si ce n'est pas moi qu'on cherche. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ROSALIE, GABRIELLE, GERMEUIL.

ROSALIE, *bas, à Gabrielle.* Bous le boyez, il n'y a pas un moment à perdre.

GABRIELLE. Que veux-tu que je fasse?

ROSALIE. Lui déclarer nettement que bous né l'aimez pas, parcé qué vous aimez Germeuil.

GABRIELLE. Mais oui, je l'aime; car...

ROSALIE. Un vel amour qui commence par mais, et qui finit par car.

GERMEUIL. C'est qu'il serait plaisant que vous aimassiez Flourvac. Non, vrai, aimez-le, ce sera délicieux. (*Pendant cette scène Gouspignac dessert la table.*)

GABRIELLE.

AIR : *Pierrot partant pour la guerre.*

Quoi! supposer que je l'aime :
D'où peut naître un tel soupçon?
Je le vois d'aujourd'hui même.
ROSALIE.
Ce n'est point une raison.
GABRIELLE.
Quoi! l'ami de mon enfance
Par moi serait oublié?
ROSALIE.
Une ancienne connaissance
Est un titre en amitié,
Mais l'amour
Aime les amis d'un jour.

ROSALIE. Il est un moyen dé nous prouver lé contraire; renvoyez-le.

GABRIELLE. Sans doute, je le renverrai.

GERMEUIL. Vous ferez bien; car je saurais le contraindre à sortir... Mais justement le voici. Nous vous laissons seuls.

GABRIELLE. Non, Rosalie, ne me quitte pas. (*Germeuil et Rosalie sortent.*)

SCÈNE XII.

GABRIELLE, VALSAIN.

VALSAIN, *à part.* Je n'ai vu personne. Sachons si son cœur est engagé. (*Haut.*) Vous me fuyez, Mademoiselle?

GABRIELLE. Non, Monsieur. (*A part.*) Lui dire : Je vous hais, c'est si impoli! Il faut que ce que je vais faire ne soit pas bien; car jamais mon cœur n'a battu aussi fort.

VALSAIN. Je me retire, si ma présence vous est importune.

GABRIELLE. Importune! au contraire.

VALSAIN, *vivement.* Au contraire? Elle vous fait donc plaisir?

GABRIELLE. Plaisir! Ce n'est pas cela que je voulais dire. Je suis bien aise de vous voir, parce que j'ai à vous parler.

VALSAIN. Et moi, j'ai tant de choses à vous dire.

GABRIELLE. Je ne sais comment vous le faire entendre.

VALSAIN. Je ne sais comment m'expliquer.

GABRIELLE. Dites toujours; je comprendrai peut-être.

VALSAIN. Je suis aussi embarrassé que vous.

GABRIELLE, *vivement.* Ah! mon Dieu! Est-ce que vous me haïriez, et que vous n'oseriez pas me le dire?

VALSAIN. Vous haïr! Et qui le pourrait? Dès qu'on vous voit, ne faut-il pas vous aimer? Mais, parlez, je veux tout devoir à vous-même, et rien à l'obéissance. Si vous avez fait un choix, vous n'avez à redouter ni contrainte, ni violence. Je partirai avec le regret de vous avoir connue. Je sentirai tout ce que j'ai perdu; j'en mourrai peut-être; mais vous n'entendrez de moi ni plainte ni murmure.

GABRIELLE, *à part.* Mourir si jeune, un si joli cavalier. (*Haut.*) Mon Dieu, Monsieur, je serai bien fâchée de causer votre mort.

VALSAIN. Est-ce là tout ce que vous vouliez me dire?

GABRIELLE. Mais pas tout à fait.

VALSAIN. Dites toujours; je comprendrai peut-être.

GABRIELLE. Je n'aurai jamais la force d'avouer... Mais ne pouvez-vous pas deviner?

VALSAIN. Elle est charmante.

DUO.

(*Musique de M. Heudier.*)

VALSAIN.
Tournez vers moi ces yeux si doux.
GABRIELLE.
Eh bien! eh bien! qu'y voyez-vous?
VALSAIN.
De l'amitié, peut-être.
GABRIELLE.
Eh quoi! vous y voyez cela?
VALSAIN.
Si je puis m'y connaître,
L'amour respire en ces yeux-là.
GABRIELLE.
Quoi, l'amour?.. son erreur me fait peine.
(*Tendrement.*)
Vous n'y voyez pas de la haine?

VALSAIN.

Quoi! de la haine?

GABRIELLE, *plus tendrement.*

Oui, de la haine.
Et pourtant c'est cela qu'ils veulent exprimer.

VALSAIN.

Haïr ainsi, c'est presque aimer.

ENSEMBLE.

GABRIELLE.

Son erreur me fait peine;
Mais comment, dans ce jour,
Quand je veux exprimer la haine,
Mes yeux expriment-ils l'amour?

VALSAIN.

D'honneur, elle est charmante;
Et dans ce jour,
Cette haine qui m'enchante,
A tous les traits de l'amour.

VALSAIN.

Vous m'aimez donc? quel sort heureux!

GABRIELLE.

Mais non.

VALSAIN.

Vous l'avez dit.

GABRIELLE.

Ce sont mes yeux.
Pour vous ma haine est extrême.

VALSAIN.

Haïssez-moi toujours de même,
Répétez ce mot affreux.

GABRIELLE, *tendrement.*

Je vous hais.

VALSAIN.

Encor mieux.

GABRIELLE, *plus tendrement.*

Je vous hais.

VALSAIN.

Mieux encore.

GABRIELLE.

Moi, je vous hais, je vous abhorre,
Et je sens que chaque jour
Je vous haïrai plus encore.

ENSEMBLE.

Voilà, voilà parler sans détour.
(*Tendrement.*)
J'en fais ici la promesse,
Je vous haïrai sans cesse
Jusqu'à mon dernier jour.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE CRAC.

M. DE CRAC. Fort vien, ne vous dérangez pas...

VALSAIN. Monsieur, je suis désespéré...

M. DE CRAC. Et moi, je suis enchanté. Sandis! bous allez bite en chemin! jé n'aurais pas agi mieux, moi qui m'en pique.

VALSAIN. Je ne sais comment cela s'est fait.

M. DE CRAC. Jé lé sais vien, moi.

AIR : *Dans la paix de l'innocence.*

Votre cœur tout bant soupire,
Le sien soupire tout bas.

GABRIELLE.

Mon père, qu'osez-vous dire?

M. DE CRAC.

Ah! vous n'en conviendrez pas,
Le petit dieu de Cythère
Ne dit jamais ni oui, ni non;

VALSAIN.

A moins, beau-père,
Que ce ne soit un Gascon.

M. DE CRAC. Cé n'est pas tout, grande noubelle! le gouvernur de la province arribe dans un demi-quart d'heure.

VALSAIN. Grands dieux! le gouverneur?

M. DE CRAC. On aperçoit sa boiture au vout de l'allée; et je compte sur bous pour le recevoir... Eh! où allez-vous? (*Il le prend par le bras et ne le quitte plus.*)

VALSAIN, *embarrassé.* Monsieur... (*A part.*) Je n'ai pas un instant à perdre.

SCÈNE XIV.

GERMEUIL, GABRIELLE, VALSAIN, M. DE CRAC, ROSALIE, GOUSPIGNAC, *au fond.*

ROSALIE. Moussu, la boiture du gouverneur est à la porte du châtos.

M. DE CRAC, *à Gouspignac.* Que tous mes gens soient sous les armes, et bous, allez ouvrir.

GERMEUIL. Le gouverneur! que peut-il venir faire chez vous? c'est la première fois.

M. DE CRAC. Sandis! il vient signer au contrat; quel honnur!

VALSAIN, *à part.* Non pas; je crois qu'il vient dans un autre dessein. (*Haut.*) Souffrez que je me retire, je ne me sens pas bien, je suis malade, indisposé.

M. DE CRAC. N'importe, bous pouvez toujours signer; mon neveu aussi : tout lé monde signera.

VALSAIN, *prenant son chapeau.* Je vous assure qu'il m'est impossible; une affaire indispensable... Pardon, Monsieur, Mademoiselle, dans une demi-heure, je reviens.

M. DE CRAC. Non! vous ne partirez pas. Germeuil, réténez-lé.

VALSAIN. Je partirai, vous dis-je.

M. DE CRAC. Sandis! jé mé fâcherai; car enfin, sans raison...

VALSAIN, *troublé.* La raison, la raison, c'est que dans l'état où je suis, impossible de signer.

M. DE CRAC. Cap de bious! je fus fiancé un jour dé vataille : demandez à Rosalie, et quoique vlessé mortellement, j'eus encore le courage dé signer.

VALSAIN. Blessé, blessé mortellement; si ce n'était que cela.

M. DE CRAC. Et cadédis! qu'êtes-bous dé plus?

VALSAIN, *hors de lui, et impatienté.* Ce que je suis, ce que je suis... (*A part.*) Parbleu! celle-là sera digne du beau-père. (*Haut.*) Ce que je suis? je suis mort, oui, Monsieur, mort d'hier au soir.

M. DE CRAC. Hein! Ah çà! pour qui nous prend-il?

VALSAIN, *sérieusement.* La cérémonie funèbre doit avoir lieu aujourd'hui, et vous sentez que je ne puis y manquer, j'y suis nécessaire; désolé de ce contretemps.) *Il sort par le côté, et les laisse tous stupéfaits.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* VALSAIN.

M. DE CRAC. Ah çà! conçoit-on pareille extravagance? et à quel propos? Je n'ai de ma vie entendu semvlave gasconnade.

ROSALIE. Et pourtant lé terroir est fertile à Pézénas.

M. DE CRAC, *ôtant son chapeau.* O moussu de Crac, mon grand-père! tu n'aurais pas dit mieux.

C'est un Normand.

GABRIELLE, *d'un air piqué.* Certainement, M. de Flourvac pouvait trouver une autre manière de retirer sa parole; on ne le forçait point à m'épouser, au contraire, car je ne lui ai point caché à quel point je le haïssais.

ROSALIE. Mais pourquoi avait-il l'air troublé?

GERMEUIL, *à Rosalie.* Il a eu peur de moi.

ROSALIE, *avec intention.* Un rien les effraie, jé vous l'avais dit.

M. DE CRAC, *en riant* J'y suis. On a ce matin parlé dé rébénants. Il a voulu nous faire pur. Sandis! il n'a point trouvé son homme.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC, *à M. de Crac.* Moussu le gouvernenr n'a pas voulu entrer dans le châtos; il a dit seulement qu'il benait bous faire sa visite de condoléance; mais qu'il respectait trop botre doulur pour oser la troubler.

M. DE CRAC. Hein! qué dit cé pétit garçon?

GOUSPIGNAC. Il a seulement griffonné ces mots au crayon. (*Il donne un papier.*)

M. DE CRAC. Boyons. (*Il lit.*) « Mon cher de Crac, je « me rendais au châtos du général Valsain, mon ami, « pour lui communiquer une noubelle importante, « qui concerne son fils, lorsqu'à l'auberge des *Trois* « *Rois*, j'ai appris l'accident arrivé hier à votre gen- « dre. » (*S'interrompant.*) Comment! le gouvernur... (*Continuant.*) « Mais, d'après les renseignements qu'on « m'avait donnés sur sa mauvaise réputation et ses « murs, renseignements dont je boulais bous faire part, « jé regarde l'aventure comme un vonheur pour vous; « d'ailleurs, mon ami, nous sommes tous mortels. »

TOUS. Ah çà! qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DE CRAC, *lisant.* « Croyez qué jé partage votré « peiné, et que sans l'affaire indispensable qui m'ap- « pelle chez le général, jé mé ferais un devoir d'assis- « ter à la cérémonie funèbre qui doit avoir lieu au- « jourd'hui. » (*Commençant à s'effrayer.*) Voilà en vérité qui est fortextraordinaire. Rosalie, qu'en dis-tu?

ROSALIE. Jé dis que ça n'est pas possible.

GERMEUIL. Eh! sans duute.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LA JEUNESSE.

M. DE CRAC. Mais que bois-je? Sandis! si jé né me trompe pas, c'est la Jeunesse, le domestique de mon impertinent gendre.

LA JEUNESSE. Le pauvre homme! ce que c'est que de nous! il est vrai que c'est la faute de son humeur acariâtre: me préserve le ciel d'en dire du mal; mais c'était bien le plus grand avare... (*Il pleure.*)

M. DE CRAC. Comment! c'était?.. Est-ce que, par hasard, il n'existerait plus? (*Le théâtre s'obscurcit peu à peu.*)

LA JEUNESSE. Vous l'avez dit; c'est hier au soir en se disputant...

M. DE CRAC. Hier au soir, et nous l'abons bu ce matin.

GERMEUIL. Il sort d'ici.

GABRIELLE. Il a déjeuné avec nous.

LA JEUNESSE, *effrayé.* Il a déjeuné avec vous! vingt personnes vuus diront...

M. DE CRAC, *tremblant.* C'est que lui-même a dit, en effet, qu'il était mort hier au soir.

LA JEUNESSE. Il vous l'a dit! Voilà une aventure à faire dresser les cheveux sur la tête.

ROSALIE. Je n'en ai jamais entendu de pareille, depuis que Moussu nous a conté des histoires de rébénants.

M. DE CRAC, *tremblant.* Dé rébénants! Finissez donc avec vos idées; je n'aime pas les têtes faivles, moi. (*A la Jeunesse.*) Ah çà! mon ami, rassure-toi; là, es-tu vien sûr? parlé-moi franchement; es-tu sûr qu'il soit mort?

LA JEUNESSE. Ah! mon Dieu! pire que cela!..

M. DE CRAC, *se sauvant près des femmes.* Comment! piré qué cela?

LA JEUNESSE. Il est enterré; c'est aujourd'hui.

M. DE CRAC. Justément, il nous a quittés pour aller à sa pompe funèbre.

ROSALIE. Décidément, c'était un rébénant.

M. DE CRAC, *tremblant tout à fait.* Encore une fois, Rosalie, finissez abec bos rémarques, bous effrayez ma fille. Et point de lumière dans cet appartement; il fait un somvre... Allez donc chercher un flamveau.

ROSALIE. Ma foi, Moussu, jé n'ose.

M. DE CRAC. Oh! la poltronne! Et toi, ma fille?

GABRIELLE. Je n'ose.

M. DE CRAC. Eh! sandis! allez-y toutes deux. (*Elles sortent.*) Comme les femmes sont craintives! (*Criant.*) Ne soyez pas longtemps; nous né sommes que trois ici... Ah! mon Dieu, il a promis de rébénir dans une demi-heure, s'il allait tenir sa parole... Ah! mon Dieu! jé crois que j'entends du vruit.

AIR: *La signora malade.*

Malgré moi je frissonne.

GERMEUIL.

Quelle peur vient vous saisir?

(*On entend sonner une pendule.*)

M. DE CRAC.

Ciel! la pendule sonne!
S'il allait rebenir!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, VALSAIN.

VALSAIN, *paraissant dans le fond du théâtre, en grand uniforme.*

Ah! quel heureux événement!
Je puis me montrer à présent.

M. DE CRAC. Ah! c'est lui!

GERMEUIL ET LA JEUNESSE. C'est lui! (*Ils se sauvent tous trois.*)

SCÈNE XIX.

VALSAIN, *seul.*

Est-ce moi qu'on évite?
Pourquoi prendre la fuite?
Que veut dire cela?

SCÈNE XX.

VALSAIN; ROSALIE, GABRIELLE, *sortant du cabinet.*

ROSALIE, *un flambeau à la main.*

Ah! Moussu, nous boilà.
Ciel! c'est lui, le boilà.

(*Elle aperçoit Valsain, pousse un cri, laisse tomber le

flambeau, et s'enfuit. Valsain retient Gabrielle par la main.)

VALSAIN.

C'est elle, la voilà.
Et pourquoi loin de moi vouloir porter vos pas?

GABRIELLE.

Faut-il rester ou fuir? Mon Dieu, quel embarras!

SCÈNE XXI.

VALSAIN, GABRIELLE.

VALSAIN.

Air de *Paul et Virginie*.

Ah! daignez, je vous supplie,
M'écouter un seul instant.

GABRIELLE.

Éloignez-vous, je vous en prie,
Ah! monsieur le revenant.

VALSAIN.

Doit-on, quand on est jolie,
Craindre l'ombre d'un amant?
Voulez-vous prendre encor la fuite?
Fais-je encor battre votre cœur.

ENSEMBLE.

GABRIELLE.

Oui, je le sens, mon cœur palpite,
Mais ce n'est plus de frayeur.

VALSAIN.

Rien n'égale mon bonheur.

SCÈNE XXII.

GABRIELLE, VALSAIN, M. DE CRAC, GERMEUIL, ROSALIE, LA JEUNESSE, GOUSPIGNAC, Paysans, *avec des flambeaux et des fourches.*

M. DE CRAC ET LES PAYSANS, *dans le fond.*

Air du *Carillon de Dunkerque*.

Amis, faisons usage
De tout notre courage,
Et ne tremblons aucun;
Car nous sommes vingt contre un.

M. DE CRAC.

Quoi! ma fille a l'audace
De lui parler en face!
Je n'eus pas cru, d'honnur,
Qu'elle eût autant de cur.

CHŒUR.

Amis, etc., etc.

LA JEUNESSE. Eh bien! où est-il donc?

M. DE CRAC. Là! ne le bois-tu pas?

LA JEUNESSE. Ça n'a jamais été mon maître. Un procureur avec des épaulettes.

M. DE CRAC, *étonné*. Comment! ce n'est pas lui? (*Haut, faisant le brave.*) Ah! sandis! nous allons boir. Eh vien! vous autres, abez-vous pur, quand je suis là? (*A Valsain.*) Moussu, peut-on saboir d'où bous benez, ou si bous êtes mort ou bibant?

VALSAIN. Monsieur, je puis vous répondre que j'existe.

M. DE CRAC. Votre parole d'honnur?

VALSAIN. Je vous la donne, et vous pouvez y croire. (*Gasconnant.*) Quoiqué jé sois aussi du pays; car je suis le colonel Valsain que vous connaissez si bien, le fils du général, votre plus proche voisin.

TOUS. Valsain!

M. DE CRAC, *s'avançant*. Quand je bous disais qué bous aviez tort d'avoir pur.

VALSAIN. Tout ce qu'on vous a dit sur Flourvac n'est que trop véritable; et vous saurez ce qui a donné lieu à cette erreur. Une affaire d'honneur, qui, heureusement, vient d'être arrangée, me permet de reparaître sous mon véritable nom, et de vous demander la main de votre fille.

M. DE CRAC. Serait-il brai?

GERMEUIL. Quoi! Monsieur, c'est sérieusement que vous épousez ma cousine?

VALSAIN, *fièrement*. Oui, Monsieur, très-sérieusement.

GERMEUIL. A la bonne heure; car je n'aime pas qu'on plaisante sur ces choses-là.

ROSALIE. Et Germeuil, Mademoiselle, vous ne l'aimiez donc que pour rire?

GABRIELLE, *avec intention*. Il paraît que lui ne m'aimait pas sérieusement.

M. DE CRAC, *à Valsain*. Je ne suis pas bien sûr que bous m'ayez demandé autrefois Gabrielle; mais bous me la demandez à présent. Un peu plus tôt, un peu plus tard, sandis! la date n'y fait rien. Je bous ai toujours désiré pour gendre. Demandez à Rosalie. Boici une des plus velles abentures de ma bie. Combien jé bais la raconter! En l'arrangeant un peu, je la rendrai incroyable.

VAUDEVILLE FINAL.

Air nouveau de *M. Heudier*.

M. DE CRAC.

Docile à d'adroites leçons,
Notre famille
Augmente et brille,
Dans les emplois, dans les salons,
On ne voit plus que des Gascons.

CHŒUR.

Docile à, etc., etc.

M. DE CRAC.

Henri Quatre ici débuta,
On connaît la balur gasconne;
Et l'esprit ches nous régnera,
Tant qué coulera la Garonne.

CHŒUR.

Docile à d'adroites leçons,
Notre, etc.

GERMEUIL.

De la mer on dit qu'autrefois
Sortit Vénus, votre patronne;
Sexe trompeur, pour moi, je crois
Qu'elle sortit de la Garonne.

CHŒUR.

Docile, etc.

GABRIELLE.

Ici, croyez-en mon serment,
A vous lorsque mon cœur se donne,
Je ne mens pas, et cependant
Je suis des bords de la Garonne!

CHŒUR.

Docile, etc.

GOUSPIGNAC.

Qué dé marchands de bins en gros,
Que dans Paris nul né soupçonne,
Et qui font leurs vins de Bordeaux
Avec de l'eau de la Garonne!

CHŒUR.

Docile, etc.

VALSAIN.

Pour nous prouver que tout est beau,
Maint discoureur, d'humeur gasconne,
Se met à suer sang et eau,
Mais c'est de l'eau de la Garonne.

CHŒUR.

Docile, etc.

ROSALIE, *au public.*

Plus d'un auteur, en s'embarquant,
Croit déjà, sans que rien l'étonne,
Boire dans l'Hypocrene, quand
Il ne boit que dans la Garonne.
Faites que le nôtre, aujourd'hui,
Chez nous voyage
Sans naufrage,
Et que la Garonne pour lui,
Ne soit pas le fleuve d'oubli.

FIN DE LES HÉRITIERS DE CRAC.

23362

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

LAGNY — Imprimerie de Vialat et Cie.

